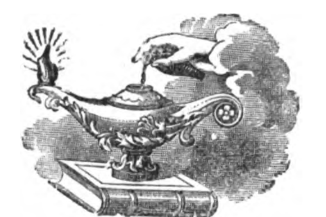
Franco-Gallia

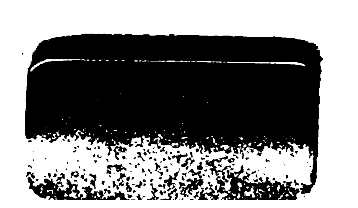
Elizabeth Foundation,



LIBRARY

OF THE

College of New Jersey.



Franco-Gallia.

Kritisches Organ für französische Sprache und Litteratur.

Herausgegeben von

Dr. Adolf Kressner
in Cassel.

XIII. Jahrgang.

Wolfenbüttel.
Verlag von Julius Zwifsler.
1896.

Inhaltsverzeichnis.

I. Abhandlungen.

II. Besprechungen und Anzeigen.

1. Philologie und Pädagogik.

A. Litterarhistorisches.

B. Wissenschaftliche und Schulausgaben.

C. Grammatisches.

D. Hilfsbücher.



E. Pädagogisches.

F. Lexikalisches.

2. Belletristik, Geschichte.

Verzeichnis der bisherigen Mitarbeiter.

Arndt, O., in Gleiwitz.
Aymard, J., in Strafsburg.
Bätgen, L., in Eisenach.
Bahlsen, L., in Berlin.
Basedow, H. v., in Leipzig.
Becker, K., in Cassel.
Bretschneider, H., in Rochlitz.
Brissol, Ch., in Châlon-sur-Saône.
d'Allets, G., in Epinal.
Deutschbein, K. in Zwickau.
Dickmann, O., in Köln.
Duvivier, M., in Bruxelles.
Förtsch, R., in Jena.
Frank, J., in Nikolsburg.
Gilliéron, L., in Genève.
Gittée, A., in Liège.
Goegg, E., in Genève.
Granet de Gandolphe. St., in Cassel.
Gundlach, A., in Weilburg.
Gutersohn, J., in Karlsruhe.
Hartmann, M., in Leipzig.
Heller, H. J., in Berlin.
Hönncher, E., in Leipzig.
Hormel, H., in Cassel.
Humbert, C., in Bielefeld.
Hupe, H., in Lübeck.
Jaep, in Eutin.
Jago. E. v., in Paris.
Jordan, L., in Göttingen.
Junker, H. P., in Frankfurt a. M.
Klöpper, C., in Rostock.
Knörich, W., in Dortmund.
†Körting, H., in Leipzig.
Krafft, Th., in Altkirch i. E.
†Kräuter, E., in Saargemünd.
Krefsner, A., in Cassel.
Lefèvre, in Halberstadt.
Lion, C. Th., in Hagen.
Lohmann, O., in Lüneburg.
Lütgenau, F., in Berlin.
Mager, A., in Marburg a. D.
Mahrenholtz, R., in Dresden.
Melvil, Fr., in Genève.
Mohr, V., in Freiburg i. B.
Mühlefeld, K., in Osterode.
Niemer, in Lauenburg i. P.
Obstfelder, C. v., in Crossen a. O.
Pfotenhauer, in Rostock.
Ricken, W., in Vier-en.
Röhr, R., in Bromberg.
Rühlemann, in Halle.
†Sarkner, E., in Breslau.
†Sarrazin, J., in Freiburg i. B.
Schäfer, C., in Hamburg.
Schweitzer, in Brandenburg.
Spelthan, H., in Amberg.
Städler, K., in Berlin.
Stehlich, in Cassel
Stengel, E., in Greifswald.
Stiehler, E., in Döbeln.
Stier, G., in Berlin.
Stock, H., in Karlsruhe.
Tendering, F., in Elberfeld.
Über, B., in Waldenburg i. Schl.
Vogel, Ch., in Genève.
Vogt, A., in Dorpat.
Weckert, C., in Kosel.
Wendelborn, F., i. Langenfeld i. Rhl.
Wermann, K., in Saargemünd.
Wershoven, J., in Brieg.
Wilhelmi, K., in Bremen.
Zergiebel, E., in Cassel.



XIII. Jahrgang. № 1. Januar 1896.

FRANCO-GALLIA.

Kritisches Organ für französische Sprache und Litteratur.

Herausgegeben von

DR. ADOLF KRESSNER

in Cassel.

Erscheint monatlich. Preis pro Semester ℳ 4.

Inhalt.

Abhandlungen.

L'Été

représenté pour la leçon de conversation française d'après le tableau d'été publié par la librairie dite de Strasbourg.

1. Ce tableau représente l'été. Cette saison suit le printemps. Le soleil est plus chaud et brille plus longtemps au ciel; à midi, nous le voyons presque au-dessus de nos têtes. Les jours sont très longs, les nuits très courtes. De jour en jour on voit les fruits grossir sur les arbres, les blés mûrir dans les champs.

2. Au fond du tableau il y a de hautes montagnes et des collines plantées d'arbres forestiers. Dans la forêt on peut cueillir des fraises, des framboises, des myrtilles et des mûres sauvages. Voilà deux ruines. Le château garni d'une tour, et qui se trouve au sommet de cette montagne, est encore habité, mais pas davantage par des chevaliers comme autrefois.

3. Au ciel des nuages noirs se sont amoncelés; un orage va éclater, des éclairs sillonnent déjà le ciel. Le vent soulève des tourbillons de poussière, le tonnerre gronde (on entend le roulement du tonnerre), l'éclair brille. Parfois la foudre tombe sur un arbre et le brise, sur une maison et la réduit en cendres, sur de pauvres journaliers et les tue (foudroie) ou du moins les paralyse. On protège les hauts bâtiments contre la foudre en les munissant de paratonnerres. L'orage est accompagné d'une pluie ou même d'une averse qui souvent cause beaucoup de dégâts, avant tout dans les champs. Peu à peu l'orage diminue de violence, la pluie cesse lentement, les nuages se dissipent, et l'azur du ciel reparaît. A d'autres égards, tout le monde est ravi de voir un orage se préparer. Souvent la chaleur augmente et devient trop accablante (excessive), mais la pluie et l'orage purifient l'air et rafraîchissent les hommes, les animaux et les plantes. Tout le monde aime à quitter la maison pour prendre l'air, pour respirer le frais. La pluie a abattu la poussière, les arbres et les buissons réjouissent l'œil par leur fraîche verdure.

4. Ce monsieur et cette dame, un grand propriétaire et sa femme, viennent de se promener (de faire une promenade) dans les champs et viennent rentrer au village. Ils se sont donné le bras, le monsieur s'appuie sur une canne, qu'il a à la main gauche, et la dame se garantit du soleil par une ombrelle.

5. En été on fait des excursions dans un pays inconnu par curiosité et par désœuvrement. L'imposante grandeur des paysages et la diversité de leurs aspects portent (engagent, invitent) beaucoup d'hommes à parcourir les montagnes. Un homme qui fait de telles ex-

cursions, est appelé touriste. Les touristes qui font des excursions dans les hautes montagnes, doivent prendre des précautions, sans quoi ils peuvent trouver la mort dans ces parties de plaisir (ces voyages d'agrément). Il leur faut avoir des vêtements commodes et assez chauds pour braver le froid des montagnes, des souliers ferrés pour éviter de glisser sur les pentes escarpées, un long bâton ferré pour s'appuyer au besoin; pour les excursions périlleuses et dans les passages dangereux ils ne doivent jamais manquer de prendre un guide.

Des personnes malades vont aux eaux pour rétablir leur santé affaiblie.

Les enfants attendent avec impatience l'ouverture des grandes vacances, la clôture des classes, et se réjouissent de pouvoir aller avec leurs parents en villégiature (à la campagne) ou aux bains de mer. Quelquefois une ou plusieurs leçons n'ont pas lieu à cause des grandes chaleurs qu'il fait.

6. Au pied des montagnes il y a deux villages entourés de champs, de prés, de jardins et d'arbres fruitiers entremêlés de plusieurs peupliers. Un chemin vicinal planté de tilleuls sur les deux côtés réunit le village sur la gauche à celui sur la droite (vgl. Le Printemps Nr. 3 und 4).

Sur le toit de cette église il y a un nid de cigogne. Dans le nid se trouvent la cigogne femelle et deux petits qui ne peuvent pas encore voler et ouvrent leurs becs. La cigogne a cherché de la nourriture et va retourner au nid; elle tient dans son bec un serpent (vgl. Le Printemps Nr. 9). Aussi d'autres oiseaux voltigent dans l'air, ce sont des hirondelles.

7. Tout près de ce village il y a un pré. Un pré en fleur(s) présente une verdure superbe entremêlée de fleurs de différentes couleurs. Au mois de juin, quand l'herbe est mûre, la fenaison commence. Ces deux hommes la coupent au moyen de leurs faux, ce sont des faucheurs. L'herbe tombe et forme de longues javelles; il ne reste que très peu à couper. Ce faneur et cette faneuse armés de râteaux répandent les javelles afin que le soleil fasse sécher l'herbe. Mais pour qu'elle sèche bien et vite, il faut la retourner en tous sens à plusieurs reprises. Enfin le foin est fait, on le met en tas appelés meules, et le charge avec des fourches sur de grands chariots à ridelles pour le conduire à la maison où on le met sur le grenier (fenil). Le foin est une excellente nourriture pour les chevaux, les bœufs, les vaches et les autres animaux domestiques. Le foin rentré, les prés sont nus, mais bientôt l'herbe repousse, et vers le mois de septembre, on peut faucher de nouveau. Cette seconde coupe forme ce qu'on appelle regain. Il est moins nourrissant que le foin. Après la coupe du regain, l'herbe repousse encore, mais elle ne devient plus assez longue pour être fauchée; voilà pourquoi on la fait paître par les vaches, les bœufs, les chevaux et les moutons.

Dans le pré près de l'autre village, quatre vaches dont l'une est couchée, broutent l'herbe.

Souvent aussi on coupe au commencement du printemps l'herbe verte pour en régaler les animaux domestiques qui aiment beaucoup à manger le fourrage vert, car pendant tout l'hiver ils n'ont rien goûté d'aussi frais et d'aussi succulent.

La faux se compose d'une lame bien tranchante, assez large et emmanchée au bout d'un long bâton. Quand elle est émoussée, le faucheur l'aiguise avec une pierre à aiguiser, appelée molette.

8. Sur le devant du tableau il y a un champ de blé. A la fin du mois de juillet ou au commencement du mois d'août, les céréales, l'orge, l'avoine, le seigle, le froment, mûrissent. Le blé est mûr, il est jaune, le soleil a doré les épis. On distingue la tige, le brin et l'épi. Regardez les épis; les uns se tiennent droits, les autres sont courbés. Dans les épis courbés il y a plus de grains que dans les épis droits. Entre les tiges du blé il y a des fleurs, des bluets qui sont d'une couleur bleue, et des coquelicots qui sont d'une couleur rouge. On y voit aussi de mauvaises herbes, par exemple le chardon que le chardonneret aime. La moisson, la récolte du blé, est le plus important des travaux de l'été.

9. Ce faucheur (moissonneur) fauche le blé avec une faux, un autre aiguise la sienne avec une molette, car elle ne coupe plus bien. Dans certaines contrées on coupe le blé au moyen d'une faucille, poignée par poignée. Dans les grandes terres on se sert des machines appelées moissonneuses qui coupent le blé avec une très grande rapidité. Quand il ne reste plus que les courtes tiges de

blé, le champ est appelé chaume. On laisse les javelles pendant deux ou trois jours étendues au soleil pour les bien faire sécher. Cette femme en fait des gerbes en les liant avec des liens de paille. Une autre a chargé une gerbe sur son dos. Voilà des gerbes mises ensemble, appuyées les unes contre les autres. Ces deux hommes chargent un grand chariot à ridelles; l'un d'eux est en bas et tend avec une fourche les gerbes à l'autre qui est debout sur le chariot pour les ranger. Ce chariot attelé de (à) deux chevaux est déjà tout plein, il va être conduit dans la grange. Sur ce chariot sont assis deux jeunes filles et un garçon.

Le harnais des chevaux se compose de plusieurs courroies en cuir, par exemple du poitrail, d'un collier qui entoure le cou du cheval, d'un mors, d'une bride, des oreillères et d'une guide (corde, des rênes). Les chevaux ont des oreillères pour les empêcher de voir de chaque côté, car un cheval s'effraie souvent quand il voit des choses autour de lui. Le licou est un lien de corde qu'on met autour de la tête des chevaux pour les attacher au râtelier dans l'écurie. Le charretier emploie un fouet; il ne fouette pas beaucoup les chevaux, mais il fait claquer le fouet pour faire avancer les chevaux et pour les exciter; il l'emploie aussi pour chasser les mouches qui tourmentent les chevaux en été.

Pendant la moisson, les pauvres gens vont glaner. Ils ramassent les épis que les moissonneurs ont laissés.

Quand la moisson est très riche (on a moissonné bien du blé), et que l'on n'a pas assez de place dans la grange ou sur le grenier pour y mettre les gerbes, on construit des meules dans les champs, et ne rentre le blé qu'après quelque temps. Souvent aussi on ne rentre pas les gerbes, mais on bat le blé dans le champ avec des machines à battre (batteuses).

10. Après être battue l'orge est vendue aux brasseurs qui en font de la bière. L'avoine sert principalement à la nourriture des chevaux. Le seigle et le froment sont transformés en farine dont le boulanger fait du pain. Le pain de seigle est noir. Le pain de froment est plus blanc que celui de seigle. Le pain de ménage est fait d'un mélange de farine de seigle et de farine de froment. Dans chaque miche on distingue la croûte qui est pour ainsi dire l'écorce du pain, et la mie. Le pain rassis vaut mieux pour la santé que le pain frais. Quand le pain est trop vieux, il n'est plus bon; le pain moisi est malsain.

11. Voilà un champ de pommes de terre. Cette femme arrache les mauvaises herbes avec une pioche (houe) afin que les pommes de terre croissent mieux; on les récolte en automne.

Les mains des paysans sont durcies par le travail, et leur teint est hâlé par le soleil.

12. De plus l'été est la saison des fleurs. Dans les champs et les prés nous trouvons le bluet, le coquelicot, la nielle des blés, l'églantier avec les églantines, la pâquerette, la marguerite, la primevère, dans nos jardins le myosotis, la violette, l'œillet, le jasmin et surtout les roses.

Mille insectes bourdonnent autour de ces fleurs. L'abeille va y puiser son miel et le papillon sa nourriture. Les papillons sont poursuivis par les garçons qui tâchent à les attraper au moyen de filets afin d'enrichir leurs collections de papillons.

13. Voilà un ruisseau qui traverse le village. Il prend sa source dans les montagnes et va se jeter dans une rivière. Son cours est sinueux, tantôt il tourne vers la gauche, tantôt vers la droite. Deux ponts en bois réunissent les deux rives. Ils sont soutenus par des piliers de bois, enfoncés dans le lit du ruisseau. Un garde-fou règne des deux côtés, et le plancher est formé d'ais très solides. Ces ponts servent surtout au passage des chariots qui vont chercher du blé dans les champs ou du foin dans les prés. Pour le passage des piétons, on trouve souvent une passerelle, qui est très étroite et composée simplement de deux poutres, jetées en travers du ruisseau. Les personnes sujettes au vertige font bien de ne pas y passer, elles risqueraient de tomber dans l'eau.

Un fleuve a plusieurs affluents; par exemple le Main et la Moselle sont des affluents du Rhin. Le confluent du Main et du Rhin est vis-à-vis de Mayence, celui de la Moselle et du Rhin est à Coblence (ils affluent à C.). Dans les montagnes les fleuves forment souvent une cascade (chute d'eau); vous avez entendu parler tous de la cataracte du Rhin près de Schaffhausen en Suisse.

14. Ce ruisseau est très poissonneux. Ces deux hommes pêchent à la ligne. L'un d'eux vient de prendre un poisson, l'autre va attacher une amorce

(un appât) à l'hameçon de sa ligne. Ils portent un sac de cuir en bandoulière (vgl. Le Printemps Nr. 25).

Près d'eux se trouve une nacelle attachée avec une chaîne à un pieu. Les rames ne s'y trouvent pas. Il est très amusant de se promener en bateau, de faire des parties de bateau.

Voilà que nagent des oies et des canards, qui se cherchent de la nourriture dans l'eau. Une oie plonge dans l'eau, une autre écarte ses ailes et cacarde (vgl. Le Printemps Nr. 17).

15. Voilà deux saules. Le saule croît dans les endroits humides. Il ne donne pas de fruits, et pourtant il est utile. Chaque année on coupe les branches du saule, et on ne laisse que la souche. De ses longues verges flexibles qui donnent l'osier, les vanniers confectionnent tous les ouvrages de vannerie, par exemple des paniers, des corbeilles, des hottes; les jardiniers en font des liens. Les branches du saule pleureur croissent vers la terre, elles plongent souvent dans l'eau ou s'étendent sur l'herbe.

Sur l'autre rive il y a un tilleul, et sur les deux rives nous voyons beaucoup de broussailles (buissons). Les ondes du ruisseau balancent des plantes aquatiques. Au bord d'un ruisseau on trouve aussi des roseaux. Il est bordé de mousses tendres et fraîches.

16. Il est très agréable de prendre des bains froids. Ils n'entretiennent pas seulement la propreté du corps, mais encore ils le fortifient. Il faut avoir soin de ne jamais se mettre à l'eau lorsqu'on a encore chaud (est en sueur) ou qu'on vient de prendre un repas, mais attendre au moins une heure pour que la digestion soit faite. Il ne faut pas non plus rester trop longtemps dans l'eau, tout au plus une demi-heure, sans quoi le bain affaiblit le corps au lieu de fortifier la santé. Trois garçons se sont déshabillés et se baignent. L'un d'eux est debout dans l'eau, il a pied (fond). Les deux autres nagent; ils ont leurs mains rapprochées, prêtes à fendre l'eau. La natation est un exercice très salutaire, voilà pourquoi tâchez d'apprendre à nager. Ceux qui ne savent pas nager, ne doivent pas se hasarder (s'aventurer) dans des endroits dont ils ne connaissent pas la profondeur, surtout il leur faut éviter les forts courants pour ne pas se noyer. Il plonge longtemps, il sait nager sur le dos (faire la planche) et nager entre deux eaux. Il est très difficile de nager contre le courant.

17. L'eau est une substance bien précieuse. L'eau pure est d'abord la boisson la plus saine et la plus agréable. Quand on a bien soif, un bon verre d'eau fraîche désaltère mieux que toute autre chose. Il faut cependant bien se garder de boire de l'eau froide lorsqu'on est en transpiration; cette imprudence pourrait causer une maladie mortelle. Dans ce cas, il faut attendre quelques instants avant de boire, et ne prendre ensuite que de petites gorgées. De tout temps il faut bien se garder de boire de l'eau trouble ou de celle qu'on trouve dans les fossés et les marais. Ces eaux sont malsaines et très nuisibles à la santé. L'eau nous est indispensable, pour préparer nos aliments et pour entretenir la propreté de nos habitations et de nos vêtements. Un pays où l'eau manque, se change bientôt en désert; il ne peut y pousser ni herbe, ni arbre, et aucun animal ne peut y exister.

Halberstadt. Dr. Lefèvre.

Besprechungen und Anzeigen.

I. Philologie und Pädagogik.

Didaktik und Methodik des französischen und englischen Unterrichts von W. Münch und Fr. Glauning. Sonderausgabe aus A. Bacmeisters Handbuch der Erziehung und Unterrichtslehre für höhere Schulen. München 1895, Beck. M. 4,50.

Das ist ein Buch, wie es uns Lehrern der neueren Sprachen schon lange not that!

Nachdem uns so lange das Gewirr des heifsen Kampfes für und gegen die Reform umtost hat, nachdem von hüben und drüben mit nicht nachgebender Zähigkeit gestritten worden ist, thut es wohl, die Stimme eines besonnenen, ruhig abwägenden, keine Parteileidenschaften kennenden Mannes zu hören, der mit klarem Blick das Facit aus den verschiedenen Bestrebungen zieht und seine Beobachtungen sine ira et studio aufzeichnet, der lehrenden Welt zu Nutz und Frommen. Von dem englischen Teile des Werkes hier absehend, haben wir uns nur mit der Arbeit des Koblenzer Schulrates Münch zu befassen. Es ist im hohen

Beilage zur Franco-Gallia 1896. Heft I.

Dreser, Dr., **Englische Synonymik für höhere Lehranstalten und zum Selbststudium.** 32 Bog. Gr. 8°. Brosch. Mk. 6,—.

— **Englische Synonymik für Schulen und zum Selbststudium.** Auszug aus dem gröfseren Werke. 15 Bogen. Gr. 8°. Brosch. Mk. 2,50.

Urteile der Presse über beide Ausgaben: „Herrigs Archiv“: „— Man mufs ihm entschiedenes Lob spenden, denn es gehört zu den besten seiner Art etc.“ — „Central-Organ für die Interessen des Realschulwesens“: „— Das dem gröfseren Werke gespendete Lob gebührt auch der uns vorliegenden Ausgabe für Schulen. Sie ist mit gleicher Wissenschaftlichkeit und gleichem pädagogischen Takt abgefafst etc.“ — „Zeitschrift für österreichische Gymnasien“: „Das Buch sollte in keiner Schulbibliothek fehlen. Dresers Buch ist sehr reichhaltig und sehr brauchbar etc.“ — „Magazin für Lehr- und Lernmittel“: „Ein prächtiges Lernbuch, das bestens empfohlen werden kann.“ — „Pädagogischer Jahresbericht“: „Wir haben es hier nicht nur mit einem gediegenen Werke deutschen Gelehrtenfleifses, sondern auch mit einem den Zwecken der Schule und des Privat-Studiums gleich dienlichen Hilfsmittel zu thun.“ — „Zeitschrift für das Realschulwesen (Wien)“: „—Das Buch wird den Schülern der Oberklassen bei der Lektüre und beim Übersetzen gute Dienste leisten etc.“

2. Für den Geschichtsunterricht:

Dorenwell, K., u. F. Lühwing, **Vorschule der Geschichte I.** Erzählungen aus der Brandenburgisch-Preufsischen und der Deutschen Geschichte für die unteren Klassen der höheren Lehranstalten. 2., nach den neuen preufs. Lehrplänen verbesserte u. vermehrte Aufl. Mk. 1,20.

— — —, **Vorschule der Geschichte II.** Sagen u. Erzählungen aus der griechischen u. römischen Geschichte. Für die unteren Klassen höherer Lehranstalten. 2., nach den neuen preufs. Lehrplänen verbesserte u. vermehrte Aufl. Mk. 1,80.

Gehrke, A., Prof. Dr., **Grundrifs der alten Geschichte.** Für den ersten Unterricht an höheren Lehranstalten. 2. umgearb. Aufl. Mk. 1,20.

— —, **Grundrifs der Deutschen Geschichte.** Für die mittleren Klassen höherer Lehranstalten. 2. verbesserte Aufl. Mk. 1,80.

— —, **Grundrifs der Weltgeschichte.** Für die oberen Klassen höherer Lehranstalten. I. Teil: Das Altertum. 3. Aufl. Mk. 1,80. — II. Teil: Das Mittelalter. 2. Aufl. Mk. 1,20. — III. Teil: Die Neuzeit. 2. Aufl. Mk. 1,80.

Aus einer Rezension: „Ref. steht nicht an, obige Werke als eine tüchtige, verdienstvolle Arbeit zu bezeichnen, welche die Aufmerksamkeit der Beteiligten in hohem Grade verdient. Der Verfasser schreibt die Geschichte so, wie man sie vom pädagogischen Standpunkte aus nur wünschen kann. Der Stoff ist sehr gut abgegrenzt; die Kürze hat doch nicht zu tabellarischen Übersichten verleitet, vielmehr finden wir meistens kurze, abgerundete Geschichtsbilder. Die Sprache ist schön und edel und durchgängig nicht zu schwer. Die kulturhistorischen Momente finden gröfste Berücksichtigung.“

Zu Schulprämien und für die Schulbibliotheken wird empfohlen:

Leimbach, C. L., Lic. Dr., Prov.-Schulrat in Breslau. **Emanuel Geibel's Leben, Werke und Bedeutung für das deutsche Volk.** 2. sehr vermehrte Auflage von Pastor M. Trippenbach. Mit 8 Illustrationen. Eleg. geb. Mk. 6.

„Wenn man einem durchaus reinen und wahrhaft grofsen Charakter lange zur Seite steht, gehts wie ein Hauch von ihm auf uns über. Das Lebensbild dieses gröfsten lyrischen Dichters der Neuzeit läfst uns einen vollen Blick thun in diese reiche, tief angelegte Individualität, wie sie sich ganz in der Fülle seiner Lieder aus jungen und alten Tagen wiedergiebt. Wir lieben in ihm den Dichter der keuschen Minne, den Sänger glühendster Vaterlandsliebe, dem es an echtem Mannesmut nicht fehlt, sich dem destruktiven Geiste mit lodernder Entrüstung entgegen zu stellen. Diese patriotischen Lieder werden immer zu den kostbarsten Perlen unserer nationalen Dichtung gezählt werden. Ebenso sind wohl die wunderschönen Naturlieder allgemein gewürdigt. Seine dramatischen Dichtungen dagegen sind im deutschen Volke nicht so bekannt, als sie es verdienen. Die Werke dieses Meisters haben wie wenig andere in unserer Litteratur einen durch und durch religiösen Kern und rühren die tiefsten Saiten des Christentums an. Wir können Gott nur danken für solche Poesie, die unsere Jugend zu hohen sittlichen Idealen entflammt und auch die Herzen der Alten erglühen macht für alles Wahre und Gute in der Menschheit.“

Müller, H. J., Dir. Prof. Dr., **Beiträge zum Verständnis der tragischen Kunst.** Der Aufsätze und Vorträge aus verschiedenen Wissensgebieten 8. Bd. Preis brosch. 3 M., geb. 4 M.

„Ein lebendiger überzeugter Christ, ein Kenner der alten und neuen dramat. Litteratur, ein in der Kunst der Dialektik, der Beweisführung und der Sprachgestaltung wohlerfahrener und geübter Mann, so steht er da, so verficht er seine Sache, so weifs er die Aufmerksamkeit zu fesseln, das regste Interesse wach zu erhalten und auch da, wo er nicht überzeugt, Gedanken von bleibendem Werte zu übermitteln. Dem Eifer für seine Sache sieht man es nach, dafs er seine Polemik öfter mit wegwerfendem Spott würzt. Neben dem vollwichtigen Stoff ist auch die Darstellung so anziehend, dafs ich recht vielen Lesern den Genufs gönnen möchte, die Schrift selber zu lesen.“

(Neue Preuss. Kreuzzeitung.)

Die Süddeutschen Blätter für höhere Unterrichts-Anstalten:

„— — Ein vorurteilfreies und tiefeindringendes Urteil über die Dichterwerke, deren Erklärung nur an vereinzelten u. nicht entscheidenden Punkten zu einem Fragezeichen veranlassen mag, Klarheit und Bestimmtheit der Stellung, die der Verfasser vertritt, bei aller Weitherzigkeit des Standpunkts, die es ihm ermöglicht, der Gröfse des klass. Altertums und der auch in der Dichtung sich auswirkenden tieferen Wahrheit des Christentums gleich sehr gerecht zu werden, dazu eine einfache edle Sprache voll Lebendigkeit: das sind Vorzüge, die das Werk für jeden zu einer Quelle des Genusses und fruchtbarer Anregung machen.

Mein Verlag kann durch jede Buchhandlung bezogen werden.

Von meinen „Prosateurs modernes“ liefere ich bei beabsichtigter Einführung gern Prüfungs-Exemplare **direkt.**

Den Prospekt wiederholt geneigter Berücksichtigung empfehlend, zeichne ich

Wolfenbüttel 1896. mit aller Hochachtung

Julius Zwissler, *Verlagsbuchhandlung.*

Grade erfreulich, wie dieser durch seine Stellung über den Kampf des Tages erhabene und doch wieder eng mit der Schule verknüpfte Mann das Gute, das die alte Methode hatte (leider war das nicht viel) anerkennt, wie er den Stürmern und Drängern der Reform ein Halt! entgegenruft und in seiner ruhigen und sachlichen Weise ihnen beweist, dafs sie mit ihren extremen Forderungen zu weit gehen, dagegen gern ihnen zugiebt, dafs sie manches richtig getroffen und neues Leben in den schlaff dahinfliefsenden Strom des neusprachlichen Unterrichts gebracht haben. Auf das Einzelne des alle Gebiete der Didaktik und Methodik des französischen Unterrichts berührenden und auf den 107 Seiten eine Fülle gediegener Beobachtungen und Ratschläge bringenden Werkes soll hier nicht weiter eingegangen werden, da, wie wir hören, eine detaillierte Inhaltsangabe von der Redaktion dieser Zeitschrift bereits ins Auge gefafst ist; doch möchten wir von dem Werke nicht Abschied nehmen, ohne es dringend allen Fachgenossen empfohlen zu haben.

Bremen. K. Wilhelmi.

K. Bartsch, Chrestomathie de l'ancien français (VIII[e]—XV[e] siècles), accompagnée d'une grammaire et d'un glossaire. Sixième édition revue et corrigée par A. Horning. Leipzig 1895, Vogel. IV. 755 Seiten. 4°. M. 10.

Ein guter, alter Bekannter in neuem Gewande! Zum Lobe dieser Chrestomathie etwas sagen zu wollen, hiefse Eulen nach Athen tragen; es ist in Deutschland wohl kein Neuphilologe vorhanden, der sein Altfranzösisch nicht an diesem Werke des verdienten Meisters gelernt hätte, und der nicht dankbar desselben gedächte. Und in der That, die Wahl der Stücke, die Behandlung des Textes mit Zufügung des Variantenapparates, der Abrifs der Grammatik und das Glossar verdienen in vollem Mafse die Anerkennung, die dem Werke in Deutschland und im Auslande zuteil geworden ist. Dem Heidelberger Meister war es nicht mehr vergönnt, diese sechste Auflage herzustellen; doch hat der auf dem Gebiet der romanischen Philologie wohl bekannte A. Horning den Druck pietätvoll überwacht und die durch neue Ausgaben notwendig gewordenen Verbesserungen und Berichtigungen vorgenommen. So ist die neue Auflage um 7 Seiten stärker als die alte. Im Glossar ist noch manches zu berichtigen, ich verweise auf meine Anzeige der 5. Auflage des Werkes in dieser Zeitschrift I, S. 59; es würde übrigens die Brauchbarkeit des Werkes erhöhen, wenn von nun ab die Etymologie berücksichtigt würde. – Möge das treffliche Buch sich immer neue Freunde erwerben, möge es an seinem Teile fortfahren, das wissenschaftliche Studium des Französischen zu fördern, zumal heutzutage, wo ein widerlicher banausischer Zug durch unser Fach weht.

Cassel. A. Kressner.

C. Klöpper, Wiedergabe der deutschen Adjektive, Adverbien, Verben und Präpositionen im Französischen. Dresden und Berlin 1896. C. A. Kochs Verlagsbuchhandlung (H. Ehlers & Co.). M. 3,50.

Die vorliegende grammatisch-stilistische Studie bildet das erste Heft der „Neusprachlichen Abhandlungen aus den Gebieten der Phraseologie, Realien, Stilistik und Synonymik unter Berücksichtigung der Etymologie' (herausgeg. von Dr. Cl. Klöpper-Rostock), welche Kochs Verlagsbuchhandlung in zwangloser Folge erscheinen lassen wird. Diese Abhandlungen, welche die jetzige Umgangs- und Schriftsprache allein berücksichtigen, sollen vornehmlich nach praktischen Gesichtspunkten ausgearbeitet werden und zum tieferen Eindringen in die lebende Sprache brauchbare Hilfsmittel bieten. Den Neuphilologen von Fach, namentlich den Lehrern der neueren Sprachen, sowie allen Freunden neusprachlicher Studien und solchen Geschäftsleuten, denen gründliche neusprachliche Kenntnisse unentbehrlich sind, werden sie in mehrfacher Hinsicht willkommen sein. Was nun das vorliegende erste Heft der Sammlung betrifft, das — ich darf nicht vergessen, dies zu erwähnen — ein abgeschlossenes Ganze bildet, so hat es, dem Zwecke des Unternehmens entsprechend, das Französische von heute und die Bedürfnisse der Lehrenden und Lernenden im Auge behalten. Kein Ersatz der Grammatik, sondern deren Ergänzung, stellt es sich nicht auf einen abstrakt-wissenschaftlichen Standpunkt, sondern nimmt, ohne darum unwissenschaftlich zu werden, Bedacht auf das, was solchen Deutschen notwendig und wünschenswert ist, die sich des Französischen mündlich und schriftlich bedienen müssen, aber der Gefahr, unfranzösische Ausdrücke und Wendungen zu gebrauchen, aus

dem Wege gehen wollen. Die Klöppersche Schrift hat nicht die Gesamtheit der Redeteile behandelt, sondern nur die Adjektive, die Adverbien, die Verben und die Präpositionen, die von ganz besonderer sprachlicher und logischer Wichtigkeit sind und in stilistischer Hinsicht die meisten Schwierigkeiten bieten dürften. Jeder der einen der genannten Redeteile behandelnden Abschnitte ist nach allgemeinen Gesichtspunkten geordnet und mit zahlreichen Beispielen und reichhaltigen Sammlungen bemerkenswerter Redensarten ausgestattet. Dies hat neben dem praktischen Zwecke noch den rein wissenschaftlichen, in die Kenntnis der Feinheiten der französischen Ausdrucksweise einzuführen und deren vielseitige Mannigfaltigkeit in helles Licht zu setzen. Hin und wieder weist der Verfasser in den Anmerkungen auf Ähnlichkeiten des französischen Ausdrucks mit Wendungen im Englischen, im Lateinischen und Griechischen hin. Diese mancherlei Anregung bietende sprachvergleichende Zugabe wird namentlich der Schulmann mit Freuden begrüfsen. Übrigens wird der praktische Wert des Buches noch dadurch ganz wesentlich erhöht, dafs ihm am Schlusse ein umfangreiches Verzeichnis beigefügt ist, welches mit dem Hinweis auf die Seite, wo sie stehen, die wichtigsten Stichwörter enthält. Lehrenden, wie Lernenden erleichtert dies die Benutzung des Werkes ganz ungemein, das hierdurch aus einer blofsen grammatisch-stilistischen Studie zu einem brauchbaren Nachschlagebuch wird.*)

Cassel. F. STEHLICH.

E. Wolter, Frankreich. Geschichte, Land und Leute. Ein Lese- und Realienbuch für den französischen Unterricht. 2 Teile. I. Histoire et Biographies. 225 S. 8°. II. La France et les Français. Lectures pratiques. Correspondance. 206 S. 8°. Berlin 1894/95, Gärtner.

Ein mit trefflichem Geschmack und grofser Sachkenntnis zusammengestelltes Lesebuch, welches alles Wissenswerte über Frankreich und die Franzosen enthält und sich neben dem von Leitritz herausgegebenen, ähnliche Zwecke verfolgenden, aber doch ganz anders eingerichteten Werke (Leipzig-Renger) wohl sehen lassen kann. Der erste Teil enthält eine Übersicht über die Geschichte Frankreichs in längeren und kürzeren Abschnitten; mit Recht sind Ludwig XIV., der Revolution und dem deutsch-französischen Kriege, mit anderen Worten, der neueren französischen Geschichte mehr Seiten eingeränmt, als den übrigen Zeitabschnitten zusammengenommen; Napoleon I. kommt verhältnismäfsig kurz fort, der Herausgeber gewährt ihm nur 10 Seiten. Gegen die Wahl dürfte sich kaum Widerspruch erheben; manche Stücke sind zwar etwas im Lapidarstil gehalten, aber man mufs eben bedenken, dafs das Buch nur eine Übersicht gewähren will, und dafs eingehendere Darstellungen der verschiedenen Perioden der französischen Geschichte in allen Schulsammlungen zu finden sind. — Eine gute Idee war es, französischen Geist in Biographieen der Hauptvertreter desselben zu schildern; und so erhalten wir kurze Darstellungen des Lebens und Wirkens nicht nur grofser Philosophen und grofser Dichter (Victor Hugo ist übrigens 1885 gestorben, nicht 1884, wie Seite 192 steht), sondern auch grofser Entdecker, Erfinder und Gelehrter. Von der Reichhaltigkeit des verarbeiteten Stoffes zeugt der „Index alphabétique.“ Eine angenehme Zugabe sind die „Tableaux généalogiques“, sowie zwei Karten Frankreichs, die eine die Einteilung in Provinzen, die andere die in départements verdeutlichend.

Ist der erste Teil als ein recht brauchbares Werk zu bezeichnen, so ist der zweite des gröfsten Lobes würdig. Wir erhalten zunächst eine Übersicht über Frankreich, seine Geographie, seine Bevölkerung, seine Verfassung und seine Verwaltung (auch ein Kapitel über die Unterrichtsverwaltung fehlt nicht); ferner folgen einige Seiten über seine Kolonieen, besonders Algier, und dann, S. 75—133, ein vortrefflich zusammengestellter Artikel über Paris, worin der Leser nicht nur über die Geschichte der Stadt, sondern auch über heutige Zustände, über Verwaltung und Umgegend belehrt wird, und ihm hübsche Bilder aus dem Pariser Leben geboten werden (Le Parisien — Le dimanche à Paris — Paris entre Noël et le jour de l'an). Erfreulich ist der Abschnitt „Lectures pratiques“, eigentlich ein kleiner Führer durch die französische Konversation; Schulmänner, die Unterricht in

*) Erstaunlich ist die ungemein grofse Zahl von Druckversehen und Auslassungen ganzer Wörter; gerade bei einem Schulbuch hätte doch mit der gröfsten Sorgfalt Korrektur gelesen werden müssen. Der Verfasser wird bei der wahrscheinlich bald nötig werdenden 2. Auflage seines höchst brauchbaren Werkes darauf sein besonderes Augenmerk richten müssen. Die Red.

französischer Sprache zu erteilen haben, seien besonders auf den Artikel „Une classe au lycée“ aufmerksam gemacht, in welchem sie alle Ausdrücke finden werden, deren Gebrauch sich tagtäglich aufdrängt. Nicht minder wertvoll ist der Abschnitt „Correspondance“, in welchem sich Musterbriefe für alle Vorkommnisse des bürgerlichen Lebens, sowie Handelsbriefe (glücklicherweise nicht die beliebten historischen Briefe) vorfinden. Das ganze Werk ist mit knappen, in französischer Sprache abgefafsten Anmerkungen versehen, sodafs das Buch auch in Ländern französischer Zunge Absatz finden dürfte. Als Schullektüre würde es sich vielleicht weniger eignen, doch wird der Lehrer es seinen Primanern zur Privatlektüre anraten können; den meisten Vorteil werden Erwachsene, und nicht zum mindesten der Lehrer, aus dem Werke ziehen, für dessen Zusammenstellung man dem Herausgeber zu herzlichem Danke verpflichtet ist. Die Ausstattung ist gediegen.

Cassel. A. Kressner.

G. van Muyden und Ludwig Rudolph, Collection d'auteurs français. Sammlung französischer Schriftsteller für den Schul- und Privatgebrauch herausgegeben und mit Anmerkungen versehen. Serie V, Lief. 5—10. Altenburg, Pierer. Preis eines Heftes M. 0,50.

Die Sammlung französischer Schriftsteller von G. van Muyden und Ludwig Rudolph im Verlage von Pierer-Altenburg hat zum Zweck, handliche und billige Ausgaben älterer und neuerer Werke der französischen Litteratur darzubieten, für den Schul- und Privatgebrauch, wie der Titel verspricht. Ein ausreichender oft kurzer Hinweis auf den Verfasser, auch wohl das Werk; bei Dramen eine orientierende Inhaltsangabe; darauf der Text, übersichtlich in Abschnitte geteilt; über diesen der Inhalt, bestehend aus andeutenden, orakelhaften, auch wohl sprichwörtlichen Redewendungen im Stile vergangener Zeiten; unter dem Text Anmerkungen, reichlich, meist die sehr freie Übersetzung der entsprechenden numerierten Ausdrücke im Text enthaltend: so stellt sich die Arbeit der Herausgeber dar. Die Sammlung eignet sich danach mehr für den Privatgebrauch, sie ermöglicht ein flottes Lesen und ein rasches Verstehen des Inhalts und sie überbrückt kühn die schwierigsten Stellen durch eine gewandte Übertragung, ohne den Scharfsinn des Lesers durch ein tieferes Eingehen auf die Sprachform zu ermüden.

Die Gabe der 5. Lieferung, La Belle-Nivernaise von A. Daudet, wird uns auch geboten in Velhagen-Klasing's Prosateurs français 87. Lief., Choix de Nouvelles Modernes, II. Bdch., und die prächtige Kahn- und Schiffergeschichte verdient es, jedem Leserkreise zugänglich gemacht zu werden. Lief. 6 macht den Leser bekannt mit fünf kleinen Novellen des feinsinnigen André Theuriet, der neuerdings auch in anderen Verlagen berücksichtigt worden ist (Velhagen-Klasing Lief. 87 und Renger Bd. 78—80). Es sind aus den Contes pour les Vieux et les Jeunes: die rührende Liebesgeschichte einer alten Jungfer L'Oreille d'ours, das Eselsohr; La Saint-Nicolas, ein Stück französischen Gefühlslebens; La Truite, eine köstliche und zugleich rührende Forellengeschichte; La Pipe, die erste Pfeife, ein Knabenstreich; Les Pêches, eine spafshafte Unglücksgeschichte von zwei Pfirsichen, die ein Gast seiner Gattin im Klapphute heimbringen wollte. Lief. 7 bringt von dem Schweizer Henri Gaullieur in Parmi les Hérons et les Alligators eine Schilderung amerikanischer Natur und amerikanischen Lebens auf Florida in Form einer Reisebeschreibung; sie ist etwas schwerfällig, mehr beschreibend als erzählend, im übrigen eine willkommene Abwechselung der leichteren, nur erzählenden Bändchen. Le Petit Bleu von Gyp (Gräfin Martel), der Inhalt der 8. Lieferung, eine recht frische und fesselnde Mädchenlektüre aus einem Klosterpensionat, ist auch in der Rengerschen Sammlung für Mädchenschulen C, 9 zu finden (vgl. Franco-Gallia 1894, S. 85). Die 9. Lieferung führt uns zwei Einakter vor, La Bise von Edouard Romberg und A la Baguette von Jacques Normand, das erste ausgezeichnet durch feinen Dialog, das zweite von gesundem Humor. Die 10. Lieferung endlich bietet zwei Seenovellen, Le Canot de l'Amiral und Le Kraken, die erstere spannend, die zweite etwas phantastisch im Geschmack der Geschichten von der Seeschlange, und eine humoristische Erzählung, Le Bœuf, von dem beliebten Humoristen Eugène Mouton (Mérinos).

Um die Art der Anmerkungen, welche Übersetzungshilfen geben, zu kennzeichnen, seien einige Beispiele gestattet. La Belle-Niv. p. 57: enchanté de voir le marinier lui fournir une solution, Anm. 1: zur Entscheidung behilflich; Le Petit Bleu p. 50: cette petite fille, grosse

comme rien du tout, 5: obwohl noch so winzig; La Bise p. 11: cela doit être plus dans les mœurs de ces messieurs, 5: zusagen; p. 12: un courrier, 1: Briefsendung; des dames russes qui étaient fort difficiles sur les cigarettes, 7: sich auf etwas verstehen; p. 16: un époux qui eut la félicité de vous posséder, 5: sein Eigen zu nennen; c'est encore de la confiserie, 6: wieder das Komplimentierbuch; p. 18: avant la nuit, 10: Sonnenuntergang; p. 26: le sort a si bien commencé les choses, 7: einfädeln; p. 39: ça commence mal, 1: nicht besonders; p. 45: comme ça ne vous arrive jamais, 2: Sie es sonst nie thun; Le Kraken p. 29: puisque, 12: ja; p. 31: grâce à une mer d'huile, 11: still, wie ein Ölfleck; 44: cassant tout sur son passage, 15: in der Nähe; Le Bœuf p. 67: la croix de la légion d'honneur..., étoile mystérieuse..., se mit à lui briller... et à l'aveugler de ses scintillements magnétiques, 12: Blinzeln.

Druck und Papier sind gut, der Text fast fehlerfrei.

Eschwege. OTTO ARNDT.

English-Journal-Français für deutsche Leser. Herausgegeben von Th. de Beaux und John Montgomery. Leipzig, Rengersche Buchhandlung.

Tausende junger Leute verlassen jährlich die Schule, um irgend einen Beruf zu ergreifen. Unter diesen sind es wieder Tausende, welchen jegliche passende Gelegenheit fehlt, sich die in der Schule erworbenen Kenntnisse der französischen und englischen Sprache nicht nur zu erhalten, sondern diese auch noch zu erweitern. Diesem vielfach empfundenen Übelstande abzuhelfen, erscheint schon seit mehreren Jahren im Verlage der Rengerschen Buchhandlung in Leipzig unter dem Titel: Le Maître Français — The English Teacher, ein französisch-englisches Lern- und Übungsblatt, welches aus der grofsen Fülle der französischen und englischen Tageslitteratur kurze unterhaltende und belehrende Artikel mit reichlich gegebenen Vokabeln unter dem Texte bietet und somit einen doppelten Zweck erfüllt, nämlich den der Vervollkommnung und Weiterbildung in den beiden wichtigen Sprachen, sowie den einer angenehmen, bildenden und unterhaltenden Lektüre. Die Leitung des Blattes, welches für die Folge den kurios gewählten Titel: »English-Journal-Français« führen wird, befindet sich vom vierten Jahrgang ab in den Händen der durch ihre Thätigkeit an der „Öffentlichen Handelslehranstalt“ zu Leipzig bekannten Herren Th. de Beaux und J. Montgomery, welche durch treffliche Wahl des Stoffes, wie durch praktische Anleitung zur Verarbeitung desselben das Blatt ebenso interessant als lehrreich gestalten. Wir können „English-Journal-Français“, das jährlich in 48 Nummern (24 englische und 24 französische) zu dem billigen Preise von 6 Mk. jährlich (vierteljährlich 1 Mk 50 Pfg.) erscheint, warm empfehlen. Jeder Teil ist auch einzeln zum Preise von 4 Mark jährlich (vierteljährlich 1 Mark) zu beziehen. Bei direkter Zusendung mit einem Portozuschlag von 20 Pfg. vierteljährlich.

II. Geschichte und Belletristik.

L. de Ségur, Mémoires d'un aide de camp de l'empereur Napoléon Ier. Tome III. Du Rhin à Fontainebleau. Paris 1895, Didot.

L'auteur a condensé dans ce troisième volume les faits les plus émouvants de l'épopée impériale. Napoléon Ier, qu'il ne faudrait peut-être pas juger par la politique de »résultat«, nous apparaît plus grand dans l'adversité que dans ses heures de triomphe et de gloire. Aux derniers jours de l'Empire, le colosse aux pieds d'argile ne s'écroule pas tout d'un bloc. La lutte suprême dans laquelle devait succomber le grand capitaine ne lui fut fatale que grâce aux défections et aux trahisons. Et puis un peuple ne peut supporter continuellement les charges d'une guerre qui épuise ses finances et le meilleur sang de ses enfants. Tout le monde en avait assez. L'Empereur disputait pied à pied sa couronne; la France ne le suivait plus. Champaubert, Montmirail, Arcis-sur-Aube, peuvent donner quelque espoir à son armée, mais ces victoires sont aussi stériles que mal accueillies par le peuple. Eh! Paris se défend, mais l'Europe coalisée a tôt fait de le réduire et Napoléon ne songe plus qu'au suicide qui ne veut pas de lui. Ah! la dure leçon pour les rois!.. Ah! le cruel châtiment des ambitions sans bornes! Et quelle chose curieuse que ce renouvellement des mêmes destinées dans une même famille! Napoléon Ier, Napoléon III, finissent tous deux dans un amer exil. Le premier frappé plus cruellement il est vrai, mais sa gloire militaire restant au moins intacte. L'Europe le craignait encore

alors qu'il était impuissant sur ce rocher lointain où il ne pouvait plus contempler que le drapeau de l'Anglais, lui qui n'eut qu'un rêve, le fouler à ses pieds.

Jean Breton, Notes d'un étudiant français en Allemagne. Paris 1895, C. Lévy. Frs. 3,50.

Après avoir résidé dans les principales villes universitaires de l'Allemagne, M. Breton s'est dispensé de nous parler des questions qui divisent Allemands et Français au point de vue politique. Il n'a pu que constater que nous sommes fort amicalement reçus de l'autre côté du Rhin et que la morgue allemande disparaît volontiers devant l'hôte français. M. Breton brosse très agréablement les croquis dont son livre est rempli.

Ici nous sommes à Leipzig, à l'entrée de la promenade de Rosenthal, devant la brasserie Bonorand.

«Il y a de grands arbres, avec de petites tables à leur pied. L'après-midi, Bonorand est réservé aux femmes. Elles apportent leur ouvrage et devisent, tirant l'aiguille et buvant du café au lait. Le soir, on vient en famille écouter la «chapelle» militaire. L'air est frais, la bière est bonne, les buveurs ont l'air bienveillant et presque attendri. Il y a des tableaux de famille touchants. A côté de moi, un magistrat, sa femme et leurs deux enfants, deux jeunes filles un peu âgées, boivent gravement leurs bières préférées. De temps en temps, le père fait admirer à la mère la fraîcheur des tilleuls, la douceur de la lune, et toutes les tendresses de la nature; les jeunes filles un peu âgées écoutent sans rien dire, regardant avec des yeux vagues des couples à l'âme candide installés devant nous. Quelquefois Bonorand tire des feux d'artifice et, sans qu'on pousse pourtant des «oh!» et des «ah!» les figures tranquilles s'animent.

«Tous les dimanches, il y a, comme on dit, un *Frühconcert*. A six heures du matin, l'orchestre commence. Les tables se remplissent peu à peu. Souvent les maris viennent d'abord et retiennent la place de leurs femmes; elles arrivent tout essoufflées, avec leurs enfants, le nez et les yeux encore rouges de la toilette matinale. Ils reviendront cet après-midi, ils reviendront ce soir écouter la musique. La monotonie, dans la plupart des plaisirs allemands, n'est qu'un charme de plus.»

Ici, M. Jean Breton apprécie en véritable Parisien. Hélas! la monotonie existe tout autant dans la vie de province en France qu'en Allemagne, seulement les Allemands ont trouvé le moyen de la rompre, cette monotonie, en se berçant sans cesse dans le rêve musical. Leipzig est une ville fort animée au moment et dans le quartier des affaires, mais, bon Dieu, qu'on s'y ennuierait si l'on n'avait pas la musique pour s'y distraire! On y a aussi de nombreux bals, histoire de marier les filles qui pullulent en Saxe, autant, au moins, qu'en Espagne, ce qui n'est pas peu dire.

«La Saxe est un des pays les plus populeux de la terre. Aussi les différents problèmes de la «surpopulation» y sont nettement posés, du haut en bas de la société. Il y a beaucoup d'enfants à nourrir; et c'est pourquoi on trouve, parmi les ouvriers, beaucoup de socialistes. Il y a beaucoup de jeunes filles à marier: et c'est pourquoi l'on donne chez les bourgeois, jusqu'en été, beaucoup de bals. Celles qui ne trouvent pas de mari cherchent un métier, deviennent actives, entreprenantes, forment des *Vereine*, et c'est ainsi que Leipzig est devenu le centre du mouvement féministe allemand.»

Voici encore, de M. Breton, une jolie esquisse, et le nombre en est grand dans son livre, qui sont de valeur.

»Ma rue est pleine de tranquillité. Elle appartient à des jurisconsultes pacifiques. Elle n'est pas large: de la chambre où j'écris, je plonge avec indiscrétion dans l'intérieur d'une aimable famille. Il y a une petite jeune fille qui travaille à son bureau, près de la fenêtre. Elle a les cheveux blonds et un corsage de batiste rose. Que fait-elle? Du français, sans doute. La bonne moitié des heures d'étude des jeunes filles est consacrée au français. De temps en temps, lorsqu'on entend sonner sur le trottoir, dans le silence de la rue, un pas d'étudiant, elle se met discrètement à la fenêtre, avance le nez, regarde, puis hume l'air, s'étire, flâne un peu avant de se remettre au travail. A la nuit, les fenêtres du salon s'éclairent. Elles n'ont pas de volets. On n'a rien à cacher, on ne prend pas la précaution de fermer les rideaux: j'assiste à la soirée.

Le père est souvent dehors: peut-être quelque *Kneipe*, les séances d'un *Verein*. Le grand nombre de *Vereine* dont tout bon Allemand fait partie, c'est là, j'imagine, ce qui lui impose assez souvent pareille obligation. La mère et

les trois filles sont assises autour de la lampe, et travaillent en buvant du café. La cadette (celle qui travaille à la fenêtre) lit un journal: sans doute, un des périodiques spécialement destinés à la famille. On en publie beaucoup à Leipzig. Les philosophes ne dédaignent pas d'y collaborer. J'ai vu un numéro, la semaine dernière, qui contenait un article de Hartmann sur le repos du dimanche, un de Lazarus sur les yeux, un de Barth sur la philosophie de l'histoire matérialiste. La jeune fille lit avec patience. Sa mère et ses sœurs restent presque immobiles. Au-dessous d'elles, au premier étage, il y a des gens qui font de la musique classique. Je l'entends assourdie; et c'est comme la musique de scène du tableau de famille que j'ai sous les yeux. Vers dix heures et demie, la lecture est finie; on emporte la lampe, on va se coucher. Bonne nuit!»

G. Mourey, Passé le Détroit. Paris 1895, Ollendorff. Frs. 3,50.

Tout à l'heure M. Jean Breton nous peignait la vie allemande et les Allemands; voici maintenant M. Gabriel Mourey qui va nous initier à la vie anglaise dans son livre intéressant.

C'est chose curieuse de constater combien les mœurs de peuples si rapprochés sont pourtant différentes. Il y a presque autant de différence entre les coutumes allemandes, anglaises ou françaises qu'on en trouverait entre les mœurs des habitants de l'Europe et celles des Asiatiques. Les habitations, le costume, peuvent se ressembler sans que l'esprit soit le même.

Il y a bien de l'observation dans le livre de M. Mourey, mais peut-être ne rencontrerait-on pas dans son étude une page qui marque plus la différence qui existe entre les sentiments qui agitent l'âme française et l'âme anglaise, que ce chapitre où l'auteur nous fait assister à une représentation du Lyric-Théâtre. Là une sorte de Loïe Fuller, elle se nomme Rose, agite serpentinement les étoffes qui la couvrent à moitié, au milieu des couleurs variées d'une illumination féerique:

«Mais voici que, tout à coup, une frénésie électrise la salle; des hurlements éclatent: la robe de la belle Rose s'est transformée en drapeau britannique; elle danse parmi le roulis des couleurs sacro-saintes. Un vent de gloire souffle, le patriotisme anglais s'exalte. A partir de ce moment, un délire, une folie s'empare des spectateurs. Tour à tour le portrait du duc et de la duchesse d'York se pavanent sur le ventre de la danseuse; le duc s'agite sur la cuisse droite, tandis que la duchesse se débat sur la cuisse gauche. Un temps: voici le tour du prince de Galles, puis de la princesse de Galles. La ballerine accélère son tournoiement: on dirait qu'un vertige la possède. Au bout des bâtonnets qui prolongent ses bras, les vagues de sa robe s'enroulent et se déroulent, frénétiques. Le visage du prince de Galles exécute une sarabande forcenée. Toute la salle est debout, trépignante, trépidante, au paroxysme de l'enthousiasme. Et quel cri de joie acclame l'apparition de la reine, de la reine elle-même, la couronne au front, tandis que résonne à l'orchestre le *God save the Queen!* Cela tient du fantastique. Les gentlemen les plus corrects battent des mains, des pieds, poussent des clameurs de triomphe. Sur les formes plantureuses de la célèbre serpentine parisienne, qui transparaissent sous la puissance lumineuse des projecteurs, l'effigie de Sa Gracieuse Majesté oscille, frissonne, se froisse déformée, titube comme dans une ivresse.

Puis tout s'éteint et, d'un coup, le plus grand calme règne. La crise est passée; les épileptiques de tout à l'heure se rassoient impassibles, avec correction, avec froideur, et le spectacle continue.»

Chez nous des scènes de cette sorte provoqueraient le rire, ou peut-être l'indignation chez quelques-uns du moins.

Bruxelles. M. Duvivier.

A. Daudet, Die kleine Kirche. Eine Eheroman. Autorisierte Übersetzung von W. A. Meyer. Stuttgart 1896, Deutsche Verlagsanstalt. 418 S. 8°. M. 4.

Pierre Loti, Madame Chrysanthème Roman. Stuttgart 1895, Deutsche Verlagsanstalt. 231 S. 8°. M. 2.

Die Deutsche Verlagsanstalt, welche bestrebt ist, dem deutschen Publikum die besten ausländischen Werke durch gute Übersetzungen zu billigem Preise bekannt zu machen, beschert diesmal zwei französische Werke, die von Autoren mit Namen guten Klanges herrühren, und ihre Leser bei uns ebenso wie in Frankreich finden werden. Da haben wir zunächst Daudet's Eheroman „Die kleine Kirche“, das fesselnde Bild einer unglücklichen, durch eigene

Schuld unglücklichen, aber durch das Unglück geläuterten und zu schwer erkauftem Glück gelangenden Frau — einen Roman, der die Daudet'sche Erzählungskunst im hellsten Lichte zeigt, und auch den Leser, der mehr als romanhafte Ereignisse sucht, durch die wundervolle Charakteristik und durch unnachahmliche Seelenmalerei fesselt.

In „Madame Chrysanthème" erhalten wir ein anschauliches Bild japanischen Lebens, besonders des nur kurze Tage dauernden Eheglücks, das sich die Offiziere der fremden Schiffe in jenem mit prächtiger Natur gesegneten, von höchst monotonen Menschen bewohnten Lande verschaffen. Der eigentümliche Stil des Schriftstellers, der weniger an romantischen Vorgängen, als an lebendigen Schilderungen der tropischen Natur Gefallen findet, und es meisterhaft versteht, eine der geschilderten Natur adäquate Stimmung beim Leser hervorzurufen, tritt in diesem neuen Werke besonders frappant hervor.

Die Übersetzung der beiden Bände ist musterhaft, die Ausstattung vornehm.

Bremen. K. Wilhelmi.

III. Theater.

J. Normand et A. Delavigne, Voilà Monsieur! Comédie en un acte. [Gymnase].

Un écrivain dramatique bien posé fait un doigt de cour à une dame auteur elle-même. Celle-ci prie l'écrivain de lui rendre visite, il est aux anges et ne doute pas de son bonheur, le mari de la dame étant quelque part, en partie cynégétique.

Il arrive tout feu, tout flamme. Hélas! il en doit rabattre: la dame va lui donner, en fait d'espérances, la lecture d'un manuscrit, une œuvre dramatique en actes nombreux. Il s'avise d'un moyen pratique pour échapper au supplice de la lecture. Il persuade à la servante, qui ne rêve que de paraître sur une scène, d'accourir dans quelques minutes en s'écriant: Voilà Monsieur!

«Si tu dis bien ces deux mots, c'est que tu as le don des planches, je te donnerai un rôle dans une prochaine pièce.»

L'homme de lettres, tout en souffrant de la lecture de la pièce de la dame, ne néglige pas de faire une cour serrée, mais rien, la dame est toute à son œuvre. Cependant, l'écrivain finit par obtenir quelques avantages, et, au moment où il entrevoit l'espoir d'un triomphe mérité par sa patience, la bonne accourt:

«— Voilà Monsieur!»

Tableau. — Mais la dame devine le tour que l'écrivain a voulu lui jouer en esquivant la lecture du manuscrit, et le renvoie à la littérature. La bonne consolera facilement la déconvenue du monsieur, elle a besoin de conseils pour son avenir théâtral.

Sanson et Cressonnois, Le Drame des Essarts, drame en cinq actes et huit tableaux. [Théâtre de la République].

La mère d'André Laroche a épousé en secondes noces un certain Jean Hubert, qui lui a donné une fille, Mariette.

André est l'amant de la comtesse de Melcy. Celle-ci lui a accordé un rendez-vous en l'absence de son mari. Mais le comte revient inopinément, André fuit par le jardin. Le comte de Melcy s'aperçoit du trouble de sa femme, il suppose la vérité et elle lui est confirmée par la présence, dans la chambre de la comtesse, d'un bouton de manchettes, marqué A. L.; M. de Melcy est fixé, A. L., c'est André Laroche, il se tait, mais il sait.

Jean Hubert, le beau-père d'André Laroche, a une intrigue avec une personne que les auteurs ne nous montrent pas, mais qu'ils désignent sous le nom de Camille. Cette femme a ensorcelé Jean Hubert, lui soutire tout l'argent de la maison. Elle veut encore 10,000 francs, Jean Hubert ne sait où les trouver et ne disposant pas de la fortune de sa femme qui lui refuse la somme, il devra rompre avec sa maîtresse devenue trop exigeante. Il se rend chez elle pour lui annoncer cette sage détermination. Camille a bientôt fait de le retourner, ses caresses l'affolent et il assassine un vieillard riche pour donner à Camille l'argent dont elle a besoin pour son luxe de toilette et ses folies de joyaux.

Qui a fait le coup? — Personne n'accuse Jean Hubert, mais le poignard dont il s'est servi appartient à André Laroche.

Or, l'assassinat a été commis le soir même où André s'enfuyait de chez M. de Melcy, et l'habitation où demeurait le vieillard poignardé est contiguë au parc du comte.

Jean Hubert revient chez sa femme, il est dans un état de surexcitation étrange. Surprise, éperdue, elle le confesse, le meurtrier lui dit tout.

La scène est fort belle, et rien n'est plus émouvant que de voir cette honnête femme terrifiée, laver le sang qui couvre la figure et les mains de l'homme qui vient de devenir assassin pour une femme avec qui il la trompait.

Nous entrons en plein dans le drame judiciaire.

Jean Hubert, l'assassin, ne se dénoncera certes pas;

André Laroche est accusé et ne peut se défendre sans compromettre la comtesse;

La mère d'André ne peut révéler la vérité sans compromettre son mari;

Le comte de Melcy sait qu'André est innocent, mais par vengeance il se taira.

Comme toujours dame Justice a un bandeau sur les yeux.

Un ami d'André, Robert de Maillé, un avocat de grand talent, amoureux de Mariette Hubert, va défendre l'accusé, il le sait incapable du crime qui l'a conduit en cour d'assises. Dans sa défense il invoque le secours d'une inconnue qui pourrait d'un mot sauver son ami dont il a surpris le secret.

A ces mots, la comtesse de Melcy se dresse, elle va parler, mais son mari la retient, lui ordonne impérieusement de se taire, il lui brise les doigts dans sa main crispée, elle retombe sur son banc, tandis que le comte s'excuse auprès du président: la comtesse se trouve indisposée.

La femme de Jean Hubert, la mère d'André Laroche va-t-elle parler?... Elle est dans des transes mortelles, mais elle n'ose faire condamner son mari, escomptant un acquittement possible. C'est l'assassin lui-même qui dénoue la situation. Comme il l'a déjà fait devant sa femme, on l'entend tout à coup dire devant les juges toutes les péripéties de son horrible crime.

Les auteurs du *Drame des Essarts* auraient tout aussi bien pu arrêter là ce drame déjà assez corsé, mais ils en ont jugé autrement, et qu'ils aient eu tort ou non, le public populaire du *Théâtre de la République* ne paraît pas être fâché d'en avoir eu pour son argent. La scène qui termine la pièce est une sorte d'apothéose macabre qui laisse les auditeurs sous une impression propre aux plus noirs cauchemars.

Dans une pièce nous voyons réunis les héros principaux du drame: Rose Hubert, André Laroche et Mariette. Un seul manque, Jean Hubert, il a été condamné à mort. On entend une rumeur vague qui monte vers le logement de la famille éprouvée. On ouvre la fenêtre: Horreur! l'échafaud a été dressé juste en face. Un coup sourd, justice est faite.

La femme du supplicié est terrorisée. Son fils, André Laroche ne porte pas le nom du supplicié, il n'est pas son fils, mais Mariette?... et qui donc voudrait épouser la fille du guillotiné?

A ce moment, Robert de Maillé, l'avocat d'André Laroche, fait une entrée théâtrale, il met sa main dans celle de la jeune fille dont les fiançailles sont ainsi scellées devant l'échafaud encore sanglant.

Brrou!...

[Revue du Théâtre.]

Zeitschriftenschau.

Zeitschrift für französische Sprache und Litteratur.

Band 17, Heft 6. Mussafia, Über die von Gautier de Coincy benutzten Quellen. Wien 1894. (Wertvolle Untersuchung über die lateinische Quelle Gautier's. Stengel); E. Spirgatis, Verlobung und Vermählung im altfranzösischen volkstümlichen Epos. Programm des Leibniz-Gymnasiums zu Berlin 1894. (Dankenswert, wenngleich noch lange nicht abschliefsend. Behrens): Merveilles advenir en cestuy an vingt et sis. Pronostication satirique pour l'année 1526. Collection des bibliophiles genevois N. 1. Genève 1893. (Interessant für die Genfer Litteraturgeschichte. Ritter); W. Wagner, Mellin de Saint-Gelais. Heidelberger Dissertation. (Fleifsige und tüchtige Arbeit, der gröfsere Übersichtlichkeit nicht geschadet hätte. Steffens); F. Brunetière, Les Epoques du Théâtre français. (1636—1650.) Paris 1893. (In jeder Beziehung vortrefflich. Sarrazin); Parigot, Le Théâtre d'Hier. Paris 1893. (Schätzenswertes Material zur Geschichte des modernen Dramas der Franzosen. Sarrazin); R. Doumic, De Scribe à Ibsen. Paris 1893. (Wertvolle Bausteine zu einer Geschichte der dramatischen Dichtung unserer Tage. Sarrazin); L. Betz, Heine in Frankreich. Zürich 1895. (In Inhalt und Form gleich erfreulich. Sarrazin); M. Hartmann, Chénier-Studien. Programm des Gymnasiums zu Leipzig 1894. (Sehr gediegene Arbeit. Ellinger); M. Mayr, Jahrbuch der französischen Litteratur. I. 1894. Zittau 1895. (Unvollständig; auch der Stil läfst stellenweise zu wünschen übrig. Krause); R. Zimmermann, Die Geschichte des lateinischen Suffixes—arius in den romanischen Sprachen. Darmstadt 1895. (Zeugt von hingebendem Fleifs, von gründlichen Kenntnissen und guter Vertrautheit mit der philologischen Methode. Körting); E. Huguet, Etude sur la Syntaxe de Rabelais comparée à celle des autres prosateurs de 1450 à 1550. Paris 1894. (Schätzenswert, wenn auch nicht einwandfrei. Fränkel); G. Erzgräber, Elemente der historischen Laut- und Formenlehre des Französischen. Berlin 1895. (Der Verfasser ist mit den Ergebnissen der historischen Grammatik nicht hinreichend vertraut. Behrens); M. Hartmann, Die Anschauung im neusprachlichen Unterricht. Wien 1895. (Frisch und anregend geschrieben. Mielck; L. Génin et J. Schamanek, Conversations françaises sur les tableaux d'Ed. Hölzel. Wien 1895. (Alle Lehrer, die Anschauungsunterricht nach Hölzel's Bildern

erteilen, werden sich des Buches mit Vorteil bedienen. Mielck); Toeppfer, Nouvelles genevoises, herausgegeben von Kalepky. Dresden 1894. (Recht empfehlenswerte Ausgabe. Sarrazin); Reclus, En France, herausgegeben von K. Meyer. Berlin 1894. (Geeignete Lektüre, zum Kommentar sind Zusätze noch wünschenswert. Carel); D'Hérisson, Journal d'un officier d'ordonnance, herausgegeben von J. Hengesbach. Berlin 1894. (Genufsreiche Lektüre, brauchbarer, aber in schlechtem Deutsch abgefafster Kommentar. Dannheifser); Naturwissenschaftliche Abhandlungen (Traités d'Atmosphérologie) der Revue des deux Mondes, herausgegeben von W. Kasten. Berlin 1894. (Für die Prima einer Realanstalt geeignet. Block); Taine, Voyage aux Pyrénées, herausgegeben von Faust. Berlin 1895. (Wird einer für das sprachlich Verfeinerte und für das Naturschöne zugänglichen Prima wahren Genufs und viel Belehrung gewähren, aber der Kommentar ist mangelhaft. Sarrazin); Corneille, Horace, herausgegeben von P. Schmid. Leipzig 1893. (Empfehlenswerte Ausgabe. Ellinger); Bibliothèque française von Kühtmann. Band 11/12. 34/37. (Angezeigt von R. Kron). — Miscellen (L. Fränkel, Césaire Villatte †; A. Johannsson, Ein Fall des Konjunktivs in indirekten Fragesätzen im Französischen). — Novitätenverzeichnis.

Die Neueren Sprachen.

Band III, Heft 5. R. Kron, Die Methode Gouin IV; Ph. Aronstein, England um die Mitte des 18. Jahrhunderts. — Besprechungen (K. Kühn, Französisches Lesebuch für Anfänger. 2. Auflage. Bielefeld 1895. Vortreffliches Werkchen, das in seiner zweiten Auflage in dankenswerter Weise vermehrt und verbessert worden ist. Gundlach; E. Görlich, Materialien für freie französische Arbeiten. Leipzig 1895. Mit grofsem Fleifs und Geschick angefertigt, wird das Werk jedem Lehrer willkommen sein. Beyer; W. Fieischhauer, Praktische französische Grammatik nach den neuen Lehrplänen. Leipzig 1895. Zu übertreffen ist diese Musterleistung kaum. Sarrazin; Krefsner, Rustebuef, ein französischer Dichter des 13. Jahrhunderts. Cassel 1894. Angenehme Lektüre. Sarrazin). — Vermischtes (Köcher, Zum französischen Unterricht am Gymnasium; F. Mann, Pensionen in Paris).

Zeitschrift für romanische Philologie.

XIX, Heft 4. W, Meyer-Lübke, Zur Syntax des Substantivums; C. de Michaelis-Vasconcellos, Zum Liederbuch des Königs Denis von Portugal; A. Becker, Nachträge zu Jean Lemaire; A, Tobler, Vermischte Beiträge zur französischen Grammatik. 3. Reihe. N. 6–9. – Vermischtes (Meyer-Lübke, Etymologieen; J. Ulrich, Etymologieen; Schuchardt, Mauvais). – Besprechungen.

Litteraturblatt für germanische und romanische Philologie. 1895.

N. 10. J. Delaite, Essai de grammaire wallone. II. Liège 1895. Anerkennend besprochen von M. Wilmotte; Ph. Godet, Histoire littéraire de la Suisse française. 2e édition. Neuchâtel 1895. Als vortrefflich bezeichnet von K. Sachs; L. Crouslé, Fénelon et Bossuet. I—II. Paris 1894. Nicht ohne Interesse, doch urteilt Crouslé als moderner romfeindlicher Freigeist, ohne auf die kirchlichen Anschauungen des 17. Jahrhunderts besondere Rücksicht zu nehmen. Mahrenholtz; A. Fouillé, Descartes. Paris 1893. Ein durch originale und tiefe Auffassung ausgezeichnetes Bild des Philosophen. Borsdorf.

Bollettino di Filologia Moderna.

II, N. 8. R. Lovera, Michael Eminescu; V. Hugo, Mosè salvato dalle acque, traduzione di F. Cappellano; S. de Crescenzo, Il substrato filologico della grammatica. I. — Rassegna bibliografica.

N. 9. Gœthe, Alla Luna, traduzione di F. Tomacelli; Riunione di Professori a Salò; Willy, Bicyclogie; Congrès international des Langues romanes; Société d'études italiennes. — Rassegna bibliografica; Ultime Pubblicazioni.

Revue des deux mondes. 1895.

15 septembre. V. Cherbuliez, Après Fortune faite. III; Gailly de Taurines, L'Expédition de Madagascar en 1829; A. Filon, Le Théâtre anglais contemporain. IV; G. d'Avenel, Le Mécanisme de la vie moderne. VI. Les Assurances sur la vie; F. de Navenne, Les Origines du palais Farnèse: A. Mathivet, La Vie populaire dans l'Inde. I. La Vie aux Champs; M. Colin, La Question des phosphates algériens; R. Doumic, Revue littéraire; T. de Wyzewa, Une Enquête littéraire italienne; A. Fouillée, Essais et notices (Victor Cousin).

1 octobre. V. Cherbuliez, Après fortune faite. IV; V. du Bled, Le maréchal Bugeaud, d'après une correspondance inédite; M. Berthelot, Papin et la machine à vapeur; Masson-Forestier, Une Faute; F. Brunetière, Le Cosmopolitisme et la littérature nationale; G. Appert, Deux Révolutions au Japon; E.-M. de Vogüé, Le Livre anglais: Robinson Crusoë; G. Valbert, L'Empereur Guillaume et sa manière d'entendre le gouvernement personnel; Ch.-M. Vidor, La Musique grecque et les chants de l'Église latine.

Neue Erscheinungen.

I. Philologie und Pädagogik.

Albert, P., La littérature française au XVIIIe siècle. 8e édition. Paris, Hachette. Frs. 3,50.

Bastin, J., Le verbe dans la langue française. Étude historique. I. Lexicologie. Petersburg. Kop. 85.

Börner, O., Lehrbuch der französischen Sprache. Ausgabe B. für höhere Mädchenschulen. 2. Teil. Leipzig, Teubner. M. 1,80.

Bourdeau, J., Les grands écrivains français: La Rochefoucauld. Paris, Hachette. Frs. 2.

Brunetière, Nouveaux Essais sur la littérature contemporaine. Paris, Lévy. Frs. 3,50.

Bruno, Francinet. Im Auszuge. Herausgegeben von J. Sarrazin. Leipzig, Renger. M. 1.

Brunot, Précis de grammaire historique de la langue française, avec une introduction sur les origines et le développement de cette langue. 3e édition. Paris, Masson.

Châlons, P. de, Dictionnaire breton-français du dialecte de Vannes. Reédité et augmenté par J. Loth. Rennes, Plihon et Hervé.

Contes choisis des frères Grimm. Auswahl. Herausgegeben von E. Rolfs. Leipzig, Renger. M. 1.

Dhombres u. Monod, Biographies historiques. Herausgegeben von H. Bretschneider. Leipzig, Renger. M. 1.

Ellmer, W., Rabelais' Gargantua u. Fischarts Geschichtsklitterung. Programm Weimar.

Encise, P., Le Patois de Ferrières. Étude comparative. Moulins.

Erdmannsdörfer, E., Die Reime der Trobadors. I. Teil. Hallenser Dissertation.

Essmann, A., L'Ami de la petite fille. Lehr- und Lesebuch der französischen Sprache für Anfänger. Oeynhausen. Ibershoff. M. 1,60.

Fleischhauer, Methodisches französisches Lese- und Übungsbuch. Teil I. Leipzig, Renger. M. 1,80.

Friedland, N., Vergleich und Metapher in Voltaire's Dramen. Marburger Dissertation.

Furkert, M., Hernani, drame romantique par Victor Hugo. Programm Reichenberg. (Leipzig, Fock.)

Gebhart, E., Rabelais. Paris, Lecène et Oudin.

Hémon, F., Études littéraires et morales. I. Paris, Delagrave Frs. 3,50.

Glöde, O., Französisches Lesebuch für die mittleren Klassen höherer Schulen. Ausgewählte Musterstücke aus der neueren französischen Litteratur. Nach den Prinzipien der Reformer zusammengestellt Marburg, Elwert. M. 2,50

Gröber, G., Grundrifs der romanischen Philologie. II. Bd., 3. Abteilung. 1. Lieferung. Strafsburg. Trübner. M. 2.

Jahresbericht, Kritischer, über die Fortschritte der ro-

manischen Philologie. Herausgegeben von K. Vollmöller und R. Otto. I. 1890. 3.—6. Heft. München, Oldenbourg. M. 10,60.

Klöpper, C., Wiedergabe der deutschen Adjektiva, Adverbien, Verben und Präpositionen im Französischen. Grammatisch-stilistische Studie. Dresden, Koch. M. 3,50. (= Neusprachliche Abhandlungen aus dem Gebiete der Phraseologie, Realien, Stilistik und Synonymik unter Berücksichtigung der Etymologie. Heft 1.)

Kreibich, J., Die französischen Sprichwörter als Musterbeispiele für syntaktische Regeln. I. Programm Prolsnitz. (Leipzig, Fock.)

Kris-Epstein, D., L'École descriptive aux XVIIIe et XIXe siècles. Berner Dissertation. (Leipzig, Fock.)

Lanson, G., Hommes et livres. Études morales et littéraires. Paris. Frs. 3,50.

Levy, E., Provenzalisches Supplement-Wörterbuch. Berichtigungen und Ergänzungen zu Raynouards Lexique roman. 5. Heft. Leipzig, Reisland. M. 4.

Livre, Premier, de lecture française et de traduction pour les enfants sachant lire l'allemand. Gebweiler, Boltze. M. 0,60.

Monod, Allemands et Français. Souvenirs de campagne. Auswahl. Herausgegeben von W. Kirschten. Leipzig, Renger. M. 0,90.

Münster, K., u. A. Dageförde, Elementarbuch der französischen Sprache. Berlin, Ohmigke. M. 1,80.

Mussafia, A., und Th. Gartner, Altfranzösische Prosalegenden aus der Handschrift der Pariser Nationalbibliothek Fr. 318. I. Wien, Braumüller. M. 7.

Pech, R., Les Fâcheux de Molière comparés à son Misanthrope. Programm Königshütte.

Strien, G., Schulgrammatik der französischen Sprache. 2. Abteilung: Satzlehre. Ausgabe B: Für Gymnasien und Realgymnasien. Halle, Strien. M. 0,60.

Taine, L'Ancien régime. La Structure de la société. Herausgegeben von M. Hartmann. Leipzig, Stolte. M. 1.

Tertiault T., Dictionnaire du Langage Verduno-Chalonnais. Paris, Bouillon. Liefr. 1—2 à Frs. 2,50.

Thümen, F., Die Iphigeniensage in antikem und modernem Gewande. 2. Auflage. Berlin, Mayer u. Müller. M. 1.

Tobler, A, Li Proverbe au vilain. Die Sprichwörter des gemeinen Mannes. Altfranzösische Dichtung, nach den bisher bekannten Handschriften herausgegeben. Leipzig, Hirzel. M. 5.

Wolter, E., Frankreich. Geschichte, Land und Leute. Ein Lese- und Realienbuch. Teil II. Berlin. Gärtner. M. 1,80.

Yocca, St., Saggio su l'Entrée de Spagne ed altre chansons de geste medievali franco-italiane. Roma, Citola. L. 2,50.

II. Belletristik, Geschichte, Geographie, Philosophie.

Allais, A., Deux et deux font cinq (2+2=5). Paris, Ollendorff. Frs. 3,50.

Art Roë, Racheté. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.

Artois, A. d', Le Sergent Balthazar. Roman de cape et d'épée. Préface de A. Dumas fils. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.

Avenel, H., Annuaire de la presse française et du monde politique, 1895. 16e année. Paris, Librairies-imprimeries réunies. Frs. 12.

Barracand, L., L'Adoration. Paris, Lemerre. Frs. 3,50.

Baulny, Baronne C. de (née Rouher), Trop vengée. Paris, Ollendorff. Frs. 3,50.

Beaume, G., Corbeille d'or. Paris, Plon. Frs. 3,50.

Berr de Turique, J., Madame et Monsieur. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.

Bertheroy, J., Le Roman d'une âme. Paris, Colin. Frs. 3,50.

Bordeu, Ch. de, Le Destin d'aimer. Paris, Plon. Frs. 3,50.

Brada, Jeunes Madames. Préface de A. France. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.

Cahu, Th., L'Oasis. Roman. Paris, Ollendorff. Frs. 3,50.

Caro, Mme E., Les Lendemains. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.

Case, J., La Volonté du bonheur. Illustrations de A. Brouillet. Paris, Ollendorff. Frs. 2.

Castellani, Ch., Confidences d'un panoramiste. Aventures et souvenirs. Paris, Dreyfous et Dalsace. Frs. 3,50.

Chenevière, Ad., Quatre femmes. (Juliette. La Petite Bagaudet. Pervenche. Madame de Moiran.) Paris, Lemerre. Frs. 3,50.

Combe, T., Le Sentier qui monte. Paris, Fischbacher. Frs. 3,50.

Cosseron de Villenoisy, Général, De ci, de là. Causeries d'un père de famille. Paris, Téqui. Frs. 3.

Deschamps, G., La Vie et les livres. 2e série. Paris, Colin. Frs. 3,50.

Dobritz, Fr., En Scandinavie. Récits légendaires et anecdotiques. Paris, Ollendorff. Frs. 3,50.

Dorchain, A., Poésies, 1881—1894. (La Jeunesse pensive. Vers la lumière. Poésies diverses.) Paris, Lemerre. Frs. 6.

Dostoïevsky, Th., Le Rêve de l'Oncle. Traduit du russe par E. Halpérine-Kaminsky. Paris, Plon. Frs. 3,50.

Drault, J., Chapuzot au Dahomey. Paris, H. Gautier. Frs. 3

Erckmann, E., Alsaciens et Vosgiens d'autrefois. La première campagne du grand-père Jacques. L'Oncle Jean. Kaleb et Khora. La Mère Hulot. Paris, Hachette. Frs. 3.

Ernst, A., Mes lectures en vers. Précédées d'un avant-propos sur l'Art de lire à haute-voix. Paris, Fischbacher. Frs. 6.

Fabrègue, A., Crucifix. Paris, Dentu. Frs 3,50.

Favre, Ch., Fleurs de Bretagne. Paris, Fischbacher. Frs 2,50.

Flagy, La Reine Nadège. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.

Galipaux, F., Pour casinoter. Comédies, saynètes, monologues, fantaisies. Paris, Ollendorff. Frs. 3,50.

Géruzez, P., A pied, à cheval, en voiture. Illustrations de Crafty. Paris, C. Lévy. Frs. 6.

Ginisty, P., La Remplaçante. Paris, Langen. (En vente chez Nilsson.) Frs. 3.50.

Grosclaude, Hâtons-nous d'en rire. Avec une préface de A. Guillaume et quelques croquis de Caran d'Ache. Paris, Ollendorff. Frs. 3,50.

Gyp, Le Cœur d'Ariane. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.

— Les Gens chics. Images en couleurs par Bob. Paris, Charpentier. Frs. 3,50.

Labruyère, G. de, Chantereine. Paris, Simonis-Empis. Frs. 3,50.

Lepelletier, Edm., Madame Sans-Gêne. Roman tiré de la pièce de V. Sardou et E. Moreau. Illustré. Paris, Librairie illustrée. Frs. 10.

— — Les Trahisons de Marie-Louise. Épisode complémentaire de Madame Sans-Gêne. Tome I. La Barrière Clichy. Paris, Librairie illustrée. Frs 3,50.

Lévy, J., Tout ça c'est des histoires de femmes. Paris, Flammarion. Frs. 3,50.

L'Heureux, M., Cabotinage d'amour. Paris, Ollendorff. Frs. 3,50.

Lheureux, P., L'Écosseur de chimères. Une Langue. Paris, Flammarion. Frs. 3,50.

Marni, J. (E. Voilà). Comment elles se donnent. Paris, Ollendorff. Frs. 3.50.

Michaud-d'Humiac, L., Miss Recordinett. Aventures cyclistes. Dessins de H. Gentil. Paris, Flammarion. Frs. 3,50

Moreau-Vauthier, Ch., Les Gamineries de Monsieur Triomphant. Paris, Plon. Frs. 3,50.

Pascal, B., Œuvres. Nouvelle édition, d'après les manuscrits autographes, les copies authentiques et les éditions originales par P. Faugère. Tome II. Paris, Hachette. Frs. 7,50.

Pavlovsky, J., Études et croquis parisiens. Tome II. Hygiène sociale. Paris, Langen (en vente chez Nilsson). Frs. 3,50.

Peladan, le Sar, Théâtre de la Rose+Croix. La Prométhéide. Trilogie d'Eschyle en 4 tableaux. Carré. Paris, Chamuel. Frs. 5.

Perrodil, Ed. de, A Vol de vélo. De Paris à Vienne. Paris, Flammarion. Frs. 3,50.

Phèdre, Fables de Phèdre. Traduction en vers français, par L. Pomey. Paris, Ollendorff. Frs. 3.
Pommerol, J., Vierges d'ailleurs. Sensations viennoises. Paris, Chailley. Frs. 3,50.
Provins, M., La Femme d'aujourd'hui. Paris, Havard. Frs. 3,50.
Ramblay, Alb. de, La Mystérieuse Sappho. Paris, Savine. Frs. 3,50.
Rameau, J., L'Amant honoraire. Paris, Ollendorff. Frs. 3,50.
Saussine, H. de, Le Prisme. Paris, Ollendorff. Frs. 3,50.
Schalck de la Faverie, A., Sauvée! ... Paris, Ollendorff. Frs. 3,50.
Silvestre, A., Fariboles amusantes. Paris, Librairie illustrée. Frs. 3,50.
Tallenay, J. de, Treize douleurs. Préface du sar Peladan. Paris, Ollendorff. Frs. 3,50.
Thiaudière, Edm., La Soif du juste. Notes d'un pessimiste. Paris, Westhausser. Frs. 2,50.
Toudouze, Gust., L'Orgueil du nom. Paris, Havard. Frs. 3,50.
Uhland, Poésies choisies, traduites (en prose) par A. Pottier de Cyprey. Précédées d'une étude biographique et littéraire. Paris, Perrin. Frs. 3,50.
Vaultier, L. de, Fils d'Eve. Paris, Sauvaître. Frs. 3.
Weill, A., Code d'Alexandre Weill. (Œuvre posthume.) Paris, Sauvaître. Frs. 5.
Wilde, O., Le Portrait de Dorian Grey. Traduit de l'anglais. Paris, Savine. Frs. 3,50.
Willy, Entre deux airs, par l'Ouvreuse du Cirque d'été (Willy). Paris, Flammarion. Frs. 3,50.
Yvel, J., Les Rêves de la Belle au bois dormant. Paris, Lemerre. Frs. 3,50.

Chaudordy, Comte de, Considérations sur l'état de la France à l'intérieur. Paris, Plon. Fr. 1.
Darmesteter, J., Critique et politique. Préface de M. Darmesteter. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.
Daudet, E., La Police et les chouans sous le Consulat et l'Empire (1800—1815). Paris, Plon. Frs. 3,50.
Debout, Abbé H., et E. Eude, L'Histoire admirable de Jeanne d'Arc, pucelle d'Orléans. Avec grav. Paris, Maison de la Bonne Presse, 8, rue François Ier.
Forgeot, H., Jean Balue, cardinal d'Angers (1421—1491). Paris, Bouillon. Frs. 7.
Grandin, Commandant, Histoire d'un marin. Le Vice-Amiral Jurien de la Gravière. Avec grav. Paris, Totra. Frs. 5.
Hjort-Lorenzen, H. R., Livre d'or des souverains Suite de l'Annuaire des maisons souveraines. Paris, Nilsson. Frs. 12,50.
Lamy, E., Études sur le second empire. Paris, C. Lévy. Frs. 7,50.
Lavialle de Lameillère, Le Président Carnot et ses funérailles au Panthéon. Souvenirs du 1er juillet 1894. Illustré. Paris, Le Soudier. Frs. 10.
Malnory, A., Saint Césaire, évêque d'Arles (503—543). Paris, Bouillon. Frs. 8.
Masson, Fr., Napoléon inconnu. Papiers inédits (1786—1793) publiés par Fr. Masson et Guido Biagi, accompagnés de notes sur la jeunesse de Napoléon (1769 1793), par Fr. Masson. 2 vol. Paris, Ollendorff. Frs. 15.
Notovitch, N., L'Empereur Nicolas II et la politique russe. Paris, Ollendorff. Frs. 7,50.
Pils, Journal de marche du grenadier Pils (1804—1814), recueilli et annoté par Raoul de Cisternes. Illustrations d'après les dessins originaux de Pils. Paris, Ollendorff. Frs. 7,50.
Renan, E., Ma Sœur Henriette. Avec illustrations d'après Henri Scheffer et Ary Renan. Paris, C. Lévy. Frs. 6.
Rousset, Commandant, La Seconde campagne de France. Histoire générale de la guerre franco-allemande (1870—1871). Tome III. Le Siège de Paris. Paris, Librairie illustrée. Frs. 7,50.
Sardou, V., La Maison de Robespierre. Réponse à M. E Hamel. Avec plans et grav. Paris, Ollendorff. Frs. 2,50.
Spuller, E., Royer-Collard. Paris, Hachette. Frs. 2.
Vanlaer, M., La Fin d'un peuple. La Dépopulation de l'Italie au temps d'Auguste. Paris, Thorin. Frs. 7,50.
Texte, J., Jean-Jacques Rousseau et les origines du cosmopolitisme littéraire. Étude sur les relations littéraires de la France et de l'Angleterre au XVIIIe siècle. Paris, Hachette. Frs. 3,50.
Vapereau, G., Dictionnaire universel des contemporains Supplément à la 6e édition. Paris, Hachette. Frs. 2.
Villenoisy, F. de, La Guerre sino-japonaise et ses conséquences pour l'Europe. Paris, Charles-Lavauzelle. Frs. 1,25.

Albéca, A. L., La France au Dahomey. Avec grav. Paris, Hachette. Frs. 20.
Bazin, R. Terre d'Espagne. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.
Bernard, A., L'Archipel de la Nouvelle-Calédonie. Avec 2 cartes. Paris, Hachette. Frs. 10.
Cahu, Th., Vingt jours de Paris à Constantinople. Oblong avec 160 grav.. Paris, Librairies-imprimeries réunies. Frs. 5.
Constant de Tours, Vingt jours en Belgique. Oblong avec 200 dessins d'après nature. Paris, Librairies-imprimeries réunies. Frs. 5.
Gautier, E., Rouire, A. Jully et P. Combes, Guide pratique du colon et du soldat à Madagascar. Avec 4 cartes. Paris, André et Cie. Frs. 5.
Jean Sans Terre, „Les Petits trous pas cher“. Guide pratique des familles aux bains de mer. Plages du Nord, de Normandie, de Bretagne et de Vendée. Paris, La Fare. Frs. 2,50.
Leclercq, J., Au pays de Paul et Virginie. Avec grav. Paris, Plon. Frs. 4.
Pensa, H, L'Égypte et le Soudan égyptien. Paris, Hachette. Frs. 3,50.

Baudrillart, A., Les Normaliens dans l'église. Paris, Poussielgue. Fr. 1.
Cochin, D., Le Monde extérieur. Paris, Masson. Frs. 7,50.
Duproix, P., Kant et Fichte et le problème de l'éducation. (Genève) Paris. Fischbacher. Frs. 6.
Fouillée, A., Tempérament et caractère selon les individus, les sexes et les races. Paris, Alcan. Frs. 7,50.
Gardair, J., Philosophie de saint Thomas. La Connaissance. Paris, Lethielleux. Frs. 3,50.
Grégoire, L., Le Pape, les catholiques et la question sociale. 2e édition refondue. Paris, Paris. Frs. 3.
Halifax, Vicomte, De l'Union des églises. L'église anglicane et l'église romaine. Discours prononcé à Bristol, traduit par L. Brunet. Paris, Poussielgue. Fr. 1.
Hughes, Rev. Hugh Price, La Vie chrétienne. Traduite par la baronne de Langenau. Paris, Fischbacher. Frs. 3.
Le Bon, Gust., Psychologie des foules. Paris, Alcan. Frs. 2,50.
Monod, L., La Religion de l'esprit. Paris, Fischbacher. Fr. 0,50.
Ollé-Laprune, L., Ce qu'on va chercher à Rome. Paris, Colin. Fr. 1.
Tarde, G., Les Lois de l'imitation. Étude sociologique. 2e édition revue et augmentée. Paris. Alcan. Frs. 7,50.

Miscelle.

Sous le titre: *Le Statufié des Lilas*, nous lisons dans le journal le *Jour*, sous la signature de André Gélis, les lignes suivantes, sévères à l'œuvre de Paul de Kock:

«Un romancier, dont certaines antiquités frottées de littérature gardent pieusement le souvenir, Paul de Kock, va être prochainement statufié. Une charmante localité de la banlieue, les Lilas, soucieuse de prouver au grand homme qui lui a fait de la réclame dans ses romans la profondeur de sa reconnaissance, a organisé une collecte pour que le buste creusé dans la pierre de l'auteur de *Gustave le mauvais sujet* soit érigé, là-bas, plus loin que le lac Saint-Fargeau, dans un site pittoresque et ensoleillé.

«Cette nouvelle a causé dans la presse et sur les boulevards une émotion considérable qui s'explique. Des chroniqueurs, aux prises avec l'actualité rebelle, ont saisi

cette occasion pour verser un pleur sur la mémoire du défunt, et des contemporains de Paul de Kock ont réédité les aventures drôlatiques et les mots fameux du prochain statuefié. L'œuvre d'un romancier, quelle qu'elle soit, prend avec le temps une valeur et une consistance que des gens, dont l'unique fonction est d'avoir le culte des morts, se plaisent à entretenir solennellement. C'est l'éternelle histoire des œuvres d'art, disputées âprement aux enchères par des collectionneurs richissimes, lorsque ceux qui les enfantèrent furent morts de faim. Paul de Kock bénéficie de cette monstruosité de l'esprit humain. Son bagage littéraire, vu à travers la loupe du temps, grandit et grossit démesurément. Et cet exotique sans esprit, sans style, sans art, pourvu simplement d'une grosse farce de commis-voyageur, est l'homme qu'on place aujourd'hui parmi les plus purs dispensateurs de la «vieille gaieté gauloise». Dieu sait si cela est drôle!

«Pourtant, depuis quelques années, il avait beaucoup perdu dans l'estime publique. On n'avait plus besoin d'en proscrire la lecture aux enfants, car les enfants n'avaient plus la curiosité de le lire. Ce n'est ni *Gustave*, ni la *Laitière de Montfermeil*, ni *Mon voisin Raymond*, que nous dévorions en cachette, au collège, durant les longues heures d'études. Ces grosses fumisteries épicées, ces calembredaines absurdes et parfois trop grossières, les aventures de ces fantoches qui reçoivent un pot à eau sur le nez, font des culbuttes autour d'une table servie, ou se heurtent à un volet ouvert inopinément, n'intéressent plus qu'au théâtre, quand elles sont savamment agencées.

«Paul de Kock ne relevait pas par un style précis et coloré la pauvreté de son imagination. Il avait d'ailleurs sur ce point une théorie toute spéciale. «Quand je fais parler un maçon, disait-il, j'écris comme un maçon et je n'oublie pas de mettre dans la bouche de mes grisettes les solécismes dont usent les grisettes.» Avec de pareils sentiments littéraires, il n'aurait dû faire que du théâtre. Il en fit beaucoup et son théâtre est sans esprit, sans valeur, sans habileté de mécanisme. Comparez-le à celui de Barrière et de Lambert Thiboust, qui n'auront jamais de statue aux Lilas et que notre génération a déjà oubliés!

«Il n'a donc rien écrit, rien pensé, rien fait, où l'intérêt et l'estime littéraire puissent se rattacher. Il s'est plu surtout à choisir ses héros dans la petite bourgeoisie, et il n'a su en distinguer ni les travers ni les ridicules. Quand il se saisit d'un bourgeois sexagénaire, il ne nous en dépeint ni les qualités ni les défauts, ni le froid égoïsme, ni les attendrissantes bontés; il l'affuble d'un bonnet de coton et de pantoufles à ramages, tandis que sa femme batifole avec le voisin, et il croit que sa besogne est parfaite. Le banquier, chez lui, est toujours obèse et rien qu'obèse; les étudiants farceurs et les grisettes sentimentales! Relisez un de ces romans, puis méditez. Alors vous vous direz: «Pourquoi a-t-il choisi un banquier plutôt qu'un lampiste ou qu'un colonel, puisque ce banquier n'agit pas, ne pense pas comme agit et pense un banquier honnête ou malhonnête. Est-ce le monopole d'un banquier de recevoir une tuile sur le crâne ou un baquet d'eau à travers les jambes? Ces ennuis ne peuvent-ils pas arriver tout aussi bien à un professeur de l'Université?» Donc, chez lui, l'observation est nulle. Pourtant, il a longtemps fait illusion. Les bons lecteurs se disaient naïvement: «C'est vrai, ma foi, que les vieilles gens nouent un foulard autour de leur tête pour s'endormir! Dieu! que c'est bien observé!» Eh oui, bonnes gens, c'est observé! Le photographe est une façon de psychologue! Paul de Kock était un photographe.

«L'inauguration qu'on nous annonce aux Lilas ne sera donc pas un événement littéraire. Ce sera une petite fête de famille, une manifestation de braves bourgeois qui n'ont, comme distraction le dimanche, que la promenade autour du lac Saint-Fargeau. Et si j'avais un conseil à donner au sculpteur qui s'est attaché à cette œuvre ingrate, ce serait de représenter Paul de Kock, gras et dodu, la mine fleurie, les mains dans les poches, dans l'allure banale d'un homme qui fut heureux de vivre, parce que son commerce lui permit de dépenser beaucoup pour manger et pour boire!»

Abgeschlossen am 1. Dezember 1895.

Beiträge sind an den Herausgeber, Dr. Adolf Kreſsner, Cassel, Bismarckstr. 2, zu senden. Die Herren Verfasser und Verleger werden ersucht, dafür sorgen zu wollen, daſs alle neuen, die französische Sprache und Litteratur betreffenden Werke gleich nach Erscheinen der Redaktion der Franco-Gallia zugesandt werden, da nur dann pünktliche Besprechung erfolgen kann.

Text unter verantwortlicher Redaktion von Dr. Adolf Kreſsner in Cassel. Für den Inseratenteil verantwortlich: der Verleger Julius Zwiſsler in Wolfenbüttel. Gedruckt bei A. W. Zickfeldt in Osterwieck/Harz.

XIII. Jahrgang. № 2. Februar 1896.

FRANCO-GALLIA.

Kritisches Organ für französische Sprache und Litteratur.

Herausgegeben von

DR. ADOLF KRESSNER.

in Cassel.

Erscheint monatlich. Preis pro Semester ℳ 4.

Inhalt.

Abhandlungen.

Alexandre Dumas fils.

Achtzehn Kilometer von Paris liegt das Städtchen Marly, nach Ludwig XIV., der hier ein Lustschlofs und die berühmte Maschine zur Speisung der Versailler Wasserkünste errichten liefs, meist Marly-le-Roi genannt. Der Ort liegt bei einem grofsen Waldkomplex und ist mit der Station Rueil-Bougival durch Pferdebahn verbunden, so dafs die Sommerfrischler in wenigen Minuten die Hauptstadt erreichen können.

Hier hat Alexandre Dumas fils*) sein Greisenalter in einer Villa verlebt, die seines Vaters bester Freund van Leuven ihm vermacht und für welche er mit der Widmung von *L'Étrangère* dankend quittiert hatte. Er kam in den letzten Jahren wenig mehr nach Paris, da *tout Paris* in seinem behaglichen Tusculum ihn besuchte. Aber am 17. November liefs sich der 71jährige Greis weder durch die feuchte Nebelluft, noch durch die Bitten seiner ihm vor einem Halbjahr angetrauten Gattin bewegen, zu Hause zu bleiben; bei der Enthüllung des Augier-Denkmals auf dem Odeonsplatz wollte Dumas um keinen Preis fehlen. Mutig hielt er die Regengüsse und die Reden aus und kehrte mit einer tüchtigen Erkältung nach Hause zurück. Zehn Tage später war er eine Leiche.

Mit ihm ist der Schöpfer des modernen Sittendramas geschieden, welches das historische Stück und die seichte Scribemanier endgültig verdrängen sollte; zugleich auch der letzte Träger eines seit hundert Jahren berühmten Namens. Dumas' Grofsvater war ein riesenstarker Mulatte, Sohn eines auf San Domingo ansässigen französischen Edelmannes und einer Negersklavin. Mit vierzehn Jahren trat er in ein Reiterregiment ein, kämpfte 1792 in Dumouriez' Heer, wurde zwei Jahre später Oberbefehlshaber der Westarmee, verteidigte in einem Gefecht bei Brixen eine Brücke ganz allein, wie Horatius Cocles, unterdrückte den Aufstand von Kairo und starb im blühendsten Mannesalter an einer Krankheit.

Sohn dieses Kraftmenschen, von welchem fabelhafte Anekdoten umliefen, war der später zum Lesefutterfabrikanten herabgesunkene Schöpfer des romantischen Geschichtsdramas, der phantasievolle Dichter von *Henri III. et sa cour* (1829) und der allbekannten vielbändigen Romane. Dafs Alexander Dumas auch der erste war, der mitten in der romantischen Epoche mit einem Stück aus der Gegenwart hervortrat, wird häufig übersehen. Sein *Antony* ist zweifel-

*) Über den älteren Dumas vergleiche Blaze de Bury, *Mes Etudes et mes Souvenirs*, Paris 1885 (Beilage zur „Allgemeinen Zeitung", 1885, Nr. 87). Über den jüngeren vergl. Leopold Lacour, *Trois théâtres*, Paris 1880; Claretie, *Alex. Dumas*, Paris 1882; J. Sarrazin, *Das moderne Drama der Franzosen*, Stuttgart 1888, S. 133 ff.; Petit de Julleville, *Le Théâtre en France*, Paris 1889, S. 411 ff.; Parigot, *Le Théâtre d'hier*, Paris 1893, S. 123 ff.; J. Lemaître, *Impressions de théâtre*, passim; Cartault, *Le Théâtre contemporain, M. A. Dumas fils, Revue polit. et litt.*, 1882, Nr. 21; Bourget, *Essais de psychologie contemporaine*, Paris 1883, 2 Bde.; R. Doumic, *Portraits d'écrivains*, Paris 1894, S. 1 ff.

los das charakteristischste Stück der ganzen Romantikerzeit, eine leidenschaftliche Anklage gegen die Satzungen und pharisäischen Vorurteile der modernen Gesellschaft. Das pessimistisch-sentimentale Element waltet zwar auch bei *Antony* vor — er ist ein Doppelgänger von Hugo's *Didier*, *Hernani* und *Ruy Blas* —, aber es trägt das schlichte Gewand der Gegenwart, statt der spanischen Seiden- und Sammetkleider.

Nicht Zufall und Willkür haben *Antony* als einen gegen die hohen Mauern konventioneller Vorurteile anstürmenden Bastard dargestellt. Denn zur Zeit, als das Drama über die Bretter ging, besafs der 28jährige, lebenslustige Hagestolz Alexander Dumas bereits einen siebenjährigen Sohn. Als armes Schreiberlein hatte er mit der Tochter seines Concierge, einer hübschen Pariser „Confectionneuse", eine Liebelei angeknüpft und am 24. Juli 1824 von ihr einen Sohn bekommen, dem er seinen und seines Vaters Vornamen Alexander verlieh.

Diese illegitime Herkunft ist für die gesamte Entwicklung des nunmehr verstorbenen Dramatikers ausschlaggebend gewesen. Da sein Vater eine stadtbekannte Persönlichkeit war, mufste er als Schulknabe alle Bitterkeiten durchkosten, welche sein Roman *L'Affaire Clémenceau* mit herzbeklemmender Gewalt beschreibt: Von den Mitschülern im Institut Gaclaux verhöhnt und geprügelt — *cet âge est sans pitié* — lernte der „vaterlose" Junge zeitig die Glücklichen dieser Welt hassen, und zeitlebens sollte der Ingrimm in seiner Seele haften. Als zweites Moment für die Entwicklung seiner Sonderart mufs seines Vaters eigentümliche Auffassung von den Vaterpflichten gelten: Dumas der Ältere nahm seinen Sohn ohne abgeschlossene Bildung aus der Schule (1841), und in einem Alter, wo die jungen Franzosen sich tapfer auf eins der vielen landesüblichen Examina einpauken, studierte Dumas ‚fils' an seines lockeren Vaters Seite das Pariser Genufsleben. Er lernte nur eine Seite der Gesellschaft kennen, nur vereinzelte Gattungen von Frauen und Mädchen, und nur diese treten in seinen Sittendramen auf.

Im *Père prodigue* (1859) stellt Dumas zwei Typen aus der Zeit des zweiten ‚Empire' plastisch dar. Der verschwenderische Graf La Rivonnière stammt aus der Zeit, „da ganz Frankreich im Fieberwahn lebte und einen gewaltigen Überschufs an Lebenskraft zu vergeuden trachtete" (I, 11). Er ist trotz der grauen Haare ein flotter Lebemann geblieben — vergl. Froufrou's „Unverbesserlichen Papa" —, sein Herz glüht noch heifs, sein Kopf ist immer noch leer, sein Sinn leicht und sorglos. So sahen Pariser Väter zu Napoleons III. Zeiten aus. Die Söhne dagegen brachten gleichsam die Welterfahrung mit, welche der Vater sich zu erwerben verabsäumt hatte. Sie waren pessimistisch und blasiert, unzufrieden mit sich und der Welt. Dumas hat hier seinen leichtsinnigen Erzeuger und sich selbst getreu abkonterfeit. Es sind keine gröfseren Gegensätze denkbar als Dumas ‚père', der nie sich der Gerichtsvollzieher und der Schulden erwehren konnte, und der sparsame, die ihm vom Theater zufliefsenden Reichtümer sorglich aufhäufende Villenbewohner von Marly.

Seine Dichterlaufbahn begann der junge Dumas mit einem Bändchen *Péchés de jeunesse* (1847, bei Fellens & Dufour), teils unbedeutende Liebeslieder, teils Eindrücke vom Rheinstrand und aus Spanien, mit unverkennbaren Anklängen an den alles beherrschenden Hugo. Von Interesse ist eine Klage auf den frühen Tod jener Marie Duplessis, die er als „Cameliendame" verewigt hat:

„Maintenant vous avez parmi les fleurs, Marie,
Sans crainte du réveil le repos désiré.
Le Seigneur a soufflé sur votre âme flétrie
Et payé d'un seul coup le sommeil arriéré."

Nebenbei schrieb Dumas viele, viele Feuilletonspalten, um seine Schulden zu zahlen. Es erschien Roman auf Roman, als wolle der Sohn an Schnellfingrigkeit mit dem allezeit fruchtbaren Vater sich messen. Bis auf die „Cameliendame" und *Diane de Lys*, die auf Selbsterlebnisse sich gründen und später in dramatischer Gestalt wiederkehren, sind alle Romane dieser Periode belanglos.*)

Am 2. Februar 1852, wenige Wochen nach dem Staatsstreich, errang Dumas ‚fils' einen Bühnentriumph, der ihm sofort neben Augier seinen Platz unter den Meistern des Dramas anwies.**) Mit seiner *Dame aux Camélias* beginnt thatsächlich ein neuer Abschnitt in der Geschichte der Bühnenlitteratur und ist Scribes

---

*) Folgende Romane sind innerhalb sieben Jahren entstanden: *Aventures de quatre femmes et d'un perroquet*, 1847; *La Dame aux Camélias*, 1848; *Le Docteur Servans; Antonine; Le Roman d'une Femme*, 1849; *Tristan le Roux;* 1850; *Trois Hommes forts; Diane de Lys*, 1851; *Le Regent Mustel*, 1852; *La Dame aux Perles; Contes et Nouvelles; Sophie Printemps*, 1853; *La vie à 20 ans*, 1854.

**) Vgl. unseren Aufsatz über Augier in Nr. 303 der Beilage von 1889 (1. November).

Intriguenstück verdrängt. Geschöpft ist der Vorwurf aus Dumas' gleichnamigem selbsterlebten Roman: Eine Cocotte besserer Gattung wird von einem unerfahrenen Jüngling innig geliebt; ihm zu Liebe entsagt sie den Aufregungen von Paris. Der Vater Armands stört das Idyll. Namens der betrübten Familie fleht er die Cameliendame an, den verirrten Sohn freizugeben, und sie willigt edelmütig darein, den Verdacht der Untreue aus Geldgier auf sich zu laden. Armand kehrt nach kurzer Zeit zurück, aber Marguerite bleibt standhaft, und er mufs wutentbrannt von dannen gehen, nachdem er das Mädchen vor der versammelten Gesellschaft aufs tiefste gekränkt hat. Für diese Selbstverleugnung will Dumas seine Heldin verklären: sie stirbt an der Schwindsucht, Armand ist reuig an ihr Krankenlager geeilt, nachdem sein Vater ihm die Wahrheit gesagt hat. „Ruhe sanft, Marguerite," ruft Nichette der sterbenden Freundin zu; „Dir wird viel verziehen werden, weil du wahrhaft geliebt hast."

Der dauernde künstlerische Wert dieses an *Marion Delorme* erinnernden Rührdramas liegt in der kecken Zeichnung der lebensechten und lebenswarmen Gestalten aus der verdorbenen Pariser Gesellschaft. Der Realismus, den Balzac in seinen Romanen auf den Schild hob, hielt seinen Einzug auch auf der Bühne. An Stelle der geschickt geknüpften und entwirrten Intrigue trat die Lebensbeobachtung. Doch legte Dumas absichtlich den gröfsten Wert auf die aus seinem Stück sich ergebende Lehre, und damit rief er eine energische Opposition wach. Gegen die Invasion der Cameliendamen kämpfte nämlich Augier mit aller Macht an: seine *Aventurière* beweist die sittliche Unmöglichkeit derartiger Rehabilitationen, und die brutale Lösung des *Mariage d'Olympe* entschied den Sieg der Familie gegen die zweifelhaften Persönlichkeiten, die in deren Heiligtum Einlafs begehren (1855).

Zwei Monate vor diesem heftig erregenden Sittendrama Augiers hatte Dumas mit *Le Demi-Monde* (20. Mai 1855) eine treffende Neubezeichnung für die von ihm zu schildernde Gesellschaft erfunden. Nicht die hausmütterliche und fürsorgliche Französin des Mittelstandes ist sein Studienobjekt, sondern die für jene Schwindelperiode bezeichnende gemischte Gesellschaft, die da beginnt, wo die rechtlich angetraute Gattin aufhört, und da aufhört, wo die feile Liebe beginnt. «*A l'heure qu'il est,*» sagt er treffend durch den Mund Jalins, «*ce monde irrégulier fonctionne régulièrement, et cette société bâtarde est charmante pour les jeunes gens: l'amour y est plus facile qu'en haut et moins cher qu'en bas*» — Eine Abenteurerin, die sich ‚Baronne d'Ange' nennen läfst, arbeitet sich bis in die Demimonde hinauf und will einen ehrlichen Menschen ins Ehejoch zwingen. Herr de Nanjac war zehn Jahre in Algier und kennt die Vergangenheit der angeblich verwitweten „Baronin" nicht. Ihn Schritt für Schritt aufzuklären und allmählich aus den Netzen der Zauberin zu reifsen, hat der scharfe und schroffe Allerweltsbekrittler Olivier de Jalin sich als Ziel gesetzt. Mit raffiniertem Geschick wird die Lösung herbeigeführt. Jalin und Nanjac duellieren sich. Die Baronin sieht angstvoll dem Ausgang entgegen. Aus dem heranrollenden Wagen steigt Jalin leicht verwundet. Er erzählt pathetisch, sein Gegner sei gefallen, und bestürmt die Baronin, sie möge mit ihm fliehen und im Ausland seine Gattin werden, da er nur aus Eifersucht sie bei Nanjac angeschwärzt habe. Gerührt fällt sie ihm um den Hals Da lacht er höhnisch auf und giebt dem tot geglaubten Nanjac das Zeichen, es sei Zeit, sich zu zeigen. Mit seiner Wunde hat sich Jalin das Recht erkauft, dem Vertrauensseligen die Wahrheit greifbar zu beweisen. Die Baronin hat die Partie verloren.

Die soziale Gefahr, die aus weiblicher Tücke, Habgier und Genufssucht für das sogenannte starke Geschlecht erwächst, hat Dumas in einer Reihe von Sittendramen dargestellt. Im Ewigweiblichen sieht er den Feind. «*J'ai pénétré dans le temple,*» ruft er im Vorwort zu *L'Ami des femmes* (1864) aus, «*j'ai dévoilé les mystères de la méchante déesse, j'ai trahi le sexe, j'ai déshabillé la femme en public.*» Und er thut es mit wachsender Erbitterung in *Princesse Georges* (1871), in *La femme de Claude* (1873), in *L'Etrangère* (1876), um in seinen beiden letzten Stücken mildere Saiten aufzuziehen (*Denise*, 1885; *Francillon*, 1886). Er möchte das Weib vom Postament stürzen, konzentriert seine dichterische Kraft auf rücksichtslose Darstellung der sittlich angefaulten Frauenwelt, die als bestrickendes, betäubendes, alles verschlingendes Monstrum vor seinem Dichterauge dasteht. Nach allen Seiten hat er sein Thema beleuchtet, alle möglichen Variationen greifbar verkörpert, und das Publikum hat die bittere Arznei willig genommen, weil sie durch trefflichen, sprühenden,

kräftigen Witz, durch geistreiche Pointen und schlagfertigen Dialog versüfst war.

Dabei ist eigentümlich, dafs Dumas' eigene Eheverhältnisse ziemlich geordnet waren. Er war zeitlebens ein guter Gatte und treusorgender Familienvater; er hat sogar nach einander drei Ehen geschlossen. Im Jahre 1865, ein Jahr nach der Erstaufführung von *L'ami des femmes*, heiratete er eine russische Fürstin Narischkin. Zwei Töchter entsprossen dieser Ehe, Colette wurde später die Gattin eines jüdischen Gelehrten Lippmann und kehrte als geschiedene Frau ins behagliche Vaterhaus zurück; ihre jüngere Schwester Jeannine heiratete vor wenigen Jahren den Chasseurshauptmann d'Hauterive, dessen Regiment in Moulins liegt. Nach dem Tode seiner ersten Frau vermählte sich Dumas mit einer Tochter des Schauspielers Regnier, deren erste Ehe geschieden worden war, und die vor anderthalb Jahren starb. Im Frühling des Jahres 1895 ging der siebzigjährige Witwer einen dritten Ehebund ein und fühlte sich glücklich dabei.

Der Hafs gegen das Ewigweibliche stammt noch aus seinen Jugendjahren, ebenso die Tendenz, bessernd und lindernd auf die Gesetzgebung einzuwirken und soziale Gegensätze auszugleichen. Namens der verfehmten illegitimen Kinder und namens der unglücklichen und unauflöslichen Ehen kämpft auch Dumas gegen die Gesetze seiner Zeit an, welche die Ehescheidung noch nicht kennen und die *recherche de la paternité* untersagen (*Le Fils naturel*, 1858; *Les Idées de Mme Aubray*, 1867). Er findet sich in seine selbstgewählte sittenrichterliche Rolle immer mehr hinein. Bald genügen die Dramen nicht mehr zur Verteidigung seiner Theorieen. Er schreibt Vorreden voll kühner Paradoxen und Weltverbesserungspläne, die beredten Herzensergüsse schwellen allmählich zu förmlichen kleinen Abhandlungen von 50, 60, 69 Seiten an, zu Sittenpredigten und sozialpolitischen Reformvorschlägen. In den ersten merkt man die Spuren seiner naturwissenschaftlichen Studien; der Verfasser zitiert Lavater und Hahnemann. Weiterhin nimmt er einen biblischen Ton an: «*Les temps prédits sont proches. Dieu a de nouveau prévenu Noé. Il va falloir être avec les hommes dans le déluge ou avec les hommes dans l'arche.*» Nach den gewaltigen Erschütterungen von 1870—71 nimmt Dumas den Ton des Propheten und Hohenpriesters an, als hiefse er Victor Hugo. Er hat sogar apokalyptische Visionen wie der Apostel Johannes. Man lese z. B. in der Vorrede zu *La femme de Claude* (1873) die berühmte Stelle über „das Tier" (*la Bête*), wohl die erbarmungsloseste und schroffste Anklage, die je gegen das schöne Geschlecht erhoben ward und gegen den leichtfertigen Genufstaumel der Franzosen.

So anfechtbar Dumas' Theorieen sind, so zweifelhaft der sittliche Wert einzelner Stücke engherzigen Beurteilern erscheinen mag, — eins steht für den Unbefangenen fest: Neben Balzacs Romanen und Augiers sozialen Dramen sind diejenigen Dumas' die wertvollsten Urkunden für die Kenntnis der Kultur zur Zeit Napoleons III. Nicht in der dramatischen Erfindung sieht er die Hauptsache, sondern in der richtigen Beobachtung und der treffsicheren Wiedergabe des Selbstgeschauten und Selbstempfundenen. Dafs seine sittliche Entrüstung weniger aufrichtig ist als diejenige Augiers, dafs er den rechten Brustton der Überzeugung nicht immer fand, dafs etwas Schadenfreude durch seine Ironie hindurchklingt, und der Zuschauer ohne innere Befriedigung das Theater verläfst, — alles dies mag vielleicht wahr sein. Aber unsere ernste Zeit ist nicht dazu angethan, im Theater nur Befriedigung der Schaulust und eitlen Zeitvertreib zu suchen. Darum mufs auch für uns Dumas als der bedeutendste Dramatiker unserer Zeit gelten, obwohl er seit zehn Jahren verstummt war, und sein *Chemin de Thèbes* noch der Aufführung harrt.

Alexander Dumas hat 25 Jahre lang seine Bühnenstücke am ‚Gymnase' aufführen lassen, bei Direktor Montigny, ehe er sich entschlofs, neben Augier und Pailleron die klassische Bühne des ‚Théâtre Français' zu erobern. Erst 1876 gab er, Sarah Bernhardt zu Liebe, dem Hause Molière's das Sittenbild *L'Etrangère* zur Aufführung, welches von 1876—80 dann 129 Vorstellungen erlebte. Schon 1874 hatte die Direktion des ‚Théâtre Français' in dem 1855 entstandenen Sittenbild *Demi-Monde* ein Zugstück erworben, das 1874—92 insgesamt 220 mal aufgeführt wurde. Dann wurde *Le Fils naturel* neu einstudiert und 47 mal binnen zwei Jahren gespielt (1878—79). Hierauf kam 1881 die *Princesse de Bagdad* mit 44 Vorstellungen. Die beiden letzten Dramen Dumas' *Denise* (1885) und *Francillon* (1887) erlebten im ersten Jahre 106, bezw. 107 Vorstellungen und sind seitdem auf dem Repertoire geblieben. Im folgenden Jahre wurde die seit 1871 bekannte *Princesse*

Georges 15 mal aufgeführt, 1890 der frische Einakter *Une visite de noces* 26 mal, 1893 der aus dem Jahre 1859 stammende *Père prodigue* sogar 41 mal. Damit dürfte die unverwüstliche Zugkraft und der dauernde Wert Dumas'scher Dramen erwiesen sein, trotzdem sie eine jetzt verschwundene Epoche des Genufstaumels darstellen.

Freiburg i. B. JOSEF SARRAZIN.*)

Besprechungen und Anzeigen.

I. Philologie und Pädagogik.

E. M. Arcambeau und K. Köhler, Französisches Lesebuch für die mittleren Klassen höherer Lehranstalten. Leipzig 1895, Teubner. 244 Seiten. Geb. M. 2,40.

In dem Vorwort entwickeln die Herausgeber ihre durchaus gesunden Grundsätze über die Zusammenstellung eines Lesebuches. Sie werden zusammengefafst in den Worten: „Soweit wie möglich kurze Stücke in gutem Französisch aus den verschiedensten Gebieten von bekannten Autoren der letzten drei Jahrhunderte, besonders auch der neuesten Zeit.“ Der Inhalt des Lesebuches ist aufserordentlich reichhaltig; es umfafst zehn Abschnitte Prosa und vier Abschnitte Poesie, ferner ein 5½ Seiten einnehmendes Lustspiel: *Le bon ménage* von Florian, das übrigens inhaltlich etwas gar zu dürftig ist, eine kritische Analyse von Lafontaines Fabel *Le Chêne et le Roseau*, ein ‚Tableau de la Littérature française‘ auf drei Seiten und einen Überblick über die französische Versifikation. Mit Recht ist die Anzahl der Fabeln und Anekdoten nur gering, dagegen nehmen die Briefe, was sehr zu billigen ist, einen grofsen Raum ein. Die Stücke, welche Geschichte und Geographie behandeln, berücksichtigen in ausgiebiger Weise Frankreich und die Länder des französischen Sprachgebietes. Da das Buch vom dritten Schuljahre an in Gebrauch genommen werden soll, so wäre die Vermeidung der unregelmäfsigen Verben in den ersten Stücken, sowie der Hinweis, dafs im übrigen die betreffenden Formen vor der Lektüre durchzusprechen seien, nicht nötig gewesen, da nach den Lehrplänen im zweiten Jahre die notwendigsten unregelmäfsigen Zeitwörter bereits gelernt sind und im dritten schon „logische Gruppierung“ stattfinden soll. Dafs vor die kleineren Gedichte eine kurze Inhaltsangabe in Prosa gesetzt ist, wird nicht zu tadeln sein, doch möchte ich Gedichte nicht, wie in der Vorrede, wenigstens bei den kürzeren, gewünscht wird, zur Unterlage für die Konversation gemacht wissen. Die Ausstattung ist vorzüglich. Von Druckfehlern wären folgende zu verbessern: S. 75: steht jedesmal Wieliezka statt Wieliczka; S. 117, Zeile 38: *peur* statt *pour*; S. 118, Zeile 22: *el* statt *il*; S. 120, Zeile 24: *plasir* statt *plaisir*.

Weilburg. A. GUNDLACH.

G. Stier, Lehrbuch der französischen Sprache für höhere Mädchenschulen. Zweiter Teil. Leipzig 1895, Brockhaus. 136 Seiten. Geb. M. 1,50.

Der erste Teil dieses Lehrbuches ist in Fr.-G. XII, S. 149—150 besprochen worden. Auch dieser für das zweite Schuljahr berechnete Teil ist als sehr brauchbar zu bezeichnen. Von methodischen Punkten ist hervorzuheben, dafs der Verfasser, mit Recht, das blofse Durchkonjugieren von Verbalformen als ungenügend und überflüssig verwirft, dagegen Übungen zwischen zwei und drei Schülerinnen befürwortet in der Weise, wie es z. B. S. 4 und 7 angegeben ist. In der Ansicht, dafs das Abfragen aufser der Reihe, wobei der Lehrer die deutsche Form angiebt, geradezu schädlich sei, da in diesem Falle der Schüler nicht aus dem Übersetzen herauskomme, stimme ich ihm völlig bei. Allein auch er hat sich von dem Übersetzen doch nicht ganz losmachen können, giebt aber zu dem Zwecke nur zusammenhängende Stücke, die sich bis auf zwei an die französischen Texte anlehnen. Die Auswahl der Lesestücke, die streng nach grammatischen Rücksichten geordnet sind, ist recht geschickt, doch hätte der unglückliche Conjunct. Imperf. bei seiner durchaus nebensächlichen Bedeutung wohl kürzer abgethan werden können; Formen wie *oubliassent* und *profitassiez* beleidigen das Ohr, und Sätze wie *«il était défendu que nous mangeassions»* wird kein Franzose bilden, er wird vielmehr sagen: *«il nous était défendu de manger»*. Die im zweiten Teile enthaltene Grammatik, welche die regelmäfsige Formenlehre darbietet, giebt keinen Anlafs zu besonderen Bemerkungen.

Weilburg. A. GUNDLACH.

---

*) Wir teilen diese letzte Arbeit unseres unvergefslichen Freundes zufolge der wenige Tage vor seinem Tode erteilten Erlaubnis zum Abdruck aus der „Beilage zur Allgemeinen Zeitung“, 1895, Nr. 339 mit. Die Red.

Vocabulaire Français. Für den Schul- und Privatgebrauch zusammengestellt von Dr. Georg Autenrieth, Rektor des Alten Gymnasiums zu Nürnberg. Vierte durchgesehene Auflage. Erlangen und Leipzig 1894, A. Deichertsche Verlagsbuchhandlung Nachf. (Georg Böhme). M. 1,40, geb. M. 1,70.

Das Lernbuch zerfällt in einen etymologischen und einen orthoëpischen Teil. Der erste Teil umfaſst auf 74 Seiten, im Anschluſs an die alphabetisch aufgeführten ‚verbes irréguliers' als Stammwörter, Wörter und Redensarten, die für die Lektüre und die gebildete Konversation notwendig sind. Die Verwendung der einzelnen Wörter und Formen soll an der beigefügten Phraseologie, welche nach dem Gesichtspunkt des praktischen Bedürfnisses und der Syntax ausgewählt ist, zugleich ersichtlich werden. Angehängt ist als weitere Ergänzung dieses Verzeichnisses in Appendice I ein 24 Seiten langes ‚Complément de phraséologie et de proverbes' ebenfalls in Anknüpfung an die unregelmäſsigen Verben von *aller* bis *vouloir*, und in Appendice II ein „Antibarbarus" von 12 Seiten, der fast nur deutsche Fremdwörter mit ihrer französischen Wiedergabe enthält. Anhang I ist zu fleiſsigem Nachschlagen bei der Präparation der Lektüre bestimmt, Anhang II zu lautem Lesen. Was den Hauptteil anbetrifft, so werden nach des Verfassers unmaſsgeblichem Vorschlage im ersten Jahre, sobald die ‚verbes irréguliers' vorgenommen werden, zunächst die Grundformen gelernt, z. B. *mettre, mettant, mis— mise, je mis, je mets,* sodann die gesperrten ‚composés' und die Phrasen mit Sternchen; das nächste Jahr kommen nach der Repetition auch die übrigen Vokabeln und Phrasen dran; es können aber auch mehr Kurse in beliebiger Reihenfolge gemacht werden. Zwei Rektoren bestätigen im Vorworte die Brauchbarkeit des Buches im Unterrichte, in mehr als einem halben Dutzend Anstalten ist es eingeführt und hat sich, nach der Versicherung des Verfassers, dort sowohl als im Privatunterricht recht gut bewährt.

Soviel ist zuzugeben, das Werk ist einem klug verständigen Haupte entsprungen. Fett-, Sperr-, Schräg-, gewöhnlicher Druck und Sterne leiten den Lernenden; die Redewendungen sind im allgemeinen zweckentsprechend gewählt und nur selten der philologischen Vollständigkeit zu Liebe weiter ausgedehnt; der „Antibarbarus" ist lehrreich und läſst nur öfters die Geschlechtsbezeichnung vermissen. Aber — als Schulbuch ist das Werk nicht zu verwenden. Das Lernen und Abfragen von Wörtern und leeren Phrasen, welche ganz auſserhalb der jeweiligen Lehr- und Leseaufgabe stehen, darf nicht Aufgabe des Schulunterrichts sein. Der nötige Wort- und Phrasenschatz kann nur im Anschluſs an die Lektüre und Vorkommnisse des täglichen Lebens gewonnen werden. Trotz der methodischen Bemerkung der Neuen Lehrpläne, „besondere, die Lektüre und das Bedürfnis des täglichen Lebens berücksichtigende Vokabularien können gute Dienste leisten", ist in der Schule für besondere Vokabularien kein Raum; in den Mittelklassen fehlt es dazu an Zeit und an der nötigen Reife der Schüler, auf der Oberstufe ist bei den glücklicherweise höheren Aufgaben des neusprachlichen Unterrichts als nur Wortkenntnis und Sprechabrichtung ganz und gar nicht Raum und Zeit dazu. Wenn die Schüler das Buch zu Hause privatfleiſsig benützen, um ihre aus der Lektüre und dem Unterricht gesammelten Ausdrücke zu erweitern, so kann dasselbe für diesen Zweck durchaus empfohlen werden.

Ebenso wenig kann der zweite, orthoëpische, Teil als Schulbuch eingeführt werden, wenn auch der Verfasser vertraut, daſs auch dieser „als ein willkommenes ‚Complément' der in Schülerhänden befindlichen ‚Dictionnaires' gewiſs sehr brauchbar sich erweisen wird". Es ist auf 49 Seiten ein alphabetisches Verzeichnis von Wörtern, die als Fremdwörter, Eigennamen oder aus anderen Gründen für ihre Aussprache Aufmerksamkeit erfordern, wie *abject* und *accessit, Enghien, ennoblir, legs* und *magnanime*. Verfasser will in jeder Lektion zwei Seiten vorlesen und hernach durch Schüler nochmals lesen lassen, während die fleiſsige Benützung natürlich empfohlen und entsprechend kontrolliert wird. Der Druck giebt auch hier die Wörter nach ihrer Eigenheit der Aussprache klar und übersichtlich.

Ein Druckfehlerverzeichnis fehlt, wäre aber trotz der vierten Auflage sehr nötig; ich nenne nur S. 1: *j'aillais, allez-vous en;* S. 4: Schmausz; S. 8: *ráparer* statt *réparer;* S. 48: *je mai ris, la souris* Lächeln, *cet énigme, project;* S. 49: *i le sait;* S. 50: *sentir te brûlé;* S. 51: *le sensualisme* Sittlichkeitslehre, *endroit sensible* Achillesverse; S. 52: *chevauz:* S. 53: *donnez vous, ereuse* statt *creuse* u. s. w. u. s. w.

Eschwege. Otto Arndt.

Mignet, Vie de Franklin, für den Schulgebrauch erklärt von H. Vofs. Leipzig 1892, Renger. VIII und 88 Seiten. M. 1.

Mit Recht hat der Rengersche Verlag auch die Selbstlebensbeschreibung Franklins in seine Schulbibliothek aufgenommen. Das Leben Franklins ist so ganz mit der Entstehung der Vereinigten Staaten Nordamerikas verflochten, und Mignet hat es so trefflich verstanden, die beiden Fäden der Biographie und der Weltgeschichte nebeneinander zu führen, dafs der Blick des Lesers über den engen Rahmen eines Einzellebens hinaus in die weiten Verhältnisse jener Zeit und damaliger Geschichte gerichtet wird. Die vorliegende Ausgabe, die dritte nach denen von Göbel-Theifsing und v. d. Velde-Velhagen, hat den reichlichen Stoff auch natürlich beträchtlich gekürzt und dadurch auf 74 Seiten einen dankenswerten Beitrag zur Lektüre der Untersekunda dargeboten. Nach einer kurzen biographischen Einleitung folgt der Text, in elf Kapitel geteilt. Auf den Seiten oben ist der Inhalt angedeutet und sind die Jahreszahlen gegeben; ich möchte beides lieber über den einzelnen Kapiteln oder am Rande der betreffenden Abschnitte sehen. Die wenigen unter dem Text gegebenen Übersetzungshilfen sind auch noch zumeist entbehrlich, so leicht und flüssig liest sich das Französische dieser Volksschrift. Hie und da sind die Übertragungen auch unnötiger Weise zu frei, als dafs sie dem Schüler das Nachschlagen ersparten, und dann müfste und würde er auch die freie Verdeutschung finden, z. B. 6, 34: *il déposa clandestinement*, er schmuggelte ein; 8, 1: *pousser jusqu'à Philadelphie*, weiterreisen, was doch entsprechender heifsen müfste: einen Vorstofs machen. Und 9, 3: *argumenter*, diskutieren, ist das eine Übersetzung für einen Schüler? Die Anmerkungen sachlicher Art S. 75—86 sind kurz und klar; zum schnellen Auffinden der Artikel folgt noch ein zweiseitiges Register, den Beschlufs macht die angenehme Beigabe einer Karte der Ostküste von Nordamerika zur Zeit des Freiheitskrieges, in der endlich Sitte gewordenen Weise zur leichteren Benutzbarkeit am Rande des letzten Blattes eingeheftet.

Aufser den schon vom Herausgeber angegebenen Druckfehlern habe ich nur noch *conleur* S. 22, 32 und *monœuvres* S. 29, 35 Anm. gefunden.

Eschwege. OTTO ARNDT.

Pierre Loti, Aus fernen Ländern und Meeren. Aus Lotis Schriften zusammengestellt und mit Anmerkungen für den Schulgebrauch herausgegeben von U. Cosack. Berlin 1895, Gärtner. 120 Seiten. 8°.

Es war ein glücklicher Gedanke, eine Auswahl aus den Werken dieses beliebten zeitgenössischen Schriftstellers auch den Schülern höherer Lehranstalten zu bieten und dadurch das Interesse unserer reiferen Jugend auch für die modernsten Gröfsen des litterarischen Himmels zu wecken. Und wenn einer der Modernen es verdient, deutschen Jünglingen vorgeführt zu werden, so ist es Pierre Loti. Sein eigenartiger und doch eleganter und dabei nicht allzu schwerer Stil, der wunderbare Inhalt seiner Schriften, in denen wir mit den entfernten Gegenden anderer Kontinente vertraut gemacht werden, die Keuschheit seiner Feder sind Vorzüge, die einen deutschen Schulmann wohl reizen mochten, eine handliche Schulausgabe aus seinen Werken herzustellen. Cosack hat seine Aufgabe vortrefflich gelöst; neben mehreren Seebildern, in deren Entwurf und Ausführung ja Loti ein Meister ist, erhalten wir Skizzen landschaftlicher und geselliger Natur aus Anam, Indien und Japan. Man kann nur bedauern, dafs der Rahmen einer Schulausgabe nicht weitere Auszüge gestattet, z. B. aus dem herrlichen *Livre de la Pitié et de la Mort*. Die Anmerkungen sowohl am Fufse der Seiten als am Ende des Buches sind ausreichend und zeugen von liebevoller Beschäftigung mit dem Schriftsteller (zu 11, 16 sei bemerkt, dafs Buddha gerade die Beseitigung der Seelenwanderung anstrebte. Wie unklare Vorstellungen doch über ihn und seine Lehre herrschen!). — Die Einleitung ist trefflich, neue Werke von Loti wie *Matelot* und *Désert* konnte der Herausgeber wohl noch nicht kennen; gern erwähnt hätte ich seine grofse Liebe zu den Tieren, zu den *créatures muettes*, gesehen. — Die Ausgabe sei hiermit bestens empfohlen.

Cassel. A. KRESSNER.

II. Belletristik.

A. Herdey, Les Gants noirs. Paris 1893, Kolb. Frs. 3,50.

Un concert est donné dans les salons du Grand-Hôtel par un des grands professeurs de chant de notre époque, une ancienne cantatrice.

Elle produit ses élèves. Nous sommes à la seconde partie du concert.

«L'accompagnateur revint se placer devant le piano, et tel était en ce moment l'état des esprits, que l'attention se porta sur lui qu'on n'avait pas même regardé jusqu'alors.

«C'était un grand jeune homme mince, fort beau de visage, auquel une pâleur marmoréenne et des cheveux noirs bouclés donnaient l'aspect fatal et séduisant des héros du romantisme. On eût juré que, pour soutenir les cavatines de ses Lucies, la Falterni avait obtenu le concours de «sir Edgard Rawenswoou» lui-même. Il semblait d'ailleurs accomplir sa tâche avec un ennui profond... mais résigné, comme un lion se soumet aux caprices du dompteur derrière les barreaux de sa cage. Il accompagnait avec talent, le corps immobile, suivant sa partie d'un air indifférent et vague, où pas une lueur ne passait révélatrice d'une émotion quelconque.»

Disons tout de suite que l'accompagnateur est un musicien de grande valeur, obligé de faire le métier en attendant le jour où il pourra faire connaître ses œuvres.

L'attention qu'il avait ainsi captivée ne se détourna de lui que pour se porter sur l'élève chargée d'exécuter le numéro 12, et qui, celle-là, ne ressemblait du moins à aucune de celles qu'on avait entendues au cours de la soirée.

«Délicate et frêle, cette jeune fille avait l'air hautain, presque dur, que la misère donne à l'orgueil. Les traits étaient réguliers et fins comme ceux de certains camées du musée de Naples. Deux grands yeux, presque trop grands, éclairaient son pâle visage, où nulle rougeur, nul reflet de sang ne mettait la marque de la vie, et que semblaient écraser de leur poids des cheveux fauves, redresses et tordus comme une crinière. Contrairement au luxe de ses camarades, elle était vêtue d'une très simple robe unie de légère soie, et n'avait d'autres bijoux que deux énormes bracelets d'or mat, qui semblaient abattre sous leur poids ses mains grêles, gantées de noir, et les river pendantes aux plis droits de sa robe. Elle marchait sans grâce et sans sourire, la tête immobile, le regard farouche, plus semblable à quelque figure hiératique de Gustave Moreau qu'à une Parisienne de vingt ans, chanteuse de cavatines. Loin de soulever l'enthousiasme, son apparition n'excita que la surprise. Quelques rires mal étouffés s'étaient même fait entendre, lorsque le pianiste, d'une main puissante, attaqua le prélude du cinquième acte de *l'Africaine*.

«Cette musique, glissée dans le programme comme une concession aux partisans des théories avancées de l'art nouveau, différait des airs précédemment exécutés autant que l'artiste qu'on allait entendre différait des autres jeunes filles applaudies et proclamées «charmantes». Soudain, sans qu'un geste, sans qu'un mouvement ait laissé deviner que cette frêle statue vivait et vibrait, d'une voix légèrement frémissante, mais d'une ampleur admirable et d'un timbre sans égal, elle déclama douloureusemeut la plainte de Sélika:

> D'ici, je vois la mer immense et sans limite
> Ainsi que ma douleur!
> Et le flot furieux qui bondit et s'agite,
> Hélas! comme mon cœur!

«Par l'effet d'un charme subit, tous les auditeurs furent brusquement tirés de leur somnolente indifférence; tous les esprits se tendirent; le silence acquit une intensité extraordinaire, et l'art tout-puissant accomplit ce miracle qui est à la fois sa raison d'être et son but, d'unir dans une même pensée les auditeurs et l'artiste.

«Le drame de douleur et d'amour décrit par Sélika, mourante devant l'immense Océan, sous le ciel des tropiques, devint instantanément le drame de chacun. Un phénomène se produisit, identique aux phénomènes du rêve, mais avec une plus large part de conscience, permettant l'enchaînement logique des sensations et, par conséquent, augmentant l'intensité du plaisir ressenti. Chaque personnalité particulière s'évanouissait pour se fondre en une personnalité nouvelle, la notion du temps, l'effort de la volonté, les appréhensions, les souvenirs, les vulgarités de l'existence réelle s'éliminaient des âmes ravies loin de la terre, sur l'aile robuste de l'idéal approché. On planait. Le silence le plus profond régna tant que vibra la voix de la jeune fille. Mais dès que son cri final eut retenti, l'enthousiasme lentement amassé déborda en une clameur infinie, saluant l'enfant sublime qui venait de révéler la sublime inspiration de Meyerbeer.

«L'impression était si profonde que toutes les jalousies s'étaient fondues, comme neige au soleil, chez les parents et les amies des rivales de l'artiste. La Falterni, contrairement à la règle qu'elle s'était imposée, applaudissait debout, triomphante, radieuse; et devant ces acclamations,

la sombre jeune fille demeurait immobile, un peu inclinée, presque impassible.

«Bientôt des «bis!» impérieux jaillirent de toutes les lèvres: le premier moment de surprise étant passé, on voulait renouveler les sensations éprouvées, remonter sur les hauteurs si rarement fréquentées, où l'on avait un instant séjourné.

«Mais la chanteuse hésitait, connaissant l'usage établi très sagement par le professeur de ne jamais laisser répéter un morceau, tant pour ne point allonger encore un spectacle long par lui-même, que pour ménager des susceptibilités aisément irritables. Alors la Falterni, gagnée par l'enthousiasme général, joignit sa prière aux instances du public, et la jeune fille marqua par un signe de tête qu'elle consentait à chanter de nouveau. Elle se pencha vers l'accompagnateur et lui dit à voix basse quelques mots auxquels celui-ci répondit par des gestes énergiques de dénégation. Les applaudissements, les cris, les «bis» impérieux continuaient de retentir. L'artiste, toujours droite et calme, marcha vers le fond de la scène, souleva la draperie qui fermait la porte du petit salon servant de foyer, puis revint, suivie d'une grosse vieille femme dont l'apparition, en toute autre circonstance, eût assurément soulevé moins de bravos que d'éclats de rire. Qu'on se figure, en effet, une masse noire, aussi large que haute, surmontée d'une tête énorme et colorée, encadrée d'une vaste capote en forme de cabriolet, s'avançait rapide et roulante avec des sourires et des mines de triomphatrice! Heureusement le public avait été emporté par l'enthousiasme à des sommets d'où le ridicule ne s'aperçoit plus. Il voulait entendre de nouveau la chanteuse; peu lui importait tout ce qui n'était pas elle. La vieille dame retira péniblement ses gants de fil noir, laissa glisser sur le sol son vaste châle pour donner quelque liberté à ses bras trop courts, fixa d'un geste rapide ses lunettes sur l'extrémité de son tout petit nez, puis, sans avoir besoin d'aucune partition, elle joua le prélude des *Nozze di Figaro:* «Voi che sapete.»

«Le contraste entre la dramatique déclamation de *l'Africaine* et les ingénus soupirs du page amoureux de sa marraine produisit l'effet qu'avec raison l'artiste avait su prévoir.

«Les sensations éprouvées furent d'autant plus vives qu'elles étaient plus différentes, et la seconde ovation dépassa la première en enthousiasme et en intensité. C'était un triomphe, un triomphe sans égal dans l'histoire déjà longue et très glorieuse des concerts de la Falterni. Tous les auditeurs étaient debout, criant, applaudissant, réclamant la continuation et la répétition du plaisir vif et imprévu. La Falterni, joyeuse, agitée, embrassait son élève, serrait les mains de la grosse dame demeurée assise devant le piano, saluait le public qui l'acclamait à son tour dans toutes les langues et dans tous les idiomes. De tous les points de la salle, des «bis» frénétiques montaient parmi les bravos, les hourrah et les clameurs inarticulées. La jeune fille fit signe qu'elle consentait à chanter encore, et soudain le bruit cessa, le silence se fit. Sans doute pour montrer les faces multiples de son talent et pour empêcher l'affaiblissement des sensations en les répétant, identiques, de même qu'elle avait délaissé Meyerbeer pour Mozart, elle quitta cette fois Mozart pour Gounod, et, d'une voix vibrante, avec une physionomie empreinte de douleur tragique, elle dit les géniales stances de Sapho. La plainte inspirée s'acheva au milieu d'une véritable tempête de sanglots et d'acclamations. Le concert fut interrompu durant près d'un quart d'heure. On ne cessait plus d'applaudir.»

Ambroise Herdey est un nouveau-venu dans le domaine du roman. Le tableau de ce concert au Grand-Hôtel, tableau dont je viens de donner la plus grande partie, prouve que l'auteur sait rendre ce qu'il voit, qu'il est artiste lui-même et qu'il sait mettre très habilement ses personnages en relief. En trois pages les principaux acteurs du roman nous sont présentés: L'accompagnateur, Marc de Rœder, le musicien dont les œuvres sont à peu près inconnues jusqu'à ce jour; Rosen de Kerlo, la chanteuse émérite qui vient de se signaler et dont toute la presse va s'occuper demain, et cette femme à l'allure impossible, bouffonne, la tante de Rosen, femme sans aucune des grâces de son sexe et dont le cœur est entièrement dévoué à sa nièce. Un quatrième personnage viendra bientôt se joindre aux trois premiers, la mère de Marc.

Donc, en tout quatre personnes qui concourront à l'action des plus sentimentales d'abord, dramatique ensuite.

La mère de Marc qui assistait au concert à été frappée du grand succès de Rosen. Elle voit son fils se miner de désespoir devant l'indifférence des éditeurs de musique et des directeurs de théâtre vis-à-vis de ses œuvres. Elle

prend une grande résolution et se présente chez les dames de Kerlo le lendemain du grand succès de la chanteuse. Que celle-ci entende la musique de son fils et si celle qui touche à la renommée veut interpréter quelques-uns des morceaux qu'il a composés, le succès est certain.

Rosen, après quelques hésitations y consent et, bientôt, Marc est connu. La fortune des deux jeunes gens s'élève concurremment. Mais Marc sent en lui qu'un sentiment tout autre que celui de la reconnaissance prend racine dans son cœur. Rosen lui bat froid. En tout cas, si elle se fait entendre dans les concerts et dans les cafés-chantants où elle est devenue l'idole du public, elle se refuse absolument à entrer au théâtre et à interpréter un grand opéra dont Max est l'auteur, opéra reçu et dont il peut choisir la principale interprète: C'est Rosen qu'il veut. Il l'implore de consentir à tenir le rôle qu'il lui destine dans son œuvre, elle reste insensible à ses vœux, il y a même rupture des relations.

Cependant, Rosen aime Marc. — Pourquoi repousse-t-elle l'amour que celui-ci lui a voué? Tel est le sujet de l'intrigue et de cette idylle où tout concourt à réunir deux cœurs si bien faits pour trouver le bonheur. Je ne veux pas déflorer l'œuvre de M. Ambroise Herdey, vous lirez ce roman, il en vaut la peine. Rien de dramatique comme cette scène où Rosen ayant enfin consenti à chanter le rôle si grand et si beau que Marc a créé pour elle, rôle où une femme aime un homme à qui elle ne peut dire ce que ressent son âme, situation qui est celle de la grande artiste, celle-ci n'a qu'à laisser parler son cœur pour soulever les suffrages de la salle, tant les paroles dont elle est l'interprète vont droit à celui qu'elle adore et à qui il lui est interdit de se donner. Marc accourt dans sa loge et va se jeter à ses pieds. Horreur! Malheureuse Rosen, elle ne peut être aimée? il recule épouvanté, le secret de Rosen vient de lui être révélé. Malheureuse Rosen, elle ne peut être aimée! Cependant le dernier acte commence, la pauvre femme doit y périr sur le bûcher. La salle est en délire, il semble que l'artiste périsse véritablement dans les flammes.

Quand je ne serai plus, tu viendras te pencher
Sur la flamme d'or du bûcher
Où les vierges mes sœurs m'auront tantôt couchée.
Ne crains rien: je t'adore et je te sourirai.
Des maux que j'ai soufferts point ne me souviendrai.
Mon corps détruit, mon âme à toi reste attachée.
Je meurs de t'adorer. Viens!... je te sourirai!

Les flammes ont véritablement atteint la chanteuse. Elle meurt dans un horrible supplice avant même que le nom de l'auteur ait pu être proclamé à la chute du rideau.

A côté des deux personnages principaux, M. Ambroise Herdey a placé la tante de Rosen et la mère de Marc, nous l'avons dit, mais ces deux rôles ne sont point effacés pour tenir le second rang, ils sont fort bien traités. Les sentiments contraires qui dirigent ces deux femmes forment un contraste d'un puissant intérêt.

Oh! je sais que la critique s'attaquera quelque peu à cette œuvre. On dira que cette action roule sur un sujet peut-être bien invraisemblable, mais qu'importe si tout concourt à faire oublier ce léger défaut sur lequel le lecteur ému ou terrifié passe facilement.

M. Leblanc, Ceux qui souffrent. Paris 1894, Ollendorff. Frs. 3,50.

En ce monde tout peut être souffrance, et les petites études que vient de publier M. Maurice Leblanc, dans ce volume, nous laissent deviner et comprendre pourquoi tant de pessimisme frappe les humains.

Analyser les deux douzaines d'études qui forment le volume publié par M. Leblanc, demanderait trop de place, mais il suffira de faire l'analyse de la première pour que nos lecteurs comprennent le genre de l'ouvrage.

Herledent s'est retiré dans une très petite commune, parce qu'il a le désir d'être enfin quelque chose. Toute sa vie, il a eu l'amère souffrance de passer inaperçu; il est de ces hommes qui ne peuvent jamais attirer l'attention, il est quelconque et c'est tout.

«Il n'était rien. Et, torture inimaginable, il le savait.

«Souvent des révoltes intérieures le secouaient. Il voulait «se montrer». Il tentait «d'être quelque chose», bon, mauvais, insolent, charitable, courroucé. On le regardait, puis on tournait la tête d'un air distrait. Et il retombait dans son silence, dans son néant.

«Sa femme trépassa. L'enterrement le mit en vedette. Des gens le plaignirent. Il exagéra son chagrin pour augmenter la compassion. Au cimetière, il feignit l'évanouissement. On l'entoura. Il eut là quelques douces minutes.

«De cet incident naquit un espoir. La déveine — il appelait ainsi la cause de son obscurité — renonçait à le poursuivre. C'est alors

qu'il vendit son fonds et qu'il vint s'établir dans la petite commune. Dans ce cadre modeste, invariablement il resplendirait.

«Tout de suite il affirma sa fortune. Des ustensiles de luxe, débris apportés de sa boutique, illustrèrent sa maison, notamment une boule de verre dans le jardin, une serrure de cuivre à la porte, un timbre sonore, une batterie de cuisine compliquée.

«Puis il partit en campagne. Il honora de ses visites le maire, le curé, les notabilités. La tournée finie, il attendit. Des semaines passèrent. Personne ne lui rendit sa politesse.»

Donc il manquait quelque chose à Herbelent, il n'existait pas pour autrui. Il n'évoquait rien, aucune idée. Il n'était pour personne au monde. Le fait qu'il respirait ne constituait ni une aide au bonheur de quelqu'un ni un empêchement.

Eh bien, il lui fallait trouver le moyen d'évoquer une idée dans l'esprit de quelqu'un pour qu'il fût heureux. Ne pouvant appeler à lui ni la sympathie ni même l'attention, il se fera haïr, mais haïr mortellement. Et il meurt heureux, dans une béatitude presque céleste, lorsque l'un de ses voisins le hait assez pour venir l'assassiner: Enfin, quelqu'un s'était occupé de lui.

Certaines des études de M. Maurice Leblanc sont un peu osées. Nous disons cela pour les personnes prudes.

Bruxelles. M. Duvivier.

Chronique littéraire.

Dans un charmant petit volume, intitulé: **A travers mon lorgnon,** *M. Ferdinand Henry* (Paris, Ollendorff. Frs. 3.50) a réuni ce qu'il dénomme des «impressions» et ce que nous appelons, nous, des «pensées», bien qu'il s'en défende, sous le prétexte de ne vouloir point passer pour un moraliste. Or, n'est-ce pas une pensée bien profonde, celle-ci, par exemple:

«Comptez sur votre esprit, mais n'ayez foi qu'en votre cœur.»

Et celle-ci:

«Lorsqu'on n'est pas égoïste, on ne jouit jamais pleinement de son bonheur, surtout si l'on ne peut pas y associer les autres.»

Maintenant, que l'auteur d'*A travers mon lorgnon* ne soit pas toujours resté dans la note un peu fastidieuse du volume de pensées, nous le concédons; dans les questions ayant rapport à l'amour, nous le trouvons quelque peu pessimiste. Quant à l'esprit, il pétille dans ce joli volume; nous n'en voulons pour preuve que les trois lignes suivantes:

«Pour savoir exactement en quoi consiste le progrès, il ne serait peut-être pas mauvais de nous entendre, au préalable, avec les écrevisses.

M. Charles Tabourier, ancien avocat, a quitté le barreau pour s'établir poète, à moins qu'il n'ait pratiqué la poésie dans ses consultations et à la barre. **Impressions** (Paris, Vannier. Frs. 3,50), tel est le titre du recueil.

L'auteur aurait pu, dans son livre, nous donner au moins des «impressions» d'audience, mais nous remarquons qu'il n'y est jamais question de procédure, ce qui, cependant, serait bon à mettre en vers satiriques. Quant aux poésies de M. Tabourier, elles sont quelconques; nous n'en trouvons guère à citer.

La Fleur des grisettes, par *Maximilien Perrin* (Paris, Librairie mondaine. Frs. 3,50), roman dans lequel nous trouvons une jeune fille de Paris, une ouvrière, qui résiste à toutes les offres d'un séducteur, pour se conserver vertueuse et qui finit par se faire épouser par le *de cujus*, tout cela enveloppé dans une foule de péripéties fort bien agencées.

Puis, voici *le Raman d'une Slave*, **Stania,** par *Georges Du Vallon* (Paris, Savine. Frs. 3,50).

C'est dans le cadre étincelant de la haute société étrangère à Paris et à Moscou que se déroule l'action dramatique de ce récit qui se rattache aux événements de la guerre franco-allemande.

C'est un fort gracieux volume que **Sentimentales,** signé d'un nom nouveau dans les lettres, *Eugène de Rollice* (Paris, Savine. Frs. 3,50). Certes M. de Rollice n'écrit pas toujours pour les petites filles dont on découpe le pain en tartines, suivant le mot de Gautier, et certains de ces récits sont vraiment pimentés, mais ce n'est pas de là que lui viendra le succès, et les délicats goûteront mieux les pages poétiquement contées de l'*Argentine* ou d'*Amour innocent*.

J'admire moins les nouvelles de M. *Theuriet* que ses romans. Cet écrivain a besoin de s'étendre pour bien poser un caractère.

Tentation, la première nouvelle du dernier recueil, donne son titre au volume; elle n'est pas la meilleure, et nous qui avons pas mal lu, nous connaissons la situation comme ayant été étudiée déjà bien des fois.

Un certain don Juan, Antonin de Courouvre, est le désir des belles et la terreur des maris. De quoi vit-il et comment vit-il? Nul ne pourrait le dire. Il faudrait peut-être interroger pour cela certaines dames qui lui ouvrent leur bourse en même temps que leur alcôve. En somme, cet Antonin est un triste personnage. Cependant, M. André Theuriet va presque nous le représenter comme un héros parce que, introduit par un sien ancien camarade de collège, très en l'intimité de la femme de celui-ci avec laquelle il reste parfois seul, et sentant que celle-ci est à lui bien plus par curiosité de ce que peut être un mauvais sujet que par passion vraie, il quitte la maison sans avoir trompé le mari trop confiant.

Comme pour tous ces recueils où l'on entasse la production d'une année, ce qui a paru un peu ici ou là dans les journaux, on ne peut juger sous un même point de vue l'ensemble des récits; chacun d'eux mériterait une page d'étude, et nous permettrions dans les familles la lecture de telle nouvelle, tandis que nous l'interdirions formellement pour telle autre.

Tout cela est mélangé, le bon et le mauvais dans le même sac, et c'est fâcheux.

Je préfère les **Contes panachés** de *M. Adrien Vely* parce que, malgré la variété des types présentés dans le livre, l'auteur s'est donné un but: étudier l'homme sous toutes ses faces et en rire.

C'est que, en effet, l'espèce humaine est curieuse à regarder, elle a des emballements à faire pâmer. Tenez, M. Vely nous raconte l'histoire d'un forçat que les gens se sont plu à réhabiliter. Accusé d'avoir fait passer de vie à trépas une vieille douairière; condamné sur des preuves accablantes, aujourd'hui le maudit d'hier est devenu la coqueluche du lieu où le crime a été commis, où tous ceux qui déposèrent contre lui sont disposés à jurer que jamais mouton ne fut plus doux. Il revient du bagne, la ville l'acclame, la musique des pompiers fait entendre les plus beaux morceaux de son répertoire, je crois même que M. le Maire a un discours en poche pour le féliciter. Un banquet s'organise, l'ex-forçat est à la place d'honneur, il mange comme six, boit comme un trou et, au dessert, étant dans les vignes, il se penche vers les parents de la pauvre victime qui, eux, payent le festin: «Eh bien, vous savez, la vieille . . . eh bien, c'est moi qui . . . couic!»

Dans son dernier roman, Manette André, *M Paul Perret* (Paris, Plon et Nourrit. Frs. 3,50) a essayé un tableau de la vie familiale au milieu de la tourmente révolutionnaire, c'est très vivant. On y sent le fantôme



de la peur, «l'insécurité du lendemain n'empêchant point, d'ailleurs, le jeu ordinaire des passions humaines, l'amour s'aiguisant par le danger», ainsi que dit l'auteur.

Manette André a eu le malheur d'être aimé : de quatre personnages dont deux d'entre eux, ayant un certain pouvoir dans l'Etat, profitent de leur situation pour terroriser la pauvre fille et persécuter leurs rivaux, de là le drame. L'un des amoureux de la belle périt de la main de l'un de ses soupirants, l'autre tombe sous le poignard de Manette elle-même. Un troisième monte sur l'échafaud; un seul survit, et ce n'est peut-être pas celui qui avait moins de chances de laisser sa tête aux mains du bourreau.

L'Amour de Marguerite par *M. Gaston Routier* (Paris, Le Soudier. Frs. 3,50) est l'ouvrage d'un écrivain de mérite qui sait vous tenir sous le charme de son style sans vous faire passer par des émotions trop violentes. Ce roman est plutôt une étude des sentiments que peut éprouver un homme vis-à-vis d'une passion coupable, adultère, comparée à l'amour sain et légitime. L'intrigue est intéressante et la morale qui découle de l'œuvre est excellente.

Sous ce titre: **Causes grasses et Causes salées** (Paris, Flammarion. Frs. 3,50), l'hilarant chroniqueur de la *Gazette des tribunaux*, *Jules Moinaux*, nous donne un nouveau recueil de ces scènes de police correctionnelle dont son esprit inventif sait si bien tirer parti pour la grande joie des lecteurs de la gazette à laquelle il collabore depuis tant d'années. Cette fois l'auteur de cette désopilante scène, les *Deux aveugles*, sur laquelle Offenbach fit ses débuts, ne s'est pas contenté de nous conter les humoristiques péripéties qui dérident même les juges sévères des tribunaux correctionnels de notre époque, il a voulu aussi nous faire savoir comment il suppose que les choses devaient se passer au bon vieux temps, et ce qu'il raconte est si cocasse que nous devons penser que les juges d'antan ne devaient guère s'ennuyer à juger nos ancêtres.

Brave fille, par *Fernand Calmettes*, ouvrage couronné par l'Académie française, est l'histoire d'une fille de marin restée orpheline avec un petit frère et qui fait preuve d'un dévouement presque maternel envers celui dont elle est le seul appui.

Massupiot détaillait de la verveine et vendait des objets d'un usage fort intime, étant apothicaire de son état; Bricout, lui, coiffait l'humanité, il était chapelier. Or, Massupiot et Bricout, ayant leurs deux boutiques contiguës, aimaient à faire la partie au café voisin. Un jour, Bricout, très en veine, tourna trop souvent le roi; Massupiot eut des doutes, on échangea des gros mots, le bruit d'un soufflet retentit, et voilà comment deux vieux amis de vingt ans se brouillèrent à mort.

Massupiot et Bricout étaient pères: l'un avait une fille, l'autre un garçon. Ils étaient financés ces deux enfants, et dame! c'était dur pour eux cette haine de leurs parents. Le jeune homme enleva la demoiselle à moins que ce ne fût la demoiselle qui eut enlevé le garçon. Bref, cet enlèvement amena d'abord des péripéties assez curieuses, puis un raccommodement entre Massupiot et Bricout.

Tel est l'analyse du roman de *M. Rodolphe Bringer:* **les Fiancés de la rue Lepic,** (Paris, Chailley. Frs. 3,50) roman traité en charge d'atelier et très amusant.

M. Bringer voit la vie du bon côté; *M. Arthur Chassériau*, dans son roman **le Chemin de croix,** (Paris, Ollendorff. Frs. 3,50) broie du noir. C'est l'histoire d'une jeune femme déjà veuve une fois qui se remarie et perd son second époux. L'auteur ne nous dit pas ce qu'il advint du premier mari, ni ce qui adviendra du troisième si la dame oublie le second comme elle nous a semblé ne guère se souvenir du premier. Il est assez joliment écrit ce roman, mais bon Dieu, qu'il est donc triste!

Le volume de M. *Eugène Bouchet:* **Précis de littératures étrangères anciennes et modernes** (Paris, Hetzel. Frs. 7,50), a pour objet de donner une connaissance générale de toutes les littératures étrangères anciennes et modernes, depuis les grands poèmes de l'Inde jusqu'à nos jours, — dont une étude plus étendue exigerait un temps considérable et des éléments que l'on est bien rarement en mesure de se procurer.

Le programme que l'auteur s'est fixé est celui-ci: Faire connaître, par grandes périodes littéraires, par langue et par genre d'ouvrages, les noms des écrivains célèbres, le titre et la nature de leurs œuvres principales; analyser tous les grands poèmes, quelques poèmes secondaires et quelques tragédies de divers auteurs; donner des fragments de certaines poésies lyriques qui ne sont pas de nature à être analysées.

Ce travail, utile pour l'éducation, ne l'est pas moins pour les gens du monde qui ne connaissent, en général, que fort peu de la littérature ancienne et moderne étrangère. Il pourrait être aussi un encouragement pour les écrivains actuels, qui ne cessent de récriminer contre le silence qui se fait souvent autour de leurs œuvres. Savent-ils que Milton, l'auteur admirable du *Paradis perdu*, mourut dans la misère et qu'il ne jouit jamais de la gloire qu'il méritait? Ce n'est que vingt ans après sa mort qu'Addison commença à proclamer que le *Paradis perdu* était une magnifique épopée et Milton un grand poète. Vieux Parisien liseur.

Zeitschriftenschau.

Herrigs Archiv für das Studium der neueren Sprachen.

95. Band, Heft 3. A. Napier und M. Rödiger Julius Zupitza; J. Zupitza, Anmerkungen zu Jacob Rymans Gedichten. V; G. Sarrazin, Die Abfassungszeit des „Sommernachtstraums"; E. Roth, Joh. Haselberg aus Reichenau und Jacob Schenck aus Speier. Ein Beitrag zur Volks- und Übersetzungslitteratur des sechzehnten Jahrhunderts. — Kleine Mitteilungen. — Beurteilungen und kurze Anzeigen (A. Tobler, Vermischte Beiträge zur französischen Grammatik. 2. Reihe, Leipzig 1894. Mit dankbarer Freude zu begrüfsen. Risop; G. Schläger, Studien über das Tagelied. Jenenser Dissertation. Fleifsige Arbeit und dankenswerter Beitrag zur Geschichte der mittelalterlichen Lyrik Frankreichs. Freymond; Stiefel, Über die Chronologie von Jean Rotrous dramatischen Werken. Berlin 1893. Schätzenswerter Beitrag zur Theatergeschichte. Schultz; E. Koschwitz, Über die provenzalischen Feliber und ihre Vorgänger. Berlin 1894. Verdienstlich. Schultz; E. Koschwitz, Grammaire historique de la langue des Félibres Greifswald 1894. Hilft wirklich einem praktischen Bedürfnis ab. Schultz; E. Littré, Comment j'ai fait mon dictionnaire de la langue française. Leipzig 1895. Ältere Gymnasiasten dürften es mit Interesse lesen. Tobler; W. Münch, Didaktik und Methodik des französischen Unterrichts. München 1895. Eine lebhaftester Anerkennung würdige Schrift, deren aufmerksames Studium und dauernde Beherzigung man den Lehrern des Französischen und deren Vorgesetzten dringend empfehlen mufs. Tobler). — Programmenschau.

Neuphilologisches Centralblatt.

IX. Heft 11. Sandmann, Voltaire's „L'Orphelin de la Chine" und Murphy's „The Orphan of China (Schlufs); Berichte aus Vereinen; Congrès International des Langues romanes; 27. Jahresversammlung der American Philological Association; Aus Universitätsprogrammen. II: Jurjew. — Besprechungen (K. Kühn, Kleine französische Schulgrammatik. 2. Auflage. Bielefeld 1893. Mehr Deutlichkeit und weniger Kürze wäre erwünscht. Weifs; Voltaire, Histoire de Charles XII, roi de Suède. herausgegeben von E. Pfundheller. 4. Auflage. Berlin 1893. Vortreffliche, gründliche Arbeit. Weifs). — Neue Erscheinungen. — Inhaltsangabe von Zeitschriften. — Miscellen. — Personalien. — Heft 12. R. Philippsthal, Pierre Loti; Vietor, Erwiderung; Berichte aus Vereinen. — Besprechungen (L. Süpfle, Französisches Lesebuch. Neu bearbeitet von A. Maurion. 10. Auflage. Heidelberg 1893. Entspricht inhaltlich nicht den Anforderungen, die man heutzutage an ein neusprachliches Lesebuch stellt. Dorr; Th. Hahn u. E. Roos, Französischer Sprech-,

Schreib-, Leseunterricht für Mädchenschulen. Halle 1892. Für Mädchenschulen recht gut geeignet. Weifs). — Neue Erscheinungen. — Miscellen. — Personalien.

Die Neueren Sprachen.

Band III, Heft 6. R. Kron, Die Methode Gouin. V (Schlufs): Ph. Aronstein, England um die Mitte des 18. Jahrhunderts. Ein Beitrag zur Kulturgeschichte. III (Schlufs). — Berichte (J. Caro, Der Pariser Ferienkursus des Jahres 1895). — Besprechungen (L. Durand, Die vier Jahreszeiten für die französische Konversationsstunde. Giefsen 1894, Roth. Ungeschickt und fehlerhaft. Ch. Doutrepont — trotz der Anfechtbarkeit mit der Form und des fehlerhaften Druckes werden sie dem verständigen Lehrer gute Dienste leisten. Gundlach; J. Leitritz, La France, Anthologie géographique. Leipzig 1894. Vortrefflich, immer etwas Neues und Anregendes bietend, mit trefflichen Illustrationen, J. Sarrazin; Reclus, En France. Herausgegeben von K. Meyer. Berlin 1894. Recht geeignet, der Kommentar ist zu vervollständigen. J. Sarrazin). — Vermischtes (Zum Französischen Unterricht am Gymnasium, von Köcher. — Vom Badischen Staatsexamen, von J. Sarrazin. — Neusprachliches aus einem Volksschullehrerverein, von W. Behrens. — Ein Urteil über Bierbaums Lehrbücher (seltsam berührender Abdruck eines lobtriefenden Briefes von Thudichum in Genf an Bierbaum),

Heft 7. J. Ackerknecht, Die Bindung im französischen Unterricht; H. Müller, Die Kanonfrage für französische u. englische Schullektüre. — Berichte (43. Versammlung deutscher Philologen und Schulmänner). — Besprechungen (Suchier und Wagner, Ratschläge für die Studierenden des Französischen und des Englischen an der Universität Halle. Halle 1894. Obgleich nicht für alle Universitäten anwendbar, so doch mit Freuden zu begrüfsen. Klinghardt; Jacobs-Brincker-Fick, Französische Grammatik für lateinlose Schulen. Hamburg 1894. Bedarf noch bedeutender Überarbeitung, ehe sie empfohlen werden kann. H. Schmidt; Erckmann-Chatrian, L'Ami Fritz. herausgegeben von A. Krause. Bielefeld 1893. Nur für Privatlektüre geeignet, Kommentar angemessen. Lohmann; Lettres de Madame de Sévigné, herausgegeben von O. Kabisch. Bielefeld 1894. Vortrefflich geeignet. Lohmann). — Vermischtes (Französische Examina. Mitgeteilt von J. Sarrazin).

Romanische Forschungen.

Band X, Heft 1. A. Rennert, Der Spanische Cancionero des Britischen Museums. Mit Einleitung und Anmerkungen zum erstenmal herausgegeben; G. Baist, Cassamatta; K. Vollmöller, Zu Amadis.

Litteraturblatt für germanische und romanische Philologie 1895.

N. 11. Mostert, Das „Mystère de Saint-Genis“, seine Quelle und seine Interpolatoren. Marburg 1894. Fleifsige, in ihren Resultaten wohl zu beachtende Arbeit (Stiefel); André, Manuel de diction et de prononciation française. Lausanne. Sehr brauchbares Hilfsmittel (Sachs); Mémoires du chancelier Pasquier, p. p le duc d'Audriffret Pasquier. T. I und II, 1789—1814. Paris 1894. Höchst interessant (Mahrenholtz); E. Renan, Histoire du peuple d'Israël. T. V. Paris 1893. Teilt die Vorzüge und Schwächen der Renanschen Schriftstellerei; höchst lesenswert (Mahrenholtz); P. Marchot, Les gloses de Cassel. le plus ancien texte réto-roman. Freiburg i. Schweiz — derselbe, Les gloses de Vienne, vocabulaire réto-roman du XIe siècle. Freiburg 1895. Der Beweis, dafs die Glosen nach Tyrol gehören, ist verfehlt (Meyer-Lübke).

Litterarisches Centralblatt 1895.

N. 50. Münch, Zur Förderung des französischen Unterrichts. 2. Auflage. Leipzig 1895. Nirgend sind die der Reform zu grunde liegenden Gedanken so vollständig, so folgerichtig und klar ausgedrückt worden, als in dieser Schrift, die für jeden Fachmann hoch interessant ist.

Zeitschrift für lateinlose höhere Schulen.

VII, Heft 2. Jansen, Ist bei dem neusprachlichen Unterricht der Mittelklassen eine Chrestomathie oder ein Schriftsteller vorzuziehen?; L. Arcambeau, La littérature française au XIXe siècle d'après la sixième partie de l'histoire de la littérature française de Gustave Lanson. I

Zeitschrift für das Realschulwesen.

XX, Heft 11. A. Bechtel, Des neufranzösischen Ferienkurses zu Genf praktischer und wissenschaftlicher Nutzen für Lehrer und Lehrerinnen des Französischen.

Revue politique et littéraire. 1895. II.

N. 5. P. Stapfer, L'arrière-grand-père de Montaigne. — N. 6. Quelques lettres inédites de Madame Desbordes-Valmore; E. Faguet, Cosmopolitisme littéraire (à l'occasion de J. Texte, Rousseau et les Origines du cosmopolitisme littéraire). — N. 7. E. Grenier, Eugène Rambert. — N. 8. J. du Tillet, Critique de A. Soubies, La Comédie-Française depuis le romantisme (1825—1895). — N. 9. P. Puget, Pamphlets et pamphlétaires (P. de Cassagnac, Drumont et Rochefort); E. Faguet, Lacordaire, d'après un ouvrage récent par d'Haussonville. — N. 10. Heljy, Les Etappes d'un chef d'œuvre. „Thaïs“ d'Anatole France (1867—1890). — N. 11. E. Faguet, Chamfort, d'après un ouvrage récent de Maurice Pellisson; J. du Tillet, Psychologie des auteurs dramatiques. — N. 12. Le nouveau roman de Perez Galdos (Nazarin). — N. 13. Quelques lettres inédites de Voltaire et de Diderot à François Tronchin; G. Lanson, A propos d'un nouveau dictionnaire. — N. 14. P. Stapfer, L'éducation intellectuelle des femmes; J. Breton, Leconte de Lisle.

Neue Jahrbücher für Philologie und Pädagogik.

151/152. Heft 5/6 C. Humbert, Der französische Artikel.

Die Nation.

N. 49. Widmann, Bouilly's „Léonore“ und der Text zu Beethovens „Fidelio“. — N. 51. H. Morf, Molière's Ende. — N. 52. Ranschoff, Michel de Montaigne.

Blätter für das Gymnasial-Schulwesen.

Band 31, S. 703. E. Walther, Gœthe's Faust ins Französische übersetzt von G. Pradez.

Revue des deux Mondes 1895.

15 octobre. V. Cherbuliez, Après Fortune faite, Un Témoin, Le 20 septembre à Rome; Fouillée: Le Passé et le présent de notre race; G. Benoist, De l'organisation du suffrage universel; De Turenne, Une Page de l'histoire des Mormons; Chamberlain, La Doctrine artistique de R. Wagner; Mathivet, La Vie populaire dans l'Inde; De Vogüé, Le Legs philosophique de Pasteur; R. Doumic, René Bazin; C. Bellaigue, Revue musicale — 1 novembre. V. Cherbuliez, Après Fortune faite. (Fin); J. Cruppi, La Cour d'assises de la Seine. I. Le Jury; V. Lee, Orphée à Rome; G. Perrot, La Religion de la Mort et les rites funéraille en Grèce; E. Gebhardt, Boccace. I. Le Prologue du Décaméron et la Renaissance; Art Roë, Le Général Dragomirow: A. Filon, Le Théâtre anglais contemporain: Ibsen à Londres. — Le Drame de demain; S. Prudhomme, Poésie: L'Institut de France; G. Valbert, Le Conseiller genevois François Tronchin et ses relations avec Voltaire; T. de Wyzewa, Revues allemandes: La vie, et les œuvres de Henri de Sybel. — 15 novembre. É. Rod, Dernier Refuge. I; G. Boissier, Le Journal de Rome; A. Barine, Essais de littérature pathologique. I. Le Vin-Hoffmann; P. Leroy-Beaulieu, La Colonisation française, à propos de Madagascar; M. Spronck, Emile Augier; E. Plauchut, Les Invasions des Sauterelles; G. Vicaire, Poésie: A Sainte Madeleine; R. Doumic, Revue littéraire: La Famille de Montaigne; T. de Wyzewa, Revues étrangères: Quelques figures de poètes anglais; Fr. Charmes, Chronique de la Quinzaine, histoire politique; F. Brunetière, L'Œuvre d'Augustin Thierry.

Neue Erscheinungen.

I. Philologie und Pädagogik.

Appel, C., Provenzalische Chrestomathie mit Abrifs der Formenlehre und Glossar. Leipzig, Reisland. M. 9.

Becker, A., Die altfranzösische Wilhelmsage und ihre Beziehung zu Wilhelm dem Heiligen. Studien über das Epos von Moniage Guillaume. Halle. Niemeyer. M. 4,40.

Bibliothek, Altfranzösische, herausgegeben von W. Förster. Band II. Karls des Grofsen Reise nach Jerusalem und Konstantinopel. Ein altfranzösiches Heldengedicht, herausgegeben von E. Koschwitz. 3. Auflage. Leipzig, Reisland. M. 4,40.

——, Romanische, herausgegeben von W. Förster. Band XII. Die Gedichte des Folgeret von Romans, herausgegeben von R. Zenker. Halle, Niemeyer. M. 2,40.

Lanusse, M., Montaigne. Paris, Lecène et Oudin.

Linthillac, E., Précis historique et critique de la littérature française depuis les origines jusqu'à nos jours. 2e édition. Paris, André. 2 vol. (I Frs. 3. II Frs. 4.)

Longhaye, G., Histoire de la littérature française au XVIIe siècle. III. (La Seconde Génération de maîtres.) Paris, Retaux.

Lüdemann, M., Über Destouches Leben und Werke. Greifswalder Dissertation.

Maafs, A., Allerlei provenzalischer Volksglaube, zusammengestellt nach Mistral's Mirèio. Berliner Dissertation.

Pfahl, C., Lehrbuch der französischen Sprache für die drei oder vier ersten Jahre des grammatikalischen Unterrichts. Ravensburg, Dorn. M. 3,50.

Quedenfeldt, G., Die Mysterien des heiligen Sebastian, ihre Quelle und ihr Abhängigkeitsverhältnis. Marburger Dissertation.

Ranniger, Fr., Über die Allitteration bei den Gallolateinern des 4., 5. und 6. Jahrhunderts. Programm Landau.

Ritschel, A., Über die interjektionalen Elemente der französischen Sprache. Programm Elbogen.

Romance and other studies. N. I. The Évangile aux femmes. An old-french satire on women. Edited with introduction and notes by G. Keidel. (Baltimore) Paris, Welter. Frs. 5.

Seitz, C., J.-J. Scaliger et Genève. Programm Genf.

Simples lectures scientifiques et techniques. Aus den Werken von Garrigues-Monvel und L. Figuier ausgewählt, mit Anmerkungen versehen und zur Schul- und Privatlektüre, wie auch als Material für Sprachübungen herausgegeben von A. Peter. Berlin, Gärtner. M. 1,20. [Wörterbuch dazu M. 0,40.]

Stiebeler, E., Der Subjonctif in den verkürzten Sätzen des Französischen. Programm Stettin.

Werneke, O., Sprichwörtliche und biblische Redensarten im Französischen. Programm Merseburg.

Werner, M., Kleine Beiträge zur Würdigung Alfred de Mussets (poésies nouvelles). Berlin, Vogt. M. 3,60.

Woltersdorff, Essai sur la vie et les œuvres de R. Töppfer. II. Programm Magdeburg.

Ziegler, M., Über Sprache und Alter des von Robert de Boron verfafsten Roman du Saint Graal. Leipziger Dissertation.

II. Belletristik, Geschichte, Geographie, Philosophie.

Arnulf, J., L'Éternelle Chanson (vers). Paris, Lemerre. Frs. 3.

Bertout, A., Fleurs décloses (vers). Paris, Sauvaître. Frs. 3,50.

Blanc, J., Rimes blondes (Sonnets blonds; Par-ci, parlà; Riens; les Gloires). Préface de Gustave Larroumet. Paris, Vanier. Frs. 2.

Blémont, E., La Belle Aventure (Vers d'amourettes et Vers d'Amour; Au gré du rêve; Ciel de France). Paris, Lemerre. Frs. 3.

Bouchaud, Pierre de, Vie manquée. Paris, Lemerre. Frs. 3,50.

Contes populaires des Bassoutos (Afrique du Sud). Recueillis et traduits par E. Jacottet, de la Société des missions évangéliques de Paris. Paris, Leroux. Frs. 5.

Daudet, E., Don Rafaël. Aventures espagnoles, 1807-1808. Paris, Plon. Frs. 3,50.

Dubut de Laforest, Le Cocu imaginaire. (Le Cocu imaginaire; la Maison des vierges et repenties; Noces limousines; la Sous-Préfète, trilogie administrative; la Joie des maris). Illustrations de Fernand Besnier. Paris, Dentu. Frs. 3,50.

Erckmann, E., Alsaciens et Vosgiens d'autrefois. La première campagne du grand-père Jacques. L'Oncle Jean. Kaleb et Khora. La Mère Hulot. Paris, Hetzel. Frs. 3.

Foulon de Vaulx, A.., Les Lèvres pures (vers). Paris, Lemerre. Frs. 3.

Fuster, Ch., L'Ame endormie. Pièce en 1 acte en vers. Paris, Fischbacher. Frs. 2.

Giraud, H., Vers à Jane (Petits poèmes; Esterelle; Au coin du feu) (1888-1894). Préface par Stéphen Liégeard. Paris, Lemerre. Frs. 3.

Grangier, P., Les Soupirs (vers). Paris, Lemerre. Fr. 3,50.

Herblay, N., Béatrice. Paris, Jouve. Frs. 3,50.

Huguenin, P., Aude (vers). Paris, Lemerre. Frs. 3.

Keller, G., Roméo et Juliette au village. Illustrations de Luigi Rossi et Mittis. Paris, Borel. Frs. 2,50.

Lemonnier, C., La Faute de Madame Charvet. Paris, Dentu. Frs. 3,50.

Mielvaque, M., L'Ame de la race. Paris, Chamuel. Frs. 3,50.

Mithouard, A., L'Iris exaspéré (poésies). Paris, Lemerre. Frs. 3.

Mouton, M., Les Joies cruelles. I: Rut pour la vie, roman passionnel. Paris, Savine. Frs. 3,50.

Myra, A., Souvenance. Paris, Lemerre. Frs. 2.

Navarre, O., Dionysos. Étude sur l'organisation matérielle du théâtre athénien. Avec 20 gravures et 2 chromos. Paris, C. Klincksieck. Frs. 5.

Petite Bibliothèque Omnibus. Paris, Geffroy. Chaque volume: Frs. 0,30.
- Anfossi, M., Prosper Diamant, Mémoires d'un condamné à vivre.
- Carrance, E., Histoire d'un mort.
- Darlow, Ph., La Maison des Quatre as.
- Féval fils, P., L'Enfant de la noire.
- Le Verdier, Henri, Voyage autour du demimonde en 40 nuits. 2 vol.
- Mauvrac, J., La Conquête de Madagascar. 2 vol.
- Mie d'Aghonne, Le Bouquet de Germaine.
- Mikoulitch, W., et Ch. Simond, Mimi aux bains de mer.
- Montifaud, M. de, La Chaste Suzanne.
- Montifaud, M. de, Un Sérail à vendre.
- Morphy, M., Première nuit de noces.
- Murdofer, A., La Lampe d'Aladin.
- Nanteau, X. de, Un Faux pas. 2 vol.
- Sosta, R., La Mère Vénus.

Prarond, E., Falstaff, comédie en cinq actes, en vers, d'après Merry Wives et King Henri IV. Paris, Lemerre. Frs. 3.

Riom, Mme A., Les Adieux (poésies bretonnes). Préface par Eugène Manuel. Paris, Lemerre. Frs. 3.

Rivoire, A., Les Vierges (vers). Préface de M. Sully-Prudhomme. Paris, Lemerre. Frs. 3.

Roubaud, A., Pour l'idole (vers). Paris, Lemerre. Frs. 2.

Rouger, H., Chants et Poèmes. Paris, Lemerre. Frs. 4.

Saint-Georges de Bouhélier, La Résurrection des dieux. Théorie du paysage. Paris, Vanier. Frs. 2.

Saint-Georges de Bouhélier, La Vie héroïque des aventuriers, des poètes, des rois et des artisans. Théorie du pathétique, pour servir d'introduction à une tragédie ou à un roman. 2 vol. Paris, Vanier. Frs. 3,50.

Yvel, J., Les Rêves de la belle au bois dormant. Paris, Lemerre. Frs. 3,50.

Baumont, H., Lunéville à la veille de la Révolution. Paris, Berger-Levrault. Frs. 2.

Beksics, G., La Question roumaine et la lutte des races en Orient. Paris, Chailley. Prs. 3,50.

Bouvier, F., Les Héros oubliés. La Défense de Rambervillers en 1870. Nouvelle édition, revue et augmentée. Paris, Berger-Levrault. Fr. 1.

Carette, E., Les Assemblées provinciales de la Gaule romaine. Paris, A. Picard. Frs. 6.
Cartulaire de Saint-Victeur au Mans, prieuré de l'abbaye du Mont-Saint-Michel (994-1400). Orn de 6 fac-simile, complété avec des dessins et une table par P. de Farcy, publié par B. de Broussillon. Paris, A. Picard. Frs. 7,50.
Clercq, J. de, Recueil des traités de la France publié sous les auspices du Ministère des affaires étrangères. Tome XIX. 1891-1893. Paris. Pedone. Frs. 25.
Conflit, le. suédois-norvégien. Sur la question du Ministère des affaires étrangères et des Consulats, par un Membre de la Diète suédoise. (Stockholm). Paris, Nilsson. Fr. 1.
Coquelle, P., Histoire du Monténégro et de la Bosnie depuis les origines. Paris, Leroux. Frs. 7,50.
Denis, A., Le Club des Jacobins de Toul (1793-1795). Préface de Ch. Pfister. Paris, Berger-Levrault. Frs. 3.
Esquerrier, A. et Miégeville, Chroniquesromanes des comtes de Foix composées au XVe siècle par Arnaud Esquerrier et Miégeville et publiées pour la première fois qar F. Pasquier et Henri Courteault. (Foix) Paris, A. Picard. Frs. 4.
Gallier, A. de, César Borgia, duc de Valentinois et documents inédits sur son séjour en France. Paris, A. Picard. Frs. 4.
Guibert, L., Nouveau recueil de registres domestiques limousins et marchois publié par L. Guibert avec le concours de MM. A Leroux, J. B. Champeval, l'abbé Lecler et L. Moufle. Tome I. (Limoges) Paris, A. Picard. Frs. 7,50.
Ihering, R. von, Les Indo-Européens avant l'histoire, Œuvre posthume de R. von Ihering. Traduite de l'allemand par O. de Meulenaere. Paris, Chevalier-Marescq. Frs. 10.
Journal, Le, de la belle Meunière. Le Général Boulanger et son amie, Souvenirs vécus. Paris. Dentu. Frs. 3,50.
Lapôtre, A., L'Europe et le Saint-Siège à l'époque carolingienne. Première partie. Le pape Jean VIII (872-882). Paris, A. Picard. Frs. 7,50.
Mélanges, Documents publiés et annotés par MM. A. Héron, l'abbé A. Tougard et G. A. Prevost. 3e série. (Rouen) Paris, A. Picard. Frs. 12.
Métais, Abbé Ch., Cartulaire de l'abbaye cardinale de la Trinité de Vendôme. Tome III. Paris, A. Picard. Frs. 12.
Mourin, E., Récits lorrains. Histoire des ducs de Lorraine et de Bar. Paris, Berger-Levrault. Frs. 3 50.
Napoléon, Lettres de Napoléon à Joséphine pendant la première campagne d'Italie, le Consulat et l'Empire et lettres de Joséphine à Napoléon et à sa fille. Paris, Garnier. Frs. 3,50.
Novicow, J., La Question de l'Alsace-Lorraine. Critique du point de vue allemand. Paris, Alcan. Fr. 1.
Extrait de la Nouvelle Revue.
Recueil des historiens des croisades, publié par les soins de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Historiens occidentaux. Tome V, deuxième partie. (Impr. nationale) Paris, C. Klincksieck. Frs. 40.
Scheibert, Major, La Guerre franco-allemande de 1870-1871, décrite d'après l'ouvrage du grand état-major et avec son autorisation. Traduit sur la 2e édition allemande par E. Jaeglé. 2e éeition. Avec 44 plans. Paris, Berger-Levrault. Frs. 10.
Se-Ma T'sien, Les Mémoires historiques de Se-Ma T'sien. Traduits et annotés par Edouard Chavannes. Tome I. Paris, Leroux. Frs. 16.
Union, L', entre la Suède et la Norvège. (Stockholm) Paris, Nilsson. Fr. 1.
Vicaire, G., Tiphaigne de La Roche et la première idée de la photographie en 1760. Compte rendu. Paris, Techener. Fr. 1.
Extrait du Bulletin du bibliophile.

Ardouin-Dumazet, Voyage en France. 3e et 4e séries. Les Iles de l'Atlantique. 2 vol. Paris, Berger-Levrault. Frs. 7.
I: d'Arcachon (ile aux Oiseaux) à Belle-Isle.
II: d'Hoëdic à Ouessant.
Béziers, M., Mémoires pour servir à l'état historique de géographie du diocèse de Bayeux, par Michel Béziers, publiés par G. Le Hardy. Tome II. Archidiaconé de Bayeux (suite). (Rouen) Paris, A. Picard. Frs. 12.
Chalus, P., Aux frontières de Penthièvre. Ruines, souvenirs et légendes du pays du Val-André. Paris, E. Lechevalier. Frs. 1,50.
Cuinet, V., La Turquie d'Asie. Fascicule 12 (dernier). Paris, Leroux. Frs. 5.

Garofalo, Baron R., La Superstition socialiste. Traduit de l'italien par Auguste Dietrich. Paris, Alcan. Frs. 5.
Jamblique. Le livre de Jamblique sur les mystères. Traduit du grec par Pierre Quillard. Paris, Librairie de l'Art indépendant. Frs. 6.
Jouve, Étienne, L'Arrière-boutique de Saint Antoine à Toulon et le Pain des Pauvres. Récit d'un témoin. Paris, Retaux. Frs. 2,50.
Lafont, G. de, Les Grandes religions. Le Bouddhisme, précédé d'un essai sur le védisme et le brahmanisme. Paris, Chamuel. Frs. 4.
Lesêtre, H., La Sainte Église au siècle des apôtres. Paris, Lethielleux. Frs. 7,50.
Pascal, D^r Th., Les Sept Principes de l'homme, ou sa constitution occulte, d'après la théosophie. Paris, Chamuel. Frs. 2.
Thamin, R., Saint Ambroise et la morale chrétienne au IVe siècle. Étude comparée des Traités «des devoirs» de Cicéron et de saint Ambroise. Paris, Masson. Frs. 7,50.

Personalnachrichten.

Am 19. Dezember 1895 starb unerwartet an den Folgen eines Herzschlages im 39. Lebensjahre der Professor Dr. Joseph Sarrazin, Lektor an der Universität Freiburg i. B. Mit ihm ist ein vortrefflicher Mensch und angesehener Gelehrter aus dem Leben geschieden; seine Hauptwerke: „Geschichte des modernen Dramas der Franzosen" und seine Bearbeitung des zweiten Teiles von Kreyssigs „Französischer Litteraturgeschichte" sichern ihm einen Platz in den Annalen der Wissenschaft; seine Schulausgaben französischer Werke gehören zu dem Besten, was auf diesem Gebiete geleistet worden ist; seine oft scharfe, aber stets gerechte Kritik hat wohlthätig auf verschiedene Zweige der Romanistik gewirkt; durch seine stets belehrend und fesselnd geschriebenen Aufsätze in zahlreichen Zeitschriften, besonders in den „Beilagen zur Allgemeinen Zeitung", hat er für sein Fach auch in weiteren Kreisen gewirkt. Der Franco-Gallia war er ein treuer Mitarbeiter, der in mifslichen Zeitläuften, welche die Zeitschrift durchzumachen hatte, ihr opferwillig und uneigennützig seine Feder zur Verfügung gestellt hat. Die Wissenschaft verliert in ihm einen eifrigen Förderer, der wie keiner es verstand, zu unseren französischen Nachbarn eine Brücke des Friedens zu schlagen; die Schule einen tüchtigen und besonnenen Fachmann, die Universität einen gewissenhaften und beliebten Lehrer — ich betraure in ihm einen lieben Freund.

Adolf Krefsner.

Abgeschlossen am 1. Januar 1896.

Wissenswerte einfügt, auch auf Ursachen und Wirkungen der Begebenheiten hinweist und mit einem genauen Sachverzeichnis versehen ist. Der Herausgeber, Prof. Dr. Max Hoffmann in Lübeck, ist bemüht gewesen, die Vorzüge der übersichtlichen Gliederung noch zu erhöhen, die kulturgeschichtlichen Angaben mit der politischen Geschichte innerlich zu verbinden, die Darstellung streng objektiv zu halten. Von den Griechen und Römern ist so eingehend gehandelt, dafs ihre bleibende Bedeutung für unsere Kultur, wie sie der Gymnasial-Unterricht noch immer zur Grundlage nimmt, deutlich hervortritt; nachher steht naturgemäfs die deutsche Geschichte im Vordergrund, aber die Schicksale und Leistungen der anderen Kulturvölker sind vollständiger berücksichtigt, als es sonst in Schulbüchern zu geschehen pflegt; im 19. Jahrhundert z. B. sind die kolonialen Bestrebungen Englands, Frankreichs, Rufslands so dargelegt, dafs die Notwendigkeit für Deutschland, nicht zurückzubleiben, erkennbar ist. Als Anhang ist eine Übersicht der brandenburgisch-preufsischen Geschichte beigegeben, welche einerseits das allmähliche Wachsen des für Deutschland wichtigsten Staates, andererseits die Bemühungen seiner Herrscher besonders für die innere Entwickelung darlegt. Je mehr in unserer Zeit ausführliche Geschichtswerke gewürdigt und studiert werden, desto zweckmäfsiger ist es, ein kurzes und doch inhaltreiches Nachschlagebuch, welches öfters auch auf die ausführlichen Werke hinweist, zur Hand zu haben.

G. von der Gabelen'z, Die Verwandtschaft des Baskischen mit den Berbersprachen Nordafrikas. Herausgegeben nach dem hinterlassenen Manuskript durch Dr. Graf von der Schulenburg. Braunschweig 1894, Sattler. M. 3.

Das grofse Sprachrätsel, das Baskische, wird in diesem letzten Werk des berühmten Sprachforschers seiner Lösung näher gebracht Ausgerüstet mit einer nicht gewöhnlichen Kenntnis der Berbersprachen (des Kabylischen und des Tuarek), zeigt er, dafs das Baskische mit diesen verwandt ist. Berber sind offenbar in nicht zu ermittelnden Zeiten in die Pyrenäen-Gegend gekommen, haben sich dort niedergelassen und ihre Sprache, fern von dem Mutterlande, weiter entwickelt. Der Verfasser zeigt die Affinität der Sprachen in einem sachlich geordneten Vokabular. Freilich mufs man von den Lautgesetzen der indogermanischen Sprachen ganz absehen. Das Werk wird das Interesse aller Sprachforscher in hohem Mafse erregen; jedenfalls ist dadurch der Grund zu allen weiteren baskischen Studien gelegt.

Eine klassische Länderkunde.

Der Verlag des Bibliographischen Instituts in Leipzig und Wien hat es unternommen, seinen grofsen, rühmlichst bekannten populärwissenschaftlichen Sammelwerken ein neues von nicht minderer Bedeutung anzureihen. Das jüngste Sammelwerk ist dem geographischen Wissensgebiet unter dem Titel **„Allgemeine Länderkunde“** gewidmet. Es bezweckt die Zusammenfassung unserer heutigen gesamten Kenntnis von der Erdbeschreibung in einheitlicher, übersichtlicher Form, gemeinverständlicher Darstellung und bildlicher Anschauung. Der Umfang des Werkes ist auf 5 Bände berechnet, von denen jeder einen der 5 Erdteile zum Gegenstande haben soll. — Dieses weitangelegte Unternehmen ist nunmehr, dank dem eifrigen Mühen der Verlagshandlung, so weit gefördert worden, dafs der 5. (Schlufs-)Band: „Australien und Ozeanien“ zum Herbst dieses Jahres erwartet werden kann, und dann werden wir eine Länderkunde der gesamten Erdoberfläche besitzen, wie sie kein Volk in ähnlicher Weise aufzuweisen hat. Zum erstenmal wird hier in der deutschen Litteratur ein Werk geboten, das ein jedermann verständliches, grofsartiges Bild von unserm Erdball enthält, erhaben, reizend und unerschöpfend bildend.

Nach einem einheitlichen Programm gliedern sich die einzelnen Bände („Europa“ ausgenommen) in sich folgendermafsen: Im ersten Abschnitt durchleben wir die Erforschungsgeschichte bis auf die jüngste Zeit, erhalten im zweiten Abschnitt einen allgemeinen Überblick über die geographische Lage, Gröfse, Grenzen, Küsten, Inseln, Geologie und Gebirgsbildungen und finden im dritten Abschnitt eine Beschreibung der Oberflächengestalt der einzelnen Teile. Der vierte Abschnitt giebt uns ein Bild von den klimatischen Verhältnissen; der fünfte Abschnitt macht uns mit der Pflanzenwelt, der sechste mit der Tierwelt und der siebente mit der Bevölkerung nach ihrer Eigenart, Entwickelung und Verbreitung eingehend bekannt. Im achten Abschnitt lassen wir die einheimischen Staaten, im neunten die europäischen Besitzungen an uns vorüberziehen, um im zehnten Abschnitt mit einer Betrachtung des Handels und Verkehrs wie der Verkehrsmittel abzuschliefsen.

Die kartographischen Darstellungen sind durchweg neu und nach dem besten Material bearbeitet. Die Abbildungen, grofsenteils nach Photographien, geben charakteristische Landschaften und Typen wieder; sie werden im Text nach dem bewährten Muster von „Brehms Tierleben“ durch zahlreiche Citate aus den Reisewerken zuverlässiger und anschaulich schildernder Forscher ergänzt, welche, wie die Abbildungen selbst, die sachlichen Darstellungen aufserordentlich beleben. Die sonstige reiche und prächtige Ausstattung dieses epochemachenden Sammelwerkes entspricht jener Sorgfalt, welche die Verlagshandlung ihren grofsen Unternehmungen herkömmlich widmet. Ausführliche Prospekte können von allen Buchhandlungen kostenfrei bezogen werden.

Beiträge sind an den Herausgeber, Dr. Adolf Krefsner, Cassel, Bismarckstr. 2, zu senden. Die Herren Verfasser und Verleger werden ersucht, dafür sorgen zu wollen, dafs alle neuen, die französische Sprache und Litteratur betreffenden Werke gleich nach Erscheinen der Redaktion der Franco-Gallia zugesandt werden, da nur dann pünktliche Besprechung erfolgen kann.

Text unter verantwortlicher Redaktion von Dr. Adolf Krefsner in Cassel. Für den Inseratenteil verantwortlich: der Verleger Julius Zwifsler in Wolfenbüttel. Gedruckt bei A. W. Zickfeldt in Osterwieck/Harz.

XIII. Jahrgang. № 3. März 1896.

FRANCO-GALLIA.

Kritisches Organ für französische Sprache und Litteratur.

Herausgegeben von

DR. ADOLF KRESSNER

in Cassel.

Erscheint monatlich. Preis pro Semester M 4.

Inhalt.

Besprechungen und Anzeigen.

I. Philologie und Pädagogik.

Didaktik und Methodik des französischen und englischen Unterrichts von W. Münch und Fr. Glauning. Sonderausgabe aus A. Baumeister's „Handbuch der Erziehungs- und Unterrichtslehre für höhere Schulen.“ München 1895, Beck. 107 und 88 Seiten. M. 4,50.*)

Auf keinem Gebiete der Pädagogik ist seit Jahren ein härterer Kampf geführt worden, als auf dem der neueren Sprachen. Der ganze bisher beobachtete Betrieb des Unterrichts des Französischen und Englischen wurde für unzureichend erklärt, die unhaltbar gewordene Ruine wurde umgestofsen, und mit frischen Kräften wurde der Neuaufbau begonnen, nicht ohne manchen Kampf gegen die allzueifrigen Baumeister, die zu ihrem Bau durchaus neues Material wünschten und die noch brauchbaren Steine des alten Gebäudes verwarfen.

*) Besprochen mit besonderer Berücksichtigung der Arbeit von Münch, deren wertvollen Inhalt vorzuführen und zu deren Studium anzuregen der Zweck der folgenden zum teil an das Werk sich anlehnenden Zeilen ist; vgl. Januarheft dieses Jahrgangs.

Nachdem seit dem Mittelalter die französische Sprache sich als die Sprache aller Gebildeten, als die Sprache des internationalen Verkehrs, als die Sprache feinster und geschmackvollster dichterischer Empfindung, als die Sprache des unerbittlich logischen Denkens Jahrhunderte lang in Deutschland behauptet hatte, trat seit den Freiheitskriegen, seit jener Zeit, wo man das unmenschliche und unchristliche Wort „Erbfeind“ erfand, eine Verachtung französischen Wesens und auch der französischen Sprache an die Stelle der einstigen Bewunderung; die Kenntnis der französischen Litteratur und ihres Eigenwesens nahm bedauerlich ab, und nur jene Kreise, die Französisch-Sprechen gleich Reiten und Fechten zu den unentbehrlichen auszeichnenden Fertigkeiten rechneten, aufserdem noch gewisse Klassen von Gewerbtreibenden, strebten noch nach dem Können der Sprache. Zeitweilig wurde das Französische aus dem Schulunterricht ganz hinausgewiesen; hat es doch erst nach Jahren an den Gymnasien nur geringen Eingang gefunden, und auch an den Schulen, wo ihm späterhin gröfserer Spielraum gewährt wurde, hat es keine recht gedeihliche Entwicklung erfahren. Infolge der Geringschätzung des Gegenstandes wurde der Unterricht durch beliebige Lehrpersonen erteilt, die die Sprache in ihrem eigentlichen Wesen nicht kannten und willenlose Sklaven des Lehrbuches waren; man wandte den Unterrichtsbetrieb der toten Sprachen, der selbst für diese auf ödes Grammatisieren hinauslief und von dem eindringenden Erfassen des Inhalts der gelesenen Werke weit entfernt war, auf das Französische an, begnügte sich mit mehr oder weniger korrekten Übersetzungen in die französische Sprache und allenfalls noch mit Aufsätzen von ähnlicher Korrektheit, übersetzte historische Schriftsteller in jam-

mervolles Deutsch und machte kaum nennenswerte Versuche im mündlichen Gebrauch der Sprache. Es wurde viel tote Arbeit verrichtet, und das Verhältnis der aufgewandten Mühe und des Ergebnisses wirkte verstimmend.

Aber seit den siebenziger Jahren begann eine andere Auffassung des Unterrichtsbetriebes bezüglich der neuen Sprachen sich Geltung zu verschaffen. Das Französische wurde aus dem Dienste der sogenannten formalen Bildung befreit; die alles beherrschende Grammatik wurde entthront und nunmehr als Mittel zum Zweck angesehen; Synonymik, Stilistik, Metrik, Litteraturgeschichte wurden ganz an den Rand des Unterrichts gedrängt und erhielten nur unter der Bedingung besonnenster didaktischer Einverleibung Zulafs; gute Aussprache und Fertigkeit im mündlichen Ausdruck wurden als Hauptforderung in den Vordergrund gestellt; Entwicklung des Sprachgefühls, wie es durch ein reichliches Sicheinleben in die Sprache erzielt wird und sowohl rezeptiv (besonders als echtes Schriftstellerverständnis) wie produktiv (besonders beim schriftlichen Gebrauch der Sprache) sich bewährt, wurde angestrebt; und die letzte, nicht geringste Forderung war, dafs Vertrautheit mit demjenigen konkreten Sprachstoff erreicht würde, welcher zum Ausdruck aller der allgemeinsten und regelmäfsigsten Lebensvorgänge und der durch sie berührten Gegenstände führt.

Eine ganze Reihe methodischer Grundsätze schliefsen sich an diese soeben formulierten Zielforderungen, von denen als die wichtigsten bezeichnet werden können „das regelmäfsige Ausgehen von der Anschauung, das Selbstfinden der Gesetze aus dem Anschauungsstoff, die gründliche Behandlung des Wesentlichen und das verhältnismäfsige Preisgeben des Unwesentlichen, die möglichste Verbindung eines wertvollen Sachinhalts mit der vorzuführenden Sprachform, die Vorherrschaft der mündlichen Bethätigung vor der schriftlichen oder doch die besonnene Begründung der letzteren auf die erstere, die Herstellung steter Wechselbeziehungen zwischen den verschiedenen Seiten des Unterrichts, und die Verbindung des gesamten Fachunterrichts mit demjenigen der formal angrenzenden oder sachlich nahetretenden anderen Fächer.“ Lebhaft ist über diese Punkte hin- und hergestritten worden, und der Umstand, dafs ganz junge, allerdings pädagogisch hoch begabte Männer, denen erst eine kurze Praxis zu Gebote stand, sich als Rufer im Streite gebärdeten, schürte die Leidenschaftlichkeit auf der einen Seite und machte die Gegenpartei mifstrauisch. Nun sind viele Jahre darüber hingegangen, die Hitze der einen, die Scheu der anderen hat abgenommen, man hat angenommen, was die neuen Forderungen Gutes bargen, hat der sogenannten Reform ihre Auswüchse abgeschnitten, so dafs man jetzt mit ziemlich vereinten Kräften auf das gesteckte Ziel losgehen kann.

Dieses Ziel ist in der Hitze des Kampfes manchmal aus den Augen verloren worden, und es ist gut, einmal Halt zu machen, Umschau zu halten über das Erreichte und noch zu Erreichende, die noch strittigen Punkte von neuem ruhig zu erwägen, und somit das hohe Bildungsideal, das uns Fachleuten vorschwebt, seiner Erfüllung näher zu bringen. Einer solchen Umschau förderlich ist das Buch des Schulrates Wilhelm Münch: Methodik und Didaktik des französischen Unterrichts, und gern wird man den Worten des mafsvollen, von hoher Warte leidenschaftslos beurteilenden Mannes lauschen; hat er doch durch seine Schriften, besonders durch das Buch „Zur Förderung des französischen Unterrichts insbesondere auf Realgymnasien“ (Heilbronn 1883) bewiesen, dafs er eine ideal angelegte, aber auch mit offenem Blick für das Praktische und Nutzbringende begabte Persönlichkeit ist, deren Führung man sich getrost überlassen kann. Der Inhalt seiner neuen Schrift soll im folgenden in grofsen Zügen mitgeteilt werden.

A. Aussprache. Bei dem Betriebe der modernen Sprachen handelt es sich nicht nur um Eindringen in die Litteratur; eine moderne Sprache soll auch gesprochen werden, und zwar nicht geradebrecht und in lächerlichem Kauderwelsch, sondern möglichst rein, möglichst der nationalen Aussprache nahekommend. Die Aufgabe, deutschen Schülern eine französische Aussprache beizubringen, wurde früher zu leicht genommen. Einerseits hielt man die Verschiedenheit der französischen Lautwelt von der deutschen für gar nicht so grofs und glaubte mit mäfsiger Bemühung sein Ziel erreichen zu können, andererseits schätzte man den Wert des Erwerbes einer echten Aussprache nicht hoch und hielt es nicht der Mühe für wert, eine erhebliche Kraft darauf zu verwenden. Das Bedürfnis der Umkehr wurde durch verschiedene Einflüsse geweckt: der gesteigerte Verkehr, die

beständig wachsende Berührung der Angehörigen der verschiedenen Nationen öffnete die Augen über die Dürftigkeit der bislang erworbenen Kenntnisse; die rein philologische Beschäftigung mit den neueren Sprachen und ihren Mundarten führte allmählich zur Betrachtung des physischen Bestandes derselben; die naturwissenschaftliche Forschung bemächtigte sich des physiologischen Gebietes der Spracherzeugung und gelangte zu überraschend sicheren Resultaten; die Pädagogik erkannte, dafs dem Unterricht immer echtere Ziele zu setzen und die besten Wege dazu zu beschreiten seien.

Wie weit freilich sollen wir gehen? Soll der Ruf „Französisch wie die Franzosen" unsere Losung sein? Wer da weifs, ein wie bunt schillerndes Gewand die Aussprache im Mund selbst der gebildeten Franzosen trägt; wer erwägt, dafs derselbe Mund mehr als eine Lautsprache hat, je nachdem er plaudert oder redet oder vorträgt oder Einfaches liest oder Gehobenes; wer sich klar macht, dafs bei der grofsen Anzahl Schüler, bei dem ungleichen Mafse ihrer Gelehrigkeit, bei der immerhin geringen Masse der auf das Fach verwandten Zeit, bei dem beständigen und tagtäglichen Eindringen der heimischen Laute in die fremde Lautwelt das Einleben der Organe in diese gewaltig erschwert wird, kann sich unmöglich auf die Seite des Phonetikers F. Beyer stellen, der da sagt (S. 27 seines Lautsystems des Neufranzösischen): „Wir wollen nun einmal französisch aussprechen lernen wie die Franzosen! es komme einer und sage, wir könnten es nicht!"

Unser Ziel darf nicht sein, die Schüler hinführen zu wollen zu dem, was die gebildeten Franzosen elegantes Französisch nennen; für den Schüler mufs es genügen, überhaupt wirkliches Französisch zu erlernen, ein Französisch, das der Einheimische weder drollig findet, noch als abstofsende Verzerrung seiner Sprache betrachten kann. „Wo die Laute in ihrer Echtheit so weit angeeignet sind, dafs kein unzulänglicher Ersatz zur Verwendung zu kommen pflegt; wo der Wortton die richtige Stelle trifft und die Satzbetonung nicht auf falscher Linie einherschwebt, wo die Worte sich im Tempo wirklicher Rede zusammenfügen und nicht als aneinander gereihte Vokabeln mit ungleichen Zwischenpausen zum Vorschein kommen, da ist solches Können erreicht, das die hörenden Nationalen befriedigen wird."

Um der Lösung dieser Aufgabe näher zu kommen, bedarf es zunächst der Aneignung der richtigen Einzellaute, denn mit geringen Ausnahmen decken sich die französischen und deutschen Laute nicht. Natürlich darf nicht auf alle feinen Nuancen eingegangen werden, die die Phonetik ermittelt hat, aber gewisse Dinge sind es, auf deren Einübung unnachsichtig gesehen werden mufs, z. B. die helle Klangfarbe des kurzen *a*, der geschlossene Charakter der Laute *i*, *ü*, *u*, die Scheidung zwischen stimmlosen und stimmhaften Konsonanten, die richtige Bildung der Nasallaute, die energische Aussprache des *r*, der eigentümliche Klang des langen offenen *o* vor *r* und des entsprechenden *eu* u. a. m.

Von einigen Seiten ist befürwortet worden, die familiäre Sprache der Franzosen auch in unseren deutschen Schulen zu lehren, also etwa *quat'* statt *quatre*, *capab'* statt *capable* zu sprechen (es ist übrigens ein Irrtum Münchs, zu glauben, dafs *capab'* mit vollständiger Verstummung des Schlufskonsonanten gesprochen wird: ein feines Ohr hört hinter dem *b* doch noch etwas, was an ein *l* erinnert); für *il y a* — *iya* zu sagen, oder gar die stark nach *e* hingehende Pariser Aussprache des hellen *a* zu lehren. Es sind das Geziertheiten, die man bei „Commis-Voyageurs" findet, die aber nicht nachzuahmen sind. Es empfiehlt sich, sich an die gehobenere Sprechweise zu halten.

Nach der Einübung der Einzellaute ist die Befähigung zum rechten Zusammenhang anzubahnen und die Verbindung einer Reihe von Worten zu einem ununterbrochenen Lautganzen zu üben. Die Bindung, besonders die Funktion wortauslautender Konsonanten als Anlaute für das nächste, vokalisch beginnende Wort ist mit aller Strenge durchzuführen (notre homme — no-trom).

Von der Bindung des *s*-Lautes, die in mehreren Schulgrammatiken streng durchgeführt ist, spricht Münch gar nicht; diese Bindung wird bekanntlich von den Franzosen sehr willkürlich gehandhabt, und es ist ein schwerer Irrtum, zu glauben, dafs jeder *s*-Laut zu dem folgenden Vokal hinübergezogen werden müsse.

Von einigen wird verlangt, dafs zur Einübung der Aussprache die Lautumschrift herangezogen werde, und dafs eine zusammenhängende phonetische Belehrung gegeben werde. Durch die neuen Lehrpläne wird beides im wesentlichen abgelehnt, und auch die Mehrzahl der denkenden und versuchenden Fachmänner scheint

sich dieser Ablehnung zugewandt zu haben. Die zeitweilige Anwendung der Umschrift ruft orthographische Unsicherheit hervor und bildet eine entbehrliche Mehrbelastung des Schülers, darin sind die meisten einig, wenn auch mehrfach das Gegenteil versichert worden ist. Doch soll man in seinem Bedenken nicht so weit gehen, jede gelegentliche Hilfe durch zeichenmäfsige Fixierung der zu unterscheidenden Laute auszuschliefsen oder jede Aufklärung über die Entstehung der Laute zu vermeiden. Nur sollen diese Mittel gewissermafsen in die Reserve gestellt werden, nicht von ihnen der Ausgang genommen, nicht ihre Verwendung System werden.

Als das Rätlichste erscheint Münch „ein der Lautaneignung gewidmeter Vorkursus von etwa einem Monat, mit planvoller Anordnung der zu erlernenden Laute, Vorführung und Festlegung derselben in Musterwörtern, Behandlung fast sämtlicher Laute als neuer und fremder, Benutzung von Umschriftzeichen als gelegentliche und vorübergehende Hilfe, ähnliche Verwendung von theoretischer Aufklärung, allmähliches Entstehenlassen einer Lauttafel, Mitteilung des orthographischen Wortbildes wie der Wortbedeutung bald nach der erfolgten lautlichen Vorführung, baldige Verbindung der gelernten Wörter zu Gruppen und Sätzchen, Gewöhnung an die Satz- oder Wortgruppenbetonung von Anfang an.“ Bei diesen Übungen ist grofse Lebhaftigkeit des Betriebes, rasches Tempo, volle Aufmerksamkeit, Wetteifer der Schüler, Unerbittlichkeit gegenüber dem Fehler der Lässigkeit und volle Schärfe des Ohres beim Lehrer unabweisbare Forderung. Und da das Erlangte durch das fortwährende Eindringen der deutschen Laute, der deutschen Umgebung nur zu leicht verloren geht, so ist auch auf den höheren Stufen vor fortwährender Übung und Wiederholung nicht zurückzuschrecken.

B. Das Sprechen. Von seiten einiger Reformer ist die Behauptung aufgestellt worden, dafs sich in Bezug auf das Französisch-Sprechen alles wirklich Wünschenswerte leisten lasse, und sie sind überzeugt, dafs es zu leisten — auch auf Kosten anderer, sonst hochgeschätzter Ziele — wünschenswert sei. Eine ruhige und verständige Abwägung wird die Erkenntnis zeitigen, dafs die Lösung der Aufgabe eine ganz bescheidene bleiben mufs, dafs man das Ziel gewissermafsen auf halbe Höhe setzen mufs, um so weit wenigstens wirklich zu gelangen, und dafs auch dann noch eine Unmasse von Erwägung, Umsicht und Arbeit nötig ist. Der Kampf gegen Ungenauigkeit in Einzellauten und Betonung mufs scharf geführt, die Bequemlichkeit des Schülers beständig aufgestachelt werden, ein- oder zweimalige Wiederholung der Frage darf nicht gescheut werden; wenn irgend wo, so wird hier von dem Lehrer intensive Arbeit verlangt.

Die Übungen im Französisch-Sprechen können bereits auf der Unterstufe beginnen; jedes allmähliche, stückelnde Hervorbringen der Antwort ist zurückzuweisen; der Schüler hat sich die Antwort zurechtzulegen und dann zu sprechen; seine Antworten sollen nicht Übertragungen deutsch gedachter Antworten in das Französische sein, sondern unmittelbar aus dem auch sprachlich schon vorhandenen und bereit liegenden Stoffe heraus gegeben werden. Empfohlen werden einfache Rechenoperationen, auch die Geographie Frankreichs. Kürze der Fragen und Antworten ist auf der Unterstufe, ja für die ganze Schulzeit, die Norm. — Schwieriger sind die Übungen in den aufsteigenden Klassen. Der Reiz der Neuheit und die Knabenfrische tritt zurück, die Schüler werden befangen, die geistigere Seite des Sprachunterrichts tritt in den Vordergrund. Um so energischer mufs die Fähigkeit, einfaches Französisch zu verstehen und einfache Antworten möglichst unmittelbar zu geben, weiter geübt werden; der Schüler mufs der zusammenhängenden Rede des Lehrers folgen können; sich in längerem Zusammenhang ohne wesentlichen Anstofs ausdrücken zu können, werden nur wenige Befähigte lernen.

Wenn einige Fachleute darauf sehen, dafs die Schüler immer in ganzen Sätzen antworten, so meint Münch mit Recht, dafs gerade Zusammenhang und Flufs dadurch sehr geschädigt werden können, und aufserdem die Natürlichkeit, so dafs man sicher klug thut, kein Gesetz daraus zu machen, oder doch höchstens für eine Anfangsstufe.

Die Sprechübungen haben sich zunächst anzuschliefsen an Gegenstände der nächsten Lebenssphäre: das wäre also der menschliche Körper, seine Bekleidung, die Ausstattung der Wohnräume, die gewöhnlichsten Utensilien und Hantierungen, das Schulleben, dazu Stadt und Land, Erde und Himmel, Gesundheit und Krankheit, Reisen und Arbeiten u. s. w., und damit dann zugleich Anschlufs an das einfachste geographische und wohl auch naturgeschichtliche

Wissen. Dieses Sprechgebiet mag sich durch einen gröfseren Teil der Schulzeit hinziehen, Wiederholung bleibt noch für die oberste Stufe erforderlich. — In zweiter Linie an die Lektüre, die auf den untersten Stufen sich zur Verwandlung in Sprechstoff von Anfang bis zu Ende eignet. Auf der oberen Stufe wird es sich empfehlen, Einzelnes und Bestimmtes zur näheren Wiedergabe heraus zu greifen, nicht aber verflachende Inhaltsangaben zu kultivieren oder alles Einzelne in die „Mühle der übenden Besprechung“ zu nehmen.

Auch die Grammatik kann da, wo ein gewisser Grad von Sprechfertigkeit erzielt ist, in das Gebiet der Sprechübungen hereingezogen werden; handelt es sich jedoch um die Vermittlung tieferer, neuer Erkenntnis, um die Begründung grammatischer Erscheinungen, um feinere Begriffsunterschiede, sowie um tiefer gehende Erklärung der Lektüre (zumal der poetischen), so darf auf die Muttersprache nicht verzichtet werden.

Über ein bescheidenes Ergebnis wird man, wie gesagt, nicht hinauskommen. „Aber dafs etwas vorhanden sei, ein Mafs von Gewöhnung, von Sicherheit, von Unmittelbarkeit und Leichtigkeit in Aufnahme und Erwidern, und ein Mafs von verfügbarem Sprechmaterial, dafs mit beidem der Weg zu wirklich sprechendem Beherrschen der Sprache betreten ist und man nur auf der Linie fortzuschreiten braucht, das ist wertvoll genug, um mit Ernst angestrebt zu werden “

C. Grammatik. Nachdem die Grammatik bisher eine herrschende Stellung im Sprachunterrichte eingenommen hatte, ist sie durch die neueren Bestrebungen recht in den Hintergrund gedrängt worden; einige möchten sie ganz aus dem Unterricht verdrängen und die Sprache nur durch Nachahmung lernen lassen; andere wollen sie nicht in einem bestimmten inneren Zusammenhange lehren, sondern das Einzelne rein gelegentlich, an der Lektüre, je nach Bedürfnis; andere, in der Meinung, unfreudige Abhängigkeit durch Freude an Selbstbethätigung zu ersetzen, wollen die Schüler ihre Grammatik sich selbst machen lassen. Sämtliche Ansichten scheinen verfehlt: mit dem, auch zumeist von Laien empfohlenen Verzicht auf grammatischen Sprachbetrieb überhaupt wird sich pädagogische Besonnenheit schwerlich je zurechtfinden; die rein gelegentliche Behandlung der Grammatik je nach dem Bedürfnis der Lektüre und ohne bestimmten Lehrgang kann gleichfalls nicht ernstlich in Frage kommen, selbst wenn man später die vorgekommenen verwandten Spracherscheinungen in einer Art von System zusammenfassen wollte: nicht nur das geringe Mafs der bereits erzielten allgemeinen geistigen Klärung steht dem im Wege, sondern auch die Knappheit der verfügbaren Zeit, da diese Methode nicht ein kürzeres, sondern ein längeres Zeitmafs erfordert; dafs der Schüler sich seine Grammatik selbst schaffe, indem er nach Anleitung des Lehrers die ihm aufstofsenden grammatischen Erscheinungen einträgt und allmählich sie zum System entstehen sieht, ist schön gedacht, aber wegen der unausgesetzten, zeitraubenden Kontrolle seitens des Lehrers, wegen der durch zufällige Umstände möglichen Lückenhaftigkeit, wegen der Abstumpfung des Reizes der Selbstthätigkeit beim Schüler nicht durchführbar: „der induktive Betrieb der Grammatik bedeutet nicht so vollkommen Schönes, wie man gerne glaubt; die Freude des Selbstbeobachtens bleibt nicht stets lebendig, ein hinlänglich breiter Anschauungsstoff kann nicht immer beschafft werden, die Menge des Gesetzlichen wird sich doch zu Zeiten übermächtig erweisen.“

Es mufs wirklich planmäfsig Grammatik getrieben werden, denn eine gewisse Summe grammatischen Wissens ist für die Bildung auch der einfachsten Sätze nötig, und über die logische Schulung, welche der Betrieb der Grammatik mit sich bringt, darf zielbewufste Pädagogik nicht hinwegsehen. Freilich mufs dabei ein wohlüberlegtes Unterscheiden von Wichtigem und Unwichtigem stattfinden; die bisher vielgebrauchten älteren Grammatiken sündigen durch ein planloses Vielzuviel.

Gewöhnlich vollzieht sich der grammatische Unterricht in drei Kursen, die als konzentrische Kreise gedacht werden können. Der erste Kursus umfafst die regelmäfsige Konjugation neben derjenigen von *avoir* und *être*, dazu elementare Gesetze vom Substantiv, Adjektiv, Adverb, Pronomen und Zahlwort; das Zahlwort gerade liefert neben der Konjugation, bei welcher übrigens man sich vor Darbietung des Schemas nicht scheuen darf, den besten Stoff zu reichlicher Übung. Dieser grammatische Stoff, der aus den ersten, nachahmenden Sprechübungen und der ersten Lektüre erwächst, mufs durchaus zum unbedingtesten Können werden. — Auf den zweiten Kursus fällt als grammatischer

Lehrstoff so viel aus Formenlehre und Syntax, dafs die wichtigsten Gesetze wirklich angeeignet sind und der Bewältigung französischer Lektüre betreffend das grammatische Verständnis im allgemeinen kein Hindernis mehr erwächst. Gerade auf dem Gebiete der Syntax bedarf es einer geschickten Auswahl der vorherrschenden Regeln, und diese erfordern fortgesetzte und reichliche Übung, um möglichst sicheres Eigentum der Schüler zu werden. — Sechsklassige Schulen werden nunmehr noch einen gedrängten Wiederholungskursus folgen lassen. -- Auch beim dritten Kursus ist Bescheidung auf einfache Ziele ratsam. Es handelt sich weniger um Vertiefung und Vergeistigung, weniger um Vollständigkeit und Wissenschaftlichkeit, als um das wirkliche Bedürfnis, das vor allem ist: Festhalten des Erworbenen, das doch immer wieder zu zergehen oder sich zu verwirren droht Hier sind Wiederholungen, die zum Zweck der Anregung und festeren Vernietung unter neuen Gesichtspunkten und mit veränderter Zusammenstellung zu machen sind, so recht am Platze. Die stoffliche Ergänzung geschieht nach Gelegenheit und Bedürfnis. Ein wenig geschichtliche Aufklärung darf hie und da hinzukommen. Die Stilistik, diese weiter geführte Grammatik, empfängt die beste Pflege durch aufmerksames Übersetzen aus dem Französischen, wobei das wahre Verhältnis der beiden Sprachen auch in grammatischer Hinsicht zum Ausdruck kommen kann und mufs.

Beim Betrieb der Grammatik sind natürlich Übungen nötig. Nachdem von der Anschauung des grammatischen Gesetzes im Beispiel ausgegangen ist, ist es wünschenswert, dafs solcher Beispiele mehrere geboten werden, dafs auch die Schüler Beispiele bilden oder doch gegebene umbilden. Die Beispiele seien zahlreich, einfach, inhaltlich nicht den verschiedensten Sachgebieten in unvermitteltem Wechsel angehörig. Musterbeispiele sind einzuprägen. — Vor allen Dingen kann aber das Übersetzen ins Französiche nicht entbehrt werden. Zugeben mufs man, dafs „das in dem Übersetzen liegende stete Gegenüberstellen der beiden Sprachen zur sicheren Bewegung in der fremden nicht der natürliche Weg ist, dafs hierbei die Bethätigung sich nie von Reflexion löst, und dafs damit also die wirkliche Beherrschung nicht gefördert wird." — Aber nur wenige Fachleute wagen so weit zu gehen, dafs sie auf das Übersetzen überhaupt verzichten wollen und dasselbe für eine Kunst erklären, die die Schule nichts angehe. Diese Leute verkennen, welch strenge Gedankenschulung in der ihrer selbst bewufsten Übertragung liegt, welchen Wert die gesicherte und geordnete Verbindung der Vorstellungskreise bei der erst zu geistiger Festigkeit, Klarheit, Geschlossenheit zu erziehenden Jugend hat. „Der letzte Zweck bei unserem französischen Unterricht ist trotz allem nicht das Können dieser Sprache um jeden Preis! Und so haben denn bis jetzt auch die amtlichen Lehrpläne, bei welchen Besonnenheit in vollerem Mafse Pflicht ist, als für die schriftstellernden Fachmänner, sich jene Forderung noch nirgendwo zu eigen gemacht."

D. Schriftliche Arbeiten. Während früher die schriftlichen Arbeiten fast ausschliefsliche Hochachtung genossen, und bei der Beurteilung des Schülers fast allein ausschlaggebend waren, haben sie, seitdem das Sprechen als Ziel wieder aufgerichtet ist, sich eine Einbufse gefallen lassen müssen. Doch kann auf sie nicht verzichtet werden; nur müssen sie weniger darauf hinausgehen, Verstand und Wissen zu kontrollieren, als vielmehr in den Dienst der Wiederholung treten, das Erworbene in variierter und befestigender Darstellung zu bethätigen.

Diese Übungen haben, sobald ein kleiner Vorrat von orthographischen Wortbildern angeeignet ist und eine gewisse Variation der Zusammenstellung und Verwendung möglich wird, schon in der Unterstufe zu beginnen. Kleine Diktate, kleine Übertragungen können vorgenommen werden; dazu kommen bald Umbildungen; die Umsetzung vorhandenen Materials unter grammatischem Gesichtspunkt, wie Tausch des Numerus oder des Tempus, sowie der Person u. s. w., ferner französische Beantwortung französisch gestellter Fragen, selbstverständlich aus ganz bekanntem Material heraus. Ja, auch die Wiedergabe einer gründlich durchgenommenen kurzen Erzählung oder Beschreibung ist schon auf der Unterstufe möglich. — Alle diese Übungen werden sich in angemessener Fortentwickelung auch auf die mittlere Stufe übertragen. Für die häuslichen Arbeiten sind Übersetzungen deutschen Textes in das Französische wegen der nur zu häufigen Unselbständigkeit der häuslichen Arbeit zu meiden; man gebe Aufgaben, die ein gewisses Mafs von Freiheit gewähren, die sich an den Klassenunterricht strikter anschliefsen, und in denen der Schüler

seine Aufmerksamkeit, mit der er dem Worte des Lehrers gefolgt ist, beweisen mufs. Als Klassenarbeiten dürfen jene Übertragungen von Zeit zu Zeit vorkommen, da sie doch eine Art Kontrolle bedeuten, die man klug thut, nicht missen zu wollen; doch müssen sie hinlänglich vorbereitet sein und am besten im Anschlufs an Gelesenes erfolgen. Diktate werden meistens empfohlen, doch lassen sich Bedenken gegen sie nicht unterdrücken: die Übung ist leicht zu einfach, um anderen ernstlicheren Forderungen die Zeit entziehen zu dürfen, oder sie bewegt sich zu sehr im Ungewissen und giebt fehlerhaften Wortbildern Entstehung, die doch zu meiden didaktisch klüger ist. Die Nachbildung eines zusammenhängenden Stoffes ist dagegen allmählich mehr zu pflegen, sei es nach einem gelesenen, dann aber dem Auge entrückten Texte, sei es nach wiederholt vorgelesenem und vielleicht auch zuerst mündlich gemeinsam reproduzierten Texte, endlich auch nach einem in deutscher Sprache bekannt gewordenen Stoffe (Erzählung oder Beschreibung), wobei natürlich eine eingehende Vorarbeit von nöten ist. Ganz besonders empfiehlt Münch die Anfertigung von Briefen, welche wirkliche und natürliche und nicht fernliegende Lebensverhältnisse betreffen.

Die Pflege freierer Arbeiten von früh an bringt es mit sich und hat meistens geradezu den Zweck, dafs neben dem Grammatischen das Stilistische beachtet wird, und dafs so der Übergang gebahnt wird zu dem auf der Oberstufe verlangten Aufsatz. Der französische Aufsatz, der sich nicht, wie sein lateinischer Bruder, die Beschränkung auf ein enges und abstraktes Stoffgebiet, auf pathetisch-schablonenhafte Umkleidung von Alltagsbetrachtungen oder Darstellung von Vorgängen aus einem schmalen Gebiet der Weltgeschichte zum Ziel setzen darf, der nicht eine Auswahl aus einer Sammlung stereotypierter Wendungen sein darf, befleifsige sich der Einfachheit, Natürlichkeit und inneren Wahrheit und setze sich ein schlichtes Ziel, das der Schüler, dem bekanntlich eine Darstellung in der Muttersprache noch Mühe genug macht, auch wirklich erreichen kann. Eine ordentliche Vorbereitung jedes einzelnen Themas — mit Ausnahme der Klausuraufsätze — ist von nöten. Was die Themata betrifft, so können sie sein: Arbeiten in engem Anschlufs an die erledigte Prosalektüre, z. B. Inhaltsangaben, Betrachtung des Gelesenen unter bestimmtem Gesichtspunkte, Beantwortung einer bestimmten Frage aus dem Gelesenen; ferner im Anschlufs an die poetisch-dramatische Lektüre, z. B. inhaltliche Analyse von Teilen eines Dramas, Gang der Handlung, Auflösung des Knotens, geschlossenere Bilder aus dem Ganzen, Charakteristiken; Arbeiten aus dem Gebiet der Geschichte, z. B. freiere Darstellung von wohlbekanntem Stoffe, Parallelen, geschichtliche Porträts; Sentenzen zu behandeln ist nur dann rätlich, wenn der Erweis an fest umschriebenem geschichtlichem Stoffe zu erfolgen hat; nicht auszuschliefsen sind Briefe mit geeigneter Unterlage. Besonders an lateinlosen Vollanstalten wird die Beschreibung gepflegt werden, die gelegentlich Themata aus dem naturwissenschaftlich-technischen Gebiete oder dem geographischen entnehmen wird, auch mit der Beschreibung eines Bildes, einer Gegend, einer Reise sich befassen darf, natürlich nach der Lektüre oder nach Vorbesprechung. — Der Lehrer aber hat bei der Beurteilung der Aufsätze darauf zu sehen, dafs sie nicht nur grammatisch korrekt sind, sondern auch stilistisch genügen, indem sie gute französische Prosa widerspiegeln und nicht eine mühsam zusammengestoppelte Übersetzung deutscher Sätze bilden. Auf richtige französische Interpunktion ist besonders zu achten. — „Ob auch bei sorgfältiger Pflege der französische Aufsatz die Blüte des französischen Unterrichts an unseren Lehranstalten bilden könne, mufs mindestens ganz fraglich bleiben; auch darf man wohl überhaupt ein volles, sicheres, gewandtes Verständnis guter Schriftsteller höher schätzen."

E. Die Auswahl der Lektüre. Die Frage, ob Lesebuch oder Schriftstellerlektüre, ganz bei Seite lassend, befafst sich Münch nur mit der Lektüre der Schriftsteller, bei diesem interessanten Thema besonders gern verweilend. Er warnt ausdrücklich davor, allzusehr in die Höhe zu gehen und zu sehr in die Tiefe herabzusteigen. Mirabeaus Reden, Guizot's Geschichte der Civilisation in Europa, das Meiste aus Taine's *Origines de la France contemporaine* einerseits sind zu hoch; anderseits ziemt es sich nicht, die Lektüre der Kinderstube in die Mittelklassen einzuführen, die Reime des halbbewufsten Lebensalters daselbst nachlallen zu lassen oder die Erzählungen der ersten kindlichen Lesebücher zu traktieren, während gleichzeitig Cäsars gallische Feldzüge oder Xenophons Kriegsmemoiren behandelt werden. Etwas anrüchige Lustspiele sind aus der Schule zu ver-

bannen, ebenso alles Hohle, Unwahre, Gespreizte, Süfsliche, sowie alles, was in seiner Art nur zweiten oder dritten Ranges ist und darum dem Besseren die Zeit nicht rauben dürfte. Die geschichtliche Lektüre hat die Geschichte Frankreichs zu berücksichtigen, und zwar die Perioden, in welchen sie für Europa von unmittelbarer Bedeutung gewesen ist, aber auch Perioden derselben, die von Wichtigkeit an sich sind, im Schulunterricht aber mit kurzen, zusammenfassenden Wendungen abgethan werden (Jeanne Darc, Hugenottenkrieg, der Normannensieg über England, 1870). Auch geschichtliche Werke mehr betrachtenden Inhalts sind empfehlenswert, z. B. Michaud's *Mœurs et coutumes des croisades*, und desselben Verfassers *Influence et Résultats des croisades;* Guizot, Thierry, Taine in verständiger Auswahl. Rein litterarhistorische Lektüre ist abzuweisen; die Memoirenlitteratur gehört eher in das neuphilologische Seminar, doch sind — taktvolle Behandlung des Lehrers vorausgesetzt — die Erinnerungen Sarcey's in *Le Siège de Paris* oder D'Hérisson's im *Journal d'un officier d'ordonnance* durchaus zu empfehlen. Biographieen wie Guizot's *Étude sur Washington* und Mignet's *Vie de Benjamin Franklin* hält Münch für sehr geeignet, trotzdem sie nicht der französischen Geschichte angehören. Reden werden lieber vermieden, Mirabeau ist für die Schule nicht geeignet, ebensowenig die Briefe der *Madame de Sévigné*. Philosophische Schriften wie die von Descartes und Pascal verbieten sich, solche aus dem Gebiete der Naturwissenschaften und der Technik, auch der Geographie und Gesellschaftskunde scheinen angebracht, desgleichen solche, welche das wissenschaftlich Lehrhafte mit dem Praktischen oder Phantastischen verbinden, wie z. B. Jules Verne. Damit kommen wir zur Erzählungslitteratur, die in neuester Zeit einen breiten Raum eingenommen hat, und die bei guter Behandlung zu einem höchst erwünschten Bildungsmittel werden kann: nicht nur, dafs der Schüler sich einen bedeutenden Wort- und Phrasenschatz erwerben kann, nicht nur, dafs sie in die Anschauungs- und Gefühlsweise des fremden Volkes trefflich einführt, giebt sie auch zu erfolgreicher Analyse und zu nützlichen Übungen gute Gelegenheit. Aber der zugrunde gelegte Stoff bedarf sorgfältiger Auswahl. — Unter den klassischen Tragödien eignen sich Corneille's *Horace* und Racine's *Britannicus*, *Athalie* und *Phèdre* zur Lektüre; allen sonstigen Tragödiendichtern bleibt die Thür am besten geschlossen. Von Molière's Komödien wird auf den *Tartuffe* am richtigsten verzichtet; einen recht überlegenen Lehrer und eine gute Prima erfordert der *Misanthrope;* die *Femmes Savantes*, der *Avare*, der *Bourgeois Gentilhomme*, allenfalls auch die *Précieuses ridicules* sind zu berücksichtigen. Gute moderne Lustspiele giebt es die Menge, aber sie gehören nur zum verschwindend kleinen Teile in die Schule; an der Spitze aller steht Sandeau's *Mlle de la Seiglière*. — Epische Dichtungen gehören nicht in den französischen Unterricht, gegen Boileau's *Art poétique* wäre nichts einzuwenden, wenn das litterarisch-ästhetische oder litteratur-historische Ziel das mafsgebende für unseren Unterricht wäre. — In der epischen Lehrdichtung genügt die Bekanntschaft mit La Fontaine's Fabeln. — In Bezug auf die lyrische Dichtung darf man sich nicht auf Béranger beschränken, sondern hat die besten lyrischen Erzeugnisse der neueren Zeit zu berücksichtigen, besonders Coppée.

F. Die Behandlung der Lektüre. Bei der Behandlung der Lektüre, welche im Mittelpunkt des Unterrichts stehen mufs, ist zunächst das Lesen zu berücksichtigen. Mit gröfserer Strenge als beim Sprechen ist auf die Richtigkeit und Reinheit der Laute zu achten, ist fliefsende Verbindung, sinngemäfse Wortgruppierung, echter Satzton und geeignetes Tempo anzustreben. Es geschieht dies durch ausdauernde Übung und planvolle Pflege des Lesens. Zu empfehlen ist das Zerlegen des Textes in Sprachtakte auch noch auf der Mittelstufe; die wirklich lückenlose Aneinanderreihung der zur Gruppe zusammengehörigen Worte oder vielmehr Laute ist unerbittlich zu erzwingen. Zu der Arbeit ist die ganze Klasse heranzuziehen, sie mufs selbst am Schlufs der Sätze oder Abschnitte korrigieren, was anspornt und das Gehör schärft; immer wieder mufs aber auch der Lehrer von Zeit zu Zeit vorbildlich lesen. Das Lesen hat bei Beginn des Stückes, vor allem aber am Abschlufs der gesamten Beschäftigung mit einem Textabschnitt zu erfolgen. Auf oberen Stufen kann man sich, bei durchsichtigem Lesestoff, zu Zeiten an dem Lesen genügen lassen und durch eingestreute kontrollierende Fragen sich von dem Verständnis des Einzelnen überzeugen.

Findet eine Übersetzung statt, so hat sie in gutem Deutsch zu erfolgen; notdürftige Verdolmetschung verbietet die Rücksicht auf die

Muttersprache. Doch mufs der guten Übersetzung, die oft eine Kunst ist, die Richtigkeit der Übersetzung vorangehen; der Lehrer mufs sich überzeugen, dafs der Inhalt richtig gefafst ist, dafs das in den Worten Dargestellte auch wirklich geschaut wird, dafs die Einzelausdrücke und die zusammenhängenden Wendungen richtig verstanden werden. Durch die sorgfältig gepflegte Übersetzung wird das unterscheidende Sprachgefühl für beide Idiome entwickelt. Wenn dann der Text „durch die verständige Übertragung für das Bewufstsein des Schülers Leben gewonnen hat, mufs er in seiner eigentlichen Gestalt desto volleres Leben gewinnen: nun kann der Text mit Sinnbetonung und mit Freude an der Sinnbetonung, er kann frei und sicher gelesen und reproduziert werden."

Die Erklärung des Textes hat zunächst nur zu geben, was zu unmittelbarer Erschliefsung des Sinnes an Hilfe nötig, und was ein volleres Verständnis der Sache zu vermitteln geeignet ist, also besonders Realien und Aufschlüsse über schwierige Wörter und Wendungen. Es ist sodann streng darauf zu achten, dafs der Zusammenhang und der Fortschritt der Gedanken regelmäfsig durchdrungen wird, und zwar nicht blofs im Grofsen und Ganzen, sondern auch bestimmt im Einzelnen. Der Übergang zu den Sprechübungen bietet sich so von selbst.

Aufser zu Sprechübungen wird sich die Lektüre verwenden lassen zu gelegentlichen Rückübersetzungen, zu Schreibübungen, wobei die Inhaltsangaben zu meiden sind, der Stoff vielmehr unter einem besonderen Gesichtspunkt zu betrachten und wiederzugeben ist, zu grammatischer, stilistisch-phraseologischer, onomatisch-synonymer Spracherkenntnis. Auch aufserhalb des französischen Unterrichts sollte die Verwertung der französischen Lektüre nicht fehlen; z. B. bieten sich geschichtliche und betrachtende Stoffe zu gelegentlicher Verarbeitung im deutschen Aufsatz dar. — Hieran schliefst Münch einige Fingerzeige über die Behandlung der Poesie, worin er besonders eine poetische, wohlklingende Übersetzung seitens des Lehrers verlangt.

G. Der Wortschatz. Eine bedeutungsvolle Stelle im Gesamtplan ist der Erwerbung einer reichlichen Wortkenntnis zuzuweisen. Pädagogisch ungenügend ist es, täglich eine gewisse Anzahl von Vokabeln lernen zu lassen und abzufragen; die Vokabeln müssen vielmehr in einem lebendigen Zusammenhange geboten werden. Texte, welche ein bestimmtes Sachgebiet verarbeiten, vor allen Dingen Anschauungsbilder, sind der richtige Weg, um dem jugendlichen Alter einen umfassenden Wortvorrat in kurzer Zeit zu verschaffen. Wiederholungen sind auch auf höheren Stufen nicht zu versäumen, wobei von dem Schüler Beispielbildung, Frageformung u. a. zu verlangen ist; denn wenn die Wörter möglichst in sinnvollen Verbindungen vorkommen, wenn sie möglichst wenig abgesondert gefragt werden, dann sitzen sie um so fester.

H. Nebengebiete des Unterrichts. *a) Synonymik.* Die Lehre von den Synonymen hat sich auf das Wichtigste und Brauchbarste zu beschränken. Sie ist nicht nach einem Lehrbuch zu lehren, sondern wird sich aus dem Unterricht selbst ergeben. Die Schüler haben den Unterschied selbst zu finden und ihn dann an kurzen Mustersätzen festzuhalten. Empfohlen wird, dafs innerhalb der einzelnen Schule eine feste Vereinbarung für die Fachlehrer bestehe über den Umfang des Stoffes und etwa auch über seine Verteilung auf die Stufen, namentlich aber über die Auffassung der Synonyma selbst.

b) Stilistik. Unterweisung in der Stilistik soll nicht systematisch, vielmehr gelegentlich erfolgen, bei dem Nach- und Umbilden französischer Texte, bei mündlicher Übertragung aus dem Deutschen und den schriftlichen Arbeiten, besonders den Aufsätzen. Bekämpfung der Germanismen und Bekanntschaft mit den Gallizismen bleibt Hauptziel der Stilistik, die oft genug in das Gebiet der feineren Grammatik hineingreifen wird. Empfohlen wird die Zusammenstellung des stilistischen Lehrstoffes in Ulbrich's Grammatik; auch Plötz hat eine Fülle stilistischer Bemerkungen in seinem Lehrbuch, dessen genaue Durcharbeitung auch heut noch, wo die Zahl der Grammatiken die Hunderte übersteigt, nicht genug angeraten werden kann.

c) Verslehre. In das Wesen des französischen Verses einzuführen ist schwer, und unpädagogisch wäre es, alle Regeln und Ausnahmen, die in den „Verslehren" zu finden sind, vorzuführen. Doch ist von der Theorie des Verses so viel zu geben, als nötig ist, um das Verständnis, die rechte Auffassung zu sichern, und als dazu dienen kann, ihn richtig zu lesen. Es wird sich dabei namentlich um den heroischen Vers handeln.

d) Litteraturgeschichte. Das Vor- und Nachbeten von schöngeistigen Urteilen ist zu meiden,

doch ist eine ausreichende Orientierung über die grofsen Namen der Litteratur am Platze, besonders wenn sie sich an die Lektüre der Autoren oder an das Lesebuch anschliefsen kann. Auch die Beziehungen, die zwischen der französischen Litteratur und anderen, besonders der deutschen, bestehen, sind klar hervorzuheben; doch umfafst die Liste der von Münch als in den Kreis der Betrachtung zu ziehenden Schriftsteller mehr, als die Schule bewältigen kann. Bei der litterar-geschichtlichen Orientierung ist die französische Sprache anzuwenden.

e) *Sprachgeschichte.* Diese gehört nicht in die Schule; doch wird man gut thun, lateinkundige Schüler der obersten Klasse auf gewisse grofse, leicht erkenntliche Gesetze hinzuweisen und ihnen somit die Augen zu öffnen „für die Thatsache steten Sprachwandels, der zugleich Verfall ist und Neuschöpfung, für das ewige Naturleben der Sprachen, von welchem eine vergangene Schulweisheit nichts wufste und die subalterne Sprachauffassung der Mehrzahl unserer Gebildeten bis jetzt nichts wissen will.“

Dies sind in kurzen Umrissen die Aufgaben des französischen Unterrichts, wie sie einem besonnenen, wohl erwägenden Schulmann vorschweben. Münch fafst in einem weiteren Abschnitt: Die Organisation des Unterrichts noch einmal das vorher Ausgeführte mit Betonung des Wichtigsten zusammen, geht noch einmal auf die Einrichtung des Anfangsunterrichts ein, bespricht die Besonderheit der Schularten (lateinlose Realanstalten, Gymnasien, Realgymnasien) und die Stellung, welche das Französische in ihnen einnimmt, und giebt schliefslich eine dankenswerte, höchst interessante Zusammenstellung der Bestimmungen betreffend das Französische in den verschiedenen Staaten Deutschlands und in Österreich.

Ein vierter Abschnitt befafst sich mit den Hilfsmitteln für den Unterricht, der Fachlitteratur. Derselbe ist *sine ira et studio* geschrieben und zeichnet sich durch Übersichtlichkeit und relative Vollständigkeit aus.

Als Schlufs widmet Münch im Anhang dem Lehrer des Französischen einige die hohe Aufgabe desselben warm schildernde Seiten und bethätigt auch damit, wie edel und wohlwollend sein Herz für die Fachgenossen empfindet.

Nicht minder lichtvoll sind die Ausführungen des Stadtschulrats Glauning in Nürnberg über die Didaktik und Methodik des englischen Unterrichts, und interessant ist es, zu sehen, wie zwei so gewiegte Schulmänner wie Münch und Glauning, sich über wichtige Punkte des neusprachlichen Unterrichts äufsern, oft Hand in Hand gehend, hier und da abweichend, aber immer besonnen prüfend und ein erreichbares Bildungsideal im Auge behaltend.

Somit kann dieser wertvolle Band des Baumeister'schen „Handbuchs der Erziehungs- und Unterrichtslehre für höhere Schulen“ nur warm eindringlichem Studium empfohlen werden; es sollte in keines Lehrers der neueren Sprachen Bibliothek fehlen.

Cassel. A. Kressner.

L. A. Thiers' Expedition der Franzosen nach Ägypten, 1798—1801. Für die oberen Klassen höherer Schulen herausgegeben und mit historischen, geographischen, sachlichen und grammatischen Anmerkungen und einem Wörterbuche versehen von Dr. Chr. Joh. Deter. Verlag von Joh. Deter in Grofs-Lichterfelde. In Kommission bei Rockenstein, Berlin 1893. Gr. 8°. 151 Seiten.

Weshalb trotz dem halben Dutzend Ausgaben des von Thiers so fesselnd geschilderten Unternehmens Bonapartes — darunter so hervorragenden wie die von Foth-Renger und Hartmann-Seemann — noch eine siebente nötig war, ist aus der vorliegenden, langbetitelten Schulausgabe Deters nicht zu ersehen. Der Text, gekürzt, ist in 22 Kapitel, welche Inhaltsüberschriften tragen, eingeteilt. Die Anmerkungen „befinden sich da, wo sie hingehören und willkommen sein dürften, unter dem Text; dem Buche angehängt, würden sie, des Verfassers Ansicht nach, weniger Nutzen bringen“. Im ganzen bieten sie in verständiger Weise dem Schüler die Beihilfen, welche zu einem das Interesse anregenden Lesen, zum Verstehen und Übersetzen notwendig sind. Einige nur erfüllen diesen Zweck nicht. Anm. 9, 1 ist die Aufzählung der Ministerposten, welche das englische Kabinett bilden, zum grofsen Teil eine Anzahl Wörter ohne Inhalt; denn was ist dem Schüler der „Lord Chancellor“, der „Chancellor of the Exchequer“ u. s. w.? Ebenso unverständlich wird dem Leser Anm. 20, 4 sein: die Kopten sind monophysitische Christen; ähnlich

Anm. 46, 6: die Maroniten sind Christen von der Sekte der Monotheleten. Statt grammatischer Erklärung hat Verfasser öfters auf seine französische Formenlehre und seine französische Syntax verwiesen. Angehängt ist ein Verzeichnis der Anmerkungen S. 122—125, darauf folgen eine Anzahl Wörter mit abweichender Aussprache und endlich ein Wörterbuch, „welches den Schüler entlasten und zur Erleichterung seiner Präparationen und Repetitionen dienen soll," S. 129—144. Das letztere ist sorgfältig gearbeitet, aber leider überflüssig. Die Aussprachebezeichnung ist sehr mangelhaft; man glaubt sich in die gute alte Zeit zurückversetzt: *Decaen* sprich dekang, *Mahon* spr. mäóng, *Sheridan* spr. schéhridang, *Talleyrand* spr. tälräng, *Joachim* spr. joaschähm (!) u. s. w. Auch *fusil*, *fusillade* und *fusiller* finden sich unter den Wörtern mit „abweichender" Aussprache. Andererseits fehlen Wörter wie *Keith* zu S. 77, *Culloden* zu S. 39, *Elgin* zu S. 75, *Hutchinson* zu S. 115. Die so notwendige Karte des Schauplatzes der Ereignisse fehlt. Da wird wohl die Hoffnung, welche der Herausgeber am Schlusse der Vorrede äufsert, „dafs das vorliegende Buch bei wohlwollenden und nachsichtigen Beurteilern Anerkennung und Verbreitung in Schulkreisen finden wird," nicht in Erfüllung gehen.

Eschwege. OTTO ARNDT.

F. H. Schneitler, Lehrgang der französischen Sprache für Kaufleute und Vorschule zur französischen Handelskorrespondenz. 3. Aufl. Dresden 1895. Kühtmann. M. 2,20.

P. Brée, Traité de Correspondance commerciale. 10[e] éd. revue par F. H. Schneitler. 2 parties. Dresden 1895, Kühtmann. M. 4,40.

Die erste Auflage von Schneitlers Lehrgang hatte ich, trotz mancher Ausstellungen, im ganzen freudig begrüfst (vgl. Fr.-G. 1891, S. 109) als Hilfsmittel zur Einführung in die kaufmännische Korrespondenz, wo die meisten anderen Lehrbücher versagen oder nicht ausreichen. Bei der praktischen Benutzung bin ich indessen leider von diesem günstigen Urteil einigermafsen zurückgekommen. Es stellte sich eben auch hier heraus, dafs mit den unzähligen Einzelsätzen nicht viel anzufangen ist. Der Schüler mufs eine Unmenge von Vokabeln auswendig lernen (Verfasser verlangt ja selbst das Memorieren), und da sie sich ihm nicht im Zusammenhange darbieten, vergifst er sie schneller wieder, als er sie gelernt hat, oder er verwechselt sie. Es ist eben ein kolossaler Stoff auf engem Raum zusammengedrängt, der selbst für das beste Gedächtnis in dieser Form zuviel wird. Üben soll sich der Schüler dann an deutschen Sätzen. Ja, wenn ein französischer Korrespondent sich den Brief erst deutsch niederschreiben und dann ins Französische übersetzen mufs, dann ist in der Praxis nicht viel mit ihm anzufangen. Etwas besser geworden ist das in der dritten Auflage, in welcher zwischen die Einzelsätze, die sogar hier und da nur aus Einzelwörtern bestehen (z. B. *pour acquit; acquitté*), wirkliche Briefe eingestreut sind; deren sind aber viel zu wenig. Sie sollen auch, wie es scheint, nicht als Muster dienen, sondern „der Schüler soll seine Kraft daran erproben". Die Lautlehre ist besser geworden, wenn sie auch noch mit dem Alphabet beginnt. Die Grammatik ist bedeutend verkürzt und dürfte für ihren Zweck genügen.

Das, was bei dem eben genannten Buche Bedenken erregen mufste, fällt bei Brée weg. Dieses Buch enthält eine aufserordentlich reiche Sammlung französischer Handelsbriefe, die gute Muster bieten und aus denen der Lernende viel Belehrung schöpfen kann. Vorausgeschickt sind allgemeine Anweisungen für die einzelnen Briefarten, die in den früheren Auflagen jedesmal den betreffenden Abteilungen vorangestellt waren. Gegenüber steht hier eine freie deutsche Übersetzung, die wohl zur ersten Instruktion ausreicht; denn aus dem französischen Texte der Einleitung wird der Schüler kaum imstande sein die nötige Belehrung zu ziehen. Ein ausführliches Wörterbuch und Erklärungen sind in einem zweiten Bande vereinigt. Störend ist, dafs in dem Texte bei den zu erklärenden Wörtern, auch wenn die Erklärung nur in der Angabe der deutschen Bedeutung besteht, Zahlen gesetzt sind. Nicht verschwiegen werden darf, dafs der Druck viel zu klein ist.

Weilburg. A. GUNDLACH.

A. Ohlert, Lese- und Lehrbuch der französischen Sprache für höhere Mädchenschulen. 2. Aufl. Hannover 1895, Meyer. M. 2.

Von vorliegendem Lehrbuch ist in weniger als einem halben Jahre eine zweite Auflage nötig geworden. Es spricht dies für die grofse Beliebtheit und Brauchbarkeit der Ohlertschen

Bücher. Zu einer erneuten Besprechung liegt kein Grund vor, da die neue Auflage bis auf einige kleine Verbesserungen ein unveränderter Abdruck der ersten ist. Es sei also bezüglich derselben auf Fr.-G. 1893, S. 49 verwiesen, wo bereits auf die Vortrefflichkeit dieses Unterrichtsmittels aufmerksam gemacht wurde.

Weilburg. A. GUNDLACH.

A. Ohlert, Französische Gedichte für die Oberstufe der höheren Mädchenschulen. Hannover 1895, Meyer. M. 0,75.

Es ist zweifellos sehr schwierig, eine Auswahl französischer Gedichte zu treffen, die sich gerade für Mädchenschulen eignet und zugleich einen Einblick in die französische Dichtung gewährt. Eine Anzahl gerade vom litterarischen Standpunkte aus sehr bedeutender Schöpfungen sind zu diesem Zwecke ausgeschlossen. Dafs das neunzehnte Jahrhundert bevorzugt wird, versteht sich von selbst und findet auch seinen Ausdruck in den Lehrplänen, ebenso dafs die Auswahl sich im wesentlichen auf lyrische Dichtungen beschränkt. Diesem Prinzip ist Ohlert nicht ganz treu geblieben, indem er auch eine Anzahl von Bruchstücken aus dramatischen Werken der klassischen Periode einfügt; doch rechtfertigt er dies damit, dafs hierdurch die Klassenlektüre in passender Weise ergänzt werde. Die Auswahl der einzelnen Gedichte, welche auf drei Jahre verteilt sind, mufs als sehr geschickt bezeichnet werden, da sie sämtlich für ihren Zweck als in jeder Beziehung wohl geeignet erscheinen. Indes hätte ich die bereits erwähnten dramatischen Bruchstücke und einige Lafontainesche Gedichte gern vermifst und an deren Stelle noch manche neueren Dichter berücksichtigt gesehen. So fehlt der wohl jetzt bedeutendste, jedenfalls in Frankreich beliebteste Lyriker, François Coppée, ganz, und doch hat auch er manche dichterische Perle geschaffen, die unbedenklich jedes junge Mädchen lesen kann. — Ganz kurze Bemerkungen zur französischen Verslehre enthalten das Notwendigste, das nach Bedürfnis vom Lehrer weiter ausgeführt werden kann. Recht dankenswert sind die in französischer Sprache im Anhang gegebenen kurzen Lebensbeschreibungen der hauptsächlichsten Dichter.

Weilburg. A. GUNDLACH.

II. Belletristik.

Ludovic Legré, Le Poète Théodore Aubanel. Paris 1894, Lecoffre. Frs. 3,50.

Der Verfasser, welcher selber in provenzalischer Sprache gedichtet hat und von Mistral deshalb in anerkennenden Worten geehrt worden ist, schildert in seinem höchst interessanten Werke die poetische Entwicklung des grofsen Felibres und die Genesis seiner Werke, die der neuprovenzalischen Litteratur einen weithin leuchtenden Glanz verliehen haben. Ihm, im Verein mit Roumanille und Mistral, verdankt die provenzalische Poesie ihre Wiedergeburt: sie säten das Senfkorn, das heut zum tiefwurzelnden Baum, zum mächtigen Stamme geworden ist, dessen Zweige ringsum ihre Schatten ausbreiten und den zahlreichen Vögeln des Himmels Obdach gewähren.

Nachdem Aubanel (geb. zu Avignon 1829, gest. 1886) mehrere kleine Dichtungen in französischer Sprache in einer zu Aix erscheinenden Zeitung veröffentlicht hatte, trat er mit einem gröfseren, in seinem geliebten Provenzalisch verfafsten Gedichte an die Öffentlichkeit; es ist dies La Miôugrano entreduberto (der halboffene Granatapfel), ein Buch der Liebe, in welchem der Dichter sein blutendes Herz blofslegt; seine sanfte, bleiche Zani ist ihm für immer entrissen, sie ist in ein Kloster getreten, und dieser Schrei nach dem verlorenen Glück durchzittert das ganze Werk:

O mis iue, mis grands iue bevèire,
Dans soun mirau, regardas bèn:
Mirau, mirau, fai-me la vèire,
Tu que l'as visto tant souvent!

(O mes yeux, mes grands yeux buveurs,
Dans son miroir, regardez bien:
Miroir, miroir, fais-moi la voir,
Toi qui l'as vue si souvent!)

Dequé vos, moun cor, dequ'as fam?
Oh, dequ'as, que toujour crides coume un enfant?
Coume un enfant crides et ploures,
Coume un enfant qu'an desmama;
Paure cor d'amour afama,
Après lou bonur, courres, courres!
Dequé vos, moun cor, dequ'as fam?
Oh! dequ'as, que toujour crides coume un enfant?

(Que veux-tu, mon cœur? de quoi as-tu faim?
Oh! qu'as-tu, que tu cries toujours comme un enfant?
Comme un enfant tu cries et pleures,
Comme un enfant qu'on a sevré;
Pauvre cœur d'amour affamé,

Après le bonheur tu cours, tu cours...
Que veux-tu, mon cœur? de quoi as-tu faim?
Oh! qu'as-tu, que tu cries toujours comme un enfant?)

En pensamen de ma bruneto,
Une bruneto ai rescountra.
Tòuti li brùni chatouneto,
Despièi Zani, me fan ploura.

(En songeant à ma brunette,
Une brunette j'ai rencontré,
Toutes les brunes jeunes filles,
Depuis Zani, me font pleurer.)

Aber der Dichter mit seiner lebhaften Empfindung für Schönheit tröstet sich bald; eine andere Muse begeistert ihn, an Stelle der früheren Melancholie tritt heifse, sinnliche Glut. „Wehe", sagte er einmal in einer seiner Reden, „wehe dem, der nie kosend in den langen Haaren eines jungen Mädchens gewühlt hat! Wehe dem, dessen Herz bei dem Anblick einer Blonden nicht gebebt hat, der unter dem durchbohrenden Blick einer Dunkelhaarigen nicht gefühlt hat, wie seine Seele aufflammte, wie sein Blut fieberisch brannte, wie tausend heifse Gedanken in seinem Kopfe gährten!"

Die leidenschaftliche Glut eines griechischen Kapitäns, der sein Ahne war, hatte sich auch auf den Dichter vererbt.

Vint an chaplè li Turc, raubè li Sarrasino;
Soun espaso au soulèu lusissié cremesino,
Quand sur li Maugrabin passavo coume un flèu,
A grand galop, terrible, indoumtable, ferouge!
D'aqui vèn que, pèr-fes, de sang moun vers es rouge:
Tire d'éu moun amour di femo e dóu soulèu!

(Vingt ans il tailla les Turcs en pièces et enleva les Sarrasines; — son épée au soleil reluisait, cramoisie, — quand sur les Maugrabins il passait comme un fléau, — au grand galop, terrible, indomptable, farouche! — De là vient que, parfois, de sang mon vers est rouge: — Je tiens de lui mon amour des femmes et du soleil.)

„Aubanel ist der Mann der Gegensätze", hat Mistral gesagt. Der Dichter der zarten Idyllen und der Liebesgespräche wird manchmal „schrecklich und düster wie Dante", wie in *Le neuf Thermidor*, *Lou Pan dóu Pecat* (*Le Pain du Péché)* und in seinen Dramen *Lou Pastre* und *Lou raubatòri (L'enlèvement)*. Um einen Begriff von der Energie, der realistischen Gewalt des Dichters zu geben, zitieren wir Stellen aus dem durch den Krieg von 1870 inspirierten Gedicht *La Guerro* (in der Gedichtsammlung *Li Fiho d'Avignoun*).

De la cresto di serre au founs di vau, di vabre,
En orre mescladis s'empielon li cadabre;
Li corb noun an plus set, li loup noun an plus fam.
— Femo, poudès faire d'enfant!

(De la crête des monts au fond des vallées, des ravines,
En horrible mélange s'entassent les cadavres;
Les corbeaux n'ont plus soif et les loups n'ont plus faim:
— Femmes, vous pouvez faire des enfants!)

Und jede Strophe endet mit dem Verse
— Femo, poudès faire d'enfant.
und diese Wiederholung bringt eine unwiderstehliche, packende Wirkung hervor, die in der Variante der letzten Strophe gipfelt:

S'estrassant li teté de sis ounglo, li femo,
Li maire ourlon à Diéu: «Venjo nòsti lagremo!
De nòsti fiéu, ve'n pau, li rèi, ço que n'en fan!...
— En que sièr de faire d'enfant!»

(Se déchirant les seins de leurs ongles, les femmes,
Les mères hurlent à Dieu: «Venge nos larmes!
De nos fils vois un peu, les rois, ce qu'ils en font!...
— A quoi bon faire des enfants?)

Diese Gedichtsammlung *Li Fiho d'Avignoun* (*Les Filles d'Avignon*), welche nur für die Freunde des Dichters gedruckt wurde, und deren Veröffentlichung den Hafs der Neider erregte und so dazu beitrug, das Leben Aubanels abzukürzen, enthält die lyrischsten Schöpfungen des grofsen Felibre, diejenigen, welche am meisten Farbe, Leidenschaft und Originalität aufweisen.

„Es ist", hat Mistral gesagt, „ein wahres Gefunkel, ein Kästchen voll Edelsteine, aus dem unsere Provence, wenn sie sich schön machen will, mit vollen Händen wird schöpfen können." Die Fülle des Ausdrucks, das reiche Kolorit, die glühende Begeisterung und die Liebe zur Kunst, die seine Dichtungen atmen, finden sich auch sonst bei Aubanel, selbst in seinen Reden. Man lese die folgende auf die provenzalische Sprache bezügliche Stelle:

«Comme ces statues de marbre que, dans nos antiques arènes, nous avons retrouvées, abattues par la main des barbares, brisées, enfouies, la langue provençale gisait sur le sol, profanée, meurtrie, oubliée, elle, la reine, la fée de tant de siècles florissants, de tant de troubadours fameux! Nous avons relevé la statue; d'une main pieuse, nous avons remédié à ses mutilations et réparé les déchirures de sa robe blanche. La déesse, maintenant, se dresse encore sur son piédestal, toujours souriante et jeune, plus belle, plus séduisante que jamais. Regardez! Cela est grand et beau, certes! Eh bien, ce n'est pas assez... Ce marbre froid, il faut qu'il s'échauffe! Cette statue, il faut qu'elle s'anime! Cette grande morte, il faut qu'elle vive comme autrefois, enflammant de sa

beauté et de son amour toutes les âmes. Ce n'est point assez d'admirer, il faut aimer. L'amour, c'est la vie, c'est l'avenir. Rien de grand ne surgit sans l'amour. Et voilà pourquoi il faut répandre l'idée félibréenne.

«Y a-t-il rien de plus noble et de meilleur, je vous le demande?

«Quand vous aurez enseigné au peuple la grandeur de son histoire et la beauté de sa langue, quand vous lui aurez rendu, avec la simplicité et le naturel, sa fierté provençale, alors il s'attachera comme le lierre à la terre maternelle, alors il aimera son petit village et ses oliviers, sa *calanque* et ses rochers; alors il ne rêvera plus tant des pays lointains, Paris et le nord ne viendront plus l'éblouir et il trouvera enfin que son soleil est le plus beau, — ah! bon Dieu, qu'il aura raison! — et nous ne l'entendrons plus baragouiner un abominable jargon, mélange de français estropié et de provençal bâtard, qui ferait éclater de rire, s'il ne fallait pas pleurer en voyant renier ce qu'il y a de plus sacré après Dieu: son pays!»

Schliefsen wir unsere Anzeige des schönen Legréschen Werkes mit der „Invocation à Aubanel", die sich auf der letzten Seite findet:

«Ai-je répondu à la confiance que me témoignait notre grand Frédéric Mistral, le jour où j'eus l'insigne honneur de lui servir de parrain?[1]) Ai-je fidèlement rempli le programme que me traçait le maître? Ai-je peint un portrait qui soit digne du modèle?

«Il me semble que oui.

«Pour dire ce qu'était ton grand cœur, pour faire apprécier tout ce que tu valais, je n'ai eu qu'à ouvrir le tiroir où j'enfermais avec un soin jaloux les lettres que pendant trente ans tu m'as adressées. Je n'ai eu qu'à laisser courir ma plume sous la dictée des confidences que tu me faisais dans ton vieil hôtel de la rue Saint-Marc ou sous la voûte de la poétique grotte de Pierrerue; ou quand nous étions étendus, tantôt à l'ombre des aunes et des frênes du bois des Issarts, tantôt sous les pins du Bau-Canaio, ou bien encore lorsque, sur les lagunes, nous balançaient doucement les gondoles de la voluptueuse Venise.

«Et c'est ainsi, grâce à toi-même, ô glorieux ami! que ce livre aura montré tout ce qu'il y avait d'âme, de sincérité naïve, de passion pour le beau, de loyauté profonde et de patriotisme dans le génie brillant du fier et grand poète Théodore Aubanel.»

Bremen. K. WILHELMI.

Chronique littéraire.

L'Échéance! par *F. Maratuech*, (Paris, C. Lévy. Frs. 3,50), est un joli roman fort bien écrit et qui peut être mis entre toutes les mains. Il s'agit là-dedans d'un descendant d'une famille jadis puissante et riche, qui se trouve aux prises avec la misère déguisée longtemps sous l'apparence de la fierté. Mais la terrible échéance est là. Il faut rendre l'argent prêté et le créancier est la plus franche canaille. Le sauveur n'est pas loin. Il a des ailes, c'est le dieu d'Amour. Il fait surgir l'héritière attendue... et la forte somme qui constitue sa dot et par conséquent la rançon du bien hypothéqué. Entre temps et pour corser l'action, le bon jeune homme sera accusé d'avoir étranglé son créancier, et toujours le juge d'instruction sera aussi bête que savent nous les montrer les romanciers passés et présents... futurs, nous le croyons.

Paternité est le joli titre du récit aimable que vient de publier *A. Theuriet*. (Paris, Dentu. Frs. 3,50.)

Francisque Delaberge, aujourd'hui inspecteur général des Forêts, est envoyé par son administration pour aplanir certaines difficultés soulevées entre le Domaine et les habitants du Val-Clavin. C'est précisément dans cet endroit que débuta dans les Eaux et Forêts l'inspecteur aujourd'hui décoré et haut placé. Lorsqu'il était jeune, il avait peu de distractions dans ce pays perdu, et comme il logeait chez une hôtesse fort accorte, ma foi, il se désennuya. Puis, appelé à d'autres fonctions, il oublia le petit roman d'antan.

«Le travail a pris sa vie; le désir de parvenir a tendu toutes ses facultés vers la réalisation de ses projets ambitieux.

«Comme beaucoup de fonctionnaires sans fortune, il a reculé devant l'aléa du mariage, estimant que les obligations et les responsabilités de la société conjugale sont une entrave aux fonctions administratives. Il est resté célibataire et s'est absorbé de plus en plus en des besognes qui lui prenaient ses journées et souvent même ses soirées; arrivant le premier à son bureau, en partant le dernier, dînant au restaurant ou à quelque table officielle, et ne rentrant chez lui que pour y dormir. Ainsi sa vie s'est écoulée de la trentaine à la cinquantaine, méthodique, correcte, digne et laborieuse, mais sans une chaude intimité, sans une douce halte dans le rêve ou la fantaisie.

«Pourtant, aujourd'hui que l'aisance est venue, que son ambition est plus qu'à demi satisfaite et que sa fortune administrative a grandi, il fait parfois de mélancoliques retours en arrière; il constate avec effroi combien son passé est vide de souvenirs réchauffants, et il a conscience de son isolement.»

C'est dire que ce parfait fonctionnaire est mûr pour le mariage. Justement, dans le pays où il vient «fonctionner», il s'éprend d'une jeune et jolie dame. Ah! que ce fonctionnaire est bien fonctionnaire. Il n'y voit pas plus loin que son rond de cuir et ne s'aperçoit pas que la dame lui sourit parce qu'il ressemble trait pour trait, mais en vieux, à un jeune homme, le fils précisément de l'hôtesse accorte avec laquelle, mais seulement dans sa jeunesse, il ne pensait pas que l'administration fût l'arche sainte. Delaberge fera le bonheur de son fils, — il était père sans le savoir.

Artificielle est un excellent livre signé *Eugène Morel*, (Paris, Ollendorff. Frs. 3,50, il montre aux jeunes femmes qui ont fait de Malthus leur dieu, ce qu'est la vie d'un ménage sans enfants. La forme même du livre, pour brumeuse qu'elle soit, nous a plu infiniment.

Le volume se termine ainsi:

«Henri et Yvonne sont assez heureux et n'ont pas d'enfants.

«Ils ont un chat et un perroquet. Le chien s'ennuyait.

«Ils soignent leur amour comme eux-mêmes; or, ils se soignent comme feraient un vieux garçon et une vieille fille. Ne le sont-ils pas un rien?

«Ils le fignolent, ce petit amour, le bouchonnent, l'amusent, le promènent, le brossent, le caressent, le flattent, l'adorent, le gâtent, le truffent, le grisent.

«Leur passion l'un pour l'autre est un sujet de sempiternelle extase. Et quel soin pour épousseter chaque jour la poussière d'ennui qui lui tombe sur les épaules! Il n'y en a pas! On croirait toujours qu'elle est neuve!

«Des ans.. rien n'est changé. Leur vieille fille d'amour conserve sa chambre de jeunesse.

«De changé? Le petit neveu a pris l'habitude de venir les voir. Il les appelle: oncle Galtier, tante Yvonne. Et voilà que tout le monde, — les enfants rendent si souvent l'instruction qu'on leur donne! — se met à dire comme le petit neveu: «Tante Yvonne».

«Or, tante Yvonne engraisse, devient de plus en plus économe, et fait des ouvrages à la main «utiles».

[1]) Bei der Aufnahme in die Akademie von Marseille 1887.



«L'embonpoint est l'avenir des Parisiennes gourmandes, sans souci d'affaires ni d'enfants. Elles n'ont qu'un mobile de pensée: l'envie de plaire. Elle partie, c'est la graisse! Quant à l'économie, c'est depuis Panama «qui leur a fait le coup.» Ce coup-là vient toujours à un certain âge.

«De changé? Henri va à la cave, Madame surveille ses bonnes, commence à aller au marché, à s'intéresser autant au prix du beurre qu'à celui des dentelles. La physionomie devient un peu bêtasse. Il faut à présent beaucoup pour l'émouvoir au moral, comme pour la mauvoir au physique.

«Henri a une maladie de foie. Il mourra un de ces jours.

«Alors Yvonne pleurera beaucoup. Elle y songe parfois, et avec quelle douleur! Aussi elle prend ses dispositions. On peut le dire, dès à present: elle sera «très peinée, très chagrine». tous les jours elle ira porter des fleurs à son défunt.

«En attendant, ils ne savent que faire, ne s'intéressent à rien et, quand ils ont fini de dîner, ils se regardent. Que dire?

«Ils regardent leurs mains. Que faire?

«Un journal, un livre, hâtent leur sommeil sans accélérer le temps. Le temps qui les fixe là, l'un devant l'autre, seuls tous deux, indéfiniment.

Deux volumes de nouvelles, ou plutôt de récits plus ou moins gaulois, **Au fil de la vie**, par *Gustave Guiches*, (Paris, Ollendorff. Frs. 3,50), et **Trente romans**, par *Paul Alexis* (Paris, Charpentier. Frs. 3,50), ne peuvent nous arrêter longtemps, ce sont de ces choses qui se publient chaque matin dans les journaux et qui se réunissent ensuite en volume au petit bonheur, sans que rien ne se tienne.

L'Indomptée, par *J.-H. Rosny* (Paris, Chailley. Frs. 3,50) est une fort belle étude de femme, d'une femme qui connait le rôle qu'elle est appelé à jouer dans le monde et dans la nature, d'une femme qui possède la force morale et que l'homme ne peut dompter.

Cœur de femme, par *Charles Solo* (Paris, Clavel. Frs. 3,50), peut être mis en ligne avec les œuvres modernes des romanciers en vogue.

Sans tomber dans les travers propres à la nouvelle école, l'auteur de *Mille ans après*, de la *Reine des Carrefours*, des *Contes fantastiques*, etc., etc., reste un romantique à sa façon, qui s'est créé un genre spécial, lettré, indépendant, mais toujours moral. *Cœur de femme* n'est pas une de ces œuvres où se retrouve, à chaque ligne, la sauvage imagination du fécond écrivain. C'est une simple histoire de famille, le roman d'une jeune fille pauvre, qui sacrifie son cœur à sa conscience, et que le dévouement à l'objet aimé transforme en martyre de l'amour, du devoir et de la patrie.

Cœur de femme, — qui, soit dit en passant, peut être mis dans toutes les mains, — fut la première œuvre de M. Charles Solo, il était encore enfant quand en parut la première édition, l'auteur n'a rien changé au texte primitif, c'est peut-être ce qui en constituera le principal charme, pour ceux qui suivent le mouvement littéraire.

Dans un de ces moments où l'âme se plaît aux rêveries, prenez le nouveau volume de *Francis Poictevin*, **Presque** (Paris, Lemerre. Frs. 3,50), et en parcourant ces pages qui retracent les pensées d'une âme qui se cherche, tout en ne s'abstrayant pas des choses matérielles de ce monde, vous trouverez à mûrir bien des problèmes de notre existence passagère, toujours troublée par la recherche de notre future destinée. Personne n'écrit comme Francis Poictevin, il a son style à lui, imagé toujours mais point décadent. Pas un mot qui échappe à la compréhension de qui sait approfondir, tout porte. Au premier abord on est troublé, mais bien vite on se remet; ce semblant d'incohérence est le résultat de l'observation, de l'arrêt momentané de l'esprit sur les choses qui passent et ne peuvent rester indifférentes au penseur le plus absorbé. Pour écrire en une prose très fouillée et que l'on pourrait croire prétentieuse à cause de la recherche du mot, Francis Poictevin n'en est pas moins un poète et un peintre exquis de la nature, cette nature qu'il cherche à rendre sous la couleur idéale qui lui apparaît dans une teinte spéciale mais exquise.

Dans son livre: **Femmes d'officiers**, *M. Michel Corday* (Paris, Simonis-Empis. Frs. 3,50), cherche à donner la psychologie amoureuse de l'officier moderne engagé aussi bien dans les liens légitimes que dans ces aventures de passage qui doivent évidemment se produire pour eux grâce au prestige de l'uniforme.

Il est certain que l'on cherchera dans ce livre les histoires de bonnes fortunes que l'on prête si complaisamment aux officiers et dont quelques-unes, véridiques, ont suffi pour établir la légende de toutes celles qui ne le sont pas. M. Michel Corday n'a écrit aucune histoire scandaleuse dans son recueil. Les récits sont parfois légers, quelques-uns sont touchants!

Les **Mirifiques aventures de Maître Antifer**, par *Jules Verne* (Paris, Hetzel. Frs. 3,50), et de ses compagnons de Pierre-Servan-Malo devrions-nous dire, car les acolytes de cet indomptable descendant de Dugay-Trouin et autres Malouins célèbres sont de véritables personnages de comédie, superbement enlevés, forment un volume que la jeunesse dévorera. Le talent bien connu et l'imagination si féconde de Jules Verne font mouvoir les héros à travers les péripéties les plus inattendues et les plus extraordinaires, pour le plus grand agrément des lecteurs. L'ouvrage est accompagné de plusieurs jolis dessins de Georges Roux.

Nous finissons par le sonnet suivant, signé *Tienbrol*, que nous avons trouvé dans un journal quelconque et qui nous montre la belle langue française dans un terrible état de décadence:

Sonnet Décadent.

Douce ombre vaporeuse, ombrant l'ombre d'une ombre,
Sylphe, goule ou démon, ocypode aux yeux pers,
Engourdissante fée, allumeuse au teint sombre,
Divinité du ciel, déese des enfers,

Quand l'orbe sidéral estompe la pénombre,
Et cuivrant d'un rayon cobalté l'univers,
Trémule dans un vol, les étoiles sans nombre,
Surpassant les calculs les plus archi-divers:

Naïade ou néréide, ou nymphe hamadryade,
Absinthe énamourée, adorable tribade
Que huma sur son luth la vieille antiquité,

Je voudrais, affalé sur tes biberonnelles,
M'abreuvant de l'impur de tes albes tonnelles,
Féconder, en riant, la pauvre humanité!

Vieux Parisien liseur.

Zeitschriftenschau.

Herrigs Archiv für das Studium der neueren Sprachen.

Band 95, Heft 4. A. Schmidt, Beiträge zur deutschen Handwerkerpoesie aus dem 16.—18. Jahrhundert; J. Zupitza, Anmerkungen zu Jakob Rymans Gedichten. VI; O. Schultz, Beiträge zu André Chénier. — Sitzungen der Berliner Gesellschaft für das Studium der neueren Sprachen. — Besprechungen (P. Körner, Der Versbau Robert Garnier's. Berlin 1894. Die einzelnen Teile der Arbeit sind von verschiedenem Wert. Kalepky; E. Görlich, Materialien für französische Arbeiten. Leipzig 1895. Recht brauchbar. Pariselle; Th. Traut, Französische Aufsatz- und Briefschule 2. Aufl. Dresden 1895. Schlecht. Pariselle; Der kleine Toussaint-Langenscheidt. Französisch. Von G Langenscheidt und G. van Muyden. 2 Bändchen Berlin 1895. à M. 1. Für die Schule und weitere Fortbildung recht geeignet. Tobler; Questionnaire zu Ulbrichs Elementarbuch der französischen Sprache. Zusammengestellt von K. Becker u. L. Bahlsen. Berlin 1894. Für den Lehrer eine Beleidigung. für

den Schüler ungeeignet. Speyer; J. Schulthefs, Übungsstücke zum Übersetzen aus dem Deutschen ins Französische. 14. Auflage. Zürich 1894. Wegen des unerhört mangelhaften Deutschen aus der Schule zu verbannen. Speyer; Mérimée, Colomba. Herausgegeben von O. Schmager. 2. Auflage. Berlin 1894. Enthält eine Unmasse überflüssiger lexikalischer u. historischer Anmerkungen, die sachlichen Anmerkungen sind besser, die biographische Einleitung ist gut. Speyer; Erckmann-Chatrian, Histoire d'un Conscrit de 1813. Herausgegeben von K. Bandow. Bielefeld 1891 und 1894. Die Anmerkungen sind teils zu weitgehend, teils zu dürftig, teils falsch; Erckmann-Chatrian, Vier Erzählungen. Herausgegeben von K. Bandow. Bielefeld 1893. Wohl geeigneter Stoff, Anmerkungen bedürfen der Berichtigung. Fafsbender.

Litteraturblatt für germanische und romanische Philologie 1895.

Nr. 12. C. Voretzsch, Über die Sage von Ogier dem Dänen und die Chevalerie Ogier. Halle 1891 [die gründliche Orientierung, das scharfe, klare und umsichtige Verfahren der Arbeit verdient Anerkennung, doch mufs Ref. die Schlufsfolgerungen der Untersuchung bekämpfen. Becker]; L. Mabilleau, Victor Hugo. Paris 1893 [die Erkenntnis des Dichters wird durch diese Arbeit nur teilweise gefördert; der Stil ist im allgemeinen anziehend. Borsdorf]; H. Breymann, Die neusprachliche Reformlitteratur von 1876—1893. Leipzig 1895 [sehr anerkennend mit Verbesserungsvorschlägen besprochen von J. Sarrazin].

Zeitschrift für das Realschulwesen.

Band XX, Heft 10. Erzgräber, Elemente der historischen Laut- und Formenlehre des Französischen [besprochen von Wawra].

Revue politique et littéraire 1895.

II, Nr. 15. Ch. Recolin, T. de Wyzewa. — Nr. 16. E. Charavay, Le Centenaire de l'Institut; J. Porcher, M. José Echegaray. — Nr. 18. J. Claretie, E. Augier. — Nr. 19. A. Du Mesnil, Alfred Rambaud; E. Faguet, Voltaire et Fr. Tronchin.

Revue des questions historiques.

Fasc. 116. Puymaigre, Roland dans les traditions populaires.

Revue des deux Mondes 1895.

1 décembre. É. Rod, Dernier Refuge. II; G. d'Avenel, Le Mécanisme de la vie moderne. VII. Le Papier; R. de la Sizeranne, La Religion de la Beauté: Etude sur John Ruskin. I. Sa physionomie; G. Picot, La Lutte contre le Socialisme révolutionnaire; E. Gebhart, Boccace. II. La Comédie italienne; A. Jullien, Le Romantisme et l'éditeur Renduel: I. Eugène Renduel et Victor Hugo; Fr. de Pressensé, La Question arménienne; E.-M. de Vogüé, Quelques lettres d'autrefois; R. Doumic, Revue dramatique. — 15 décembre. É. Rod, Dernier Refuge. III; Ch. Benoist, De l'Organisation du suffrage universel. IV. La représentation proportionnelle des opinions; C. Bellaigue, Charles Gounod; E. Ollivier, Le Prince Louis Napoléon. I. Avant la Révolution de 1848; O. Mirbeau, Pourquoi des Expositions?; G. Vicaire, Poésie: Kéris: R. Doumic, Revue dramatique; Les Livres d'Etrennes.

Revue des deux Mondes 1896.

1 janvier. G. Hanotaux, Le Premier Ministère de Richelieu. I. La politique d'autorité; É. Rod, Dernier Refuge (Fin); Mis de Gabriac, Souvenirs diplomatiques de Russie et d'Allemagne (1870—1872). I. M. Thiers à Saint-Pétersbourg — La Ligue des Neutres — La Dénonciation du traité de 1856; J. Decrais, Edith, conte de Noël; J. Cruppi, La Cour d'Assises de la Seine. II. Le Jury; A. Jullien, Le Romantisme et l'éditeur Renduel. II; L. Delmas, L'Influenza; G. Valbert, David-Frédéric Straufs et sa correspondance; T. de Wyzewa, Une nouvelle biographie de Richard Wagner. — 15 janvier. De Gabriac, Souvenirs diplomatiques de Russie et d'Allemagne (1870—1872). II. La Russie à la fin de la guerre — Le Général Le Flo à Saint-Petersbourg — Ma Mission à Berlin; A. Theuriet, Cœurs meurtris. I; A. Gaudry, Un Naturaliste français: Le marquis de Saporta; E. Ollivier, Le Prince Louis-Napoléon. II. L'Élection à la Présidence; C. Colson, Les Chemins de fer et le Budget. II. Les Charges de l'État en 1894 — Variations et perspectives d'avenir; H. de Régnier. Poésie: Inscriptions pour les treize portes de la ville; Fr. de Pressensé, La Doctrine de Monroe et le Conflit anglo-américain; A. Geffroy, Les Collectionneurs à Rome à la fin du XVIIIe siècle: Les Piranesi; C. Bellaigue, Revue musicale; R. Doumic, Revue littéraire.

La Semaine littéraire 1896.*)

4 janvier. E. Tissot, Causerie littéraire: L'année scandinave; B. Harraden, Au Dragon vert. Nouvelle (Suite); D. Châtelain, Faux Proverbes; P. Seippel. Variété: Canton; Echos de partout: Le Parisianisme en littérature; Le *Künstlerhaus* à Zürich; Chanteclair, La Sagesse d'Alexandre Dumas; Franquette, La Mode de demain; Bibliographie, Jeux, Solutions. — 11 janvier. H. Bordeaux, Causerie littéraire: La jeune Fille dans le roman moderne; M. Morhardt, Un Peintre Suisse au Musée du Luxembourg: Auguste Baud-Bovy; B. Harraden, Au Dragon vert (Suite); H. Correvon, La Soldanelle, vers; A. Bonnard, Revue politique: La République des Mines d'Or; Echos de partout: Les bons ménages; Alphonse Allais et l'Académie; Un nouveau drame de Gerhardt Hauptmann; Chanteclair, Deux Tableaux de Böcklin; Franquette, Au Bal. — 18 janvier. H. Bordeaux, La jeune Fille dans le roman moderne (Fin); B. Harraden, Au Dragon vert (Fin); G. Vallette, Paul Verlaine; Chanteclair, Echos de partout; Franquette, En ménage. — 25 janvier. Ph. Monnier, Causerie littéraire: Le train; Mario, Une Nuit de tourmente. Croquis valaisan; E. Yung, Chronique scientifique: L'immortalité physiologique; G. Henry, Psychologie enfantine: Les trois femmes de l'oncle Gédéon; A. Bonnard, Revue politique; Chanteclair, Echos de partout: La *Revue des deux Mondes* et les Jeunes; Le Journal des prisonniers; Franquette, Nouveautés.

Neue Erscheinungen.

I. Philologie und Pädagogik.

Actes des apôtres. Version populaire en transcription phonétique par P. Passy. Paris, Firmin-Didot. Fr. 1.

Albert, P., La Littérature française au XIXe siècle. 6e édition. Paris, Hachette. 2 vol. Frs. 7.

— — Poètes et poésies. 3e édition. Paris, Hachette. Frs. 3,50.

Appel, C., Provenzalische Chrestomathie mit Abrifs der Formenlehre und Glossar. Leipzig, Reisland. M. 9.

Asse, E., Alfred de Vigny et les éditions originales de ses poésies. Paris, Leclerc. Frs. 2.

Babeau, A., Le Théâtre des Tuileries sous Louis XIV, Louis XV et Louis XVI. S. A. du Bulletin de la Société de l'histoire de Paris 1895.

Dieterle, H., Henri Estienne (Henricus Stephanus). Beitrag zu seiner Würdigung als französischer Schriftsteller und Sprachforscher. Strafsburger Dissertation.

Eckert, G., Über die bei altfranzösischen Dichtern vorkommenden Bezeichnungen der einzelnen Dichtungsarten. Ein Beitrag zur Wortgeschichte. Heidelberger Dissertation.

Fleuriaux, J., Jean-Jacques Rousseau, sa vie, ses œuvres. Bruxelles, Lamertin. Fr. 1.

Fluri, Th., Isembert et Gormont. Entwicklung der Sage und historische Grundlage. Züricher Dissertation.

Gilbert, E., Le Roman en France pendant le XIXe siècle. Paris, Plon. Frs. 3,50.

*) Vergl. unsere Notiz in „Litterarische und Personalnachrichten“.

Hémon, F., Études littéraires et morales. Paris, Delagrave. Frs. 3,50.
Jeu de Robin et Marion, par Adam-Le-Bossu, trouvère artésien du XIIIe siècle. Publié par E. Langlois. Paris, Thorin. Frs. 5.
Köhler, J., Molière's u. Fénelon's Stellung zur Erziehung des weiblichen Geschlechts im Zeitalter Ludwigs XIV. Programm, Plauen i. V.
Larroumet, G., Études de littérature et d'art. 3e série. Paris, Hachette. Frs. 3,50.
Levy, E., Provenzalisches Supplement-Wörterbuch. 5. Heft. *du — desconoiser*. Leipzig, Reisland. M. 4.
Longuemare, P. de, Le Théâtre à Caen 1628-1830. Paris, Picard. Frs 4,50.
Montaigne, Essays. Ins Deutsche übertragen von W. Dyhrenfurth. Breslau, Trewendt. M. 3.
Stahl, P.-J., Maroussia. Für den Schulgebrauch erklärt von W. Mühry. Leipzig, Renger. M. 0,80. (Schulbibliothek. C. 18.)

II. Belletristik, Geschichte, Geographie, Philosophie.

Abaur, P., Contes physiologiques: Madame Mazurel. Paris, Société d'éditions littéraires. Frs. 3,50.
Aicard, J., L'Eté à l'ombre. Paris, Flammarion. Frs. 3,50.
Autier, J., Tout simplement. (Nouvelles.) Paris, Fischbacher. Frs. 3.
Balzac, Pages choisies de H. de Balzac, publiées par Gustave Lanson. Paris, C. Lévy. Frs 3,50.
Barde, A., Chansons cruelles Chansons douces. Musique de Marcel Legay. Préface de Jean Richepin. Paris, Ollendorff. Frs. 3,50.
Becque, H.. Souvenirs d'un auteur dramatique. Paris, Bibliothèque artistique et littéraire. Frs. 5.
Bellier, Mme (Marie Klecker), Comédies enfantines et Saynètes. Théâtre du jeune âge. 2e serie. Paris, Ollendorff. Frs. 3,50.
Bertezène, A., La Dame blanche des Cévennes. Les Camisards. Les Pasteurs du Désert, 1789-1830. (Genève) Paris, Grassart. Frs. 2,50.
Bonnin, A., Le Théâtre qu'on ne joue pas. Un drame pendant la guerre, cinq actes. Paris, Dupont. Frs. 2.
Brunet, L., Français toujours! Paris, Cerf. Frs. 3,50.
Champsaur, F., Le Mandarin. Marquisette, Paris, Ollendorff. Frs. 3,50.
Degron, H., Corbeille ancienne (poèmes). Racontars préalables par Adolphe Retté. Paris, Vanier. Frs. 3.
Des Guerrois, Ch., Le Poème de la cathédrale, octante et sept sonnets. Paris. Lemerre. Frs. 2.
Germain, A., Du Beau moral et du beau formel. Paris, Girard. Frs. 2.
Houssaye, A., Les Parisiennes, Mademoiselle Phryné. Nouvelle édition. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.
Ibsen, H., Empereur et Galiléen. Traduction de Charles de Casanove. Paris, Savine. Frs. 3,50.
La Forge, J. de, Le Drapeau blanc (poésie). Illustrations de L. Métivet. Paris, Ollendorff. Fr. 1.
Lanson, G., Hommes et livres. Etudes morales et littéraires. Paris, Lecène et Oudin. Frs. 3,50.
Laurencin, P., Le Voyage de Toby Toby d'après le journal tenu au jour le jour de cet honorable et véridique gentleman. Paris, Chamuel. Frs. 3,50.
Loz, R., Entre deux amours. Paris, Havard. Frs. 3,50.
Maël, P., Celles qui savent aimer. Paris, Ollendorff. Frs. 3,50.
Maryan, M., Le Mystère de Kerhir. Paris, Gautier. Frs. 3.
Maygrier, R., Le Dernier bohème. Paris, Flammarion. Frs. 3,50.
Moreau, St., Visions et Paysages (vers). Paris, Vanier. Frs. 3.
Peladan, Le sar Mérodack J., Le Livre du sceptre. Politique. Paris, Chamuel. Frs. 7,50.
Ricard, J., A Prix fixe et à la carte. Salons et Cabinets. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.
Richard, L., Douce-Margot. Paris, Antony. Frs. 3,50.
Rolland, R., Les Origines du théâtre lyrique moderne, Histoire de l'Opéra en Europe avant Lully et Scarlotti. Paris, Thorin. Frs. 10.
Rosny, J. H., Les Origines. Illustrations de Calbet, Mittis et Picard. Paris, Borel. Frs. 3.
Rozane, J., Maldonne. Paris, Colin. Frs. 3,50.
Saint-Genest, L'Éducation nouvelle. Octave, Toto, Riri et leurs petits cousins. Nouvelle édition. Paris, Dentu. Frs. 3,50.
Sarcey, F., Grandeur et décadence de Minon-Minette. Pataud. Paris, Ollendorff. Frs. 2.
Sienkiewicz, H., Sans dogme. Traduit du polonais par le comte A. Wodzinski. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.
Simony, H. Rémy de, Méli-Mélo! (poésies). Préface de Francis Maratuech. Paris, A. Charles. Frs. 2.
Spinelli, A., Les Symphonies de la nuit (poésies). Paris, Sauvaitre. Frs. 3,50.
Théotoky, Le comte C., Vie de montagne. Paris, Perrin. Frs. 3,50.
Vaucaire, M., Le Panier d'argenterie (poésies). Paris, Ollendorff. Frs. 3.
Villedieu-Chassagne, L., Jours de deuil et Jours de joie (poésies). Paris, Savine. Frs. 3.

Burdeau, A., Une Évasion. Souvenirs de 1871. Notice de M. Gaston Deschamps. Paris. Colin. Fr. 1,25.
Cyon, E. de, Histoire de l'entente franco-russe, 1886-1894. Documents et souvenirs. Paris, A. Charles. Frs. 7,50.
Daremberg, Dictionnaire des antiquités grecques et romaines, d'après les textes et les monuments. Ouvrage rédigé par une société d'écrivains spéciaux, d'archéologues et de professeurs, sous la direction de MM. Ch. Daremberg et Edm. Saglio, avec le concours de M. Edm. Pottier. 20 fascicule (Fos-Gen), contenant 262 gravures. Paris. Hachette. Frs. 5.
Hézecques, D', Souvenirs de la Cour de Louis XVI par Félix, comte de France d'Hézecques, baron de Mailley, publiés par M. le comte d'Hézecques. Nouvelle édition. Paris, Perrin. Frs. 3,50.
Labbée, E, Les Etats-Unis d'Europe (U. S. E.). Paris, Fourneau. Frs. 3,50.
Larrieu, Dr., Cahiers des griefs rédigés par les communautés de Soule en 1789. (Pau) Paris, E. Lechevalier. Frs. 7,50.
Lecourbe, Général, d'après ses archives, sa correspondance et autres documents. Avec une préface de M. le général Philebert. Paris, Charles-Lavauzelle. Frs. 15.
Lejeune, Général, Mémoires du général Lejeune. De Valmy à Wagram. Près de Napoléon. Paris, F. Didot. Frs. 3,50.
Lorin, H., Le Comte de Frontenac. Étude sur le Canada français à la fin du XVIIe siècle. Paris, Colin. Frs. 10.
Martinet. A., Le Prince Victor Napoléon. Paris, Chailley. Fr. 0,75.
Portugal et le Brésil. Conflit diplomatique. Paris, Larose. Frs. 5.
Rapp, Mémoires du général Rapp (1772-1821), aide de camp de Napoléon, écrits par lui-même. Edition revue et annotée par M. Désiré Lacroix. Paris, Garnier. Frs. 3,50.
Recueil des instructions données aux ambassadeurs et ministres de France depuis les traités de Westphalie jusqu'à la Révolution française, publié sous les auspices de la commission des archives diplomatiques au ministère des affaires étrangères. XIII: Danemark. Avec une introduction et des notes par A. Geffroy. Paris, Alcan. Frs. 20.
Ségur. Un aide de camp de Napoléon. 1813, 1814, 1815. Tome III (et dernier). Du Rhin à Fontainebleau. Mémoires du général comte de Ségur. Édition nouvelle publiée par les soins de son petit-fils, le comte Louis de Ségur. Paris, Didot. Frs. 3,50.
Simond, Ch., Histoire d'un enfant du peuple (Auguste Burdeau). Paris, Picard et Kaan. Frs. 3,50.
Tauzin, Abbé J. J. C., Chroniques landaises. La Fronde. (Aude) Paris, E. Lechevalier. Frs. 5.
Vars, Ch., Cirta, ses monuments, son administration, ses magistrats, d'après les fouilles et les inscriptions. (Constantine) Paris, Thorin. Frs. 5.

Vissac, R. de, Antoine du Roure et la Révolte de 1670. Chronique vivaroise. Paris, E. Lechevalier. Frs. 2.

Decrue, F., Notes de voyage, La Grèce et la Sicile. Villes romaines et byzantines. Constantinople et Smyrne. Paris, Colin. Frs. 3.
Gosse, H. J., Souvenirs du Danemark. Aspect du pays. Notes archéologiques. Ornementation irlandaise. (Genève) Paris, Fischbacher. Frs. 7,50.
Hepp, A., Minutes d'Orient. Propos de Cour et Paysages. Paris, Dentu. Frs. 3,50.
Le Roux, H., Je deviens colon. Mœurs algériennes. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.
Martin, L., L'Anglais est-il un juif? (Mœurs anglaises.) Paris, Savine. Frs. 3,50,
Rançon, Dr. André. Dans la Haute Gambie. Voyage d'exploration. Paris, Société d'éditions scientifiques. Frs. 10.

Allégret, P., Pasteur protestant et missionaire catholique. Réponse au P. Marie-Antoine. Paris, Grassart. Fr. 1,25.
Arnould, A., Les Croyances fondamentales du boudhisme, avec préface et commentaires explicatifs. Paris, Librairie de l'Art indépendant. Frs. 1,50.
Comte, La Philosophie positive d'Auguste Comte, condensée par miss Harriet Martineau. Traduite de l'anglais par Ch. Avezac-Lavigne. 2e édition ornée d'un portrait en héliogravure. Paris, Bahl. 2 vol. Frs. 16.
Pascal, Dr., La Réincarnation, ses preuves morales, scientifiques, philosophiques et directes. Paris, Librairie de l'Art indépendant. Frs. 2.

Litterarische und Personal-Nachrichten.

Neuphilologentag—Hamburg.

Der 7. Neuphilologentag wird zu Pfingsten 1896 in Hamburg stattfinden. Zur Teilnahme sind nur die Mitglieder des Verbandes der deutschen neuphilolog. Lehrerschaft berechtigt. Die Mitgliedschaft wird erworben durch Anmeldung beim Unterzeichneten unter Beifügung von M. 2,05 als Mitgliederbeitrag pro 1895 und 1896. Die fälligen Beiträge resp. frühern Rückstände sind an

Herrn **Dr. Bachmann, Hamburg,**
Grindelallée 131,

zu senden. Es wird gebeten, Vorträge recht bald anzumelden.

Hamburg, Wrangelstr. 9. **Prof. Dr. G. Wendt.**

Prof. **Stengel** in Marburg und Prof. **Koschwitz** in Greifswald werden zu Ostern ihre Lehrstühle vertauschen.

In der „Zeitschriftenschau" finden unsere Leser den Inhalt der in Genf erscheinenden, vortrefflich redigierten „Semaine littéraire". Wir machen auf das Blatt empfehlend aufmerksam und bemerken, dafs für Frs. 9 jährlich eine Fülle interessanten und belehrenden Stoffes in vorzüglichem Französisch geboten wird (Redaktion: Rond-Point de Plainpalais, 1, Administration: Boulevard du Théâtre, 4, in Genf).

Abgeschlossen am 1. Februar 1896.



die aus Zweckmäfsigkeitsgründen mit den eingeführten Grammatiken nicht wechseln, aber doch von der immer mehr in Aufnahme kommenden Anschauungs-Methode Nutzen ziehen möchten.

Albert Sorel, Montesquieu (20. Bd. der „Geisteshelden", herausgegeben von Ant. Bettelheim). Berlin, E. Hoffmann u. Co. M. 2,40.

Es ist der erste Band der Bettelheim'schen Sammlung, welcher nicht Originalarbeit ist, und doch vielleicht einer der besten. Denn mit schwer zu übertreffender Knappheit und Vollständigkeit hat der Geschichtschreiber Sorel ein scharf umrissenes Bild des Verfassers der „Lettres Persanes" gezeichnet. Im Gegensatz zu E. Faguet, dem stark überschätzten Modelitteraturhistoriker der Salons, begnügt sich Sorel nicht mit geistreichen Aperçus und leicht hingeworfenen Paradoxen, sondern der Laie lernt aus dem glanzvoll geschriebenen und fein durchgearbeiteten Buche Persönlichkeit und Eigenwesen des frondierenden Montesquieu wirklich kennen und lieben, und die gewonnenen Eindrücke haften dauernd. Geradezu meisterhaft ist der zweite Teil des Buches, die Skizze des „Esprit des lois" und seines tiefgehenden Einflusses. Freilich geht Sorel bisweilen in der Ideenzeichnung etwas zu weit und scheint in das komplexe Buch des grofsen Politikers mancherlei hineinzudenken, wo selbst Villemain und Brunetière zugeben, dafs sie Montesquieu's Gedankengang nicht verstehen. Die Verdeutschung aus Ad. Krefsner's Feder entspricht den höchsten Anforderungen und macht das Wort „traduttone traditore" thatsächlich zu schanden. (Münchener Allg. Zeitung.)

F. Hoyermann und F. Uhlemann, Spanisches Lesebuch. Zum Schul- und Privatgebrauche, nebst einem Überblick über die spanische Litteratur und einem vollständigen Wörterbuche. Zweite, vollständig umgearbeitete Auflage. Dresden 1895, Kühtmann. M. 7.

Dieses Lesebuch enthält eine mit vielem Geschick zusammengesetzte Sammlung erzählender, historischer und beschreibender Stücke, sämtlich der guten modernen Prosa angehörig; ferner, um den actuellen Sprachgebrauch zu lehren, Bruchstücke und Annoncen aus Zeitungen, sowie vortrefflich abgefafste Briefmuster, mit besonderer Berücksichtigung der Handelskorrespondenz. Daran schliefsen sich Gespräche und Dramen in Prosa, einige Romanzen, einige wenige Gedichte und schliefslich drei Bruchstücke aus Dramen in Versen. Ein umsichtig gearbeitetes Wörterbuch erleichtert den Gebrauch des Werkes. Willkommen wird auch vielen sein der kurze Überblick über die spanische Litteratur, mit dem das Buch beginnt. Druck und Papier sind vortrefflich. Allen Freunden der spanischen Sprache sei dies Lesebuch bestens empfohlen.

Beiträge sind an den Herausgeber, Dr. Adolf Krefsner, Cassel, Bismarckstr. 2, zu senden. Die Herren Verfasser und Verleger werden ersucht, dafür sorgen zu wollen, dafs alle neuen, die französische Sprache und Litteratur betreffenden Werke gleich nach Erscheinen der Redaktion der Franco-Gallia zugesandt werden, da nur dann pünktliche Besprechung erfolgen kann.

Text unter verantwortlicher Redaktion von Dr. Adolf Krefsner in Cassel. Für den Inseratenteil verantwortlich: der Verleger Julius Zwifsler in Wolfenbüttel. Gedruckt bei A. W. Zickfeldt in Osterwieck/Harz.



XIII. Jahrgang. № 4. April 1896.

FRANCO-GALLIA.

Kritisches Organ für französische Sprache und Litteratur.

Herausgegeben von

DR. ADOLF KRESSNER.

in Cassel.

Erscheint monatlich. Preis pro Semester ℳ 4.

Inhalt.

Abhandlungen.

L'Exposition du Tartufe.

La scène française compte peu de compositions dramatiques qui se distinguent par une exposition aussi heureuse que le Tartufe de Molière. Si l'art de l'exposition est d'une grande importance dans toute œuvre littéraire, c'est dans le genre dramatique qu'elle exige le plus de soin et qu'elle présente le plus de difficulté. Le poète ne doit pas seulement annoncer son sujet d'une manière claire et nette, qualité requise pour le début de toute exposition: il faut surtout que, dès le commencement de la pièce, les spectateurs se croient dans une scène de la vie quotidienne; car l'action c'est l'essence du drame. Ainsi les portraits des personnages doivent ressortir de leurs discours ou s'encadrer naturellement dans le dialogue; sinon la marche serait languissante, l'intérêt faible ou nul.

Les comédies de Molière, entr'autres mérites, présentent souvent une exposition admirable sous tous les rapports. Pour le montrer, nous examinerons le premier acte d'un de ses chefs-d'œuvre, le Tartufe. Au lever de la toile, tous les personnages apparaissent à l'exception d'Orgon et de Tartufe. Rien de plus animé et de plus vivant que ce début: Madame Pernelle, sur le point de partir, adresse de vifs reproches à tous les membres de sa famille qui l'entourent; personne n'échappe à sa mauvaise humeur: sa bru Elmire, ses petits-enfants Damis et Mariane, le frère d'Elmire Cléante et la suivante Dorine au caquet si franc et si malin, subissent ses observations tour à tour. C'est en vain qu'ils essayent un mot de justification: elle leur coupe aussitôt la parole par une brusque riposte. Et quel est le motif assez puissant pour exciter à ce point sa veine grondeuse et caustique? Pourquoi quitte-t-elle précipitamment la maison de son fils et promet-elle de ne plus y revenir? C'est qu'elle voit avec indignation y mépriser les avis et les remontrances d'un homme qui s'y est introduit et pour lequel elle professe un respect, une admiration sans borne. Tartufe est pour elle un modèle de vertu et de piété, et voilà pourquoi elle se courrouce contre ses enfants qui le prennent pour un faux dévôt, un intrigant.

Après Madame Pernelle, le personnage le plus animé est certainement Dorine. C'est elle qui résiste le plus ouvertement à l'engoûment de Madame Pernelle pour Tartufe. Elle parle avec une liberté, une franchise remarquables. Et ce n'est pas sans raison que la vieille grand'-mère lui dit:

> „Vous êtes, ma mie, une fille suivante
> Un peu trop forte en gueule, et fort impertinente.
> Vous vous mêlez surtout de dire votre avis.“

Voilà une appréciation juste, la seule peut-être qui soit mise dans la bouche de Madame Pernelle, et le spectateur n'attendra pas longtemps pour la vérifier. Car Dorine dans la suite se montre toujours impatiente de répondre ou de se mêler à la conversation: elle ne se gênera pas même pour dire à ses maîtres leurs vérités, mais en cela elle fait preuve d'un jugement très fin et d'une perspicacité toute féminine. Voyez comme elle juge bien Orante, la

soler les affligés, s'affirmer par des œuvres éclatantes, persuader les indifférents, convaincre les sceptiques; charmer à la fois les salons, les ateliers et les mansardes; rompre la prescription poétique et installer victorieusement parmi nous, sous le nez et à la barbe des railleurs et des incrédules, le plus aimable et le plus heureux des anachronismes.

«Un anachronisme, ai-je dit? Je me trompe, il n'y a pas d'anachronisme viable dans l'ordre intellectuel et moral. Quand une idée réussit, quand un rêve se réalise, quand une inspiration se fait homme, quand cet homme rallie autour de lui un groupe, un public et un auditoire, soyez certain que ce succès a sa raison d'être, que cette idée, ce rêve, cette inspiration, cet homme et ce groupe, sont de leur pays et de leur moment.»

Roumanille était cet homme. Il naquit à Saint-Remy de Provence, le 8 août 1818, comme il nous le dit lui-même, en une pièce datée de 1847, qui ouvre son livre des *Margarideto:*

> Dins un mas que s'escound au mitan di poumié,
> Un bèu matin, au tèms dis iero,
> Siéu na d'un jardinié 'mé d'uno jardiniero
> Dins li jardin de Saint-Roumié.

«Dans un *mas* qui se cache au milieu des pommiers, — un beau matin, au temps des moissons, — je suis né d'un jardinier et d'une jardinière, — dans les jardins de Saint-Remy.»

Dès le collège de Tarascon où il faisait ses études de latinité, la muse le caressa de ses ailes: déjà il publiait ses premiers essais poétiques dans un journal de la localité et, le dimanche, quand il pouvait se rendre à Saint-Remy, sous les pommiers de ce jardin qui avait vu ses premiers ébats, il se plaisait à lire à sa mère, *Pierreto de Piquet*, les vers qu'il composait.

Mais, hélas! elle ne comprenait pas le français. Roumanille, alors, mû par un sentiment de piété filiale, écrivit ses vers en provençal, et put faire goûter à sa mère le miel de ses poésies: ses vers causèrent une telle joie à la brave femme qu'il résolut de ne chanter plus qu'en provençal et rêva le relèvement de sa langue maternelle, depuis longtemps délaissée, corrompue et souillée.

L'étoile le guidait. Après avoir passé quelque temps comme professeur au collège de Nyons (Drôme), il vint à Avignon remplir les mêmes fonctions dans un pensionnat où Frédéric Mistral se trouvait en qualité d'élève.

C'était en 1845, nous dit Mistral dans la préface de ses *Isclo d'or* dont nous copions la traduction:

«Au pensionnat où j'étais, un jeune homme de Saint-Remy, ayant nom Roumanille, entra pour professeur. Comme nous étions voisins de terre, — Maillane et Saint-Remy sont du même canton, — et que nos familles se connaissaient de longue date, nous fûmes bientôt camarades. Roumanille, déjà piqué par l'abeille provençale, recueillait en ce temps-là son livre des *Pâquerettes.* A peine m'eut-il montré dans leur nouveauté printanière ces gentilles fleurs de pré, qu'un beau tressaillement s'empara de mon être, et je m'écriai: «Voilà l'aube que mon âme attendait pour s'éveiller à la lumière!»

«Roumanille le premier, sur la rive du Rhône, chantait dignement, dans une forme simple et fraîche, tous les sentiments du cœur...

«Embrasés tous les deux du désir de relever le parler de nos mères, nous étudiâmes ensemble les vieux livres provençaux, et nous nous proposâmes de restaurer la langue selon ses traditions et caractères nationaux. Ce qui s'est accompli depuis, avec l'aide et vouloir de nos frères les Félibres.»

En 1847, Roumanille était prote à l'imprimerie Seguin, mais la muse provençale n'était point délaissée pour cela; au contraire, il la cultivait avec plus d'amour encore; toujours sur la brèche, il allait dans les cercles ouvriers, à la *Société de la foi*, etc., débiter ses petits poèmes, où la vertu toujours brillait de son plus bel éclat, et d'où la morale pure et fraîche jaillissait comme une source d'eau limpide.

En ce même temps, il faisait paraître son premier recueil: *Li margarideto (Les pâquerettes)*, couronne odorante de fleurettes d'une suavité exquise, douces comme la brise, parfumés comme le thym des Alpilles.

Cette publication fut un événement et établit la réputation du poète. Ce fut l'aurore de la renaissance provençale. Il fallait lutter contre l'envahissement du français! Roumanille mit tout son cœur à réagir contre les corruptions que le peuple introduisait dans sa langue et, la politique venant l'exciter encore davantage, de 1848 à 1851, il écrivit et publia une foule de petites brochures: *Lou colera, Li clube* (les clubs). *Quand devès faut paga* (quand on doit, il faut payer), *Li partejaire* (les partageux), *Li capelan* (les prêtres), *Un rouge em'un blanc, La ferigoulo* (le thym), etc., etc., où l'esprit, la verve et le rire emplissent l'âme et débordent magnifique-

ment au milieu de traits satiriques acérés, vifs, mordants, lancés de main de maître et taillés à l'emporte-pièce.

Dans tous ses écrits, Roumanille ne s'occupe que d'une seule chose: le peuple. Il s'adresse à l'ouvrier, au laboureur; aussi son langage est-il populaire, clair, limpide, simple, bon et tendre, et surtout ému et touchant. Il laisse les grandes périodes, les grands mots, le souffle, à ceux qui sont plus audacieux que lui, et se contente d'une seule corde à sa lyre: la corde populaire. Il étudie, il note, il trace et retrace parfaitement le parler du peuple, le franc parler provençal, il prend les mots, les expressions, les tournures de phrase à la bonne source; tous ses tableaux sont pris sur le vif, avec les termes et l'émotion voulus: son langage est le miroir du langage du peuple; c'est ce qui fait son charme, c'est ce qui fera sa gloire. Tous ceux qui veulent étudier la langue provençale n'ont qu'à prendre ses œuvres, ils la trouveront là, pure, facile, abondante, naturelle.

L'émotion qu'il verse dans son récit gagne l'auditeur, à quelque dialecte de notre Midi qu'il appartienne, le remue et lui met des larmes dans ses yeux. Combien de fois ne lui avons-nous pas entendu réciter *La chato avuglo*, pour ne citer que cette pièce, et n'avons-nous pas vu de larmes inonder le visage des auditeurs!

En 1852, il publia un autre recueil, *Li sounjarello* (les rêveuses), rêves doux et charmants de fillette, et en août de la même année, toujours poursuivi de la belle idée du relèvement de la langue, il réunit à Arles le congrès des écrivains méridionaux, qui devait donner naissance au Félibrige.

Écoutons-le, ce bon Roumanille, ce cœur d'or, nous faire lui-même, en sa prose colorée, le récit de cette fête, à l'occasion de notre réunion, à Mont-Majour, le 30 mai 1889, alors qu'il était *Capoulié* de notre Félibrige, de ce Félibrige dont il était le père et qu'il aimait comme la prunelle de ses yeux:

«Il faut donc vous dire qu'une fois (c'était en août, le 29, un beau dimanche de l'an de Dieu 1852), comme en Arles nous sommes venus aujourd'hui, en Arles nous vînmes de tous les coins de la Provence, du Comtat et du Languedoc, nous vînmes, la joie au cœur, les jeunes et les vieux. Pour félibréger? me direz-vous. Oh! non, car nous n'étions pas encore félibres, quoiqu'il s'en fallût de peu.

«Les anciens qui vinrent au rendez-vous, où sont-ils maintenant? mes amis, ils sont venus encore: n'entendez-vous pas leurs âmes chanter et tressaillir, et voleter heureuses à l'entour de notre table? elles font Sainte-Estelle avec nous. Et les jeunes? Les jeunes!.. comme vous voyez, il a neigé sur leur barbe.

«L'on n'avait jamais vu réunion plus belle au Forum d'Arles. Oh! quelles envolées! et quels embrassements! comme on dit maintenant. Quelles bonnes et franches embrassades! comme on a toujours dit.

«Et, — ne l'oublions pas, — la cité d'Arles, en grande allégresse, nous accueillit comme une mère ses enfants. Elle en tressa pour nous des couronnes de fleurs! Nous en tressâmes pour elle des couronnes de vers! Si quelques-uns ont surnommé Avignon *Rome du Félibrige*, Arles, ce jour-là, mérita bien d'en être l'Athènes.»

En 1853, toujours dans le même but, relever la langue provençale et jeter les bases d'une association fraternelle entre tous les écrivains de langue d'oc, une nouvelle réunion se tint à Aix de Provence, et ce *Roumavàgi di troubaire* sonna victorieusement le réveil de la *Belle endormie*.

Entre temps Roumanille, devenu libraire, voyait se grouper autour de lui tous ceux qui avaient à cœur d'apporter leurs gerbes fleuries sur le berceau de la jeune *Maia*.

A Roumanille et à Mistral qui, déjà en 1852 et 1853, en Arles et à Aix, portait sur le front le reflet du génie, étaient venus se joindre Anselme Mathieu, Théodore Aubanel, qui essayait ses premiers vers sous l'aile paternelle de Roumanille, et Paul Giéra qui, en compagnie de Garcin, — ce Garcin qui renia la cause et fut remplacé plus tard par Jean Brunet, — conduisait la petite troupe à Font-Ségugne dont il était le châtelain, et où l'on trouvait Alphonse Tavan, humble paysan de Châteauneuf-de-Gadagne, qui, timidement, chaque dimanche, récitait ses petits poèmes agrestes.

Voilà donc le groupe formé. Les sept docteurs de la loi nouvelle, sous le nom de *Félibres*, décident la constitution d'une société qui aura pour but de soutenir, de propager, d'aimer et de chanter la langue mère; cette décision fut prise à Font-Ségugne, le 21 mai 1854, le jour heureux de Sainte-Étoile, qui fut choisie comme patronne du Félibrige. Ce même jour, les sept poètes réunis composèrent le *Chant des Félibres*, l'hymne de la fraternité qui dit en son premier couplet:

Sian tout d'ami, sian tout de fraire,
Sian li cantaire dóu païs!
Tout enfantoum amo sa maire,
Tout anceloun amo soun nis:
Noste cèu blu, noste terraire
Soun pèr nous-autre un paradis.

Sian tout d'ami galoi e libre
Que la Prouvenço nous fai gau:
Es nautre que sian li Felibre,
Li gai Felibre prouvençau!

Nous sommes tous des amis, nous sommes tous des frères, — nous sommes les chanteurs du pays! — Tout petit enfant aime sa mère, — tout oisillon aime son nid: — notre ciel bleu, notre terroir — sont pour nous autres un paradis.

Nous sommes tous des amis joyeux et libres — que la Provence charme; — c'est nous qui sommes les Félibres, — les gais Félibres provençaux.

Et, ce jour-là aussi, on décida la création d'un petit livre qui, sous le titre d'*Armana prouvençau* et sous une forme modeste, s'adresserait au peuple et lui porterait les chants de ses Félibres et les vers de ses poètes, glorifiant la petite patrie et semant partout, comme le bon grain, l'amour de la langue harmonieuse du Midi.

Le premier *Armana prouvençau* parut à la fin de 1854, pour l'année 1855, et il s'édita à cinq cents exemplaires. Mais son succès grandit chaque année et, aujourd'hui, son tirage dépasse quinze mille. Ce petit livre a été le lieu qui a uni tous ceux qui, sur nos terres d'oc, se sont épris de la langue de leur berceau.

Comme le miroir du chasseur attire les alouettes, cette publication attirait, par son retentissement et la valeur de ses écrivains, une foule d'auteurs qui s'essayèrent sur le luth provençal, et ce bon Roumanille, le cœur sur la main, faisait bon accueil à tout le monde; il ouvrait son cœur et sa porte et, après avoir formé l'élève-félibre, il l'admettait en qualité de disciple dans sa nouvelle famille.

Ce petit livre était une ruche où toutes les abeilles méridionales venaient apporter leur miel; ce n'est pas dire, pour cela, que toutes pouvaient voler de leurs propres ailes, ah! non, certes. Mais Roumanille guidait leur essor, les soutenait, corrigeait, conseillait, enflammait, gourmandait, et il arrivait ainsi à former de nouveaux ouvriers qui, tous, apportaient leur miel à la ruche avignonnaise, et qui tous aussi, dans leurs milieux, devenaient les fervents apôtres, les ardents propagateurs de la nouvelle école.

En 1860, il fit paraître, en deux recueils, tout ce qu'il avait produit jusqu'alors:

Lis oubreto en vers et *Lis oubreto en proso.*

Le premier (Les petits travaux en vers) renferme tout ce que le poète a écrit depuis 1835 jusqu'en 1860: *Li margarideto*, *Li nouvé* (Les noëls), genre dans lequel Roumanille excellait; *Li sounjarello*, *La part de Dieu*, *La campano mountado*, poème héroï-comique qui eut un succès fou, et *Li flour de sauvi* (les fleurs de sauge), dont le parfum agreste et suave pénètre l'âme par son charme et sa grâce.

Nous détacherons une perle de cet écrin qui en renferme un si grand nombre: *Ma vesino* est la pièce que nous avons choisie pour donner à nos lecteurs une idée de la manière de Roumanille et de la délicatesse de ses sentiments. Séduit par cette fraiche poésie, le poète Georges Bouret s'est plu à la traduire en vers français:

MA VESINO

Ve, Goutoun, siés uno perleto;
As uno taio facho au tour,
D'iue que beluguejon d'amour;
Siés bravo autant que poulideto.

As un biais angeli, Goutoun,
Un cor d'or, uno amo innoucènto,
As uno bouco qu'èi risènto,
Uno bouqueto d'enfantoun.

Finalamen, tu siés, vesino,
Un tresor, un bijout de rèi!
Mai, moun enfant, veici ço qu'èi:
I'a ges de roso sènso espino.

I'a res que noun siegue endeca;
Toun espino, jouino floureto,
E ta laido deco, paureto,
Ei que jogues... emé lou cat!

MA VOISINE

Vous êtes une perle fine;
Vous avez un corps fait au tour,
Des yeux qui pétillent d'amour;
Oui, Goton, vous êtes divine.

Vous avez un minois charmant,
Un cœur d'or, une âme innocente,
La bouche petite et riante
Comme celle d'un jeune enfant.

Enfin, vous êtes, ma voisine,
Un trésor, un bijou royal!
Mais, mon enfant, voici le mal:
Jamais de rose sans épine.

Rien n'est donc parfait ici-bas:
Votre épine, jeune fleurette,
Et votre laid défaut, pauvrette,
C'est de jouer... avec les chats!

Emé lou cat! Ièr t'espinchave... Vèngues pas me dire de noun; Lou bressaves sus ti geinoun; E iéu, pécaire! souspirave!	Avec un chat!... Je vous ai vue Hier... ne me dites pas non; Vos genoux berçaient son ronron; Moi, je soupirais, l'âme émue.
Bèn mai! ié fasiés lis iue dous; Coume un enfant lou tintourlaves, Lou sarraves, lou calignaves, D'un èr e d'un biais amistous.	Bien mieux, avec un soin jaloux, Vous le serriez, comme l'on presse L'enfant qu'on aime et qu'on caresse, Et vous lui faisiez les yeux doux.
E pèr toun cor èro uno fèsto: Trefoulissiés, tout de risié. Que te dirai? Aco fasié Dreissa li péu dessus ma tèsto!	Et votre cœur était en fête; Vous tressailliez, l'air tout joyeux. Que vous dirai-je? Les cheveux Se sont plantés droit sur ma tête.
Mai veici lou plus gros pecat: Ié faguères uno babeto! Pausères ta bello bouqueto Dessus lou mourre de toun cat!	Mais voici le plus délicat: Pour l'embrasser, cela me touche, Vous avez posé votre bouche Sur le museau de votre chat.
Vai, tu siés, ma gènto vesino, Un tresor, un bijout de rèi! Mai, moun enfant, veici ço qu'èi: I'a ges de roso sènso espino.	Oui, vous êtes, gente voisine, Un trésor, un bijou royal! Mais, mon enfant, voici le mal: Jamais de rose sans épine.
Se vouliés me crèire, Goutoun, Lou mandariés cassa de rato, Lou caressariés plus, ma chato! Degaiariés plus ti poutoun.	Envoyez-le chasser le rat, Si vous voulez, Goton, ma fille, Me croire et vous montrer gentille, Et n'embrassez plus votre chat.
Ve, pièi, se vos avé, ma bello, Quaucarèn à tintourleja, Un amour à poutouneja, Poutounejo ta tourtourello[1])	Et puis, si vous avez, ma belle, Quelqu'un à qui faire la cour, Réservez vos baisers d'amour, Embrassez votre tourterelle.
Quand prènes toun catoun, m'amour, Aco me treboulo e m'encagno; Me sèmblo bèn vèire uno aragno Qu'arpatejò sus uno flour.	Quand vous prenez ce chat, mon cœur, Mon âme se trouble indignée; Car je crois voir une araignée Se débattre sur une fleur.
Coucho aquelo bèsti, vesino! Quand à toun entour miaulara, E lèu ma muso te dira: Siés uno roso sènso espino.	Chassez cette bête, voisine, Sitôt qu'elle miaulera; Et ma muse, alors, vous dira: Vous êtes rose sans épine!
J. Roumanille.	G. Bouret.

Lis oubreto en vers ont eu plusieurs éditions qui, toutes, ont été épuisées en peu de temps; c'est dire le retentissement qui s'attachait au nom aimé de Roumanille et combien l'idée provençale avait fait de chemin depuis son éclosion à Font-Ségugne. Ce succès sans précédent démontre aussi combien le Félibrige avait sa raison d'être et proclamait hautement que le peuple était tout entier avec lui pour l'œuvre de la renaissance de la langue, la première et la plus noble de nos revendications provinciales.

Lis oubreto en proso eurent le même retentissement et le même succès; des éditions nombreuses que Roumanille avait livrées au public, il ne reste plus un seul exemplaire.

C'est que notre langue se montre dans cette œuvre fraîche et rieuse, accorte et pimpante, simple et charmante, et que tout le monde voulait la belle abandonnée, que le félibre des jardins avait ornée de ses fleurs les plus suaves et les plus odorantes, à tel point qu'en la voyant avec ses vêtements de fêtes, avec ses yeux purs, ses lèvres roses et son radieux visage,

[1]) Dans la dernière édition des *Oubreto*, parue en 1892, *Ma vesino* a été modifiée en plusieurs endroits. Cette strophe, notamment, a été remplacée par la suivante, bien plus savoureuse:

Ve, pièi, se vos avé, ma mio, Quaucarèn à tintourleja, Un amour à poutouneja, Eh! poutouneja... Roumaniho	Et puis, si vous avez, ma fille, Quelqu'un à qui faire la cour, Eh bien, vos doux baisers d'amour, Réservez-les pour... Roumanille!



on la prenait pour une reine: la belle Reine de Provence.

Tout ce que Roumanille écrit est si sain, si naïf, si savoureux, qu'il faudrait tout citer et qu'il faut tout lire.

Dans ces *Oubreto en proso*, nous voudrions prendre son *Pèlerinage à la Sainte-Baume*, rempli des senteurs des herbes aromatiques de nos montagnes, ou bien tailler un morceau de ses dialogues si originaux; mais la place nous manque, et nous nous contenterons de citer encore *Lis entarro-chin*, facétie mordante, et *Ié fau ana*, tableau vivant et vécu.

Pendant que Roumanille répandait ainsi la bonne semence, l'arbre qu'il avait planté étendait ses rameaux sur tout le Midi, et les adeptes étaient devenus si nombreux, qu'on résolut de se constituer en association littéraire: c'est ainsi que le Félibrige fut fondé en 1876, et divisé en Maintenances embrassant toutes les terres d'oc. C'était le triomphe, car les savants de France et de l'étranger ne tardèrent pas à s'affilier à cette Société. A Paris même, cette capitale de la centralisation, sous l'impulsion de l'amour de la patrie méridionale, deux associations se formaient: la *Cigale* et le *Félibrige de Paris*, pour unir en un lien fraternel tous les expatriés des pays du soleil.

Et toujours l'*Armana prouvençau* était la *joie, le contentement et le passe-temps de tout le peuple du Midi*, et Roumanille continuait à y répandre, avec sa verve intarissable et son inimitable talent, les contes et les joyeusetés du *Cascarelet*, qui sont autant de petits chefs-d'œuvre et qui, réunis en un bouquet, en 1884, sous le titre: *Li conte prouvençau e li cascareleto*, forment la plus charmante gerbe que l'on puisse rêver, où le rire jaillit sans effort, où l'esprit méridional se donne libre carrière, cet esprit de bon aloi qui n'est pas encore terni par la lourde plaisanterie du Nord, et qui donne la mesure de l'humour et de la bonhomie incomparables de notre conteur par excellence.

Qui ne connaît *Le médecin de Cucugnan*, ou *Madame de Vaucluse?* Ne pouvant publier qu'une pièce très courte, nous avons choisi la suivante:

LA VIÈIO MALAUTO

Un vèspre de l'autre ivèr, lou Curat di Baus venié d'atouba soun tros de cire pèr ana se jaire, quand venguèron ié dire que, dins un mas dis Aupiho, à-n-uno lègo lègo liuen, uno bravo femo, la vièio Margoutoun, èro bèn malauto e lou mandavo querre.

Soun bastoun d'uno man e sa lanterno de l'autro, emai jalèsse en l'èr e negro fuguèsse la niue, lou bon prèire se lou faguè pas dire dos fes, e partiguè.

— Eh! bèn, ma bravo Margoutoun, ié diguè 'n arrivant, m'avès manda querre e siéu eici. Diéu vous lou doune! Coume sian?

— Bèn gramaci, moun bon Moussu lou Curat! — ié respoundeguè la vièio. — Coume sian? coume sian?... Ah! de tout segur, sian pas bèn: vaqui mai de vue niue que passe blanco, blanco coume la nèu! Pas poussible de plega l'iue, un martire! Vous ai manda querre...

— Ah! pechaire!....

— Ai pensa qu'aurias pieta de iéu e que me precharias un pau. Prechas un pau, rèn qu'un brigoun, moun bon Moussu lou Curat!

— Disès?...

— La verita! Tóuti fes e quanto que vous ai ausi precha, m'avès toujour fa veni la som, toujour!... e me siéu endourmido coume uno benurouso.

LA VIEILLE MALADE

Un soir de l'autre hiver, le curé des Baux venait d'allumer son bout de cierge pour aller se coucher, quand on vint lui dire que, dans un mas des Alpilles, à une lieue de distance, une brave femme, la vieille Margoton, était bien malade et l'envoyait chercher.

Son bâton d'une main et sa lanterne de l'autre, bien qu'il gelât en l'air et que la nuit fût noire, le bon prêtre ne se le fit pas dire deux fois et il partit.

— Eh bien, ma brave Margoton, lui dit-il en arrivant, vous m'avez envoyé chercher et je suis ici. Dieu vous bénisse. Comment allez-vous?

— Merci bien, mon bon monsieur le curé, lui répondit la vieille. — Comment je suis? comment je suis?... Ah! très certainement, je ne suis pas bien: voilà plus de huit nuits blanches que je passe, blanches comme la neige! Impossible de fermer l'œil, un martyre! Je vous ai envoyé chercher...

— Ah! ma pauvre!...

— J'ai pensé que vous auriez pitié de moi et que vous me prêcheriez un peu. Prêchez un peu, rien qu'un tout petit peu, mon bon monsieur le curé!

— Vous dites?...

— La vérité! Chaque fois que je vous ai entendu prêcher, vous m'avez toujours procuré le sommeil, toujours!... et je me suis endormie comme une bienheureuse.

Traduit par L. DUC.

Nous ne saurions enfin passer sous silence *Li Nouvè*, ces Noëls pieux, simples, émus, qui sont autant d'actes de respect, ou mieux un acte de foi, de cette foi lumineuse et ferme qui brûlait dans le cœur de Roumanille.

Et lui, quand la gloire et les honneurs étaient venus frapper à sa porte, quand le monde entier avait les yeux tournés vers sa modeste librairie de la rue Saint-Agricol, en Avignon, n'en continuait pas moins à rester l'humble servant, l'apôtre zélé, de notre langue populaire.

Et lui, qui voyait en Frédéric Mistral l'Homère et le Virgile de notre époque, lui qui le regardait comme le génie supérieur que Dieu aurait fait surgir pour élever un temple à la poésie d'oc, humblement il s'éclipsait devant lui, heureux de voir l'astre de *Mireille* et de *Calendal* monter, superbe, dans l'azur; et son cœur s'épanouissait, et ses yeux rayonnaient devant ce triomphe!

Et c'est alors que le vieux lutteur, regardant le chemin parcouru depuis Font-Ségugne, pouvait, avec un légitime orgueil, se reposer au milieu des siens, souriant à sa femme aimée, la douce félibresse Rose-Anaïs, et à ses enfants chéris; alors qu'aucun nuage ne pouvait assombrir son ciel, que du sein de son Félibrige, devenu une force, s'échappait le cri vibrant de *décentralisation* et de *revendications provinciales*, et que tous considéraient Roumanille comme le père, le patriarche respecté, c'est alors que la mort impitoyable vint le ravir à notre affection.

Le 24 mai 1891, sa belle âme s'envolait vers les régions radieuses de Sainte-Étoile, pour y recevoir la couronne de l'immortalité.

Nos larmes accompagnèrent sa dépouille mortelle jusqu'au cimetière de Saint-Remy, où il repose au milieu de ses fleurs de prédilection: *flour de sàuvi* et *margarideto*.

O maître vénéré! en ce mois d'août 1894, tous ceux que tu as aimés, tous tes fils de par l'amour de la langue provençale, viennent, en Avignon, pour te glorifier.

Au pied de ce monument que leur tendresse filiale t'a élevé, devant ce marbre où nous déposons nos bouquets de pâquerettes et de fleurs de sauge; devant ce buste qui reproduit tes traits, si profondément gravés en nos cœurs; recueillis, ô patriarche, ô ami! comme nous l'étions à Mont-Majour, en ce jour mémorable où tu présidais nos agapes félibréennes et où nous buvions dans la coupe sainte le vin de la Fraternité, nous exhortant à l'amour de ce cher Félibrige, qui était ton œuvre, et nous excitant à lutter pour le triomphe de l'idée, il nous semble que tes lèvres de bronze s'ouvrent encore pour nous donner tes conseils d'aïeul:

«Ici, avant d'achever, j'ai à cœur, et ce va être pour moi un délice, de vous faire entendre les paroles sacrées qui tant nous émurent au festival arlésien de 1852, et qui sont, autant vaut dire, le testament de deux félibres de la première heure, morts tous deux en nous présageant bonheur:

«Que Dieu, nous dit le poète de *l'Ange et «l'enfant*, bénisse votre tablée. Que vos luttes «soient des fêtes et les rivaux des amis. Celui «qui fit le ciel a fait celui de notre beau pays «si grand et si beau qu'il y a place pour toutes «les étoiles.»

«Mes amis, dit ensuite Jules Canonge, un «Nimois amoureux d'Arles, s'il vous fallait ja«mais défendre votre cause, n'oubliez pas que «votre première assemblée se fit en Arles, que «vous fûtes prédestinés dans la noble et fière «cité qui a pour armes et pour devise l'épée et «la colère du lion!»

«Amis, voilà ce que l'on peut appeler un bon blé de semence: il a fait cent pour un et plus encore. Le premier blé de France, c'est le froment d'Arles! Pour preuve que la riche semence de ces conseils prophétiques n'est pas tombée en terre ingrate, entendez ce cri du lion:

Eh! bèn, nàni! despièi Aubagno,
Jusqu'au Velay, fin qu'au Medò.
La gardaren riboun-ribagno
Nosto rebello lengo d'O;
La parlaren dins li vanado,
I meissoun, i descoucounado,
Entre amourous, entre vesin;
La charraren emé salivo,
En barrejant nòstis óulivo,
En destregnènt nòsti rasin...

F. MISTRAL: *Espouscado.*

Eh bien! nenni! Depuis Aubagne — jusqu'au Velay, jusqu'au Médoc, — nous la garderons, qui qu'en grogne — notre rebelle langue d'Oc! — Nous la parlerons dans les etables, — aux moissons, aux magnaneries, — entre amoureux, entre voisins; — nous la dégoiserons avec l'eau à la bouche, — en détritant nos olives, — en pressant nos raisins.

«Et voilà... pour bien finir.»

Et nous, «pour bien finir», nous répéterons avec l'enthousiasme qui nous transporte, cette

strophe de l'*Espouscado* de Mistral que tu viens de nous citer. En même temps que notre acte de foi, elle sera notre acte d'amour! Et, pour l'honneur de la cause félibréenne, nous lutterons toujours, jusqu'à notre dernier souffle, et nous chanterons l'hymne du triomphe au son mélodieux des tambourins:

Dau! dau! tambourin,
Boutas-vous en trin!

Si l'on veut véritablement connaître la Provence et sa littérature, il faut en suivre le mouvement dans **la Province.**

Besprechungen und Anzeigen.

I. Philologie und Pädagogik.

W. Gebert, Précis historique de la Littérature française. Stuttgart 1896, Hobbing & Büchle. 305 S. 8°. M. 3.

Abrisse der französischen Litteraturgeschichte giebt es eine ganze Reihe; sie sind gewöhnlich für Schulen bestimmt und danach zugeschnitten, d. h. sie gehen über die Litteratur des Mittelalters schnell hinweg, behandeln besonders die klassische Periode, das 18. Jahrhundert in seinen Hauptvertretern Rousseau und Voltaire, und glauben vom 19. genug gegeben zu haben, wenn sie die Romantiker besprechen und die Hauptvertreter der modernen Romane (Zola ist natürlich ausgeschlossen) nennen. Anders verfährt der Verfasser des vorliegenden Werkes. Er giebt einen Überblick über die gesamte Litteratur Frankreichs; da ist kaum ein Schriftsteller von auch nur geringer Bedeutung, der nicht genannt und charakterisiert und an dem ihm gebührenden Platz eingereiht würde. Freunde der alten Litteratur werden zwar wiederum unzufrieden sein, dafs derselben (bis Malherbe) nur 48 Seiten gewidmet werden; doch mufs anerkennend hervorgehoben werden, dafs noch kein „Abrifs" so viel Platz den Schriftwerken des 12—16. Jahrhunderts gewidmet hat. Eingehende Besprechung finden die Schriftsteller ersten Ranges seit Corneille, zum Teil mit der Inhaltsangabe ihrer Hauptwerke; besonders haben uns die Artikel über Voltaire und Rousseau gefallen. Die neuere und neueste Zeit wird nicht mit blofsen Namen abgethan, sondern die einzelnen litterarischen Erscheinungen werden sorgfältig verzeichnet und selbst die Symbolisten und Decadenten fehlen nicht. — Gebert hat die vorhandenen Hilfsmittel gewissenhaft benutzt; oft zitiert er besonders scharfe und in kurzen Worten charakterisierende Urteile angesehener Litteraturhistoriker. Das in gutem Französisch abgefafste Werk wird sich besonders denen empfehlen lassen, welche sich eine Übersicht über die gesamte Litteratur der Franzosen verschaffen wollen; sie werden darin einen guten Führer und Ratgeber finden.

Cassel. A. Kressner.

G. Palhès, abbé G., Chateaubriand, sa femme et ses amis. Bordeaux, Féret et fils, 1896. XIVe 583 p. Gr. 8°.

Der Verfasser stützt seine „Études critiques" auf eine Reihe von Briefen, die von Ch. selbst und von seinem Freundeskreise geschrieben sind, worunter die wichtigsten, die von und an Fontanes, bereits von Sainte-Beuve und Villemain benutzt waren. Allerdings in einer nicht immer von Willkür freien Weise, wie das Verfasser des Näheren erweist. Seine ganze Schrift richtet sich in der Hauptsache gegen den Kritiker der „Causeries du Lundi" und dessen ungünstige Äufserungen über Ch. und ist eine Apologie. Nun hat P. in mancher Hinsicht jedenfalls Recht. St. Beuve hat die ihm mitgeteilten Privatbriefe zu wenig diskret benutzt, ist auch sonst im einzelnen unzuverlässig. Wir gewinnen namentlich aus P's Ausführungen manches für die Datierung der von Ch. vor 1814 (denn soweit reicht nur der Band) verfafsten Werke, aber in der Hauptsache scheint uns seine Apologie mifslungen. Namentlich der Versuch, das eheliche Verhältnis Ch's. in günstigerem Lichte erscheinen zu lassen, mufs schon deswegen als verfehlt angesehen werden, weil P. zugiebt, dafs Ch. im Punkte der ehelichen Treue sehr unbedenklich gewesen ist. Verfasser hat eine besondere Vorliebe für Vermutungen und subjective Schlufsfolgerungen, und es ist ein Glück, dafs er solche nicht für gewisse Thatsachen ausgiebt. Aber wir gewinnen dadurch wenig oder nichts für unsere Kenntnis von Ch's. Leben und Wirken. Trotz aller Bemühungen, Ch. als Opfer des Napoleonischen Despotismus, der Anfeindungen der servilen Presse und der kaiserlichen Mamelucken hinzustellen, leuchtet auch aus P's. Darstellung hervor, dafs der schnelle und unglückliche Ausgang der Gesandtschaft in Rom durch Ch's. hochmütige Insubordination verschuldet wurde, dafs der Dichter den Kaiser durch mindestens unvorsichtige Angriffe zum Zorne reizte. Napoleon benahm sich Ch. gegenüber, der in seiner

Familie manche Fürsprecherinnen hatte, nobler, als sonst. Er wirkte für den Erfolg des „Génie du Christianisme", setzte Ch's. Aufnahme in die Academie durch u. a. Der Eselstritt, den Ch. dem gestürzten Imperator in dem Pamphlete: „De Bonaparte et des Bourbons" versetzte, kann nicht mit so wohlfeilen Gründen gerechtfertigt werden, wie P. das thut. Für die Beurteilung der Werke und litterarischen Bedeutung Ch's. gewinnen wir aus dem langatmigen Werke recht wenig, es sind kleine und kleinliche Miniaturbilder von Ch's. Privatleben, seinen Freunden und Feinden, die P. giebt. Meistens sind sie nicht einmal wesentlich neu. Für die noch in Aussicht stehenden Bände wäre Kürze dringend wünschenswert, auch sollten die Briefe in einen Anhang und die polemischen Bemerkungen in die Noten des Textes verwiesen werden.

Dresden. R. MAHRENHOLTZ.

Eudoxie Dupuis, La France en Zigzag. Im Auszug, mit Anmerkungen, Wörterbuch und Kartenskizzen herausgegeben von **H. Bretschneider.** Wolfenbüttel 1896, Zwifsler. 269 S. 8°. M. 1,50 [Wörterbuch und Anmerkungen M. 0,50].

Schon einmal hat sich der Herausgeber den Dank der um eine Anfangslektüre oft in Verlegenheit sich befindenden Lehrer des Französischen erworben, als er Bruno's reizvolle Erzählung *Le Tour de France par deux enfants* den deutschen Schulen zugänglich machte, und von neuem hat er seinen pädagogischen Sinn bewährt, dadurch dafs er ein ähnliches ansprechendes Werk bearbeitete, E. Dupuis' La France en Zigzag. Ich möchte sogar diesem Werke noch den Vorzug vor jenem geben, denn während Bruno allgemeinbildend wirkt, und der deutsche Schüler oft eine Menge von Begriffen lernen mufs, die ihm vielleicht später nie wieder vorkommen, hat Dupuis mehr die Erweiterung geographischer Kenntnisse im Auge, und die Bekanntschaft mit Land und Leuten des fremden Landes anzubahnen, ist ja bekanntlich die Hauptaufgabe der fremdsprachlichen Lektüre. In fesselnder Weise erzählt die Verfasserin, wie zwei Knaben nach dem Tode ihrer Grofsmutter, bei der sie bisher erzogen worden waren, sich auf die Suche nach ihrem im Norden arbeitenden Vater begeben, der aus gewissen Gründen lange nichts von sich hatte hören lassen, und ihre Wanderung durch die wichtigsten Städte Frankreichs giebt ausreichende und willkommene Gelegenheit zur Belehrung.

Das Werk ist von Bretschneider in geschickter Weise gekürzt worden, und eine Real-Tertia kann es in einem Jahre bewältigen. Zur schnelleren Erfassung des Sinnes hat der Herausgeber Fufsnoten, fast nur lexikalischen Inhalts, gegeben; doch meine ich, dafs er darin oft zu weit geht und dem Schüler die Sache zu leicht macht; gerade wenn derselbe nach einer richtigen und guten Verdeutschung recht gerungen hat, sitzen die fremdsprachlichen Ausdrücke desto fester. Aufserdem ist ein separat käufliches Heftchen mit sachlichen (meist geographischen) Erklärungen und einem Wortverzeichnis erschienen; dasselbe bringt schätzenswerte Aufschlüsse und ist bei der Lektüre unentbehrlich; eben deshalb hätte ich diese Noten lieber am Fufse der Seiten gesehen, als die lexikalischen. — Die Ausstattung befriedigt auch verwöhnte Ansprüche, Druckfehler sind selten. In Summa also eine wertvolle Bereicherung der Schullektüre.

Cassel. A. KRESSNER.

II. Belletristik.

E. Rod, Dernier Refuge. Paris 1896, Perrin. Frs. 3,50.

Dernier Refuge, le dernier roman de M. Ed. Rod qui vient de paraître dans la Revue des Deux Mondes, nous semble écrit dans le même esprit que La Vie privée de Michel Teissier dont les lecteurs de la Revue se souviennent sûrement comme d'une étude consciencieuse et profonde du cœur humain. C'était une analyse admirable de certain cas particulier — exception peut-être, il est vrai — mais se reproduisant malheureusement assez souvent pour mériter d'être étudié attentivement.

Cette analyse, cette étude (les deux noms conviennent également à ce bel ouvrage) a été achevée, certes, par l'auteur dans un but élevé — nous n'en pouvons douter.

Dernier Refuge est supérieur à La Vie privée de Michel Teissier en ce que les personnages que la passion de l'amour entraîne sont doués de toutes les qualités requises pour en faire des représentants, pour ainsi dire accomplis, de leurs sexes respectifs. Leur être moral tout comme leurs dons intellectuels les placent tous deux également à une hauteur qu'il semble que la passion ne puisse plus agiter. Tous deux

ont vécu jusqu'ici fidèles à leur devoir, M. Ed. Rod nous montre même qu'ils ont cherché leur satisfaction dans un domaine spécialement moral: le héros, dans un travail ardu, secondé et inspiré qu'il était par son génie, car c'est un inventeur déjà fameux; l'héroïne dans l'accomplissement des devoirs que la vie de famille lui impose — dans sa double tâche d'épouse et de mère.

Ce sont ces deux nobles natures que la passion entraîne hors de la voie qu'ils avaient suivie assez tranquilles sinon heureux jusqu'à ce que ce grand amour vînt leur révéler ce qu'ils croient reconnaître comme le but voulu de leurs deux existences.

M. Rod, en artiste véritable qu'il est, échappe ici, comme dans son autre roman déjà nommé, à l'écueil qui menace tout auteur d'un drame de ce genre — il ne s'est pas égaré à peindre le mari sous des couleurs désagréables. M. Berthemy sans être, certes, un être brillant ou séducteur a un caractère estimable — il agit toujours correctement, même en homme de cœur — et commande la sympathie surtout dans sa manière d'agir vis-à-vis de sa femme et vis-à-vis de la situation qui lui a été fortuitement révélée. C'est là un trait qu'il est important de noter en lisant ce livre — et qui prête un grand relief aux événements tragiques qui passent devant nous, inexorables, poussant à la catastrophe. Geneviève n'est pas non plus l'héroïne connue des histoires de ce genre, c'est une femme d'une essence supérieure — grave, calme, réfléchie — tout au devoir, adorant son enfant et placée dans son milieu dans un équilibre qu'on est surpris de ne pas trouver inébranlable.

Il a été dit*) que ce dernier roman de M.Ed.Rod était tout particulièrement une étude de passion et cela avec beaucoup de justesse. La passion est rendue là avec des détails d'une subtilité si grande, si navrante qu'on souffre à les lire; les cœurs des héros y sont disséqués bien véritablement et, avec leurs cœurs, c'est bien le cœur humain que le scalpel de l'éminent savant fouille là.

Oui, c'est une étude de passion que cette triste histoire, mais il y a plus dans ce beau travail et c'est à mon avis ce qui en fait la valeur principale, valeur qui émane de chaque page — et il y a aussi plus encore ici que dans l'ouvrage précédent, il y a la preuve évidente de l'impossibilité d'une transaction avec les lois que la société s'est imposées à elle-même et que l'expérience de longs siècles a sanctionnées.

Cette preuve me semble, pour ainsi dire, plus palpable ici que dans La Vie privée de Michel Teissier. Quoiqu'il en soit, c'est bien là l'enseignement pratique qui ressort de ces deux drames si saisissants: celui qui se déroule fatalement après que Michel Teissier a commencé à consentir au divorce, et celui qui est devenu nécessaire, dans le dernier roman, apres que Geneviève a abandonné son fils et son foyer pour suivre Martial. Il ne peut y avoir ici d'autre issue que la mort, il n'en est absolument point d'autre pour des natures comme celles que l'auteur nous a dépeintes — et il le démontre très clairement.

Geneviève et Martial, après avoir cédé à cette passion si puissante que toute leur force morale a dû céder et pour ainsi dire a déposé les armes devant elle, n'ont plus de place dans la société — n'en ont plus dans cette vie. Les devoirs abandonnés sont les spectres qui se dressent continuellement entre eux et un bonheur rêvé, et, avec une logique exacte l'auteur les fait déserter un monde où ils ne peuvent plus exister — leur dernier refuge, le seul, l'unique, c'est la mort.

Tout le roman respire un sérieux qui saisit dès l'abord. Notre cœur se serre du moment que nous pressentons cette entente intime de deux cœurs à qui la vie a tracé des voies divergentes dès le début. Plus cette grande, cette grande et irrésistible passion s'impose à eux et plus nous sommes oppressés à les voir courir ainsi à leur perte. Mais, en même temps que la pitié nous envahit, nous ne pouvons nous refuser à apprécier la grandeur, la force inexplicable de cet amour fatal qui les entraîne, et dans la part de sympathie que nous leur accordons il n'y a place pour aucun sentiment superficiel ou frivole. C'est un grand drame qui se déroule devant nous. C'est un groupe d'humains — mari, enfant, femme, amant — qu'une des forces, contre lesquelles de grandes âmes avant les leurs ont lutté en vain, entraîne sans relâche, sans miséricorde; l'horreur de leur sort nous saisit, nous assistons au développement infaillible de leur carrière, nous frémissons de les voir atteindre le but que nous avions redouté en même temps que prévu pour eux. Mais nous respirons enfin, bien qu'affreusement oppressés, lorsqu'ils ont atteint la dernière étape,

*) René Doumic, Journal des Débats 8 févr. 1896.

celle qui leur offre ce dernier refuge que l'auteur ne leur laisse trouver que dans la mort.

Cassel. St. Granet de Gandolphe.

G. Sarrazin, La Montée. Paris 1892, Perrin. Frs. 3,50.

L'auteur de ce livre est un poète dans toute l'acception du mot, et si son livre est écrit en humble prose, celle-ci a la force poétique du vers. Voyageur infatigable, dans les villes où il a passé, sur le sommet des montagnes où il s'est arrêté, au fond des bois où il s'est reposé, sur les mers où il s'est senti bercé, son esprit a cherché la main qui conduit toutes les choses et il s'est élevé de ce qui est éphémère à l'éternel. C'est œuvre poétique et philosophique à la fois, et son auteur excelle certainement du côté descriptif, la pensée se perdant souvent dans les nuages. Telle description d'un soir sur la Tamise, tels tableaux de l'Allemagne, sont des choses exquises.

M. Gabriel Sarrazin, qui n'est point un croyant dans l'acception que l'on donne ordinairement à cette expression, est un mystique cependant, et dans sa recherche de la raison du culte fervent de Marie, dans l'Allemagne catholique, il a écrit une page fort intéressante, que je me plais à donner ici, je craindrais qu'elle ne passât inaperçue dans un livre dont la lecture ne peut guère se faire qu'à petites doses, si l'on veut en comprendre toute la portée.

* * *

«Ces pays-ci sont embaumés par le catholicisme. Le catholicisme! il peut être amusant d'en sourire ou d'en rire à Paris, entre beaux esprits sceptiques qui, sous la pression pour ainsi dire pneumatique d'une civilisation avancée, ont fini par sentir s'évaporer jusqu'au dernier atome de leur conscience morale. Dans les grandes villes, ces fourmilières de l'humanité, l'homme en arrive à ne plus vivre que pour la vie présente: il se rue sur sa proie de chaque jour et la dévore avec d'autant plus d'avidité que sa faim se stimule de celle du voisin. Les besoins artificiels et répétés, la lutte non seulement pour la vie, mais pour la jouissance et pour la vanité, l'atroce et incessante guerre des intérêts matériels, refoulent au fond des âmes, dans un refuge secret d'où il leur est défendu de sortir jusqu'à l'heure de la mort, les aspirations à une vie idéale; la vie éphémère tue la vie éternelle. L'appétit et la concupiscence ont de nos jours matérialisé la plus grande des villes, Paris. Les fumées des passions humaines, bouillonnantes et grondantes dans l'immense cuve parisienne, se sont élevées au-dessus des toits de la cité et s'y sont condensées en brouillard épais: les buées des usines et les vapeurs des convoitises étendent sans cesse leur voile à quelques pieds des derniers étages, et c'est à peine s'il se troue de temps à autre pour que l'âme aperçoive un coin d'azur et s'élance.

«Il en est autrement dans le fond des campagnes et des montagnes, où tout parle de promesses plus hautes et de bonheurs plus sains que ceux qu'octroie la vie des cités. Sur des cœurs simples et des imaginations neuves la religion garde tout son empire. Aux champs, l'homme n'est point surmené par des convoitises sans cesse renaissantes et qu'il doit satisfaire à la vapeur; il ne vit ni de la réclame, ni du chantage, ni des prostitutions de toute espèce. Il vend tranquillement les fruits de son travail, — le mieux qu'il peut, car il faut vivre, — et se repose le dimanche, en écoutant le prêtre qui lui parle de la belle vie céleste qui l'attend en récompense de ses vertus pendant la vie terrestre. On lui montre la voûte du ciel qui s'arrondit sur sa tête, et derrière cette merveilleuse voûte s'en cache, lui dit-on, une autre mille fois plus belle. On n'a pas besoin d'aller chercher le ciel bien loin dans les campagnes: il est là, le beau ciel bleu, qui sourit au-dessus de vous; et si l'on monte au sommet de la montagne, on est aux portes de Dieu. Alors se déploie pour l'homme des champs toute la douceur et toute la majesté des rêves au milieu desquels il mènera plus tard sa vie bienheureuse et dont lui parlent encore, à son lever et à son coucher, les gravures pieuses dont est tapissée sa demeure. Ici, surtout, dans ces contrées catholiques d'Allemagne, chez ces paysans au cœur doux et simple, qui vivent de laitage et de pain, et qui, n'étant pas propriétaires comme nos paysans, n'ont pu encore contracter ces vices d'avidité et d'astuce qui font de nos campagnes de dignes dépendances des villes, ici se continuent les beaux jours de la religion primitive et du moyen âge. Et voici que défilent sur les murs de la maison où j'habite les légendes de la croyance qui, entre les croyances terrestres, s'est faite la plus tendre et la plus humaine. Elle qui n'a point l'élévation, la gravité, la fierté du protestantisme,

elle a la douceur et l'amour. Voici la tombe de Marie avec les anges et les saintes femmes à genoux; la Vierge-Mère est étendue les mains jointes, comme une châtelaine sculptée et couchée sur son tombeau. Puis voici le repas du soir, le dernier repas du Christ: le Sauveur des hommes distribue à ses apôtres sa chair et son sang avec quelques-unes de ces sublimes paroles, pleines de pénétration rêveuse et douloureuse, et où se dessinait sa mort du lendemain. Voici saint Dominique, qui n'a rien de sa vraie figure, de sa figure légendaire, mais dont les traits se sont oints d'une bonhomie allemande et d'une suavité que le farouche mystique ne se fût jamais supposées. Voici sainte Thérèse, plus classique et plus vraie, regardant la croix de cet œil profond, plein de chaleur et de douleur, où l'on peut lire sa devise: «Seigneur, ou souffrir ou mourir.» Et partout l'image du divin Crucifié, de cet homme qui pouvait dire avec raison à l'humanité qu'il était Dieu et Fils de Dieu: car si jamais créature a porté en elle l'étincelle divine, c'est bien le grand réformateur du monde antique, le créateur du monde moderne, celui en qui et par qui nous vivons et mourons, celui qui a pétri à son image chaque parcelle de nous, et qui, à notre insu, contre notre gré même, que nous croyions à lui ou que nous n'y croyions pas, se retrouve dans chacun de nos sentiments et dans chacune de nos pensées des hautes heures.

«Le catholicisme est, et sera pour toujours, la religion des âmes tendres et faibles. Les femmes ne sauraient en avoir d'autres. Lui seul a assez d'onction et de grâce pour parler à leur cœur et lui promettre une vie tendre et bienheureuse dans l'éternité. Le vol des esprits supérieurs qui ne peuvent s'astreindre à s'enfermer dans le cercle d'une religion et, voguant par les mondes spirituels, cueillent deçà delà les plus belles fleurs de toutes les croyances pour s'en faire un bouquet où ils insèrent les propres fleurs de leur âme, ce vol-là n'est pas donné à tous; il faut avoir les ailes et la poitrine fortes pour ne pas être pris de vertige sur les hauteurs où l'air se raréfie, et ne pas retomber mort dans la plaine. Il y aura toujours des âmes qui ne consentiront jamais à quitter le pays pieux où sont descendues vers elles, du paradis, les visions idéales qui ont charmé leur enfance. Il y aura toujours des âmes qui choisiront pour leur patrie d'adoption l'oratoire où, agenouillées sur un prie-Dieu, les yeux perdus dans une extase bienheureuse et douloureuse, elles contempleront le Dieu de la douleur, tandis que de temps à autre, avec une ferveur dont les amants les plus aimés seraient mille fois jaloux, elles le porteront à leurs lèvres, le divin Crucifié, baisant cette sueur de sang qui leur rappellera leurs propres angoisses et leur propre martyre. Les plaies du Christ parlent à leurs plaies, les épines qui s'enfoncent dans le front du Christ se sont enfoncées dans leur front. Quel Dieu pourraient-elles aimer si ce n'est le Dieu crucifié, comme elles l'ont été elles-mêmes? Comme lui, elles ont bu le vinaigre et le fiel; comme le flanc du Nazaréen, leur flanc a été percé de la lance: avec quel Dieu voudraient-elles vivre sur la terre et dans le ciel, si ce n'est avec le Dieu qui s'est offert pour racheter leurs péchés? Et puis, comme lui, elles vont bientôt ressusciter: déjà point à l'horizon la mort, c'est-à-dire l'aurore du troisième jour.

«Pour les âmes innocentes, pour les femmes qui passeront dans toute la sainteté des vierges et des épouses, il n'y aura non plus d'autre religion que la religion de Marie, il n'y aura, pour les réjouir dans leur âge mûr, que la religion qui leur rappellera, qu'en leur enfance, on les vouait au blanc, c'est-à-dire à la chasteté. Il n'y aura d'autre religion que celle qui les fera souvenir qu'elles allaient dans les jardins et dans les champs cueillir des fleurs au plus beau mois de l'année, pour en orner l'autel de leur patronne céleste. Il n'y aura d'autre religion que celle par la grâce de laquelle on sortait au son des cloches, dans l'air embaumé d'encens, sur des tapis de roses, à la joie de laquelle on avançait derrière des bannières doucement soulevées par le vent, au milieu des dais de velours et d'or ombragés de panaches, entre des murailles de draps blancs piqués de fleurs; pour la gloire de laquelle on s'en allait plier le genou devant les reposoirs, courbé avec la foule sous la triple bénédiction du prêtre, du ciel et de Dieu, au sein de la création étincelante, parée en ce jour de tout le luxe de la lumière, du parfum et de la couleur. Enfin, pour ceux qui veulent prier d'une prière solennelle, presque claustrale, il n'y aura d'autres sanctuaires que ces églises imposantes, érigées au temps de la foi, où l'on entre le soir, à l'heure de l'*Angelus* et où, l'été comme l'hiver, on sent peser sur soi, à mesure qu'on avance sur les dalles sonores, une majesté divine dont votre pas trouble à peine le silence

et à laquelle on n'a pas besoin de parler tout haut pour s'en faire écouter; car elle est seule avec vous et pendant qu'un reflet de lumière, qu'on dirait émané d'une torche, éclaire votre tête inclinée entre vos deux mains, elle entend, non les paroles que vous murmurez à voix basse, votre cœur lui-même.

«Pour moi qui ai donné tout mon amour à la religion libre, à la libre conscience, pour moi qui ne saurais partager la croyance catholique, il me plaît pourtant de l'étudier ici, dans ces pays où elle vit sur sa tige, sans qu'aucune main profane l'ait touchée même du bout d'un de ses doigts. Ici, elle est encore pleine de fraîcheur, cette croyance, avivée chaque matin par la rosée qui tombe du ciel et des montagnes. Joignant par la pensée la virginité du catholicisme à la virginité de la nature alpestre, je me crois à la fois à l'aurore du christianisme et aux premiers temps de la jeunesse du monde. Et je regarde passer ces foules paysannes qui, dans tous les costumes possibles, s'en vont à Oberammergau voir jouer la Passion. «Voici que nous allons à Jérusalem», et leurs yeux grands ouverts contemplent le mystère qui s'est accompli il y a dix-huit cents ans en Judée, et dont, en un seul village perdu de l'Europe chrétienne, l'art uni à la foi tente encore de donner une faible idée. Toutes ces figures allemandes respirent la naïveté des temps antiques: que les traits soient enflammées et vivifiés par le vin comme en Tyrol, ou dilatés et un peu arrondis, alourdis par la bière comme en Bavière, ils n'en restent pas moins simples et pieux. Comme aux premiers jours de la création, les carrures sont quelquefois trapues et fortement massives, les statures plus qu'humaines. Je voyais hier un cercle de six ou sept montagnards qui jouaient aux quilles dans l'auberge où je loge et dont l'apparence extérieure dénotait une force physique énorme: plusieurs d'entre eux étaient taillés comme des géants, osseux et musculeux, avec des membres dont la résistance et la dureté devaient être celles du fer. Partout se profile au chapeau la plume tyrolienne, de toutes parts inondent la route les vestes grises à parements verts; les chasseurs des cimes sont là: ils ont quitté les altitudes où ils suivent le chamois à la course, nouveaux Nemrods aussi fiers et aussi indomptés qu'aux temps bibliques, et depuis l'annonce de la bonne nouvelle ne pliant le genou que devant le crucifix.

«Oui, nous sommes au temps de la jeunesse du christianisme; mais nous sommes non moins à l'âge de la jeunesse du monde. A côté des plaines défrichées par la civilisation s'élèvent les montagnes incultes, inaccessibles. C'est à peine si la main de l'homme ose toucher à quelques-uns de leurs pins pour en faire des bois de construction. Les voilà telles qu'elles étaient au premier jour, sans cesse foudroyées par l'orage, incendiées par l'éclair. En ce moment même, elle viennent d'être lavées par le déluge de pluie qui succède aux jours d'écrasante chaleur que nous avons traversés. Regardez: les vapeurs remontent vers le ciel comme un rideau de théâtre qui cachait la scène et, peu à peu, se lève; elles font dans l'air leur ascension sous la main du divin machiniste. Derrière elles apparaissent les énormes masses rocheuses, noires de pluie, mais sur lesquelles le soleil va de nouveau sourire. Les torrents gonflés et vaseux envahissent leur lit et dévalent en se heurtant à des troncs d'arbre, à des blocs; la terre se vivifie sous l'eau, se lustre et fait sa toilette du soir. Partout s'élèvent les senteurs du genièvre et des roses des Alpes; les plantes, en se séchant, dilatent leur enveloppe, à travers leurs pores filtrent leurs parfums. Quelques moments encore et l'heure enchantée descendra; d'immenses nuées de ouate et de soie rose vogueront par le ciel; des teintes violettes se poseront sur le sommet des rocs; la paix et le repos s'étendront sur la surface des choses. Alors sailliront au loin en bleu, dans un relief incomparable,les contours des chaînes qui ressembleront à des crêtes vives; l'horizon se dépouillera complètement, et l'on pourra s'arrêter en contemplation devant ce firmament de la fin du jour qu'un poète a si justement appelé

Le pur, le vaste ciel du soir.

«Alors, encore, rentreront, pieds nus, au gîte ces pauvres paysans et ces pauvres paysannes qui travaillent tout le jour pour gagner leur pauvre vie et qui diront bonsoir à l'étranger qui passe; alors se presseront les voyageurs attardés et les voitures qui, soulevant hier la poussière des routes, font aujourd'hui crier leur essieu dans la boue et dans les flaques. Alors baissera tout à fait le jour qui se fera de plus en plus crépuscule jusqu'à ce qu'enfin la nuit vienne couvrir la terre endormie de son manteau, sur lequel se détachera le disque éclatant de la pleine lune.»

J. Daveigno, Le Livre du Cœur. Paris 1892, L. Duc. Frs 3,50.

Je vous présente ici un ravissant recueil poétique, charmant par l'exquise grâce qui s'en dégage, délicieux comme édition, sans compter que le titre en est excellent.

Après avoir fourni sa course accoutumée,
A l'heure où le soleil descend, le voyageur
S'arrête et vient s'asseoir près de la source aimée
Qui bondit, folle, ainsi qu'un oiseau tapageur.

Dans le flot ondoyant dont la blancheur l'attire,
Il plonge ses deux mains, les laisse dériver,
Les réunit en coupe et soudain les retire,
Pleines du pur cristal dont il veut s'abreuver.

Cette eau vive est si fraiche et si douce à la lèvre
Qu'il y puise à nouveau bien des fois, et qu'il sent
Le bien-être chasser la fatigue et la fièvre
Et répandre en son cœur un baume tout-puissant.

Ainsi, je viens m'asseoir, avant que la nuit tombe,
Auprès d'une autre source où seul j'aime à venir,
Source pure où fleurit, comme sur une tombe,
La pâle fleur du souvenir.

Dans le lointain des ans s'égare ma pensée:
Ici, c'est le devoir; là-bas c'est le plaisir;
Et, plus loin, n'est-ce pas l'hirondelle blessée
Que le chasseur vient de saisir?

J'ai rejoint dans leur vol ces visions légères,
Bizarres feux-follets que le vent fait courir,
Serments fous échangés, promesses mensongères
Dont on rit et qui font mourir.

Ces quelques vers suffisent bien pour indiquer de quel genre sont tous ces morceaux où le poète a versé le fond de son cœur; mais, ainsi qu'il en est de tous les recueils de poésies, quelques pièces se détachent de l'ensemble, et nous en profitons pour faire lire l'une de celles-ci à nos lecteurs, une étude sur un poète que nous oublions trop: *Musset.*

Chaque siècle a ses dieux, ses doutes, ses symptômes,
Ses révolutions monstrueuses, — atomes,
Grains de sable perdus dans l'infini des temps, —
Et ses nervosités sublimes ou cyniques,
Chants subtils et divins ou rires sardoniques
Qui s'échappent des cœurs émus et palpitants.

Alexandre, César, Clovis et Charlemagne,
Condé, Napoléon, Guillaume d'Allemagne,
Tous ces aigles altiers dont le regard puissant
A la fauve lueur des éclairs et des lames,
Ont après eux, ainsi que des bourreaux infâmes,
Des relents surannés de cadavre et de sang.

Combien je t'aime mieux, ô toi, mon doux Virgile,
Et vous tous, troubadours et chantres de l'idylle,
Qui marchez dans les fleurs d'un éternel été,
Et vous, rêveurs charmants, chansonniers et trouvères,
Qui cherchez un refrain dans le fond de vos verres,
Et qui toujours, du moins, y trouvez la gaité.

Combien je t'aime mieux, toi, Musset, cher poète,
Qui couvrais de baisers quelque adorable tête
Et de larmes aussi, ce baume précieux,
Toi qui connus le doute affreux et l'ironie,
Et qui marquas au front, du haut de ton génie,
Ton siècle, avec tes vers mordants ou gracieux.

Toute fleur nait vite et succombe;
Tout homme marche vers la tombe
D'un pas inégal, mais certain.
La fleur que tourmente l'orage,
Se flétrit et meurt avant l'âge,
A l'aube du premier matin.

De même l'homme que la lutte
Prend avec force, étreint, culbute
Et tient sous son genou puissant,
Se débat, s'insurge et résiste
Jusqu'à l'heure fatale et triste
Où la Mort près de lui descend.

Musset fut un de ces athlètes
Qui prit part à toutes les fêtes
De la déesse Volupté,
Et qui vida jusqu'à la lie
L'âpre coupe de la Folie,
Au son du grelot argenté.

Il a chanté Ninon la brune,
Écrit sa ballade à la lune
Et célébré Mimi Pinson
Et cette ravissante chose:
„Sur trois marches de marbre rose“
Qui disent aussi leur chanson.

Mais le sceptique et l'incrédule
N'ont plus les doux chants de Tibulle
Ni la voix du Sylvain moqueur,
Et Rolla, l'obscène et l'infâme,
Méprise l'amour et la femme,
Cette déesse et ce vainqueur!

L'amour! ce divin badinage,
Ce coin du ciel d'où se dégage
La lueur du rêve enchanté!
La femme! ce vase fragile
Qui contient dans sa faible argile
Le cœur, la forme et la beauté!

Sous le saule où tu dors, Musset, l'ombre est si douce
Que, voyageur pensif, je viens m'y reposer.
Les amants, — beau garçon et fille blonde ou rousse, —
Effarent les oiseaux qui viennent y jaser.
J'aimerais dormir là, sans bruit et sans secousse,
La brise me donnant son rire et son baiser.

Est-ce ainsi que tu dors, Musset? Le sombre doute
A-t-il fui pour jamais ton cœur et ta raison?
Comme le grand saint Paul as-tu trouvé ta route
Et revu le soleil qui dore l'horizon?
Le sang du Golgatha coule encor goutte à goutte;
Le Christ console mieux que Lisette ou Suzon

La matière est rampante ainsi qu'un ver de terre,
Et l'azur lumineux est pour elle fermé.
L'esprit seul a le droit de sonder le mystère
Que le Maître éternel dans notre être a formé.

L'amour est immortel, et Jean-Jacque et Voltaire
Ne l'ont jamais compris et n'ont jamais aimé.

Mais toi, fils adoré de la Muse profane,
Toi, Musset, doux rêveur, poète vénéré,
Qui t'endormis, pareil à la fleur qui se fane
Avant que son parfum se soit évaporé,
Dors en paix, l'amoureux vaut bien la courtisane:
Un jour, ainsi que toi, Madeleine a pleuré.

La dernière pièce, *la Fin du livre*, est certainement l'une des meilleures, la pensée en est large et le vers bien frappé. Je vois avec plaisir que M. Daveigno comprend ce que c'est que la mort et qu'il s'avance souriant vers elle, la regardant comme le couronnement inéluctable de toute vie. C'est si facile de mourir lorsque l'on croit à la renaissance de l'âme ou plutôt à son évolution infinie, éternelle. Ah! combien nous comprenons les fleurs sur les tombeaux!

K. Merwart, Reckenspässe. Eine heitere Märe. Mit Benutzung einer altfranzösischen Sage. Leipzig 1896, Litterarische Anstalt. 52 S. kl. 8°.

Seitdem Hertz durch seine treffliche Übersetzung des Rolandsliedes dem weiteren Publikum einen Begriff von der altfranzösischen Dichtung gegeben hat, ist immer wieder von neuem der Versuch gemacht worden, auch andere poetische Produkte jener frühen Zeit den Laien zugänglich zu machen — ich erwähne nur Bartsch' Altfranzösische Volkslieder, Hertz' Spielmannsbuch, die mehrfach vorhandenen Übersetzungen von Aucassin und Nicolette (zuletzt durch v. Salwürk), von anderen in Zeitschriften veröffentlichten Proben zu schweigen. Wir können nur wünschen, dafs diese Bearbeitungen noch recht viel Nachfolger finden; vielleicht tragen sie ein gutes Stück dazu bei, gewisse Vorurteile, die noch immer in den Kreisen gebildeter Laien herrschen, zu zerstören. — Als ein höchst gelungener Beitrag für diese Bestrebungen sind Karl Merwarts Reckenspäfse zu bezeichnen. Es ist die Bearbeitung des bekannten altfranzösischen burlesken Epos „Voyage de Charlemagne en Jérusalem", und jeder Kenner der altfranzösischen Litteratur wird mit Behagen das witzige, oft recht derbe Werk in deutschem Gewande wieder durchlesen, zumal in einer so geschickten, formgewandten Umdichtung, wie sie Merwart ihm hat zuteil werden lassen; der Laie aber wird mit Staunen erkennen, was für wunderbare Früchte der „Esprit gaulois" auch schon in entfernten Jahrhunderten gezeitigt hat.

Cassel. A. Kressner.

III. Revue Théâtrale.

Dans la «Revue» suivante nous allons donner un aperçu des «Nouveautés théâtrales» qui ont paru pendant la saison d'hiver de 1895/96. Nous nous contenterons d'indiquer et d'analyser et les pièces qui ont une valeur vraiment littéraire et celles qui ont obtenu un succès bruyant auprès du public, tout en manquant d'un mérite réel. Nous nous permettrons de ne pas observer rigoureusement la chronologie, nous courrons plutôt un peu au hasard à travers les coulisses; néanmoins nous espérons donner une idée de la fertitilé de nos auteurs dramatiques et de la viabilité de la scène française.

Le théâtre Cluny nous conviait à assister à un vaudeville en quatre actes, de *M. Maxime Boucheron*, **Surnuméraire**. Ce titre n'est pas absolument justifié par la situation, mais M. Maxime Boucheron n'étant point encore académicien n'a pas travaillé à l'élucubration du dictionnaire, et décemment il ne pouvait s'emparer du titre de la jolie comédie de Musset, *le Chandelier*.

Le surnuméraire Narcisse Godet exerce à la préfecture de Bordeaux un métier honorable de commis, mais combien peu lucratif! Un autre surnumérariat va lui échoir, mais celui-là est des plus extraordinaires. Un ami, Brézillac, bel homme de sa nature et négociant en vins par profession, mène de front le commerce et l'amour. Il est fort embarrassé, Brézillac, sa clientèle est féminine et toutes ses clientes l'adorent, lui et sa marchandise. Seulement, voilà, ce pauvre Brézillac doit forcément faire une fin, c'est-à-dire fixer son choix sur celle-ci ou celle-là des ses aimables pratiques; or, toutes aspirent à cet honneur, et si Brézillac ne les choisit pas toutes, celles qui n'auront pas reçu la pomme ne boiront plus que du cidre; le commerce de vins pour petites dames entrera dans la voie du marasme.

Or, un homme amoureux, lorsqu'il «est» dans les liquides, n'en est pas moins prudent. Il se dit qu'une femme dépense toujours de grosses sommes pour sa toilette et que pour y subvenir, il s'agit de ne se point brouiller avec des clientes qui boivent sec et payent rubis sur ongle.

En ce monde, tout peut s'arranger et Brézillac, qui le sait, ayant donné ses préférences à une de ses jolies pratiques, — elle se nomme Marguerite, — l'épouse en secret et, tout en bénéficiant des amabilités de sa gracieuse moitié, publie partout qu'il est resté garçon et que Marguerite est la femme du surnuméraire Narcisse

Godet. Tout semble marcher à souhait et les crus les plus fameux se débitent couramment dans la boutique de Brézillac, malgré l'absence de celui-ci qui voyage en Italie et navigue dans le bleu accompagné de Narcisse qui, lui, s'ennuyant ferme tandis que les autres chantent à la lune . . . de miel, se met à faire une vie de patachon. Et tellement que les dames qu'il honore de ses faveurs et qu'il quitte trop promptement selon leur désir, écrivent à la belle-mère de Brézillac que son gendre fait le malheur de Marguerite. Elles viennent même à Paris porter leurs doléances près de ladite belle-mère de Brézillac. Le scandale est grand, surtout lorsqu'un haut fonctionnaire de la préfecture où exerce Narcisse en son surnumérariat surprend Brézillac en conversation très intime avec celle qui passe pour l'épouse du surnuméraire. Celui-ci serait donc un mari complaisant, c'est terrible pour un homme dans l'administration. Tout finit pas s'arranger, mais ce n'est pas sans de truculentes et hilarantes péripéties. Le commerce de Brézillac pourra péricliter, mais la caisse de Cluny a bien des chances de se remplir grassement.

Dans cette jolie salle de la *Renaissance*, où Sarah Bernhardt a conquis tant de suffrages, un public de choix, celui que l'on nomme le *Tout-Paris*, bien qu'il en soit la bien mince partie, s'est réuni pour applaudir la comédie en quatre actes de *M. Maurice Donnay :* **Amants.**

Dans la pièce de M. Maurice Donnay, on ne trouvera pas de ces grandes scènes qui font sourire lorsque l'on va au fond et qui n'empoignent que parce qu'elles sortent de la vie ordinaire. Au contraire, l'intrigue n'y a aucune place. C'est la vie intime, mais pas banale pour cela, qui passe sous les yeux du spectateur. Là, le héros comme le traître n'ont rien à voir; l'amour seul ou ce qui en tient lieu est en jeu.

Un jeune femme, rétirée du théâtre, Claudine Rosay, est entretenue par le comte de Puyseux. Celui-ci est marié, mais la comtesse lui en a fait porter de toutes les sortes. Il a une fille avec Claudine, Denise, et ce faux ménage semble parfaitement uni, bien que sans grand amour. Mais voilà que Claudine rencontre un jeune homme, Georges Vertheuil, et qu'entre eux naît une grande passion. Claudine pourrait quitter le comte, mais elle songe à l'enfant. Bah! M. de Puyseux en porte assez de par son épouse légitime, pour que sa maîtresse n'augmente pas beaucoup la hauteur de ses bois en le trompant, elle aussi. Comme de juste, ou plutôt comme de coutume, il n'y voit que du feu. Claudine et Georges filent le parfait amour. Il est vrai que cet amour est traversé par la jalousie qu'il éprouve de la situation de sa maîtresse; ces deux amants passent le temps à se tourmenter. Le jeune homme ne voulant pas trop s'engager; la jeune femme cherchant à le retenir. Bref, ils s'adorent avec restrictions. On se fait des reproches, on s'engage dans de pénibles discussions et l'on cherche à se prouver que l'on s'aime. Puis, un beau jour, Georges part, la femme se désole, mais reprend l'existence banale avec le comte.

Quelques mois après, Georges et Claudine se rencontrent au milieu d'une fête. Lui va se marier bourgeoisement; elle épouse le comte qui a divorcé. La toile tombe sur l'annonce de ce double mariage.

Ont sent que tout cela n'est bien dramatique et que l'intérêt gît tout entier dans le détail qui est charmant.

Que prouve cette pièce? Rien. L'auteur ne semble pas même s'être préoccupé d'une thèse quelconque. Et cependant, malgré tout, il ressort que si le mariage a ses inconvénients, il faut toujours en venir là ou y revenir, ainsi que le fait ce pauvre comte de Puyseux, qui aura plus de chance sans doute dans son second mariage que dans le premier.

Nous ignorons absolument si la carrière de la pièce de M. Maurice Donnay sera longue, mais il est certain que l'on ne s'y ennuie pas, que l'on y vit dans un milieu demi-mondain très distingué, et qu'en somme l'auteur a montré que l'esprit remplace fort agréablement l'intrigue.

* * *

Aux *Menus Plaisirs*, on se joue du divorce, et la comédie-vaudeville en trois actes, de MM. *Ambroise Janvier* et *Marcel Ballot :* **les Jocrisses du Divorce,** aurait gagné à prendre pour titre: *Divorcera, divorcera pas !*

M. et Mme Thibaud-Lathuille dirigent en commun une gaveuse à Bachot et, parmi les nombreux cancres qui viennent chercher dans cette institution un savoir bien difficile à entrer dans leur cervelle ramollie, un certain Ernest, vicomte par droit de naissance et paresseux par tempérament, s'occupe bien plus de faire la cour à la maitresse de la maison que de s'en fourrer jusque-là des choses qui conduisent aux boules blanches.

Mme Thibaud n'était plus de première jeunesse, mais elle était incandescente, et, quoique cancre, Ernest fit sa passion. Avant de se donner, elle obtint le serment que le vicomte l'épouserait si, par... bonne fortune, elle devenait veuve.

Quant à M. Thibaud, il ne paraissait pas devoir rendre libre sa moitié, avant bien des années encore, car nous le voyons chiffonner avec une certaine vigueur les dessous d'une petite lingère qu'il adore et qui, elle, voudrait bien se faire épouser. Or, rien n'est plus facile à notre homme, car il n'ignore pas que le vicomte Ernest est l'amant de sa femme, et il possède même une correspondance des plus probantes. De son côté, Mme Thibaud envisage avec satisfaction un divorce possible, puisqu'elle pourra alors épouser son vicomte.

On voit que, grâce à ce double adultère, nous restons dans le domaine de la comédie et que nous n'avons aucune chance de péripéties dramatiques.

M. Thibaud-Lathuille, comme tous les hommes trompés, éprouve un fort ressentiment contre celui qui l'a supplanté, et la vengeance germe dans son cœur: oh! nous l'avons dit, ni le poignard ni le poison; une vengeance plus douce mais aussi plus affreuse pour celui qui en est l'objet.

— Ah! Ernest, on vous préfère, vous, le cancre, à moi, le savant; attendez!

Et l'illustre gaveur à Bachot se frotte les mains rien qu'à la pensée de voir le vicomte lié pour la vie à la tendre Mme Thibaud. Aussi s'empressera-t-il de ne point nommer le séducteur au procès. De son côté, Mme Thibaud, voulant épouser Ernest, se taira; la vengeance du mari est certaine.

Le vicomte rechigne à ce petit arrangement; il ne veut épouser à aucun prix, et pour cela il publiera partout que madame ne lui a rien refusé.

Or, voici que, pour une raison que nous ne comprenons pas très bien, mais cela n'importe puisque la pièce marche toujours et que nous serions insensés de discuter avec des auteurs qui ne cherchent qu'à nous amuser, M. Thibaud ne veut plus divorcer. Le vicomte Ernest exulte! Mme Thibaud ne l'entend pas ainsi, et ayant la preuve que son mari la trompe avec la petite lingère, c'est elle qui va demander le divorce, mais Ernest se fait prendre par M. Thibaud en conversation fort galante avec l'épouse de celui-ci. C'est donc le rêve de Mme Thibaud qui s'écroule, puisque son mari pourrait nommer Ernest.

Ernest est sauvé, car s'il aurait pu envoyer aux trente-six mille diables Mme Thibaud-Lathuille, même après son serment, il ne le pouvait pas, parce que entre eux il y avait un cadavre. — Holà! direz-vous, un drame? Non, mais Ernest étant trop cancre pour passer lui-même son bachot s'est fait remplacer par un élève, un fort en thème de l'institution, et le cas est grave, donc Mme Thibaud le tient; or, lui en tenait pour une petite Américaine fort riche qu'il épouse. De tous ces divorces en préparation, personne ne divorce et les cancres continueront à pulluler à l'institution Thibaud-Lathuille.

*
* *

La réouverture du Théâtre-Libre s'est faite avec une pièce, une comédie si l'on veut, de M. *Caraguel*, **Après la fumée..., la flamme,** quatre actes dans lesquels le monologue fait rage; nous dirons tout à l'heure pourquoi, mais avant, examinons la situation.

1er *acte*. — Gélyès vient de rompre avec sa maîtresse, et celle-ci, furieuse de cet abandon, se venge en dévoilant à son amant marié que sa femme, Clotilde, le trompe avec un ami, Bastide.

2e *acte*. — Gélyès laisse comprendre que, tout bien considéré, il doit accepter sa situation de mari trompé, puisque c'est lui qui a eu les premiers torts en trompant sa femme. S'il se fût conduit en bon époux, Clotilde lui fût sans doute restée fidèle. Et puis, quoi? tout cela est passé, lui a quitté sa maîtresse et Bastide est oublié. Mais Gélyès, qui aime sa femme, n'en a pas moins pris une nouvelle maîtresse, la bonne de la maison. Il paraît que c'est le respect humain qui le guide. Ayant été trompé par sa femme pendant qu'il la trompait lui-même, ça ne compte pas. Mais sa femme lui devait fidélité; il la trompe aussitôt qu'il sait avoir été trompé, ça n'empêche pas qu'il adore toujours Clotilde.

3e *acte*. — Mme Gélyès, qui s'était lassée de son amant Bastide, le revoit seulement en ami. Celui-ci n'est pas content et, pour se venger, va conter au mari que sa femme est la maîtresse d'une sorte de Don Juan, Léonce.

Gélyès se fâche, mais sa femme, qui est innocente, pense à ce Léonce qu'elle ne connaît pas, lui donne rendez-vous, s'emballe sur ce bel amoureux qu'elle croit «son idéal». L'autre, qui n'y coupe pas, profite de l'occasion, et Clotilde obtient de lui, après son abandon, qu'il l'enlèvera. Disons que Clotilde, en quittant le toit conjugal, abandonnera aussi l'enfant qu'elle a eu de Gélyès.

4[e] *acte.* — Clotilde va partir, lassée de l'existence terre à terre qu'elle mène; elle rêve de la liberté, de l'imprévu, d'un grand amour.

Mais voici venir son mari, et voilà qu'une dame à la langue bien pendue, M[me] Sicard, raconte que le beau Léonce vient de quitter la ville, enlevant une demoiselle. Clotilde est atterrée et tombe inanimée. Le mari se doute de ce qui est arrivé, mais, après avoir donné ses soins à sa femme, loin de l'accabler, il lui parle de choses qui ne touchent en rien à l'affaire. Clotilde, touchée de cette mansuétude, se fait câline, tandis que son mari devient plus tendre. Un rapprochement se produit, et tous deux s'aperçoivent qu'au fond ils se sont trompés eux-mêmes en cherchant ailleurs ce qui existait entre eux: *Après la fumée ....., la flamme.*

Cette pièce est une très curieuse étude psychologique qui fait grand honneur à son auteur. Est-elle scénique? Ici, c'est une autre question. Pour expliquer les sentiments de ces deux protagonistes, M. Caraguel est obligé de leur faire dire ce qui se passe en eux: Là, le monologue s'impose, et dame, c'est quelque peu longuet.

***

Le drame en cinq actes et en vers de M. *Paul Déroulède*, **Méssire Du Guesclin**, accueilli assez froidement par la critique, n'en continue pas moins un cours fructueux, et nous ne serions pas étonné qu'il vît la centième comme tant d'autres pièces que le grand public releva d'un premier jugement.

M. Déroulède, il est vrai, nous montre un Du Guesclin beaucoup plus raisonneur que batailleur, et les grands coups d'estoc se donnent bien plus à la cantonade que sur la scène, mais le souffle patriotique qui anime la pièce remplace l'action qui manque. Le Du Guesclin de M. Déroulède est le libérateur appelé de tous ses vœux par le fondateur de la Ligue des patriotes, un peu ce général pour lequel il y eut un jour un emballement auquel l'auteur de *Du Guesclin* ne resta pas étranger.

Tandis que le roi Jean est prisonnier des Anglais, le dauphin Charles est obligé de fuir la capitale, Étienne Marcel étant le véritable maître de Paris. Charles prend le titre de régent de France et, sur le conseil de Bureau, son argentier, — combien désargenté! — fait appeler Du Guesclin qu'il veut placer à la tête des quelques troupes qu'il va réunir pour combattre l'Anglais et reprendre Paris.

Du Guesclin s'est retiré au château de Pontorson, il vit là dans l'amour de sa sœur, Julienne, et dans l'intimité de deux routiers, Raoul de Caours, un Gascon, et Olivier de Mauny, un Breton. Tous deux aiment Julienne, mais celle-ci préfère Raoul, tandis que son frère voudrait lui voir épouser Olivier. La querelle ne tarde pas à se faire jour entre les deux soupirants; Du Guesclin arrive à temps pour faire rentrer au fourreau les épées qui se sont croisées. La lutte pourrait durer sourdement, mais Du Guesclin a reçu l'envoyé du roi, et il emmène avec lui Raoul et Olivier, laissant Julienne aux soins de sa tante Tiphaine.

Voilà Du Guesclin auprès du roi. On discute sur les mesures à prendre. Le héros breton conseille d'assaillir Paris et développe son plan, lorsqu'un homme se présente. C'est Jean Maillart qui vient d'assassiner Étienne Marcel. — Il a sauvé la France! tel est le cri de Du Guesclin. — Voilà un héros de guerre qui admet carrément l'assassinat politique et ne l'envoie pas dire!

Nous voyons bientôt Du Guesclin généralissime des armées françaises, combattant l'Anglais, mais toujours à la cantonade, et tirant des plans en faisant de longs discours. Il conduit le roi à Reims et la France est sauvée encore une fois, puisqu'elle l'avait été déjà par Maillart. Puis le Gascon s'enferre sur l'épée du Breton qui devient l'époux heureux de Julienne.

Évidemment il n'y a pas grand'chose dans ce drame, mais on y trouve de longues tirades dans lesquelles l'auteur, par la bouche de Du Guesclin (Coquelin) dit d'excellentes choses.

***

Il suffit de nommer *M. Georges Feydeau* pour constater un grand et franc succès. C'est que cet auteur a le don de nous dérider, de provoquer en nous, je ne sais pas comment, ce hennissement à gorge déployée, ce spasme qui semblait inélégant à Fontenelle, mais qui est salubre puisqu'il nous fait oublier la présence assez sombre, et tout cela par des moyens on ne peut plus simples. Impossible de vous raconter la pièce à laquelle on ne pourrait appliquer ni les procédés d'analyse ni la critique qu'appelle ou supporte une tragédie classique. Disons seulement que **Le Dindon** — tel est le titre du vaste vaudeville tout bouillonnant de verve — se maintiendra longtemps sur la scène du *Palais-Royal.*

***

Le Théâtre de *l'Oeuvre* nous donna une comédie en trois actes de *Romain Coolus:* **Raphaël,** l'histoire assez banale d'un ménage à trois, où tout le monde vit heureux et content. Mais la félicité du trio se trouve menacée: Louisa, qui a l'âge inquiet de trente ans, s'éprend de son petit cousin de dix-huit ans, Raphaël, qui sort de chez les Pères d'Arcueil La timidité ardente et hypocrite de l'adolescent, l'hypocrite et provocante maternité de la belle cousine mûre sont dessinées par M. Coolus d'une main magistrale. Ce qui doit arriver arrive: Raphaël, la première leçon prise, s'esquive pour courir les filles, et le bonhomme de mari et l'honnête amant d'antan s'efforcent à qui mieux mieux de consoler la pauvre délaissée. La chose n'est pas très morale, avouons cependant que l'auteur a réussi à intéresser le public à cette tentative de comédie «psychologique», qui n'est point sans vérité.

***

Signalons encore **Innocent!** comédie en trois actes de *Alfred Capus et Alphonse Allais (Nouveautés).* C'est une gaie et hilarante satire de nos mœurs politiques et administratives qui a provoqué un fou rire et obtenu un succès de bon aloi. La chose se passe à Montgaillard en Touraine. Un doux lovelace, Brindoie, professeur de gymnastique pour dames, s'est amouraché de Mlle Isaure à l'âme romanesque et tendre. Or, une nuit qu'il rôdait autour de la maison de son étoile et allait escalader le mur du parc pour soupirer sous ses fenêtres, il s'est heurté au garde champêtre; les deux hommes en sont venus aux mains, et le garde a perdu sa plaque dans la mêlée, sans être parvenu à voir la figure de son adversaire. En rapportant l'affaire à ses autorités, il dénonce tranquillement un certain Blaireau, braconnier connu dans le pays. Les juges, sans froncer, condamnent Blaireau à trois mois de prison. Mlle Isaure, prise de pitié pour cet homme hardi qui a osé braver la mort pour l'amour d'elle, envoie chaque jour au prisonnier une bouteille de vieux bourgogne et quelques cigares et commence à s'intéresser singulièrement pour Blaireau captif. Désespoir de Brindoie, qui s'enhardit enfin à déclarer son amour à la clémente demoiselle; celle-ci accueille cet aveu sans colère, mais, dans un sublime élan de héroïsme, elle ajoute: «Je serai la vôtre, Monsieur, quand vous aurez fait votre devoir. Allez vous dénoncer vous-même et délivrez le malheureux qui, par vous, gémit au cachot.» Brindoie, prêt à tout pour obtenir la main d'Isaure, court se dénoncer; d'abord on ne le croit pas, mais, par bonheur, il avait conservé la plaque du garde champêtre: on le met au violon. Voilà la trame légère de la pièce; mais ce qui provoque la plus franche hilarité ce sont les situations désopilantes qu'on nous montre dans la gaie prison de Montgaillard, gouvernée avec une parfaite bonhomie par un doux Parisien, Bornette, fêtard décavé, réfugié dans la «carrière administrative.» Blaireau a fait ses trois mois et un jour; pourquoi un jour de plus? On ne sait pas, c'est l'usage. Or, au moment où il va être mis en liberté, son innocence est officiellement signifiée au directeur de la prison. Voilà qui change bien les affaires. Coupable, mais ayant fait son temps, Blaireau pouvait être congédié; innocent, il ne le peut plus: il faut qu'il reste à la disposition de l'autorité, car n'est-ce pas? il y a des «formalités» à remplir. Le voilà encore une fois, et forcément, dans sa cellule. D'autre part, le vrai coupable a beau venir se livrer à la justice; on le met à la porte; car, n'est-ce pas? il y a en tout des rites à observer; l'administration n'est pas instituée pour simplifier les rapports des citoyens avec les pouvoirs publics; et, s'il ne suffit pas d'être reconnu innocent pour sortir de prison, il ne suffit pas de se reconnaître coupable pour y entrer . . . Ce thème a été développé par les auteurs en traits d'un comique à la fois pinçant et gai. — Quant à Blaireau, cette «victime d'une erreur judiciaire», il se voit, en sortant de prison, fêté et acclamé, et un vieux clubman en villégiature, le comte de Pontgarnis, organise une fête de charité au profit de l'infortuné braconnier. Mais, les comptes de la fête se soldant en déficit par la faute du garde champêtre qui a négligé de faire payer les entrants, Blaireau, furieux, se rue sur le représentant de la loi et se paye sur sa peau des trois mois de prison qu'il a fait d'avance, et le juge éclairé et plein de bon sens, déclare que c'est très bien ainsi. Pour ce qui est de Brindoie, on se contentera de lui infliger une amende, et il pourra épouser son Isaure.

***

Le second Théâtre-Français, *L'Odéon,* nous servit une pièce excessivement morale: **Le Modèle,** pièce en trois actes par *Henry Fouquier* et *Georges Bertal* qui jouissent déjà d'une certaine renommée d'auteurs dramatiques. Voici la fable en quelques mots. Le jeune sculpteur Raymond

Nanteuil, fiancé à sa petite amie d'enfance, Fernande Mérina, la fille de son vieux maître, est tombé dans le filet d'une dame du demi-monde, Albertine Bonnin, qui a posé pour sa statue de Circé. La courtisane l'emporte donc sur la vierge candide; mais, tout en aimant son sculpteur, elle le trompe, elle le déshonore même en vendant secrètement la statue de Circé à un jeune banquier dont elle est la maîtresse, dans le but de mettre un peu de bien-être autour de Raymond pauvre et malade. Sur ces entrefaites Raymond a reçu Fernande et subi son charme apaisant; en apprenant les menées d'Albertine, il la jette à la porte et se bat avec le banquier. Mais la fille galante, décidément amoureuse, veut repêcher son amant; elle se glisse chez lui un matin sans être aperçue, et s'installe sur le socle de la statue absente. C'est là qu'elle surprend une conversation entre Raymond et Fernande qui lui fait connaître que son amant est à jamais perdu pour elle, et que la vierge est la plus forte. Fernande est jalouse de la statue de Circé, à cause des frissons et des caresses dont elle devine que le souvenir vibre dans ce marbre; elle veut que Raymond détruise cette forme toute pétrie d'anciens baisers. Mais au moment que Raymond écarte la tenture derrière laquelle il croit trouver la Circé de marbre, afin de la mutiler de son ciseau, Albertine lui crie: «Non, pas toi!» et se frappe elle-même d'un coup de poignard. — Ce qui intéresse surtout dans cette pièce, c'est le caractère de la jeune fille qui est admirablement développé, tandisque le sculpteur et la bonne courtisane sont vieux jeu.

*
* *

L'*Odéon* a donné encore **Le Prêcheur converti,** de MM. *Léon Claretie* et *Henri Potez*, pièce qui est, à coup sûr, un des meilleurs «à propos» qui se soient représentés depuis bien longtemps. Il a des qualités vraiment méritoires: la phraséologie romantique nous y est épargnée, et les personnages s'expriment dans une langue qui est, à peu de chose près, celle de leur temps: on voit bien que les auteurs ont attentivement étudié leur Molière, leur Scarron, leur Regnard. Ajoutez que la rime riche y abonde, qu'il s'y trouve quelquefois des rimes rares. — La fable est menue, mais piquante. L'honorable tapissier Jean-Baptiste Poquelin est fort vexé de son fils qui fréquente les cabotins, voire même les cabotines, et parle de se faire comédien lui-même. Georges Penel, «maître écrivain», se charge de ramener le jeune homme dans la bonne voie, mais il se trouve que Molière est plus éloquent ou, du moins, plus persuasif que ne l'a été le bonhomme et, aidé par les œillades enivrantes de Madelaine Béjart, il convertit cette bonne pâte de Pinel et le décide même à se joindre à la troupe qui va partir, où il jouera les «pédants». Mais pour commencer, avec sa troupe, son tour de France, Molière a besoin de cinquante écus; c'est Pinel qui, par une ruse assez facile, parvient à les escroquer au vieux Poquelin. Et, après cette action peu filiale, Molière quitte Paris, d'un cœur léger. Les auteurs nous représentent donc Molière comme un assez mauvais fils; c'est dommage et de mauvais goût; mieux aurait valu de le montrer convertissant aussi son père par son éloquence, fût-ce même aux dépens de la vérité.

*
* *

Signalons encore **La Tortue,** comédie en trois actes, de *Léon Gandillot*, jouée aux *Nouveautés*. C'est un vaudeville, et un vaudeville est long à narrer; celui-ci tout en péchant contre la vraisemblance, est tellement bourré de scènes comiques et de qui-pro-quos à faire tordre de rire qu'il faut le mettre au nombre des meilleurs du genre. (*à suivre*.)

VIEUX PARISIEN.

Zeitschriftenschau.

Zeitschrift für französische Sprache und Litteratur.

Band XVIII, Heft 2. L. Clédat, Grammaire raisonnée de la langue française. Paris 1894. (Kann jedem, der sich für französische Grammatik und für den französischen Unterricht interessiert, bestens empfohlen werden. Horning); A. Tobler, Vermischte Beiträge zur französischen Grammatik. 2. Reihe. Leipzig 1894. (Lehrreich und anregend. This); J. Delaite, Essai de grammaire wallonne. II. Liège 1895 (Très utile aux spécialistes. Doutrepont); W. Schulze, Orthographica. Marburg 1894. (Aufserordentlich reiches Material, sichere Ergebnisse. Gundermann); Fr. Ranninger, Ueber die Alliteration bei den Gallo-Lateinern des 4., 5. und 6. Jahrhunderts. Landau 1895. (Fleifsige und nützliche Arbeit. Gundermann); L. Gautier, La Chevalerie. 3e édition. Paris 1895. (Titelauflage des wertvollen Werkes mit Zufügung einer sehr lehrreichen Table générale par ordre alphabétique des matières. Behrens); G. Paris, La Poésie au moyen âge. 2e série. Paris 1895. (Wertvoll und lehrreich. Stengel); L. Mellerio, Lexique de Ronsard. Paris 1895. (Sehr fleifsige Arbeit, eine Art Ehrenrettung Ronsards. Friesland). A. Rosenbauer, Die poetischen Theorieen der Plejade. Nach Ronsard und Dubellay. Erlangen 1895. (Der Verfasser ist seiner Aufgabe im ganzen gerecht geworden Frank); A. Tornezy, Un Bureau d'esprit au XVIIIe siècle. Le Salon de Mme. de Geoffrin. Paris 1895. (Fesselnd und leicht lesbar geschrieben. Mahrenholtz); Souvenirs de tante Claire, précédés d'un avant-propos de M. E. Naville et d'une lettre de la comtesse Agénor de Gasparlin. Genève 1895. (La saine littérature de la Suisse romande compte un bon livre de plus. Ritter) J. Wychgram, Deutsche Zeitschrift für ausländisches Unterrichtswesen. I. Leipzig 1895. (Der Zweck der Zeit-

schrift ist in diesem Heft in geeigneter Weise durchgeführt. Mahrenholtz); A. Bechtel, Tableaux chronologiques des principales œuvres de la littérature française depuis les origines jusqu'à nos jours. Wien 1895. (Recht brauchbar. Schnabel); W. Münch, Zur Förderung des französischen Unterrichts. 2 Auflage. Leipzig 1895. (Angelegentlich zu empfehlen. Block); W. Münch, Didaktik und Methodik des französischen Unterrichts [in Baumeister's Handbuch der Erziehungs- und Unterrichtslehre für höhere Schulen]. München 1895; (Ein in jeder Beziehung vortreffliches Werk. Hase). K. Quiehl, Französische Aussprache und Sprachfertigkeit. 2. Auflage. Marburg 1893. (Standard work. F. Beyer). — Miscellen (Mahrenholtz, Joseph Sarrazin †; Friesland, Zu Villon; Röttgers, Vereinfachung der Regeln über die Verbindungen und die Stellung von zwei persönlichen Objektivfürwörtern). — Novitätenverzeichnis.

Zeitschrift für lateinlose höhere Schulen.

VII, Heft 1. Quiehl, Französische Aussprache und Sprachfertigkeit. Marburg 1893 (lehrreich, fördernd, erfrischend und anregend. Philippsthal). — Heft 2. R. Philippsthal, Ueber Umfang und Methode der Sprechübungen in den neueren Sprachen; Th. Engwer, Emile Zola als Kunstkritiker. Programm 1894 (interessant und anregend. H.) — Heft 3. Jansen, Ist bei dem neusprachlichen Unterricht der Mittelklassen eine Chrestomathie oder ein Schriftsteller vorzuziehen? [Thesen: 1. Behufs Einführung in das Verständnis zusammenhängender Schriftwerke, ferner um den Schüler mit den verschiedenen Gattungen litterarischer Erzeugnisse bekannt zu machen sowie zur Anknüpfung schriftlicher und mündlicher Uebungen ist in den mittleren Klassen eine Chrestomathie geeigneter als ein Schriftsteller. 2. Von O III an kann die Lektüre eines geeigneten Schriftstellers in den Vordergrund treten. 3. Auch von O III an kann ein Lesebuch zur gelegentlichen Lektüre, enthaltend eine Sammlung auswendig zu erlernender Gedichte, einen Anhang über die Verslehre, Geld, Mafs und Gewicht des betreffenden Landes sowie einen Ueberblick über die Haupterscheinungen der Litteratur dem Schüler gute Dienste thun]; L. Arcambeau, La Littérature française au XIXe siècle d'après la sixième partie de l'Histoire de la Littérature française de M. G. Lanson. I. G. Stern, Französische Grammatik. I. München 1892. (Uebersichtlich und zweckmäfsig. Philippsthal); Reum, Französisches Uebungsbuch für die Unterstufe. München 1892. (Wohl geeignet, für zwei Unterrichtsjahre bestimmt, aber viel mehr Lese- und Uebungsstoff enthaltend. Philippsthal); H. Bretschneider, Kurzgefafste französische Synonymik. Leipzig 1892. (Brauchbar und empfehlenswert. Philippsthal); De Phalsbourg à Marseille. Aventures de deux enfants, bearbeitet nach G. Brunos „Le Tour de la France“ von H. Bretschneider. 2. Auflage. Wolfenbüttel 1893. (Fast jede Seite bietet Gelegenheit, den Schüler mit Land und Leuten im Süden und Norden Frankreichs bekannt zu machen. Philippsthal); Bouilly, Contes à ma Fille. Herausgegeben von H. Bretschneider. Wolfenbüttel 1893. (Sorgfältig bearbeitet. Philippsthal). — 4. Heft. L. Bahlsen, Chrestomathie oder Autor im neusprachlichen Unterricht der mittleren Klassen? [These 4: Ein fortgesetzter Gebrauch eines Lesebuches neben der Autorlektüre ist nicht ratsam und überdies zeitraubend. 5. Auch auf den Mittelklassen noch soll die Lektüre eine solche sein, dafs soweit als möglich alle Gesprächsübungen aus ihr sich gewinnen oder an sie sich anschliefsen lassen. 8. Die für die Mittelklassen geeignetste Lektüre bieten Autoren, die in ansprechender Einkleidung möglichst mannigfaltigen Stoff bringen und das Anschliefsen von Gesprächsübungen über recht verschiedene Seiten modernen Lebens ermöglichen. 9. Eine Chrestomathie kann nur dann unbedenklich verwendet werden, wenn in ihr eine Vielheit von Stoffen durch einen, vielleicht auch durch einige populär schreibende Autoren neuerer Zeit behandelt, der Stil also ein möglichst einheitlicher ist. 11. Chrestomathieen, welche litterarhistorische Zwecke verfolgen und sog. klassische Stilproben geben, sind zu verwerfen.]; Kühtmanns Bibliothèque française. N. 56. 57. 60. 61. 62. [Alle empfohlen von Köhler.]

Litterarisches Centralblatt 1896.

N. 10. Aubree, altfranzösisches Fablel. Mit Einleitungen und Anmerkungen herausgegeben von G. Ebeling. Halle 1895. (Tüchtige Arbeit mit wertvollem, oft zu weitschweifigem Kommentar). — N. 11. C. Appel, Provenzalische Chrestomathie. Leipzig 1895. (Recht brauchbares Werk, Ref. macht eine Anzahl Verbesserungsvorschläge).

Herrigs Archiv.

Band 96, Heft 1/2. R. Meyer, Studien zu Goethes Wortgebrauch; O. Bleich, Entstehung und Quellen der Märchen Clemens Brentanos; K. Schirmacher, Théophile de Viau; J. Zupitza, Anmerkungen zu Jakob Rymans Gedichten. — Kleine Mitteilungen (O. Schultze, Desaix' erster Feldzug in Ägypten und die Darstellung desselben bei Thiers; H. Henkel, Zur Feststellung des Goetheschen Anteils an den Xenien des Musenalmanachs; G. Schleich, Ein mittelenglisches Rondel). — Verzeichnis der Mitglieder der Berliner Gesellschaft für das Studium der neueren Sprachen. Januar 1896. — Beurteilungen und kurze Anzeigen (G. Hartmann, Merope im italienischen und französischen Drama. München 1892. Die schablonenhafte Art der Behandlung wirkt ermüdend auf den Leser und der zu knappe Stil erschwert das Verständnis. Cloëtta; C. Albert, Die Sprache Philippes de Beaumanoir in seinen poetischen Werken. München 1893. Nur mit äufserster Vorsicht in die Hand zu nehmen. Cloëtta; R. Peters, Paul Scarrons «Jodelet Duelliste» und seine spanischen Quellen. München 1893. Sorgfältig, klar und übersichtlich. Cloëtta; Le Patois Neuchâtelois. Recueil de dictons et de morceaux en prose et en vers, écrits par divers auteurs du pays. Neuchâtel 1895. Verdienstlich, leider nicht wissenschaftlich. Urtel.

Deutsche Litteraturzeitung 1896.

N. 14. C. Appel, Provenzalische Chrestomathie. Leipzig 1895. (Vortrefflich geeignet zur Einführung und dabei auf der Höhe der Wissenschaft stehend. O. Schultz.)

Litteraturblatt für germanische und romanische Philologie 1896.

N. 3. Pietro Toldo, Contributo allo studio della Novella francese del XV e del XVI secolo, considerato specialmente nelle sue attinenze con la letteratura italiana. Roma 1895. (Tüchtige Studie. Schneegans); A. Rosenbauer, Die poetischen Theorieen der Plejade nach Ronsard und Dubellay. München 1895 (nur mittelmäfsige Doctordissertation. Becker); A. Sorel, Montesquieu, übersetzt von A. Krefsner. Berlin 1895. (Vortreffliche, populär gehaltene Monographie in leicht lesbarer Uebersetzung. Mahrenholtz).

Revue politique et littéraire.

1895 II, N. 24. G. Bastard, Leconte de Lisle: Souvenirs de jeunesse; L. Barracand, Les Peintres écrivains (Fromentin, Guillaumet, Delacroix, Jules Breton). — N. 25. J. Martha, Constant Martha (1890—1895); R. Doumic, Vie parisienne et vie de province; A. Lefranc, Deux comédies inédites de Marguerite de Navarre.

1896. I, N. 1. P. Monceaux, La Philosophie de Sully-Prudhomme. — N. 2. J. Romi, Les Jeunes.

Revue des deux Mondes 1896.

1. février. A. Theuriet, Cœurs meurtris. II. G. Hanotaux, Le premier ministère de Richelieu. II. Les Affaires d'Allemagne en Italie — Grave échec de Richelieu — La chute; Th. Bentzon, Dans l'Arkansas. à propos des romans d'Octave Thanet; Mis de Gabriac, Souvenirs diplomatiques de Russie et d'Allemagne (1870—1872). III; A. Jullien, Le Romantisme et l'éditeur Renduel. III. Renduel et Gérard de Nerval — Théophile Gautier; R.-G. Lévy, La Compagnie à Charte de l'Afrique anglaise du Sud; G. Reynaud, La Poste aérienne — Les pigeons voyageurs; F. Brunetière, Les Réformes universitaires; G. Valbert, M. Seeley et

son essai sur les origines et le développement de la politique moderne de l'Angleterre; T. Wyzewa, Revues allemandes. — 15. février. A. Theuriet, Cœurs meurtris. III; J. Girard, Euripide; A. Gaudry, Essai de paléontologie philosophique. I. Multiplication, différenciation et accroissement des êtres dans les temps géologiques; Leroy-Beaulieu, Boers et Anglais dans l'Afrique du Sud; E. Gebhart, Boccare. III. Les drames du Décaméron; C. Colson, Les Chemins de fer et le budget. III. Recettes et économies procurées par le régime des chemins de fer; A. Michel, L'Oeuvre de Corot et le paysage moderne; R. de la Villehervé, Poésie: Le Consentement d'Apia; R. Doumic, Revue littéraire. — 1. mars. Pr. Mérimee, Une Correspondance inédite de P. M.; G. d'Avenel, Mécanisme de la vie moderne. VIII. Les Grandes Compagnies de Navigations; P. Guirand, L'Oeuvre historique de Fustel de Coulanges; A. Theuriet, Cœurs meurtris. IV; G. Giacometti, La Question de l'Annexion de Nice en 1860; A. Gaudry, Essai de Paleontologie philosophique. II; G. Valbert, Le docteur Samuel Johnson et les Femmes; T. de Wyzewa, Revues russes.

La Semaine littéraire 1896.

— 1. février. A. Guilland, Causerie littéraire: Les Souvenirs d'un correspondant militaire (Archibald Forbes); A.-M. Gladès, Le couteau andalou, nouvelle; A. Ribaux, Deux petits poèmes: Départ-Arrivée; H. Bordeaux, Les deux nouveaux académiciens: Anatole France et le marquis Costa de Beauregard; E. Tissot, La Ruche, scène dialoguée; Chanteclair, Echos de partout. — 8. février. S. Cornut, Causerie littéraire: Les romans de passion de M. Edouard Rod; E. Rod, Les Lilas sont en fleurs, roman; E Tavan, Los amores de los hombres, Version française; A. Bonnard, Revue politique: Les Scandales; M. Durand, Pluie d'or, vers; Chanteclair, Echos de partout. — 15. février. H. Bordeaux, Causerie littéraire: Hugues Le Roux; E. Rod, Les Lilas sont en fleurs (Suite); E. Yung, Chronique scientifique: A propos des nouveaux rayons; A.-M. Gladès, Genève . . . février, vers; Chanteclair, Echos de partout. — 22. février. A. Bonnard, Revue politique: Le Sénat français; B. Vadier, Les premières amours, comédie en un acte; E. Rod, Les Lilas sont en fleurs (Fin); Chanteclair, Echos de partout. — 29. février. V. Rossel, Causerie littéraire: La genèse des grands hommes; L Duchosal, Lied à la neige, vers; G. Henry, Mandat postal, nouvelle; Ph. Monnier, Dans le pré; Chanteclair, Echos de partout; M. Durand, Brouillard — Barque-Fantôme, vers. — 7. mars. H. Jacotet, Causerie littéraire: Revues et journaux d'Angleterre; V. Rossel, Fleurs étrangères, vers; E. Pradez, L'Héritage de Mlle Anna; A. Bonnard, Revue politique; Chanteclair, Echos de partout.

Neue Erscheinungen.

I. Philologie und Pädagogik.

Claretie, L., Jean-Jacques Rousseau et ses amies. Paris, Chailley. Frs. 3,50.

Contes choisis d'auteurs suisses, 2me partie (Combe; Le Secret d'Hercule; Cérésole, Les deux Coqs; Chatelain, Les Lunettes de mon grand-père, Combe, Le Vara). Herausgegeben von K. Sachs. Dresden, Kühtmann. M. 1.

Darmesteter, M., Froissart. Translated from the French by Fr. Poynter. London, Fisher Unwin. Sh 10,6.

Daudet, A., Trente Ans de Paris. A travers ma vie et mes livres. Herausgegeben von A. Rauschmaier. München, Lindauer. M. 1.

Delesalle, G., Dictionnaire argot-français et français-argot. Préface de J. Richepin. Paris, Ollendorf. Frs. 7,50.

Desanctis, N., G. Cesare e M. Bruto nei poeti tragici. Palermo, Clausen-Reber. L. 2.

Dict des Jardiniers. Farce morale du XVIe siècle publiée et annotée par Fr. Mugnier. Paris, Champion.

Drouillot, A., Origine et développement de la langue française. Programm Marburg.

Dupuis, E., La France en Zigzag. Im Auszuge zum Schulgebrauch herausgegeben von H. Bretschneider. Wolfenbüttel, Zwifsler. M. 1,50. [Anmerkungen und Wörterbuch M. 0,50].

Gebert, W., Précis historique de la littérature française. Stuttgart, Hobbing & Büchle. M. 3.

Görlich, E., Freie französische Arbeiten, Musterstücke und Aufgaben. Für die mittleren und oberen Klassen höherer Lehranstalten zusammengestellt. I. Erzählungen, Briefe und Aufsätze verschiedenen Inhalts. Leipzig, Renger. M. 2.

Halévy, L., L'Invasion. Souvenirs et récits. In Auszügen zum Schulgebrauch herausgegeben von C. Th. Lion. Dresden, Kühtmann. M. 1,20.

Lemaître, J., Les Contemporains. VIe série (L. Veuillot. Lamartine, Influence récente des littératures du nord. Figurines, Guy de Maupassant, A. France). Paris, Lecène. Frs. 3,50.

Livet, Ch., Lexique de la Langue de Molière comparée à celle des écrivains de son temps avec des commentaires de philologie historique et grammaticale. Ouvrage couronnée par l'Académie française. I. A—C. Paris, Imprimerie nationale [H. Welter]. Frs. 15.

Malot, H., En Famille. In Auszügen zum Schulgebrauch herausgegeben von C. Th. Lion. 2 Teile. Dresden, Kühtmann. M. 1,40 und M. 1.

Marguerite de Navarre, Les dernières poésies, publiées pour la première fois avec une introduction et des notes par A. Lefranc. Paris, Colin. Frs. 12.

Neumann, W., Zur Syntax des Relativpronomens im Französischen. Programm Iglau.

Nielsen, O., Evangeliesager. Olfranske Legendedigte om Jomfru Marias og Kristi Liv. Kopenhagen, Klein.

Plötz, G., u. O. Kares. Kurzer Lehrgang der französischen Sprache. Uebungsbuch, verfafst von G. Plötz. Ausgabe C. Berlin, Herbig. M. 2,70

Regnier, P., Le Tartuffe des comédiens. Notes sur Tartuffe. Paris, Ollendorff. Frs. 7,50.

Rousseau, J.-J., Du Contrat social, éd. Dreyfus-Brisac. Paris, Alcan.

Schumann, P., Französische Lautlehre für Mitteldeutsche, insbesondere Sachsen. Ein Hilfsbuch für den Unterricht in der französischen Aussprache. 2. Auflage. Leipzig, Teubner. M. 2.

Schwochow, H., Kurzgefafste Methodik des fremdsprachlichen Unterrichts in Mittelschulen und höheren Mädchenschulen. Ein Lern- und Wiederholungsbuch zur Vorbereitung auf pädagogische Prüfungen. Leipzig, Siegesmund u. Volkening. M. 1.

Wershoven, J., La France. Lectures géographiques. Dresden, Kühtmann. M. 2.

II. Belletristik, Geschichte, Geographie, Philosophie.

Aicard, J., Don Juan, ou la Comédie du siècle. Paris, Flammarion. Frs. 3,50.

Arnaud, S., Jeanne d'Arc. Drame en vers. Paris, Ollendorff. Frs. 3,50.

Barbey d'Aurevilly, J., Journalistes et polémistes. Chroniqueurs et pamphlétaires. Paris, Lemerre. Frs. 3,50.

Bertin, M., La Mère-Sotte. Facétie en 4 actes avec divertissement. Paris, Chamuel. Frs. 2.

Bloch. M., Femmes d'Alsace. Souvenirs littéraires. Paris, Fischbacher. Frs. 3.

Bonnery, R., A Côté de la vie. Préface par Aimé Giron. Paris, Fischbacher. Frs. 3,50.

Breton, J., Un Peintre paysan. Souvenirs et impressions. Paris, Lemerre. Frs. 3,50.

Caters, L. de, Passionnette. Paris, Flammarion. Frs. 3,50.

Cherbuliez, V., Après fortune faite. Paris, Hachette. Frs. 3,50.

Combe, T., Bonne-Grâce. Paris, Fischbacher. Fr. 2,50.

Cornut, S., Miss. Paris, Perrin. Fr. 3,50.

Daudet, L. A., Les Idées en marche. Paris, Charpentier. Frs. 3,50.

Déroulède, P., Messire du Guesclin. Drame en vers en 3 actes avec prologue et épilogue. Paris, C. Lévy, Frs. 2.

Desplantes, F., Pile et face. Simples histoires. Paris, Fischbacher. Fr. 1,50.
Doumic, R, Les Jeunes. Études et portraits. Paris, Perrin. Frs. 3,50.
Dubut de Laforest, Mademoiselle de T***. Mœurs contemporaines. Paris, Dentu. Frs. 3,50.
Dugué, F., Geoffroy Rudel. Nouvelle édition. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.
Dumas fils, A., Ilka. Pile ou face. Souvenirs de jeunesse. Le songe d'une nuit d'été. Au docteur J. P***. Illustrations de Marold. Paris, C Lévy. Frs. 6.
Ginisty, P., et Ch Samson, Louis XVII. Énigme historique. Paris, Charpentier. Fr. 4.
Guérin, Ch., Le Sang des crépuscules. Prélude musical de Percy Pitt. Paris, Édition du Mercure de France. Frs. 5.
Gyp, Ces bons Normands! . . . Paris, C. Lévy, Frs. 3,50.
Houssaye, A., Les Charmeresses. Nouvelle édition. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.
Julliard, E., Femmes d'Orient et femmes européennes. Genève, Fischbacher. Frs. 3,50.
Leblanc, M., L'Œuvre de mort. Paris, Ollendorf, Frs. 3,50.
Lettres galantes d'une femme de qualité (1760-1770). Lettre-préface de L. Roger-Milès. Paris, Testard. Frs. 4.
Leyret, H., Pourquoi aimer? Paris, Charpentier. Frs. 3,50.
Maël, P., Les Derniers hommes rouges. Roman d'aventures. Paris, F. Didot. Frs. 3 50.
Mairet, J., [Mme Ch. Bigot], Chercheur d'idéal. Paris, Ollendorf. Frs. 3,50.
Mendès, C., Le Chemin du cœur. Paris, Ollendorf. Frs. 3,50.
Meunier, (Mme Stanislas), Plaisir d'amour. Roman. Paris, Lemerre. Frs. 3,50
Montépin, X. de, La Mendiante de Saint-Sulpice. Tomes III et IV. Rose et Marie-Blanche. 2 vol. Paris, entu. Frs. 6.
Montoya, G., Chansons naïves et perverses. Lettre-préface d'Alphonse Daudet. Paris, Ollendorff. Frs. 3,50.
Moulin, M., La Confession d'un paysan. Paris, Perrin. Frs. 3,50.
Nouveau (le) Décaméron. Première journée: Le Temps d'aimer. Paris, Méricant. Frs. 6.
Peretti della Rocca, J. de, Panthéon corse. (Poésies.) Tome I. Paris, Chamuel. Fr. 1.
Perret, P., Les Demoiselles de Liré. Paris, Ollendorff. Frs. 3,50.
Poradowska, M., Marylka. Paris, Hachette. Frs. 3,50.
Prévost, M., Lettres de femmes. Illustrations de H. Gerbault. Paris, Lemerre. Frs. 4.
Rambert, E., La Batelière de Postunen. Illustrations de Luigi, Rossi et Mittis. Paris, Borel. Frs. 2,50.
Reepmacker, M. Purification. Paris, Tresse. Frs. 3,50
Régnier, H. de, Poèmes, 1887-1892. Poèmes anciens et romanesques. Tel qu'en Songe, augmentés de plusieurs poèmes. Paris, Aux bureaux du Mercure de France. Frs. 3,50.
Renard, G., Critique de combat. 2e série Paris, Giard et Brière. Frs. 3,50.
Renard, J., Poil de carotte. Paris, Flammarion. Frs 3,50.
Ribaux, A., Le Roman d'un jardin. Nos paysans. 5e serie. (Neuchatel), Paris, Grassart Fr. 3,50.
Richepin, J., Flamboche. Roman parisien. Paris, Charpentier. Frs. 3,50.
Roger-Milès, L., Les Gaités d'un pessimiste. Le Malaise général. En suivant les assises. Le Fond du calice (1890-1895). Paris, Flammarion. Frs. 3,50.
Rosny, J.-H., Eyrimah. Paris, Chailley. Frs. 3,50.
Sébillot, P., Légendes et curiosités des métiers. Avec 220 gravures Paris, Flammarion. Frs. 10.
Sharp, B., Dans les coins. Précédé d'une «Vie de Bill Sharp» par Pierre Veber. Paris, Simonis Empis. Frs. 2.
Silvestre, A., Les Aurores lointaines. Poésies nouvelles, 1892-1895. Paris, Charpentier. Frs. 3,50.
Stretton, H., La Voie douloureuse. Scènes des persécutions contre les Stundistes en Russie. Traduit de l'anglais par E. Lemaire. (Lausanne), Paris, Grassart. Frs. 3.
Terrisse, M.-C., Notes et impressions à travers le «Féminisme». Paris, Fischbacher. Frs 3.
Vandérem, F., Le Chemin de velours. Paris, Ollendorff. Frs. 3,50.
Verga, G., Une Fauvette à tête noire. (Storia di una Capinera.) Traduction de l'italien par D. Landal et G. Rouanne. Paris, Fischbacher. Frs 2,50.
Vielé-Griffin, F., Poèmes et poésies. Paris, Édition du Mercure de France. Frs. 3,50.
Villeurs, J. de, Nouveaux contes de garnison. Croquis de Darnoc. Paris, Plon. Frs. 3,50.
Vincent, J., Un Bonheur. Paris, Plon. Frs. 3 50.

Avenel, H., Le Monde des journaux en 1895. Organisation. Influence. Législation. Mouvement actuel. Paris, Librairies-imprimeries réunies. Frs. 3,50.
Barral, G., L'Epopée de Waterloo. Paris, Flammarion. Frs 6.
Berger-Levrault, O., Souvenirs strasbourgeois. Discours de réception (à l'Académie de Stanislas). Réponse de Ch. Pfister. Paris, Berger-Levrault. Frs. 2.
Bocher, A., La Fin de l'Europe. Paris, Ollendorff. Frs. 2.
Broglie. Lettres de la duchesse de Broglie (1814-1838), publiées par son fils le duc de Broglie. Paris. C. Lévy. Frs. 3,50.
Castellane. Journal du maréchal de Castellane (1804-1862). Tome II (1823-1831). Paris, Plon. Frs. 7,50.
Chessé, J., Vérités coloniales. Le Désordre, les abus, le danger. Paris, Chamuel. Frs. 2.
Chuquet, A., Les Guerres de la Révolution. Tome XI. Hondschoote. Paris, Chailley. Frs. 3,50.
Cordier, H., Bibliotheca sinica. Dictionnaire bibliographique des ouvrages relatifs à l'empire chinois. Supplément. Fascicule 3. Paris, Leroux. L'ouvrage complet en 3 fascicules. Frs. 40.
Cortès. Lettres de Fernand Cortès à Charles-Quint sur la découverte et la conquête du Mexique. Traduites par Désiré Charnay. Avec une préface du docteur E. T. Hamy. Paris, Hachette. Frs. 7,50.
Créhange, G., Histoire de la Russie depuis la mort de Paul Ier jusqu'à l'avènement de Nicolas II (1801-1894). 2e édition, revue et augmentée. Paris, Alcan. Frs. 3,50.
De Greef, G., L'Évolution des croyances et des doctrines politiques. (Bruxelles), Paris, Alcan. Frs. 4.
Du Broc de Segange, Extraits des archives du château de Segange (Allier), développés sous forme de généalogies et notices concernant diverses familles et seigneuries en Nivernais, Bourbonnais, Berry, etc. (Moulins), Paris, E. Lechevalier. Frs. 7,50.
Edersheim, Dr., La Société juive à l'époque de Jésus-Christ. Traduit de l'anglais avec autorisation et annoté par Gustave Roux. Paris, Fischbacher. Frs. 3,50.
Esnault. Inventaire des minutes anciennes des notaires du Mans (XVIIe et XVIIIe siècles), dressé par l'abbé G. R. Esnault, publié et annoté par l'abbé Em. Louis Chambois. (Le Mans), Paris, E. Lechevalier. Frs. 7.
Frossard, Ch. L., Jean de Gassion, maréchal de France. Étude. Paris, Grassart. Frs. 1,50.
Halem. Paris en 1790. Voyage de Halem. Traduction, introduction et notes par Arthur Chuquet. Paris, Chailley. Frs. 7,50.
Lejeune. Mémoires du général Lejeune, publiés par M. Germain Bapst (Tome II). En Prison et en guerre. A travers l'Europe (1809-1814). Paris, F. Didot. Frs. 3,50.
Loizillon, H., Campagne de Crimée. Lettres écrites de Crimée par le capitaine d'état-major à sa famille. Avec une préface de M. G. Gilbert. Paris, Flammarion. Frs. 6.
Marmottan, P., Le Royaume d'Étrurie (1801-1807). Ollendorff. Frs. 7,50.
Martin, J., Nos Académiciens. Académie française, portraits et biographies. Paris, Bellanger. Frs. 1,50.
Pouvourville, A. de, [Matgioi], Études coloniales. Dans les Seize Chaûs (1888-1889). Paris, Chamuel. Frs. 2.
Stapfer, P., La Famille et les amis de Montaigne. Causeries autour du sujet. Paris, Hachette. Frs 3,50.
Thiébault. Mémoires du général baron Thiébault,

publiés sous les auspices de sa fille, Mlle Claire Thiébault, d'après le manuscrit original, par Fernand Calmettes. Tome V (1813-1820). Paris, Plon. Frs. 7,50.

Vicaire, G., Manuel de l'amateur de livres du XIXe siècle. Fascicule 5. (Collection-Cyrano.) Paris, Rouquette. Frs. 10.

Weill, G., Pages choisies de Mignet. Paris, Perrin. Frs. 3.

Bentzon, Th., Notes de voyage. Les Américaineschez elles. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.

Claparède, A. de, En Algérie. (Genève), Paris, Fischbacher. Frs. 3,50.

Loti, P., La Galilée. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.

Perl, H., Venezia. Avec 211 illustrations originales par E. Tito, T. Grubhofer, L. Cima. M. Pagani, C. Laurenti. E. Lancerotto, G. Berti, E. Brugnoli, M. Bortoluzzi. Paris, Nilsson., Frs. 25.

Thomas, G., Études sur la Grèce. Beaux-Arts, les sites et la population. Paris, Berger-Levrault. Frs. 3,50.

Zo d'Axa. De Mazas à Jérusalem Dessins de L. Pissarro Steinlen, F. Vallotton. Paris, Chamuel. Frs. 3,50.

Baxter, Mme E., La Venue du Seigneur. Traduit de l'anglais. (Neuchâtel), Paris, Grassart. Frs. 1.

Bonet-Maury, G., Le Congrès des religions à Chicago en 1893. Avec 14 portraits. Paris, Hachette. Frs. 3,50.

Bonnefon, D., Histoire de l'Eglise depuis la Pentecôte jusqu'à nos jours à l'usage des écoles et des institutions protestantes. 3e édition revue et augmentée. Paris, Fischbacher Frs. 3,50.

Dutoit-Haller, Eug., La Création et l'évolution d'après la Bible et les sciences naturelles. Conférence académique, traduite de l'allemand, par E. Wild. (Lausanne), Paris. Grassart. Fr. 0,80

Hulst, Mgr d', Conférences de Notre-Dame et Retraite de la semaine sainte. Carême de 1895. La Morale du citoyen. Paris, Poussielgue. Frs. 5.

Mabilleau, L., Histoire de la philosophie atomiste. Paris, (Imprimerie nationale) Alcan. Frs. 12.

Piat, Abbé C., L'Idée. Paris, Poussielgue Frs. 6.

Pollart, J., La Vérité, ou le Dernier Testament par Oedipe. Paris, Chamuel. Frs 3,50

Prudhomme, S., Que sais-je? Examen de conscience. Sur l'Origine de la vie terrestre. Paris, Lemerre. Frs. 3,50.

Réveillaud, E., Le Sublime Cantique (Cantique des cantiques). Drame sacré, exposé selon la plus récente exégèse et mis en vers français par E. Réveillaud. Paris, Grassart. Frs. 2.

Rittmeyer, Ch., La Conscience populaire, son éducation par une Eglise d'Etat et par une Eglise de professants. Conférence prononcée à Lausanne. (Lausanne), Paris, Grassart. Fr. 1.

Sabatier, A., Essai sur l'immortalité au point de vue du naturalisme évolutioniste. Conférences. 2e édition. Paris, Fischbacher. Frs. 3,50

Tolstoï, Comte L., Les Evangiles. Traduit du russe par T. d. Wyzewa et G. Art. Paris, Perrin. Frs. 3,50.

Wagner, C., Le Long du chemin. Paris, Fischbacher. Frs. 2.

Nachtrag zum Vorlesungsverzeichnis.

Basel. Soldan, Italienische Grammatik; Histoire de la Littérature française au 17e siècle, Französische Metrik; Shakespeare's Julius Caesar; Neufranzösische Stilübungen; Italienische Übungen (Sem.). — Binz, Historische Grammatik des Englischen II.

Berlin. Tobler, Historische Syntax des Französischen; Über philologische Kritik mit besonderer Rücksicht auf romanische Litteratur; Neufranzösische Übungen (Sem.). — Geiger, Französische Litteraturgeschichte im 16. Jahrhundert. — Schultz, Erklärung altfranzösischer Texte, besonders Stücke der Chanson de Roland; Übersetzungsübungen an Guizot's Washington. — Pariselle, Die französische Komödie seit 1850; Neufranzösische Seminarübungen. — Hecker, Italienische Grammatik für Anfänger; Übungen im schriftlichen und mündlichen Gebrauch des Italienischen. — Brandl, Einführung in das Mittelenglische und Interpretation von Chaucer; Geschichte der englischen Litteratur in der Periode ihres Einflusses auf die deutsche (Milton—Byron); Altenglische Seminarübungen. — Harsley, Über die Dichter der Seeschule (in english); Englische Übungen; Englisches Seminar: 1) Übungen in Englischer Phonetik (nach Sweet) und Syntax (nach Imm. Schmidt); 2. Übersetzungen ins Englische mit Sachexcursen und Essayschreiben.

Halle: Suchier, Erklärung altfranzösischer Texte; Historische Grammatik des Französischen; Romanisches Seminar. — Heuckenkamp, Einführung in das Studium des Provenzalischen. — Wechsler, Der französische Roman des 19. Jahrhunderts; Spanische Grammatik und Erklärung des Don Quijote von Cervantes. — Wiese, Erklärung ausgewählter Gedichte Leopardis; Übungen zu Dante's Vita nuova (Sem.) — Simon, La Littérature française au XVIe siècle; Explication de pages choisies de Balzac; Exercices pratiques. — Wagner, Geschichte der neueren englischen Litteratur von Shakespeare's Tode ab; Beowulf; Englisches Seminar. — Thistlethwaite, Grundzüge der englischen Sprache für Studierende aller Fakultäten; Lesung eines englischen Romans mit besonderer Berücksichtigung der Aussprache; Übersetzung eines deutschen Lustspiels ins Englische; Leben und Werke von Dickens und Tennyson; Schriftliche und mündliche Übungen.

Innsbruck. Demattio, Provenzalisch; Italienische Übungen. — Genelin, Französische Grammatik; Die französischen Klassiker. — Fischer, Historische Grammatik der englischen Sprache; Shakespeare's Macbeth; Neuenglische Übungen.

Königsberg. Favre, Französische Diktate; Übersetzung eines neueren deutschen Werkes ins Französische; Ausgewählte Kapitel der neufranzösischen Syntax; Neufranzösische Übungen. – Kaluza, Erklärung des Beowulf; Geschichte des englischen Romans; Übungen des englischen Seminars. — Baumgart, Über Shakespeare's Dramen.

Leipzig. Birch-Hirschfeld, Geschichte der französischen Litteratur im Mittelalter; Geschichte des französischen Romans im 19. Jahrhundert; Romanisches Seminar. — Settegast, Provenzalische Grammatik und Lektüre; Rousseau's Leben und Werke. — Weigand, Italienische Grammatik mit Übungen; Einführung in das Studium des Rumänischen; Rumänisches Institut. — Wülker, Encyclopädie der englischen Philologie; Geschichte der altenglischen Litteratur; Englisches Seminar.

Prag. Cornu, Portugiesisch; Erklärung der Lusiaden; Französisches Seminar. — Rollin, Giuseppe Giusti's Gedichte; Geschichte der französischen Litteratur im 19. Jahrhundert; Französische Grammatik; Französisches Seminar. — Vielmetti, Italienische Grammatik; Lettura del «Cuore» di Ed. di Amicis e delle poesie di Leopardi. — Pogatscher, Mittelenglische Grammatik; Neuenglische Übungen; Englisches Seminar. — Just, Englische Grammatik; Englisches Seminar.

Rostock. Lindner, Geschichte der französischen Verbalflexion; Erklärung der Tale of Gamelyn; Lektüre des Beowulf. — Robert, Cours pratique de français; Histoire de la littérature française jusqu'à nos jours; Variations du langage.

Würzburg. Stürzinger, Historische französische Grammatik. II; Neuenglische Laut- und Formenlehre. II; Altfranzösisch: Aucassin und Nicolette (Sem.); Altenglisch: Spencer's Faerie Queene (Sem.). — Pirson, Lecture de poètes français; Traduction de textes allemands; Histoire de la littérature française à l'époque de la Renaissance. — Zenker, Französische Litteratur im Mittelalter; Französische Übungen.

Wien. Mussafia, Provenzalische Grammatik und Lektüre; Ausgewählte Kapitel aus der historischen Syntax des Französischen; Altportugiesische Übungen. — Meyer-Lübke, Geschichte des französischen Dramas, II; Ziele und Aufgaben der romanischen Philologie; Provenzalisch (Sem.). — Mathieu, Französische Seminarübungen. — Maddalena, Italienische Seminarübungen. — Beer, Lektüre von Cervantes Don

Quijote; Elemente der spanischen Grammatik. — **Schipper**, Geschichte der mittelenglischen Litteratur bis Chaucer; Erklärung von Byron's Childe Harold's Pilgrimage nebst biographischer Einleitung; Erklärung von Chaucer's Knight's Tale (Sem.). — **Kellner**, Historische Syntax der englischen Sprache.—**Bagster**, Englische Übungen für Anfänger und Fortgeschrittene.

Miscelle.

Jules Lemaître.

Jugé par M. Gréard, à l'occasion de sa réception à l'Académie française (Séance du 16. Janvier 1896).

Après avoir ajouté quelques paroles à l'éloge de Victor Duruy faite par Jules Lemaître, M. Gréard continue:

En vous appelant à lui succéder, Monsieur, nous ne pouvions associer à des souvenirs plus glorieux de plus attachantes espérances.

Vous souvient-il du jour où, dans un billet du matin à votre petite cousine, vous disiez, en parlant de l'Académie: «Cette boîte-là!» Une boîte! Le mot doit vous sembler un peu vif aujourd'hui. Mais il y avait, dans ce billet des premiers jours de mai, tant de verve printanière! Je lui en pardonnerais bien d'autres, disait un jour, à propos de je ne sais quelle échappée, votre directeur d'Ecole normale, Ernest Bersot. C'est le caractère de vos moindres écrits que vous y apparaissez dans votre naturel. Tour à tour pétillante d'esprit ou voilée par la réflexion, votre œuvre vous peint, et l'on peut s'y fier, pourvu que l'on vous prenne, comme vous vous donnez, dans la bonne foi de votre complexité, — pourvu surtout qu'on sache jouir de ce que vous êtes aujourd'hui et attendre ce que vous serez demain.

Rien de plus instructif que de remonter aux origines de votre éducation. Le premier trait qui la distingue, c'est la fidélité au pays natal. En ces temps de passion voyageuse, vous n'êtes rien moins que cosmopolite. Il vous est arrivé, par nécessité de profession, d'aller en Algérie. Par nécessité professionnelle encore, vous avez séjourné au Havre, à Grenoble, à Besançon. Ç'a été votre tour de France; je ne sache pas que vous l'ayez renouvelé. Et quant au tour du monde, je suis bien sûr que vous n'y avez jamais pensé. Une aurore boréale, un coucher de soleil sur les glaciers vous est un spectacle inconnu et qui ne vous tente pas. Vos points cardinaux sont Orléans et Tours; vos horizons, les bords de la Loire. Mais il y a là, quelque part, non loin de Beaugency, un grand verger qui descend vers un ruisseau bordé de saules et de peupliers; c'est pour vous le plus beau paysage de l'univers, car vous le connaissez et il vous connaît: cela vous suffit. Vous en rêviez dans l'année d'exil où le soleil d'Afrique vous fatiguait les yeux; vous l'avez chanté en petits vers, simples, doux, tout unis comme lui, mais, comme lui aussi, rafraîchissants et reposants. Et ce n'est pas seulement quand vous en êtes éloigné qu'il vous fait battre le cœur. Vous n'êtes point, comme Paul-Louis, un Tourangeau de Paris. Chaque année, juin venu, il faut que vous alliez errer en ce coin béni, par les sentiers que noient les hautes herbes, sous le soleil, dans l'odeur des foins. Vous aimez la terre en petit paysan, humblement et délicieusement reconnaissant envers sa nourrice. La nourrice non plus n'est pas ingrate. Elle a habitué le petit paysan à se promener à travers le monde, l'œil alerte et avisé, l'oreille fine, le nez au vent, toujours en quête et toujours sur ses gardes. Un jour, par les rues de la grande ville que le cœur lui brûlait de connaître, il rencontrera Gavroche, qui le conduira aux foires de la banlieue, à Vincennes, à Neuilly; et quand sera venue la fête de l'Exposition universelle, les deux frères, le citadin et le rustique, associeront leur esprit d'observation gouailleur et enthousiaste, leur bon sens ému, leur verve endiablée, pour raconter à la petite cousine de Beaugency les merveilles du Champ-de-Mars et du Trocadéro.

C'est au village que votre éducation a été ébauchée, dans l'école de votre père; et quelle ne dut pas etre sa fierté, le jour où il reçut vos poésies de début, les fins *Médaillons*, précédés de la dédicace si affectueusement filiale qu'il m'a été donné de voir! Sous quel patronage vous êtes allé au séminaire, je l'ignore. C'est avec respect que vous y êtes entré, avec respect que vous en êtes sorti. Respect clairvoyant, mais sincère. Dans le fond de votre cœur, aujourd'hui encore, il subsiste une sorte de cité de Dieu, que vous n'habitez plus, mais où vous ne souffrez pas qu'on pénètre le sourire aux lèvres.

Du séminaire vous avez passé à l'École normale, presque de plain-pied. A l'éducation de l'Eglise se superposa dans votre esprit l'éducation du siècle, sans crise, comme une façon nouvelle. La discipline intellectuelle de l'École s'empara de vos facultés, et les régla, sans les contraindre. Vous n'êtes pas de ceux qui, comme J.-J. Weiss, y ont senti peser les murs d'une prison. Vous vous trouviez à l'aise et vous preniez vos aises. J'ai même ouï dire que vous aviez la réputation de laisser venir sans impatience l'heure du travail. Comme quelques-uns de vos anciens, comme Taine, About, Sarcey, Prévost-Paradol, Frary, vous aviez les yeux tournés vers la porte par où s'envolent les rêves. En attendant, l'esprit large et sain de l'École vous pénétrait. L'enseignement des maîtres, l'exemple des camarades, vous inculquait le goût de la méthode et de la science, l'habitude de la précision dans l'observation et la recherche, le besoin de la probité dans la pensée et le sentiment.

Quand à un apprentissage de la vie aussi personnel et aussi divers vient s'ajouter l'expérience même de la vie qui ramène l'esprit sur soi, le concentre et achève de le mûrir, il ne manque plus au talent pour se produire que l'occasion, laquelle ne manque jamais; le vôtre éclata.

Elle était pourtant bien modeste et bien obscure la scène de votre premier succès; une petite salle basse du Collège de France; au milieu, une table étroite chargée de vieux livres, et sur les bancs environnants quelques auditeurs clairsemés. Mais derrière la table siégeait Renan. Vous vous étiez glissé dans un coin; et, quelques jours après, paraissait le portrait qui marque une date dans votre histoire. Comme par l'éclair photographique, le maître est saisi; la large carrure, la tête puissante dans sa finesse épaissie par l'âge, le feu du regard, la malice du sourire, le geste qui enfonce la démonstration irréfutable ou qui lance la remarque légère comme une bulle destinée à crever, la force de l'idée et l'abandon du langage, ce qui se voit et ce qui ne se voit pas, toute la mimique apparente, toute la vie intérieure de la plus mobile des intelligences et des physionomies. L'impression fut d'autant plus vive qu'elle allait bien au delà d'un effet littéraire. Ce n'était pas seulement un incomparable modèle que vous aviez eu l'ambition de représenter. Le grand séducteur avait jadis pris possession de votre esprit, non sans y exciter certaines angoisses: et, avec une émotion dont la grâce juvénile n'excluait pas la gravité, vous aviez voulu savoir, bien en face de lui, les yeux dans les yeux, de quelle humeur, triste ou gaie, il soutenait sa doctrine sur l'universelle contingence des choses, comment il en conciliait l'idée avec les invincibles instincts de l'âme humaine et les besoins éternels des sociétés.

Les *Portraits* qui suivirent ne furent pas accueillis avec moins de faveur. Votre bienvenue au monde vous riait dans tous les yeux. La veine était si franche, la source si vive, si jaillissante, si limpide jusque dans son trouble! Elle laissait si clairement transparaître l'ondoyante agitation et les replis secrets d'une curiosité ardente à se répandre, à voir, à comprendre, à jouir, et en même temps déconcertée parfois et comme désenchantée par ce qu'elle avait vu et compris, hardie et pleine de scrupules, heureuse et inquiète! C'est vous-même qui l'avez dit, Monsieur: «Dans la plupart de mes actes ou de mes états de conscience, je sens en moi deux hommes.» Et si, à les séparer, on courrait le risque de rompre le charme, on ne peut se flatter de vous connaître, sans les distinguer.

Le premier qui se montrait, que vous mettiez même un peu de coquetterie à découvrir, c'était l'homme d'impression, celui qui ne se pique de rien, ne se prononce sur rien, ne se croit assuré de rien, sinon de l'attrait

qu'il éprouve et du plaisir qu'il goûte. De là, en matière de critique, ce principe qu'il n'y a point de principes. A ceux qui vous opposaient les règles, les traditions, les Temples du goût et les égarements du sens propre, comme disait Nisard, vous répondiez: Vieilles illusions et préjugés que tout cela; aspiration vaine au retour d'une monarchie universelle du goût qui a fait son temps! Vos principes ne sont que des préférences personnelles, disons tout au plus; si vous voulez, des préférences personnelles immobilisées. Non, lire un livre, ce n'est pas amener l'auteur au pied de la toise et le renvoyer avec son numéro d'ordre, étiqueté et classé, pour l'édification de la jeunesse; c'est aller à lui simplement et se laisser pénétrer des idées ou des sensations qu'il apporte, sans arrière-pensée, pour le plaisir, pour se donner la jouissance de vues nouvelles et de nouvelles impressions. «Cela ne vaut-il pas mieux que de s'évertuer à en enfermer l'âme, sans être bien sûr de la tenir, dans des formules laborieuses et tâtonnantes? A quoi bon définir difficilement ce qu'il est facile et si délicieux de sentir?»

Votre esthétique morale n'avait pas plus de prétentions dogmatiques. Vous êtes un moderne, un moderne d'aujourd'hui, non d'hier, vous vous donnez délibérement pour tel, un peu plus même que de raison parfois et au risque de paraître vouloir nous induire en quelque mystification troublante. «J'adore, dites-vous, la littérature de la seconde moitié du dix-neuvième siècle, si intelligente, si folle, si morose, si détraquée, si subtile; je l'aime jusque dans son affectation, ses ridicules, ses outrances», ce qu'on appelle, en d'autres termes, n'est-il pas vrai? son esprit fin de siècle.

Sur ce mot, j'aurais bien envie de vous arrêter. Existe-t-il donc vraiment des fins de siècle ailleurs que dans les calendriers? Quand je vois représenter certaines débauches d'imagination maladive comme le signe d'une irrémédiable décadence, je ne puis m'empêcher de songer à l'an mille, où la foi populaire avait amassé toutes les expiations de ce monde, toutes les terreurs. L'an mille n'était pourtant, lui aussi, qu'une date d'almanach. Grâce à Dieu, les dates n'ont pas de réalité dans l'histoire; elles ne servent qu'à exercer la mémoire des candidats au baccalauréat. Le cours de l'humanité se poursuit à travers les années et les siècles, comme à travers les jours. Il a ses rapides où, après avoir ramassé ses eaux, il se précipite; il a ses bas-fonds où il semble s'engraver. Cependant, dans votre chère Loire elle-même, alors que la grande nappe paresseuse s'est ralentie et partagée en maigres filets comme épuisée, la marche en avant se continue. Que nous traversions en ce moment quelque bas-fonds, soit. Mais n'insistons pas outre mesure sur les dangers qui s'y peuvent rencontrer; gardons-nous d'évoquer trop souvent ces images de décadence, de peur que, dans ce pays qui, lui aussi, est sensible à l'impression et que l'impression emporte, le mot ne paraisse appeler et justifier la chose.

Aussi bien, dans ce siècle finissant, ce qui vous enchante, n'est-ce pas précisément la vie qui de toute part y éclate avec une surabondance étrange, confuse, mais si puissante? Tant elle vous plaît, que vous semblez n'y chercher autre chose que la joie du spectacle. Vous l'allez recueillir dans ses manifestations les plus grotesques comme dans ses plus graves expressions. Un jour, sortant de Notre-Dame, où vous avez entendu le Père Monsabré, vous écrivez: «Celui qui, étant entré le matin à l'Église, s'en va le soir à l'Éden-Théâtre, après avoir flâné sur les boulevards, a pu, s'il sait voir, apprendre des choses qui ne sont pas dans les manuels.» L'esprit boulevardier, disons mieux pour ne pas troubler le repos du Dictionnaire, l'esprit parisien vous enivre. Sainte-Beuve, dans sa jeunesse, a connu ces ravissements. Les vôtres ont je ne sais quoi de plus aigu, de plus intense, de plus frémissant. Le moindre livre d'aujourd'hui, ouvert au hasard, vous fait tressaillir dans votre chair, vous pénètre jusqu'aux moelles. La violence des contrastes, bien loin de vous repousser, vous attire. Vous avez adoré l'historien de la *Vie de Jésus;* et il y a moins d'un an, vous consacriez à l'auteur des *Odeurs de Paris* et des *Parfums de Rome*, au plus rude des polémistes chrétiens, le plus tendre des articles qu'il ait jamais inspirés. «Quel pauvre être de volupté suis-je donc, pensez-vous, comme étonné de vous-même, pour aimer à la fois et peut-être également Renan et Veuillot»!

Avant de vous demander compte de cette volupté dont vous vous accusez avec une ingénuité si caressante, je veux dire avant d'en appeler à l'autre homme que vous êtes, combien je suis tenté, Monsieur, suivant votre exemple, de m'abandonner au pur plaisir de vous goûter! «L'esprit critique, a dit Sainte-Beuve, dont vous invoquez le patronage en tête de vos premiers *Portraits*, est une grande et limpide rivière qui serpente et se déroule autour des œuvres, comme autour des rochers, des forteresses, des coteaux tapissés de vignobles et des vallées touffues . . ., qui va de l'un à l'autre, les embrasse d'une eau vive, les réfléchit, les baigne, sans les déchirer.» Et tandis que vous nous entraînez dans cette course errante, vous y répandez à profusion tous les prestiges du talent: la multiplicité des aperçus et l'imprévu des rapprochements, l'horreur de la déclamation et l'impatience à partager quelque chose avec les sots, fût-ce la sagesse, une ironie douce et sans fiel, le goût naturel de la mesure et le besoin réfléchi de l'impartialité, la finesse de l'émotion littéraire poussée jusqu'à la délectation, le don de tout comprendre et l'art de tout dire, une langue d'un tour moderne et d'un fond classique, inventive et pure, une langue du paradis de la France, comme on appelait jadis le parler de la Touraine. Ajoutez, ce qui est plus rare encore peut-être, le désintéressement de vos propres idées, la pudeur d'abonder dans votre sentiment, l'éveil sur les objections qu'on peut faire et le souci d'y répondre avant qu'on les fasse, parfois enfin, les surprises de l'inconséquence et de la contradiction. «J'aime, dites-vous, les gens qui sont de leur religion et de leur métier ou simplement de leur opinion, peut-être parce que je ne suis pas toujours de la mienne.» L'engageant aveu, Monsieur, et peut-on mettre plus de belle humeur à nous introduire dans vos mésintelligences avec vous-même! En vérité, Mirabeau faisait preuve d'une psychologie bien courte, le jour où il prétendait que l'inconséquence est la seule chose qui ne saurait se soutenir. La contradiction est le sel de la pensée. Ne se point contredire, ne s'être jamais contredit, ne point changer de manière de voir, suivant l'impression de l'heure, le nuage qui passe ou le soleil qui luit, avoir eu raison une fois pour toutes en sa vie et n'en plus démordre, quelle tristesse, et que pourrait-on souhaiter de plus mortel à son pire ennemi! Se peut-il rien de plus piquant, au contraire, que la contradiction, quand, alerte et gaie, ainsi que chez vous, elle consiste dans une réserve soudaine, dans je ne sais quelle façon de se dérober, comme la perdrix de La Fontaine qui, au moment où le chasseur croit déjà l'avoir saisie, tire de l'aile et se rit!

Cette grâce paradoxale et fuyante qui, comme une flamme, court sur votre pensée, a pu parfois, il est vrai, y trahir une certaine inconsistance et en faire méconnaître la solidité. Mais ceux-là seuls s'y trompent, qui veulent s'y laisser tromper. Il y avait au dix-septième siècle, dans le siècle des grandes professions de foi et de raison, une société d'honnêtes gens, comme on disait, — Saint-Evremond en était un des types accomplis, — qui ne croyaient pas que le pédantisme fût nécessaire au savoir, ni la morgue au jugement, qui excellaient à disserter agréablement sur des matières graves, à traiter les plus hautes questions avec autorité sans appareil d'autorité, à raisonner très serré en se jouant. J'ai plus d'une fois pensé que vous aviez des ancêtres dans cette famille d'esprits, dont le dix-huitième siècle procède, et qui ont tant contribué à répandre hors de France le goût français, en le faisant aimer. Pour être utile et féconde, la critique a-t-elle donc besoin de se faire tranchante et grondeuse? Qu'ils sont à plaindre ceux que vous effleurez du bout de votre plume! Qu'il vous suffit de peu de chose pour les tenir ou les remettre en leur place! Et quand, dans votre respectueuse sincérité, vous vous attaquez aux maîtres, aux maîtres de la grande tradition ou aux maîtres de la faveur contemporaine, — à Corneille ou à Emile Augier, de quelle main sûre, sans paraître y toucher, vous pénétrez au défaut de la cuirasse et marquez le point où ils ont pu faillir!

Quel est donc le secret de ces leçons si réservées à la fois et si décisives ? A qui faut-il le demander, sinon à cet autre vous-même, le discret, mais souverain régulateur de votre pensée ? Chez vous, en effet, si la raison ne se refuse jamais à la fantaisie, il n'est pas de fantaisie qui ne tourne en raison. Dans les raffinements, les gaillardises, les folies de l'esprit parisien auquel vous prenez, quand vous êtes de loisir, un plaisir si franc, ce qui vous intéresse, c'est ce que ses eaux tumultueuses roulent de généreux et de sain. Ce que vous aimez dans tous les sujets auxquels s'applique votre étude, — c'est ce qu'auraient aimé, ce qu'aimeraient Molière, La Fontaine, Voltaire, amenés, comme vous savez le faire, au point de vue de l'observation moderne, rafraîchis et revivifiés, si je puis dire, au contact des passions et des mœurs contemporaines : — j'entends la justesse, la clarté, le bon sens aiguisé dans la peinture de l'âme humaine. Voilà comment cette critique sans principes repose au fond, tout au fond, si vous y tenez, mais d'autant plus fermement sur les principes qui ont fait de l'esprit français, héritier de la tradition antique, l'interprète privilégié des idées communes à l'humanité ; voilà comment vos préférences personnelles se rattachent par un lien intime aux préférences qui sont la règle même de la raison et du goût ! Gréco-Latin par toutes vos origines, Français de race, je ne sais guère de notre temps personne dont le talent porte plus nettement l'empreinte du génie national.

Naguère nous étions fatigués des sécheresses de l'analyse scientifique et des grossièretés du naturalisme ; nous aspirions aux sources fraiches. Une note de tendresse et de pitié nous arriva du Nord, apportée par un souffle pur ; et, en même temps, dans la détresse où le malheur nous avait isolés, nous cherchions, à l'autre extrémité de l'Europe, la main qui semblait se tendre vers la nôtre. Toute la France se mit à Tolstoïser, avez-vous dit, et bientôt à Ibséniser. Et vous Tolstoïsiez, vous Ibsénisiez avec toute la France ! *La Puissance des Ténèbres* « vous avait donné le coup au cœur ». *Les Revenants* et *le Canard Sauvage*, *Hedda Gabler* et *la Maison de poupée* y avaient à leur tour fait passer le frisson d'une émotion sincère. Vous vous laissiez ravir à ces visions d'un monde supérieur, où des âmes, simples et grandes, luttaient pour s'affranchir, pour affranchir l'humanité avec elles, des servitudes de la misère terrestre et des humiliations du mensonge social. Elles étaient si touchantes, dans leurs explosions naïves, ces crises de conscience, ces révoltes douces ou exaspérées contre la tyrannie des lois humaines et des préjugés, ces invocations confiantes au bienfait d'un évangile rajeuni ! Cependant le livre clos, le rideau tombé, le cadre qui enveloppait de poésie ces drames intérieurs évanoui, et l'esprit critique retrouvant ses droits avec son sang-froid, vous vous demandiez si c'était bien la première fois que vous apparaissaient les nobles visions des Ibsen et des Bjœrnson. Ne les avions-nous pas déjà entendues, ces protestations de l'âme solitaire contre les iniquités de l'oppression sociale, du droit contre la force, de l'idéal contre la réalité douloureuse ? Ces sentiments qui nous revenaient de si loin, réfléchis avec tant de puissance par des consciences primitives et comme transfigurés et grandis à travers les brumes des steppes immenses et des fiords déserts, ne les avions-nous pas vus jadis personnifiés, au cœur même de la France, dans la lumière limpide et dorée des traines berrichonnes ou des vergers de Normandie ? Et à mesure que remontaient à votre pensée les clairs souvenirs du romantisme français, de George Sand et de Flaubert, chassant devant eux les brouillards du Nord, vous reconnaissiez que décidément « vous n'aviez pas un sou de Slave dans les veines », — puis-je faire mieux que de vous citer ? — « vous vous sentiez redevenir Latin et Gaulois, vous repreniez vos défiances et vos tendresses étroites de paysan autochtone plaint par Bourget ».

Vous souririez, si j'insistais sur une démonstration superflue, si je rappelais, autrement que pour mon plaisir, avec quelle précision vous définissez l'esprit classique, avec quelle profondeur de sentiment vous avez analysé, dans toutes les délicatesses de son intelligence dramatique et de son âme, Racine, ce Français de France, comme vous dites si bien, ce type, ajoutez-vous ailleurs, du génie français : tant il est vrai qu'il existe, pour vous aussi, l'exemplaire de beauté auquel, par-delà les préférences personnelles, se mesurent toutes les œuvres !

Votre conception morale de la vie n'est, sous ses apparences flottantes et légères, ni moins arrêtée au fond, ni moins sérieuse. « Ceux qui essayent comme moi d'entrer partout, écrivez-vous avec une mélancolique douceur, c'est qu'ils n'ont pas de maison à eux, et il faut les plaindre. » Cela seul, semble-t-il, n'est point d'un esprit si détaché des grandes questions. Il faut remonter dans les âges de foi pour trouver une confession de soi-même aussi simple que celle où votre sincérité se plaît. « Si Louis Veuillot avait vécu assez longtemps pour qu'un peu de ma prose parvînt jusqu'à lui, — c'est la conclusion de votre étude, — j'aurais voulu, après quelque article où il m'aurait traité de simple Galuchet et de cuistre par-dessus le marché, le prendre à part et lui dire : « — Non, je vous jure, ce ne sont point mes passions qui m'ont ravi la foi : je ne leur obéis pas toujours... Et ce n'est pas non plus la superbe de l'esprit... Je ne me sentirais pas diminué, si je croyais ce que Pascal, Racine et Bossuet ont cru. Je suis humble, ou j'y tâche... Je ne suis pas un libre-penseur, car c'est une grande sottise de s'imaginer que l'on peut penser librement. Et notez bien que vous, je vous comprends, je vous aime, je vous pardonne tout. Et j'aime les saints, les prêtres, les religieuses, non par une espèce de niaise et suffisante coquetterie morale : j'aime réellement presque tout ce que vous défendez, et je le défendrais moi-même à l'occasion. Mais enfin, si je ne puis aller au delà de ce sentiment ! » On ne parle pas ainsi de ce qui ne touche point. Vous l'avez dit : vous ne concevez rien de plus poignant que le drame de la concience religieuse. Ce n'est pas vous à qui pourraient suffire les démonstrations mondaines des croyances sans racines, des restaurations sans vertu. Dans votre apparent désintéressement, vous êtes plus exigeant envers vous-même. Très attentif au devoir de la vie, n'excluant rien de ce qui peut contribuer à l'éclairer, vous ralliez autour de votre foi imprécise, selon le mot que vous avez créé pour Lamartine, tout ce que l'humanité pensante et souffrante, païenne ou chrétienne a rêvé de meilleur. *Marc-Aurèle* et *l'Imitation* sont l'un à côté de l'autre dans votre bibliothèque intime, sur le rayon de ceux que vous appelez les sages et les consolateurs, « vos Lares ». Cette fusion des deux grandes âmes du monde, n'est-ce pas ce que vous représentez sous les traits de Serenus, le martyr incrédule, dont les reliques païennes font des miracles ? A côté des exaltations de la foi, au-dessus des impuissances de la raison, vous placez la religion universelle, éternelle, des postulats dont vous parliez si dignement tout à l'heure. Vous vous feriez scrupule d'en sonder de trop près la métaphysique ; mais vous vous plaisez à en commenter la morale, à la faire descendre dans les règles de l'existence. Vous enveloppez, vous pénétrez votre philosophie de bonté. « Si connaître est triste, la connaissance ne faisant que reculer de quelques degrés le terme de l'inconnaissable », ce qui ne trompe point, c'est le don de sympathie et de pitié. Tolstoï n'avait pas encore évangélisé l'Occident, vous naissiez à peine à l'observation du monde, quand vous disiez en vers touchants :

> Heureux qui sur le mal se penche, et souffre, et pleure !
> Car la compassion refleurit en vertus.
> Et sur l'humanité, pour la rendre meilleure,
> Nos pleurs n'ont qu'à tomber, n'étant jamais perdus.

Ces accents d'une âme émue de bonne heure par la misère humaine, votre maturité réfléchie ne les a point reniés. Parmi tant de pages où vous vous laissez voir, je voudrais citer tout entier le discours que vous adressiez, il y a un an, à la jeunesse des Écoles. Ai-je dit un discours ? Le mot serait impropre, car il suppose plus ou moins une thèse, et la thèse est un genre que vous ne pratiquez point. Vous l'avez appelé vous-même une homélie, sans doute pour ne pas perdre l'occasion de vous moquer un peu. « Jeunes gens, disiez-vous, efforcez-vous de tout comprendre et de tout aimer. Soyez bienveillants, soyez indulgents, soyez bons. Point de jacobinisme, d'esprit de secte, ni d'exlusion. Elargissons

nos cœurs, élargissons nos fronts, comme Renan voulait élargir celui de Pallas-Athéné, pour qu'elle conçût divers genres de beauét.» Admirable sentiment, qui ne pouvait revêtir un plus heureux langage! Dans les applications aux lois cette habitude d'esprit et de cœur a nom la tolérance: elle fait respecter l'humanité. Dans le cours régulier de la vie, elle s'appelle la modestie, la délicatesse, la charité: elle est le ciment le plus doux en même temps que le plus fort des relations sociales: elle fait aimer l'humanité.

De tout temps vous avez eu le goût de recouvrir vos idées de fictions. Et il est très curieux, ce recueil de contes si divers que vous avez rassemblés sous le nom de *Myrrha*. Il réunit les plus saisissants contrastes de votre talent: un libre esprit respectueux de toutes les croyances, l'intelligence précise de l'histoire et la grâce rêveuse de la légende, le sens profond de l'antiquité homérique et la passion de la modernité, le goût de la simplicité attique et une pointe d'imagination avancée qui sent son siècle, le drame naïf de *la Chapelle blanche*. et l'idylle raffinée de *Mariage blanc*, une délicieuse hagiographie: Myrrha, vierge et martyre, qu'un saint évêque arrache à la convoitise de Néron en la jetant sous la dent des lions de l'arène, et une histoire d'hier, la pauvre Mélie, une petite paysanne de chez vous, je suppose, qui adore sa maîtresse, la suit dans son ombre, la guette du fond des fossés de la route comme un chien de garde, et meurt de dévouement. Assemblage un peu singulier, mais où se fond dans l'harmonie d'une distinction délicate, la distinction de Mérimée, votre modèle.

Mais ces petits récits, ces scènes, ces dialogues de si vive allure n'étaient qu'un prélude. Le théatre vous attendait. A voir vos premiers essais sur la poétique d'Aristote et la comédie au dix-huitième siècle, il était clair que votre pensée se portait de ce côté et aussi votre ambition. Vous aviez à peine pris rang à Paris que vous étiez enrôlé dans la critique dramatique. Bientôt les séries des *Impressions de théâtre* se succédaient aussi rapidement que celles des *Portraits contemporains*, et presque avec le même éclat. Là, comme partout, vous vous étiez trouvé à votre place tout de suite, naturellement. Etait-ce de l'autorité? Non. Vous avez toujours eu si peu de souci d'en prendre et le goût d'en montrer. Mais ce fut dès l'abord une supériorité incontestée et très personnelle. Vous avez quelque part tracé, en deux ou trois pages, l'histoire de la critique théâtrale, depuis Geoffroy jusqu'à Jules Janin et Théophile Gautier, en lui donnant pour couronnement l'œuvre magistrale de M. Francisque Sarcey. Vous y avez introduit à votre tour des aspects nouveaux, ou plutôt une nouvelle manière de voir. «Ça, c'est du théâtre!» disait M. Sarcey, réduisant toutes ses théories à cette formule qui a aujourd'hui l'autorité courante d'un oracle de Boileau. Ça, c'est de la vie, répondiez-vous avec non moins de résolution. La vie, voilà, en effet, ce que vous cherchiez, la vie vraie, avec ses fièvres latentes et ses éruptions hardies, sans prétention aux mystères de l'analyse psychologique comme sans réserve de pruderie, plus touché du particulier que du général, vous délectant au rare et surtout faisant fort peu de cas des habiletés de métier. La nouveauté était délicieuse. Nous aimons tous plus ou moins à trouver ce que nous n'attendions point. Cette critique du théâtre faite hors du théâtre, pour ainsi dire, par un homme qui ne semblait point être du théâtre, avait je ne sais quel ragoût inaccoutumé. Des analyses nerveuses, serrées, éoignantes ou amusantes, et éleines d' idées: un pur régal de moraliste et de lettré.

L'intérêt était d'autant plus excité que visiblement vous vous prépariez vous-même à aborder la scène; et ceux qui connaissaient le mieux les ressources de votre talent n'étaient point sans se préoccuper des risques que vous alliez peut-être lui faire courir. Qu'un critique fût en même temps un créateur, le cas, pour être rare, pouvait se rencontrer. Mais le métier? Qui pouvait se flatter d'en méconnaître les nécessités ou d'en transgresser impunément les lois? Aviez-vous le don de la création dramatique? Sauriez-vous saisir la scène à faire? Vous l'avez faite, Monsieur, la scène à faire, dans *Révoltée*, dans *l'Age difficile*, ailleurs encore. Et certes ils sont franchement dessinés, bien vivants, ces personnages empruntés aux boudoirs et aux garçonnières de la vie parisienne, aux couloirs des assemblées et aux salons de la galanterie politique, aux coulisses de la comédie, aux foyers bourgeois que n'a pas gouvernés la sagesse d'une mère: Hélène et Brétigny, le député Leveau et la marquise de Grèges, Flipote, Chambray! Qui donc avait exprimé la crainte que le dilettantisme eût émoussé la force de votre esprit? Quoi de plus osé que *le Pardon?*

Mais ce ne serait point assez de constater que le théâtre vous a réussi comme tout le reste. Vous avez conçu, vous poursuivez une rénovation de l'art dramatique. Vos feuilletons en ont plus d'une fois esquissé l'idée. Vous avez commencé à la réaliser dans vos pièces. C'est le mérite de la jeune école, à laquelle vous appartenez, qu'elle n'affirme pas à demi ce qui lui semble propre à la régénération qu'elle se propose. Elle a son principe: la vérité, rien que la vérité, toute la vérité. Elle a son cri de ralliement: guerre aux artifices, aux conventions, et pourquoi ne pas prendre le mot qui est de la langue même de Scribe? guerre aux ficelles! Les préparations, ficelle! Les coups de théâtre, ficelle! Les reconnaissances, les lettres perdues et retrouvées, les jeux de scènce, les propos de domestiques, les entretiens de comparses, les mots d'auteurs, ficelle, ficelle! Plus d'accessoires, d'amusettes, de procédés, de trucs qui sollicitent l'attention du spectateur et la pervertissent; plus de truchements ni d'intermédiaires d'aucune sorte: les vrais personnages, en petit nombre, et qui eux-mêmes, eux seuls, expriment leurs sentiments, eux seuls eux-mêmes, font connaître les choses, sans les envoyer dire; c'est ce qu'on appelle le théâtre direct. Une action simple sans prologue ni épilogue, coupée dans une aventure psychologique comme un chapitre dans un livre, n'ayant d'autre support que le cœur humain, ne reculant devant la représentation ou la confession d'aucune faiblesse, acceptant l'inconséquence, finissant mal ou ne finissant pas, ainsi qu'il arrive dans la réalité: c'est ce que vous appelez une tranche de vie. Scribe, s'il pouvait se défendre, remarquerait peut-être que la jeune école n'est pas toujours aussi sévère pour elle-même que pour les autres, et qu'elle s'affranchit parfois de la rigueur de ses propres règles... Tenez: il y a dans *le Pardon* une voilette oubliée sur un guéridon, qui révèle tout à la femme jalouse: est-ce que ce n'est pas un peu ce que l'école traiterait irrévérencieusement de ficelle? Mais ce n'est point sur de tels détails que se jugent de telles questions. Et comment pourrais-je ici prendre parti dans cette querelle des anciens et des modernes, alors que les anciens nous ont tant amusés, nous amusent encore, par leurs fictions ingénieuses et que, par leurs peintures hardies, les modernes nous prennent aux entrailles? Je vois bien ce que cette sobriété de moyens peut faire perdre au théâtre, «l'art de plaire», disait Molière, pour le divertissement des yeux et le délassement de l'esprit. Je ne vois pas moins clairement combien pour des satisfactions d'un ordre supérieur, il doit gagner à cette franchise d'expression. Permettez-moi seulement deux réserves.

Je voudrais tout d'abord, Monsieur, vous demander grâce pour les préparations. Oh! vous ne les aimez pas, je le sais. Vous professez même des principes sur ce point, vous qui n'avez pas la superstition des principes. Les préparations sont pour vous du développement, et le développement n'est à vos yeux que de la littérature, c'est-à-dire quelque chose qui ne mérite pas d'être dit, à la scènce encore moins qu'ailleurs. Mais quoi? si certaines finesses du théâtre d'hier ont pu provoquer dans votre esprit de justes mouvements d'impatience, si, dans l'art comme dans la vie, nous aimons aujourd'hui les voies rapides, la vie en conserve-t-elle moins la force de sa logique, et l'art, l'intérêt de ses règles? Racine aujourd'hui, votre Racine, décrirait-il avec moins d'attentive pénétration le jeu intérieur des sentiments, leurs progrès, les circonstances qui les développent, les exaltent, jusqu'à la crise qui en précipite l'explosion? Le grand confrère dont nous pleurons la perte, Alexandre Dumas, n'a-t-il pas écrit «que le public est aussi affamé de clarté que d'émotion,

qu'il veut qu'on lui explique le pourquoi et le comment des choses qu'on lui montre»? N'est-ce pas vous enfin, Monsieur, qui disiez un jour, au sujet de l'*OEdipe* de Sophocle: «Il m'est d'autant plus agréable de voir s'agiter les personnages d'un drame que je sais mieux où le poète les mène. C'est l'intelligence assaisonnée de prescience: un des plaisirs de Dieu, s'il vous paît!»

Ah! conservez-nous ce plaisir de Dieu! Et peut-être, — c'est mon second vœu, — peut-être la nécessité de rendre compte des passions que vous exprimez vous défendra-t-elle contre l'observation trop exclusive des veuleries de ce monde, contre les entrainements de l'humeur satirique, mauvaise conseillère! Dans ses enivrements comme dans ses défaillances, elle est si intéressante, «l'âme triste, insoumise et généreuse» du dix-neuvième siècle! L'esprit du théatre nouveau, l'originalité qu'il revendique, c'est de ne rien admettre à la scène qui, comme on dit, n'ait été vécu. Mais n'y a-t-il de vécu que les mœurs, les passions, les caractères d'exception? N'y a-t-il plus de vrai parmi nous que le laid? Non, les *cas* ne constituent pas toute l'âme humaine. Et vous nous avez fait vous-même si bien sentir ce qu'il y a d'irrémédiablement affaibli chez ceux qui se sont une fois abandonnés; vous nous avez si bien appris, dans *le Mariage blanc*, quelles limites étroites séparent la délicatesse du rêve d'un moment d'avec le libertinage d'habitude, dans *le Pardon*, combien l'indulgence peut être voisine de l'indifférence banale ou du mépris! Que ne sommes-nous pas en droit d'espérer de vous, le jour où votre talent prendra dans le plein de l'humanité contemporaine la matière d'une œuvre qui la réconforte et l'élève? Vous avez l'esprit assoupli à toutes les idées, le cœur ouvert à tous les sentiments; vous avez la jeunesse, le don, le succès: rien ne vous manque pour répondre à notre attente. «Je vous aimais assez pour vous aimer mieux», dit à ses enfants le père de *l'Age difficile*. Laissez-moi emprunter le mot, Monsieur, en l'appropriant à la sincérité de nos sentiments: vous nous avez donné trop de sujet de vous admirer pour que nous ne souhaitions pas de vous admirer encore davantage.

Siebenter allgemeiner deutscher Neuphilologentag zu Hamburg

vom 25. bis 28. Mai 1896.

Tages-Ordnung.

Montag, den 25. Mai, abends 8 Uhr im Logenhause (Welckerstrasse) gesellige Zusammenkunft, Feststellung der Tages-Ordnung für die allgemeinen Sitzungen.

Dienstag, den 26. Mai, vormittags 9 Uhr im Realgymnasium (Steinthor) **erste allgemeine Sitzung.** Eröffnung der Versammlung, Beratungen und Vorträge.
Nach halbstündiger Frühstückspause ($12\frac{1}{2}$—1) **Zweite allgemeine Sitzung.** Beratungen und Vorträge.
Um 5 Uhr Elbfahrt durch den Freihafen nach Blankenese, Festmahl im Sagebielschen Fährhaus. Rückfahrt gegen 10 Uhr.

Mittwoch, den 27. Mai, vormittags 9 Uhr, **dritte allgemeine Sitzung in** der Aula des Realgymnasiums. Beratungen und Vorträge
Von $12\frac{1}{2}$—2 gemeinsames Frühstück im Hansa-Gesellschaftshaus (Steindamm 9).
2 Uhr **vierte allgemeine Sitzung.** Beratungen. Geschäftliches, speciell Antrag Ackerknecht, S. 118 des Karlsruher Berichtes. Wahl des nächsten Versammlungsortes und des neuen Vorstandes.
Nachher zwanglose Vereinigung im Uhlenhorster Fährhause (Alster), wo Speisen und Getränke zu bekommen sind. Rückfahrt auf der Alster zum Zoologischen Garten, wo um $8\frac{1}{2}$ Uhr in der Ernst Merck-Halle der Festkommers eröffnet wird.

Donnerstag, den 28. Mai, Fahrt nach Helgoland (zu ermäfsigtem Preise). Rückkehr vor Mitternacht.

Angemeldete Vorträge und Anträge.
(Nach der Zeit der Anmeldung.)

1. Herr **H. Müller**-Heidelberg: Ueber den Lektürekanon.
2. Herr **W. Vietor**-Marburg: Was ist im Ausland zur praktischen Förderung der Neuphilologen in letzter Zeit geschehen? (Referat im Auftrag des sechsten Neuphilologentages, Bericht S. 118).
3. Herr **W. Foerster**-Bonn: Thesen über die neusprachliche Theorie und Praxis. (Referat im Auftrag des sechsten Neuphilologentages.)
4. Herr **W. Foerster**-Bonn: Der neusprachliche Unterricht auf der Universität.)
5. **K. Kühn**-Wiesbaden: Antrag auf Aenderung der Statuten. In § 3 hinter «Lehrer» einzuschieben «Lehrerin».
6. Herr **W. Scheffler**-Dresden: Technische Hochschule und neuere Philologie.
7. Herr **J. Hengesbach-Meseritz**: Die Reform im Lichte der preufsischen Direktoren-Konferenzen.
8. Herr **H. Lewin**-Wiesbaden: Wie kann im Englischen der Sachunterricht dem Sprachunterricht angereiht werden?
9. Herr **W. Münch**-Koblenz: Welche Ausrüstung für das neusprachliche Lehramt ist vom Standpunkt der Schule aus wünschenswert?
10. Herr **Th. Aronstein**-Berlin: Die Entwickelung des höheren Schulwesens in England.
11. Herr **M. Gauthey-Des-Gouttes**-Kiel: La littérature française contemporaine au point de vue scolaire.
12. Herr **K. Kühn**-Wiesbaden: Antrag betr. Nachweis von Adressen im Auslande für Neuphilologen.
13. Herr **K. Mühlefeld**-Osterode: Die Lehre von der Bedeutungsverwandtschaft in ihrem Verhältnis zur Rhetorik, Semasiologie, Wortbildungslehre, Stilistik und Synonymik.
14. Antrag des Ortsausschusses betr. Verteilung von Festschriftrestanten.

Ausstellung.

Eine Ausstellung englischer Unterrichtsmittel wird bereits am **Montag** um 10 Uhr, dann während der ganzen Dauer des Kongresses in den Räumen des Realgymnasiums zu besichtigen sein: sie erstreckt sich auf englische Realien, Anschauungsmittel und Wörterbücher.

Alle diejenigen Verbandsmitglieder, welche ihre Jahresbeiträge für 1895 und 1896 noch nicht entrichtet haben, werden freundlichst ersucht, dieselben alsbald an Herrn Dr. **Bachmann-Grindelallée 131, Hamburg,** einzusenden und zwar M. 2,05 durch Postanweisung (keine Freimarken!)

Der Preis der **Festkarte** beträgt M. 10,—; sie berechtigt zur Teilnahme am Festmahl, am gemeinsamen Frühstück, zur freien Fahrt auf der Elbe, zum Besuch des Zoologischen Gartens und zum Empfang eines Führers durch Hamburg. — **Für Damenkarten,** welche zur Teilnahme an Elbfahrt und Festmahl und zum einmaligen Besuch des Zoologischen Gartens berechtigen, wird der Betrag von M. 3,50 erhoben.

Wir wiederholen unsere Bitte, diejenigen Verbandsmitglieder, welche zu dem Kongresse kommen und auch die Fahrt nach Helgoland mitmachen wollen, uns aber ihre Absicht noch nicht mitgeteilt haben, möchten dies ungesäumt thun und ihre Wünsche betr. **Wohnung** hinzufügen, beides an Herrn Dr. **Spencker-Bismarckstrasse 20, Hamburg.**

Der Ortsausschufs wird zur Erteilung jeglicher Auskunft und zur Verabfolgung der Festkarten und Drucksachen am Montag von 10 Uhr vormittags bis 7 Uhr Nachmittags im Realgymnasium, von 7 Uhr an im Logenhause, am Dienstag von $8\frac{1}{2}$ Uhr Vormittags an im Realgymnasium anwesend sein.

Hamburg, den 17. April 1896.

Der Ortsausschufs,
bestehend aus Mitgliedern des neuphilologischen Vereins für Hamburg-Altona.

Der Vorstand des siebenten allgemeinen deutschen Neuphilologentages.
Prof. Dr. **G. Wendt**-Hamburg, Wrangelstr. 9.
Prof. Dr. **W. Foerster**-Universität Bonn.
Prof. **K. Fr. Müller**-Karlsruhe.

Abgeschlossen 1. April 1896.

Beiträge sind an den Herausgeber, Dr. Adolf Krefsner, Cassel, Bismarckstr. 2, zu senden. Die Herren Verfasser und Verleger werden ersucht, dafür sorgen zu wollen, dafs alle neuen, die französische Sprache und Litteratur betreffenden Werke gleich nach Erscheinen der Redaktion der Franco-Gallia zugesandt werden, da nur dann pünktliche Besprechung erfolgen kann.

Text unter verantwortlicher Redaktion von Dr. Adolf Krefsner in Cassel. Für den Inseratenteil verantwortlich: der Verleger Julius Zwifsler in Wolfenbüttel. Gedruckt bei A. W. Zickfeldt in Osterwieck/Harz.

XIII. Jahrgang. № 7/8. Juli-August 1896.

FRANCO-GALLIA.

Kritisches Organ für französische Sprache und Litteratur.

Herausgegeben von

DR. ADOLF KRESSNER.

in Cassel.

Erscheint monatlich. Preis pro Semester ℳ 4.

Inhalt.

Abhandlungen.

Über den Betrieb des französischen Unterrichts auf den höheren Schulen des Königreichs Sachsen nach den Jahresberichten von 1894/95.

Von Dr. **Ernst Stiehler,**
Oberlehrer am Kgl. Realgymnasium zu Döbeln.

In dem folgenden Berichte sind unter höheren Schulen nur die dem Kgl. Ministerium des Kultus und öffentlichen Unterrichts unterstellten 17 Gymnasien, 10 Realgymnasien und 23 Realschulen gemeint; alle übrigen Anstalten ähnlicher Art sind unberücksichtigt gelassen. An anderer Stelle[1]) hat der Verfasser gezeigt, inwieweit der Betrieb des französischen Unterrichts den gesetzlichen Vorschriften nach den Berichten von 1894/95 entspricht und die neuen Lehrpläne Preufsens von 1891/92 einen Einflufs auf denselben gehabt haben. In diesen Zeilen sollen dagegen gewisse Einrichtungen und Erscheinungen, die uns pädagogisch und didaktisch zu Erörterungen Anlafs geben, nach dem heutigen Stande der Wissenschaft sowie den gesunden Forderungen der Reformbewegung kritisch beleuchtet werden.

Zunächst wäre es im höchsten Grade wünschenswert, dafs in Sachsen ebenso wie in Preufsen der französische Anfangsunterricht in Gymnasium und Realgymnasium in gleicher Weise auf derselben Stufe d. h. also in Quarta, anhöbe, und das Realgymnasium den französischen Unterricht in Quinta aufgäbe. Denn es kann gar keinem Zweifel unterliegen, dafs die Verlegung des französischen Anfangsunterrichtes nach Quarta in preufsischen Realgymnasien als eine gesunde Reform zu begrüfsen ist. Soll in den beiden unteren Klassen eine feste Grundlage für Deutsch und Latein gewonnen werden, dann bildet der französische Anfangsunterricht in V des Realgymnasiums ein Hindernis und bedeutet aufserdem eine zu starke Belastung für den Schüler. Auch sollte jeder Anfangsunterricht in einer fremden Sprache, also auch im Französischen, mit einer gröfseren Stundenzahl als 4 einsetzen, falls ein erfolgreicher Betrieb in derselben ermöglicht werden soll. Dem Schüler mufs sobald wie möglich die Erkenntnis kommen, dafs er es in derselben zu einem Können gebracht habe; nur dadurch wird sein Interesse geweckt und dauernd rege erhalten. Überdies wird auf diese Weise der gemeinsame Unterbau von Gymnasium und Realgymnasium, der dringend wünschenswert ist, hergestellt. Freilich gehörte dann andererseits konsequenterweise der Anfangsunterricht des Englischen nicht nach UIII, sondern nach OIII, und es ist befremdlich, dafs man in Preufsen diese Konsequenz nicht gezogen hat. Sollen sich die Elemente des Französischen gehörig befestigen, so darf das Englische nicht schon nach Jahresfrist störend und sprach-

[1]) Kritischer Jahresbericht über die Fortschritte der romanischen Philologie, herausgegeben von K. Vollmöller.

verwirrend in den französischen Unterricht eingreifen. Hoffen wir also, dafs die sächsische Unterrichtsverwaltung im Falle einer Verlegung des französischen Anfangsunterrichtes von Quinta nach Quarta alsdann auch konsequent bezüglich des englischen Anfangsunterrichtes verfahren möge. Ergänzend sei nur noch bemerkt, dafs der Beginn der wissenschaftlichen Mathematik in UIII diese Klasse ohnehin schon sehr stark belastet und sie zu einer der schwierigsten im gegenwärtigen sächsischen Realgymnasium macht. Dafs auf dem Gymnasium der griechische Anfangsunterricht nicht nach UIII, sondern nach OIII gehört, ergiebt sich aus diesen Ausführungen von selbst.

Was die sächsischen Realschulen anlangt, so beginnen sie den eigentlichen wissenschaftlichen Unterricht im Französischen in der 5. Klasse; eine Anzahl von Realschulen, z. Zt. 8, haben jedoch noch einen vorbereitenden 2stündigen Kursus in Klasse 6 eingeführt. Diese Einführung beruht auf einem Beschlufs der sächsischen Realschulmännerversammlung zu Grimma vom Jahre 1886, auf welcher beantragt wurde, bei dem Kgl. Kultusministerium dahin vorstellig zu werden, im Bedürfnisfalle 2 von den 8 Stunden Deutsch in Klasse 6 zu einem vorbereitenden Kursus im Französischen verwenden zu dürfen, da man mit 6 Stunden deutschen Unterrichtes auskommen könne. Diesem Wunsche hat denn auch die Oberbehörde Rechnung getragen und die Einführung des Kursus freigestellt. Denselben halten wir indes für verfehlt, und die auffallend geringe Zahl der Realschulen (nur ein Drittel derselben), die ihn eingeführt, zeigt zur Genüge, dafs er sich bisher durchaus noch keiner allgemeinen Sympathie zu erfreuen hat. Zum Teil mag ja wohl auch Mangel an geeigneten Kräften die Ursache sein, dafs er an so wenig Realschulen Eingang gefunden. Mancherlei Gründe sprechen gegen seine obligatorische Einführung an sächsischen Schulen. Einmal bildet der deutsche Unterricht auf der Realschule die Grundlage des fremdsprachlichen; er mufs deshalb auf der untersten Stufe ganz besonders intensiv betrieben werden. Vor allen Dingen darf an den Realschulen auch im Deutschen die grammatische Schulung nicht fehlen, da diesen Anstalten der grammatische Unterricht im Latein nicht helfend zur Seite steht, wie den Gymnasien und Realgymnasien. Daher beschneidet man mit Unrecht den deutschen Unterricht in der 6. Klasse zu Gunsten des Französischen. Diesem Fache aber bringt der zweistündige vorbereitende Kursus durchaus nicht den gewünschten Nutzen. Er bleibt für eine Schule, welche die Lehrfächer wissenschaftlich betreiben soll, stets etwas Halbes. Man will mit diesem Kursus auf Grund der Anschauung den Schüler in angenehmer Weise mit den Elementen der französischen Sprache bekannt machen, erteilt daher diesen Kursus meist im Anschlufs an Hölzels Wandbilder oder nach analytischer Methode. Der Schüler lernt auf diese Weise wohl auch ein wenig parlieren, nach Art des Gouvernanten-Französisch; kommt er aber dann nach der 5. Klasse, wo der eigentliche wissenschaftliche Betrieb der französischen Sprache beginnt, so ist ihm dieser verleidet, denn nun sagt ihm die Methode nicht zu, „kann er das ja schon alles“, und das löbliche Streben, den Schüler spielend in die fremde Sprache einzuführen und sein Interesse für dieselbe zu erwecken, hat also den entgegengesetzten Erfolg. Überdies erfordert gerade ein solcher Vorbereitungskursus nach analytischer Methode oder auf Grund der Anschauung ungewöhnlich pädagogisch erfahrene und geschickte Kräfte, sonst fällt er vollständig ins Wasser. Und wird dieser vorbereitende Kursus gar etwa wieder nach alter Methode erteilt, dann hat er überhaupt keinen Zweck und ist nur ein Raub an der deutschen, insbesondere grammatischen Schulung, deren der Realschüler vor allen Dingen bedarf. Warum also dem Deutschen nehmen, was ihm gebührt? Man betreibe zuerst die eine Sprache gründlich und setze dann mit einer gehörigen Stundenzahl in der nächsten Klasse mit der Fremdsprache ein, lasse die Spielerei, für welche die Schule nicht da ist, sondern erteile den Unterricht nach methodisch vernünftigen Grundsätzen und führe dieselben streng durch die Schule durch. Wenn aber, wie gesagt worden ist, der Deutschlehrer in der 6. Klasse mit 8 Stunden Deutsch nichts anzufangen weifs, dann hat er die Wichtigkeit des deutschen Unterrichtes für die Realschule einfach nicht begriffen.

Aus all dem Gesagten geht zur Genüge hervor, dafs wir uns natürlich noch weniger mit der Stundenverteilung des Französischen in der preufsischen Realschule einverstanden erklären könnten. Zwar setzt hier der fran-

zösische Unterricht in der 6. Klasse mit einer vollen Stundenzahl (6) ein, aber auf Kosten des Deutschen, dem nur 5 Stunden zugemessen sind. Wir bleiben dabei und hoffen, dafs die sächsische Unterrichtsverwaltung sich hierin nicht beirren lassen möge: in die Sexta der Realschule gehört ein intensiver Betrieb des Deutschen, aber noch keine Fremdsprache. Diese setze aber mit einer vollen Stundenzahl (6) in Quinta ein. Wir halten die sächsische Verteilung der Stundenzahl in den einzelnen Klassen für eine sehr glückliche; die preufsische dient zugleich der Oberrealschule, und darin liegt ihre Schwäche.

Gehen wir nunmehr auf den eigentlichen Stand des französischen Unterrichts an den höheren Schulen Sachsens ein. Wir beginnen am besten mit dem Gymnasialunterrichte und zwar zunächst mit dem Betriebe der Grammatik. Dafs derselbe im letzten Jahrzehnte auch am Gymnasium eine Wandlung erfahren hat, bez. weiter erfährt, zeigt uns ein Blick auf die gegenwärtig im Gebrauche befindlichen grammatischen Lehrbücher. Der sogenannte alte Ploetz (Karl Ploetz, Schulgrammatik der franz. Sprache) ist im Aussterben begriffen; nur 3 Gymnasien führen ihn noch im Programme von 1894 als grammatisches Lehrbuch auf, und auch da wird er an dem einen allmählich von Börners Lehrbuch der französischen Sprache verdrängt. An einem weiteren Gymnasium herrscht noch der alte Ciala; aber auch hier ist der Ersatz durch Ploetz-Kares, Kurzer Lehrgang etc., bereits in den Mittelklassen angedeutet. An demselben Gymnasium wird in der obersten Klasse Benecke, Franz. Schulgrammatik verwendet, die aber ebenso wie Ciala bei dem Aufrücken des Ploetz-Kares verschwinden dürfte. Zwei Gymnasien ferner haben auf der Oberstufe Knebel-Probst, Franz. Schulgrammatik, nebst den dazugehörigen Übungsbüchern. Die auf der Unter- und Mittelstufe eingeführten Lehrbücher von Reum-Stern, Franz. Schulgrammatik nebst Übungsbüchern, in dem einen, und Ploetz-Kares in dem anderen Gymnasium werden auch diese Grammatik in absehbarer Zeit verdrängt haben. Zwei Gymnasien führen ferner zur Zeit das Elementarbuch von Plattner auf der Unterstufe neben Ploetz-Kares auf der Mittelstufe, ein Gymnasium das Elementarbuch von Ulbrich neben Ploetz-Kares auf der Mittelstufe, ein Gymnasium das Elementarbuch von Ricken wiederum neben Ploetz-Kares auf der Mittelstufe, 2 Gymnasien Börners Lehrbuch der franz. Sprache neben Ploetz, Schulgrammatik und Ploetz-Kares.

Was nun die Ploetz-Kares'schen grammatischen Lehr- und Übungsbücher anlangt, so erfreuen sie sich z. Z. einer ganz besonderen Beliebtheit; sie sind an nicht weniger denn 13 von den 17 sächsischen Gymnasien eingeführt. Und dieselbe Verbreitung werden wir auch späterhin am Realgymnasium und an der Realschule in Sachsen finden. Sind diese Bücher nun in der That so bedeutend, dafs sie eine derartige Verbreitung verdienen? Wir müssen diese Frage auf Grund eigener praktischer Erfahrung entschieden verneinen! Zunächst behaupten sie, der „neuen“ Methode Rechnung zu tragen, indem sie, vom zusammenhängenden französischen Lesestücke ausgehend, die grammatischen Erscheinungen an der deutschen Umformung dieser Stücke üben wollen, aufserdem aber die Darstellung der grammatischen Erscheinungen auf das Notwendigste beschränkt zu haben vermeinen. Dabei folgt indessen Ploetz-Kares durchaus sklavisch dem alten Ploetz bezüglich der Anordnung des grammatischen Stoffes und ersetzt eben nur die Einzelsätze durch zusammenhängende Übungsstücke. Das scheint so bestechend für unsere Gymnasien zu sein, dafs sie dabei gänzlich übersehen, wie einseitig geschichtlich-anekdotenhaft diese Übungsstücke angelegt sind und wie wenig dieselben dem Schüler modernes Französisch bieten und ihm einen Einblick in das Leben und Treiben der heutigen Franzosen verschaffen. Auch der schwache Versuch der angefügten Sprechübungen vermag den Einsichtigen darüber nicht hinwegzutäuschen. Sie stehen vielfach ganz aufser Zusammenhang mit den Übungsstücken und sind alsdann meist nichts weniger als gehaltvoll. Woher kommt nach alledem die so aufserordentliche Beliebtheit der Ploetz-Kares'schen Übungsbücher? Einmal, weil sie behaupten, nach den neuen preufsischen Lehrplänen von 1891/92 gearbeitet zu sein, sodann aber, weil sie die sogenannte „vermittelnde“

Methode einhalten wollen. Das sind die Gründe, die die Anhänger von Ploetz-Kares nach aufsen hin geltend machen; die eigentlichen inneren aber liegen hauptsächlich darin, dafs einmal diese Lehrbücher für den grammatischen Unterricht in der Lehrmethode keine grofse Änderung bedingen — es ist der alte Ploetz in einem etwas neuen Rocke — sodann aber, dafs ihr geschichtlich-anekdotenhafter Stoff dem Gymnasiallehrer am meisten zusagt; er kommt nicht in die Verlegenheit, vom Fensterrahmen oder vom Ofenschirme sprechen zu müssen, der ihm als Vokabel unbequem werden könnte. Es ist eben das eigentliche Gymnasialfranzösisch mit dem ne quid nimis des Vokabelschatzes. Von der Anschauung, die ja so sehr ins Gebiet des Realen schlägt, ist ja so gut wie gar nichts bei Ploetz-Kares zu spüren; er kann, wie der alte Ploetz, bequem vom Katheder herab doziert werden; das von gewissen Reformern geforderte leichtbewegliche Temperament des Neuphilologen [1]) ist dabei kaum nötig, und auch der Altphilologe, dem ja immer noch häufig genug die Rolle des Franzosen auf dem Gymnasium zufällt, wird sich mit Ploetz-Kares bei einiger Präparation abzufinden wissen, und sich dabei nicht allzu unbehaglich fühlen. Das sind wohl die eigentlichen Gründe, die unsere Gymnasien zum grofsen Teile bestimmt haben, Ploetz-Kares, da der alte Ploetz etwas gar zu sehr aus der Mode gekommen, auf den Schild zu erheben. Unter der Firma eines mafsvollen Neuerers wahrt eben Ploetz-Kares die alten Traditionen am besten. Wie schön akademisch-historisch nehmen sich doch z. B. im „Kurzen Lehrgange" (Sprachlehre und Übungsbuch) die Übungsstücke No. 32: Le vase de Soissons, 33: Sainte-Geneviève, 34: Questions de la bataille de Soissons, 35: Conversion de Clovis, 36: Baptême de Clovis, 37: Guerre de Charlemagne contre les Longobards, 38: Appréciation de Charlemagne, 39: Mort de Charlemagne aus. Dann folgen recht unvermittelt No. 40: Diogène, Napoléon et les bateaux à vapeur (beides zusammen auch eine merkwürdige methodische Verbindung!), 42: Harangue musicale (von Philipp von Spanien handelnd), Le Misanthrope (Molières Lustspiel). Dann geht es wieder in die Kapetingerzeit in No. 44: Charité royale. Es folgen in bunter Reihe: Courage de Pepin le Bref, Amour propre d'artiste, Le faux Waldemar, L'histoire de Charles XII par Voltaire, Meutre des petits-fils de Clovis, Les Normands, Hasting en Italie etc. etc. In dieser Verquicktheit folgen die einzelnen Nummern des weiteren aufeinander, wobei wir wenigstens noch erwähnen wollen, dafs Karl der Grofse und Napoleon I. sich stark ausgeben müssen, bis die Verfasser über einen Geschäftsbrief, die Stoiker und den General Desaix hinweg endlich beim Eiffelturme und damit am Ende ihres Buches angekommen sind. Der beigegebene Anhang von Gedichten liefert gleichfalls den Beweis, dafs die Verfasser nicht wissen, was das Interesse des Schülers erregt und fesselt, sonst würden sie ihn bei einer so beschränkten Auswahl wenigstens mit Chateaubriand's Charlottenbourg verschont haben. Und dieses Übungsbuch mit seiner methodisch-verfehlten Anordnung, mit seinen Übungsstücken, die meist klassische Langweile atmen, das ist die französische Zukunftsmusik auf den sächsischen Gymnasien, ja möchte sie auch auf den Realgymnasien und Realschulen werden! Davor bewahre uns der Himmel! Lieber zurück zum alten Vater Ploetz mit seinen Einzelsätzen, als die Schüler mit diesem altfränkischen Zeuge quälen! Der Gerechtigkeit halber sei erwähnt, dafs übrigens das Elementarbuch von Ploetz-Kares bei weitem methodisch besser gearbeitet ist, wenngleich auch darin der echt französische Ton nicht zu finden ist.

Ungleich höher stehen die Lehrbücher von Ulbrich, Ricken, Reum und Börner. Der noch vor einigen Jahren hochgepriesene Plattner hat auf dem Gymnasium nicht recht Fufs fassen können und hat auch auf der Realschule einen Rückgang zu verzeichnen. Ulbrich dürfte sich schwerlich halten, da das gesamte grammatische Lehrbuch nach dem Gymnasiallehrplan viel zu viel bietet. Gut gearbeitet und methodisch durchdacht sind Ricken und Reum-Stern; indessen haben sich auch diese nur bis jetzt an je einem Gymnasium Bahn brechen können. Am meisten Aussicht auf eine grosse Verbreitung hat neben Ploetz-Kares das Lehrbuch der französischen Sprache von Dr. Otto

---

[1]) Studienreisen und Reisestipendien des Neuphilologen. Vortrag, auf dem ersten Sächsischen Neuphilologentage am 16. Juni 1895 gehalten von Dr. Ernst Groth, Oberlehrer in Leipzig. Seite 5.

Börner, z. Z. allerdings nur an 2 Gymnasien Sachsens eingeführt. Obgleich in manchen Teilen der Verbesserung bedürftig [1]), bedeutet dieses Werk einen aufserordentlichen Fortschritt in der französischen Lehrbuchfrage. Alte und neue Methode in glücklicher Weise miteinander verbindend, vermittelt dasselbe dem Schüler neben einer tüchtigen Kenntnis der Grammatik einen reichen Vokabelschatz aus fast allen Anschauungsgebieten des Lebens und der Natur, pflegt von Anfang an das Sprechen, gewöhnt frühzeitig an die Abfassung eines französischen Aufsatzes und übt somit das Denken in der Fremdsprache, läfst den Briefstiel zu seinem Rechte kommen (ein sehr grofses Verdienst) und zieht auch die Poesie zur Mitarbeit heran, indem nach Durchnahme eines Prosastückes oft auf ein im Anhange befindliches Gedicht gleichen Inhaltes verwiesen wird. Wir kennen kein anderes Lehrbuch, welches nach so richtigen Gesichtspunkten abgefafst wäre, wie das Börnersche Werk. Dasselbe trägt dabei zugleich den neuen Lehrplänen Preufsens Rechnung, stellt allerdings an den Lehrer des Französischen erheblich höhere Ansprüche bezüglich seines Wissens, seiner Sprechfertigkeit, wie seiner didaktischen und methodischen Ausbildung als die meisten anderen Lehrbücher. Die noch mangelhaften Teile des Lehrbuches wird der unermüdlich thätige Verfasser (Oberlehrer am Gymnasium zum heiligen Kreuz in Dresden) zu verbessern und auszubauen bestrebt sein. Für die Wiederholung und Ergänzung des grammatischen Lehrstoffes genügt in den oberen Klassen des Verfassers „Syntaktischer Anhang zu den Hauptregeln der französischen Grammatik.“ Die „Oberstufe“ seines Lehrbuches halten wir nach dem uns für die Lehrordnung gesteckten Ziele für entbehrlich. Wenn der Schüler Börners Lehrbuch der französischen Sprache nebst seinen Hauptregeln der französischen Grammatik gründlich durchgearbeitet hat, so weifs er genügend Französisch, um ohne „Oberstufe“, die wir ohnehin nicht für so gelungen wie das Lehrbuch halten, das Examen mit Ehren zu bestehen. Wir würden es mit Freuden begrüfsen, wenn die Gymnasien sich zur Einführung des Börnerschen Lehrbuches entschliefsen könnten; aus eigener mehrjähriger praktischer Erfahrung können wir es empfehlen.

Zum Übersetzen aus dem Deutschen ins Französische sind an 2 Gymnasien noch Wüllenweber, Übungsbuch zum Übersetzen ins Französische, an einem anderen Liebe, Übersetzungsaufgaben, im Gebrauche, Bücher, die nur zum Teil empfehlenswert sind, während die meisten übrigen gymnasialen Anstalten, wie es scheint, mit dem im grammatischen Lehrbuche selbst oder in den dazugehörigen Übungsbüchern gebotenen Stoffe auskommen. Einige Anstalten benutzen Breitinger, Grundzüge der französischen Litteratur- und Sprachgeschichte, zugleich zum Übersetzen ins Französische. Damit sind wir zugleich mit dem Kapitel Grammatik auf dem Gymnasium zu Ende.

Was den Betrieb der Lektüre anlangt, so finden wir, dafs an 6 Gymnasien bereits in OIII zusammenhängende Schriftstellerlektüre getrieben worden (Souvestre, Erckmann-Chatrian, Paganel, Thiers, X. de Maistre, Duruy) und dafs an den übrigen meist eine Chrestomathie bereits von UIII benutzt worden ist. Dabei erfreut sich das französische Lesebuch von Wershoven einer wohlverdienten Beliebtheit; von den 9 Gymnasien, welche sich in den Mittelklassen einer Chrestomathie bedienen, haben 5 derselben dieses Lesebuch, 1 verwendet Benecke und D'Hargues, 1 das von Süpfle, 1 Lehmanns Lehr- und Lesebuch und 2 haben noch immer die veraltete Chrestomathie von Ploetz, Lectures choisies im Gebrauche. Frankreichs Leben und Treiben, Sitten und Gebräuche, Land und Leute können die Schüler aus diesem Buche nicht kennen lernen; das ist aber doch wohl wünschenswert, namentlich mit Rücksicht auf diejenigen, welche mit UII die Schule verlassen. Nur 1 Gymnasium kommt in den Mittelklassen ohne Lesebuch mit dem in den grammatischen Lehrbüchern vorhandenen Lesestoff aus, ohne andererseits schon zur Lektüre eines Einzelschriftstellers zu greifen. Einzelschriftsteller oder Chrestomathie, das ist in Sachsen noch immer eine brennende Frage. Eine Zeit lang wollte es scheinen, als ob die Einzelschriftsteller über die Chrestomathie den Sieg davontragen würden. Die letztere verschwand auf mancher höheren Schule Sachsens und was die Gymnasien anlangt, so benutzen

[1]) Eine neue, wesentlich verbesserte Auflage wird binnen kurzem erscheinen.

von den 17 nur 5 eine Chrestomathie auf der Oberstufe und zwar sind im Gebrauche 1 mal Saures Lesebuch, 2 mal Herrig, La France littéraire und 2 mal Ploetz, Manuel de la littérature française. Das Plœtzsche Manuel hat ehemals eine sehr bedeutende Rolle gespielt, ist aber neuerdings etwas aus der Mode gekommen; wenn es wieder recht brauchbar werden sollte, müfste es gänzlich umgearbeitet werden. Es ist schwer verständlich, wie erfahrene Schulmänner auf der Versammlung der Lehrer des Vereins von sächsischen Realgymnasien zu Freiberg Michaelis 1895 noch so begeistert diesem einst verdienstvollen, jetzt aber veralteten Werke das Wort reden konnten. Doch davon später beim Kapitel Realgymnasium. Bei dem jetzigen Stande der Dinge sind die Chrestomathieen von Herrig und Saure dem Plœtzschen Manuel entschieden vorzuziehen. 4 Gymnasien benutzen ferner die bekannte Auswahl französischer Gedichte von Gropp und Hausknecht und 3 Gymnasien legen dem litteraturgeschichtlichen Betriebe den Abrifs der französischen Litteratur und Sprachgeschichte von Breitinger zu Grunde. Soviel zunächst zur besseren Übersicht. 12 Gymnasien also treiben die Lektüre ganz unabhängig von einer Chrestomathie an Einzelschriftstellern, indem sie den Schülern von UII, oder wohl auch schon von OIII, die Kenntnis der wichtigsten modernen und klassischen Prosaschriftsteller und Dichter durch statarische, kursorische oder auch durch Privatlektüre zu vermitteln und ihnen bei dieser Gelegenheit zugleich einen Überblick über die französische Litteraturgeschichte zu verschaffen suchen. Sehen wir uns einmal den Lektürestoff von 1894 eines beliebigen Gymnasiums an. Da heisst es:

OI: Racine, Britannicus, Sandeau, Mlle de la Seiglière. UI: Racine, Athalie; Victor Hugo, Gedichte. OII: Duruy, Histoire de France de 1789/1795, Lafontaine, Fables. UII: Béranger, Chansons; Duruy, Siècle de Louis XIV. OIII: Thiers, Bonaparte en Égypte (In UIII: Wershoven, Lesebuch). — Was erfahren wir nun daraus? Dafs die Schüler innerhalb 4 Jahren mit 9 Einzelschriftstellern Bekanntschaft machen. Im besten Falle werden es bei ausgedehnterem kursorischen Betriebe und unter Berücksichtigung etwaiger Privatlektüre 14—15 sein. Das bedeutet selbstverständlich keine Kenntnis der französischen Litteratur, denn die Zahl der überhaupt 1894 auf den sächsischen Gymnasien vollständig gelesenen Schriftsteller beträgt allein schon über 50; aber selbst von der klassischen Periode kann der Schüler, wie in dem angeführten Falle, immer nur 3–4 Werke kennen lernen, wenn die übrigen Jahrhunderte nicht zu schlecht wegkommen sollen. Dabei möchte noch eine Verteilung zwischen Poesie und Prosa, zwischen Lustspiel und Trauerspiel, zwischen Geschichte und Erzählung, zwischen klassischer Fabel und modernem Gedichte stattfinden. Das sind Forderungen, denen allen gerecht zu werden sehr schwer ist. Diese Art der Lektüre würde nun dem Schüler noch kein Bild von der französischen Litteratur geben; es mufs also die Litteraturgeschichte vermittelnd eingreifen. Der Lehrer wird also gezwungen sein, eine Art Übersicht zu geben und den Übergang von einer Periode zur andern, von einer Dichtungsart zur andern herzustellen, damit der Schüler wenigstens die Haupterscheinungen der französischen Litteratur kennen lernt. Wollte man diese litteraturgeschichtlichen Mitteilungen unterlassen, so würde der Schüler nach dem beispielsweise angeführten Lektürestoff nichts von Corneille, nichts von Molière, nichts von Boileau, nichts von Voltaire, nichts von Chateaubriand, nichts von André Chénier, nichts von Barbier etc. etc. wissen und erfahren. Es mufs also hier entweder ein intensiver Betrieb der Litteraturgeschichte stattfinden, und die Verwendung von Breitingers Grundrifs an 3 Gymnasien ist ja ein Beleg dafür, oder aber es mufs der Gebrauch einer Chrestomathie oder einer Gedichtsammlung eintreten. Beide vermitteln die Kenntnis der Litteraturgeschichte in der Regel zugleich durch biographische Notizen und geben dem Schüler durch zahlreiche Proben aus den verschiedensten Autoren wenigstens einen Begriff von der Eigenart derselben. Wir stehen deshalb mit der Oberbehörde auf dem Standpunkte, dafs die Kenntnis der wichtigsten litteraturgeschichtlichen Erscheinungen am besten erworben werde, indem man einige Hauptwerke ganz lesen läfst und im übrigen den historischen Zusammenhang herstellt durch die Lektüre zahlreicher Proben aller Art aus einer guten Chrestomathie unter Anschlufs der nötigsten biographischen und kulturhistorischen Notizen. Dieser Standpunkt, welcher von dem

Vertreter der sächsischen Regierung auf der schon erwähnten Versammlung der Lehrer sächsischer Realgymnasien zu Freiberg Michaelis 1895 eingenommen wurde, mufs für die sächsischen Gymnasien um so mehr festgehalten werden, als sie eben bei ihrer geringen französischen Stundenzahl weit weniger als die Realgymnasien imstande sind, durch ausgedehnte Lektüre ganzer Schriftwerke Kenntnis der Haupterscheinungen der französischen Litteratur zu vermitteln. Einen ausgedehnten wissenschaftlichen Betrieb der Litteraturgeschichte selbst, etwa an der Hand von Grundrissen und Leitfäden, wünscht die sächsische Oberbehörde weder auf dem Gymnasium, noch dem Realgymnasium oder der Realschule.

Im allgemeinen läfst sich feststellen, dafs der Betrieb der Lektüre auf dem Gymnasium gegen früher einen grofsen Schritt vorwärts gegangen ist. Rollin's Hommes illustres — der französische Cornelius Nepos — und Voltaire's Charles XII sind aus den Gymnasialprogrammen verschwunden, wenigstens aus denen von 1894; Fléchier, Fénelon, Bossuet, Bern. de St. Pierre, Le Sage, Boileau werden meist nur probeweise aus Chrestomathieen gelesen und haben einer ganzen Reihe neuerer Schriftsteller wie Coppée, Daudet, Sarcey das Feld räumen müssen. Der gröfsten Beliebtheit erfreuen sich die Klassiker Racine und Molière, welche uns in O^{I} der Gymnasialprogramme von 1894 je 8mal begegnen, während Corneille daselbst nur 3mal, Voltaire nur 1mal auftritt. Boden hat sich auch Victor Hugo mit seinen Gedichten erobert; er ist in O^{I} 2mal verzeichnet. Von den Historikern wird Lanfrey bevorzugt (4mal); Taine tritt 2mal auf, Saint-Simon desgl., Guizot, Mignet, Mirabeau, Villemain, Barrau, Marmont, Monod sind je 1mal vertreten. Was das neuere Drama anlangt, so sind Delavigne, Scribe, Augier et Sandeau, Sandeau und Mme de Girardin je einmal mit einem Stücke vertreten; Feuillet und Daudet vertreten die Prosaerzählung, während auch Béranger's Lieder und Coppée's Gedichte in der Liste nicht fehlen.

In U^{I} ist nach den Gymnasialberichten von 1894 Molière 6mal, Racine 4mal, Corneille 1mal, Boileau 1mal vertreten. Von Lustspieldichtern werden gelesen: Scribe 1mal, Augier et Sandeau 6mal, Sandeau 1mal, Feuillet 1mal; Béranger's Lieder sowie Victor Hugo's Gedichte werden auch in U^{I} (2mal) behandelt, ebenso Daudets Novellen und der Choix de Nouvelles modernes. Reich ist wiederum die Zahl der Historiker: Montesquieu, Duruy, Thierry, Taine, Michaud, Ségur, Thiers, Saint-Simon, Lanfrey folgen in bunter Reihe.

In O^{II} finden wir von den Klassikern nur noch Molière, diesen aber noch 4mal; an Lustspieldichtern begegnen wir wiederum Ponsard, Augier et Sandeau, Mme de Girardin und Scribe, letzterem 3mal, ebenso Sandeau; der alte Fabeldichter Lafontaine kehrt noch einmal wieder, während die Geschichte abermals in Lanfrey, Lamartine (2mal), Duruy (2mal), Thiers, Barante und Sarcey würdig vertreten ist. Die Prosaerzählung findet in Lesage (2mal) und Xavier de Maistre ihre älteren, in Mérimée (2mal), Daudet (3mal) und Erckmann-Chatrian (2mal) ihre neueren Darsteller; auch der Choix de Nouvelles modernes fehlt in dieser Klasse nicht.

Ganz der Lehrordnung entsprechend spielt in U^{II} der leichtere Historiker und Prosaiker eine mafsgebende Rolle: Duruy (2mal), Lamartine, Ségur, Barante, Thiers, Paganel (2mal) rivalisieren mit Daudet, Souvestre, Coppée und Erckmann-Chatrian (4mal); Lafontaine's Fabeln finden sich noch immer im Wettstreit mit Béranger's Liedern und die Chrestomathieen sind bestrebt, Toepffer, Voltaire, Xavier de Maistre, sowie dem etwas in Vergessenheit geratenen Bernardin de Saint-Pierre wenigstens bruchstückeweise zu einem Succès d'estime zu verhelfen.

Die anerkennenswerten Anläufe, welche die Schriftstellerlektüre an einigen Gymnasien bereits in O^{III} macht, rekrutieren sich aus Thiers, Bonaparte en Egypte, Paganel, Jeunesse de Frédéric le Grand, Duruy, Biographies d'hommes célèbres auf der einen, aus Xavier de Maistre's Jeune Sibérienne, Souvestre's Au coin du feu, aus Erckmann-Chatrian's Contes populaires auf der anderen Seite und tragen im Verein mit dem jetzt eifriger als früher betriebenen Studium französischer Gedichte entschieden auf dem Gymnasium zur

besseren Würdigung der französischen Litteratur bei.

So verhält sich der französische Gymnasialunterricht in Sachsen ~~weiter~~ links liegenden Richtungen gegenüber, als da sind Anschauungsunterricht im Anschlufs an Hölzel's Wandbilder, rein analytische Methode u. s. w., zwar noch ablehnend, ist auch in der Wahl seines grammatischen Lehrbuches zumeist recht konservativ geblieben, hat aber andererseits bedeutende Fortschritte gegen früher, namentlich auf dem Gebiete der Lektüre, gemacht. Hier ist er entschieden moderner geworden.

Wenn wir nun zum Realgymnasium übergehen, so wollen wir von vornherein bemerken, dafs in absehbarer Zeit jedenfalls eine Neuredaktion des Realgymnasiallehrplanes erfolgen dürfte, der sich einerseits dem Preufsens in mehrfacher Hinsicht nähern, andererseits den Konnex mit der neuen sächsischen Gymnasiallehrordnung noch inniger herzustellen bestrebt sein wird. Auf dem Standpunkte stehend, dafs ein gemeinsamer Unterbau für Gymnasium und Realgymnasium in Sachsen nur wünschenswert sein kann (wie denn vielleicht für das ganze Reich), ferner von der Anschauung durchdrungen, dafs möglichste Einheit auch in den Lehrplänen des „einigen Deutschlands" herrschen müsse, können wir nur wünschen, dafs die Einzelregierungen sich auch in diesem Punkte von dem grofsen vaterländischen Gedanken leiten lassen mögen, freilich nicht in der Weise, dafs sie an einem pädagogisch stecken gebliebenen Karren blindlings mitzögen. Die Stimmen der Regierungsvertreter müssen hier in gleicher Weise zur Geltung kommen. Insofern also würden wir eine Abänderung des veralteten Realgymnasiallehrplanes mit grofser Freude begrüfsen. Namentlich wünschen wir die Verschiebung des Französischen von Quinta nach Quarta, allerdings auch dann, wie schon früher erwähnt, die des Englischen von U^{III} nach O^{III}.

Die Lehrbuchfrage spielt naturgemäfs an den Realgymnasien eine noch bedeutendere Rolle als an den Gymnasien. Sie fand denn auch ihren Ausdruck auf der „Versammlung der Lehrer an sächsischen Realgymnasien zu Freiberg Michaelis 1895." Hier äufserte sich der Vertreter der Kgl. Staatsregierung dahin, dafs die Methode im neusprachlichen Unterrichte auf der Unterstufe dem Ermessen der einzelnen Schulen anheimgegeben werde, dafs aber die Regierung für die Mittelstufe einen zwar beschränkten, aber dabei intensiven Betrieb der Grammatik wünsche, die man im allgemeinen mit U^{II} abschliefsen möge, und dafs man auf der Oberstufe den ideal-wissenschaftlichen Charakter der Lehrmethode und des Lehrbuches nicht aufser acht lassen möge. Offenbar wollte die Oberbehörde vor einem allzusehr auf das rein Praktische gerichteten Betriebe der neueren Sprachen warnen. Diese Besorgnis war wohl unnötig; die Mehrzahl der anwesenden Neuphilologen bekundete durchaus gemäfsigte Anschauungen, ja, es kam sogar das konservative Element so stark zur Geltung, dafs man, wenn wir damit gleich auf den grammatischen Betrieb des Französischen auf dem Realgymnasium übergehen, unter den künftig an den sächsischen Realgymnasien geduldeten Lehrbüchern sogar dem alten Ploetz (Karl Plœtz, Schulgrammatik) eine weitere Freistätte gewährte, den man vorher bereits ziemlich allgemein zu den Toten gelegt zu haben vermeinte. Nach ihm wurde seinem Epigonen Ploetz-Kares ein warmer Empfehlungsbrief mit auf den Weg gegeben. Nach der oben gelieferten eingehenden Kritik scheint es uns unnötig, noch ein Wort darüber zu verlieren. Man mufs es aber der Versammlung lassen, sie war vorurteilsfrei genug, auch der weiter links stehenden Richtung, an welcher die ungefähr 500 Reformenschriften umfassende neusprachliche Reformbewegung nicht spurlos vorübergegangen, Gerechtigkeit widerfahren zu lassen: man gestattete das Lehrbuch von Börner, das wir bereits eingehend beprochen haben, und sogar nach einer beredten Apologie eines das Buch benutzenden Fachmannes, das ebenso eigenartige wie verdienstvolle Lehrbuch von Breymann-Moeller. So sind denn also z. Zt. in Sachsen als grammatische Lehrbücher an den Realgymnasien für die Zukunft gebilligt: Karl Ploetz, Schulgrammatik, Ploetz-Kares in seinen verschiedenen Gestalten, Börner, Lehrbuch der französischen Sprache, und Breymann-Moeller, Elementarbuch der französischen Sprache, Ausgabe B, Grammatik und Übungsbuch. Da der Abschlufs der Grammatik in Zukunft im wesentlichen bereits in U^{II}, nicht also erst, wie bisher, in O^{II} erfolgt sein soll, so wurde seitens des Regierungsvertreters für

die Erweiterung und Ergänzung etwaiger grammatischer Kenntnisse die Benutzung eines kleinen Repetitoriums ins Auge gefafst, falls sich ein passendes vorfinden sollte, welches gleichsam eine Art französischen Antibarbarus darstelle. — Überblicken wir nun die Realgymnasialprogramme von 1894, so sehen wir, dafs bis dahin an den 10 Realgymnasien im Gebrauch waren: Karl Ploetz, Schulgrammatik 3mal, Ploetz, Nouvelle grammaire 1mal, Schäfer, Elementarbuch und Grammatik 1mal, Klotzsch, Französische Formenlehre 1mal, Lücking, Französische Schulgrammatik 1mal, Dolch, Elementarbuch und Grammatik 1mal, Magnin-Dillmann, Praktischer Lehrgang 1mal, Bierbaum, Lehrbuch der franz. Sprache 1mal, Breymann-Moeller, Elementarbuch und Grammatik 1mal, Börner, Lehrbuch 1mal, Ploetz-Kares 5mal. Man sieht also, dafs auch auf dem Realgymnasium Ploetz-Kares auf dem besten Wege ist, der Universalerbe des alten Ploetz zu werden. Dem gegenüber mufs eine gesunde Kritik betonen, dafs es um den lebendigen Betrieb allen französischen Unterrichtes geschehen wäre, wenn Ploetz-Kares wirklich den Sieg erringen sollte. Wir verweisen auf die bereits oben gegebenen Ausführungen; für Realgymnasien pafst Ploetz-Kares noch weniger als für Gymnasien. Ist in seinen Lehrbüchern etwa jemals etwas Physikalisches oder überhaupt Naturwissenschaftliches zu finden? Wir sollten meinen, die Realgymnasien sollten sich hüten, mit derartigen Büchern zu liebäugeln! Wie wenig verschmäht es doch der Universitätsprofessor Breymann mit seinem Praktiker Möller, auch dem Naturreiche in seinen Lehrbüchern gerecht zu werden, und dem könnte man das Gegenteil wohl eher verzeihen! Dafs eines der ausgezeichnetsten Lehrbücher wie Möller-Breymann auf der Freiberger Realgymnasiallehrer-Versammlung überhaupt einer Verteidigung bedurfte, um zugelassen zu werden, giebt zu denken. Wer sich als Neuphilologe ernstlich mit methodischen Fragen beschäftigt hat, mufs sich jedenfalls darüber wundern! Die meisterhafte Behandlung des Verbs, die verständige Stoffverteilung, die geschickte Anleitung zur Bildung von Wortgruppen, die weise Vermittelung der Kenntnis von Land und Leuten, das sind alles Punkte, die wir nur obenhin andeuten wollen für diejenigen, die noch zu keiner richtigen Würdigung der Reformbewegung und ihrer positiv n Ergebnisse gelangt sind. Dafs immer noch mehrere der Realgymnasien bei der alten Schulgrammatik von Karl Ploetz beharren wollen, mag wohl auf Rechnung der Tradition zu schreiben sein. Die Oberbehörde kann jedenfalls ganz unbesorgt sein: die Realgymnasien Sachsens sind im Punkte der Grammatik fast konservativer als die Gymnasien; allerdings haben gerade die 3 Kgl. Realgymnasien weiter links stehende, reformfreundliche Lehrbücher im Gebrauch. Was sodann die Frage der Chrestomathie anlangt, so sprach sich der Vertreter der Regierung auf der Oberstufe für die Benutzung einer solchen aus, damit die Schüler möglichst viele Proben aus den wichtigsten Perioden der französischen Litteratur kennen lernten, da bei dem Lesen von nur Einzelschriftstellern kein Überblick über dieselbe gewonnen werden könne. Man empfahl wiederum Ploetz, Manuel, und Saure, Lesebuch, obwohl die Verbesserungsbedürftigkeit des Manuel allgemein anerkannt wurde. Auf der Mittel- und Unterstufe möge man ein Lesebuch aber nur dann verwenden, wenn der Lesestoff in den grammatischen Lehrbüchern nicht ausreiche. Von der Benutzung litteraturgeschichtlicher Abrisse (sogen. Litteraturgeschichten) möge man absehen und die Kenntnis der Haupterscheinungen der französischen Litteratur dem Schüler an der Hand einer guten Chrestomathie vermitteln. Die Verwendung systematischer Vokabularien wurde allgemein als überflüssig im Unterrichte anerkannt. Sehen wir nach diesen Ausführungen zu, wie es auf Grund der Berichte von 1894 mit der Verwendung von Chrestomathieen und Lesebüchern steht. Da finden wir Ploetz, Manuel, 2mal, Wershoven 2mal, Ploetz, Lectures choisies 2mal, Klotzsch, Franz. Lesebuch 1mal, Kühn, Franz. Lesebuch, Unterstufe, 1mal, Premières lectures françaises (Schultz u. Co., Strafsburg) 1mal, Seineke, Hilfsbuch, 1mal, Gropp und Hausknecht, Auswahl französischer Gedichte, 2mal, Stiehler, Auswahl franz. Gedichte, 1mal verwendet. Von Litteraturgeschichten waren im Gebrauche: Breitinger, Grundrifs und Lange, Précis de la littérature française. An 2 Realgymnasien fanden noch Verwendung: Ploetz, Vocabulaire systématique und Ploetz, Petit Vocabulaire. Manche der angeführten Lehr-

mittel werden jedenfalls nach den Beschlüssen der Freiberger Versammlung und den Wünschen der Oberbehörde demnächst aus der Liste der eingeführten Lehrbücher gestrichen werden, umsomehr, da einige davon, wie Seinecke und Ploetz, Lectures choisies, recht veraltet sind. Andere haben für bestimmte Anstalten eine besondere Bedeutung, indem sie dem besonderen Charakter derselben Rechnung tragen. So finden wir an der mit dem Kgl. Realgymnasium zu Zittau verbundenen höheren Handelsschule noch eingeführt: Foulché-Delbosc, Echo du français parlé. Daher darf man in der Beschränkung der Lehrmittel nicht zu weit gehen. Wir stehen ja infolge der Reformbewegung noch mitten in der Periode der Probe und des Versuchs, es ist im neusprachlichen Unterricht noch alles im Flufs, ja, ein Stillstand ist auch auf diesem Gebiete vollständig ausgeschlossen, wenn anders der Unterricht nicht zu einem toten Mechanismus erstarren soll; jedes wissenschaftliche Streben und Schaffen würde bei einer zu grofsen Uniformierung aufhören, und dies mufs zur Vorsicht mahnen. Auch die Anschauung der Oberbehörde über die Methodik des neusprachlichen Unterrichts wird zu verschiedenen Zeiten und unter verschiedenen Verhältnissen verschieden sein. Daher dürfte also eine allzugrofse Beschränkung in den Lehrmitteln eher von Nachteil als von Vorteil sein. Hauptsache bleibt doch immer, dafs die Fachmänner an den einzelnen Anstalten über den methodischen Betrieb des Unterrichts untereinander selbst einig sind; im übrigen bedarf jeder wissenschaftliche Unterricht einer gewissen Lehrfreiheit, wenn er fruchtbringend wirken soll. Dafs auch die Oberbehörde im neusprachlichen Unterrichte noch mit verschiedenen Methoden rechnet, beweist sie schon dadurch, dafs mit ihrer Erlaubnis am Realgymnasium Drei-König-Schule zu Dresden-Neustadt der Unterricht seit Jahresfrist nach dem Muster der Frankfurter Reformschule betrieben werden kann. Im übrigen hat Sachsen die Blüte seines höheren Schulwesens gerade dem Umstande zu verdanken, dafs das Ministerium dem Unterrichtsbetriebe eine gewisse freiere Bewegung gestattete. Hoffen wir, dafs dies zum Segen unserer Schulen immer so bleibe.

Sehen wir nun zu, wie es mit dem Betrieb der Lektüre an den 10 sächsischen Realgymnasien nach den Berichten von 1894 gestanden hat. Die aufgeführten Bruchstücke aus den Chrestomathieen lassen wir dabei unberücksichtigt und halten uns nur an die Lektüre von Einzelschriftstellern. Da ist denn an den 10 sächsischen Realgymnasien 1894 die stattliche Zahl von fast 90 erreicht worden. In U^{III} überwiegt allerdings das Lesebuch oder der Lesestoff des grammatischen Lehrbuches noch derart, dafs nur 2 Schriftsteller, Duruy, Hommes célèbres und D'hombres et Monod, Biographies historiques als zusammenhängende Lektüre in Frage kommen.

Die O^{III} weist dagegen schon Xavier de Maistre, Voltaire (Charles XII), Guizot, Récits historiques, D'hombres et Monod und Erckmann-Chatrian, letzten 2 mal, auf.

In U^{II} finden wir vertreten: Lafontaine 3 mal, den Liederdichter Béranger 1 mal, die Lustspieldichter Augier et Sandeau 2 mal, Scribe 1 mal, Mme de Girardin 1 mal, den Erzähler Souvestre 2 mal, ferner die Historiker Duruy 1 mal, Thiers 3 mal, Barante 1 mal, Sarcey 1 mal und Rollin 1 mal.

In O^{II} sind gelesen worden: Racine 2 mal, Corneille 1 mal, Molière 2 mal, Voltaire 1 mal, Sandeau 2 mal, Chateaubriand 1 mal, Picard (Les Marionettes) 1 mal, Mérimée 1 mal, Delavigne 1 mal, Béranger 1 mal, Thiers 2 mal, Duruy 2 mal, Guizot 1 mal, Sarcey 1 mal, Ségur 2 mal und Michaud 1 mal.

U^{I} zeigt folgendes Repertoire: Racine 3 mal, Corneille 2 mal, Molière 4 mal, Chateaubriand 1 mal, Dumas (les Dem. de St. Cyr) 1 mal, Choix de nouvelles modernes 1 mal, Michaud 1 mal, Guizot 2 mal, Mignet 2 mal, Duruy 1 mal, Ségur 1 mal, Taine 1 mal.

In O^{I} bildeten folgende Schriftsteller den Gegenstand der Lektüre: Corneille 1 mal, Molière 4 mal, Victor Hugo 1 mal, Ponsard 1 mal, Augier et Sandeau 2 mal, Scribe et Legouvé 1 mal, Daudet 1 mal, Feuillet 1 mal, Correspondance de Frédéric II avec Voltaire 1 mal, Lanfrey 2 mal, Sarcey 2 mal, Barrau 1 mal, Mignet 1 mal.

Vergleichen wir diese Zusammenstellung mit der des Gymnasiums, so fällt die Parallele durchaus nicht zu Gunsten des Realgymnasiums aus. Jenes berücksichtigt die modernen Prosaschriftsteller weit mehr als das Realgymnasium, welches den alten Historiker noch recht warm hegt. Auf der Ver-

sammlung der Lehrer sächsischer Realgymnasien Michaelis 1893 zu Dresden ist bereits ein Kanon für die neusprachliche Schriftstellerlektüre aufgestellt worden, welcher auch in Freiberg wieder zur Besprechung kommen sollte. Dieselbe mufste indessen wegen Mangels an Zeit vertagt werden. Dieser Kanon enthält soviel Lesenswertes, dafs wir die einseitige Vorliebe für die Historiker, wie Voltaire, Guizot, Michaud, Rollin auf dem Realgymnasium schlechterdings nicht begreifen können. Mit Voltaire als Historiker und Rollin haben selbst die Gymnasien abgeschlossen, und die Realgymnasien lesen dieselben noch immer! Wie man eine derartig veraltete Lektüre nach dem heutigen Stande der Reformfrage noch in Realgymnasien treiben kann, verstehen wir einfach nicht. Der 2. punische Krieg Rollins gehört in den Geschichtsunterricht, aber nicht in die französische Lektürestunde. Solange aber noch eine derartige Lektüre auf dem Realgymnasium möglich ist, brauchen ängstliche Gemüter nicht davor bange zu sein, dafs das Französisch „zu praktisch“ betrieben werde. Nicht eine Ausgabe aus der verdienstvollen Sammlung Bahlsen und Hengesbach (Schulbibliothek französischer und englischer Prosaschriften aus der neueren Zeit) finden wir vertreten. Über diesen Mangel an Erkenntnis einer für das Realgymnasium geeigneten Lektüre tröstet uns auch der intensivere Betrieb derselben nicht. Namentlich sind auch die Anhänger von Plœtz bezüglich der Lektüre urkonservativ geblieben. Die auf dem Realgymnasium geforderte ausgedehntere Beschäftigung mit der französischen Litteraturgeschichte wird vielleicht manches wieder gutmachen, obgleich eine Einheitlichkeit in dem eigentlichen Betriebe derselben aus den Berichten meist nicht zu erkennen ist. Dasselbe gilt von der Metrik. Auch sie scheint sehr verschieden betrieben zu werden; betreffs der freien Vorträge, die für Prima vorgeschrieben sind, wäre eine Angabe der Themata erwünscht. Es würde dies zu mancher interessanten Beobachtung führen, wie dies bei den freien Aufsätzen der Fall ist. Von letzteren sind im Jahre 1894 nach den Programmen ungefähr 115 gefertigt worden, eine stattliche Zahl, wenn man bedenkt, dafs daneben noch etwa 2 mal soviel Exercitia oder Extemporalien geliefert werden müssen, denn § 52 (S. 39) heifst es in der Übersichtstabelle der zu liefernden schriftlichen Arbeiten unter Französisch für Prima: „Freie Aufsätze oder Exercitia oder Extemporalia alle 14 Tage abwechselnd.“ Hier wäre zu wünschen, dafs die Termine etwas weiter auseinandergeschoben würden. — Es kommen also im Durchschnitt auf den 10 sächsischen Realgymnasien für die beiden Primen je 6 freie Arbeiten. Mehr wird man ohne Überbürdung der Schüler in einer Sprache nicht anfertigen lassen können. Was die Themen angeht, so wäre allerdings eine noch gröfsere Abwechselung im Stoffe wünschenswert; ungefähr **55** waren rein geschichtlicher und etwa 41 litteraturgeschichtlicher Natur. Das ist, wenngleich sich die Themen an die Lektüre anschliefsen sollen, entschieden zu viel. Die Lektürestoffe werden ja so wie so schon zu Gegenständen ausführlicher Besprechung in der Fremdsprache gemacht. Wenn aber an einem Realgymnasium in OI von 5 freien Arbeiten sich 4 über den Cid verbreiten (Le Cid historique — L'Exposition du Cid — Le Dénouement du Cid — Le Caractère du Cid), so ist diese Einseitigkeit bedauerlich, denn es geht dem Schüler damit völlig die Gelegenheit verloren, über Vorkommnisse des täglichen Lebens zu berichten. Eine andere Anstalt hat überhaupt nur geschichtliche Aufsätze in den beiden Primen liefern lassen, wobei sogar noch L'enfance de Cyrus und Midas, roi de Phrygie, eine Rolle spielen. Wir müssen gestehen, dafs wir unsere Schüler mit den Eselsohren des Herrn Midas gern verschont hätten; sie gehören in die mythologischen Erzählungen von Sexta und Quinta, keinesfalls in den freien französischen Aufsatz. Der soll ganz anderen Zwecken dienen, und wenn in einem anderen Mettius Fufetius dem Tullus den Kampf der 3 Römer mit den 3 Albanern vorschlägt, so begreifen wir nicht, warum er dies nicht besser auf lateinisch als auf französisch thun sollte. Den modernen Sprachen gehören moderne Themen oder wenigstens Themen, welche mit der Gegenwart oder dem Lande noch in Beziehung gesetzt werden können. — Nur die noch übrig bleibenden 18 Themen tragen der Forderung Rechnung, die für den neusprachlichen Unterricht auf alle Fälle erhoben werden mufs: „Vermittelung der Kenntnis der Realien, des Landes und der Leute, der gegenwärtigen Kultur in ihren Äufserungen und Erscheinungen.“ Da finden wir denn in bunter Reihenfolge: Une

soirée au théâtre d'A. — Une lettre. — La nécessité est l'école de l'homme. — Noël en Allemagne. — Une excursion à A. — Un orage. — Description des institutions de notre collège. — Avantage de la vocation à laquelle je me destine.—Un des plus beaux jours de mes vacances. — Inconvénients de la paresse. — Caractère géographique de la Saxe. — Le prix du temps. — Ma vie. — La théorie de la lumière. — Visite de Bismarck à Berlin le 26 janvier 1894. — Un bienfait n'est jamais perdu. — Une aventure de voyage. — La vie du renard racontée par lui-même. Wir finden also im ganzen 1 geographisches und 1 naturwissenschaftliches Thema! Auch der Briefstil kommt nach diesen Berichten sehr schlecht weg; nur ein sächsisches Realgymnasium betont in den oberen Klassen denselben in seinem Berichte ausdrücklich. Doch mufs allerdings hier gesagt werden, dafs diese Berichte oft sehr summarisch gehalten sind und sein müssen, dafs der Briefstil an mehreren Schulen schon in den Mittelklassen geübt wird, namentlich, wenn sie nach Lehrbüchern wie Börner unterrichten, der ihm gebührend Würdigung widerfahren läfst. Von einer geographischen und kulturellen Umschau in Frankreich hören wir aus diesen Themen gar nichts! Warum man nur nicht nach vorausgehender, etwa 1—2stündiger Konversation einmal einen Spaziergang durch Paris anfertigen läfst? Oder man verwende Hölzels Wandbilder noch mehr, als dies bisher der Fall ist. Sie gehören hauptsächlich in die Mittelklassen und ebenen der Sprachfertigkeit sowie der freien Beschreibung den Weg sehr gut. Vergl. darüber: Hartmann, Die Anschauung im neusprachlichen Unterricht (Wien, Hölzel, 1895). Warum will man nicht einmal ein solches Bild in mehrstündiger Klassenarbeit beschreiben lassen? Der Nutzen wäre mindestens ebenso grofs, als wenn der Unterprimaner seine wenig reifen Anschauungen über den „Wert der Zeit“ und ähnliche abstrakte Themen zum besten giebt, die meist mit einigen billigen Phrasen abgemacht werden. Freilich bedeuten Aufsätze dieser Art für den korrigierenden Lehrer eine ganz andere Summe von Mühe und Arbeit, als die so beliebten geschichtlichen und litteraturgeschichtlichen.

So wäre denn dem französischen Unterrichte an den sächsischen Realgymnasien namentlich im Betriebe der Lektüre eine freiere Bewegung und Entfaltung nach den neueren Erscheinungen hin zu wünschen, wenngleich die Reformbestrebungen auch an diesen Anstalten nicht ungehört verhallt sind und namentlich von den Neusprachlern der jüngeren Schule mit regem Interesse verfolgt werden.

Gehen wir nunmehr zu den sächsischen Realschulen über. Was den grammatischen Betrieb an diesen Anstalten anlangt, so mufs konstatiert werden, dafs man auch hier in der Lehrbuchfrage sehr vorsichtig vorgeht, und dafs sich dieselbe noch im vollen Flusse befindet. Daher finden wir Realschulen, welche z. Z. 3—4 verschiedene Lehrbücher nebeneinander führen; z. B. wird von einer derselben der Reihe nach aufgeführt: Ploetz-Kares, Elementarbuch, K. Ploetz, Elementarbuch (in Klasse 4), Ploetz-Kares, Sprachlehre nebst Übungsbuch, Ploetz, Schulgrammatik. Es vollzieht sich eben an solchen Anstalten allmählich der Übergang von einem Lehrbuch zum anderen. Man läfst den Klassen mit den alten Lehrbüchern dieselben aus praktischen und pädagogischen Gründen. Trotz dieses Gewirres von Lehrbüchern läfst sich aus der Liste derselben mancherlei ersehen. So hat Plattners Lehrgang der franz. Sprache, welcher noch Pfingsten 1890 auf der Versammlung der sächsischen Realschulmänner zu Döbeln den Realschulen zur Einführung warm empfohlen wurde, einen Rückgang zu verzeichnen; in den Berichten von 1894 ist er nur 8 mal vertreten, während die grammatischen Lehrbücher von Karl Ploetz in ihrer verschiedenen Gestalt noch immer 17 mal auftreten, obgleich mit ihnen Ploetz-Kares bereits stark zu rivalisieren beginnt (10 mal verzeichnet). Daneben erscheinen, zunächst noch vereinzelt, als Vertreter der neueren Richtung Bierbaum, Lehrbuch der französischen Sprache 1 mal. Rofsmann-Schmidt, Lehrbuch der französischen Sprache 1 mal, Strien, Elementarbuch der französischen Sprache 1 mal, und Börner, Lehrbuch der französischen Sprache 2 mal. Es unterliegt keinem Zweifel, dafs einige der neuen Lehrbücher an den Realschulen sich einbürgern werden, wenn vorderhand auch Ploetz-Kares die meiste Aussicht zu haben scheint, das Wort auf der sächsischen Realschule zu führen. Von den erwähnten Lehrbüchern verdient aufser Börner namentlich Strien als tüchtige pädagogische Leistung hervorgehoben zu werden, während Rofsmann-Schmidt und Bierbaum der extremen Richtung zu sehr

huldigen. Hoffentlich bleibt die Realschule nicht bei Ploetz-Kares stehen, denn wie sie damit den Ansprüchen genügen will, die das „praktische Leben" an sie stellt und welche die Lehrordnung von ihr verlangt (§ 12, S. 64), ist uns nicht recht klar. — Von Übungsbüchern zum Übersetzen ins Französische ist aufser den Ploetz-Kares'schen nur noch einmal Wüllenweber vertreten, sowie Bertram, Exercices du style. An Chrestomathieen finden wir vor: Herrig, La France littéraire, 1mal, Wershoven 2mal, Wingerath 2mal, Seinecke 1mal, Degenhardt, Lectures choisies 1mal, Scheibner und Schauerhammer 1mal, Bretschneider, Lectures et exercices français 3mal, endlich Ploetz, Lectures choisies, welche noch immer an 6 Realschulen benutzt werden; auch die Gedichtsammlung von Gropp und Hausknecht ist an 2 Anstalten in Benutzung, während die von Stiehler, sowie das Lesebuch von Kühn, Unterstufe, an der Kgl. Landwirtschaftsschule zu Döbeln, welche den Charakter einer Realschule trägt und mit dem Kgl. Realgymnasium daselbst vereinigt ist, eingeführt sind. An 2 Realschulen sind ferner noch im Gebrauche: Otto, Französisches Konversationslesebuch, an einer anderen Foulché-Delbosc, Echo der französischen Umgangssprache. 4 Anstalten benutzen kleine Abrisse der französischen Litteraturgeschichte und zwar den von Töppe (2mal), von Döhler, Kurzer Überblick über die französische Litteraturgeschichte 1mal, und von Toussaint-Langenscheidt, Coup d'œil sur le développement de la langue et de la littérature française 1mal. Auch das Petit Vocabulaire von Ploetz wird noch immer an 1 Realschule verwendet.

Wenden wir uns nach dieser Übersicht über die Lehrbücher dem Betriebe der Lektüre zu, so finden wir, dafs nur eine von den 23 Realschulen Sachsens ausschliefslich mit der Chrestomathie arbeitet und zwar mit Wershovens Lesebuche, 8 andere Realschulen beginnen erst in der ersten Klasse mit der Lektüre von Einzelschriftstellern, während die 12, sowie die Kgl. Landwirtschaftsschule zu Döbeln, bereits in Klasse 2 mit der zusammenhängenden Lektüre von Gesamtwerken einsetzen. Nur 2 Realschulen lesen bereits in Klasse 3 zusammenhängende Werke, und zwar sind in den Berichten von 1894 aufgeführt: Lavisse, Histoire de France, und Xavier de Maistre. Die 2. Klasse ist mit 18 Einzelschriftstellern vertreten, den Lustspieldichtern Scribe, 2mal, und Feuillet 1mal; die Geschichte findet ihre Darsteller in Duruy, 1mal, Michaud, 1mal, D'hombres et Monod, 2mal, Thierry, 1mal, während die erzählende und beschreibende Prosa bei weitem überwiegt und in den allzeit beliebten Erzählern Bruno (2mal), Souvestre, Erckmann-Chatrian (2mal), J. Verne, Halt (Histoire d'un jeune homme), ferner in dem Choix de nouvelles modernes (2mal) und den Contes et Récits (Velhagen) genügend znm Ausdrucke kommt.

Einen immerhin beachtenswerten Fortschritt macht die Schriftstellerlektüre in Klasse 1. Hier finden wir nach den Programmen von 1894 39 Einzelschriftsteller, wobei aufser den bekannteren auch einige weniger gelesene eine Rolle spielen. Der leichte Erzähler und Historiker überwiegt auch hier wieder: Erckmann-Chatrian tritt 6mal auf, Verne 1mal, Souvestre 4mal, Bruno 1mal, Toepffer 1mal, Feuillet 1mal, Daudet 2mal, Choix de nouvelles modernes 1mal, Thiers 2mal, Paganel 1mal, Thierry 1mal, Ségur 1mal, Sarcey 1mal, Duruy 2mal und Rollin 1mal. Weniger bekannte Erscheinungen in den Schulprogrammen sind: Balzac, Mercadet ou le Faiseur 1mal, Reybaud, Donatien de Martinique, Arago, Les Paulistes, Pavie, La Peau d'ours, Lamé-Fleury, Histoire de la découverte de l'Amérique, und Jaeglé, La guerre de 1870, par le Maréchal Comte de Moltke, ed. Kasten. Auf dieser Stufe fehlt auch neben dem ewig sangesfrohen Liederdichter Béranger das moderne Lustspiel in Scribe und Picard (M. Musard) nicht, wie denn das klassische Lustspiel in Molière und das klassische Drama in Racine je 2mal vertreten sind.

So gewährt denn die gegebene Übersicht über die gelesenen Schriftsteller in den 23 sächsischen Realschulen ein immerhin erfreuliches Bild. Es sind in denselben also im Jahre 1894 im ganzen etwa 59 Einzelschriftsteller zum Gegenstand zusammenhängender Lektüre und Besprechung gemacht worden. Das Drama verschwindet allerdings darunter zu sehr; es tritt an den 23 Anstalten im ganzen

nur 9 mal auf, und es wäre wohl zu wünschen, dafs dasselbe in Klasse 1, namentlich Molière und das gute moderne Lustspiel, z. B. Mme de Girardin, eine etwas ausgedehntere Pflege erhielte, umsomehr, als die aufgestellte Liste einige recht veraltete Schriftsteller enthält, die in keiner Weise in die Realschule gehören, wie namentlich der unverwüstliche Rollin mit seiner Histoire de la seconde guerre punique, der sogar für das Gymnasium ein überwundener Standpunkt ist und nun in merkwürdiger Verkennung der Bedürfnisse am Realgymnasium und der Realschule eine unverdiente Freistätte erhalten hat. Auch Thierry's Guillaume le Conquérant dürfte die Realschule zu entbehren imstande sein, da sie sich ja im englischen Unterrichte über Wilhelm den Eroberer genügend unterrichten kann. — Im Anschlufs an die eingeführte Chrestomathie, Gedichtsammlung oder einen Abrifs der Litteraturgeschichte wird in den meisten der 23 Realschulen in Klasse 1 ein kurzer Überblick über die wichtigsten Erscheinungen der Litteraturgeschichte gegeben. Die in den Programmen vereinzelt erwähnten Abrisse sind so dürftig gehalten, dafs sie kaum in der Lage sind, Störungen im Gesamtbetriebe des französischen Unterrichts hervorzurufen. Wir glauben, die Oberbehörde kann sie unbedenklich weiter gestatten. Freie Vorträge scheinen nur an einer Realschule gehalten zu werden; wenigstens ist in den Realschulberichten von 1894 nichts weiter davon erwähnt; sie sind aber in Gebrauch an der Kgl. Landwirtschaftsschule zu Döbeln. Dafs sich dieselben in Klasse 1 (UII) recht gut durchführen lassen, wissen wir aus der Praxis. Sie brauchen sich blofs in dem Gedankenkreise des Schülers zu bewegen. Eigentliche freie Arbeiten werden noch nicht auf den Realschulen geschrieben; es handelt sich mehr um Versuche zu solchen, und auch diese werden nicht gleichmäfsig von allen Realschulen angestrebt, wenigstens werden sie in den Berichten nicht überall erwähnt. Wir können auch hier nur zu denselben raten; sie bleiben stets ein dankenswertes Unternehmen; in Döbeln haben wir damit an der Landwirtschaftsschule recht schätzenswerte Erfahrungen gemacht. Man nehme z. B. die Hölzelschen Wandbilder, die nach den Programmen aufser im Anschauungsunterrichte nur an einer Realschule in den beiden ersten Klassen zur Besprechung kommen, bespreche sie kurz und lasse dann auf Grund dieser Besprechung eine Arbeit darüber anfertigen. Der Nutzen wird sich bald zeigen. Für den Anfangsunterricht (also in dem sogenannten vorbereitenden Kursus) scheinen sie uns allerdings zu viel zu bieten; auch leidet z. B. das in einer sächsischen Realschule zur Verwendung kommende Hölzelsche Bild „Eine Grofsstadt" entschieden an Undeutlichkeit; wir verwenden sie am besten auf der Mittelstufe; aber auch zu einer Klassenarbeit für die Oberstufe reicht das Anschauungsmaterial vollkommen aus, um dem Primaner zum Bewufstsein zu bringen, dafs ihm noch recht viel in den Realien fehlt. Diese Wünsche seien gleichzeitig auch den Lehrern der Gymnasien und Realgymnasien ans Herz gelegt! — Sprechübungen und Memorieren von Gedichten und Prosaabschnitten werden nach den Realschulprogrammen überall genügend betont, wie dies denn auch die Lehrordnung ausdrücklich vorschreibt.

Ein Gesamturteil über den Betrieb des französischen Unterrichts an den höheren Schulen Sachsens würde sich demnach nach den vorstehenden Ausführungen dahin zusammenfassen lassen, dafs sich nach den Berichten von 1894/95 der Unterricht im allgemeinen den neueren Bestrebungen gegenüber auf den höheren Schulen Sachsens ablehnender verhält als dies in anderen Staaten Deutschlands, z. B. in Baden, der Fall zu sein scheint. Keineswegs soll damit aber gesagt sein, dafs sich die sächsischen Neuphilologen selbst den neueren Bestrebungen unzugänglich zeigten. Der 1. Sächsische Neuphilologentag zu Leisnig am 16. Juni 1895, auf welchem der Universitätsprofessor, der Privatgelehrte und der praktische Schulmann in gleicher Weise die Einrichtung von Reisestipendien für die Lehrer der neueren Sprachen an den höheren Schulen Sachsens verlangten — eine Versammlung, die aus $^{2}/_{3}$ der Fachmänner des gesamten Königreichs bestand — hat zur Genüge gezeigt, dafs auch die sächsischen Neusprachler die Bedeutung der Reformbestrebungen wohl erkannt haben. Dafs diese Versammlung von Fachmännern es ferner nicht bei der Stipendienfrage bewenden liefs, sondern den Beschlufs fafste, im nächsten Jahre wieder zu tagen, um die Interessen des Faches nach allen Seiten hin zu wahren, mag als ein weiterer Beweis dafür

gelten, dafs die Neuphilologen Sachsens durchaus von dem Streben beseelt sind, ihren Fachunterricht pädagogisch und wissenschaftlich den gesunden Forderungen der Gegenwart anzupassen. Nicht zum mindesten aber bezeugt die emsige Thätigkeit der beiden neuphilologischen Vereine zu Leipzig und Dresden, welche sich ihrerseits wieder zu einem Kartellverbande zusammengeschlossen haben, die Wahrheit des eben Ausgesprochenen. Möge die sächsische Unterrichtsverwaltung solch ernstem, rein der Sache gewidmeten Streben wie bisher so auch fernerhin ein förderndes Interesse entgegenbringen!

Besprechungen und Anzeigen.

I. Philologie und Pädagogik.

E. Goerlich, Freie französische Arbeiten. Musterstücke und Aufgaben. Für die mittleren und oberen Klassen höherer Lehranstalten zusammengestellt. I. Teil: Erzählungen, Briefe und Aufsätze verschiedenen Inhalts. Leipzig 1896, Renger. 148 S. 8°. M. 2.

Mit Recht betont in dem Vorwort der Verfasser die hohe Wichtigkeit einer stärkeren und lebhafteren Pflege der freien Arbeiten auf der mittleren Stufe. In der That pflegen diese auch da, wo sie im Anfangsunterricht fleifsig betrieben worden sind, vielfach mehr und mehr in den Hintergrund zu treten, wenn nicht nach und nach ganz zu verschwinden, um dann allenfalls in den oberen Klassen wieder aufzutauchen. Dafs dann hier nichts Erspriefsliches darin geleistet werden kann, da es an der nötigen Übung und Vorbereitung fehlt, ist klar. Die geringere Berücksichtigung des fremdsprachlichen Aufsatzes findet ihre Erklärung aber nicht nur in dem Mangel an einem guten Hilfsbuche, sondern in erster Linie trägt wohl die Schuld die Abschlufsprüfung, die mit ihrer Übersetzung aus dem Deutschen ins Französische als drohendes Ziel Schülern und Lehrern beständig vor Augen steht. Auf das Bestehen derselben wird naturgemäfs hingearbeitet, und so bilden denn die Übersetzungen zumeist den Stoff für die schriftlichen Arbeiten. Man verlange, oder gestatte wenigstens, für die Abschlufsprüfung eine freie Arbeit an Stelle der Übersetzung, und es wird anders und besser werden. Zur Erreichung des Zieles ist dann freilich ein geeignetes Hilfsbuch von grofsem Werte, und ein solches bietet Goerlich dar. Auf der mittleren Stufe mufs der Schüler angeleitet werden, „nicht nur Anekdoten und kleine Erzählungen, die ihm wiederholt vorgelesen oder vorerzählt sind, frei wiederzugeben, sondern auch Erzählungen, deren Inhalt ihm in ein paar Sätzchen angegeben wird, unter Benutzung der ihm zu Gebote stehenden und für den einzelnen Fall durch Angabe von Ausdrücken und Wendungen erweiterten Wort- und Phrasenschatzes frei und selbständig zu bearbeiten und schliefslich auch Briefe, deren Inhalt nicht aufserhalb der Interessensphäre des Schülers liegt, in angemessener Form abzufassen.“

In Beziehung auf die methodische Behandlung befindet sich der Verfasser durchaus im Einverständnis mit Münch, der in Baumeisters Handbuch darüber sehr beherzigenswerte Worte sagt. Besonders hervorzuheben ist die Forderung gründlicher Vorbereitung. Treffliche Anleitung dazu giebt vorliegendes Buch. Der Inhalt gliedert sich in vier Abteilungen: I. Erzählungen, II. Wiedergabe poetischer Stoffe, III. Briefe, IV. Aufsätze verschiedenen Inhalts. Eine jede dieser Abteilungen zerfällt in Musterstücke und Aufgaben. Die ersteren sollen „einerseits dem Schüler als Vorbild dienen, andererseits aber auch zu freien Arbeiten und zwar besonders zu Klassenarbeiten benutzt werden können.“ Jedem Stücke ist eine kurze Inhaltsangabe vorausgeschickt. Auch vor den „Aufgaben“ steht jedesmal eine solche oder eine Disposition, welche das Auffassen des Stoffes wesentlich erleichtert. Dann werden, um Germanismen zu vermeiden und dem Schüler einen wirklich französischen Ausdruck zu ermöglichen, ihn in das Denken in der fremden Sprache einzuführen, eine Anzahl Wörter und Redensarten, die zur Verwendung kommen sollen, angegeben. Diese werden den Schülern diktiert. Die Stoffe sind durchweg nach den besten Quellen in tadellosem Französisch gegeben. Dafs hier und da seltenere Ausdrücke mit unterlaufen, ist von keiner Bedeutung, da der Lehrer dieselben nach eigenem Ermessen weglassen kann. Die sprachliche und methodische Fassung des Buches ist in gleicher Weise zu loben, und es wird sicher dazu beitragen, den Betrieb der freien Arbeiten auf der Mittelstufe zu fördern.

Weilburg. A. Gundlach.

G. Strien, Schulgrammatik der Französischen Sprache. Ausgabe B. Für Gymnasien und Realgymnasien. Halle 1895, Strien.

Der Verfasser geht mit Recht von dem Grundsatze aus, dafs im französischen Unterricht an den Anstalten, in welchen die sprachlich-logische Schulung in erster Linie durch das Lateinische erreicht werden soll, von allgemeinen Begriffsbestimmungen abzusehen ist, dafs andererseits auch die Anordnung des syntaktischen Stoffes soweit wie möglich sich dem der lateinischen Grammatik anzuschliefsen hat. Dazu zeichnet sich das Buch durch weise Beschränkung auf das wirklich Notwendige, sowie durch klare und übersichtliche Darstellung aus. Wohlthuend berührt die richtige Fassung von Regeln, die in den meisten, auch neueren, Lehrbüchern nach althergebrachter Weise unrichtig oder ungenau gegeben werden, wie z. B. die Pluralbildung der Wörter auf -al und der zusammengesetzten Substantive. Sehr nützlich ist der Anhang: Zur Wortbildung im Anschlufs an die Zeitwörter. Das induktive Verfahren wird ermöglicht durch Voranstellung von Beispielen und Mustersätzen. Auszusetzen hätte ich nur einige Kleinigkeiten. So fehlt eine Bemerkung über die vokalische Bindung, ferner die Angabe, wann demi vor-, wann nachsteht. S. 112 wäre zu dem „vorausgehenden näheren Objekt" hinzuzufügen: „welches von dem Partizip abhängt." Kleinere prinzipielle Verschiedenheiten kann ich unerwähnt lassen. Das Buch darf nach allem als eine wirklich gute Leistung bezeichnet werden.

Weilburg. A. GUNDLACH.

L. Halévy, L'Invasion. Souvenirs et Récits. Mit drei Kartenskizzen im Auszuge herausgegeben von J. V. Sarrazin. Leipzig 1894, Renger. 95 S. 8°. M. 1.

— — —. Im Auszuge zum Schulgebrauch herausgegeben von R. Ackermann. Mit 3 Kärtchen und Wörterverzeichnis. München 1895, Lindauer. 115 S. 8°. M. 1,20.

— — —. In Auszügen mit Anmerkungen, Fragen und einem Wörterbuche zum Schulgebrauch herausgegeben von C. Th. Lion. Dresden 1895, Kühtmann. 125 S. kl. 8°. Wörterbuch 45 S. M. 1,20.

Welcher Beliebtheit sich die fesselnden, von patriotischem Hauche durchwehten, aber doch nicht revanchedürstenden Artikel Halévys über den deutsch-französischen Krieg erfreuen, zeigt der Umstand, dafs ihre Buchauflage fortwährend neu aufgelegt werden mufs, und man kann es nur mit Freuden begrüfsen, dafs sie auch deutschen Schülern bekannt gemacht werden. Drei verschiedene Schulautoren-Sammlungen haben sich derselben bemächtigt und Auszüge aus dem Werke mit dem nötigen Anmerkungen-Apparat veröffentlicht.

Der erste auf dem Platze war J. Sarrazin, der vortrefflichste Kenner französischen Wesens, französischer Einrichtungen und der neufranzösischen Litteratur, dem wir so viele hervorragende Schulausgaben verdanken. Nach einer kurzen, aber ausreichenden biographischen Einleitung bietet er uns die sechs besten Skizzen des Buches: 1. Frœschwiller. 2. Gravelotte 3. De Châlons à Sedan. 4. Sedan. 5. Villersexel. 6. Vendôme, welche ein in grofsen Strichen gezeichnetes Bild des Krieges geben. Die Fufsnoten, welche den Text begleiten, geben dem Schüler die Bedeutung von Wörtern und Redensarten, die er in seinem Wörterbuch nicht finden dürfte; die Anmerkungen sachlichen Inhalts, hinter dem Text befindlich, bieten alles, was zum näheren Verständnis des Textes nötig ist, und möchten kaum im Stich lassen. Die Anmerkung zu 2,20 betr. grand'gardes gehört schon nach 1,7; vermifst haben wir eine Erklärung zu Lembach, das auch auf dem Kärtchen fehlt; eine Erklärung zu plaquer 17,3, das vom Maurerhandwerk hergekommen ist und „belegen, plattieren" bedeutet; eine Erklärung zu bataille des Pas-Perdus 37,4; einen Hinweis auf die bekannte La Fontaine'sche Fabel zu 71,5 les marrons. Im übrigen kann der Sarrazinschen Ausgabe rückhaltloses Lob gespendet werden.

Auf die eben besprochene Ausgabe der Dickmannschen Sammlung folgte die von Ackermann besorgte in Lindauers Französisch-Englischer Klassiker-Bibliothek, die unter der redaktionellen Leitung von J. Bauer und Th. Link steht. Das Bändchen enthält Nr. 1—3 der Sarrazinschen Ausgabe, sodann als 4. und letzten Abschnitt „Glatz", die Flucht und das Wiedereinfangen französischer Gefangener in Glatz schildernd. Ackermann hat seine Aufgabe ernst genommen; in den unter dem Text befindlichen sachlichen Noten ist nichts übergangen, was der Erklärung bedurfte; allerdings hatte die Sarrazinsche Ausgabe gut vorgearbeitet; lexikalische Noten sind nicht gegeben, dafür aber ein ausreichendes Wortverzeichnis. Die

sonst in dieser Sammlung beliebten Questionaires sind fortgefallen; drei übersichtlich entworfene Kärtchen erleichtern die Orientierung. Auch im Druck und im Papier hat sich die Sammlung, wenigstens in dem vorliegenden Bändchen, gebessert, so dafs dasselbe in jeder Beziehung empfohlen werden kann.

Auch die Ausgabe von C. Th. Lion in der Kühtmannschen Bibliothèque française ist als recht brauchbar zu bezeichnen; sie ähnelt in mancher Beziehung der Ackermannschen, in dem sie sachliche Noten unter dem Texte bietet, die vollständig ausreichen, während die lexikalischen Erörterungen einem besonders beigelegten Wörterbuch überwiesen sind. Über den Wert des in der Kühtmannschen Sammlung obligatorischen Questionnaire hat sich die Franco-Gallia schon so oft geäufsert, dafs wir heut davon schweigen können. Was den Inhalt betrifft, so giebt uns Lion folgende Abschnitte: 1. Perl. 2. Forbach. 3. Gravelotte—Saint Privat. 4. De Châlons à Sedan. 5. Villersexel; orientierende Kärtchen beizufügen hat Lion nicht für nötig erachtet. Die Ausstattung ist, wie die aller Bücher des Kühtmannschen Verlages, vortrefflich.

Wir haben somit drei verschiedene Ausgaben der Halévyschen Kriegsgeschichten, von denen jede für die Schullektüre empfohlen zu werden verdient.*)

Erckmann-Chatrian, Confidences d'un Joueur de Clarinette. In gekürzter Form für den Schulgebrauch bearbeitet von H. Bretschneider. (Prosateurs modernes VIII). Wolfenbüttel 1895, Zwifsler.

Das beliebte Schriftstellerpaar ist durch mehrfache Ausgaben der „Histoire d'un conscrit de 1813“ und „Waterloo“ auch unseren Schülern nicht unbekannt, und gern werden sie auch die vorliegende Erzählung lesen. Freilich, hier fehlt der gewaltige geschichtliche Hintergrund; es ist eine einfache Begebenheit aus dem Leben der Dörfler mit einer alltäglichen Liebesgeschichte, von dem betrogenen Liebhaber in derselben treuherzigen (ich hätte beinahe gesagt einfältigen) Weise erzählt, wie Joseph Bertha seine Erlebnisse im Kriege mitteilt. Elegantes Französisch bekommt man dabei nicht zu lesen, und dieser Umstand sowohl, als auch der Inhalt scheint das Bändchen mehr für die Privatlektüre als für die Schullektüre zu bestimmen. Für Mädchenschulen liefse es sich noch eher empfehlen, als für Gymnasien und ähnliche höhere Lehranstalten; denn um das Werk zu verstehen, sind die Kenntnisse eines Obertertianers oder Secundaners erforderlich — jungen Leuten aber, die Homer, Virgil, Xenophon, Caesar und Cicero in der Ursprache lesen, mufs eine ähnliche kräftige Kost auch in der französischen Lektüre vorgesetzt werden, sonst bekommen sie eine merkwürdige Ansicht von der Litteratur unserer Nachbarn. — Was die Anmerkungen betrifft, so zerfallen sie in lexikalische unter dem Text, die etwas willkürlich gegeben werden und oft schwierige Sachen übergehen, um leicht verständliche zu übersetzen; und solche hinter dem Texte, welche sachliche Notizen enthalten. Die Ausstattung ist vortrefflich.

Cassel. A. Kressner.

*) Eine vierte, von Tournier, ist bei Velhagen erschienen, doch ist mir dieselbe noch nicht zugegangen.

Deutsche Zeitschrift für ausländisches Unterrichtswesen. Herausgegeben von J. Wychgram. 2. Heft. Januar 1896. Leipzig, R. Voigtländer. Seite 114—212. — Mark 3.

Dieses Heft enthält 1. eine Abhandlung von W. Goetze: Die Erziehung von Hand und Auge in Frankreich. Der Verfasser zeigt, wie Handfertigkeits- und Anschauungsunterricht an französischen Volksschulen viel mehr gepflegt werden, als bei uns. „In etwa 19000 Schulen Frankreichs wird gegenwärtig methodischer Handfertigkeitsunterricht erteilt 40000 Volksschüler von Paris erhalten heute eine wohldurchdachte, auf pädagogischen Grundsätzen beruhende Unterweisung in den Elementen der Handarbeit, dazu kommen noch 23000 Kinder der Kindergärten, in welchen ebenfalls leichte Beschäftigungen nach Fröbelschem System getrieben werden. Die Kosten, welche Paris im Jahre 1890 für den Betrieb des Handarbeitsunterrichts aufbrachte, betrugen 486000 Franks.“ (In Berlin nur 325 Schüler und 1800 Mark Zuschufs.) Die französische Volksschule gliedert sich in 1) Kindergärten, 2.—5. Jahr, 2) Elementar-Schulen, umfassend: Kinder-Abteilung, 5. — 7. Jahr, Elementar-Kursus, 7.—9. Jahr, Mittel-Kursus, 9. bis 11. Jahr, höherer Kursus, 11.—13. Jahr. 3) Ergänzungs-Kursus von 1 — 2 Jahren. 4) höhere Elementar-Schule, 13.—17. Jahr. In dem an den Handfertigkeits-Unterricht sich anschliefsenden Anschauungs-Unterricht werden den Schülern

die Anfänge der Zeichenkunst, Geometrie, Rechnen u. A. beigebracht.

2. Ernst Schlee: Die neuesten Bewegungen im Unterrichtswesen von Nord-Amerika. (Schlufs.) Darin ist besonders bemerkenswert, dafs die Zehner-Kommission schon in den Elementar-Schulen Betreibung von Deutsch oder Französisch (facultativ) vom 10. Lebensjahre an und des Lateinischen in ziemlich ausgedehntem Mafse wünscht, aber erst in den High Schools vom 9. — 12. Schuljahre. Eine nähere Besprechung dieser an sich sehr belehrenden Abhandlung liegt aufserhalb des Rahmens der Zeitschrift.

3. A. Ehrhard: Die „École Normale Supérieure" in Paris. (Schlufs.) Darin wird ein hübsches Bild von dem Studiengange, der Lebensweise und den Prüfungsverhältnissen der Normal-Schüler entworfen, dieselben gegen den Vorwurf des frühreifen Sceptizismus verteidigt und ihr Patriotismus, der sich auch in freiwilliger Teilnahme am Kriege des Jahres 1870 gezeigt habe, betont.

3. Th. Dabis: Die Stellung der Frau an der englischen Universität. Giebt genauen Bericht über die Frauen-Kurse in Oxford, Cambridge und Egham und hebt die Zerfahrenheit des englischen Universitätswesens hervor. Das Nähere gehört sowenig, wie der Bericht der Königl. Kommission über das höhere Schulwesen in England (156 — 159) in diese Zeitschrift.

Interessant sind die Mitteilungen über die französischen Universitäts-Kongresse zu Laon, Lyon, Lille (1894—95), auf welchen Versuche gemacht sind, der leidigen Zentralisierung und Bureaukratie im französischen Hochschulwesen entgegenzuwirken, einstweilen ohne Erfolg.

Die übrigen Mitteilungen beschäftigen sich mit der jüngsten Reform des sehr verbesserungsbedürftigen Sekundar-Unterrichts in Portugal (1894), mit dem niederländischen und serbischen Unterrichtswesen und der deutschen Unterrichtsausstellung in Chicago (1893).

Die Rundschau ist, wie in Heft 1, sehr reichhaltig und lehrreich, Frankreich ist auf 2 Seiten von 18 (182 — 184) erwähnt.

In der Bücherschau herrscht diesmal eine etwas schärfere Kritik namentlich betreffend die deutschen Publikationen über französisches Unterrichtswesen. Die Bücherkunde (208 bis 212) zählt manche wertvolle Veröffentlichungen aus den verschiedenen Landen auf.

Jedenfalls zeigt die Zeitschrift ein rüstiges Fortschreiten auf dem schon von Anfang an so trefflich gelegten Grunde und ihre Verbreitung auch in den Kreisen der ausländischen Lehrerwelt wäre dringend zu wünschen.

Dresden. R. Mahrenholtz.

Goethe, Faust. Traduction de Georges Pradez. Lausanne 1895, Benda. Frs. 7,50.

Unter allen deutschen Dichtern hat Goethe von jeher die Franzosen mächtig angezogen, und unter den Werken dieses Mannes hat der Faust am meisten zu Übersetzungen gereizt. Freilich bedurfte es zu diesem Unternehmen einer guten Kenntnis der deutschen Sprache und deutschen Wesens sowie eignen dichterischen Nachempfindens, und die besten Übersetzungen, wie die des Gérard de Nerval und Marc Monnier, blieben weit, ach wie weit, hinter dem Original zurück. Die Leser unserer Zeitschrift erinnern sich, dafs wir vor einigen Jahren die Übersetzung Sabatier's anzeigten und sie als die beste erwähnten. Und dieser Ruhm bleibt ihr auch heute, wo wir wiederum in der Lage sind, auf eine Faust-Übersetzung hinzuweisen. Allerdings mufs zugegeben werden, dafs der Lausanner Pradez (der vorigen August im Alter von 83 Jahren verstorben ist) Sabatier oft gleichkommt, dafs er durch eingehendes Studium der deutschen Sprache und Litteratur vorzüglich für seine Aufgabe vorbereitet war, dafs er an die bereits seit 18 Jahren vollendete Übersetzung immer wieder die bessernde Hand anlegte, aber der Gesamteindruck des Sabatier'schen Werkes kommt dem des Originals näher, es liest sich fast wie das Original, und das kann man von der Pradez'schen Übersetzung nicht immer sagen. Immerhin verdient die liebevolle Vertiefung in Goethe und das Streben, das grofsartige Werk seinen Landsleuten näher zu bringen, die höchste Anerkennung. Wir lassen die Proben, die wir Band XI, S. 55 mitteilten, in der Pradez'schen Übertragung folgen und bitten unsere Leser, selbst zu entscheiden, wem der Vorzug gebührt.

A bon droit Thulé vante
Ce roi, qui, jeune encore,
De sa belle, expirante,
Tint une coupe d'or.

Plus qu'à fortune et gloire
A ce vase il tenait.
En fête, au point d'y boire,
Un trouble lui prenait.

Quand vint sa dernière heure,
«Tout, dit-il, ville, états,
A l'héritier demeure;
Mais cet or-ci, non pas!

A la table royale
Nobles bardés de fer
L'entouraient dans la salle
De son château sur mer.

Alors le vieux grégoire
But ferme un coup final,
Et puis dans l'onde moire
Fit voler le métal.

Ses yeux, qui l'y suivirent
Tant que faire se put,
Dès lors plus rien ne virent
Et plus rien il ne but.

Adieu ma paix!
Le cœur me pèse.
Jamais plus d'aise!
Jamais, jamais!

Partout, sans lui,
Je meurs d'ennui,
Et terre et ciel,
Tout m'est de fiel.

Triste, inquiète,
Je perds la tête.
Mon pauvre esprit
S'anéantit.

Adieu ma paix!
Le cœur me pèse.
Jamais plus d'aise!
Jamais, jamais!

Je cherche aux nues,
Dans mon ennui,
Demande aux rues,
Lui, toujours lui!

De quel empire
Est son grand air,
Son fin sourire,
Son œil si fier!

Tout m'a su prendre:
Son doux causer,
Et sa main tendre,
Et son baiser!

Adieu ma paix!
Le cœur me pèse.
Jamais plus d'aise!
Jamais, jamais!

Mon cœur s'élance
D'impatience.
Oh! le saisir
Et le tenir!

Et le baiser
A mon plaisir!
Oui, le baiser
Jusqu'à mourir!

II. Belletristik.

E. Colombey, Ruelles, Salons et Cabarets. Paris 1892, Dentu. Frs. 7.

Dans deux volumes, publiés par M. Émile Colombey, Ruelles, Salons et Cabarets, on peut dire que l'histoire anecdotique de la littérature française, histoire non moins intéressante, selon moi, que celle des conquérants, est résumée d'une façon complète et sous une forme charmante. Je reviens sur cet ouvrage, parce que nos lecteurs voudront certainement en lire quelques pages avant d'en faire l'acquisition. Ils trouveront, dans ce livre, une distraction de haut goût et un plaisir que ne leur donnera certainement pas la lecture de tous les romans possibles et même impossibles, ce qui n'est pas rare.

Comment choisir dans tous ces chapitres où l'esprit, l'esprit du temps, pétille, où les anecdotes les plus piquantes se succèdent sans interruption! Bah! qu'importe, et réunissons-nous par la pensée aux invités des *Dîners de Madame Geoffrin*.

Comme Mme de Tencin l'avait prévu, Mme Geoffrin recueillit à sa mort les épaves de sa réunion: l'éternel Fontenelle, Montesquieu, Mairan, Marmontel, Helvétius, auxquels vinrent s'adjoindre Diderot, d'Alembert, Thomas, d'Holbach, Suard, Saint-Lambert, Caylus, l'abbé de Saint-Pierrre, Algarotti, Gabani, Hume, Burigny, Caraccioli, Gatti, Raynal, Voisenon, Morellet, Gentil-Bernard, Louis de Rohan, Mlle de Lespinasse, la marquise de Duras, les comtesses d'Egmont et de Brionne. Nous sommes loin de citer tous les noms: c'était tout un monde à côté de la petite colonie de la chanoinesse. Du reste, Mme Geoffrin disposait de ressources beaucoup plus considérables: quarante bonnes mille livres de rente, — chiffre important pour l'époque, — amassées dans la manufacture de glaces par un mari idiot, auquel on l'avait donnée à l'âge de quatorze ans.

Mme Geoffrin n'avait garde de trancher de la femme savante. Elle aimait à raconter les

beaux projets d'éducation brillante formés par sa mère à son sujet, lorsqu'elle était à peine née. Elle montrait à qui voulait la voir la réponse faite par sa grand'mère à une lettre de sa fille, toute pleine de ces naïves préoccupations: «Je ne suis pas surprise, y lisait-on, que vous soyez encore *indécise* sur le genre de talent auquel vous donnerez la préférence dans l'éducation de votre fille. Quant à moi, je n'y avais pas encore songé. Mais comme vous me le mandez, *elle a déjà six semaines;* il est bien temps, en effet, de se former un plan pour son éducation. Vous n'avez jamais bien pu démêler, dites-vous, quel est celui que j'ai suivi pour la vôtre. Je le crois sans peine, car je n'ai jamais eu de plan. J'ai toujours fait ce que je croyais le mieux, sans y songer d'avance. Comme je ne vous perdais pas de vue, votre caractère, vos goûts, vos inclinations, m'indiquaient la route que j'avais à suivre. Je me suis trouvé chaque jour ce qu'il me fallait de raison pour diriger la vôtre. Je n'en demandais pas davantage. Si je vous ai rendue plus habile que moi, tant mieux; mais je ne vois pas la nécessité que votre fille le soit plus que vous. Savez-vous que je meurs de peur que vous n'en fassiez un prodige?» La mère de Mme Geoffrin se le tint pour dit, car cette dernière affichait elle-même son ignorance, tout en travaillant en secret à se meubler l'esprit. Elle s'astreignait à écrire deux lettres tous les jours, et réussit à se faire un style. Un abbé italien étant venu lui offrir la dédicace d'une grammaire italienne et française: «A moi, Monsieur, dit-elle, la dédicace d'une grammaire! A moi, qui ne sais pas seulement l'orthographe!»

Ce ne fut qu'à l'âge de quarante-deux ans, c'est-à-dire en 1741, qu'elle ouvrit sa maison. C'était à table qu'elle recevait ses familiers, qui ne se composaient pas uniquement de gens de lettres et de savants, mais encore d'artistes. On remarquait parmi ces derniers: le bonhomme Portail, conservateur des tableaux du palais de Versailles; le bon Carle Vanloo, petit-fils, fils et frère de peintres renommés, — trop vanté alors et trop discrédité aujourd'hui; Soufflot, très savant architecte, mais d'un esprit sans culture; Boucher, le peintre des grâces de mauvais aloi; Lemoine, sculpteur de mérite, sans prétention et d'une timidité d'enfant; Latour, un enthousiaste qui avait la passion de peindre les philosophes, qui bâtissait lui-même des systèmes et se montrait humilié lorsqu'on lui parlait de ses pastels; Vien, qui fut salué le premier peintre d'histoire du temps, et qui devait mourir comte et sénateur; le graveur Pierre Cochin et Lagrénée, que la grâce de ses figures firent surnommer l'albane français. Aux artistes il faut ajouter les amateurs célèbres: Mariette; Billy; Marigny, surintendant des bâtiments; Wattelet, qui se piquait aussi de peindre et ne dédaignait pas la rime; l'abbé de Saint-Non, conseiller-clerc au Parlement de Paris, qui fut disgracié comme ses collègues à propos de la bulle *Unigenitus*, et qui, après avoir donné sa démission, dessina, grava et publia soixante vues de Rome, où il était allé en compagnie de Robert et de Fragonard; enfin, le comte de Caylus, de qui Marmontel dit pis que pendre. Selon lui, c'était un être très vaniteux, protecteur des arts, mais fléau des artistes. Caylus chargeait les érudits de lui composer des mémoires sur des breloques qu'il achetait à des brocanteurs et qu'il convertissait en antiques. Il fondait des prix sur Isis et Osiris, pour avoir l'air d'être initié aux mystères, et, sans grec ni latin, s'insinuait dans les académies. Il se faisait, en architecture, proclamer, par ses fidèles, *le restaurateur du style simple, des formes simples, du beau simple.* Enfin, il s'intitula lui-même l'inspirateur des beaux-arts. Tels sont les ridicules que Marmontel prête à Caylus. Grimm le juge d'une façon plus équitable, sans néanmoins le ménager. «Il jouissait, dit-il, de soixante mille livres de rente et n'en dépensait pas dix mille pour lui; il donnait le reste. Des bas de laine, de bons gros souliers, un habit de drap brun avec des boutons de cuivre, un grand chapeau sur la tête, voilà son accoutrement ordinaire, qui n'était pas absolument ruineux. Un carrosse de remise faisait le plus fort article de sa dépense. Ce qu'il y a encore de singulier dans un homme qui s'était entièrement voué à l'étude et à la passion des arts, c'est qu'il avait l'air rustre et les manières dures, quoiqu'il eût beaucoup de bonhomie dans le fond. Ce qui n'est pas moins étrange, c'est qu'avec ses goûts, qui paraissent supposer tant de délicatesse et de chaleur d'âme, il n'avait pas l'air sensible; il écrivait platement, sans imagination et sans grâce.» Ajoutons que Caylus était l'ami particulier de Bouchardon et de Carle Vanloo.

Le dîner des artistes avait lieu le lundi. Marmontel et l'abbé Morellet y étaient admis. L'abbé possédait des connaissances très variées.

C'était une âme droite, armée de l'ironie de Swift. Quant à Marmontel, il était de la maison. Il demeura dix ans sous le toit de Mme Geoffrin, à titre de locataire, prétend-il; ce que dément le caractère de l'hôtesse. Il vécut dans son intimité, sans mériter pourtant d'être compté au nombre de ses amis. Il en fait lui-même la confidence, — et il ne faut pas oublier que c'est à ses enfants qu'il s'adresse, — en alléguant, pour raison, qu'elle «n'était pas assez sûre de» sa «sagesse» et qu'il ne voulait pas se «laisser dominer». Il dit encore qu'on devait être auprès d'elle soigneux sans empressement, «ne manquer à rien, mais ne rien prodiguer». Elle autorisait la discussion, mais, au premier mot qui dépassait les bornes qu'elle avait fixées, elle se hâtait de vous couper la parole par son inévitable «voilà qui est bien», — un inflexible rappel à l'ordre. Sur ce point, Marmontel est d'accord avec tous les contemporains. «Mme Geoffrin, dit Thomas, était, dans le moral, comme cette divinité des anciens qui maintenait ou rétablissait les limites. Elle tempérait les opinions comme les caractères. Souvent dans la chaleur des discussions, elle empêchait que la voix s'élevât, parce que les mouvements de l'âme suivent presque toujours ceux de la voix et montent, pour ainsi dire, avec elle.»

Son appartement était décoré des tableaux de Vanloo, de Greuze, de Vernet, de Vien, de Lagrenée et de Robert, qui, ainsi que des bronzes et des meubles du meilleur goût, témoignaient de son amour pour les arts. Lorsqu'un financier voulait acheter une toile, on la portait chez elle, et les invités du lundi, constitués en aréopage, avaient mission d'en déterminer la valeur artistique et le prix vénal. Son logis était un musée: on y trouvait, en exposition permanente, la précieuse collection de Mariette.

Outre les dîners du lundi et du mercredi, Mme Geoffrin donnait de petits soupers, auxquels n'étaient appelés que cinq ou six convives, «ou un quadrille d'hommes et de femmes du plus grand monde, assortis à leur gré et réciproquement bien aises d'être ensemble». Marmontel, qui abonde en détails, s'inscrit, non sans se rengorger, parmi les élus habituels. Il ne parle pas de Morellet, qui se met aussi lui-même sur la liste, mais il s'adjoint ce poète efféminé qui doit la moitié de son nom à Voltaire, *Gentil-Bernard*, devenu par sa réserve immuable le favori de Mme Geoffrin. Pourtant, un de ces groupes avait exclu l'auteur de *Phrosine* et *Mélidore*. Ce groupe comprenait la belle comtesse de Brionne, la non moins belle marquise de Duras, la jolie comtesse d'Egmont et le prince Louis de Rohan: le Pâris de ces trois déesses. Mme de Brionne, — Minerve, — était d'une régularité accomplie de taille et de traits: beauté parfaite, à laquelle il ne manquait que «l'air de la volupté» (toujours la suite des confidences de Marmontel à ses enfants). C'était là le prestige souverain de la séduisante et piquante Mme d'Egmont, une Vénus, la digne fille du maréchal de Richelieu. Junon était représentée par la jeune marquise de Duras, chef-d'œuvre de beauté froide, que M. Ingres eût signé des deux mains, d'une aussi grande pureté de caractère que de lignes, d'une sévérité de maintien qui imposait le respect. Alerte, étourdi comme un enfant qu'il était hier, le prince de Rohan, destiné à jouer le vilain rôle que vous savez, diversifiait le jeu du berger Pâris en donnant le prix à Minerve. Avant ou après le souper, ces illustres personnages figuraient collectivement la servante de Molière; l'auteur des *Contes moraux* leur débitait la prose incolore et réfrigérante qu'il était sur le point de livrer à l'impression. Quand le souper de Mme Geoffrin faisait défaut, c'était chez Mme de Brionne qu'on se rassemblait.

Au bout de la table du mercredi se tenait M. Geoffrin, qui ne desserrait les dents que pour manger. Il avait la naïveté de l'âge d'or. Un mauvais plaisant eut l'idée de lui prêter plusieurs fois le premier volume des *Voyages du père Labat*. L'autre le relisait toujours. «Comment, lui dit-on, trouvez-vous cet ouvrage? — Fort intéressant, mais il me semble que l'auteur se répète un peu.» Il lisait le *Dictionnaire* de Bayle à deux colonnes, sans tenir compte de la ligne de démarcation, et s'écriait: «Quel excellent ouvrage, s'il était moins abstrait!» Un étranger, qui assistait depuis quelque temps au dîner des gens de lettres, ne l'apercevant plus à sa place ordinaire: «Qu'est devenu, Madame, demanda-t-il, ce pauvre bonhomme que je voyais ici et qui ne disait jamais rien? — C'était mon mari; il est mort», répondit tranquillement Mme Geoffrin.

Après dîner, dans les beaux jours, d'Alembert, Raynal, Helvétius, Galiani, Marmontel et Thomas gagnaient les Tuileries, où d'autres amis venaient les rejoindre. Assis au pied d'un arbre de la grande allée, ils devisaient des dernières nouvelles et critiquaient le ministère. Ils rompaient des lances en faveur de Frédéric, et employaient

toutes les ressources de leur esprit à battre en brèche les gros bataillons de la ligue européenne formée contre le roi-philosophe. Quand ils quittaient le salon pour se diriger vers le lieu de leur rendez-vous habituel, Mme Geoffrin leur disait, moitié souriante, moitié grondeuse: «Je parie que vous allez encore aux Tuileries faire votre sabbat, et que M. Turgot et M. l'abbé Bon vous y attendent.» Si Fontenelle condamnait la guerre, «parce qu'elle trouble la conversation», Mme Geoffrin évitait avec le plus grand soin de s'occuper des affaires du gouvernement, de peur qu'il ne se mêlât des siennes et ne dérangeât l'économie de son existence paisible. Cependant elle reçut, «avec la même bonté», Morellet sortant de la Bastille, où l'avait fait enfermer sa préface des *Philosophes*, et contribua de ses deniers à édifier l'Encyclopédie, cette formidable machine de guerre, destinée à battre en brèche l'ancien régime.

Deux ou trois anecdotes prouvent que la gravité de Mme Geoffrin était de la pétulance en regard de l'impassibilité du vieux Fontenelle. Ennemi de tout mouvement, il réprouvait l'esprit qui court la poste. Un jour, après lui avoir demandé un éclaircissement, devinant le reste, elle l'arrêta tout net au beau milieu de son discours, puis s'écria: «N'est-ce pas que j'ai souvent raison? — Oui, répondit-il avec humeur, mais vous l'avez trop tôt. Votre raison est comme ma montre, elle avance.» Une autre fois — c'était à table — elle interrompit à plusieurs reprises un de ces conteurs qui ne se lassent pas de fatiguer les oreilles de leur prochain. Pour en finir, elle le pria de découper une poularde; et comme il tirait de sa poche un petit couteau: «Monsieur, lui dit-elle, pour réussir dans ce pays-ci, il faut de grands couteaux et de petites histoires.» L'excellente femme, il faut bien l'avouer, était frondeuse à l'occasion. «Avez-vous rien vu de plus magnifique et de meilleur goût? lui demandait-on en lui montrant le superbe hôtel du fermier général Bouret. — Je n'y trouverais rien à dire, répliqua-t-elle, si Bouret en était le frotteur.» Elle décocha nous ne savons quel trait contre Greuze, qui dit plaisamment à un de ses amis: «Mort Dieu! si elle me fâche qu'elle y prenne garde, je la peindrai.» Elle justifiait ainsi le désir qu'elle avait de voir Marivaux prendre rang parmi les immortels: «Il faut que les étrangers trouvent de tout à l'Académie, et que, s'ils demandent du Marivaux, on tire d'abord la layette où il est placé.» L'ignorante faisait parfois les rencontres les plus heureuses. Entendant vanter la vertu de quelques grandes dames, qui ne s'étaient distinguées jusque-là, que par des frasques galantes: «Je me tais, dit-elle, car je les ai vu poires. Je suis comme ce paysan qui ne pouvait se résoudre à faire sa prière au pied de la nouvelle image d'un saint dont le bois portait des poires peu de temps auparavant.» Elle ne se doutait guère que son bon sens parlait comme le génie d'Horace. L'abbé Trublet était sa bête noire; elle le définissait «un sot frotté d'esprit». Trublet suait sang et eau à parer son style, et dépensait la plus grande partie de son intelligence dans le placement des points et virgules. Cependant Maupertuis affirme que ses *Essais de littérature* étaient si prisés en Allemagne, que les maîtres de poste refusaient des chevaux à ceux qui ne les avaient pas lus. Il était d'une laideur qu'aggravait encore sa malpropreté, un défaut capital aux yeux de Mme Geoffrin. Il s'était institué le valet de l'auteur des *Entretiens sur la pluralité des Mondes*, et «faisait consister sa gloire, dit Grimm, à savoir et à raconter avec précision comment Fontenelle toussait et crachait». Il passa vingt ans sur le seuil de l'Académie avant de pouvoir le franchir. Un matin, Piron vient prévenir Trublet qu'une place est vide; il avait vu sortir un cercueil de la maison de Fontenelle, qui restait dans son voisinage. L'abbé croit cette fois toucher au but, mais on lui rit au nez: c'était Daube, le neveu de Fontenelle, qui était le mort. Trublet prend alors un parti héroïque: il se jette dans la dévotion, et, pour certifier son dévouement à la bonne cause, montre les blessures dont les épigrammes de Voltaire l'ont criblé. Touchée d'un tel martyre, la reine pousse en avant le président Hénault, qui comble enfin les vœux de l'abbé en emportant un fauteuil d'assaut.

Mme Geoffrin avait la manie de prêcher et parlait en plusieurs points comme un prédicateur expert dans son art. Grimm nous a transmis le texte d'un de ses sermons, auquel il a assisté et qui était divisé ainsi: 1° La gaucherie du corps; 2° la gaucherie de l'esprit. Le premier point concernait Burigny; le second, le chevalier de Lorenzi, frère du comte de Lorenzi, qui a été si longtemps ministre de France à Florence. Tous deux étaient présents au prône. A ce qu'il paraît, Burigny ne se signalait pas par ses manières dégagées. Ce que nous savons de

lui, c'est que le digne homme, qui avait accepté un logement chez Mme Geoffrin et ne devait plus sortir de la famille, était d'une modestie sans exemple et d'une sensibilité féminine. Apprenait-il qu'un de ses livres, de l'*Autorité du Pape*, par exemple, était goûté du public et que les frais en étaient couverts: «Félicitez-moi, disait-il, tout rayonnant à ses amis, j'ai eu bien du plaisir à le composer et ce plaisir n'a rien coûté à mon libraire.» Il écrivait dans l'*Europe savante*. «C'est un excellent journal, lui dit-on, mais il a quelquefois des endroits très faibles. — Ceux-là sont de moi», répondit-il. Il ne souffrait pas que l'on attaquât ceux avec qui il était ou avait été lié. L'auteur du *Chef-d'œuvre d'un inconnu*, mort depuis un demi-siècle, était fort malmené devant lui. Burigny s'empressa de le défendre, et ne parvenant pas à convaincre son adversaire: «Monsieur, lui dit-il, les larmes aux yeux, vous me percez le cœur! M. de Saint-Hyacinthe était mon ami, je l'ai bien connu et vous ne le peignez que d'après la calomnie.» Comment ne pas se rendre à des arguments de cette candeur? Pour Lorenzi, le trait que voici donne la mesure de sa «gaucherie d'esprit». Il se trouvait à Lyon, dans un dîner, près de M. Lenormand, fermier général. «Quel est ce monsieur?» demande-t-il tout bas. «C'est, lui répond-on, le mari de Mme de Pompadour.» Et Lorenzi s'abouchant avec lui, de l'appeler M. de Pompadour de sa voix la plus sonore.

La naïveté du chevalier avait pour pendant la malice de l'abbé de Caunaye, un enfant terrible qui passait sa vie à rimer des impertinences. Il eut la fantaisie de brocarder les petits dialogues de Remond de Saint-Marc, un de ses amis, l'homme de France le plus poli, ce qui ne l'empêchait pas d'être l'ennemi acharné de Fontenelle. Remond, qui avait la peau tendre, se plaignait à Mme Geoffrin des piqûres anonymes qui l'avaient endommagé. L'abbé se trouvait derrière la victime et ricanait en tirant la langue. Remond s'aperçut du jeu, aux éclats de rire de la galerie. Quelques-uns des assistants déclaraient le procédé inconvenant; les autres n'y voyaient qu'une espièglerie. On résolut de soumettre le cas au savant abbé Fenel, qui ne put rien conclure, sinon que «c'était un usage chez les Gaulois de tirer la langue».

Les abbés foisonnaient dans cette réunion. Disons un mot de chacun d'eux.

L'abbé Raynal était d'une aménité sans égale, mais il avait le défaut d'être grand parleur. Né dans le Rouergue, il avait exercé quelque temps comme jésuite à Pézénas. «Je ne prêchais pas mal, disait-il, mais j'avais un *assent* de tous les diables.»

Celui que le cardinal Dubois lui-même, qui devait s'y connaître, appelait «l'honnête homme», et qui a enrichi le dictionnaire du mot *bienfaisance* (1725), dont il aurait été l'expression vivante, n'eût été sa pauvreté, l'abbé de Saint-Pierre était un causeur diffus, dépourvu de relief. Il ne tarissait pas, lorsqu'il avait entamé ses sujets favoris: la paix perpétuelle et la réforme de l'orthographe. Mme Geoffrin, qu'il ne put pratiquer longtemps, car il mourut en 1743, lui portait une affection empreinte de respect. Un jour qu'il était venu de bonne heure, craignant qu'il ne se perdît dans des digressions sans fin, elle le provoqua sur un terrain très circonscrit et où il pouvait se mouvoir de pied ferme; puis, après lui avoir procuré un petit triomphe: «Monsieur l'abbé, dit-elle, vous avez été d'une excellente conversation. — Madame, répondit-il en souriant, je ne suis qu'un instrument dont vous avez bien joué.» Le digne abbé, plus malléable qu'un adolescent dans le train ordinaire de la vie, était de roc lorsqu'il s'agissait de la défense de la vérité. «N'ayant pas voulu louer Louis le Grand, dit Morellet, il fut chassé de l'Académie pour n'avoir pas rempli sa fonction de compère, selon l'esprit de l'institution.»

L'avocat Taillefer prétend qu'il n'entendait pas que son petit collet le dispensât d'un grand devoir social et qu'il le remplissait en conscience: il avait une gouvernante qui tous les ans lui donnait un enfant et «il appelait cela payer ses dettes à la société.»

Voisenon attira aussi sur lui la colère des Quarante, qui, cette fois, eurent souci de leur dignité. «Eh! Messieurs, leur dit Duclos, pourquoi tourmenter ce pauvre infâme?» Voisenon, qui devait sa fortune au duc de Choiseul, s'était hâté, aussitôt la chute de ce ministre, d'aller faire sa cour au chancelier Maupeou; les reproches de ses confrères ne le touchèrent pas plus que le mépris dont l'accabla le duc d'Orléans. Ce dernier, dont il était un des commensaux, lui ayant fait fermer sa porte: «Bah! dit Voisenon, je ne verrai plus les princes: je n'en serai pas plus triste; ils n'en seront pas plus gais.» — Laharpe nous fait assister à un dialogue caractéristique entre Voisenon et Mme Geoffrin, qui s'efforçait de le retenir à souper: «Je ne puis, j'ai des affaires indispensables. —

Des affaires! Vous? c'est donc un rendez-vous? — Peut-être. — Eh bien, vous n'irez pas. Je suis trop votre amie pour le souffrir: Votre santé.... Allons, vous n'irez pas. — Mais j'ai promis; il faut alors que j'écrive. — Oui, sans doute, écrivez.» Et comme il hésitait: «Eh bien, pourquoi n'écrivez-vous pas? — Au fait, ce n'est pas la peine que j'écrive. Je m'étais douté qu'il ne me serait guère possible d'aller à ce rendez-vous, et ma lettre est toute faite.» Il tira son épître de sa poche et le remit à un domestique avec un sang-froid des plus comiques.

Un Napolitain de quatre pieds et demi, «gras à lard», selon l'expression de Mme d'Epinay, parlant et écrivant la langue de Voltaire comme Voltaire lui-même, exécutait, dans la soirée, des intermèdes d'une verve à dérider un inquisiteur. Toute causerie se taisait devant le monologue turbulent de l'abbé Galiani, aussi prodigue de gestes et de grimaces que son illustre compatriote *il signor Pulcinello.* Il touchait à tout, bafouait tout de son rire impitoyable. C'était l'ironie faite homme. C'était un fouillis de folie et de sagesse amalgamé avec tant d'art, qu'on ne pouvait distinguer où finissait l'une, où commençait l'autre. Et ce cliquetis de mots étincelants durait une heure, sans fatiguer personne, pas même Galiani. Si quelque malavisé hasardait une interruption: «Laissez-moi donc achever, s'écriait-il, vous aurez bientôt tout le loisir de me répondre.» En effet, quand l'abbé avait fini, les contradicteurs pouvaient s'ébattre tout à leur aise, car il se glissait dans la foule et disparaissait à toutes jambes Galiani avait débuté à Naples, à l'âge de vingt ans, par une parodie de discours académiques: l'oraison funèbre d'un bourreau. Il partit, en 1759, pour Paris, avec le titre de secrétaire d'ambassade, et y resta jusqu'en 1769, lançant toutes les fusées de son esprit entre ses deux amis, Grimm et Diderot. L'auteur de la *Correspondance littéraire* rapporte nombre de ses saillies. Il reconnaissait, dit-il, «trois sortes de raisonnements, ou plutôt de résonnements: résonnements de cruches, ce sont les plus ordinaires; résonnements de cloches, comme ceux de Jacques-Bénigne Bossuet, évêque de Meaux, ou de Jean-Jacques Rousseau; enfin, raisonnements d'hommes, comme ceux de Voltaire, Buffon et Diderot.» Voltaire prisait fort son talent: «Comment pouvez-vous me dire, écrivait-il à Mme d'Epinay, que je ne connais pas l'abbé Galiani? Est-ce que je ne l'ai pas lu? Par conséquent, je l'ai vu. Il doit ressembler à son ouvrage (*Dialogues sur les blés*), comme deux gouttes d'eau, ou plutôt comme deux étincelles. N'est-il pas vif, actif, plein de raison et de plaisanterie? Je l'ai vu, vous dis-je, et je le peindrais.»

G. Rayssac, La Marmite électorale. Roman contemporain. Paris 1894, Breton Frs. 3,50.

Ce livre est incontestablement l'œuvre d'un grand talent. Partout on sent »le document«, pour parler avec la critique naturaliste. Qu'il s'agisse des portraits, ou que ce soit des silhouettes, les personnages sont évoqués devant le lecteur de la façon la plus vivante. M Rayssac sait mettre en lumière le trait distinctif, le détail caractéristique et révélateur. Seul, Agnelard, le candidat millionnaire, nous paraît doté parfois d'une finesse qui ne concorde guère avec la lourdeur générale de son esprit. Le style est vivant, aisé, pittoresque. Il lui arrive de pétiller, sans contracter rien de la bizarrerie et de la préciosité que beaucoup d'écrivains actuels recherchent comme des vertus. On doit regretter en revanche qu'il soit déparé ici et là par des traits vulgaires.

Deux journalistes se rencontrent dans le train au moment où ils vont, pour des candidats rivaux, rédiger les feuilles de chou, et conduire les intrigues, desquelles dépendent la possession d'un siège à la Chambre des députés. Ayant vite fait bonne connaissance, ils se promettent à la fois de bien s'injurier et de rester amis. Avec eux, les personnages principaux sont naturellement les candidats: un docteur en médecine, matérialiste, radical enragé, plein, du reste, d'énergie et du talent spécial que la politique de bas étage exige; un marchand de vins, archi-millionnaire, opportuniste (ce titre mystérieux peut tout abriter), et surtout désireux de prestantifier sa nullité au Palais Bourbon. Par une originale et heureuse inspiration, le conteur a doublé ce dernier de sa fille, qui ne rêve que le succès de son père, et emploie à ce but son temps et ses charmes... Le roman est l'histoire de la lutte électorale, conclue par le succès du millionnaire, par la ruine des entreprises matrimoniales de son journaliste sur sa fille qu'il unit à un noble décavé, et la satisfaction des deux chevilles ouvrières de la peu édifiante Iliade, qui, se tapant cyniquement sur le gousset, s'écrient: «Nous l'avons bien écumée, la marmite électorale!»

D'après tout cela, on comprendra que la *Marmite électorale* se lise avec intérêt. On en éprouverait davantage si tous les personnages, sans aucune exception, n'étaient pas déplaisants. Au point de vue de l'art, (je ne parle pas de la morale et de la vérité), c'est là incontestablement un défaut grave. Remercions pourtant M. Rayssac d'avoir évité les bas-fonds fangeux. Son livre ne ressemble en rien au vilain frontispice qui en gâte la couverture.

O. Mirbeau, Ein Golgatha (Le Calvaire). Autorisierte Übersetzung aus dem Französischen. Paris - Leipzig - München 1896, A. Langen. 393 S. 8°. M. 4.

Dieser Roman ist von uns beim Erscheinen des Originals 1887 (Franco-Gallia IV, S. 79—81) besprochen worden. Mirbeau gehört zur Schule der Naturalisten, und naturalistisch ist die Handlung und die Sprache des Buches. Es ist ein Durchschnittsroman mit vielen häfslichen Stellen; doch war wenige Tage nach seinem Erscheinen die vierzehnte Auflage vergriffen, und selten hat ein Roman einen solchen Sturm der Entrüstung hervorgerufen. Der Verfasser läfst nämlich den Helden den Krieg von 1870 mitmachen und schildert bei dieser Gelegenheit die fürchterliche Zügellosigkeit und Unordnung, welche in der Loire-Armee herrschte; wie die Bauern sich vor den französischen Soldaten und den Francs-Tireurs mehr fürchteten, als vor den Preufsen, ja geradezu die Preufsen als Erlöser von bitterem Ungemach begrüfsten. Da der Verfasser bei der Schilderung dieser Übelstände kein Blatt vor den Mund nimmt, so kann man sich denken, welches Aufsehen er, besonders in radikalen Kreisen, erregte; die Franzosen haben es ja nie gern, dafs man ihnen die Wahrheit sagt. — Das mag denn auch die Verlagsbuchhandlung bewogen haben, eine deutsche Übersetzung des Werkes zu veranlassen; denn sonst läge wahrhaftig kein Grund vor, den schmutzigen und widerlichen Helden (!) des Buches mit seinen Lastern und seinen Dirnen dem deutschen Publikum vorzuführen. Die von Therese Krüger herrührende Übersetzung ist vortrefflich gelungen, die äufsere Ausstattung ist elegant und der Preis mäfsig.

Bremen. K. Wilhelmi.

Cosmopolis, Internationale Revue. Monatlich ein Heft à M. 2,50. Berlin 1896, Rosenbaum und Hart.

Les amis de l'entente des nations salueront avec joie, comme nous l'avons fait nous-même, une nouvelle revue bi-mensuelle — Cosmopolis — paraissant simultanément à Paris, à Londres et à Berlin et dont nous avons le premier numéro sur notre table. —

La tâche que cette publication d'un genre si nouveau s'est fixée est de publier en même temps et dans une seule et même livraison les œuvres des écrivains actuels les plus distingués de ces divers pays, dans leur propre langue. Une partie de la revue est en français, une autre en allemand, la troisième en anglais.

Les auteurs qui ont signé les articles de son premier numéro, paru le premier janvier de cette année, ont tous une autorité propre à justifier l'attente éveillée par cette nouvelle publication.

Paul Bourget, dans la partie française, a fourni à ce premier numéro une charmante petite esquisse: L'Age de l'amour, tout à fait digne de sa plume, écrite, il n'y a guère à s'y méprendre, dans la même disposition d'esprit qui lui a dicté «Un Saint». Puis il y a une esquisse sur Alexandre Dumas et son œuvre par Francisque Sarcey. Une très belle étude psychologique d'Othello par George Brandis, puis des articles signés Ed. Rod et Anatole France.

Dans la partie allemande, se trouve un récit touchant et exquis d'Ernest Wildenbruch «Das Orakel». C'est une étude d'âme d'enfant réussie comme ces études lui réussissent — dans ce genre, il touche à la perfection. — Les autres noms cités à la hâte suffiront à donner une idée du choix des collaborateurs allemands — ce sont: Ch. Mommsen, Erich Schmidt, Friedrich Spielhagen, Hermann Helferich.

Dans la partie anglaise, Sir Charles Dilke publie un article fort intéressant sur «The Origin of the war of 1870» — les autres auteurs sont Robert Louis Stevenson, Henry James et Edmund Gosse.

Les noms des autres collaborateurs qui ont promis leur concours ne sont certes pas d'une notoriété moindre.

Pour la littérature ce sont encore Andrew Lang, Emile Faguet, Anton Bettelheim. — Pour le théâtre, A. B. Walkley, Jules Lemaître, Otto Neumann-Hofer. — Pour la politique, Henry Norman, F. de Pressensé, «Ignotus».

Puisse cet effort tenté dans le but de propager réciproquement non pas chez ses voisins

les plus proches seulement mais aussi plus au large tout ce qu'il y a de plus beau et de meilleur chez soi en l'échangeant contre ce que les autres nations peuvent donner en retour, puisse ce noble effort, dis-je, être supporté par le succès!

Les parties du monde où ces trois langues sont cultivées et comprises représentent une grande part de sa surface. En constatant ceci, osons pressentir comme l'aurore d'une ère d'harmonie entre les nations les plus cultivées — si incertaine et vacillante qu'en soit encore la première lueur. Tous les gens de bien ne pensent-ils point partout qu'il faut toujours applaudir à ce qui réunit les hommes et non à ce qui les divise? –

Cassel. St. Granet de Gandolphe.

Chronique littéraire.

Nous voici en pleine floraison de romans, et les lecteurs vont se trouver en grand embarras pour choisir l'œuvre qui leur convient au milieu de cet amas de couvertures jaunes. Aussi, allons-nous essayer d'éclairer un peu, et rapidement, l'obscurité que font généralement les titres auprès du lectur.

Voici un roman: **Folle de haine,** par *Jean Daloy* Paris, Simonis Empis) qui nous dit les malheurs d'une femme, fille d'un officier démissionnaire et franc-maçon en diable. Elle épouse un officier très réactionnaire et qui, pourtant, quitte son poste sans permission de ses chefs pour vivre avec celle qui est devenue sa femme dans l'église de Piccadilly-Saint-James!

Or, cette jeune femme, Diane, devait épouser, par la volonté de son père, un certain Cazalès, franc-maçon et républicain ardent, qui arrive au portefeuille ministériel, tandis que le ménage de Diane traine la misère. La jeune femme va trouver le parvenu pour le supplier de s'intéresser à son mari. Cazalès met les conditions que l'on devine au service que Diane lui demande. Il exige même que celle-ci prenne les devants et lui donne ses faveurs avant qu'il ait rien fait pour le mari. Cependant, celui-ci obtient un emploi par Cazalès; mais le ministère tombe et voilà encore une fois le ménage à vau-l'eau, et d'autant plus que Diane a eu un fils des œuvres de son amant. Bref, Cazalès, pour des raisons dont l'explication serait trop longue à rapporter ici, a fait révoquer le mari de celle qui fut sa maitresse, on ne comprend pas trop pourquoi, puisqu'il quittait le ministère: la misère revient. Diane voit son mari mourir de désespoir; il a vendu le manuscrit d'un livre qui obtient un grand succès sous le nom de celui à qui il l'avait cédé pour un prix dérisoire. Cazalès redevient ministre; Diane lui amène son fils. Le ministre renie sa paternité, la jeune femme lui tire un coup de revolver et est enfermée pour la fin de ses jours, comme folle, à la Salpêtrière.

Tout cela est un peu compliqué et d'un intérêt assez restreint à notre avis.

Dans les cercles où la jeunesse aime à rire, on accueillera certainement avec faveur le nouveau volume *d'Octave Pradels:* **Contes joyeux et Chansons folles,** (Paris, Flammarion) recueil quelque peu rabelaisien, en vers, illustré dans le ton de l'œuvre, c'est-à-dire fort gauloisement, par Kauffmann. Au moment où viennent de s'élever certaines discussions sur les distractions de nos étudiants que l'on veut empêcher de s'amuser ainsi que l'ont fait ceux qui les précédèrent sur les gradins des amphithéâtres, nous croyons que ces jeunes gens protesteront contre les empêcheurs de danser en rond en entonnant quelques-unes des chansonnettes d'Octave Pradels.

Au fond, l'esprit gaulois déprave peu la jeunesse; et si elle chante la gaudriole et se lance en des quadrilles échevelés, c'est de saison pour elle. Tout ce monde-là saura s'assagir à son heure, tous nos sévères magistrats d'aujourd'hui ont passé par là. Pas si dangereuse que les gens rassis veulent bien le dire, cette collection des *Auteurs gais*, dans laquelle se place le nouveau volume du monologuiste attitré des réunions parisiennes où pétillent la verve et la gaieté gauloises. Ces recueils n'offrent pas de surprises; leurs titres et leurs illustrations disent tout de suite de quoi il retourne.

M. Paul Mahalin a repris avec succès le genre où Alexandre Dumas père et Maquet surent briller avec tant d'éclat, le roman historique, et **le Roi de la Ligue,** dont les péripéties nous reportent à l'an 1588 et mettent en scène des personnages bien connus, amis ou ennemis du roi Henri III: Bussy, Chicot, Robert Briquet, d'Épernon, de Guise, et tant d'autres dont le roman d'aventures et le théâtre se sont emparés. Le récit n'est point terminé en un seul volume, le second a pour titre: **les Barricades.** (Paris, C. Lévy. Frs. 7.)

C'est une idylle mêlée à un drame, cette histoire du **Mariage de lady Constance,** que nous raconte *Mme la comtesse de Castellana-Acquaviva.* (Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.) Si deux frères se trouvent rivaux auprès de la même femme, au moins celle-ci n'a-t-elle jamais failli à ses devoirs. Lady Constance a été mariée à l'un des deux frères; le mari a trompé les espérances de sa femme et sa conduite répréhensible a été la cause de sa mort tragique. Mais elle avait pu apprécier la valeur morale de son beau-frère et, une fois son deuil écoulé, c'est celui-ci qui lui apportera le bonheur. C'est en Angleterre que se développe l'action.

Le volume se complète par un très court récit, *le Rêve de Gabrielle*, qui nous dit le roman d'une cantatrice italienne, dont le cœur s'égare un instant et l'éloigne du bonheur qu'elle trouve plus tard auprès de celui qui a découvert son talent.

L'auteur d'**Un Roman à Nice,** *René Vigier*, (Paris, Ollendorf) a prétendu dépeindre une jeune fille, élevée dans un monde cosmopolite et à notre époque si fantasque. Il a voulu montrer l'état de son âme, depuis la quiétude jusqu'à l'exaspération et le découragement. Les hommes qui gravitent autour d'elle ne sont qu'autant de satellites de moindre importance servant à développer son caractère; rien de plus.

C'est que, dans notre société décadente, les sentiments chevaleresques sont rares; un homme se ruinera par vanité pour une femme âgée, rapace et perverse, mais il n'épousera pas une vierge sans dot.

René Vigier aurait dû donner ces explications dans une préface, car, tout le temps, on se demande où l'auteur veut en venir. Or, après les quelques lignes qui précèdent, tout de suite l'œuvre s'éclaire et gagne en intérêt. Le caractère de Nina devient une fort intéressante étude, et le roman, qui traine un peu en longueur, se comprend mieux. Je ne sais pourquoi les écrivains de nos jours semblent oublier l'utilité de préciser dans un avant-propos le but de l'œuvre qu'ils présentent au public; celui-ci y gagnerait de comprendre tout de suite le but où le conduit l'auteur, et lui-même bénéficierait de la facilité qu'il donnerait à son lecteur, celui-ci pouvant alors mieux apprécier la valeur de l'étude.

Cœur de mère, par *Georges Pradel*, est un roman des plus dramatiques, dans lequel nous voyons une femme, d'un caractère doux et timide, plier constamment devant la volonté de son mari, auprès de qui elle ne compte guère, s'incliner devant l'autorité acariâtre de la mère de celui-ci, et qui a pris dans la maison les rênes du gouvernement. Armande de Viarmes, devenue par la fatalité Mme Montbray, — elle a dû obéir aux ordres d'un père qui n'admettait pas qu'une fille ait une volonté. — souffre intérieurement, mais sans se plaindre. Elle vit tristement, consolée cependant par l'amour maternel: elle a une fille qui est toute sa joie. Armande est une

résignée pour ce qu'on peut lui faire souffrir, mais elle se réveille lionne, le jour où l'on veut toucher au bonheur de son enfant. Elle va jusqu'au crime, et ne craint pas d'armer le bras d'un serviteur dévoué qui tuera son époux, son bourreau, parce qu'il voudra le malheur de son seul amour en ce monde, sa fille.

Le caractère de Mme Montbray, la belle-mère, est vigoureusement tracé, et fait opposition avec celui d'Armande, excellemment étudié dans un sens si différent. Le milieu où se passe l'action, les personnages qui y concourent, tout est en place, et de cet excellent ensemble découle une œuvre d'une émotion intense qui vous fait oublier l'invraisemblance du récit.

Sous ce titre générique: *Les Passions honnêtes*, M. *Henry de Chennevières* a entrepris une série d'études où il fait certainement la preuve que l'honnêtete est aussi intéressante à étudier que les bas sentiments. Le roman d'**Estelle,** (Paris, Flammarion) la dernière œuvre parue de M. de Chennevières, nous présente un tableau des conséquences fâcheuses d'une situation fausse, même dans la plus légitime union. Il s'agit d'un jeune homme de noble famille qui épouse la fille d'une danseuse et d'un millionnaire, et dans cette union où l'amour règne en maître, le bonheur n'est cependant pas une réalité. Non, s'aimer ne suffit pas pour être heureux, encore faut-il que tout ce qui l'entoure soit à sa place et que les liens de famille ne soient pas brisés. «Une chaumière et son cœur», c'est très romanesque; partager le pain de l'adversité, ça manque de beurre pour mettre avec. L'amour et la misère ne peuvent s'entendre longtemps.

Il y a quelque chose dans le livre de M. de Chennevières, un enseignement pratique, matière à de sérieuses réflexions, à de cruelles constatations parfois. Joignez-y une dose d'émotion suffisante, et cela suffira certainement pour le succès de ce livre.

C'est une étude fort osée que nous offre l'auteur de **Revanche d'amour,** M. *M. Louis de Caters.* (Paris, Flammarion.) Marceline de Solame est une jeune fille aux instincts dépravés. Très belle, sa beauté ne tarde pas à faire impression sur un homme, jeune encore, Roland de Presmes, marié avec une amie de Marceline, Laurence. Marceline devient la maîtresse de Roland. Laurence a des doutes sur la fidélité de son mari, et, pour écarter le malheur qu'elle craint, elle veut faire épouser Marceline par son frère, Alain. Le frère de Laurence ne tarde pas à s'éprendre de Marceline, et celle-ci, heureuse de donner un éditeur responsable à l'enfant qu'elle porte dans son sein, des œuvres de Roland, épouse le jeune homme. Mais, le jour même des noces, Alain apprend la vérité. Après des péripéties nombreuses et la séparation des époux, Alain élève la fille de sa femme et de Roland; il se trouve légalement le père de cette enfant, Antoinette, qui grandit près de lui en l'aimant d'un amour plus que filial, et c'est dans une scène où la mère et la fille se rencontrent que cette dernière apprend qu'elle n'est pas née de celui qu'elle croyait son père. Alain aussi aime Antoinette, et c'est elle qui consolera le mari de sa mère de la vie cruelle que celle-ci lui a faite.

A vrai dire, la lecture de ce livre est pénible malgré toutes ses qualités, et, — nous sommes peut-être «bourgeois», mais nous ne pouvons pas admettre cette situation créée à plaisir par l'auteur. La scène dernière, pour être fort belle et excellemment traitée, il faut l'avouer, est contraire à toutes nos idées, lesquelles, du reste, ne sont pas «fin de siècle», loin de là. L'auteur lui-même a presque honte de ce qu'il raconte, il n'ose pas écrire les mots cruels qui jaillissent de l'horrible débat entre la mère et la fille, entre la femme et le mari.

Le double roman qui se déroule entre une mère et sa fille dans le volume de *M. Georges Servières,* **Rémiette** (Paris, Kolb), est des plus intéressants. Longtemps les deux femmes ont vécu l'une près de l'autre, confondues intimement pendant l'enfance et l'adolescence de la fille; mais il arrive un moment où celle-ci devient consciente des sentiments nouveaux qui naissent dans le cœur des femmes. Rémiette voit entrer dans la demeure maternelle un jeune homme, que, tout d'abord, elle prend pour un prétendant à sa main. Elle est bientôt désillusionnée; non pas que son cœur ait jamais battu pour le jeune docteur Fanielle, mais elle s'apperçoit que celui-ci est l'amant de sa mère, et cela froisse tous ses sentiments filiaux. Bientôt elle voit sa mère épouser son amant, sans que celle qui lui a donné la vie semble se préoccuper des années qui viennent donner à la jeune fille des aspirations nouvelles vers un idéal attendu. Non, la mère, en qui l'amour est venu s'implanter à nouveau, oublie totalement sa fille, elle ne songe plus qu'à son propre bonheur, et l'enfant, chérie hier, oubliée presque aujourd'hui, va ensevelir ses désillusions derrière les murs d'un couvent.

L'étude est très bonne, le sujet est traité avec une délicatesse extrême et le récit est touchant dans sa simplicité.

Dans **la Haute Bande** (Collet-Migneau et Cie), *M. Dubut de Laforest* (Paris, Dentu) nous introduit dans le monde de la finance, où les gens ruinent les autres et se ruinent aussi eux-mêmes en jonglant avec les millions. Tout cela n'est pas bien neuf, et nombre d'écrivains, dont M. Zola, ont traité ce sujet assez à fond pour que l'on n'y revienne plus. M. Dubut de Laforest a cru devoir nous donner une nouvelle édition des drames de l'argent, sans doute influencé par la lecture des hauts faits de ce Marie Reynaud que l'on jugeait dernièrement... par coutumace, nous n'avons rien à reprendre là-dessus. Un auteur a toujours le droit de choisir le sujet qui lui plaît. Quant au public, s'il ne crie pas grâce, c'est qu'à notre sens, il est indulgent.

Potonié-Pierre, dans un livre fort intéressant et qui a quelques points de contact avec l'*Homme à l'oreille cassée,* ne perd pas son temps à nous prêcher telle ou telle réforme sociale. Très patient, l'auteur sait que tout arrive, aussi a-t-il échafaudé un joli roman, et au milieu d'une intrigue idyllesque, il nous montre ce que sera notre société: **Un peu plus tard,** titre fort bien trouvé pour ce volume. (Paris, Libraire mondaine.)

Cristal fêlé, tel est le titre d'une étude de femme des plus curieuses et des plus compliquées, — c'est de la femme dont nous parlons, par *J. Ricard* (Paris, C. Lévy).

Dernièrement, à la Comédie-Française, on donnait une pièce de M. Curel, qui nous montrait une femme à l'esprit des plus détraqués, et qui aurait été fort embarrassée d'expliquer son état d'âme; eh bien, M. Ricard nous dessine un caractère féminin qui a de nombreux rapprochements avec l'héroïne de l'*Amour brode.* Le succès de l'œuvre de M de Curel a été des plus douteux; celui de l'œuvre de Ricard est certain. C'est que la psychologie se comprend mal au théâtre où, forcément, il faut une action qui se précipite, tandis que dans le livre, l'écrivain peut en prendre à son aise, pousser ses investigations à fond, et développer son sujet autant qu'il lui plaît. Et il faut croire que J. Ricard se complaisait à étudier sa jolie et curieuse détraquée, car l'étude nous a paru un peu longue et quelque peu tirée par les cheveux. Il est vrai que ce n'est pas seulement la figure de l'héroïne, Claude, qui nous intéresse, l'auteur lui a donné un exquis pendant, traité dans le genre énigmatique, flou, qui nous a paru un véritable bijou.

Vous savez: pour comprendre ces petites femmes-là, il ne faut pas être «1830», il faut avoir marché avec le siècle, ou mieux, être né vers sa fin. C'est que nous autres, les vieux, ceux dont l'opinion ne compte plus guère, fait sourire les jeunes filles et lever les épaules des jeunes gens, encore sous l'empire de l'orgueil de la moustache naissante, nous ne sommes vraiment plus à la hauteur, et pour comprendre une demande en mariage faite à une jeune personne du monde, alors qu'elle est perchée sur un trapèze et développe ses grâces de chimpanzé, il faut être moins réfractaire à l'émancipation féminine que nous ne le sommes.

« — Monsieur de Fouchère.

« M. de Fouchère entra dans la salle d'armes de Claude. Il était deux heures à peine. La jeune fille était seule, assise sur un trapèze qui mouvait très

imperceptiblement avec elle. Ses fines jambes tombaient en un geste mol et abandonné; les pieds croisés donnaient l'idée qu'ils étaient endormis. Elle était en maillot noir, un caleçon de velours noir bouffant aux hanches, et cette tenue de gymnaste la dévêtissait aux regards d'une irritante sorte.

« — Qui vous amène? dit-elle.

« Et, décroisant ses pieds, elle en tendit un à M. de Fouchère.

« — Le désir de vous trouver seule.

« — Parce que vous avez besoin de causer avec moi?... Comment, vous aussi?... Vous, si peu banal?

« — Savez-vous ce qui est banal? C'est de faire religieusement ce que d'autres trouvent excentrique.

« Et très amicalement, il serra son pied.

« Elle se dégagea d'un leste mouvement et posa ce même pied sur la tête du jeune homme.

« — Jacques, mon ami, voulez-vous tâcher de ne pas être bête... Ignorez-vous donc qu'il y a plusieurs semaines que je suis de mauvaise humeur et que j'ai envie, oh! mais tout à fait envie d'être laissée tranquille...

« Et elle tambourinait le crâne du jeune homme de son petit pied vêtu du satin noir, d'un chausson de danse. M. de Fouchère recula un peu et la regarda quelques moments, d'un air pensif. Les réflexions aboutirent à ceci, formulé d'un ton un peu mélancolique:

« — Vous êtes diablement jolie!

« Puis il s'assit, renversa en arrière sa tête qu'il appuya sur ses deux mains croisées à sa nuque et, du même air très paisible et un peu triste, il commença:

« — Oui, je sais que vous êtes de mauvaise humeur. Cela m'ennuie même énormément. J'ai cherché beaucoup quelque chose de drôle à vous offrir comme distraction... Je crois que j'ai trouvé... Alors je suis venu.»

Le jeune homme propose à la jeune fille une sorte d'association, ratifiée par un mariage en due forme, dans laquelle les deux époux seraient parfaitement libres de leurs actions.

« — Je ne vous demande pas de m'aimer, mais de me donner quelques mois de votre insoucieuse jeunesse. Je vous paierai avec une existence entière d'amitié dévouée... Cela vaut qu'on y songe... Songez-y.

« Probablement, pour obéir à ce conseil, la jeune fille, les deux mains aux hanches, les coudes écartés mettant au long de son torse la grâce fine des anses d'une amphore, se laissa tomber en arrière, retenue seulement par le jarret droit à son trapèze, la jambe gauche tendue. La lumière s'avivait sur une paillette, tout à la pointe du chausson de gymnastique qui moulait son pied.

« La figure était devenue d'un beau ton uni de corail. Tout à coup, elle lança un de ses bras d'un mouvement très net de ressort et, par un déplacement sec de tout le corps, elle se trouva accrochée par un pied et par une main, les reins creusés violemment.

«Jacques de Fouchères s'était levé et approché d'elle; ils se regardèrent au profond des yeux pendant un long temps. Puis, très grave, d'une voix presque triste:

« — Vous ne demandez rien de moi... pour un peu de temps? Vous ne croyez pas en moi? Vous n'attendez rien de moi? fit Claude.

« — Non, je n'attends rien; oui, je demande vous seulement, répondit le jeune homme très sérieusement.

« Alors, restant toujours accrochée par un pied et par une main, elle tendit son autre main, sa blanche main droite, et dit:

« — Je veux bien vous épouser.

« Il fit le geste de baiser la main qu'il tenait, puis s'arrêta, et avec un sourire ironique:

« — Vous plaît-il que j'embrasse votre main, ou bien cela vous semblera-t-il ridicule?

« Elle songea un moment. Puis, avec un noircissement, pour ainsi dire, de l'expression de toute sa figure, elle répondit d'un ton dur:

« — Pas ma main... nous sommes fiancés, n'est-ce pas?

« Et avec un sourire méchant et navré, elle lui tendit les lèvres.»

Eh bien, lisez cette étude, et vous y trouverez dans un drame sombre, épouvantable, elpourquoi de la misère morale de cette jeune fille faite pour charmer, et qui ne fera répandre que des larmes partout où elle passera. Elle a été la cause de la mort d'un homme qui l'aimait, elle ne vit que pour s'étourdir.

C'est une œuvre vraiment curieuse et d'une psychologie palpitante d'intérêt.

Avec la jolie plaquette de *Camille Natal:* **Deux poèmes en prose** (Paris, Chamuel), dix pages, nous nous trouvons en présence de deux romans très complets, exquis de style, émouvants et dramatiques à la fois, tout en étant d'une forme poétique charmante.

Le premier, *Rolande*, nous fait assister au morne chagrin d'une jeune fille éprise d'un bel officier de marine. Elle a cru qu'il l'aimerait, hélas! la mer seule est sa maîtresse.

«Au loin, bien loin, si loin déjà qu'il semble à peine gros comme une mouette, un navire fait voile pour l'Orient.

«Tandis que les étoiles transforment cette nuit tiède en un des plus beaux spectacles terrestres, debout sur le pont du navire, un jeune lieutenant rit et devise avec ses amis.

«La mer est sa noble et grande passion. Jetant un long regard d'amour sur cette maîtresse superbe et reconquise, il ne songe même point à donner un mélancolique regret à Rolande, — vierge idéale, — qui, là-bas, écoute en pleurs la vague disant sur le sable fin: «Enfant, la fleur d'oubli croît vite!»

Dans le second, *le Vœu de la morte*, deux jeunes gens se sont fiancés à l'ombre de la flèche d'une rustique chapelle. Trois mois après, celle qui avait donné son cœur devant les marches de l'autel de la Vierge de cet humble sanctuaire est conduite à la dernière demeure qu'elle a choisie elle-même, là où, — amants joyeux et pleins d'espoir, — les amants avaient échangé l'anneau des fiançailles.

Les Poésies fantaisistes, de *M. Gabriel Martin* (Paris, Lemerre), n'ont rien de plus ‚fantaisiste' que tant d'autres recueils poétiques qui paraissent chaque jour. L'auteur des *Cantiques impies*, dont la critique a peut-être un peu durement blâmé l'allure, a voulu prouver qu'il pouvait donner comme tout le monde son recueil de vers, ‚œuvres banales et insignifiantes', dit-il, ‚créées par l'imagination dans ses moments de repos et de distraction.'

Donc, M. Gabriel Martin considère son dernier volume comme sans grande portée, comme sans intérêt; alors, pourquoi le publier? Nous ne pouvons vraiment nous intéresser qu'à une œuvre dans laquelle l'auteur met toute son âme, et, ici, il semble que ce ne soit pas le cas. A moins, et cela nous paraît plus probable, que M. Gabriel Martin n'ait voulu faire preuve de modestie, de beaucoup trop grande modestie, car il y a de très jolies choses dans son recueil, des choses fort suggestives dans les petites études sur les charmes de la femme, sur les muses, et une légende en vers, *Pahos et Zu'ella*, d'une poésie amoureuse charmante.

Maryan, l'auteur de tant de jolis romans dont on raffolle dans les familles, nous en apporte un nouveau, dont le titre charmant: **Le Pont sur l'Oiselle** (Paris, Gautier), répond bien à l'exquis récit qu'il baptise si poétiquement.

Ce pont, jeté sur une petite rivière, reliait deux parties d'une vaste propriété située dans la Touraine. Il a été jeté bas depuis que ce domaine a été scindé à la suite d'un procès engagé entre deux hommes qui furent longtemps amis et qu'une fatale question d'intérêt a fait ennemis. Maryan, dont les œuvres sont écrites surtout pour les jeunes filles, montre à celles-ci quel rôle d'apaisement elles peuvent jouer dans la famille, quelle mission de douceur et de charité la femme peut remplir en ce monde.

Non seulement le nouveau volume de Maryan est joliment écrit et très moral, mais encore l'action y est rapide et pleine d'intérêt.

Voulez-vous des croquis d'une gaieté folle, tout en côtoyant peut-être de très près la réalité? Prenez **Messieurs les Ronds de cuir,** de *Georges Courteline*

(Paris, Flammarion), vous en avez pour un bon moment de gaieté.

Cependant, et je vous y engage dans votre intérêt, ne lisez pas ces livres d'une seul haleine, j'ai remarqué combien la satiété venait vite à entreprendre la lecture de ces fantaisies les unes à la suite des autres. Pour les mieux goûter, un instant de repos entre chacune est meilleur.

Et maintenant, si vous ne voulez même pas vous donner la peine de lire, prenez le dernier album de *Caran d'Ache;* **Bric-à-Brac** (Paris, Plon et Nourrit), dans lequel le crayon de l'artiste pétille, aigrelet, comme le cidre mousseux. Avec ces volumes, vous avez de la distraction pour les journées pluvieuses, et vous oublierez que le soleil trompe vos espérances excursionnistes.

Vieux Parisien liseur.

Zeitschriftenschau.

Neuphilologisches Centralblatt.

X, N. 3. A. Krefsner, Studien über das moderne spanische Drama: José Echegaray (Schlufs); Vietor, Das Bühnendeutsch — Gemeinsprache. — Berichte aus Vereinen und Versammlungen. — Besprechungen (Kron, Le petit Parisien. Karlsruhe 1895. Entschieden eines der besten Hilfsmittel, die auf dem Unterrichtsgebiet der neueren Sprachen in den letzten Jahren erschienen sind. Pitschel). — Neue Erscheinungen. — Zeitschriftenschau. — Miscellen. - Greifswalder Ferienkurs. — Personalien.

N. 4. K. Sachs, Zum Gedächtnis René Descartes. — Berichte aus Vereinen und Versammlungen. — Verzeichnis neuphilologischer Vorlesungen auf deutschen und benachbarten ausländischen Universitäten im Sommer-Semester 1896. Besprechungen (Wershoven, Voyageurs et Inventeurs célèbres. Berlin 1895. Die Stücke sind von ungleicher Schwierigkeit, die Noten sind umfangreich, aber nicht immer vollständig. Kasten; Halt, Histoire d'un petit homme. In Auszügen mit Anmerkungen herausgegeben von C. Th. Lion. Dresden 1895. Interessant, für Untersekunda oder Obertertia sehr geeignet. Kasten). — Neue Erscheinungen. — Zeitschriftenschau. — Miscellen. — Französischer Ferienkurs in Berlin. — Personalien.

Die Neueren Sprachen.

III, Heft 9. J. Hengesbach, Shakespeare im Unterrichte der preufsischen Gymnasien; H. Schmidt, Die neusprachliche Lektüre an den höheren Lehranstalten Preussens im Schuljahre 1893/94. — Berichte (Block, Der englische Ferienkurs in Berlin vom 30. September bis 12. Oktober 1895; R. Kron, Neusprachliches von der 4. Hauptversammlung des Vereins zur Förderung des lateinlosen höheren Schulwesens zu Quedlinburg am 5. bis 7. Oktober 1895) — Besprechungen (R. Kron, Le Petit Parisien. Pariser Französisch. Karlsruhe 1895. Eine Perle unter den Hilfsmitteln für den französischen Unterricht. Zergiebel; Scheibner und Schauerhammer, Französisches Lesebuch für die ersten Unterrichtsjahre. Leipzig 1894. Wohl brauchbar, abgesehen von den Briefen, die schauderhaftes Französisch enthalten. Sarrazin; T. Combe, Chez nous, nouvelles jurassiennes. Herausgegeben von H. Nehry. Dresden 1894. Ohne interessant zu sein, enthält der Sprachstoff recht viel Anschauliches; die Anmerkungen sind angemessen. Klinghardt; Loti, Pêcheur d'Islande. Herausgegeben von Rahn. Dresden 1894. Wertvolle Lektüre, die Anmerkungen enthalten oft Verfehltes und Unrichtiges. Klinghardt; Schultz, La Neuvaine de Colette. Herausgegeben von W. Reimann. Dresden 1894. Die Anmerkungen enthalten ärgerliche Mifsverständnisse. Klinghardt.) — Vermischtes. [Dem Heft liegt bei: Phonetische Studien. Beiblatt zu der Zeitschrift Die Neueren Sprachen. IX. N. Finck, Zwei russische Märchen in phonetischer Schreibung.]

Heft 10. Ph. Rofsmann, Inwiefern unterrichten die französischen Neuphilologen unter günstigeren Bedingungen als die deutschen?; Aage Mörch, La Durée des voyelles françaises. — Berichte (Referat über Försters Vortrag: Dialektisches im heutigen Schriftfranzösisch, gehalten im Neusprachlichen Verein zu Köln, durch Haack: W. Scheffler, Methodisches und Neuphilologisches vom VII allgemeinen Lehrertag zu Stockholm; G. Wendt, England im Jahre 1895.) — Besprechungen (Rehrmann, Französische Schulgrammatik nebst grammatischen Übungen für die Oberstufe höherer Lehranstalten. Berlin 1895. Bietet weder nach Anlage noch Ausführung etwas besonders Neues oder Hervorragendes. Gundlach; Oster, Cours supérieur de grammaire française. Dresden 1895. Unwissenschaftlich und überflüssig. Gundlach; G. Erzgräber, Elemente der historischen Laut- und Formenlehre des Französischen. Berlin 1895. Angehenden Neuphilologen zum fleifsigen Studium bestens empfohlen, für die Schule aber ungeeignet Gundlach; G. Weitzenböck, Lehrbuch der französischen Sprache. I. Wien 1893. II. Wien 1895. Verdient alle Beachtung und weite Verbreitung. Gundlach; A. Rudershausen, Pretiöse Charaktere und Wendungen in Corneilles Tragödien. Mainz 1894. Wird sich auch in der Schule mit grofsem Nutzen verwerten lassen. Glöde; Coppée, Ausgewählte Novellen. Herausgegeben von G. Franz. Leipzig 1895. Guter Lektürestoff mit sachgemäfsen und zweckentsprechenden Anmerkungen. Bernard). — Vermischtes.

Litteraturblatt für germanische und romanische Philologie 1896.

N. 4 P. Eickhoff, Der Ursprung des romanisch-germanischen Elf- und Zehnsilblers (der fünffüfsigen Jamben) aus dem von Horaz Od. 1—3 eingeführten Worttonbau des Sapphischen Verses. Wandsbeck 1895. (Die Schlüsse auf den Ursprung des romanischen Verses entbehren jeder Basis Becker); Ph. Simon, Jacques d'Amiens. Berlin 1895. (Im ganzen gewissenhafte und überzeugende Arbeit. Wallensköld); E. Faguet, Voltaire. Paris 1895. (Eine sehr hübsch geschriebene Monographie, die aber weder etwas Neues bringt, noch auch unparteiisch ist. Mahrenholtz); N. Friedmann, Vergleich und Metapher in Voltaires Dramen. Marburg 1895. (Beruht auf fleifsigen Studien und kommt in der Hauptsache zu annehmbaren und begründeten Ergebnissen. Mahrenholtz).

Zeitschrift für französische Sprache und Litteratur.

XVIII, Heft 1. K. Wehrmann, Über die Technik Zolas; G. Krause, Zur Mundart des Départements Oise (mit Karte). — Heft 3. E. Stengel, Der Strophenausgang in den älteren französischen Balladen; G. Körting, Das lateinische Passivum und der Passiv-Ausdruck im Französischen; Ch. Doutrepont, La Fontaine naturaliste; L. Betz, Kritische Betrachtungen über Wesen, Aufgabe und Bedeutung der vergleichenden Litteraturgeschichte.

Romania.

Fasc. 97, F. Lot, Études sur la provenance du cycle arthurien (Fin); Cais de Pierlas, Chronique niçoise de Jean Badat (1516—1567); A. Thomas, Étymologies françaises; P. Meyer, Fragments d'une paraphrase provençale du Pseudo-Caton; A. Morel-Fatio, Les deux *Omero* castillans; O. Densusianu, Roum. abur «vapeur»; A. Thomas, La date de la mort de Nicolas de Clamanges. — Comptes-rendus.

Pädagogisches Archiv.

38, 3. E. Pitschel, Die neue Methode im neusprachlichen Unterricht.

Süddeutsche Blätter.

4, 4. K. Erbe, Die vergleichende Wortkunde im französischen und griechischen Unterricht; Schauffler, Die Sage vom Schwanenritter.

Neue Jahrbücher für Philologie und Pädagogik.

151/152. G. Budde, Besprechung von Münch, Methodik des französischen Unterrichts.

Nuova Antologia.

61, 3. E. Montecorboli, Allessandro Dumas Figlio.

Gymnasium.

XIV, 1. Didaktik und Methodik des Französischen, von W. Münch und Didaktik und Methodik des Englischen von F. Glaunich. München 1895. (Beide Schriften sind vortrefflich und anregend. Hase); — N. 3. Kron, Zum französischen Anschauungsunterricht auf dem Gymnasium. — N. 5. Textausgabe französischer und englischer Schriftsteller für den Schulgebrauch. Dresden, Kühtmanns Verlag. B. 16. Sarcey, Siège de Paris, ed. Hengesbach. Die Anmerkungen sind zum grofsen Teil überflüssig; N. 18. Vie d'Oberlin, herausgegeben von H. Bretschneider. Unsere Jugend verlangt kräftigere Kost; N. 19. Thierry, Histoire d'Attilla, ed. Hällingk. Sehr brauchbar; N. 21. Thiers, Expédition de Bonaparte en Egypte, ed. Leitritz. Empfehlenswert (sämtlich besprochen von Franke). — N. 8. Taine, Napoléon Bonaparte, ed. Hartmann. Leipzig 1895. (Für Lehrer, die mit ihren Primanern Geschichtskritik treiben wollen, sehr geeignet, der Kommentar ist sorgfältig und zuverlässig. Sarrazin); Arcambeau und Köhler, Französisches Lesebuch für die mittleren Klassen höherer Lehranstalten. Leipzig 1895 Empfehlende Anzeige durch Sarrazin).

Revue de l'Enseignement des Langues Vivantes.*)

XII, N. 1. E. Grucker, La Dramaturgie de Lessing: Voltaire et son théâtre: G. de la Quesnerie, Vocabulaire anglais: Elements germaniques — Formation des substantifs; A travers les Revues; Bibliographie. — N. 2. E. Grucker, La Dramaturgie de Lessing: Voltaire et son théâtre (Suite); G. de la Quesnerie, Vocabulaire anglais: Elements germaniques (Suite); Les Thèses; Varia; Bibliographie: A travers les Revues. — N. 3. E. Grucker, La Dramaturgie de Lessing: Voltaire et son théâtre (Fin.); G. de la Quesnerie, Vocabulaire anglais: Eléments germaniques (Suite); The Ending—ster: XXX; A travers les Revues; Bibliographie. — N 4. A. Wolfram, La France dans l'Enseignement des Langues Vivantes: Quelques jugements étrangers; E. Hallberg, La Poésie lyrique contemporaine en Allemagne: Philosophie et Religion (Suite); G. de la Quesnerie, Vocabulaire anglais (Suite); Bibliographie. — N. 5. E. Hallberg, La Poésie lyrique contemporaine en Allemagne: Philosophie et Religion (Suite); G. de la Quesnerie, Vocabulaire anglais (Suite); Varia; Nécrologie; A travers les Revues; Bibliographie. — N. 6. C. Stryienski, Un Poète d'autrefois: John Gower; Lyrisches Intermezzo de Henri Heine, traduit par Tavardet; A travers les Revues; Bibliographie. — N. 7,8. G. de la Quesnerie, Vocabulaire anglais (Suite); The Brook de Tenoyson: texte, traduction et notes par A. Beljame; Lyrisches Intermezzo de Henri Heine, traduit par Tavardet; Congrès international des langues romanes à Bordeaux: Vœux émis. — N. 9. G. de la Quesnerie, Vocabulaire anglais (Suite); S. Simon, Sur la métrique des Anglais et des Allemands; Th. Joran, Schiller historien; G. Friteau, Notes sur l'anglais moderne; A. Wolfram, Chronique: A Toulouse et à Leipzig; Bibliographie. — N. 10. G. de la Quesnerie, Vocabulaire anglais (Suite); Th. Joran, Schiller historien (Fin.); R. de Goëy, De la traduction dans ses rapports avec la critique littéraire; Lyrisches Intermezzo de H. Heine, traduit par Tavardet; G. Friteau, Notes sur l'anglais moderne (Suite); Varia; Bibliographie. — N. 11. Revue rétrospective; Les Langues vivantes à l'Étranger; A. Quentin, Chronique pédagogique anglaise; A. Wolfromm, Le Congrès de Cologne; Les Thèses; R. de Goëy. De la Traduction dans ses rapports avec la critique littéraire (Fin); S. Simon, Sur la métrique des Anglais et des Allemands; L. Hirsch, A propos d'accent et de racine; G. Friteau, Notes sur l'anglais moderne. — N. 12 G. Friteau, Les Archives de l'Enseignemeut des Langues vivantes (1796—1896); Revue rétrospective; A. Wolfromm, Choses d'Allemagne; Th. Joran, Questions de Pédagogie: Du rôle des domestiques dans l'Enseignement d'une langue vivante; G. de la Quesnerie, Vocabulaire anglais (Suite); Tavardet, Traduction de Lyrisches Intermezzo de Henri Heine; G. Friteau, Notes sur l'anglais moderne; Bibliographie.

Revue des deux Mondes 1896.

15 mars. P. Mérimée, Une Correspondance inédite. II.; A. Fouillée, Le Mouvement idéaliste en France; Mme H. Ward, Bessie. I; G. Duruy, Le Régime directorial d'après des documents inédits; A. Theuriet, Cœurs meurtris (Fin); Rouire, Les Italiens dans l'Erythrée; J. Cruppi, La Cour d'assises de la Seine. III. Le Président des assises — Le Duel oratoire; R. Doumic, Revue littéraire; C. Bellaigue, Revue musicale. — 15 avril. Comte d'Haussonville, La Duchesse de Bourgogne et l'Alliance savoyarde sous Louis XIV. I. Préliminaires et négociation du mariage; P. Margueritte, L'Essor. II.; A. Leroy-Beaulieu, Le Règne de l'argent. VI. La Finance, la haute Banque. le Cosmopolitisme financier; P. Mérimée, Une Correspondance inédite (Fin); De Villebois-Mareuil, La Légion étrangère; H. Blerzx. L'Administration des Postes et télégraphes, ses attributions nouvelles; R. Doumic, Revue littéraire; C. Bellaigue, Revue musicale.

La Semaine littéraire 1896.

N. 115. Henry Bordeaux, Causerie littéraire: Les Jeunes; J. Peter, Printemps montagnard; Gilles, La Vengeance de Sylva; E. Yung, L'Expression du visage; Chanteclair, Echos de partout. — N. 116 Th. Droz, La Femme dans le théâtre français contemporain; H. Villinger, La Sainte, nouvelle; A.-M. Gladès, Poor Ophélia; A. Bonnard, Revue politique: En Italie; Chanteclair, Echos de partout. — N. 117. G. Vallette, Causerie littéraire: Gustave Freytag; V. Rossel, Le Pardon, nouvelle; Ch. Gide, A quoi servent les mines d'or?; Th. Droz, Le Femme dans le théâtre français contemporain (Suite); J. Copponex, Les Bacs, vers; Chanteclair, Echos de partout. — N. 118. E. Rod, Causerie littéraire: Chemin fleuri; J. Blaize, L'Opération; L. Duchosal, Lied à la rose, vers; Th. Droz, La Femme dans le théâtre français contemporain (Fin.); A. Bonnard, Revue politique: L'impôt sur le revenu; Chanteclair, Revue politique. — N. 119. A. Guilland, Causerie littéraire: Les Romans d'un journaliste, Théodore Fontane; L. Avennier, Denizette et Louisette. nouvelle; H. Jacottet, L'Expédition Nansen; E. Yung, Chronique scientifique: Un nouveau gaz d'éclairage, l'acétylène; Chanteclair, Echos de partout. — N. 120. E. Rod, Croquis du pays basque; N. Roger, La Ferrière, nouvelle; Chatelain, En chasse; A. Bonnard, Revue politique; Chanteclair, Echos de partout. — N. 121. G. Frommel, Les Conférences de M. Aug. Sabatier; P. Seippel, Nuwara Elliya; A. Gladès, Coup de foudre; J. Kaiser, Larmes — Cavalier noir, vers; G. Renard, Le dernier livre de M. Theuriet; Chanteclair, Echos de partout. — N. 122. Ph. Godet, Causerie littéraire: Hommes d'autrefois; P. Seippel, Nuwara Elliya, la vie coloniale; L. Guéry, Américaine, nouvelle; Chanteclair, chos de partout. — N. 123. H. Bordeaux, Causerie littéraire: Une idylle cérébrale; Ph. Monnier, La Servante; E. Rod, L'Innocente (Roman); A. Ribaux, Deuil, vers; Chanteclair, Echos de partout.

*) Wir machen auf diese von A. Wolfromm, Professor am Saint-Louis-Gymnasium zu Paris, herausgegebene und vortrefflich geleitete Zeitschrift aufmerksam. Abgesehen von belehrenden Artikeln enthält sie eine auch jeden deutschen Schulmann interessierende Übersicht über pädagogische Vorgänge, Personalien und Examina in Frankreich. Man wird daraus sehen, wie angelegentlich die Franzosen die neueren Sprachen, besonders das Deutsche, treiben und was für gründliche Kenntnisse jetzt von ihnen verlangt werden. Wir begrüfsen die Zeitschrift als ein Band des Friedens zwischen zwei grofsen Nationen.

Neue Erscheinungen.

I. Philologie und Pädagogik.

Ackerknecht, J., Methodische Anleitung zur französischen Aussprache, zunächst für süddeutsche Schulen. Stuttgart, Metzler. Schülerausgabe M. 0,35, Lehrerausgabe M. 1,50.

Ausgewählte Erzählungen aus: Voyage en France par deux sœurs par Cl. Jurauville et P. Berger. Für den Schulgebrauch bearbeitet von C. Klöpper. Leipzig, Renger. M. 0,70.

Bätgen, L., Der französische Unterricht (aus „Reins encyklopädischem Handbuch der Pädagogik). Langensalza, Beyer. M. 0,80.

Bahrs, H., Deutsche Übungsstücke zum Übersetzen ins Französische für die oberen Klassen von Realgymnasien und Oberrealschulen. (Im Anschlufs an Striens Lehrbücher.) Halle, Strien. M. 1,80.

Baumgartner, A., Grammaire française. Französische Grammatik für Mittelschulen. Zürich, Füfsli. M. 1,25.

Baumgartner, A., und A. Zuberbühler, Neues Lehrbuch der französischen Sprache. 2 Teile. Zürich, Füfsli. à M. 1.25.

Beck, F., Französische Grammatik für humanistische Gymnasien, mit besonderer Berücksichtigung des Lateinischen. München, Piloty & Löhle. M. 2,50

— —, Übungs- und Lesebuch zur französischen Grammatik für humanistische Gymnasien. I. ebenda. M. 1,50.

— —, Französisches Vokabular für Gymnasien. ebenda. M. 1,20.

Böddeker, K., Die wichtigsten Erscheinungen der französischen Grammatik. Ein Repetitorium für die Oberklassen höherer Lehranstalten jeder Art. Mit Beispielen zur Anschauung und Belagstellen. Leipzig, Renger. M. 2.

Coppée, Fr., Oeuvres (Prosa- und poetische Erzählungen, sowie Dramatisches). Zum Schulgebrauch herausgegeben von K. Sachs. Berlin, Gärtner. M. 1,20.

Daudet, A., Le Petit chose. Erklärt von J. Aymeric. Leipzig, Renger. M. 1,30.

Deux petites Nouvelles: Le grand Saint-Bernard — Le Voyage des trois mouches. aus: Bons cœurs et braves gens par Maxime Du Camp. Le Spitzberg, aus: Voyage d'une femme au Spitzberg par L. d'Aunet. Für den Schulgebrauch herausgegeben von C. Klöpper. Leipzig, Renger. M. 0,80.

Dippe, O., Die fränkischen Trojanersagen, ihr Ursprung und ihr Einflufs auf die Poesie und die Geschichtsschreibung im Mittelalter. Programm Wandsbeck. Leipzig, Fock. M. 1.

Gréville, H., Perdue. Im Auszuge herausgegeben von M. v. Metzsch. Leipzig, Gerhard. I. Text. M. 1,30. II. Anmerkungen und Wörterbuch. M. 0,25.

Hahn, Th., und E. Roos, Französischer Sprech-, Schreib- und Leseunterricht für Mädchenschulen. 3. Stufe, bearbeitet von Th. Hahn. Halle, Gesenius. M. 1,80.

Henze, W., Über die bevorstehende Reform der französischen Orthographie durch die Académie française. Programm. Berlin, Gärtner. M. 1.

Hosch, S., Französische Flickwörter. Ein Beitrag zur französischen Lexikographie. 2. Teil. Programm. Berlin, Gärtner. M. 1.

Johannesson, F., Zur Lehre vom französischen Reim, Erster Teil. Programm des Andreas-Realgymnasiums zu Berlin.

Kron, R., Zur Verwertung der bildlichen Anschauung im neusprachlichen Unterricht. Leipzig, Fock. M. 1.

Lettres françaises. Nach Privatbriefen und verschiedenen Sammlungen und Ausgaben für den Schulgebrauch herausgegeben von Th. Engwer. Berlin, Gärtner. M. 1,40.

Methode Schliemann zur Erlernung der französischen Sprache. Bearbeitet von O. Badke auf Grund einer Originalnovelle v. H. Wachenhusen und mit Beiträgen über Land und Leute Frankreichs v. P. v. Melingo. (In 20 Heften.) Heft 1—8. Leipzig, Spindler. à M. 1.

Meurer, K., Sachlich geordnetes französisches Vokabularium mit Phraseologie und Sprechübungen über Vorkommnisse des täglichen Lebens. Anleitung zum Französisch Sprechen. Berlin, Herbig. M. 1,50.

Molière, Les Femmes savantes. Erklärt von W. Mangold. Leipzig, Renger. M. 1,20.

Perle, Fr., Das stilistische Deutlichkeitsmoment im Französischen beim Ausdruck der Vorstellung. Programm der Oberrealschule zu Halberstadt.

Péronne, J., Über den neusprachlichen Unterricht. Beobachtungen und Erfahrungen. Programm. Berlin, Gärtner. M. 1.

Plattner, Ph., und J. Heaumier, Lectures choisies. Sujets faciles à reproduire, récits, esquisses, nouvelles, traits historiques, analyses et tableaux littéraires, causeries scientifiques. Avec annotation allemande. 1—3 cours. 1. livraison. Karlsruhe, Bielefeld. à M. 0,50.

Ricken, W., Kleines französisches Lesebuch nebst Gedichtsammlung. Mit einem Wörterverzeichnis und einer Auswahl einfacher zusammenhängender Briefe versehen. Berlin, Gronau. M. 2,60.

— — Lexique de „La France, le pays et son peuple“. Berlin, Gronau. M. 2.

Rollin, L., Neues Handbuch der französischen Konversationssprache. 2. Auflage. Leipzig, Tauchnitz. M. 2.

Schmid, P., Beiträge zur Erklärung von Corneille's Polyeucte. Programm der Fürsten- und Landesschule zu Grimma.

Seeger, H., Elemente der lateinischen Syntax mit systematischer Berücksichtigung des Französischen. Wismar, Hinstorff. M. 2,40.

Ségur, Ph. de, Napoléon à Moscou. Épisode de l'Histoire de Napoléon et de la grande armée. Herausgegeben von G. van Muyden u. L. Rudolph. Altenburg, Pierer. M. 0,50.

Stier, G., Lehrbuch der französischen Sprache für höhere Mädchenschulen. III. Unterrichtsstoff für die vierte Klasse. Leipzig, Brockhaus. M. 1,50

Ulrich, W., Übungsstücke zum Übersetzen aus dem Deutschen ins Französische behufs Einübung der unregelmäfsigen Verben. 2. Auflage. Leipzig, Neumann. M. 1.

Verhandlungen des 6. allgemeinen Neuphilologentages am 14.—17. Mai 1894 zu Karlsruhe. Herausgegeben vom Vorstande der Versammlung. Hannover, Meyer. M. 2.

Wagner, H., Repetitorium in Fragen und Antworten über die wichtigsten unregelmäfsigen Verba der französischen Sprache, nebst 100 gemischten Beispielen unter Hinzuziehung der Composita. Cannstadt. Hopf. M. 0,50.

Wilke, E., und Dénervaud, Anschauungsunterricht im Französischen mit Benutzung von Hölzels Bildern. 8 Hefte. Leipzig, Gerhard. à M. 0,30.

II. Belletristik, Geschichte, Geographie, Philosophie.

Bois, J., La Douleur d'aimer. Paris, Ollendorff. Frs. 3,50.

Bou-Saïd, Le commandant, Les Trois Divorces de Yamina. Avec préface de Jules Claretie. Paris, Melet. Frs. 3,50.

Brulat, P., Sous la fenêtre. Illustrations par C. Léandre et E. Couturier. Paris, Simonis Empis. Frs. 3,50.

Brunetière, F., Conférences de l'Odéon. Les Epoques du théâtre français (1636-1850). Nouvelle édition, revue et augmentée. Paris, Hachette. Frs. 3,50.

Clarens, J.-P., L'Eternelle douleur (poésies). Paris, Ollendorff. Frs. 4.

Contes (les) de l'hirondelle. (Neuchâtel) Paris, Grassart. Frs. 3.

Deschamps, F., Au Lys d'argent. Roman illustré de 43 grav. d'après Sauber. Paris, Hachette. Frs. 3,50.

Desessard-Lemoine, E., Lilliane ou la Petite chanteuse. Paris, Sauvaitre. Frs. 3,50.

Docquois, G., Bêtes et gens de lettres. Paris, Flammarion. Frs. 3,50.

Espiasse, P., Invincible amour. Paris, Charles-Lavauzelle. Frs. 3,50.

Ferrol, L., Brillant mariage? Étude mondaine. Paris, Perrin. Frs. 3,50.

Foley, Ch., Les Cornalines. Illustration de L. E. Fournier. Paris, Ollendorff. Frs. 2.
Gilbert, E., Le roman en France pendant le dixneuvième siècle. Paris, Plon. Frs. 3,50,
Gondinet, E., Théâtre complet. Tome V. Un Voyage d'agrément. Libres! Les Tapageurs. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.
Huguenin, O., Gens de cœur. Récits du foyer. (Neuchâtel) Paris, Grassart. Frs. 4.
Hulewicz, C., Paradoxal. Nouvelle édition. Paris, Sauvaître. Frs. 10.
Kaiser, I., Sorcière! Paris, Perrin. Frs. 3,50.
Kist, H., Chères pécheresses. Vingt femmes. Paris, Flammarion. Frs. 3,50.
Jarry, A, César Antéchrist. Paris, Edition du Mercure de France. Frs. 3.
Lano, P. de, L'Amour à Paris sous le second Empire. Avec des reproductions de photographies originales par Jean Delton. Paris, Simonis Empis. Fr. 3.50.
Lescot, Mme, Un Peu. beaucoup, passionnément. Roman illustré de 40 grav. par Tofani. Paris, Hachette. Frs. 3,50.
Lesueur, D., Poésies. Paris, Lemerre. Frs. 6.
Maillard, A., Le Fagot d'hiver (poésies). Paris, Sauvaître. Frs. 5.
Margueritte, P., Le jardin du passé., Paris, Chailley. Frs. 5.
Mellerio, A., La Vie intérieure. Le Crépuscule du siècle. Paris, Lemerre. Frs. 3.50.
Monteil, E., Études humaines. L'Amour sublime. Paris, Jouvet. Frs. 3.50.
Mourey, G., Les Brisants. Roman. Paris, Ollendorf. Frs. 3,50.
Ohnet, G., La Fille du député. Illustrations de René Lelong. Paris, Ollendorff. Frs. 2.
Perret, P., La Robe. Illustrations de Kauffmann. Paris, Ollendorff. Frs. 2.
Poésies de chevet. Ici-Bas. Au delà. Avec 6 portraits Paris, Fischbacher. Frs. 5.
Rambosson, Y., Le Verger doré (poésies). Paris. Édition du Mercure de France. Frs. 3,50.
Réveillère, Contre-amiral, A travers l'inconnaissable, (Autarchie). Paris, Fischbacher. Fr. 1.
Réveillère, Contre-amiral, Graines au vent (Autarchie). Paris, Fischbacher. Fr. 1
Ribaux, A., Nouveaux Contes pour tous. (Neuchâtel) Paris, Grassart. Frs. 3.50.
Robida, A., Le Vingtième siècle. La Vie électrique. Paris, Librairie illustrée. Frs. 3,50.
Robida, A., Le Vingtième siècle. Roman d'une Parisienne d'après-demain. Paris, Librairie illustrée. Frs. 3,50.
Rossel, V., Jours difficiles. Roman de mœurs suisses. (Genève) Paris, Fischbacher. Frs 3.
Rzewuski, St., Les Filles du Rhin. Paris. Ollendorff. Frs. 3,50.
Schulz, J., Les Fiançailles de Gabrielle. Paris. C. Lévy. Frs. 3,50.
Spinelli, A., Les Symphonies de la nuit. Paris. Sauvaître. Frs. 3,50.
Valley, A., Sur ma palette. Roses effeuillées (sonnets). Paris, Édition de l'Idée. 12, rue Lagrange. Frs. 3,50.
Verne, J., L'Ile à Hélice. 2e partie. Paris, Hetzel. Frs. 3.
Weiss, J.-J., Trois années de théâtre. 1883-1885. Les Théatres parisiens. Préface par le prince Georges Stirbey. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.
Xanrof, Chansons ironiques. Paroles et musique de Xanrof. Illustrations de P. Ballureau. Paris, Flammarion. Frs. 3,50.
Zola, E., Rome. Paris, Charpentier. Frs. 3.50.

Aumale, Duc d', Histoire des princes de Condé pendant les XVIe et XVIIe siècles. Tome VII (et dernier). Paris, C. Lévy. Frs. 7,50.
Bonnefont, G., Les Parisiennes chez elles. Mademoiselle Bartet. Paris, Flammarion. Frs. 3.50.
Guillaume, E., Notices et discours. (Charles Blanc. Paul Baudry, M. Jean Alaux, Antoine Barye.) Paris. Librairies-imprimeries réunies. Frs. 5.
Lafenestre, G., La Fontaine. Paris, Hachette. Frs. 2.
Lecanuet, Le R. P., Montalembert. Sa jeunesse (1810 bis 1836). Paris, Poussielgue. Frs. 5.
Lemaître, A., Musulmans et Chrétiens Notes sur la guerre de l'indépendance grecque. Paris, G. Martin. Frs. 3,50.
Mühlenbeck, E., Euloge Schneider. 1793. (Strasbourg) Paris, Bouillon. Frs. 15.
Noel, J. N. A., Souvenirs militaires d'un officier du premier empire (1795-1832). Paris, Berger-Levrault. Frs. 6.
Reinach, J., Démagogues et socialistes. Paris, Chailley. Frs. 3,50.
Tissot, E., Le Livre des reines. (La Reine Victoria. L'Impératrice Frédéric. L'Impératrice Elisabeth. La Reine Marguerite de Savoie). Paris, Perrin. Frs. 3,50.
Turquan, J., Souveraines et grandes dames. La Générale Bonaparte. Paris, Librairie illustrée. Frs. 3,50.
Verly, A., Souvenirs du second Empire. De Notre-Dame au Zululand. Préface de Macdonald, duc de Tarente. Paris, Ollendorff. Frs. 7,50.
Wuarin, L., Une Vue d'ensemble de la question sociale. Le Problème, la méthode. Paris, Larose. Frs. 3,50.

Abgeschlossen 1. Juni 1896.

Beiträge sind an den Herausgeber, Dr. Adolf Krefsner, Cassel, Bismarckstr. 2, zu senden. Die Herren Verfasser und Verleger werden ersucht, dafür sorgen zu wollen, dafs alle neuen, die französische Sprache und Litteratur betreffenden Werke gleich nach Erscheinen der Redaktion der Franco-Gallia zugesandt werden, da nur dann pünktliche Besprechung erfolgen kann.

Text unter verantwortlicher Redaktion von Dr. Adolf Krefsner in Cassel. Für den Inseratenteil verantwortlich der Verleger Julius Zwifsler in Wolfenbüttel. Gedruckt bei A. W. Zickfeldt in Osterwieck/Harz.

XIII. Jahrgang. № 9. September 1896.

FRANCO-GALLIA.

Kritisches Organ für französische Sprache und Litteratur.

Herausgegeben von

DR. ADOLF KRESSNER.

in Cassel.

Erscheint monatlich. Preis pro Semester M 4.

Inhalt.

Besprechungen und Anzeigen.

I. Philologie und Pädagogik.

Gaston Maugras, Philosophenzwist, Voltaire und J. J. Rousseau. Übersetzt von Otto Schmidt. Wien 1895, K. u. K. Hofbuchhandlung Wilhelm Frick. XIII u. 433 S.

Alles, was die Beziehungen zwischen Voltaire und Rousseau, zweier (um einen Goetheschen Ausdruck zu gebrauchen) geistiger Flügelmänner der Menschheit, aufzuhellen verspricht, darf sicher auf gröfsere Beachtung Anspruch erheben; so auch das vorliegende Buch, das neben vielem schon früher veröffentlichten, auch manches bis dahin ungedruckte Material erschliefst. Es ist besonders dankenswert, dafs der Leser durch Vorlegung und übersichtliche Ordnung der gesamten Akten in die Lage versetzt wird, sich bequem eine selbständige Meinung zu bilden. Allerdings widerfährt es dabei den Autor nicht selten, dafs er, indem er den Leser aus einem warm mitfühlenden Zuhörer zu einem prüfenden, leidenschaftslosen Richter machen will, seinen Prozefs verliert und er von einer gewissen Voreingenommenheit gegen Rousseau und einer zu milden Auffassung zu gunsten Voltaires nicht freigesprochen werden wird. Es kann selbstverständlich nicht unsere Aufgabe sein, hier der tieferdigen Durcharbeitung des weitschichtigen Stoffes im einzelnen nachzugehen; wir müssen aber so viel aus dessen Inhalte heranziehen,*) als dies zur Begründung unseres obigen Hauptnrteils nötig sein wird.

Voltaire und Rousseau waren so grundverschiedene Naturen, dafs man von ihnen (wie die feinsinnige Schwester Franz I. über desselben Verhältnis zu Karl V.) sagen könnte: Gott müfste den einen von ihnen nach des anderen Mafs neu machen, wenn sie sich miteinander hätten vertragen sollen! Rousseau ist eine jener nervös reizbaren, schon wegen ihres körperlichen Leidens glücksunfähigen Naturen, die, weil sie den für ihre unleidliche Individualität beanspruchten breiten Ellbogenraum nicht finden, täglich verbitterter und menschenfeindlicher werden, bis sie in jeder Freundlichkeit eine Heuchelei, in jedem guten Rate eine Falle, in jeder werkthätigen Hilfe eine Kette erblicken, mit der man sie zu fesseln sucht. Wenn nun schon diese Gemütsverstimmung für sie selbst zu einer stetig rinnenden Quelle von Peinigungen werden mufs, so mufs dieselbe auch immer mehr ihre ehrlichsten Freunde und wärmsten Gönner ihnen entfremden. Schwarze Melancholie schlägt ihre düsteren Fittige um ihr Haupt, ihr Herz hat einen Sprung erlitten, so dafs es nur mehr falsche Töne von sich

*) Das Maugrassche Werk ist allerdings bereits vor etwa 10 Jahren erschienen; da aber sehr vielen unserer Leser, so wie es uns selbst erging, dessen Existenz erst aus der Ankündigung dieser jüngst erschienenen Übersetzung bekannt geworden sein dürfte (auch das schöne Werk Mahrenholtzs über Rousseau nimmt von demselben keine Kenntnis!) so kann eine eingehende Besprechung desselben auch jetzt noch gerechtfertigt erscheinen.

geben kann, und sie sind mit einem Fehler des inneren Auges behaftet, ähnlich dem des kleinen Kay in dem bekannten Andersenschen Märchen, dem ein Splitter des geborstenen Teufelsspiegels ins Auge geflogen, so dafs er infolge dessen alles nur verzerrt sah. Wie bei allen in ihrer Lebensbahn Entgleisten wühlt in ihrem Herzen ein ewiger Neid gegen die, welche ein inneres Gleichgewicht erlangt haben. Sie gehören zu jenen traurigen Kreaturen, die Dante in die Hölle verwiesen hat, weil sie voll brennender Unrast während ihres Lebens selbst dann weinten, wann sie hätten lachen können. Wenn man auch weit entfernt von jener nihilistischen haltlosen Lebensauffassung ist, die mit dem bequemen „Alles verstehen heifst alles verzeihen!" jede Handlung entsühnt, mufs man bei der Beurteilung Rousseaus sich doch Goethes Ausspruch vor Augen halten, dafs man viele Persönlichkeiten in der Geschichte darum so ungerecht auffafst, weil man alle Menschen für gesund hält. Den besten Schlüssel zum Verständnisse Rousseaus giebt uns Malesherbes an die Hand, wenn er denselben charakterisiert als „ein Gemisch von Ehrlichkeit und Hochherzigkeit, von Trauer und manchmal von Verzweiflung, welches ihm sein Leben zur Qual macht, a b e r s e i n e W e r k e h a t e n t s t e h e n l a s s e n." Dazu kommt sein sich aus dem Gesagten leicht ergebender Hang zur Einsamkeit, von der er nicht wie andere die klärenden Wonnen, sondern nur die Bitternis erfahren, und der Mensch wäre erst zu finden, der sich durch unablässige tägliche Nadelstiche fromm und gemütlich auferbaute! Trotzdem kann man die Behauptung wagen, dafs ihm eine gewisse täppische Ehrlichkeit innewohnte, dafs ihm alle Heimtücke fremd, ja eine gewisse Güte der Grundzug seines Herzens war. Sicher erscheint, dafs er, mit dem sittlichen Mafsstab gemessen, Voltaire weit überragt und dafs, selbst wenn Rousseau allen seinen Freunden gegenüber sich ins Unrecht gesetzt hatte, er doch sicherlich Voltaire gegenüber im Rechte war. Wenn man Rousseau sein für ihn so verhängnisvolles Verhältnis zu Therese Levasseur und die Preisgebung seines Kindes an ein Findelhaus vorwirft, so vergesse man nicht, dafs Frankreich seit jeher die Centralstätte zur Auflösung der Familie gewesen ist. Wenn man ihn tadelt, dafs er seine äufsere Glaubenscocarde zweimal gewechselt, so bedenke man, dafs er dies nur im jugendlichen Leichtsinn und dem Zwange der Verhältnisse nachgebend gethan, und dafs er sich später in seinem Hafse gegen alle öffentlichen Lustbarkeiten als treuer Bekenner des Calvinismus erweist. Einen gewissen Fond echter Religiosität hat er nie ganz eingebüfst, wie dies ein klassischer Zeuge, David Hume, an ihm bezeugt und auszusetzen findet. Wie tief unter ihm steht vom moralischen Standpunkte Voltaire mit seiner incarnierten massiven Selbstsucht, in dessen Nähe wir überall den Pferdefufs des Mephisto wahrnehmen und den Schwefeldunst des Cynismus einatmen, in dessen Privatleben wir kaum einen Keimknoten von Wahrheitsliebe*) entdecken können und bei dem, wenn wir aus seinem Gesamtwirken die Bilanz ziehen, bei noch so wohlwollender Auffassung „uns ein starker Erdenrest in der Hand bleibt, von dem man mit den Engeln im zweiten Teile des „Faust" ausrufen mufs: Er ist nicht reinlich!" Wenn sich die Perfidie Voltaires aus den bei Maugras niedergelegten Dokumenten nicht immer haarscharf erweisen läfst, so mufs daran erinnert werden, dafs Voltaire seine Intriguen meist so fein gesponnen hatte, dafs sie nicht leicht ans Tageslicht kamen, während Rousseau sein Herz nur allzusehr nicht nur auf der Zunge, sondern auch in der Feder trug, und es wäre hier mehr als sonst verfehlt, zu behaupten, dafs das, was nicht in den Akten steht, nicht in der Welt existiere. Der vielleicht einzige beiden gemeinsame Charakterzug ist eine unbegrenzte Eitelkeit, die das verräterische Brandmal aller Schriftsteller ist, denen die Geltendmachung ihrer lieben Persönlichkeit als höchster Zweck gilt. Wenn aber Rousseau in seinen schriftstellerischen Fehden nur mafslos ist und eben dadurch uns meist das Corrective zur Richtigstellung seiner Übertreibungen selbst an die Hand giebt, so ist Voltaire, mag Rousseau noch so sehr „das Karnickel sein, das angefangen hat", von der Art des meuchlerischen Banditen, der seinem Gegner in den Rücken fällt.

Wir haben nun diese Gesamtauffassung, wie sie sich zum Teile auch aus den im Maugras'schen Buche aufgestapelten Correspondenzen ergiebt, besonders, wo sie zu Maugras in Widerspruch tritt, zu begründen. Der erste schwerere Anlafs zur Gegnerschaft zwischen Voltaire und Rousseau ergab sich schon 1758, wenn auch die förmliche Kriegserklärung erst 1760 erfolgte. Die beiden

*) „Ich schreibe ja nicht, um wahr zu sein, sondern um gelesen zu werden", soll er selbst seinen Freunden geäufsert haben (Maugras p. 213).

standen einander schon 1745 zum erstenmale gegenüber. 1758 aber erschien von Rousseau als Antwort auf den von Voltaire stark inspirierten Encyclopädieartikel d'Alemberts „Genf", der „Brief über die Schauspiele". Obzwar Rousseau von der über das Theater darin ausgesprochenen Acht und Aberacht einzelne Stücke Voltaires ausnimmt, empfand Voltaire die darin befindlichen Ausfälle dennoch als gegen seine Person gerichtete Streiche (die ihm übrigens selbst von den anderen Encyclopädisten sehr gegönnt wurden, und die jetzt Rousseau als den besten Verbündeten der Voltaire feindlichen Pastoren in Genf erscheinen liefsen). Und doch war diese Schrift und ihr Inhalt nur ein Teil der gesamten Rousseauschen Lebensanschauung, der er schon in seiner bekannten preisgekrönten Beantwortung der von der Akademie zu Dijon gestellten Frage (1750) und in seiner Schrift „über den Ursprung der Verschiedenheit und Ungleichheit" (1755) klaren Ausdruck verliehen hatte. Die beiden gipfeln ja in dem Gedanken, dafs alle Kultur und Kunst als Unnatur und schlecht anzusehen seien, und wie sollte der Mann, der selbst die Buchdruckerkunst wieder aus der Welt geschafft sehen wollte, und der sich erst mit Gründen überzeugen liefs, dafs die Gangart auf allen Vieren nicht die natürliche sei,*) ein Theaterschwärmer sein? Voltaire that also Unrecht, in diesem Falle seine Person in den Vordergrund zu stellen, wo Rousseau wahrscheinlich nur für die Sache eingetreten war, und Rousseaus Worte hatten hier ebensowenig eine persönlich feindliche Spitze, als wenn er schon 1750 (im 2. Teil seines „Discours sur les sciences et les arts") Voltaire apostrophierte: „Sage, berühmter Arouet, wie viele kräftige und männliche Schönheiten hast Du unserem falschen Zartgefühle aufgeopfert, und wie viel Grofses und Erhabenes hat Dich der Geist der Galanterie, der so fruchtbar im Kleinlichen ist, gekostet."**) Rousseau war allerdings nicht der Mann, um, wenn es galt, seine Überzeugung auszusprechen, auf Überempfindlichkeiten anderer allzuviel Rücksicht zu nehmen. — Gegen Rousseaus Abhandlung „über den Ursprung der Verschiedenheit" u. s. w. hatte Voltaire einen Brief gerichtet, und Rousseau hatte keinen Anstand genommen, die Erlaubnis zu dessen Veröffentlichung zu erteilen. — Wenn Rousseau, nachdem er seine „Ermitage" bei der Epinay verlassen hatte, zögerte, seinen Aufenthalt in seiner Vaterstadt Genf zu nehmen, weil (wie er in einem vertraulichen Schreiben äufsert) sich Voltaire in dessen Nähe angesiedelt hatte, und wenn er es vorzog, sich nach Montmorency zu begeben, so mufs der bei dieser Gelegenheit von Rousseau geäufserte Schmerz, dafs Voltaire die Sittenstrenge Genfs immer mehr lockere, selbst dann noch nicht erheuchelt sein, wenn man zugiebt, Rousseau habe Voltaires Nachbarschaft auch darum gemieden, weil er dessen Art kannte, keinen anderen Gott neben sich zu dulden. Die von Voltaire wiederholt an Rousseau gerichtete Einladung, bei ihm seinen Aufenthalt zu nehmen, kann diese Auffassung nicht wesentlich beirren. Wir übergehen den „Fall Necker", die Aufführung der „Philosophen" von Palissot und den „Fall Rampeneau" als für die Urteilsschöpfung in unserer Streitfrage nicht genug bedeutsam und wenden uns zu Voltaires Gedicht „Désastre de Lisbonne", das Rousseau mit dem mit ziemlich scharfen persönlichen Angriffen gegen Voltaire gespickten „Briefe über die Vorsehung" beantwortete. Auch hier irrt unseres Erachtens Maugras, wenn er meint, Rousseau habe den darin durchgeführten Kampf gegen den Pessimismus mehr aus persönlicher Gehässigkeit gegen Voltaire als aus Überzeugung aufgenommen. Als ob nicht trotz düsterer Erlebnisse und persönlichen Mifsgeschickes manche Menschen gewissermafsen über ihrem Schicksale stehend, in ihrem Innersten einen gewissen unausrottbaren Rest von angeborenem naiven Optimismus sich bewahren könnten! Als ob in dem Schiffbrüchigen grade aus Überschätzung fremden Glückes nicht die Vorstellung auftauchen könnte, dafs alle anderen in einen sicheren Port einlaufen und sich eines vollen Daseinsgenusses erfreuen! Die bei Maugras mitgeteilten Worte Rousseaus predigen es uns geradezu eindringlich, dafs derselbe eher von einem unbefriedigten Lebenshunger und von dem Glauben an die Möglichkeit eines wahren Lebensglückes als von Lebensüberdrufs erfüllt war. Rousseau hatte seinen Brief erst nach Befragung Tronchins Voltaire zukommen lassen, und dieser hatte sich (ganz anders wie Rousseau in einem ähnlichen

*) „Rousseau schien es thatsächlich für richtig zu halten, dafs das Gehen auf vier Füfsen die natürliche Gangart des Menschen sei. Diese Frage wurde zu der Zeit ausführlich erörtert; es erschienen einige Flugschriften über dieses merkwürdige Thema, eine davon vom Präsidenten Hénault. Die Einwendungen, welche gegen die Gangart auf vier Füfsen gemacht wurden, überzeugten endlich Jean-Jacques." (Maugras p. 29. A. 1.)

**) Maugras p. 11. A. 2.

oben erwähnten Falle) das boshafte Vergnügen gemacht, die Genehmigung zu dessen Veröffentlichung zu verweigern. Dafs er dennoch 1759 in einer französischen Zeitschrift des litterarischen Freibeuters Formey erschien, kann auch ohne Rousseaus Verschulden geschehen sein. Wenn Voltaire auch jetzt den Gleichgiltigen spielte, um vielleicht all den verhaltenen Groll gegen Rousseau an unvermuteter Stelle in einem vernichtenden Schlage zu entladen, so war doch sein „Candide" die indirekte Antwort auf diesen Brief. — Mit der „neuen Heloise" (1761) sagt sich Rousseau von den „Philosophen" los und wird ein Spiritualist. Trotzdem Voltaire auch diesem Buche gegenüber noch immer seinen Gleichmut zu bewahren sich den Anschein gab, so richtete er doch gegen dieses Werk nicht nur den scharfen „Brief gegen die neue Heloise", sondern auch eine vernichtende Romanze. 1761 erschien Rousseaus „Auszug des Planes vom ewigen Frieden vom Abbé von St. Pierre", Voltaire machte auch diese Schrift lächerlich. Zwei Monate nach dem „Gesellschaftsvertrag" (1761) erschien Rousseaus „Emile" (1762), zwei Werke, deren radikale Tendenzen seine Freunde für seine persönliche Sicherheit erzittern liefsen, so dafs sie ihn zu schleuniger Flucht aufforderten, eine überflüssige Vorsicht, da er rechtzeitig aus dem Wege gegangen war. Überall brannte ihm der Boden unter den Füfsen; er hat sich schleunigst nach Yverdun begeben und von dort nach Neuenburg in den Staat Friedrichs d. Gr., obzwar ihm letzterer recht widerwärtig war. Voltaire soll allerdings über die Verfolgung des wie ein Wild gehetzten Rousseau blutige Thränen geweint und ihm abermals auf Schlofs Tournay ein Asyl angeboten haben. Dies mag alles wahr sein; dennnoch scheint es uns nichts weniger als „zweifellos, dafs (diese Worte gehören Maugras an) der Patriarch die früheren Beschimpfungen vergafs und seinem Feinde wiederholt, aufrichtig und ohne Hintergedanken sein Haus anbot". Nein, ein Gesamtblick auf das Leben Voltaires giebt uns wahrlich keinen Anlafs, ihm eine solche Hochherzigkeit zuzumuten, und wir nehmen diesen seinen Ausverkauf von Edelsinn so wenig ernst, als wenn er, der Verfasser der „Pucelle", des „Candide" und der „Epître à Uranie" seine abfällige Meinung über den „Emil" mit den in demselben vorkommenden „verwegenen Anklagen gegen das Christentum, wie sie noch nie geschrieben worden sind" motiviert, oder wenn derselbe von einem wahrhaft julianischen Hasse gegen das Christentum erfüllte Voltaire die dreiste der Wahrheit ins Antlitz schlagende Behauptung wagt, in seinen Werken „sei nicht eine Zeile gegen diese Religion enthalten, doch stehen hundert darin, die zu ihren Gunsten sprechen".*) Diese Reden seinerseits verdienen ebensoviel Glauben, wie wenn er, dem für die Wahrheitsliebe jede sittliche Fährte abging, anderwärts sich den Ausspruch leistet: „Sie wissen, dafs ich immer das sage, was ich denke."**) Wenn Rousseau die Urheber der über ihn wegen des „Gesellschaftsvertrages" und des „Emil" in Genf und Bern verhängten Persecutionen in Choiseul und Voltaire suchte, worin ihm die öffentliche Meinung beistimmte, so hat auch in diesem Punkte uns Maugras nicht vom Gegenteile überzeugen können. Wenn es ihm auch diesmal mit seinen in dem Plaidoyer für Voltaire angeführten Gegengründen einen gewissen Eindruck hervorzurufen gelungen wäre, können wir ihm doch nimmermehr beipflichten, dafs „Voltaire einer solchen Handlung unfähig" gewesen sei. Wir sind vielmehr geneigt, im Hinblick auf Voltaires bei anderen Gelegenheiten erwiesene Maulwurfs- und Minierarbeit, wenn es galt seinen Gegnern den Boden abzugraben, diesmal Rousseau Recht zu geben, wenn er an Frau von Boufflers schreibt: „.... der Hanswurst Voltaire ... liefs in aller Stille und hinter dem Vorhange alle anderen Gliederpuppen aus Genf und Bern tanzen".***) Wenn man Voltaires Worten Glauben schenkte, hätte er ja Rousseau in dieser Angelegenheit nicht nur nicht angegriffen, sondern sogar „auf die Gefahr hin, in den Ruf eines schlechten Christen zu kommen, für ihn lebhaft Partei genommen"†); diese „rührende Erzählung" hält selbst Maugras „über-

*) „.... Dennoch finden Sie nur Schlechtes auf Erden. Und ich, ein Mann ohne Namen, arm, von einem unheilbaren Leiden gequält, stelle in meiner Zurückgezogenheit vergnügt Betrachtungen an und finde, dafs alles auf Erden gut eingeteilt ist. Was ist die Ursache dieses offenbaren Widerspruches? Die Erklärung dazu geben Sie selbst: Sie geniefsen, ich aber hoffe und die Hoffnung verschönert Alles". (Brief Rousseau's an Voltaire vom 18. August 1756. Maugras p. 37). Vergl. auch Rousseaus Worte an Meister bei Maugras p. 213.

*) Voltaire an den Buchdrucker Gabriel Cramer (1762 ungedruckt, bei Maugras p. 171).

**) Maugras p. 320 in einem Schreiben Voltaires.

***) 4. Juli 1762 (Maugras p. 165).

†) Brief Voltaires am 9. Jänner 1765 (Maugras p. 175).

trieben", uns aber erscheint sie als eine bodenlose Lüge und als beste Probe seiner Glaubwürdigkeit. Das ganze Intriguenspiel ist heute schwer zu entwirren, doch scheint es, dafs Voltaire thatsächlich die beiden genannten Werke Rousseaus dazu benützte, um nicht nur ihn, „den socinianischen Pfaffen", sondern auch die ihm ergebenen Pastoren Genfs bei den Behörden dieser Stadt schwer zu compromittieren, wogegen Rousseaus Freunde das sich über diesem entladende Gewitter auf das Haupt Voltaires abzulenken suchten. Da nun Rousseau die Pastoren seines neuen Aufenthaltsortes Motiers nicht minder fürchten mufste als die von Bern und Genf, und da er durch eine hervorragende Handlung seine Zugehörigkeit zum reformierten Glauben seiner Väter (den er schon 1754 wieder angenommen hatte) öffentlich bekunden wollte, richtete er, da die Zeit des Abendmahls herannahte, an den Pfarrer von Motiers, Moulton, einen ehrfurchtsvollen Brief,*) in dem er sich als überzeugten Anhänger des Calvinismus bekennt und um Zulassung zur Bekenntnisfeier bittet. Er genofs thatsächlich am folgenden Sonntage das Abendmahl, und Moulton stand nun ganz für ihn ein. Als aber die Genfer Pastoren, an ihrer Spitze Jakob Vernes, sich damit nicht begnügten und einen klaren Widerruf der im „Emil" enthaltenen Lehren verlangten, war er wohl eine Weile wie aufser sich, liefs sich aber dennoch durch das Drängen seiner Genfer Freunde, die seine endliche Rückkehr in diese Stadt um jeden Preis bewirken wollten, bestimmen, noch den „Brief an Beaumont" zu schreiben und seine tadellos christliche Gesinnung noch einmal zu beteuern. Da auch dies nicht zum erwünschten Ziele führte, schreibt Rousseau an seine Mitbürger in höchst verächtlichem Tone einen Absagebrief, verzichtet vor aller Welt auf sein Bürgerrecht**) und bringt dadurch in Genf einen nicht geringen Aufruhr hervor. Wie weit und ob Voltaire auch bei der Hervorrufung dieser Mifshelligkeiten seine Hand im Spiele hatte, ist schwer zu ermitteln, sicherlich aber war sein Verhalten nicht so über allen Zweifel erhaben, wie Maugras annehmen möchte.

Eine weitere Etappe in diesem häfslichen „Philosophenzwist" war das Erscheinen von Voltaires „Gesinnung des Bürgers" als Antwort auf Rousseaus besonders gegen Tronchin gerichtete „Briefe vom Berge". Dieses Pamphlet Voltaires enthielt die nichtswürdigsten Denunciationen gegen Rousseaus Privatleben und den abscheulichsten Klatsch. Es spricht dafür, dafs Rousseau seinen Gegner Voltaire noch immer für nicht schlecht genug hielt, da er nicht diesen, den thatsächlichen Verfasser, für den Autor dieser Schmutzschrift, „die statt mit Tinte mit Wasser des Phlegeton geschrieben schien," gehalten hat, sondern alle Schuld der Epinay zuschob (die allerdings den Stoff hierzu geliefert hatte), ja sogar diesbezüglich den Pastor Vernes verdächtigte und die Urheberschaft Voltaires geradezu für ausgeschlossen hielt! Der vielleicht widerwärtigste unter den abstofsenden Zügen Voltaires war, dafs er sich fast nie als Vater seiner geistigen Wechselbälge bekennen wollte und sogar unverschämt genug war, diese litterarische Contrebande anderen zu unterschieben. Wenn man diese Unehrlichkeit Voltaires damit entschuldigen wollte, dafs diese Unterdrückung des Autornamens bei der Publikation eines bedenklichen Werkes damals allgemein geübt wurde, so berührt uns Rousseaus Behaben desto sympathischer, das hiervon eine Ausnahme macht. Voltaires Meinung lautete: „Man darf nie etwas unter seinem Namen schreiben!" „Sie wissen," sagte er einmal zu Argental, „dafs ich es immer lächerlich gefunden habe, wenn man seinen Namen auf den Umschlag eines Werkes setzt; das ist nur für einen Hirtenbrief gut!" So hat er seine „Pucelle", seine „Tolérance", seine „Predigt der Fünfzig" und seine „Taschenausgabe" verleugnet. Was aber die Sache noch viel schlimmer erscheinen läfst, ist der Umstand, dafs derselbe Voltaire, der den Ausspruch gethan hat: „Wenn man ein gefährliches Werk einem andern zuschreibt, ist man ebenso schuldig, als wenn man seine Unterschrift fälscht!" kein Bedenken trug, den Verdacht auf andere hinzulenken, um ihn von sich abzuwälzen. Auch die Mystification Rousseaus durch Voltaire durch die Einladung, eine Gesetzgebung für Corsica anzufertigen, die Zusendung seiner eigenen „Predigt der Fünfzig" an eine Dame, die von Rousseau durch Voltaires Vermittlung eine religiöse Aufklärung erbat, waren Bubenstücke, die stark genug sind, Voltaire Rousseau gegenüber jeder schlechten Handlung für fähig zu erachten. So verlockend es wäre, auf diese Affairen näher einzugehen und besonders auch den Aufenthalt Rousseaus bei David Hume in England und den während

*) 24. Aug 1762 (Maugras p. 182).

**) Voltaire witzelte: „Rousseau meint, er sei Kaiser Karl V., der seine Krone niederlegt!" (Maugras p. 200.

dieser Zeit erschienenen „Brief an Doctor Allwissend“ von Voltaire näher zu beleuchten, müssen wir dieser Versuchung widerstehen, um nicht diese Besprechung über Gebühr auszudehnen. Wir hoffen schon so die Gesamtauffassung von Maugras ernstlich erschüttert und unsere im Beginn dieses Aufsatzes ausgesprochene Ansicht begründet zu haben.

Nikolsburg. JOSEF FRANK.

G. Delesalle, Dictionnaire Argot-Français et Français-Argot. Paris 1896, Ollendorff. XXIV. 426 S. 8°. Frs. 7,50

Schon mehrfach hat man sich bemüht, ein Argot-Wörterbuch zu schreiben, und die Arbeiten von A. Delvau (Dictionnaire de la Langue verte), L. Larchey (Dictionnaire de l'Argot parisien), L. Rigaud (Dictionnaire d'Argot moderne) werden stets denen, die von neuem an die schwierige Aufgabe gehen, die besten Dienste leisten. Delesalle hat, wie uns der Dichter Jean Richepin in der Vorrede mitteilt, sein Leben der Erforschung der ebenso wechelvollen als widerlichen, oft aber auch poetischen und drastischen Sprache gewidmet, und aufsergewöhnliche Belesenheit in der Argotlitteratur, eiserner Fleifs und philologischer Scharfsinn haben sich vereint, um ein möglichst vollständiges Bild der Gauner- und Arbeitersprache zu liefern, soweit dies bei dem proteusartig sich verwandelnden Charakter derselben möglich ist. Die Einleitung will eine Übersicht über das Argot seit Villon geben, macht aber einen sehr aphoristischen Eindruck, und der Tod scheint den Verfasser gehindert zu haben, die letzte Hand daran zu legen. Das Wörterbuch selbst zerfällt in zwei Teile, von denen der erste die Argotwörter als Stichwörter giebt und ihnen die Erklärung anschliefst, während der zweite die Ausdrücke der gebildeten Sprache mit ihrer Übersetzung in das Argot enthält. Dieser zweite Teil ist meines Wissens etwas ganz Neues, und er scheint auf den ersten Blick überflüssig; doch werden ihn französische Beamte, die mit Gaunern zu thun haben und sich in ihrer Sprache verständlich machen wollen, mit Nutzen gebrauchen. Den Ausländer wird besonders der erste Teil interessieren, denn jeder Leser der neusten Romane, besonders derjenigen der naturalistischen Schule, und der Pariser Witzblätter wird oft genug um klares Verständnis des Gelesenen verlegen sein und wird dann in Delesalle einen zuverlässigen Belehrer finden. Wir Deutschen haben freilich zu diesem Zwecke die vortrefflichen „Parisismen“ von Villatte, den merkwürdigerweise Delesalle nicht gekannt zu haben scheint; doch ist letzterer noch ausführlicher als jener. Übrigens behandelt Delesalle nicht nur das Argot, sondern berücksichtigt auch Wörter und Redensarten der Volks- und familiären Sprache, die drei Kategorieen von Vokabeln auf eine für den Leser sehr bequeme Weise unterscheidend. Das Werk verdient, angelegentlich empfohlen zu werden.

Cassel. A. KRESSNER.

Ch.-L. Livet, Lexique de la Langue de Molière comparée à celle des écrivains de son temps avec des commentaires de philologie historique et grammaticale. Ouvrage couronné par l'Académie française. Tome premier: A—C. Paris 1895, Imprimerie nationale (H. Welter). 532 S. Lex.-Form. Frs. 15. [Vollständig in 3—4 Bänden.]

Wir benutzen die Gelegenheit, um unsere Leser auf ein Werk von der gröfsten Bedeutung hinzuweisen, ein Werk, dessen kein Neuphilologe, kein Freund der Klassiker des Zeitalters Ludwig XIV. wird entraten können. Livet, durch verschiedene auf das 17. Jahrhundert bezügliche Publikationen bereits vorteilhaft bekannt, hat mit einem staunenerregenden Fleifse die Werke Molières durchforscht und bietet in seinem Lexique ein getreues Spiegelbild der von dem heutigen Sprachgebrauch so unendlich abweichenden Sprache des grofsen komischen Dichters. Aber nicht genug, dafs die einzelnen Stellen genau aufgeführt und dem heutigen Ausdruck entgegengehalten werden, der Verfasser erhellt auch noch dieselben durch Parallelstellen, die er den Schriftstellern des 17. Jahrhunderts entnommen hat. Man weifs wirklich nicht, was man mehr bewundern soll, den Bienenfleifs, der alle diese Artikel zusammengetragen hat, oder die scharfsinnige Gelehrsamkeit, die bei der Erklärung derselben entwickelt wird, oder die ungeheure Arbeitskraft, die eine solche Fülle von Material bewältigt hat. Weniger gefallen will uns, dafs die alphabetische Reihenfolge der Wörter durch grammatische Exkurse unterbrochen wird; alphabetisch eingereiht finden sich nämlich Absätze über das Adjectif, Adverbe, Article, die Syntax derselben bei Molière dar-

stellend. Wäre es nicht vorteilhafter und einheitlicher gewesen, dieselben zusammenfassend als Vorwort oder als Anhang zu geben? Es ist aus dem 1. Bande noch nicht zu ersehen, ob z. B. die unter dem Stichwort „Adverbes“ angeführten Beispiele des Gebrauches von *ne* noch einmal unter Artikel „ne“ wiederkehren werden; am natürlichsten wird jemand, der sich über den Gebrauch von *ne* unterrichten will, unter dem Artikel gleichen Namens nachschlagen und nicht gleich darauf verfallen, unter „Adverbes“ nachzusehen, wo er sich auch erst noch das Nötige aufsuchen mufs. — Möge das treffliche Werk bald vollständig in den Händen aller Molière-Freunde sein.

Cassel. A. Kressner.

W. Ricken, Kleines französisches Lesebuch nebst Gedichtsammlung. Berlin 1896, Gronau. 181 S. 8°.

Wem die umfangreichen Lesebücher über Frankreich und die Franzosen von Leitritz (Leipzig, Renger), Wolter (Berlin, Gärtner), Ricken (Berlin, Gronau) zu umfangreich erscheinen, wird mit Nutzen zu diesem kleinen französischen Lesebuch greifen, das einen vortrefflichen Einblick in französisches Leben gewährt und die Kenntnis der Schüler von Land und Leuten in angemessener Weise erweitert. Nach einigen entbehrlichen Narrations (zehn Nummern) folgen Biographieen bedeutender Franzosen, zumeist solcher, die sich durch Erfindungen und Entdeckungen ausgezeichnet haben, dann geschichtliche Bilder und Biographieen von Kriegsleuten und Staatsmännern, auch von V. Hugo, sowie Mitteilungen über Paris im Jahre 1870 (nach Sarcey). Hübsch gewählt ist der 3. Abschnitt, der, aufser einer geographischen Beschreibung Frankreichs und einem Aufsatz über die französische Sprache, eine den Knaben gewifs fesselnde Schilderung von Paris (nach E. Dupuis, dessen Werk Bretschneider kürzlich im Auszug veröffentlicht hat) bietet. Dieser letzte Abschnitt ist durch gut gewählte und gut wiedergegebene Bilder sowie durch einen Plan von Paris unterstützt, und darin möchte ich einen Vorzug des Buches anerkennen. Auch die beigefügte Gedichtsammlung ist gut ausgewählt, wenngleich La Fontaine viel stärker hätte betont werden können; der müfste in unseren Mittelschulen weit mehr traktiert werden, als es gewöhnlich geschieht. Dankenswert sind auch die beigefügten Briefe allgemeinen Inhalts, sowie das umfangreiche Vokabular, in welchem der Herausgeber Noten sachlichen Inhalts untergebracht hat. Wenn ich nun noch hinzufüge, dafs das Französisch der gebotenen Stücke mustergiltig ist, und dafs die Ausstattung, was Druck und Papier anbetrifft, allen Ansprüchen genügt, so dürfte sich ergeben, dafs das Rickensche Lesebuch zu den besten seiner Art gehört.

Cassel. A. Kressner.

II. Belletristik.

G. Trarieux, La Chanson du Prodigue. Paris 1892, Librairie de l'Art indépendant. Frs. 3,50.

J'aime la forme poétique de Gabriel Trarieux; il rompt avec la règle et ses vers ne sont point des lignes de longueur égale sévèrement alignées. Son recueil, la Chanson du prodigue, titre du premier poème du livre, est d'une teinte quelque peu pessimiste, mais on y trouve de la vie, on sent palpiter un cœur, on y plaint une âme déchirée.

Lisez: *Chose de la rue*, c'est de la poésie libre, sans rimes ni césure, mais lisez à haute voix, comme cela se dit bien!

Entre les hautes maisons grises, où la Vie frileuse se cache,
La danse lente, insaisissable et muette,
La danse lente des flocons blancs tourbillonne,
Oh! si muette, et si lente,
Au gré d'un souffle d'air, qui vient on ne sait d'où.

Des pas légers ont marqué sur la neige;
Les larges roues d'une charrette ont écrasé et sali la neige,
Très matin;
Mais sur la chaussée, maintenant,
Ne passe plus de Forme humaine,
Aucune.

Il fait bon dans le Salon rouge où le jour sombre s'assombrit,
Juste assez pour faire étinceler, en la cheminée profonde
La gaîté claire des tisons;
Il fait bon dans le Salon rouge
Où, voilant son teint de blonde d'un écran léger,
L'Enfant à la chevelure lourde, tout en noir vêtue,
Chauffe, à la gaîté claire des tisons,
La pointe aiguë de sa bottine fauve.

En face d'Elle, au bord du grand fauteuil de satin,
Un Monsieur jeune, — mince et jeune, —
A mi-voix, cause . . .

Et le paravent écarlate, derrière eux,
Silhouette dans le clair obscur la splendeur de ses oiseaux d'or.

Des pas légers ont marqué sur la neige, très matin,
Mais sur la chaussée ne passe plus aucune Forme...

Et, derrière les rideaux de la « Nursery»,
Les petits Enfants aux longues robes
Ecrasent leur nez rose aux vitres glauques,

Et s'émerveillent fort de voir la danse lente des flocons blancs
Tourbillonner,
Au gré d'un souffle d'air, qui vient on ne sait d'où.

«Comme c'est beau, la Neige,»
Disent-ils,
«La Neige qui tombe doucement!...
«Mais pourquoi ne voyons-nous pas d'oiseaux?
«Est-ce qu'ils sont tous en voyage,
«— Ou morts?...»
Disent les petits Enfants aux longues robes.
Et voici que le souffle d'air, au dehors, se ranime et vibre!
La danse lente des flocons devient une course folle,
Une mêlée aveugle et blanche, emportée loin,
— Comme les Jours moroses, vers l'Inconnu.
«C'est bien beau, la Neige!»
Disent, écrasant leur nez aux vitres glauques,
Les petits Enfants aux longues robes...
Et, dans l'ouragan large des flocons,
Passe une plainte immense
Entre les hautes maisons grises, où la Vie frileuse se cache,
Plainte immense des mansardes grelotteuses,
Et des arbres tordus par le vent..

...Maintenant, dans le salon rouge, le jour est sombre, tout à fait.
La gaîté claire des tisons, au fond de la cheminée, agonise...
Et les petits Enfants aux longues robes
Sont couchés dans leurs lits étroits...
De nouveau, la danse lente, insaisissable et muette,
La danse lente des flocons blancs tourbillonne,
— Oh! si muette, et si lente! —
Au gré d'un souffle d'air, qui vient on ne sait d'où.

H. Gréville, Jolie Propriété à vendre. Paris 1893, Plon, Nourrit et Cie. Frs. 3,50.

Voici un fort agréable roman de Mme Henri Gréville. J'estime que l'auteur a voulu nous donner encore une critique de cette éducation mondaine dont les couvents se font une spécialité et des rentes. Peut-être aurait-on pu aussi insister sur la folie de parents souvent peu fortunés, et qui, cependant, se saignent aux quatre membres pour que leurs filles reçoivent, dans la fréquentation continuelle de jeunes personnes haut titrées et bien rentées, cette éducation qui ne paraît pas devoir les disposer à accepter la vie sans protester, dans leur for intérieur, contre leur médiocre situation.

Il est évident que des pensionnats de demoiselles, — pensionnats appelés couvents seulement parce qu'ils sont dirigés par des sœurs, — dont la clientèle spéciale est formée des jeunes filles de la noblesse et de celles de la haute finance, ne peuvent pas, — est-ce un bien? — donner la même éducation que des pensionnats de jeunes filles de la petite bourgeoisie. Les premières sont habituées à un luxe relatif dont elles regrettent même d'être privées dans leur pseudo-couvent. Mais aussitôt qu'elles mettent le pied dehors, c'est pour monter dans une voiture armoriée, ou si elles n'ont pas d'armoiries, le luxe de la calèche, la tenue des cochers et domestiques, le port majestueux de l'attelage, tout cela les attend à la porte, les jours de sortie. Pendant les vacances, elles jouissent d'un bien-être complet, vont de châteaux en châteaux, assistent à toutes les fêtes, et racontent tout cela à la rentrée, en exagérant même le plaisir et les splendeurs.

Que doivent penser les jeunes filles sans titres, sans châteaux, sans fortune qui ont vu leurs mamans s'ingénier à joindre les deux bouts et s'efforçant de cacher par leur habileté ce terrible manque d'argent que les ménagères de la bourgeoisie ne connaissent que trop.

Ce n'est donc pas tant aux couvents que l'on doit la mauvaise éducation des jeunes filles qu'à la bourgeoisie qui s'obstine par genre à y placer celles-ci, mais bien aux parents vaniteux qui veulent mettre leurs enfants dans des établissements dont le genre ne leur convient nullement. Oh! en sortant de là elles baissent facilement les yeux, — dans ces maisons on apprend la dissimulation, mais elles en savent long et en ont entendu de raides.

L'héroïne du roman de Mme Henri Gréville a non seulement été au couvent, mais ayant perdu sa mère de très bonne heure, elle passait toutes ses vacances auprès d'une tante fort riche, pas trop jeune, mais ayant des goûts assez mondains. Celle-ci pensait laisser sa fortune à sa nièce, mais sur le tard elle épouse un homme plus jeune qu'elle, voilà la jeune fille privée de l'espoir d'une fortune. Bien plus, son père lui annonce, ce qu'elle avait ignoré jusque-là, que leurs revenus sont des plus modestes. Ils ne possèdent qu'une maison assez médiocre et quelques terres plantées de vignes qui font tous leurs revenus. La déception est grande pour Eveline; elle ne songe plus qu'à un mariage riche, ce qui amène des péripéties nombreuses et des ennuis de toutes sortes.

Bref, les rêves de la jeune fille ne se réalisent pas, et c'est peut-être un bien pour elle, car elle finit par s'apercevoir que la fortune n'est pas le bonheur; elle le trouve dans la médiocrité auprès d'un excellent mari.

L. Allard, Les Deux Portraits. Paris 1893, Lemerre. Frs. 3,50.

L'imagination de l'auteur se laisse aller au gré de sa fantaisie, tantôt écrivant d'exquises idylles comme celle qui donne son titre au volume; tantôt concevant de sombres drames aussi mouvementés et émouvants en quelques pages que les gros volumes d'un Montépin — mieux écrit, oh! beaucoup mieux écrit, — tantôt décrivant quelque impression de la divine nature, bois, plaine, rivière, etc.

«Fuyante est l'onde, — fuyante aux doigts qui veulent la saisir comme aux regards de nos yeux faits pour la fixité des choses, et qui ne trouvent aucun repos sur la surface changeante et moirée. Par quel singulier contraste, devant cette fluidité de l'eau toujours courante comme une destinée qui s'enfuit, la pensée s'arrête-t-elle dans une immobilité contemplative? Regardez le fleuve, regardez-le couler, lent ou rapide. Ses remous, ses frissons ridés sous un souffle de brise, ses murmures et ses clapotements, son étincellement de petites vagues au soleil, toutes ces parcelles de mouvement et de vie, toutes à la fois et par tous nos sens, s'emparent de notre être et l'enveloppent d'un réseau de sensations: c'est un filet d'argent aux mailles brillantes, à travers lesquelles se tamise la pensée qui se diffuse et s'éparpille comme une légère vapeur du matin pompée par un rayon de soleil.

«Entre les touffes de roseaux, une baie étroite marque l'entrée d'un joli coin d'ombre et de solitude. C'est à la pointe de l'ile, à la pointe d'aval, comme disent les mariniers. Le courant, rompu par l'ile et sur les deux flancs rejeté au large, vient mourir là, par un retour insensible et lent, dans une accalmie d'eau profonde et tranquille. Les nénuphars y étalent les plateaux de laque verte de leurs feuilles immobiles; leurs tiges, enracinées au limon des fonds vaseux, montent, minces et droites, jusqu'à la surface pour ouvrir, en fleurs étoilées, les quatre pétales de leurs gros boutons jaunes. La barque est légère; de l'élan de deux coups d'avirons, elle franchira cette fragile et flottante barrière de verdure, et les tiges flexibles se relèveront derrière elle sans garder la trace du sillage. De la même impulsion, et ses rames abandonnées, traînantes comme des ailes blessées, elle entrera en pleins roseaux avec un froissement soyeux qui s'éteindra à l'arrêt de sa course subitement ralentie Derrière cette forêt de roseaux, drus et serrés, on ne voit plus de la rivière toute voisine qu'un continuel miroitement. Sans le bruit de chaine et le halètement d'un remorqueur, on se croirait dans une hutte indienne laissant filtrer le regard à travers sa cloison de bambous. C'est une place charmante et recueillie pour ouvrir le livre marqué hier, comme signet, avec une feuille de saule; mais, sur les lignes, courent de claires ondulations et tremblent des ombres légères. Ombres et reflets, n'est-ce pas la mystérieuse vitalité de la nature qui s'écrit ainsi d'elle-même sur la page ouverte du livre? Elle prend la place des vers inconsciemment lus et dont le sens évaporé laisse avide l'harmonieuse sonorité du rythme. Dans un frémissement des feuilles, dans le frôlement d'une aile, on croit retrouver la rime envolée, et c'est une fauvette à tête noire qui se balance avec un chant moqueur à la pointe d'un roseau. Le livre fermé, les yeux aussi se ferment; mais on sent encore, en lumineuses caresses sur le visage, la réverbération du soleil sur les eaux.

«C'est l'heure chaude d'une après-midi de juin ou de juillet. De la surface de la rivière monte une invisible chaleur. Les bords paraissent plus lointains et perdent leur fixité de contours à travers le tremblement incolore des couches vibrantes de l'atmosphère. Le ciel, dans une intensité de lumière à blanc, est d'une profondeur plus limitée, à peine teinte d'un bleu mourant, bleu si pâle qu'il se fond et s'efface au miroir de l'eau sans y refléter l'image d'un autre ciel. Bruits et mouvements, tout s'est apaisé dans une accalmie de sieste, de silence et d'immobilité. Quelques joncs seulement, courbés par le courant, plongent jusqu'à la pointe aiguë de leur tige et se redressent au soleil, fines lames étincelantes et mouillées.

«Les hauts peupliers, en ligne sur l'un des bords, ont allongé les ombres de leurs cimes; elles marquent l'heure du crépuscule en atteignant la rive opposée. Des souffles incertains et courts passent sur l'eau. Le soleil, déjà caché, ronge de ses derniers feux la crête dentelée des collines. Dans un coude de la

rivière, qui s'arrondit en forme de golfe, se noient toutes les rougeurs du couchant. Un bateau passe et son étrave taille, dans cette pourpre, une large coupure. Est-il encore quelque naïade? Est-ce son flanc qui saigne sous l'hélice brutale pour que se teignent ainsi les eaux troublées du sillage?

«Le versant des coteaux brusquement s'est assombri. Une nuit légère, transparente et violacée, monte de leur base vers les sommets, effaçant une à une les dernières taches de lumière restées à mi-côte sur l'escarpement fauve d'un rocher ou dans la chevelure d'un bouleau. Cette crue de l'ombre terrestre, lentement envahissante, hésite au bord du ciel où flotte encore, dans une large splendeur chaude et dorée, le souvenir du soleil disparu. Aux orients d'horizons plus lointains, il porte des aurores nouvelles à mesure qu'il s'éloigne du crépuscule de nos nuits.

«L'eau vers elle attire toute clarté errante encore dans l'atmosphère. Les dernières lueurs glissent sous l'écran des nuages et plaquent sur la sombre transparence un reflet d'argent bruni. Un coin de rivière à travers les branches apparaît alors comme le bouclier luisant dans l'herbe, qu'Armide ou Bradamante aurait posé près d'elle en s'arrêtant sous les saules pour la halte du soir. L'ombre est partout, dans le ciel et sur la terre. L'eau seule a gardé une dernière palpitation de jour, et dans cette clarté qui s'éteint vient se mirer la première étoile...»

Cela n'est-il pas d'une adorable poésie!

G. Gérin, Les Mariniers du Rhône. Paris 1894, Ollendorff. Frs. 3,50.

M. Gabriel Gérin, dans les Mariniers du Rhône, nous introduit au milieu d'une classe très intéressante de travailleurs. Non seulement, le roman qui sert de lien aux observations de l'écrivain est charmant, mais les tableaux s'y succèdent vigoureusement enlevés. On sent que l'auteur est plein de son sujet, qu'il aime et est charmé par le fleuve dont il a suivi bien des fois le cours, ce Rhône paisible et majestueux, qui après avoir serré tant d'îles entre ses bras dans ses furieuses amours, étreint maintenant la Camargue en une suprême étreinte.

«Et doucement il coulait, calmé, vieilli et comme orgueilleux d'être le seul fleuve d'Europe naissant et mourant sur le territoire des deux peuples libres, fier d'avoir été le «chemin des nations», d'avoir livré passage, par son étroite vallée, aux religions et aux civilisations montant à l'assaut de la barbarie, d'avoir porté les galères phéniciennes, grecques et sarrazines, Annibal et ses éléphants, César et ses légions, d'avoir été tant de fois témoin des luttes héroïques de nos pères défendant leur indépendance contre Rome conquérante.

«A mesure qu'il s'approche de la mer, il coule plus lentement, lui dont les flots rapides ont reflété les ruines qui «étendent une ombre chaque année plus courte» sur ses rives, mélancolique comme s'il avait conscience, lui aussi, de sa fin prochaine.

«Épandu en une nappe immense et transparente, il paraît ne plus couler, comme fatigué de sa longue course depuis les neiges éternelles, séjour des chamois et des aigles, entre les montagnes de sapins et de rhododendrons balayés par le Fœhn, jusques au pays des mirages et du sel, des taureaux et des chevaux sauvages, des flamands et des castors, des pins et des oliviers que secouent le mistral et le siroco.

«En vain des rivières, en vain des centaines de torrents, en vain des milliers de ruisseaux, se sont épuisés à apaiser sa soif. Il faut qu'il meure, lui aussi, le buveur insatiable, parce que tout ce qui a vécu, âme ou matière, doit mourir pour renaître.

Déjà à l'endroit où il perd son nom, des nuages blancs se forment au-dessus de la mer, à la fois tombe et berceau de tous les fleuves. Et poussés par une faible brise, ces nuages emportent dans leurs flancs un Rhône aérien émigrant vers le nord, qui va se condenser en neige sur les Alpes helvétiques, sur les cimes de la Furca, pour engendrer un autre Rhône rajeuni, suivant les lois immuables de l'éternel recommencement des choses.

«Ses flots mourants se réveillent, fouettés par la Méditerranée, qui bientôt recouvre leur sillon fauve du linceul bleu de ses vagues. Et le grand Rhône s'abîme dans le néant de la mer, sous l'infini du ciel.»

Voilà pour le Rhône mourant; mais combien aussi il est terrible dans ses colères, ce fleuve indomptable auquel rien ne résiste.

«Le temps se maintenait humide et mou. Le vent du sud, poursuivant son œuvre néfaste, poussait sans trêve des nuées grises qui crevaient en pluies torrentielles sur les Cévennes, sur les monts du Vivarais et du Lyonnais, sur

les Vosges. Et là-bas, au-dessus des cimes helvétiques, il devenait le Fœhn qui fond les neiges sous ses souffles tièdes. Tous les glaciers figés par les premiers froids, recommençaient à couler et crachaient leurs boues liquides vers les vallées. Le Léman débordait. L'Ain s'enflait de tous les ruisseaux qui sinuent à travers les combes boisées du Jura. La Saône attirait à elle tous ceux qui pompent l'humidité des forêts vosgiennes. Les pentes abruptes du Vivarais et des Cévennes, dégarnies de végétation, laissaient choir par leurs gorges pierreuses des trombes que le Doubs, l'Eyrieux, l'Ardèche, amenaient au Rhône.

«Et le Rhône, où cette avalanche d'eau convergeait, bondissait comme un fou furieux par-dessus ses digues ou les crevait, noyait ses îles, envahissait les plaines basses, broyait tous les obstacles sur sa route, semait partout la terreur et la désolation.

«Une partie de la population avignonnaise, massée sur le rocher des Doms, contemplait le spectacle grandiose de l'inondation qui s'étalait à ses pieds.

«La ville surgissait comme un îlot de la vaste plaine transformée en lac, où les arbres, raccourcis par la hauteur des eaux, ressemblaient à des broussailles. Depuis les remparts jusqu'au bas des côteaux de Villeneuve, coulait un Rhône large de plus d'un kilomètre. La Barthelasse avait disparu. Des bouquets d'aubes, des lignes de peupliers, des rideaux de cyprès marquaient son emplacement. A travers des éclaircies, on distinguait des fermes isolées, aux façades mornes, qui auraient semblé désertes sans les cris d'animaux s'échappant de leurs toitures. Car leurs habitants avaient fait monter tout le bétail dans les greniers, sous les tuiles, au moyen des escaliers spéciaux que possède chaque exploitation rurale en prévision des inondations.

«Sur les deux rives, les portefaix inoccupés, les vagabonds, les loqueteux, toujours en quête d'aubaines, harponnaient des débris, des épaves charriés par le fleuve.

«Suivant la coutume, lorsque le Rhône déborde, on avait ouvert au public les grilles du pont de Saint-Benezet, qui ne possède plus que quatre arches. Des curieux entassés sur le tablier contemplaient le féerique spectacle des cascades qui coulaient par les tympans évidés du vieux monument. La chapelle du saint, transformée en fontaine gigantesque, crachait par ses trois ouvertures des cataractes. On eût dit un monstre marin lançant des jets par ses évents. Au pied des piles, des gouffres se creusaient, qui donnaient le vertige...»

«Des épaves innombrables plongeaient, tournoyaient, emportées par le courant. Parfois, elles s'accumulaient au même endroit, arrêtées par quelque obstacle, se chevauchaient, s'enchevêtraient. Puis, sous une oscillation plus forte, la débâcle se produisait. La masse disloquée s'effondrait avec des craquements sourds, et le sinistre défilé recommençait.»

Les deux tableaux, que nous venons d'extraire du livre de M. Gabriel Gérin, sont d'une belle opposition.

Strafsburg. JULES AYMARD.

III. Revue Théâtrale.

(Suite.)

Dans la pièce en trois actes, **Les Tenailles,** fort habilement, mais paradoxalement traitée par cet exquis écrivain *Paul Hervieu,* tout le monde a voulu voir seulement la question du divorce, sans s'apercevoir que le divorce n'est qu'un à-côté d'une question brûlante aujourd'hui, la question du lien conjugal.

Il est un fait brutal: par le mariage indissoluble, deux êtres sont rivés et obligés à vivre accolés, bien qu'ils soient souvent des ennemis... intimes, c'est le cas de le dire. Il faut s'être flanqué des gifles pour que la loi du divorce trouve son application. Mariés vous êtes, époux désassortis, mariés vous resterez tant que vous n'en serez pas arrivés au pugilat; vos témoins seront les gens à votre service, des valets, vos concierges: c'est drôle!

M. Paul Hervieu n'est point satisfait et la scène de la *Comédie-Française* est le forum où il vient discourir en faveur du divorce par consentement mutuel.

Une dame qu'ennuie fort son mari lui propose de se séparer légalement. Lui qui s'accommode fort bien de son accorte épouse et de sa dot rondelette s'en tient à ce qui est. La dame, furieuse, lui ferme son alcôve et l'ouvre très généreusement à un monsieur qui l'avait aimée avant son mariage. Mais voyez ce que les femmes sont pratiques: l'amant lui fait un enfant et la dame revient au mari pour lui faire endosser la paternité de l'être qui va venir. Tout va bien: le mari croit avoir remporté la victoire, il triomphe et... couche sur

les positions. La femme est bonne mère de famille et elle rit du bonhomme qui embrasse avec amour sa progéniture par procuration. Quant à l'amant, il est mort. Tout va de mieux en mieux. Mais voilà que le mari prétend diriger l'éducation de son pseudo-fils, il veut le mettre au collège. Or, la dame trouvant que l'enfant est faible de tempérament pour subir l'internat, monsieur invoque son droit de père: ah! il est bien tombé!... Mais vous avez été trompé, mon cher, l'enfant n'est pas de vous! — Tête du monsieur. Pour le coup, il veut divorcer. — Vous me prenez pour une autre: il fallait divorcer quand je vous en faisais la proposition. Maintenant, vous êtes père de par la loi et le fils d'un autre portera votre nom, quoi que vous en ayez.

Le mari honteux et confus
Jura...

Et voilà comment mari et femme sont pris l'un comme l'autre dans les féroces *tenailles*.

Eh bien! et puis après?... après? l'amour libre, je ne vois pas autre chose.

Seulement, n'en déplaise aux «divorciens», l'amour libre n'est point une solution. Nous avons malheureusement des exemples d'hier sous les yeux. Des gens mariés s'assassinent; des amants en font autant, c'est preuve qu'en amour on aime à se le prouver... jusqu'à la mort!

Ah! l'amour, c'est si gentil!

*
* *

Quand *M. Adolphe Thalasso* a écrit le titre de la pièce en trois actes que l'on vient de nous donner à l'*Odéon*, **La Vie,** il a pris ce titre après mûre réflexion. La vie, la vie de ménage, est à peu près telle qu'il nous la montre, c'est-à-dire pas trop belle. M. Thalasso a écrit ses trois actes en prose, parce que une telle vie est fort prosaïque.

Inutile de s'attarder aux détails. Georges Bréval a épousé Adrienne; Adrienne trompe Georges avec un associé de celui-ci, Maxime; — dans les *Tenailles* les choses se passent ainsi. — Georges s'absente, sa mère surprend les amants, chasse Maxime qui enlève la femme de Georges.

Au deuxième acte, la mère de Georges a réfléchi sur les conséquences de la fugue d'Adrienne. Elle se rend chez Maxime et le supplie de rendre sa maîtresse au foyer légitime. Malheureusement, à ce moment même, Georges, revenu, vient chez son associé et entend une partie de la conversation, il tombe frappé d'une congestion cérébrale.

Au troisième acte nous retrouvons Georges à peu près guéri, mais blessé au cœur. Sa mère cherche à lui faire croire qu'il n'a pas bien compris le sens des paroles qui lui ont causé une si forte émotion. Cependant, Georges étant un fort honnête garçon croit devoir une réparation à ceux que sa mère a, affirme-t-elle, accusés injustement, et il exige qu'elle leur demande pardon de ses soupçons. Celle-ci s'exécute, ce qui donne lieu à une fort belle scène, bien cruelle pour la pauvre femme, mais au moins son fils vivra... C'est la vie! Et voilà comment se justifie le titre de l'ouvrage.

*
* *

Victorien Sardou, ce grand prestidigitateur de la scène, nous donna une comédie d'intrigue qui ne manque pas de faits romanesques: **Marcelle,** pièce en quatre actes [Gymnase]. Sardou a le sens du théâtre, il connaît son public qui veut être ému, saisi, satisfait: aussi quel habileté à chauffer la curiosité, à mettre le spectateur en éveil, à le faire frémir au beau milieu de la pièce, à le contenter par le dénouement de l'intrigue! Ce n'est pas la vraie poésie — bien loin de là; ce n'est pas la solution d'un problème de philosophie ou de morale — beaucoup s'en faut; tout ce qu'il veut c'est de vous chatouiller cruellement, et quand il vous tient haletants, essoufflés, il vous donne une bonne tape sur la tête et vous voilà congédiés.

La vieille baronne Conturier a pris pour lectrice une Mlle Marcelle Aubert; le fils de la maison, Olivier, jeune homme naïf et chaud, devient amoureux de la séduisante personne. «Hélas, dit Marcelle à Olivier, vous m'aimez, je vous aime, et c'est pourquoi je vais partir.» La lectrice a donc un secret. Ce secret, les invités de la baronne jurent de le découvrir. Ce sont des espèces de pharisiens voyous et de parisiennes parlant argot, qui détestent la jeune fille parce qu'elle est belle et qu'elle est aimée. Leurs démarches sont couronnées de succès: une dépêche leur apprend que Marcelle Aubert s'appelle, en réalité, Marcelle de Tréville; que jadis, à Alger, elle a eu un amant nommé Villeras; que son frère, ayant surpris cet amant dans la chambre de sa sœur, a tiré sur lui des coups de revolver; qu'il a été acquitté sur le témoignage de Marcelle et de Villeras

lui-même; mais que Marcelle n'en est pas moins une fille perdue et une «héroïne de Cour d'assises.»

Sur ces entrefaites arrive Villeras; il veut «rendre l'honneur» à la jeune fille et vient lui demander sa main. Mais Marcelle repousse l'offre de Villeras, ce qui semble bien singulier, vu ses antécédents. C'est elle qui, avant de quitter le château, explique l'énigme à Olivier: elle n'a pas commis la faute dont on l'accuse; une nuit, elle était dans son lit au rez-de-chaussée; au premier étage, après une soirée d'orgie, Villeras était resté à jouer avec son frère; tout à coup, celui-ci, qui était ivre, s'écrie que Villeras a triché, il le bouscule, le poursuit dans l'escalier, décharge sur lui son revolver; comme elle ouvre sa porte, Villeras, couvert de sang, tombe à ses pieds; on accourt au bruit, et alors son frère, subitement dégrisé, raconte qu'il a tiré sur l'amant de sa sœur; ses yeux la suppliaient de ne pas le démentir, et par tendresse pour lui, elle s'était soumise à la honte, elle sacrifiait son honneur pour sauver son frère. Celui-ci mourut, peu après, dans l'Afrique centrale. Jamais elle n'a été la maîtresse de Villeras, mais elle ne peut pas le prouver, et c'est par là que le coquin croit la tenir. Il exista encore, il est vrai, une preuve de son innocence, c'était une lettre que son frère avait écrite à Villeras de sa prison; mais Villeras, furieux de se voir repoussé, a brûlé cette lettre sous les yeux de Marcelle. Comment, en l'absence de toute preuve matérielle, l'innocence de Marcelle pourra-t-elle être démontrée? Tel est le problème qui se pose ici. En voici la péripétie amenée par la vieille baronne. Il s'agit pour elle d'amener Villeras à lâcher quelque phrase qui implique l'aveu de la lettre; cela se fait pendant une partie de bésigue où, au cours de la conversation, elle lui affirme que la pensée de Marcelle était de l'épouser par reconnaissance, s'il lui avait rendu le papier. — «Je n'avais pas compris cela», dit étourdiment Villeras. – «La lettre existait donc?» dit Olivier, qui écoutait. Confusion du gredin. Marcelle est justifiée, Olivier l'épousera, et tout le monde est bien content.

Zeitschriftenschau.

Litteraturblatt für germanische und romanische Philologie. 1896.

N. 5. E. Wechsler, Über die verschiedenen Redaktionen des Robert von Borron zugeschriebenen Gral-Lancelotcyclus. Halle 1895. (Kurze und klare Untersuchung mit überzeugenden Schlüssen. Golther); E. Freymond, Beiträge zur Kenntnis der altfranzösischen Artusromane in Prosa. I. Berlin 1895. (Gewährt einen wichtigen Einblick in die wirkliche Gestalt der Romane und giebt manchmal wertvolle Notizen. Golther); J. J. Rousseau, Le Contrat social, édition comprenant avec le texte définitif les versions primitives de l'ouvrage, une introduction et des notes par E. Dreyfus-Brisac. Paris 1896. (Musterhafte Ausgabe, wertvoller Beitrag zur Kenntnis von Rousseau's Gedankenarbeit. Morf); R. Zenker, Die Gedichte des Folquet von Romans. Halle 1896. (Kritische Ausgabe mit Exkursen, zu denen Berichtigungen und Zusätze liefert Appel). — N. 6. K. Bartsch, Chrestomathie de l'ancien français 6e édition revue et corrigée par A. Horning. Leipzig 1895. (Die textkritischen Anmerkungen sind unzureichend; das Glossar wird mehrfach zu berichtigen sein. Mussafia); G. Maugras, Philosophenzwist. Voltaire und Rousseau, übersetzt von O. Schmidt. Wien 1895. (Für den Forscher von geringem Werte, die an sich tadellose Übersetzung war überflüssig. Mahrenholtz).

Revue des Langues romanes. 1896.

N. 3. J. Ulrich, La moart et paschiun da Noas Segner Jesu Christi. Texte haut-engadinois du XVIe siècle; G. Pélissier, Lettres inédites de François Bosquet, évêque de Lodève; M. Rivière, Le feye ébravajuet (Les brebis épouvantées); J. Buche, Lettres inédites de Jean de Boyssoné et de ses amis. III.

Revue de philologie française et provençale.

IX, 4. L. Clédat, Œuvres dramatiques d'Adam de la Halle; L. Vernier, Observations sur la phonétique du latin vulgaire (Suite); A. Roux, Glossaire du patois Gatinais.

Zeitschrift für französische Sprache und Litteratur.

XVIII, Heft 4. K. Bartsch, Chrestomathie de l'ancien français. 6e édition revue et corrigée par A. Horning. Leipzig 1895. (Diese sechste Auflage ist nichts als ein in Kleinigkeiten verbesserter Nachdruck der fünften; doch bedarf das Buch einer gründlichen Um- und Neubearbeitung. Stengel); Th. Fluri, Isembart et Gormont. Entwickelung der Sage und historische Grundlage. Zürich 1895 und R. Zenker, Das Epos von Isembard und Gormund. Sein Inhalt und seine historischen Grundlagen nebst einer metrischen Übersetzung des Brüsseler Fragments. Halle 1895. (Flori beschäftigt sich mit der Ordnung innerhalb der Überlieferung. Zenker mit Erklärung der Sage aus der Geschichte, so dafs sich beide Arbeiten ergänzen. Golther); A. Becker, Die altfranzösische Wilhelmsage und ihre Beziehung zu Wilhelm dem Heiligen. Halle 1896. (Tüchtige und klare Arbeit. Golther); Dyhrenfurth, Essays von Michel de Montaigne ins Deutsche übertragen. Breslau 1896. (Die Übersetzung ist nicht immer genau und flüfsig genug. Leitsmann); H. Dieterle, Henri Estiene. Beitrag zu seiner Würdigung als französischer Schriftsteller und Sprachforscher. Strafsburg 1895. (Giebt ein abgerundetes Vollbild des Mannes. Friesland); K. Fröhlich, J. Garniers Institutio Gallicae linguae (1558) und ihre Bearbeitung von Morlet (1593) mit Berücksichtigung gleichzeitiger Grammatiker. Eisenach 1895. (Die Arbeit ist Torso. Friesland); R. Peters, Paul Scarrons «Jodelet Duelliste» und seine spanischen Quellen. Erlangen 1893. (Nicht erschöpfend. Stiefel); A. Collignon, Diderot, sa vie, ses œuvres et sa correspondance. Paris 1895. (Angenehme Lektüre, ohne Neues zu bieten. Schnabel); Franqueville, Le premier siècle de l'Institut de France. Paris 1895. (Inhaltsangabe. Carel); B. de Courtenay, Versuch einer Theorie phonetischer Alternationen. Strafsburg 1895. (Schwer verständlich. Wagner); W. Vietor, Elemente der Phonetik des Deutschen, Englischen und Französischen. 3. Auflage. Leipzig 1894. (Ein Ehrenbuch deutscher Lautforschung. Beyer); G. Weitzenböck, Lehrbuch der französischen Sprache. 2 Teile. Wien 1893 u. 1895. (Eine selbständige, bis in die Einzelheiten wohldurchdachte Leistung, die sich neben den besten französischen Lehrmitteln der letzten Jahre

wohl sehen lassen kann. Mielck); W. Fleischhauer, Praktische französische Grammatik. Leipzig 1895 und Methodisches französisches Lese- und Übungsbuch. I. Leipzig 1895. (Verfasser verfällt manchmal in eine allzu flache, mechanische Erklärung der sprachlichen Erscheinungen; das Lese- und Übungsbuch weist pädagogische Mängel auf. Mielck); Ch. Eidam, Mustersätze zur französischen Grammatik. I. Nürnberg 1895. (Ein Bedürfnis zu dem Buche scheint nicht vorzuliegen. Mielck); S. Feist, Lehr- und Lesebuch der französischen Sprache für praktische Ziele I. Unterstufe. Halle 1895. (Brauchbar, wenn auch nicht neu in seiner Anlage. Mielck); R. Kron, Le petit Parisien, Karlsruhe 1895. (Das Studium und die Einführung des Büchleins kann nicht dringend genug empfohlen werden. Pitschel); Chr. Colomb von Jules Verne, für den Schulgebrauch erklärt von O. Mielck. Leipzig 1893. (Vortrefflicher Lesestoff für mittlere Klassen, Kommentar ausreichend. Carel); J. Aymeric, De Leipsic à Constantinople. Leipzig 1893. (Frische Schilderung, die reifere Schüler interessieren wird; für solche sind die Noten unter dem Text fast ganz entbehrlich, die Bemerkungen hinter dem Text könnten zum Teil noch ausführlicher sein. Carel); Comte d'Hérisson, Journal d'un officier d'ordonnance, für den Schulgebrauch erklärt von U. Cosack. Leipzig 1894. (Geschickt gekürzter Text, mit fleifsig gearbeitetem Kommentar. Carel); Halévy, L'Invasion, für den Schulgebrauch erklärt von J. Sarrazin. Leipzig 1894 (sehr geeignete und interessante Lektüre. Carel); Fr. Passy, Le petit poucet du XIXe siècle, für den Schulgebrauch erklärt von B. Röttgers. Leipzig 1894. (Gute Lektüre für Untersekunda mit sorgfältigem Kommentar. Carel); Saintine, Picciola, für den Schulgebrauch erklärt von B. Lengnick. (Hübsche Bereicherung des Lesestoff-Kanons mit guten sachlichen Anmerkungen. Sarrazin); Fr. Arago, Histoire de ma jeunesse, für den Schulgebrauch erklärt von O. Klein. (Gute Lektüre für Primaner, nebst sorgfältigem und inhaltsreich gegebenem Kommentar. Sarrazin); P. Sales, Le Haut du Pavé. Paris 1895. Prickelnde Unterhaltungslektüre. Netto); X. de Montépin, La Mendiante de Saint-Sulpice — Sœurs Jumelles. Paris 1895. (Ist für das Studium der französischen Umgangssprache zu empfehlen. Netto). — Miscelle (K. Wehrmann, Neusprachlicher Kursus in Köln vom 2.—12. Januar 1896). — Novitätenverzeichnis.

Heft 5 u. 7. H. Morf, Die französische Litteratur in der zweiten Hälfte des 16. Jahrhunderts; L. Betz, E. Montegut; W. Förster, Friedrich Diez: G. Körting, Kleine Beiträge zur französischen Sprachgeschichte.

Die Neueren Sprachen.

IV, Heft 1. G. Caro, Zur Syntax des bestimmten Artikels im Englischen; F. Hummel, Ergänzungen zu dem französischen Hand- und Schulwörterbuch von Sachs und zu dem englischen Hand- und Schulwörterbuch von Flügel-Schmidt-Tanger. — Berichte (O. Gerhardt, Eine Unterrichtsstunde im Französischen, gehalten von einem Franzosen mit Anfängern) — Besprechungen (J. Fetter, Lehrgang der französischen Sprache. 5 Bände. Wien, Bermann & Altmann. Der Verfasser ist ein gründlicher Kenner des Französischen, und es mufs ein Vergnügen sein, nach seinem Buche zu unterrichten. R. Kron). — Vermischtes.

Heft 2. W. Vietor, Zur Frage der neuphilologischen Vorbildung. I.; D. Mackay, Elementary Education in Scotland; G. Höfer, Die moderne Londoner Vulgärsprache, insbesondere nach dem „Punch“. — Berichte (M. Prollius, Der neusprachliche Ferienkursus in Köln vom 2—12. Januar 1896). — Besprechungen. — Vermischtes.

Heft 3. W. Vietor, Zur Frage der neuphilologischen Vorbildung. II.; E. Wilke, Anschauungsunterricht im Englischen und Französischen und seine Verteilung auf die einzelnen Klassen; G. Höfer, Die moderne Londoner Vulgärsprache, insbesondere nach dem „Punch“. II. — Berichte (Ječinac, Der deutsche und der russische Berlitz in Rufsland). — Besprechungen (W. Fleischhauer, Methodisches französisches Lese- und bungsbuch. Leipzig 1895. Fleifsige Arbeit. Gundlach; Sorel, Montesquieu. Deutsch von A. Krefsner. Berlin 1895. Vortreffliches, populäres Werk in guter Übersetzung. Gundlach; R. Schwemer, Das höhere Schulwesen in Frankreich. Leipzig 1894. Enthält manche Unrichtigkeiten. Gerhardt). — Vermischtes.

Neuphilologische Blätter 1896.

Heft 9. Pensionen im Ausland; R. Kirsten, Zur Geschichte des französischen Unterrichts; Goldschmidt, Bericht über den VII. allgemeinen deutschen Neuphilologentag in Hamburg; Mitteilungen aus dem Gebiete des neuphilologischen Studiums und Unterrichts.

Zeitschrift für die österreichischen Gymnasien.

B. 47, 2. E. Horner, Der Stoff von Molières Femmes Savantes im deutschen Drama. — 3. A. Mussafia, Jarník, Zwei altfranzösische Versionen der Katharinenlegende.

Stimmen aus Maria-Laach.

B. 50, 2. Kreiten, Pascals „Gedanken“.

Neue Jahrbücher für Philologie und Pädagogik.

B 151/152, 12. G. Budde, Münchs Methodik des französischen Unterrichts.

Journal des Savants 1896.

Janvier. P. Janet, J. J. Rousseau et le cosmopolitisme littéraire.

Revue des deux mondes 1896.

15. mai. É. Lamy, Le Gouvernement de la Défense nationale. I. L'Avènement; A. Masson-Forestier, Remords d'Avocat. I.: J. Thorel, La Poésie et les poètes contemporains en Allemagne; *** Le Roman d'une Inconnue. I.; Fr. de Pressensé, Manning. II Les Années catholiques (1851—1892); P. de Nolhac, Marie-Antoinette et Madame du Barry: R. Doumic, Revue littéraire: Rome, de E Zola; C. Bellaigue, Revue musicale. — 1. juin Louÿs, Aphrodite; D'Haussonville, La Duchesse de Bourgogne et l'alliance savoyarde sous Louis XIV.; A. Leroy-Beaulieu, L'Australie et la Nouvelle-Zélande; Benoist, De l'Organisation du suffrage universel; E. Delaborde, La grande Épreuve de la papauté; M. de la Sizeranne, Étude sur Sir John Ruskin; G. Valbert, Les Colons français et le comité Dupleix; P. Bourget, Une Idylle tragique; Doumic, Etudes sur la littérature française; Le Franc, Les dernières poésies de Marguerite de Navarre; Filon, Le Théâtre anglais.

La Semaine littéraire.

1896. N. 124. J Texte, Madame de Chateaubriand, d'après un nouveau biographe; P. Seippel, L'Art à l'Exposition nationale; E Rod, L'Innocente Roman (Suite); A. Bonnard, Feu Nassr-ed-Din; M. Durand, Grisaille. Vers. — N. 125. G. Vallette, La Famille et la jeunesse de Rousseau; H. Jacottet, Impressions d'Athènes; E. Rod, L'Innocente. Roman (Suite; E. Yung, La Radiographie. — N. 126. Ph. Godet, Pour la Province: P. Seippel, L'Art à l'Exposition nationale; E. Rod, L'Innocente. Roman (Suite); A. Bonnard, Le Tsar. — N. 127. A. Gladès, Mme Desbordes-Valmore et sa correspondance; E. Pradez, Un Coin d'hôpital: E Rod, L'Innocente. Roman (Suite); Ph. Godet, Boniment de la presse suisse. Vers; L. Guéry, Mœurs de frontières. — N. 128. Ph. Monnier, Mme Mathilde Serao; R. Pictet, L'Acétylène, son passé, son présent, son avenir; E. Rod, L'Innocente (Fin); A Bonnard, La Crète; M. Durand, Soir de juin. Vers. — N. 129. H. Bordeaux, Une Idylle tragique; É. Estaunié, Journées d'automne. Nouvelle; G. Vallette, Daudet, de Goncourt et l'Académie française; P. Seippel, L'Art à l'Exposition nationale. III. La Peinture. — N. 130. H. Jacottet, Matthew Arnold; P. Seippel, L'Art à l'Exposition nationale. IV. La Peinture; C. du Prel, La Puissance de l'imagination. Nouvelle; J. Kaiser, Madonna dit... Vers; A. Bonnard, Le Cabinet Méline.

Neue Erscheinungen.

I. Philologie und Pädagogik.

Barante, Histoire de Jeanne d'Arc. Nach der neuen Volksausgabe des Werkes bearbeitet von H. Müller. Berlin, Gärtner. M. 1,50.

Bibliothek, romanische, herausgegeben von W. Förster. XIII. Kristian von Troyes Erec u. Enide. Neue verbesserte Textausgabe mit Einleitung und Glossar. Halle, Niemeyer. M. 6.

Börner, O., Lehrbuch der französischen Sprache. Ausgabe C. In zwei Abteilungen. I. Leipzig, Teubner. M. 1,40.

Brunetière, F., Études critiques sur l'histoire de la littérature française. 1re série. 4e édition. Paris, Hachette. Frs. 3,50.

Chanson de Roland. Texte critique, traduction et commentaire, grammaire et glossaire par L. Gautier. 22e édition. Tours, Mame.

D'Aubigné, A., Les Aventures du baron de Faeneste. Avec une préface et des notes explicatives par G. de Raimes. Paris, Flammarion. Fr. 1.

De Broc, La Fontaine moraliste. Paris, Plon et Nourrit. Frs. 3,50.

Danschacher. Contes et récits. Zum Schul- und Privatgebrauch herausgegeben. Mit Wörterverzeichnis und Karte. München, Lindauer. M. 1.

Déapé, M., Le premier cours de grammaire. 2e edition. Strafsburg, Strafsburger Druckerei und Verlagsanstalt. M. 1,80.

Figuier, Mme L., Le Gardien de la Camargue. Für den Schulgebrauch bearbeitet von B. v. der Lage. Dresden, Kühtmann. M. 1,20.

Heine, K., Einführung in die französische Konversation auf Grund der Anschauung. Ausgabe A. Nach den Bildern von Strübing-Winckelmann. Hannover, Meyer. M. 0,60.

Hinstorff, A., Kulturgeschichtliches im „Roman de l'Escoufle" und im „Roman de la Rose ou de Guillaume de Dole". Ein Beitrag zur Erklärung der beiden Romane. Heidelberger Dissertation.

Histoire de langue et de la littérature française des origines à 1900. Publiée sous la direction de L. Petit de Julleville. Tome I. Moyen âge (des origines à 1500) 1re partie. Paris, Collin [erscheint in halbmonatlichen Lieferungen und wird 8 Bände umfassen, à Frs. 16].

Höffding, H., Jean Jacques Rousseau og hans filosofi. Kopenhagen.

Koch, F., und M. **Delanghe**, Französische Sprachlehre. Im Anschlufs an den Sprachstoff in Exercices pour la leçon de conversation française d'après les tableaux de Hölzel par L. Durand et M Delanghe. Giefsen, Roth. M. 0,80.

Lion, Les Tragédies et les théories dramatiques de Voltaire. Paris, Hachette. Frs. 7,50.

Lugrin, E., Lectures choisies pour servir d'introduction à l'étude des grands ecrivains français des XVIIe, XVIIIe et XIXe siècle. Basel, Schwabe. M. 3,60.

Mahrenholtz, R, Fénelon, Erzbischof von Cambrai. Ein Lebensbild. Leipzig. Renger. M 4.

Molière, Les Femmes savantes. Für den Schulgebrauch herausgegeben von E. Pariselle. 1. Teil: Einleitung und Text. 2. Teil: Anmerkungen und Wörterverzeichnis. [Mit Sonderausgabe für Mädchenschulen.] Leipzig, Freytag. M. 1,50.

Napoléon Ier, Proclamations militaires. Zum Schul- und Privatgebrauch herausgegeben von J. Bauer. München, Lindauer. M. 1,20.

Ohlert, A., Deutsch-französisches Übungsbuch. 2. Auflage. Hannover, Meyer. M. 1,20.

— — Lese- und Lehrbuch der französischen Sprache für die Unterstufe. Ausgabe A. 2. Auflage. Hannover, Meyer. M. 0,60.

— — Französisches Lesebuch für die Mittel- und Oberstufe höherer Lehranstalten. Ausgabe A. 2. Auflage. Hannover, Meyer. M. 1,60.

Old French Romances. Done into English by **William Morris**. With an introduction by **Joseph Jacobs**. London, Allen. Sh. 4,6.

Reum, A., Französisches Übungsbuch für die Oberstufe (Ausgabe B.) Bamberg, Buchner. M. 2.

Rofsman, Ph., Ein Studienaufenthalt in Paris. Programm Wiesbaden.

Schmid, P., Beiträge zur Erklärung von Corneilles Polyeucte. Programm Grimma.

Scribe et Legouvé, Bataille des Dames ou Un Duel en amour. Für den Schulgebrauch herausgegeben von A. Hamann. Leipzig, Freytag. M. 1,20. [Mit Sonderausgabe für Mädchenschulen.]

Schröder, R., Zur neuprovenzalischen Litteratur. Berlin-Zehlendorf, Selbstverlag. M. 1.

Schuré, E., Sites et paysages historiques. Extraits de Les grandes Légendes de France. Für den Schulgebrauch bearbeitet von G. Hellmers. Berlin, Gärtner. M. 1,20.

Stier, G., Französische Sprechschule. 4. Auflage. Leipzig, Brockhaus. M. 2,40.

Theys, A. J., Métrique de Victor Hugo. Lüttich, Godenne. Frs. 5.

II. Belletristik, Geschichte, Geographie.

Alberti, A., Fleurs d'âme. Paris, Oudin. Frs. 2,50.

Ame 1) russe. Contes choisis de Pouchkine, Gogol, Tourguenef, Dostoïevsky, Garchine, Léon Tolstoï. Traduction de Léon Golschmann et E. Jaubert. Illustrations de M. Korochansky. Paris, Ollendorff. Frs. 7,50.

Beaume, G., Les Vendanges. Paris, Plon. Frs. 3,50.

Bersier, Mme E., Pages vraies. Paris, Fischbacher. Frs. 3.

Bovet, M. A. de, Sexe faible. Paris, Chamuel. Frs. 3,50.

Braisne, H. de, Vers le bleu. Paris, Lemerre. Frs. 3,50.

Callon, P. J. E., Le Cœur, la nature et les temps (poésies). Paris, Ollendorff. Frs. 3,50.

Castrillo, S., Rimes romantiques. Paris, Lemerre. Frs. 3.

Caylus. Histoire de M. Guillaume, cocher. Avec 7 dessins de E. P. Milio. Paris, Flammarion. Frs. 2,50.

Champol. Le Roman d'un égoïste. Paris, Gautier. Frs. 3.

Cherbuliez, V., Le Roi Apépi. Illustrations de Georges Picard. Paris, Borel. Frs 2,50.

Combe, T., Château-Pointu. (Neuchâtel) Paris, Fischbacher. Frs. 2,50.

Daudet, L. A., Le Voyage de Shakespeare. Roman d'histoire et d'aventures. Paris, Charpentier. Frs. 3,50.

Flaubert. Pages choisies des grands écrivains: Gustave Flaubert, par G. Lanson. Paris, Colin. Frs. 3,50.

Florian. Fables choisies de J. P. Claris de Florian, illustrées par des artistes japonais sous la direction de P. Barboutara. Paris, Flammarion. Frs. 14.

Fort, P., Ballades. Paris, Édition du Mercure de France. Frs. 2,50.

Gautier, Th., Omphale. Illustrations dessinées et gravées à l'eau-forte par Ad Lalauze. Préface par le baron A. de Claye. Paris, Ferroud. Frs. 20.

Gautier. Pages choisies des grands écrivains: Th. Gautier, par Paul Sirven Paris, Colin. Frs. 3,50.

Gyp. Le Bonheur de Ginette. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.

Hérel, L., Un Drôle de type au régiment, ou les trois ans d'Antoine Chamot. Paris, Duquesne et Pégat. Frs. 3,75.

Kâlidâsa. L'Anneau de Çakuntalâ. Comédie héroïque, A. Ferdinand Herold traducteur. Paris, Édition du Mercure de France. Frs. 3.

La Queyssie, E. de, Les Actes. Acte de foi. Paris Plon. Frs. 3,50.

Lias, J. de, Le Curé de Val-d'Aure. Paris, Gautier. Frs. 2.

Maël, P., Erreur d'amour. Paris, Ollendorff. Frs. 3,50.

Maryan, M., Le Roman d'une héritière. Paris, Gautier. Frs. 3.

Monniot, A., Le Dernier preux. Roman de cape et d'épée. Paris, Dentu. Frs. 3,50.

Pierrefeu, G. de, Le Clergé fin de siècle. Paris, Dentu. Frs. 3,50.
Régnier, P., Le Tartuffe des comédiens. Notes sur Tartuffe. Paris, Ollendorff. Frs. 7,50.
Rendon-Pérez, C., Grains de sable à ma France (vers. Nouvelle édition. Paris, Vanier Frs. 2.
Richard O'Monroy. Les Propos de Madame Manchaballe. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.
Rod, Ed., Dernier refuge. Paris, Perrin. Frs. 3,50.
Strada, J., Borgia. La Conjur tion du génie. Paris, Ollendorff. Frs. 3 50.
Talmeyr, M., Entre mufles. Comédie en 5 actes. Paris, Plon. Frs. 2,50.
Theuriet, A., Années de printemps. Illustrations de Maximilienne Guyon. Paris, Ollendorff. Frs. 2.
Tinseau. L. de, Vers l'idéal. Paris. C. Lévy. Frs. 3,50.
Urbino, T. d', Les Grandes amoureuses (sonnets fantaisistes). Avec un sonnet d'Arsène Houssaye. Paris, Vanier. Frs. 3.
Villemard, A., Simples choses et simples gens. Paris, Fischbacher. Frs. 3.

Bonnaffé, E., Les Arts et les mœurs d'autrefois. Tome I. Voyages et voyageurs de la Renaissance. Paris, Leroux. Frs. 5.
Bouillet, M. N., Dictionnaire universel d'histoire et de géographie, refondu sous la direction de L. G. Gourraigne. 31e édition. Paris, Hachette. Frs. 21.
Chassagne, le Dr. Contre le Prussien! I, Hier; II, Aujourd'hui; III, Demain! Paris, Charles-Lavauzelle. Frs. 3,50.
Chatelain, E., Paléographie des classiques latins. Collections de facsimilés des principaux manuscrits de Plaute, Térence, Varron, Cicéron, etc., publiée par E. Chatelain. 9e livraison: Tite-Live (15 planches). Paris, Hachette. Frs. 15.
Chérancé, R., P. L., Sainte Marguerite de Cortone. 2e édition. Paris, Poussielgue. Frs. 1,75.
Claretie, L., Jean-Jacques Rousseau et ses œuvres. Paris, Chailley. Frs. 3,50.
Consalvi Mémoires du cardinal Consalvi. Introduction par J. Crétineau-Joly. Nouvelle édition illustrée, augmentée d'un fascicule inédit sur le concile de 1811, publiée par le R. P. Jean-Emmanuel-B. Drochon. Paris, Maison de la Bonne Presse. Frs. 10.
Febvre, F., Journal d'un comédien. Avec une préface de Jules Claretie. Illustrations de Julian-Damazy. Paris, Ollendorff. Frs. 10.
Grenier, S., Nos évêques, biographies et portraits des membres de l'épiscopat français. Paris, Flammarion. Frs. 2,50.
Junck, A., Les Pionniers allemands en 1870. Paris, Berger-Levrault. Frs. 2.
Legrand, E. Dossier Rhodocanakis. Étude critique de biographie et d'histoire littéraire. Paris, A. Picard. Frs. 10.
Lemaître, J., Les Contemporains Études et portraits littéraires. 6e série (Louis Veuillot. Lamartine. Influence récente des littératures du Nord. Figurines. Guy de Maupassant Anatole France). Paris, Lecène et Oudin. Frs. 3,50
Maire, A., Manuel pratique du bibliothécaire: Bibliothèques publiques, bibliothèques universitaires, bibliothèques privées, suivi: 1o d'un lexique des termes du livre; 2o des lois, décrets, etc., concernant les bibliothèques universitaires, de 1831 à 1894. Paris, A. Picard. Frs 12.
Meyniel, L., Napoléon Ier, sa vie, son œuvre d'après les travaux historiques les plus récents. Nouvelle édition, revue et augmentée, avec illustrations. Paris, Delagrave. Frs. 4,50.
Moch, G, Autour de la conférence interparlementaire. Paris, Colin. Fr. 1.
Picot, G, La Lutte contre le socialisme révolutionnaire. Paris, Colin. Fr. 1.
Rabany, Ch., Carlo Goldoni. Le Théâtre et la vie en talie au XVIIIe siècle. Paris, Berger-Levrault. Frs. 10.
Richepin, J, Les Étapes d'un réfractaire (Jules Vallès). Paris, Flammarion. Frs. 5.
Romberg, É., Une Page des Cent jours Les Journaux à Gand en 1815. Paris, Guillaumin. Frs. 2.50.
Spuller, E., Hommes et choses de la Révolution. Paris. Alcan. Frs. 3,50.
Tourneux, M., Marie-Antoinette devant l'histoire. Essai bibliographique. Paris, Techener. Frs. 6.
Turquan, J, Souveraines et grandes dames (tome II) L'impératrice Joséphine. Paris, Librairie illustrée. Frs. 3 50.
Troubat, P., L'Ile de Khong. Lettres laôtiennes d'un engagé volontaire. Paris, Fischbacher Frs. 2.
Valois, N., La France et le grand schisme d'Occident. Tomes I et II. Paris, A. Picard Frs. 15.

Basset, R., Étude sur la Zenatia de l'Ouarsenis et du Maghreb central. Paris, Leroux. Frs. 7,50.
Briot, F., Les Alpes françaises. Études sur l'économie alpestre et l'application de la loi du 4 avril 1882 à la restauration et à l'amélioration des pâturages Paris. Berger-Levrault. Frs. 25.
Flers, R. de, Vers l'Orient. Paris, Flammarion. Frs. 3,50.

Abgeschlossen am 1. August 1896.

Beiträge sind an den Herausgeber, Dr. Adolf Krefsner, Cassel, Bismarckstr. 2, zu senden. Die Herren Verfasser und Verleger werden ersucht, dafür sorgen zu wollen, dafs alle neuen, die französische Sprache und Litteratur betreffenden Werke gleich nach Erscheinen der Redaktion der Franco-Gallia zugesandt werden, da nur dann pünktliche Besprechung erfolgen kann.

Text unter verantwortlicher Redaktion von Dr. Adolf Krefsner in Cassel. Für den Inseratenteil verantwortlich der Verleger Julius Zwifsler in Wolfenbüttel. Gedruckt bei A. W. Zickfeldt in Osterwieck/Harz.

XIII. Jahrgang. № 10. Oktober 1896.
26156

FRANCO-GALLIA.

Kritisches Organ für französische Sprache und Litteratur.

Herausgegeben von

DR. ADOLF KRESSNER.

in Cassel.

Erscheint monatlich. Preis pro Semester ℳ 4.

Inhalt.

Besprechungen und Anzeigen.

I. Philologie und Pädagogik.

Bibliothèque française. Verlag von Gerhard Kühtmann, Dresden.

Pierre Loti, Pêcheur d'Islande. Für den Schulgebrauch bearbeitet von Dr. Rahn. 1894. M. 1,20. [Band 61.]

Die einen raschen Aufschwung nehmende Bibliothèque française, von der in der Franco-Gallia schon öfter gebührend Notiz genommen ist, hat uns einige Bände beschert, denen wir ein herzliches Willkommen zurufen. Sie enthalten noch nie herausgegebene, ganz modernes Französisch bietende, das Interesse der Schüler im höchsten Grade fesselnde Schriften, die, wir zweifeln nicht daran, bald auf unseren höheren Lehranstalten heimisch sein werden.

Wir beginnen mit Rahns Ausgabe von Lotis Pêcheur d'Islande, jenem herrlichen Werke des unvergleichlichen Erzählers, das auf diese Weise in ansprechender Verkürzung unseren Schülern nahe gebracht wird. Gerade moderner Lesestoff ist für unsere höheren Lehranstalten sehr erwünscht, und es ist mit Freuden zu begrüfsen, dafs unsere Primaner die grofsen zeitgenössischen Schriftsteller nicht blofs dem Namen nach kennen lernen, sondern wenigstens ein Werk von ihnen in der Hand gehabt haben. Wir empfehlen die Benutzung des Bändchens, das mit gewissenhaften, die Übersetzung erleichternden Anmerkungen versehen ist, angelegentlichst. Das dazu gehörende Wörterbuch dürfte kaum je im Stich lassen, nur hätten wir eine genauere Erklärung der vielen nautischen Ausdrücke gewünscht; was soll sich ein Binnenländler z. B. unter „Spiere“ denken? Die Erklärung dürfte auch manchem Lehrer schwer fallen. Das Questionnaire scheint nun einmal eine unvermeidliche Zugabe zu den Kühtmannschen Ausgaben.

E. Zola, La Catastrophe de Sedan. Auszug aus „La Débâcle“. Für den Schulgebrauch bearbeitet von R. Ackermann. 1895. M. 0,90.

Nicht minder gefreut hat es uns, Zolas Namen auf dem Titel einer Schulausgabe zu finden. Zwar werden manche, die Zola nur als den Verfasser von Nana kennen, und manche Geheimräte, die nie ein Werk von Zola gelesen haben und von der Bedeutung des Schriftstellers nicht die blasseste Ahnung haben, das würdige Haupt schütteln, wenn sie Zola als Lektüre in den Programmen der höheren Lehranstalten aufgeführt finden — aber trotz alles „Schütteln des Kopfes“ steht die Thatsache fest, dafs Zola, zumal in „La Débâcle“, Stellen, und zwar recht viele, hat, die jeder lesen kann und die den Schülern unserer ersten Klassen einen Begriff zu geben vermögen von der Wucht des viel geschmähten Schriftstellers. Besser, sie lernen den Mann in den farbenprächtigen und meist wahrheitsgetreuen Bildern aus dem weltgeschicht-

lichen Ringkampfe um Sedan kennen, als später durch eine nichtsnutzige Übersetzung von Nana. R. Ackermann hat die betreffenden Seiten, welche von dem Kampfe um Sedan handeln, mit einigen Kürzungen zusammengestellt und mit Anmerkungen, meist Realien enthaltend, begleitet; der Stil bedurfte keiner Erläuterungen, denn gerade hier ist Zola merkwürdig klar und einfach; aufserdem hilft das beigegebene Wörterbuch über manche Schwierigkeiten hinweg. Dem Herausgeber gebührt warmer Dank.

M.-R. Halt, Histoire d'un Petit Homme. Ouvrage couronné par l'Académie française. Zum Schulgebrauch herausgegeben von C. Th. Lion. 1895. M. 1,50. [Band 63.]

Eine ganz reizende Erzählung von den Abenteuern eines Knaben, den wir im Laufe der Geschichte zum Mann heranwachsen und durch eigene Kraft etwas Tüchtiges werden sehen. Uns mit dem sonst wenig bekannten Schriftsteller bekannt gemacht zu haben, ist das Verdienst des Herausgebers; doch hätten wir auch gern etwas über ihn und sein Leben erfahren. Das ist ein Fehler der Kühtmannschen Ausgaben, dafs sie biographische Notizen gar nicht geben. Lion hat den Text in geschickter Weise gekürzt und das Ausgelassene durch Résumés ersetzt; die Fufsnoten geben sachliche, hin und wieder auch grammatische Erklärungen; das beigefügte Wörterbuch ist sehr vollständig — aber auch sehr notwendig, denn die Erzählung wimmelt von ungewöhnlichen, selten vorkommenden Wörtern. Das Werk wird sich recht gut in Sekunda lesen lassen.

H. Malot, En Famille. Zum Schulgebrauch herausgegeben von C. Th. Lion. I. Teil 1896. M. 1,40. [Band 67.]

Ein Gegenstück zu dem gleichfalls in der Kühtmannschen Sammlung befindlichen Malotschen Roman „Sans Famille", die Geschichte eines jungen Mädchens enthaltend, das nach dem Tode seiner Eltern seine Angehörigen aufsucht und wieder in die Familie eintritt, aus der sein Vater wegen seiner Heirat mit einer Ausländerin ausgestofsen worden war. Der Stoff läfst die Lektüre besonders für höhere Mädchenschulen geeignet erscheinen. Auch hier finden sich eine Menge ungewöhnlicher Wörter und dialektischer Eigentümlichkeiten, die die Lektüre für Schüler erschweren. In diesem Bändchen ist übrigens die Einrichtung getroffen, dafs die sachlichen Noten mit dem Questionnaire in einem gesonderten Heftchen beigelegt sind, ebenso wie das Wörterbuch, was nur als Vorteil bezeichnet werden kann. Der zweite Teil wird hoffentlich nicht auf sich warten lassen.

Die Ausstattung sämtlicher hier angezeigten Bändchen ist bei billigen Preisen eine auch verwöhnte Ansprüche befriedigende.

A. Daudet, Trente Ans de Paris. Zum Schulgebrauch herausgegeben von A. Rauschmaier. Mit Wörterverzeichnis und 2 Karten. München 1896, Lindauer. 92 S. 8⁰. M. 1,40.

Mit Recht hat man den gemütvollen Erzähler Alphonse Daudet auch den Schulen zugänglich gemacht, und fast jede „Schulbibliothek" hat das eine oder das andere seiner Werke in ihren Kanon aufgenommen. Zur rechten Erkenntnis des Dichters und zum wahren Verständnis seiner Schriften ist die Lektüre von „Trente Ans de Paris" unerläfslich; freilich ist dann andererseits auch nötig, dafs man diese Werke, deren Genesis dort erzählt wird, kennt, sonst wird man weniger Genufs an der reizenden Darstellung finden. Und gerade diese litterarischen Skizzen hat der Herausgeber besonders bevorzugt. Sie dürften sich für die Schule nur dann eignen, wenn der Lehrer auf die betreffenden Romane (Petit Chose — Tartarin — Jack) näher eingeht; dann aber werden sie reifen Schülern gewifs Freude bereiten. Ohne weiteres interessant sind die Erzählungen: L'Arrivée — Premier Habit.

Die Anmerkungen sind sparsam, aber für die Stufe, für die sie bestimmt sind, im ganzen ausreichend. S. 16 hätte zu Augustine Brohan eine längere Note gegeben werden können, vgl. Meyers Konversationslexikon. Ein knappes, aber gute Dienste bietendes Wörterbuch ist beigegeben, desgleichen eine Karte von Paris und eine solche der Eisenbahnen in Algérie und Tunisie. Das Questionnaire, das manche Bändchen der Lindauerschen Sammlung aufweisen, fehlt glücklicherweise. Die Verlagsbuchhandlung hat für eine sehr ansprechende Ausstattung gesorgt, nur ist der Preis im Vergleich zu dem anderer Sammlungen recht hoch.

Œuvres de François Coppée (Prosa- und poetische Erzählungen, sowie Dramatisches).

Ausgewählt, mit Biographie, Anmerkungen und Wörterbuch zum Schulgebrauch herausgegeben von K. Sachs. Berlin 1896, Gärtner. XVI und 120 S. 8°.

Die neuen Lehrpläne verlangen wiederholentlich Lektüre moderner Prosa, und sämtliche Schulausgaben-Sammlungen sind dem Verlangen nachgekommen. Auch das junge Bahlsen-Hengesbachsche Unternehmen hat die moderne Belletristik berücksichtigt, ich erinnere an das hübsche Bändchen Loti; als eine Zierde der Sammlung ist die vorliegende Auswahl aus Coppée zu bezeichnen, die kein geringerer als Karl Sachs besorgt hat. Die mit grofsem Geschick aus des Dichters prosaischen und poetischen Werken ausgewählten Stücke*) bahnen eine ziemliche Bekanntschaft mit dem liebenswürdigen Schriftsteller an, der zu den Gröfsen der heutigen Belletristik gehört, und die Bekanntschaft wird noch erweitert und vertieft durch die Lektüre der sehr ausführlichen Skizze von Coppées Leben und Werken, die Sachs in fesselnder Weise zu entwerfen verstanden hat. Dafs die Anmerkungen vortrefflich sind, ist bei einem solchen Kenner der französischen Sprache und Litteratur, wie dem Verfasser des grofsen Sachs-Villatteschen Wörterbuches, selbstverständlich; vielleicht hätte die lexikalische Seite der Anmerkungen stärker betont werden können, doch ist ein Separatwörterbuch zu dem Bändchen erschienen (es liegt mir leider nicht vor), in dem der Schüler schnell Hilfe finden wird. Die Erklärung zu Lavigne S. 3,6 fehlt. Lehrer der obersten Klassen dürften es nicht bereuen, mit Coppée in dieser Ausgabe einen Versuch gemacht zu haben. Das übrigens mit einem Bilde Coppées gezierte Bändchen erfreut sich tadelloser Ausstattung.

Molière, Les Femmes Savantes. Für den Schulgebrauch erklärt von W. Mangold. Leipzig 1896, Renger. XXXVI u. 90 S. 8°.

Die „Femmes Savantes“ liegen bereits in mehrfachen trefflichen Ausgaben zum Schulgebrauch vor, ein Zeichen dafür, dafs Molière ewig jung bleibt und das Interesse immer neuer Generationen weckt. Seit der Zeit, wo Lion und Fritsche ihre Ausgaben veröffentlichten (in den 70er Jahren), hat nun die Moliere-Forschung grofse Fortschritte gemacht, andererseits hat sich ein festes Prinzip für Schulausgaben dank den Bestrebungen Otto Dickmanns geltend gemacht, und es ist dem weit über die Grenzen seines Vaterlandes hinaus als Molière-Kenner bekannten W. Mangold als ein Verdienst anzurechnen, mit voller Beherrschung der einschlägigen Litteratur und unter Anwendung richtiger pädagogischer Grundsätze eine Schulausgabe des herrlichen Lustspiels geliefert zu haben, an der auch der verwöhnteste Kritiker kaum etwas auszusetzen haben dürfte. Im Texte folgt er, auch bezüglich der Zählung der Verse, der mustergiltigen Ausgabe von Mesnard in den „Grands Écrivains de la France“; einige Verse sind wegen anstöfsigen Inhalts fortgelassen worden, mit Unrecht: unsere Primaner sind in anderen Litteraturen, bei Sophocles und Shakespeare, an gewisse Anspielungen gewöhnt, und man braucht ihnen wegen einiger immerhin zart gehaltener Stellen nicht einen verstümmelten Molière in die Hand zu geben — ganz abgesehen davon, dafs durch die durch Punkte markierte Auslassung doch nur die Neugierde gereizt wird, die sicherlich durch leicht zugängliche Übersetzungen (Reklam) befriedigt werden wird. Die biographische und historische Einleitung ist vortrefflich, ebenso die metrischen und sprachlichen Bemerkungen. Von der sonstigen Einrichtung der Dickmannschen Schulbibliothek wird insofern abgewichen, als auch die lexikalischen Noten diesmal an den Schlufs des Bändchens gesetzt sind, mitten unter die sachlichen. Die Mangoldsche Arbeit kann somit warm empfohlen werden.

H. Taine, L'Ancien Régime. La Structure de la Société. Mit Einleitungen und Anmerkungen herausgegeben von M. Hartmann. Leipzig 1896, Stolte. XX u. 99 S. 8°. Anmerkungen 57 Seiten. M. 1,—.

Nachdem uns Hartmann vor kurzem die Tainesche Studie über Napoléon Bonaparte zugänglich gemacht hat, bietet er in dem vorliegenden Bändchen eine Bearbeitung des ersten Abschnittes von Taines Ancien Régime. Wir erhalten dadurch einen ungemein lehrreichen Blick in den Bau der ständisch gegliederten Gesellschaft des Frankreichs vor 1789, gewissermafsen eine Einleitung in die Geschichte der Revolution. Und da es ja glücklicherweise noch

*) Einige der Novellen befinden sich bereits in den „Ausgewählten Erzählungen von Fr. Coppée“, die A. Gundlach in trefflicher Weise für den Rengerschen Verlag bearbeitet hat (1893).

Kollegen giebt, die ihren Schülern eine kräftige historische Nahrung zumuten und Schriftstellern wie Taine und Guizot den Zutritt zu unseren höheren Schulen nicht verwehren (trotz aller Erlasse des Schulrats Münch), so wird dieser mit eingehender Einleitung und tüchtigen Anmerkungen ausgestattete und in übersichtliche Abschnitte eingeteilte Lektürestoff gewifs von vielen mit Freude begrüfst werden. Das Bändchen reiht sich den übrigen rühmlichst bekannten Ausgaben Hartmanns in jeder Beziehung würdig an.

Cassel. A. Kressner.

II. Belletristik.

E. Zola, Rome (unter einem Gesamttitel Les trois Villes, von denen Lourdes die erste ist). Charpentier 1896. 751 Seiten. Frs. 3,50.

Pierre Froment, aus Zolas Lourdes bekannt, hat nach seiner Rückkehr nach Paris zwei Jahre lang einem von dem abbé Rose gegründeten Asyl für verlassene Kinder vorgestanden, dabei in der Hilfeleistung für verhungernde Familien den Eindruck eines Sozialdemokraten bekommen, dafs die jetzige Gesellschaftsordnung reif zum Umsturz sei; vom abbé Rose überzeugt, dafs die Religion Heilung der Zerrüttung bringen werde und namentlich von dem vicomte Philibert de la Choue auf die Stadt Rom selbst als die Herstellerin eines neuen christlichsozialen Glaubens hingewiesen, macht er eine Reise dahin, von wo auch nach seiner Meinung diese Erneuerung des alten Katholicismus allein kommen könne; aber sein in diesem Sinne geschriebenes Buch La Rome nouvelle soll, wie ihm von dort vertraulich gemeldet wird, auf den Index gesetzt werden, und er hat bei seiner Reise, zu der er auch von dort her aufgefordert ist, die Absicht, dies Verbot, wenn möglich, durch Vorstellungen bei dem Papst Leo XIII. selbst, zu hintertreiben. Der erste Teil dieses seines Buches sollte zeigen, dafs der Katholiscismus nach und nach zum Triumph der Reichen und der Mächtigen geführt habe, nicht mehr, wie ursprünglich die Religion der Armen und der Elenden geblieben sei; der zweite Teil enthielt eine Schilderung des Elends der Armen, dem auch die französische Revolution kein Ende gemacht habe, und das durch die Beteiligung des Arbeiters am Gewinn des Kapitalisten und des Geschäftsinhabers gehoben werden könne; der dritte Teil führte aus, dafs der neue Katholicismus, der christlichsoziale Katholicismus dies Ziel verfolgen müsse, wenn der Papst, vielleicht schon Leo XIII., zur Herrschaft über die ganze Welt der Seelen kommen sollte, und dafs dadurch eine Verbrüderung aller Nationen herbeigeführt werden könne.

Auf die Empfehlung des Vicomte findet Pierre Froment Aufnahme im Palast der Boccanera, einer ehemals sehr reichen, aber seit einiger Zeit in Glücksgütern herunter gekommenen gräflichen Familie. Dario Boccanera und Benedetta Brandini, Cousin und Cousine, liebten sich seit ihrer Kindheit; aber Benedettas Mutter, von ihrem Mann im Palast Boccanera ganz vereinsamt gehalten, fürchtete für ihre Tochter ein gleiches Schicksal; so gab sie denn, obgleich zur Papstpartei gehörig, Benedetta dem reich gewordenen Grafen Luigi Prada, dem Sohn eines Garibaldianers, zum grofsen Ärgernis der schwarzen Gesellschaft, zur Frau; aber diese versagte am Hochzeitsabend ihrem Mann die eheliche Gemeinschaft und hielt auch nachher beständig ihre Thür vor ihm verschlossen; die Ehe, welche mit dazu beitragen sollte, Vatican und Quirinal zu nähern, erfüllte diesen Zweck nicht; Benedettas Mutter starb vor Gram; sie selbst verliefs nach einem Jahre die Wohnung ihres Gatten, um zu ihren Verwandten im Palast Boccanera zurückzukehren, wo diese, unter ihnen ein Kardinal, die Scheidung der Ehe beim Papst beantragten; natürlich kann sie unterdessen Dario, obgleich mit ihm unter einem Dache lebend, noch nicht angehören; sie war es, die, als Verwandte des Vicomte de la Choue, Pierre Froment brieflich davon in Kenntnis gesetzt hatte, dafs sein Buch verboten werden sollte. Der junge Priester, nicht nur von der langen Reise, sondern auch von einer augenblicklich unternommenen Fahrt durch Rom ermüdet, schläft bis tief in den Abend hinein und wird dann zu den Damen, der Donna Serafina und ihrer Nichte Contessina Benedetta eingeführt, wo er dem Konsistorialadvokaten Morano, dem Assessor beim Saint-Office Nani und dem Kardinal Sarno vorgestellt wird. Am nächsten Morgen wird er dem in demselben Palast wohnenden Kardinal Boccanera vorgeführt, der überhaupt nichts davon wissen will, dafs man über religiöse Dinge schreibt, sondern dafs man unbedingt glauben und am Vergangenen festhalten soll; er rät ihm, selbst sein Buch zurückzuziehen, ehe es verdammt wird. Beim

Fortgehen trifft er im Vorzimmer den ihm von Paris her bekannten Narcisse Habert, Attaché bei der französischen Gesandtschaft, der ihm zusagt, ihn dem Gesandten vorzustellen, der ihm vielleicht eine Audienz beim Papst erwirken könne; niedergeschlagen durch alles, was ihm bisher in Rom vorgekommen ist, wird er durch dies Versprechen wieder etwas aufgerichtet; er erfährt auch die Nebenbuhlerschaft Boccaneras mit dem etwas freisinnigeren Kardinal Sanguinetti, dem Vorsitzenden der Congregation des Index; der dazu kommende Nani widerrät die Vermittlung des französischen Gesandten; man kommt überein, dafs Narcisse den Geheimkämmerer Gamba del Zoppo, seinen Cousin, veranlassen solle, die Audienz beim Papst nachzusuchen. So stellen sich denn Pierre Froment die Sachen, welche er in Paris für sehr leicht angesehen hatte, als sehr verwickelt heraus; man bemerkt bereits aus diesem Bericht über den Anfang des Werks, dafs Zola den Vatican als ein Nest von Intriguen darzustellen beabsichtigt. Genötigt zu warten, besucht Pierre Froment den alten Grafen Orlando Prada, den ehemaligen Garibaldianer, der ihm über sein Buch einige Lobsprüche nach Frankreich geschrieben hatte; er macht diesen Besuch mit Einwilligung Benedettas, obgleich diese mit dem Sohn Orlandos in Scheidung liegt; der alte vollständig gelähmte Graf will jedoch nichts davon wissen, dafs in Froments Neuem Rom der Papst die Hauptperson bleiben solle; der Alte beklagt auch die Verschwendung besonders für die Bauten in Rom, welche nach seiner Ansicht Italien an den Rand des Bankrotts zu führen drohen. Man sieht aus diesen Proben, dafs es sich in dem neuesten Buche Zolas nicht um einen Roman, sondern um die Schilderung römischer Zustände und Sitten nicht blofs in der neuen, auch in der alten Zeit, sowie auch um eine freilich nicht systematische, aber pittoreske Beschreibung des alten und des neuen Roms handelt; es fehlt in diesen Beschreibungen nicht an Weitschweifigkeit und an Wiederholungen. Wenn auch Zola die Urteile, die ausgesprochen werden, den verschiedenen Personen, die er einführt, in den Mund legt, geht doch so viel daraus hervor, dafs er dem Katholicismus gerade in Rom auch für die Neuzeit, nicht blofs für die Periode der Renaissance, eine Hinneigung zum alten Heidentum des römischen Kaiserreichs, oder doch wenigstens eine Verquickung und Berührung mit demselben zuschreibt; auch habe das, meint er, auf dem klassischen Boden dieser Weltstadt, welche mit Erinnerungen an das Altertum und seine Weltherrschaft so ganz durchwachsen sei, beinahe eine Notwendigkeit werden müssen. Nachdem Pierre Froment zwei grofsartigen Zeremonien, der Übergabe des Peterspfennigs und der von Leo XIII. selbst gefeierten Messe, nach welcher der tausendstimmige Ruf: „Es lebe der Papst König!“ ertönte, beigewohnt und von der Höhe der Peterskirche sich Rom und die Umgegend angesehen hat, fühlt er, dafs der Katholicismus ohne die weltliche Macht nicht wohl möchte bestehen können, dafs die Tradition seit der römischen Kaiserherrschaft ihn „auf das allgemeine Königtum, auf den gänzlichen Besitz der Körper und der Seelen aller Völker“ anweist, und dafs ferner das Papsttum an Rom gebunden ist; er merkt, dafs sein rein geistlicher Papst nur eine Chimäre sei; dabei beschleicht ihn eine dunkle Ahnung, dafs der Katholicismus und der Dom, auf welchem er steht, zusammenbrechen könnten. Pierre Froment wird durch Benedetta, wie er zuletzt von ihr erfährt, von Seiten Nanis aufgefordert, sich ruhig zu verhalten und es zu vermeiden, sich in der Nähe des Vatikans zu zeigen; er bleibt deshalb im Palast Boccanera. Eines Abends wird Dario, durch einen Stich verwundet, im Hausflur gefunden, von Victorine, einer seit 25 Jahren im Dienst der Familie stehenden Französin, und von Pierre Froment in sein Zimmer gebracht; Benedetta, anfangs aufser sich, wird durch den herbeigeholten Arzt sofort beruhigt; und als Dario zu sich gekommen ist, spricht er die Vermutung aus, dafs der Stich, der nur eine Warnung sein sollte, ihm von Tito, einem Bruder der Pierina, eines schönen Mädchens aus ganz verarmter Familie, welcher Benedetta, Dario und Froment Unterstützung gewährt hatten, beigebracht worden sei; der Bruder hatte gemerkt, dafs die Schönheit Pierinas Eindruck auf Dario gemacht und dafs seine Schwester sich in ihn, dem sie mehrfach begegnet war, verliebt hatte; Tito sucht durch sein Eingreifen die Ehre der Familie zu wahren; Pierina, von Victorine schroff zurückgewiesen, als sie sich nach dem Befinden des jungen Mannes erkundigen will, schleicht sich nun mehrmals dem Palast gegenüber umher und wird dabei von Pierre Froment angetroffen; alle diese Umstände machen Benedetta nicht im mindesten eifersüchtig. Unterdessen betreibt Serafina, von

dem Advokaten Morano im Stich gelassen, die Ehescheidungsangelegenheit, wobei die Eifersucht der Kardinäle, welche die Kongregation des Konzils bilden, gegen den Kardinal Boccanera ihr hinderlich wird. Pierre Froment thut seinerseits Schritte, um das Verbot seines Buchs zu hintertreiben; nach und nach erfährt er, dafs die Vorrede, welche der wegen seines Gallicanismus in Rom wenig angesehene Kardinal Bergerot zu demselben geschrieben hat, sowie seine eigenen früheren Äufserungen über das in Rom lebhaft in Schutz genommene Lourdes, trotz aller seiner guten Absichten, das Verbot herbeiführen werden. Auf Anraten Nanis sucht er den Kardinal Sanguinetti in Frascati auf; von da kehrt er mit dem Grafen Prada, den Baugeschäfte dahin geführt haben, und mit einem bäurischen Priester des Orts, Santobono, den sie unterwegs in den Wagen des Grafen aufgenommen haben, zurück; Pierre Froment hat bereits in der Villa Sanguinettis, ohne es zu wollen, ein heimliches Gespräch des Kardinals mit dem Priester zu hören bekommen, aus welchem hervorgeht, dafs der Kardinal, um nach Leos XIII. Tode zum Papst gewählt zu werden, die Unterstützung aller Leute zu haben wünscht, namentlich um Boccanera, den man auch den Antichrist nennt, aus dem Felde zu schlagen; Santobono, der von Sanguinetti Beförderung erwartet, hat sogar zu verstehen gegeben, dafs, wenn der Himmel diesen Antichrist nicht beseitigen sollte, man demselben zu Hilfe kommen könnte.

Santobono hat einen Korb mit Feigen, den er, wie schon früher einmal einen anderen, für den Kardinal Boccanera bestimmt hat; bei einem Aufenthalt in einer ländlichen Osteria in der römischen Campagne holt ein Huhn eine von den Feigen aus dem Korbe, den der Priester neben sich gestellt hatte, und stirbt davon; Prada, der allein das beobachtet hat, gewinnt die Überzeugung, dafs die Feigen vergiftet sind und dafs der Kardinal Boccanera damit getötet werden soll; ohne seinen Verdacht zu äufsern, spricht er gegen Pierre Froment die Vermutung aus, dafs auch Dario davon essen könne, erfährt jedoch von ihm, dafs der junge Mann, um sich von seinem Unfall zu erholen, wahrscheinlich schon nach Neapel abgereist sein wird. Kaum nach Rom zurückgekehrt, nimmt er an einem Fest im Palast Buongiovanni teil, welches für die Verlobung Celias, einer Freundin der Benedetta, mit dem Lieutenant Attilio Sacco, dem Sohn eines kürzlich ernannten Ministers, stattfindet: hier erfährt er von Nani, dafs sein Buch von der Kongregation verdammt ist, dafs aber der Papst seine Unterschrift noch nicht gegeben hat; der Prälat rät ihm, am nächsten Morgen eine Audienz beim Papst nachzusuchen, giebt ihm nachher auch das Mittel an, vorgelassen zu werden. Aufserdem wird auf diesem Feste bekannt, dafs die Scheidung Benedettas von dem Grafen Prada genehmigt worden ist, angeblich wegen der Impotenz des Mannes, dem indessen gerade in dieser Zeit seine Geliebte, die Malerin Lisbeth Kauffmann, einen Sohn geboren hatte. Prada selbst erscheint, und als er erfährt, dafs Benedetta und Dario auch zu dem Feste kommen werden, schreibt er einen Zettel mit der Warnung vor den vergifteten Feigen, durch die man allerdings auch nur einen Nebenbuhler bei der Kandidatur um die Papstwürde habe aus der Welt schaffen wollen, und adressiert dieses Billet an den Kardinal Boccanera, klebt eine Postmarke auf und nimmt sich vor, es bei seinem Fortgange in den Postkasten des Palastes dieses Prälaten zu stecken. Zu dem Fest kommen auch der König und die Königin: die Ehe des Ministersohnes Sacco mit einem Fräulein aus aristokratischer und dem Papsttum anhangender Familie scheint beide Parteien einander zu nähern: die Königin, welche die Scheidung Benedettas noch nicht kennt, spricht lange mit ihr, und Prada empfindet die Bewunderung, welche seine ehemalige Frau überall findet, mit dem tiefsten Ärger; beim Fortgang begleitet er Pierre Froment bis zum Palast Boccanera, wirft aber den Brief nicht in den Postkasten. So stirbt denn Dario, der allein von den Feigen gekostet hatte, von dem Gift derselben; kurz vor seinem Hinscheiden und nach Verabfolgung der Sterbesakramente durch seinen Onkel, entkleidet sich Benedetta, legt sich zu dem nackten Geliebten ins Bett, umarmt eng und krampfhaft den Sterbenden und stirbt selbst an einem Herzschlage: beide haben kurz vor dem Tode sich so fest umschlungen, dafs ihre Leichen nicht getrennt werden können. Am Abend desselben Tages wird Pierre Froment von Leo XIII. empfangen; dieser tadelt den Brief des Kardinals Bergerot, den Pierre Froment seinem Buche vorangestellt hatte; trotz der unter Thränen vorgebrachten Schilderung des Elends der untersten Volksklassen in Paris wie in Rom, verwirft Leo XIII. das Buch, weil es die weltliche Herrschaft des Papstes nicht

anerkennt und weil es, um die Einheit der Kirche herbeizuführen, den Andersgläubigen kleine Änderungen im katholischen Dogma entgegenbringen will, kurz und gut eine neue Religion predigt. Pierre Froment, getäuscht darin, dafs er in seinem Buche die Gedanken Leos XIII. glaubte wiedergegeben zu haben, obgleich er früher bei seiner Ansicht fest zu beharren versichert hatte, erklärt nun, sich zu unterwerfen und sein Buch zu mifsbilligen, nicht weil er es für strafbar, sondern weil er es nunmehr für unnütz hält. Beim Fortgehen von dem Platz vor dem Petersdom ruft er noch aus: „Nein, du bist nicht hier, Gott des Lebens und der Liebe!" Er bleibt in Rom nur noch, um bei der Bestattung der beiden Liebenden, mit welchen das Geschlecht der Boccanera ausstirbt, zugegen zu sein: die Leiche der von ihm verehrten Benedetta unter Thränen betrachtend, kommt ihm der Gedanke, dafs wie sie auch die katholische Kirche untergehen werde; verschiedene Anzeichen und Andeutungen bringen ihn zu der Vermutung, dafs bei allem, was vorgeht in kirchlicher Beziehung, die Jesuiten heimlich ihre Hand im Spiele haben.

Nicht besser als der Katholicismus kommt in Zolas Buch die Stadt Rom fort: wie gegen Ende des Buchs der Kardinal Boccanera einen Verfall der Kirche für möglich hält, beklagt der Garibaldianer Orlando Prada den unglücklichen Stand der Gesellschaft in der Hauptstadt des neuen Königreichs: eine gröfstenteils in ihrem Vermögen heruntergekommene Aristokratie, eine unthätige Bürgerschaft, eine beschäftigungslose Arbeiterklasse, eine höchst bedrohliche Finanzschwierigkeit, ganze neue Stadtviertel angefangener und aus Mangel an Mitteln unvollendet gebliebener Häuser. Pierre Froment selbst, von der Vorstellung, dafs ein neuer Katholicismus den Bedürfnissen der Armut und des Elends besser abhelfen könne als das alte Dogma, gänzlich zurückgekommen, sieht ein Heil nur noch in der Wissenschaft, wenn sie auch den Glauben nach und nach untergraben sollte. Weder der gläubige Katholik noch der patriotische Italiener wird von dem Buch Zolas sehr erbaut sein. Aber auch in Deutschland wird man wenig zufrieden sein: das Bündnis Italiens mit diesem Reich soll, so behauptet wenigstens Orlando, ihm in hohem Grade nachteilig geworden sein. Von den Phantasien, mit denen Froment sich die Zukunft ausmalt, nach dem Untergange der Jetztzeit, will ich nicht weiter sprechen.

Berlin. H. J. HELLER.

Chronique littéraire.

Dans un volume fort bien écrit, mais d'une pensée un peu vague: *Ame chimérique*, M. Pierre Vierge nous donne une étude psychologique des plus curieuses. Il s'agit dans ce livre d'un individu, Marcil Roddal, qui se complaît absolument dans le rêve sans pouvoir jamais réaliser sa personnalité et qui vit dans la tristesse et l'ennui de soi-même. Se renfermer dans son moi ne donne point le repos, et le personnage assez bizarre, mis en scène par l'auteur d'*Ame chimérique*, finit par s'apercevoir «que l'amour seul donnerait le bonheur; qu'il devait sortir de lui-même pour vivre dans les autres, et que, se développant par l'épreuve des contingences douloureuses, il se hausserait, sublime et transfiguré, jusqu'à la compassion universelle.»

L'œuvre est d'une compréhension ardue, mais ne manque pas d'intérêt. (Paris 1895, Lemerre. Frs. 3,50.)

* * *

Suos ce titre: *la Dame en gris*, M. Georges Ohnet (Paris 1895, Ollendorff) vient de cueillir de nouveaux lauriers parmi cette clientèle fidèle, que le suit depuis l'apparition de *Serge Panine*. Il n'y a plus rien à dire des œuvres de l'auteur du *Verrou*, pardon, du *Maître de Forges*: elles se vendent. C'est une preuve sonnante et trébuchante de leur valeur marchande. Ici, nous nous trouvons en présence d'une sorte de roman judiciaire construit sur le moule ordinaire, et les péripéties nombreuses qui s'y déroulent doivent faire palpiter d'émotions aussi variées que possible.

* * *

Il y a certains livres qui, pour ne pas être dénués de piment, ne sont cependant pas tout à fait des œuvres malsaines. *Comment elles se donnent* (Paris 1895, Ollendorff. Frs. 3,50) pourrait bien prouver que les beaux messieurs dont la fatuité n'est pas mince n'ont guère à se vanter de leurs conquêtes. Ils sont et toujours le jouet de la femme et quand elle se donne, elle retient beaucoup. J. Marni, l'auteur de ce livre, a dépensé énormément d'esprit dans la suite de récits qui composent le volume qu'il vient de publier, mais nous n'en pouvons guère conseiller la lecture aux dames.

* * *

Les nombreux amis de la *Neuvaine de Colette* feront fête au nouveau livre de Jeanne Schultz: *Ce qu'elles peuvent.* (Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.) Ils y trouveront moins de fraîcheur, quelque chose de moins printanier, comme si l'auteur avait, depuis sa première œuvre. été blessé par la vie.

C'est le cas surtout dans la seconde nouvelle, originale et mordante: *Claire de Saulins*. Une jeune fille, pauvre et pleine d'intelligence, sert de secrétaire à une fadeur physique, intellectuelle et morale, brillamment dorée, qui, fiancée, a une correspondance trop vaste pour qu'elle puisse y répondre, perdue qu'elle est dans les bijoux, les plumes et les chiffons. Le culte du veau d'or lui apparaît florissant dans toute sa laideur, et le récit se ferme sur son écœurement.

* * *

Le Moutardier du Pape, œuvre de Paul Ginisty (Paris E. Dentu et Cie), n'a pas pour objet de nous dire les prétentions orgueilleuses de quelque bourgeois parvenu aux hauts emplois. Se croire *le premier moutardier du pape*, c'est s'imaginer que l'on a tous les talents, que l'on est l'homme indispensable, que tout croulerait en notre société sans notre intervention. Or, un auteur s'étant avisé de prendre pour titre d'une pièce: Le *Moutardier du Pape*, titre excellent, et dans lequel on peut présenter quelques types curieux, Paul Ginisty, au lieu de conter les péripéties de l'œuvre théâtrale, montre les pérégrinations de l'ouvrage dans les directions et les dures épreuves que subit l'auteur en cette occurrence. C'est une étude humoristique des mœurs du théâtre dans laquelle les documents ne manquent point.

* * *

Légendes et curiosités des métiers, par M. Paul Sébillot (Paris, E. Flammarion), est un volume rempli de renseignements techniques et d'anecdotes agréables. L'auteur, colla-

borateur de la *Revue des traditions populaires*, est au courant des légendes, des récits moraux, des proverbes, des dictons, des formulettes, des sobriquets, enfin de toutes ces choses particulières à chaque métier. C'est une sorte de monographie pour chaque industrie, presque une psychologie du maçon, du menuisier, du boulanger, du pâtissier, du tisserand, de l'imprimeur, etc., et même des couturières, fleuristes, etc.

Le volume de M. Paul Sébillot, qui réunit trois fascicules, parus l'année dernière, est illustré de plus de deux cents vignettes.

* * *

Un Peintre paysan; sous ce titre, l'auteur de *Jeanne*, du poème *Les Champs et la Mer*, le peintre Jules Breton (Paris, A. Lemerre), vient de publier une auto-biographie, dans laquelle il a déposé le meilleur de son cœur et de son art. Paysan, Jules Breton? Oui, par le hasard de la naissance, mais homme de belle race par le talent. Il parle avec amour dans son livre de la vie calme des campagnes, loin de la corruption des grandes cités, il y parle en maître de son art et de l'Art en général, il y fait revivre ses souvenirs et les amitiés que son grand cœur lui a attirées durant sa longue carrière d'artiste et de littérateur.

* * *

Sous ce titre: *Chansons naïves et perverses*, Gabriel Montoya (Paris, P. Ollendorff), le poète bien connu des habitués du *Chat-Noir*, a réuni les pièces qu'il a récitées avec le plus de succès dans ce rendez-vous élégant et peu bégueule. Ce gracieux et suggestif volume est précédé d'une préface d'Alphonse Daudet et contient, sous une jolie couverture (Georges Auriol *fecit*), quarante illustrations signées de nos meilleurs artistes. Gabriel Montoya s'y montre poète d'une grande originalité.

* * *

Chercheur d'idéal, roman de l'auteur de *Charge d'âme* et d'*Inséparables* (Paris, Ollendorff), est une étude de la dualité, chez un même homme, de l'artiste et de l'amoureux. L'œuvre est fort curieuse et d'une psychologie qui n'a rien de troublant; quant à sa philosophie elle est de haute valeur.

* * *

L'Enfant abandonné, par M. Henri Datin (Paris, Savine), est un roman des plus touchants dans lequel on voit une grande dame ayant abandonné un enfant de l'amour, le retrouver nombre d'années après, alors que recueilli par une famille enrichie dans l'Amérique du Sud, il vient lui demander la main de sa nièce. D'abord, la femme noble va refuser d'unir sa parente à un jeune homme sans titres ni armoiries, mais bientôt le secret se révèle et l'abandonné d'antan rentre dans sa famille et retrouve une mère en rencontrant en même temps une épouse qui lui donnera le bonheur.

* * *

Ariette, roman de M. Émile Benoit (Paris, Savine), montre comment la petite bourgeoisie des campagnes s'y prit pour fonder sa puissance, en accaparant les grands fiefs que la noblesse et le clergé s'étaient constitués au moyen âge. Pour encadrer le grand drame national qui devait avoir pour dénouement, selon l'auteur, les crimes de la bourgeoisie, M. Émile Benoit a placé dans son livre un drame purement humain où le Bien et le Mal sont aux prises et où germe une philosophie toute de bonté.

* * *

Le Cabaret des Trois Vertus, roman de cape et d'épée par Saint-Juris, préface par M. de Hérédia (Paris, Ch. Tallandier), nous revient tout pimpant avec les illustrations de ce maître du crayon, Daniel Vierge. Du roman, on ne peut rien dire autre que ce qui se dit des autres œuvres de ce genre. Le roman de cape et d'épée a ses partisans, qui adorent cohabiter par la pensée avec des gens n'ayant généralement pas froid aux yeux, maniant la colichemarde à plaisir et vous embrochant leur homme ainsi que dindons devant l'âtre. Mais combien ce genre prête à l'imagination de l'artiste chargée d'illustrer ces élucubrations fantaisistes!

* * *

Ilka, titre du recueil de récits et nouvelles, par Alexandre Dumas fils (Paris, Calmann Lévy), qui paraît pour ainsi dire à l'heure où il vient de rendre l'âme, est aussi le titre d'un des petits romans qui forment l'ensemble du volume. Alexandre Dumas a donné dans cet ouvrage une place importante à la beauté de la femme qu'il s'est plu à représenter dans sa chaste nudité. Du reste, le livre pourrait avoir pour sous-titre: *Ni pudeur, ni impudeur*. On y trouve beaucoup d'idées paradoxales et nombre de bons mots, celui-ci par exemple, à propos du bonheur conjugal: «C'est le contraire du vin: il perd en cave, et la première cuvée est la meilleure», et celui-là, à propos des révolutionnaires: «Il en est un peu des révolutionnaires comme des arroseurs des voies publiques: tant qu'il y a du soleil, ils peuvent faire de la boue; mais, une fois qu'ils ont fait de la boue, ils ne peuvent faire du soleil »

* * *

Pourquoi aimer? par M. Henry Leyret (Paris, Charpentier), est le roman d'un jeune homme à l'esprit quelque peu chimérique. Il se prend d'une passion sincère pour une femme mariée et s'étonne que celle-ci ne réponde pas à son amour quoiqu'elle ait pour son caractère une certaine estime, une sympathie marquée. Mais lorsque le jeune homme se déclare, la dame se contente de lui offrir son amitié, sincère, entière, mais rien de plus. Elle est de son temps, cette femme, et elle veut jouir de la vie en égoïste. Elle vit à sa guise, pour elle-même, ne cherchant que les satisfactions de son *home* — à quoi pourvoit son mari. — Pour le cœur... elle n'aime pas. Il lui suffit de voir tourner des *imbéciles* autour de sa personne. Mais ceux-là par exemple, lorsqu'elle les surprend, elle s'amuse à les *aguicher*, elle exerce sa coquetterie à leurs dépens, n'éprouvant pas alors de plus intime jouissance que de piétiner sur les cœurs. Et le jeune homme reste avec son amour déçu; dans son cœur, une dernière corde, en se brisant, tue le délire de sa sensibilité.

* * *

Le Roi Apépi, par Victor Cherbuliez, de l'Académie française (Paris, Borel). — Dans ce roman, on voit une femme légèrement tarée, une ambitieuse qui ne serait pas fâchée de porter une couronne de marquise et qui, pour arriver à son but, semble s'intéresser passionnément aux choses de l'antiquité égyptienne dont son fiancé est le grand historien. C'est une habile, et les exploits des Pharaons, le dieu Anubis, conducteur des âmes, l'ennuient profondément, mais elle sait que les petits moyens produisent de grands effets, aussi joue-t-elle avec son savant marquis la comédie égyptologique. Hélas! pourquoi la dame s'est-elle endormie au récit des hauts faits du *Roi Apépi?* pourquoi a-t-elle clos les paupières alors que son sommeil intempestif a ouvert les yeux du savant désabusé désormais du goût des femmes pour les grandes découvertes historiques?

* * *

Le Psittacisme et la Pensée symbolique, Psychologie du nominalisme, par M. L. Dugas, agrégé de philosophie, docteur ès lettres (Paris, Félix Alcan).

Depuis Leibniz, le terme de *psittacisme* (langage de perroquet) est consacré dans la langue philosophique pour désigner l'emploi de mots vides de sens. Ce terme ne manque pas d'équivalents dans la langue vulgaire, comme *verbiage, fatras, galimatias, jargon, logomachie*, etc. Mais, si rien n'est peut-être plus ordinaire à l'homme que de parler en l'air ou pour ne rien dire, rien pourtant n'est plus contraire à sa nature et ne doit lui paraître plus humiliant pour lui-même et plus inexplicable en soi. Tel homme est capable de retenir et de répéter les paroles d'un autre alors qu'il n'en saisit pas le sens. La distance intellectuelle d'un homme à un autre n'est-elle pas, ou peu s'en faut, accidentellement aussi grande que l'est naturellement celle d'un perroquet à un homme? Qu'une personne emprunte à une autre son langage, sans entrer dans sa pensée, elle sera, à l'égard de cette autre, un perroquet.

En outre, la pensée est une parole intérieure. Dès lors, comme on parle la langue d'autrui sans l'entendre, on parlera, sans l'entendre davantage, cette langue qu'on se parle à soi-même. On sera dupe des mots qu'on emploie, des phrases qu'on invente, et non pas seulement de celles qu'on répète. À côté du psittacisme qui consiste à ne pas entendre les autres, il y a donc celui qui consiste à ne pas s'entendre soi-même.

Étudier pour quelles causes et de quelle manière un langage, d'abord intelligible, dégénère en psittacisme et remonter jusqu'à l'opération logique dont il est la déformation et l'abus, étudier le psittacisme logique et le psittacisme illogique, tel a été le but de l'ouvrage de M. L. Dugas.

* * *

La Femme devant la science contemporaine, par Jacques Lourbet, constitue un plaidoyer scientifique en faveur de cette liberté, de cette égalité plutôt, que réclame si énergiquement la femme de la fin du XIXe siècle. Du reste, chercher si la femme est „l'égale“ de l'homme, c'est se précipiter dans l'absurde. En dehors des mathématiques il n'y a pas d'égalités, il n'y a que des équivalences. La femme n'est donc pas et ne sera jamais, selon M. Lourbet, un exemplaire de l'homme mental: elle est nécessairement autre. Tout le problème se réduit à savoir s'il importe au progrès humain sous toutes ses formes qu'elle soit une énergie spontanée et non un reflet. L'auteur pense qu'il faut donner la liberté à la femme, parce que la liberté est la mère de l'originalité, de la variété, c'est-à-dire de tout progrès, et que d'ailleurs tout individu a le droit *d'être soi*. M. Jacques Lourbet a pris la question de haut, il l'a traitée avec bonne foi.

* * *

La Toilette à la Cour de Napoleon, par M. Henri Bouchot (Paris, Librairie illustrée). — Rien n'est suggestif comme la toilette et les dessous d'une femme en disent long sur son caractère et son état d'âme. Que reste-t-il à dire sur le premier Empire que ne nous ait révélé la longue suite de Mémoires publiés dans ces derniers temps? Même dans *Madame Sans-Gêne*, il n'est pas bien certain que les péripéties l'emportent dans l'attention publique sur l'attirance des splendides costumes que Sardou étale sous les yeux de ses spectateurs. M. Henri Bouchot, dans la *Toilette à la Cour de Napoléon*, nous apporte un document précieux pour l'étude psychologique des belles dames qui firent l'ornement de la cour impériale. Parties souvent de très bas, ces dames surent du moins s'habiller et trouvèrent la note juste pour s'assimiler les belles allures. A la lecture du livre qui nous occupe, on se convainc que rien n'est petit ni guère négligeable en matière de documents, et que les récits de batailles ne surpassent que de très peu l'intérêt que l'on trouve à étudier la note d'un couturier, du „grand faiseur“ d'alors. A lire les notes de Leroy, on est presque étonné du bon marché et quand on voit pour la reine Hortense: façon et fourni une robe de taffetas nacarat pour dessous, tulle et gance d'or au corsage, lacet ... pour 113 francs, on se dit que vraiment c'était pour rien au prix que payent aujourd'hui nos aimables contemporaines pour la façon de leurs robes.

* * *

Les Lettres de la duchesse de Broglie (Paris, Calmann Lévy) ne peuvent pas nous apprendre grand'chose sur le temps où vécut la fille de Mme de Staël, mère de M. de Broglie, et d'autant plus que nombre de ces lettres ont déjà paru dans les *Souvenirs du baron de Barante*, mais au moins nous aident-elles à connaître l'âme d'une femme, et de ce côté l'étude est intéressante. Les faits, qu'importe, mais l'effet produit par eux sur la duchesse, c'est autre chose! Il est évident que tout ce qui s'est passé sous la Restauration, que l'assassinat du duc de Berry, que l'attentat de Fieschi ont été pour la duchesse de Broglie occasion à réflexions profondes, mais combien plus nous la voyons ellemême à l'occasion de la mort de sa fille!

Au point de vue littéraire, la duchesse a peu d'enthousiasme pour celui qui dort sous les voûtes du Panthéon avec le titre de poète national.

«... Il y a sûrement une imagination très riche, très féconde, mais Victor Hugo est privé du sens qui discerne entre le beau et le laid, le bien et le mal, ou plutôt son immense orgueil lui fait croire que tout ce qui lui passe par la tête il a le droit de le dire ... il compare toujours le grand au petit, le beau au laid, l'idéal à l'humain, de sorte que ce n'est plus l'azur des yeux qui ressemble au ciel, mais le ciel qui ressemble à un œil, une montagne à une épaule...»

Et la duchesse ajoute que l'œuvre de Victor Hugo lui donne autant de mal à comprendre qu'une langue étrangère.

* * *

Lettres de Napoléon à Joséphine et Lettres de Joséphine à Napoléon et à sa fille (Paris 1896, Garnier), correspondance des plus intéressantes où l'on retrouve tout ce qui a trait aux relations de Napoléon avec son aimable et peu fidèle compagne. Ces lettres disent beaucoup de choses que les éditeurs ont pensé devoir atténuer par un avant-propos, œuvre de discussion établie dans le but évident de ne pas contrarier les idées généralement admises. Que Napoléon ait adoré Joséphine, aucun doute; mais quant à la réciproque, c'est autre chose. Joséphine paraît peu se préoccuper de son illustre époux, si l'on en croit les lettres qu'il réitérait pour obtenir de la jeune femme quelques mots seulement, tandis qu'il guerroyait en Italie.

«Toi, à qui la nature a donné douceur, aménité et tout ce qui plaît, comment peux-tu oublier celui qui t'aime avec tant de chaleur. . . Tu ne m'écris pas du tout, tu n'aimes pas ton mari; tu sais que tes lettres lui font grand plaisir, et tu ne lui écris pas six lignes jetées au hasard! . . . . J'arrive de Milan, je me précipite dans ton appartement, j'ai tout quitté pour te voir, te presser dans mes bras, tu n'y étais pas: tu cours les villes et les fêtes; tu t'éloignes de moi lorsque j'arrive, tu ne te soucies plus de ton cher Napoléon. Un caprice te l'a fait aimer, l'inconstance te le rend indifférent.»

* * *

G. de Lafont, *Le Buddhisme*, précédé d'un essai sur le *Védisme* et le *Brahanisme*. Paris 1895, Chamuel. Frs. 4.

Ce livre, appuyé sur les documents les plus sérieux des ouvrages des grands orientalistes tels que Eug. et Em. Burnouf, H. de Rémusat, Oldenberg, Colebrooke, Schagintweit, Foucaux, a pour but: 1° de prouver qu'au temps des grandes civilisations de l'antiquité, l'Inde, notamment, avait une religion monothéiste plus élevée que celle des Hébreux, et que de l'Inde nous vient la philosophie des Grecs et partant la nôtre; 2° de définir le Buddhisme primitif tel qu'il a été établi par Çakyamouni et de montrer qu'il n'a rien à voir avec la théosophie moderne qui prétend s'y attacher; 3° enfin ce livre contient de nombreux extraits de grands ouvrages sacrés: des Védas, des Upanischads, de la Bhagavad-Gîtâ, des Lois de Manou, du Lalita-Vistara et des Sutras, traduits par Eug. et Em. Burnouf, Langlois, Loiseleur-Deslonchamps, Pauthier, Oldenberg, Foucaux, etc., et résume l'opinion des grands indianistes sur la question.

Vieux Parisien liseur.

Zeitschriftenschau.

Zeitschrift für romanische Philologie.

XX, Heft 2 u. 3. M. de Vasconcellos, Randglossen zum altportugiesischen Liederbuch; V. Finzi, Di un inedito poema sincrono sull' assedio di Lucca dell' anno 1430; Th. Kalepky, Zur französischen Syntax; Fr. Kluge u. G. Baist, Altfranzösisches dh in altenglischen und altdeutschen Lehnwörtern; A. Horning, Die Suffixe *accus, iccus, occus, ucus (uccus)* im Romanischen; Th. Braune, Neue Beiträge zur Kenntnis einiger romanischer Wörter deutscher Herkunft. — Besprechungen.

Litteraturblatt für germanische und romanische Philologie. 1896.

N. 7. Le Livre et Mistere du glorieux seigneur et martir Saint Adrien, publié par E. Picot. Mâcon 1895. (Schöner und willkommener Beitrag zu unserer Kenntnis der altfranzösischen Mysterien-Dichtung. Söderhjelm); K. Walcker, Montesquieu als Polyhistor, Philosoph, Vorkämpfer der germanisch-protestant. Kultur u. als politischer Prophet. Leipzig 1896. (Ist nur Disposition eines geplanten gröfseren Werkes, zeugt von genauer Kenntnis des Autors und der gesamten Litteratur über ihn. Mahrenholtz); M. Werner, Kleine Beiträge zur Würdigung Alfred de Mussets. Berlin 1896. (Vorzügliche Arbeit. Geist).

N. 8. Robert von Blois' sämtliche Werke, zum erstenmal herausgegeben von Jacob Ulrich. Band III. Berlin 1895. (Leider nur nach einer Handschrift ediert; Referent Mussafia bringt eine grofse Zahl Verbesserungsvorschläge bei); Fr. Johannesson, Zur Lehre

vom französischen Reim. I. Berlin 1896. (Macht den dankenswerten Versuch, auf vergleichend analytischem Wege die geltenden Gesetze aus dem Wesen der betreffenden Gebilde zu erklären; besonders für Lehrer von Wert. Becker); H. Gröhler, Paul Scarron als Komödiendichter, in Zeitschrift für französische Sprache XII. Zeigt auffallend ungenügende Vertrautheit mit der einschlägigen Litteratur und löst seine Aufgabe in durchaus unzulänglicher Weise. Stiefel); R. Peters, Paul Scarrons „Jodelet Duelliste" und seine spanischen Quellen. Erlangen 1893. (Dem Verfasser fehlt es noch an wichtigen Quellenstudien, sein Verfahren ist nicht immer klar und übersichtlich. Stiefel); Melegari, Journal intime de Benjamin Constant et Lettres à sa famille et à ses amis. Paris 1895. (Lobende Inhaltsangabe von Mahrenholtz).

Herrigs Archiv.

Band 96, Heft 3 u. 4. R. Schröder, Thomas Carlyles Abhandlung über den Goetheschen Faust; K. Schirmacher, Théophile de Viau; J. Zupitza, Anmerkungen zu Jacob Rymans Gedichten. VIII; F. Liebermann, Die englische Gilde im 8. Jahrhundert. — Kleine Mitteilungen (A. Bauer, Doppelter ethischer Dativ im Französischen. — Sitzungen der Berliner Gesellschaft für das Studium der neueren Sprachen). — Beurteilungen und kurze Anzeigen (H. Breymann, Die neusprachliche Reform-Litteratur von 1876 bis 1893. Leipzig 1895. Sehr nützlich. Tanger; Rabelais' Gargantua und Fischarts Geschichtsklitterung. Von W. Ellmer. Weimarsche Programmabhandlung 1895. Bringt uns die beiden Humoristen vortrefflich näher. Fränkel; Mélanges de philologie romane dédiés à Carl Wahlund à l'occasion du cinquantième anniversaire de sa naissance (7. janvier 1896). Mâcon, Protat frères. Charakterisierung der von 64 Freunden und Schülern gelieferten Aufsätze durch A. Tobler; La chasse aux mendiants, poème allégorique de Raimon Vidal, par A. Mercier. Toulouse, Privat. Anzeige nebst Verbesserungsvorschlägen durch A. Tobler; P. Schumann, Französische Lautlehre für Mitteldeutsche. 2. Auflage. Leipzig 1896. Lehrern des Französischen empfohlen. A. Tobler; H. Schneitler, Lehrgang der französischen Sprache für Kaufleute. 3. Auflage. Dresden 1895. Kurze und bequeme Grammatik mit entsprechenden Übungsbeispielen. Cohn; J. Oster, Cours supérieur de grammaire française. Dresden 1895. Das Buch gewährt, obwohl fleifsig gearbeitet und obgleich die historische Betrachtungsweise besondere Anerkennung verdient, noch recht oft Gelegenheit zur Änderung. Cohn; L. Génin et J. Schamaneck, Conversations françaises sur les tableaux d' Ed. Hoelzel. 8 Hefte. Wien 1895. Durchaus gediegene Leistung, giebt besonders Lehrern eine gute methodische Anleitung für die Gestaltung des Konversationsunterrichts. Pariselle; L. Durand, Die vier Jahreszeiten für die französische Konversationsstunde. Giefsen 1894. Bringt eine stattliche Anzahl der üblichsten Ausdrücke und Wendungen des täglichen Lebens. Pariselle).

Romania 1896.

Fasc. 98. C. Jullian, La tombe de Roland à Blaye; P. Meyer, Version anglo-normande en vers de l'Apocalypse; E. Philipot, Un épisode d'*Érec et Enide: La Joie de la cour.* — Mabon l'enchanteur; F. D'Ovidio, Di alcune infiltrazioni d'italiano settentrionale nell' italiano letterario; P. Meyer, Le roman du comte et de la veuve du jongleur, d'après Bracton; A. Piaget, Un prétendu manuscrit autographe d'Alain Chartier; L. Luzzatto, Contributo allo studio del dialetto valdostano; G. Paris, La règle de saint Benoit traduite en vers français par Nicole, p. p. A. Héron. A. Morel-Fatio; De Bofarull, El testamento de Ramon Lull; Paget Toynbee, Dante Alighieri, La Divina Commedia riveduta nel testo e commentata da G. A. Scartazzini 2ª ed.; J. Ulrich, Täckholm, Etudes sur la phonétique de l'ancien dialecte soussilvan.

Revue des langues romanes. 1896.

No. 5. C. Appel, poésies provençales inédites, tirées des manuscrits d'Italie; J. Ulrich, La Tæfla da Bifrun; Robolly, Documents provençaux tirés des archives municipales d'Arles et des minutes des notaires.

Neuphilologisches Centralblatt 1896.

N. 5. VII. allgemeiner deutscher Neuphilologentag zu Hamburg (Tagesordnung); Übersicht über die sechs ersten Neuphilologentage; Weifs, Vietors „Gemeinsprache"; Vietor, Antwort auf den Artikel von Weifs: Vietors „Gemeinsprache"; Berichte aus Vereinen und Versammlungen; Verzeichnis neuphilologischer Vorlesungen auf deutschen Universitäten und denen der Nachbarländer. II.; Heiligbrodt, Verzeichnis der Programm-Abhandlungen neusprachlichen Inhalts für 1896. — Besprechungen (Alge, Leitfaden für den ersten Unterricht im Französischen. 5 Auflage. St. Gallen 1896. Aufs wärmste zu empfehlen. Fehse; Hildesheimer, Le petit Chansonnier. Sammlung französischer Gedichte bekannten Melodieen angepafst. Berlin 1896. Enthält manches Zusagende, oft auch Wunderlichkeiten und dürfte sich in der Schule nur schwer verwenden lassen. Kasten). — Neue Erscheinungen. — Zeitschriftenschau.

N. 6. A. Krefsner, Studien über das moderne spanische Drama. II. Joaquin Dicenta; K. Sachs, Phonetische Bestrebungen in Frankreich; Berichte aus Vereinen und Versammlungen. — Besprechungen (Thiers' Ägyptische Expedition der Franzosen 1789—1801. Herausgegeben von Fr. Koldewey. 4. Auflage. Berlin 1892. Gründlich und gewissenhaft. Weifs). — Neue Erscheinungen. — Zeitschriftenschau. — Miscellen. — Alliance française (Cours de Vacances).

N. 7 u. 8. VII. allgemeiner deutscher Neuphilologentag zu Hamburg; Weifs, Schlufswort zu Vietors Gemeinsprache; Berichte aus Vereinen und Versammlungen. — Besprechungen (K. Sachs, Französisch-deutsches Supplement-Lexikon. Berlin 1894. Unentbehrlich). — Neue Erscheinungen. — Zeitschriftenschau. — Miscellen. — Ferienkurse.

Revue des deux Mondes 1896.

15. juin. Plessis, Angèle de Blindes; Lamy, Le Gouvernement de la Défense nationale; G. Goyau, La caste religieuse de l'Allemagne contemporaine; D'Avenel, L'Eclairage; O. G. de Heidenstam, Le Roman suédois. I.; Hans, L'Armée de Ménelik; G. Lafenestre, La Peinture au Salon de 1896; R. Doumic, Marguerite de Navarre. d'après ses dernières poésies. — 1. juillet. Percy, Marie Mancini Colonne; Gomel, Histoire financière, de l'Assemblée nationale Constituante; Thirria, Napoléon III avant l'Empire; De Broglie, Vingt-cinq ans après; Guéroult, H. de Helmholtz; A. Barine, La Gauche féministe et le mariage; Dehérain, Le calife Abdullah; Delard, Le grand Germain (poésie); G. Valbert, Les types intellectuels; T. de Wyzewa, L'Œuvre posthume de Robert-Louis Stevenson. — 15. juillet. Harrisse, L'abbé Prévost; Texte, William Wordsworth; Crappi, Le Délit de presse devant le jury; O. G. de Heidenstam, Le Roman suédois. II; Moireau, Le Mouvement économique; Chamberlain, Richard Wagner et le génie français; R. Doumic, Le mariage de Mme Roland. — 1 août. E. Pouvillon, L'Image. I; Ch. Benoist, De l'organisation du suffrage universel. VII. Essai d'application à la France de la représentation réelle du pays; Th. Bentzon, Un romancier de la Nouvelle-Angleterre: Mary E. Wilkins; E. Faguet, Charles Fournier; J. Rochard, Les Eaux potables; P. Leroy-Beaulieu, L'Australie et la Nouvelle-Zélande: Les Expériences sociales — Le Féminisme; C. Mélinand, Un Préjugé contre la mémoire; G. Valbert, Le docteur Th. Billroth et sa correspondance; T. de Wyzewa, Revues étrangères. — 15 août. D'Haussonville, La Duchesse de Bourgogne et l'alliance savoyarde sous Louis XIV. III. Le Voyage de Turin à Fontainebleau; E. Pouvillon, L'Image II; G. Dubufe, Art et métier: L'ideal et l'avenir de l'art; G. Goyau, L'Allemagne religieuse: L'Évolution du protestantisme contemporain. I. Les doctrines; O.-G. de Heidenstam, Le roman suédois. III; R.-G. Lévy, A la veille d'une élection présidentielle; G. Bonet-Maury, Les Précurseurs français du cardinal Lavigerie dans l'Afrique musulmane; R. Doumic, Revue littéraire: Edmond de Goncourt.

La Semaine Littéraire (paraissant à Genève) 1896.

N. 131. Ph. Godet, Causerie littéraire: Choses d'église; S. di Giacomo, Esquisses napolitaines: La Nuit de la Befana - A l'aube; A.-M. Gladès, Province anglaise: Lincoln — Selby; R. Pictet, L'Utilisation actuelle de l'acétylène; H. Warnery, Le Temps du rêve (Vers); P. Dubost, Une vieille fille. — N. 132. R. Allier, Cercle d'étudiants et d'ouvriers; E. Yung, Chronique scientifique: Les Sensations olfactives; A. Ribaux, Le Rameau d'olivier, nouvelle; P. Seippel, Une Université muselmane. — N. 133. V. Rossel, Le dernier livre de M. R. Doumic; P. Seippel, Le Public et les artistes; A. Ribaux, Le Rameau d'olivier, nouvelle (Suite); A. Bonnard, Revue politique: Un péril. — N. 134. E. Rod, Edmond de Goncourt; H. Sensive, Sur le Danube: Notes de voyage; C. Wagner, La Poire, histoire d'enfants; A. Ribaux, Le Rameau d'olivier, nouvelle (Suite). — N. 135. H. Jacottet, Les Romans de Thomas Hardy; H. Bordeaux, Les oiseaux du Troubadour (Vers); A. Ribaux, Le Rameau d'olivier, nouvelle (Fin); A. Bonnard, Revue politique; H. Sensive, Sur le Danube (Fin). — N. 136. V. Rossel, Le Théâtre allemand contemporain; J. Kaiser, Symphonie des émigrants (Vers); Ch. Bonifas, Parole d'ami, nouvelle; A. Bonnard, Revue politique; H. Maystre, Conte. — N. 137. H. Warnery, Devant la nature; Ph. Monnier, L'Episode; L. Guéry, Une Vocation; H. Jacottet, Le Soudan égyptien; A. Bonnard, Revue politique.

Neue Erscheinungen.

I. Philologie und Pädagogik.

Alge, S., Über die Erlernung des Französischen. Vortrag. St. Gallen, Fehr. M. 0,40.

Antidotaire, l', Nicolas, Deux traductions françaises de l'Antidotarium Nicolai, l'une du XIVe siècle, suivie de quelques recettes de la même époque et d'un glossaire, l'autre du XVe siècle, incomplète, publiées d'après les manuscrits français 25327 et 14827 de la Bibliothèque nationale par le docteur Paul Dorveaux. Avec un facsimilé des première et dernière pages du manuscrit français 25327. Préface de M. Antoine Thomas, professeur de philologie romane à la Sorbonne. Paris, Welter. Frs. 3,50.

Arbois de Jubainville, H. d', Deux manières d'écrire l'histoire. Critique de Bossuet, d'Augustin Thierry et de Fustel de Coulanges. Paris, Bouillon. Frs. 3,50.

Berlitz, M. D., Methode Berlitz pour l'enseignement de langues modernes. Partie française. 3e série: Littérature française, avec extraits et exercices. Par P. Rogez et M. D. Berlitz. Berlin, Cronbach. M. 5.

Börner, O., Lehrbuch der französischen Sprache. Mit besonderer Berücksichtigung der Übungen im mündlichen und schriftlichen freien Gebrauch der Sprache. Ausgabe C. II. Abteilung. Leipzig, Teubner. M. 2,80.

Ehrlich, E., Beiträge zur Latinität der Itala. Programm Rochlitz.

Fertiault, F., Dictionnaire du langage populaire Verduno-Chalonnois. Paris, Bouillon. Frs. 15.

Görlich, E., Freie französische Arbeiten. Musterstücke und Aufgaben. Für die mittleren und oberen Klassen höherer Lehranstalten. Teil II. Leipzig, Renger. M. 2,50.

Hartl, A., Sprachliche Eigentümlichkeiten der Vulgata. Programm Ried.

Hecq, G., et L. Paris, La Poétique française au moyen âge et à la renaissance. Paris, Bouillon. Frs. 6.

Kobler, K., De la tendance sentimentale dans la littérature française au 18e siècle. Programm Schlettstaedt.

Lewin, E. S., Guernsey: its people and dialect. Dissertation. Baltimore.

Macdonald, Fr., Studies in the France of Voltaire and Rousseau. London, Unwin. Sh. 12.

Mastro, D., Le pessimisme de deux poètes contemporains: Jacques Leopardi et Alfred de Masset. Naples, Pierro et Veraldi. L. 1,50.

Meder, F., Zur französischen Satzlehre. Programm Stolp.

Nerz, F., Perfectum und Imperfectum resp. Passé defini und Imparfait. Programm Nürnberg.

Paris, G., Penseurs et poètes (James Darmesteter, Frédéric Mistral, Sully Prudhomme, Alexandre Bida, Ernest Renan, Albert Sorel). Paris, Lévy. Frs. 3,50.

Roland. I principali episodi della Canzone d'Orlando tradotti in versi italiani da A. Moschetti. Con un proemio storico di V. Crescini. Turin, Clausen. Frs. 4.

Staaff, E., Le Suffixe — *arius* dans les langues romanes. Thèse, Upsala.

Teichmann, Merope im italienischen und französischen Drama. Programm Borna.

Toldo, P., La Lingua nel teatro di Pietro Larivey, ricerche ed osservazioni. Imola, Galeati.

II. Belletristik, Geschichte, Geographie, Philosophie.

Adam, P., La Force du mal. Paris, Colin. Frs. 3,50.

Aicard, J., Notre-Dame-d'Amour. Paris, Flammarion. Frs. 3,50.

Aigremont, P. d', Monté-Leoné. Tome I. Mortelle intrigue. Paris, Librairie illustrée. Frs. 3,50.

Albalat, A., L'Art d'écrire. Ouvriers et procédés. Paris, Havard fils. Frs. 3,50.

Annunzio, G. d', Les romans de la rose. (II.) Triomphe de la mort. Traduit de l'italien par G. Hérelle. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.

Arène, P., Contes choisis. Avec 2 compositions de Maurice Eliot, gravées à l'eau-forte par F. Desmoulin. Paris, Charpentier. Frs. 4.

Auteurs, les, célèbres. Nos 293 à 300. Paris, Flammarion. Chaque volume. Fr. 0,60.

Bergeret, G., La Petite Gaule. Paris, Ollendorf. Frs. 3,50.

Björnson, B., Amour et géographie. Traduction d'Auguste Monnier. Préface de Hugues Le Roux. Les Nouveaux mariés. Traduction de A. Albène et A. Monnier. Paris, Savine. Frs. 3,50.

Boissière, J., Fumeurs d'opium. Paris, Flammarion. Frs. 3,50.

Boutique, A., Pour le prix Monthyon. Contes et nouvelles. Paris, Flammarion. Frs. 3,50.

Bovet, M.-A. de, Roman de femmes. Paris, Lemerre. Frs. 3,50.

Cadol, E., Madeleine Houlard. Paris, Ollendorf. Frs. 3,50.

Collignon, A., La Religion des lettres. Notes et réflexions d'un lecteur. Paris, Fischbacher. Frs. 5.

Courtry, Ch., Boutet embêté par Courtry (poésiés). Préface de Léon Maillard. 2 pointes-sèches par Henri Boutet. Une eau-forte et couverture par Courtry. Paris, Bibliothèque artistique et littéraire. Frs. 7,50.

Delard, E., Bélicerte. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.

D'Ennery, A., Markariantz. Paris, Ollendorff. Frs. 3,50.

Deraismes, M., Œuvres complètes. Tome II. Ève dans l'humanité. Les Droits de l'enfant. Paris, Alcan. Frs. 3,50.

Diguet, Ch., Tête-Rouge Retour au clocher. Illustrations de G. Amoretti. Paris, Flammarion. Frs. 1,25.

Dombre, R., Tante Rabat-Joie. Paris, Colin. Frs. 3,50.

Du Mesnil, A., Les Idées de M. Eucher. Les leçons de Biville. Paris, Colin. Frs. 2,50.

Floran, M., La Faim et la soif. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.

Goudeau, E., Chansons de Paris et d'ailleurs. Violoncelles, fifres, mandolines. Paris, Charpentier. Frs. 3,50.

Grucker, E., Histoire des doctrines littéraires et esthétiques en Allemagne. Tome II, Lessing. Paris, Berger-Levrault. Frs. 8.

Hermant, A., L'Amant exotique. Illustrations de Jeanniot, Merwart et Willette. Paris, Ollendorff. Frs. 3,50.

Hervieu, P., Le Petit duc. Figures falotes et figures sombres. Paris, Lemerre. Frs. 3,50.

Janvier, A., et M. Ballot, Les Petits côtés du divorce. Les Jocrisses du divorce. Comédie en 3 actes, avec une préface de Alfred Naquet. Paris, Ollendorff. Frs. 3,50.

Krysinska, M., Folle de son corps. Paris, Havard. Frs. 3,50.

La Vaudère, J. de, Ambitieuse. Paris, Ollendorff. Frs. 3,50.

Le Roux, H., O mon passé... Mémoires d'un enfant. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.

Le Senne, C., Chaîne mystique. Histoire d'une âme. Paris, Le Soudier. Frs. 3,50.

Livet, Ch.-L., Précieux et précieuses. Caractères et mœurs littéraires du XVIIe siècle. 3e édition. Paris, Welter. Frs. 7,50.

Lorrain, J., Un Démoniaque. Paris, Dentu. Frs. 3,50.

Maël, P., Amours simples. Paris, Flammarion. Frs. 1,25.

Malot, Mme H. La Beauté (roman). Paris, Flammarion. Frs. 3,50.

Negri, Ada, Fatalité. Poésies lyriques, traduites de l'italien. Paris, Fischbacher. Frs. 3.

Péladan, J., Le Prince de Byzance. Drame en 4 actes. Paris, Chamuel. Frs. 5.

Pert, C., Amante. Paris, Simonis Empis. Frs. 3,50.

Pierret, E, La Fin d'un flirt (roman). Paris, Lemerre. Frs. 3,50.

Pontsevrez, Les Deux existences de Kalil. Conte en prose, illustré de 7 compositions de Louis-Edouard Fournier, gravées à l'eau-forte par Ch. Deblois. Paris, Librairies-imprimeries réunies. Frs. 15.

Pradels, O., Gaillardises. Monologues. Illustrations de B. Moloch. Paris, Flammarion. Frs. 3,50.

Roguenant, A., La Fourmilière. Paris, Dentu. Frs. 3,50.

Rolland, J., Sous les galons. Paris, Colin. Frs. 3,50.

Saint-Aulaire, le comte A. de, Masque et Visage. La Dévote. La Chrétienne. Étude contemporaine. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.

Sales, P., Aventures parisiennes. Miracle d'amour. Paris, Flammarion. Frs. 3,50.

Santran, Th., Immoralité des livres saints. Paris, Chamuel. Frs 3.

Scholl, A., Tableaux vivants. Paris, Charpentier. Frs. 3,50.

Simon, P.-M., La Comédie de soi-même. Paris, Dentu. Frs. 3,50.

Smilax, H., Sous les sapins. (Genève) Paris, Fischbacher. Frs. 3,50.

Valandré, M. de, Le Livre de l'épousée. Paris, Lemerre. Frs. 3.

Vigier, R., Amour de Slave. Paris, Ollendorff. Frs. 3,50.

Alheim, P. d', Moussorgski. Paris, Edition du Mercure de France. Frs. 3,50.

Baskine, W., Épisodes de la vie d'A. Rubinstein, d'après Wladimir Baskine, par Ivan Martinoff. (Bruxelles) Paris, Fischbacher. Frs. 1,50.

Belin, F., Histoire de l'ancienne Université de Provence, ou Histoire de la fameuse Université d'Aix, d'après les manuscrits et documents originaux. Première période: 1409—1679. Paris, A. Picard. Frs. 15.

Bouvier, F., Les Premiers combats de 1814. Prologue de la campagne de France dans les Vosges. Paris, Cerf. Frs. 3,50.

Chevalier, Mgr. C., Tours capitale. La délégation gouvernementale et l'occupation prussienne (1870-1871). (Tours) Paris, Mame. Frs. 5.

Cornillon, J., Le Bourbonnais sous la Révolution française. Tome V. (Riom) Paris, E. Lechevalier. Frs. 5.

Daniel-Lacombe, H., L'Hôte de Jeanne-d'Arc à Poitiers, Maître Jean Rabateau, président au parlement de Paris. (Niort) Paris, E. Lechevalier. Frs. 3,50.

Déjardins, A., P.-J. Proudhon, sa vie, ses œuvres, sa doctrine. Paris, Perrin. Frs. 7.

Drumont, E., De l'Or, de la boue, du sang. Du Panama à l'anarchie. Cent dessins de Gaston Coindre. Frontispice de Léopold Stevens. Paris, Flammarion. Frs. 3,50.

Falgairolle, E., Le Chevalier de Seure, ambassadeur de France en Portugal au XVIe siècle. Paris, E. Lechevalier. Frs. 1,50.

Fidelis, S., Le Devoir socialiste! Paris, Chamuel. Frs. 3,50.

Flammarion, C., Dictionnaire encyclopédique universel. Tome III. Co.-D. Paris, Flammarion. Frs. 12.

Franklin, A., La Vie privée d'autrefois: Arts, metiers, modes, mœurs, usages des Parisiens du XIIe au XVIIIe siècle, d'après des documents originaux ou inédits. Paris, Plon. Frs. 3,50.

Gauthiez, P., L'Arétin (1492 1556). L'Itale du XVIe siècle. Paris, Hachette. Frs. 3,50.

Gautier, A., Armorial historique des villes et des bourgs de la Suisse. (Genève) Paris, Fischbacher. Frs. 2.

Genevois, H., Les Coups de main pendant la guerre (Ablic, Châtillon-sur-Seine, Châteauneuf, Ham, Fontenoy). Avec 5 cartes. Paris, Chamuel. Frs. 3.

Grand-Carteret, J., Les Almanachs français. Bibliographie, Iconographie des almanachs, années, annuaires, calendriers, chansonniers, états, étrennes, livres d'adresses, tableaux, tablettes et autres publications annuelles éditées à Paris (1600-1895). Avec 5 planches coloriées et 306 vignettes. Paris, J. Alisié et Cie. Frs. 50.

Haven, M., La Vie et les œuvres de maître Arnaud de Villeneuve. Avec 2 gravures. Paris, Chamuel. Frs. 5.

Havet, J., Œuvres de Julien Havet (1853-1893). 2 volumes. Paris, Leroux. Frs. 25.

Kidd, B., L'Évolution sociale. Traduit de l'anglais par P. L. Le Monnier. Paris, Guillaumin. Frs. 7,50.

Le Breton, A., Rivarol, sa vie, ses idées, son talent, d'après des documents nouveaux. Avec portrait et facsimile. Paris, Hachette. Frs. 7,50.

Legouvé, E., Histoire morale des femmes. 8e édition. Paris, Hetzel. Frs. 3.

Lenotre, G., Un Conspirateur royaliste pendant la Terreur. Le baron de Batz, 1792-1795, d'après des documents inédits. Paris, Perrin. Frs. 7,50.

Leroux, A., Nouveau choix de documents historiques sur le Limousin, publiés et annotés par A. Leroux. (Limoges.) Paris, E. Lechevalier. Frs. 12.

Leroux-Cesbron, C., Lofficial, représentant du peuple. Journal d'un Conventionnel en Vendée (décembre 1794-juillet 1795), publié par C. Leroux-Cesbron avec une préface de H. Baguenier-Desormeaux. Paris, Flammarion. Frs. 3,50.

Lorenz, Catalogue général de la librairie française, continuation de l'ouvrage d'Otto Lorenz (période de 1840 à 1885: 11 volumes). Tome XIII: Table des matières du tome XII, 1886-1890, rédigé par D. Jordell. 1er fascicule: A-L. Ce volume complet en 2 fascicules. Paris, Per Lamm. Frs. 30.

Lubomirski, le prince, Histoire contemporaine de la transformation politique et sociale de l'Europe. Tome VI: France et Allemagne, 1868-1871. Paris, C. Lévy. Frs. 7,50.

Mellerio, J., Les Mellerio, leur origine et leur histoire, 1000-1843. 2e édition, augmentée et illustrée de 13 gravures. Paris, Ollendorff. Frs. 7,50.

Oddo, H., Le Chevalier Paul, lieutenant-général des armées navales du Levant (1598-1668) avec une préface de M. de Mahy. Paris, Le Soudier. Frs. 3,50.

Pailhès, G., Chateaubriand, sa femme et ses amis, études critiques avec documents inédits. Avec 5 gravures. (Bordeaux.) Paris, Libraires associés. Frs. 12,50.

Persigny, Mémoires du duc de Persigny, publiés avec des documents inédits, un avant-propos et un épilogue, par H. de Laire, comte d'Espagny. Avec le portrait de l'auteur. Paris, Plon. Frs. 7,50.

Platon, G., Le Socialisme en Grèce, Paris, Giard et Brière. Frs. 3,50.

Potier de Courcy, P., Dictionnaire héraldique de Bretagne, complément de tous les nobiliaires et armoriaux de cette province. Revu, corrigé et augmenté, suivant le désir de l'auteur, d'un vocobulaire des termes du blason. Le tout mis en rapport avec la 3e édition du Nobiliaire et Armorial, par E. de Bergevin, avec figures héraldiques par A. de la Bigne. (Rennes) Paris, E. Lechevalier. Frs. 12.

Rochefort, H., Les Aventures de ma vie. Tome I. Paris, Paul Dupont. Frs. 3,50.

Rodocanachi, E., Une Protectrice de la Réforme en Italie et en France. Renée de France, duchesse de Ferrare. Avec portrait. Paris, Ollendorff Frs. 7,50.

Saint-Chamans, Mémoires du général comte de Saint-Chamans, ancien aide de camp du maréchal Soult, 1802-1832. Avec portrait. Paris, Plon. Frs. 7,50.

Sautarel, J., Philosophie du déterminisme. Réflexions sociales. Paris, Stock. Frs. 3,50.

Toutain, J., Les Cités romaines de la Tunisie. Essai

sur l'histoire de la colonisation romaine dans l'Afrique du Nord. Paris, Fontemoing. Frs. 12,50.

Vandal, A., Napoléon et Alexandre I[er]. L'alliance russe sous le premier empire. Tome III (et dernier). La Rupture. Paris, Plon. Frs. 8.

Vaucher, P., Pages d'histoire, dédiées à M. Pierre Vaucher, professeur à l'Université de Genève, par quelques-uns de ses anciens élèves. (Genève) Paris, Fischbacher. Frs. 15.

Vitalis, A., Une Page de l'histoire du diocèse de Lodève. Le Prieuré de Saint-Michel de Grandmont (ordre de Grandmont). (Montpellier) Paris, E. Lechevalier. Frs. 7,50.

Woodberry, Journal du lieutenant Woodberry. Campagnes de Portugal et d'Espagne, de France, de Belgique et de France (1813-1815). Traduit de l'anglais par Georges Hélie. Paris, Plon. Frs. 3,50.

Bonvalot, G., L'Asie inconnue. A travers le Tibet. Paris, Flammarion. Frs. 3,50.

Dupuy-Peyou, Abbé L., La Bulgarie aux Bulgares. Hier, aujourd'hui, demain (1895). Ouvrage illustré par divers, notamment par Constant de Tours. (Bruxelles Paris, Savaète. Frs. 5.

Falgairolle, E., Une Expédition française à l'île de Madère (en 1566). Paris, E. Lechevalier. Frs. 1,50.

Labbée, E., Les Origines de l'Amérique du Nord et le voisinage périlleux du pôle. Paris, Maretheux. Frs. 5.

Laurent, Dr E., Sensations d'Orient. Le Caire. La Judée. La Syrie. Paris, Flammarion. Frs. 3,50.

Manheimer, E., Le Nouveau monde sud-africain. La Vie au Transvaal. Avec 45 illustrations. Paris, Flammarion. Frs. 3,50.

Cresley, Abbé, Sans Dieu. La Raison répudie-t-elle la foi? Que devient le monde sans Dieu? Paris, Chamuel. Frs. 3,50.

Drummond, H., La Vie transformée ou la sanctification. (Genève) Paris, Grassart. Fr. 1.

Godet, F., Le Temps de la vie de Jésus qui a précédé son ministère public. Genève) Paris, Grassart. Fr. 0,80.

Lachelier, J., Du Fondement de l'induction suivi de Psychologie et métaphysique. 2e édition. Paris, Alcan. Frs. 2,50.

Lumière, la, d'Égypte, ou la Science des astres et de l'âme, en deux parties; par *,*. Avec planches. Paris, Chamuel. Frs. 7,50.

Queyrat, F., Les Caractères et l'éducation morale. Étude de psychologie appliquée. Paris, Alcan. Frs. 2,50.

Thomas, F., Questions vitales. 16 conférences. (Genève) Paris, Grassart. Frs. 2,50.

Ziegler, J., Les «Oui ... mais» de mon fils. Traduit par H. Aubert. (Genève) Paris, Grassart. Fr. 0,80.

Siebenter Neuphilologentag
zu Hamburg
26.—28. Mai 1896.

Die Verhandlungen begannen Dienstag, den 26., früh 9 Uhr im Realgymnasium am Steinthor. Prof. Dr. Wendt begrüfste die etwa 180 Köpfe starke Versammlung, worunter auch einige Damen waren. Jm Namen des Senates der freien Stadt Hamburg begrüfste darauf der Chef der Oberschulbehörde, Senator Dr. Stammann, die Erschienenen. Nachdem Prof. Wendt der im Laufe des letzten Jahres verstorbenen Professoren Zupitza und Sarrazin gedacht und der Vorstand sich durch die Herren Prof. Schipper-Wien und Geh. Regierungs- und Provinzialschurat Dr. Münch-Koblenz ergänzt hatte, ergriff Geheimrat Münch das Wort zu seinem Vortrage: Welche Ausrüstung für das neusprachliche Lehramt ist vom Standpunkt der Schule aus wünschenswert?

Es ist moralisch als erledigt zu betrachten, dafs sprachliche Schulung, nicht grammatische Schulung die Hauptsache sei; die grammatistische Methode ist überwunden. Die streitigen Fragen sind im Wesentlichen drei: Soll die fremde Sprache ganz unvermittelt gelehrt werden? Soll die Erkenntnis ihrer Gesetze gelegentlich gelehrt werden? Soll praktische Beherrschung das oberste Ziel sein auf allen Stufen? Nicht alles kann die Methode leisten, vieles mufs der Persönlichkeit überlassen bleiben, der des Französischen oder Englischen mächtige Lehrer fördert seine Schüler nicht immer am meisten. Die völlige Sprachbeherrschung kann auch von den Lehrern nur unvollkommen erreicht werden, dazu wird die Aussprache der fremden Sprache allmählich in der deutschen Sprachumgebung schlechter. Die Sprachübungen müssen auf einer Verbindung von Technik und Geist sich aufbauen. Viel weniger als die Fragen des Anfangsunterrichts sind bisher die des Unterrichts der Oberklassen behandelt worden und doch bietet z. B. die Behandlung der Lektüre dort viele Schwierigkeiten. Die schriftlichen Arbeiten dürfen nicht nur ein Mosaik der gelernten Phrasen sein. Das Zusammenwirken der Lehrer an derselben Anstalt mufs sich einheitlicher gestalten. Auch gegen den Unterrichtsbetrieb der Universitäten sind mit Recht Vorwürfe erhoben; das praktische Können sollte nach der Ansicht mancher das theoretische sogar ganz verdrängen. Allein solche Absichten werden in Deutschland nicht erreicht werden, keinem Volke ist die Wissenschaft an sich so teuer, wie gerade dem deutschen. Nicht Umstürzung, sondern Umbildung ist notwendig. Unnatürlich ist es, dafs wie bisher viele Neuphilologen die eine Hälfte ihres Lebens brauchen, um sich für die andere, übrig bleibende tauglich zu machen. Nicht an Verlängerung, sondern an Verkürzung des Studiums sollte gedacht werden. Das Studium der älteren Sprachperioden, so nötig es ist, darf doch nur ein Übergang sein; Überblick über die gesamte Sprach-Litteraturentwicklung ist die Hauptsache. Die älteren Perioden des Französischen und Englischen sind für uns noch toter, als die sog. toten Sprachen. Sache der neuphilologischen Seminare ist u. a. die Lautphysiologie, Sache des Kathederunterrichts die Litteratur, auch die Sprachphilosophie, Ästhetik u. s. w. Unterschätzen wir letztere nicht. Der Student sollte nicht blofs empfangend sein auf der Universität, sondern auch hier sein Können selber entfalten. Gegenseitiger gröfserer Besuch von Vertretern der verschiedenen Völker auf den Universitäten wäre sehr zu wünschen.

In eine Erörterung über den Vortrag wurde nicht eingetreten, sondern sofort Herrn Oberlehrer Dr. Hengesbach-Meseritz das Wort erteilt zu seinem Vortrage: Die Reform im Lichte der preufsischen Direktoren-Konferenzen. Der Redner tritt für die Lautschrift ein, die die Aussprache bedeutend fördere, während die neuen Lehrpläne nichts davon wissen wollen. Den Sprechübungen will er, im Gegensatz zu einigen Direktorenkonferenzen, den breitesten Raum einräumen. Die Vorkommnisse des täglichen Lebens müssen natürlich stark berücksichtigt werden, demnach ist die Lektüre teilweise zu wählen. Vielleicht könnte ein sog. „Realienbuch“ von Anfang an mit benutzt werden. Sollten die freien Arbeiten günstigere Ergebnisse liefern als bisher, so könnte man die Übersetzungen fallen lassen. Der Unterricht ohne Vermittelung der Muttersprache ist sehr wohl möglich, was der Umstand beweist, dafs zahlreiche Schüler in Posen deutsch direkt lernen, ohne an logischer Durchbildung hinter anderen Schülern zurückzustehen. Der Gesamteindruck, den Redner von den Direktorenkonferenzen hat, ist nicht günstig. Dieselben sind weder gründlich noch vorurteilsfrei. Die Direktoren sind zum gröfsten Teil klassische Philologen, Historiker, Germanisten, auch Mathematiker; da sie nicht genügende Fachkenntnis besitzen, vermögen sie den neusprachlichen Unterricht nicht zu fördern. Ferner sind zwei wichtige Provinzen, Hessen-Nassau, wo die neue Methode hauptsächlich entstanden ist, und Brandenburg, wo die meisten neuphilologischen Lehrer thätig sind, überhaupt nicht zu Worte gekommen. Zwei Direktoren, darunter Schlee-Altona, verwahren sich gegen die scharfe Kritik des Referenten.

Herr Professor Dr. Müller-Heidelberg spricht über den Lektürekanon in den neueren Sprachen. Er verteidigt folgende den Mitgliedern des Verbandes gedruckt überreichte Grundsätze, nach denen die Sichtung der Schullektüre vorgenommen werden soll.

A. Hauptgesichtspunkte.

I. Die äufsere Ausstattung einer neusprachlichen Schulausgabe für Autoren-Lektüre in Rücksicht auf Papier, Druck, Format etc. mufs den strengsten Anforderungen der Schulhygiene entsprechen. (Vergl 1. Dr. Schubert, Eingabe an das bayrische Kultusministerium vom 7. November 1893 über „Normen für Druck und Papier von Lehrmitteln", im Auftrag der „Kommission für Gesundheitspflege" in Nürnberg. 2. Prof. Dr. H. Cohn, Breslau „Die Hygiene des Auges", p. 477—488)

II. Der für die Schule in Betracht kommende Wert oder Unwert des Inhaltes ist vor allen Dingen nach der geistig-erziehlichen Bedeutung des Inhaltes, als dem Wichtigsten und Ausschlaggebenden, zu beurteilen. (Vergl. Münch: „Zur Förderung des französischen Unterrichts".)

B. Präzisierung.

III. Der Inhalt der Schulausgaben für neusprachliche Autoren-Lektüre mufs derart sein, dafs er einen belehrenden und bildendenden Einblick bietet in die Geschichte und Kultur des öffentlichen und privaten Lebens, in die unterscheidende Eigenart an Begabung und Sitte gerade desjenigen Volkes, dem der fragliche Autor angehört.

IV. Er mufs insbesondere dazu dienen, die Schüler einzuführen in das Verständnis der hervorragendsten Geister dieses Volkes, indem er sie, durch Vermittelung der Schul-Lektüre, bekannt macht mit dem Besten und Edelsten, was dieses Volk in Litteratur und Kunst, Handwerk und Industrie hervorgebracht hat, mit dem Bedeutendsten, was es in Krieg und Frieden, in Politik und sozialer Gestaltung geleistet hat, soweit jene Schöpfungen und diese Leistungen in der Darstellung nicht die Verständniskraft der Schüler übersteigen oder sonst durch ihre Natur nach irgend einer Seite hin für die Behandlung in der Schule ungeeignet sind.

V. Er darf, der Hauptsache nach, nichts bieten, was nicht auch jetzt noch sprachlich mustergiltig wäre. Daher ist, der Zeit nach, in beiden Fremdsprachen nicht hinter die sogenannten „Klassiker" des 17. saec. zurückzuführen.

Anmerkung: Diese Forderung ist besonders für die Prosa in den unteren Klassen ausnahmslos festzuhalten, da mindestens in der Prosa in diesen unbedingt nur modernes, mustergiltiges Französisch geboten werden sollte. Wo etwa in der Poesie auch für die unteren Klassen (Fabeln von Lafontaine u. dergl.) oder für die oberen Klassen in Poesie und Prosa (in den poetischen „Klassikern" oder auch in prosaischen Historikern) gelegentlich veraltete Formen unvermeidlich sind, müssen dieselben den Schülern als solche gekennzeichnet sein oder werden.

C. Was ist demnach auszuschliessen?

Auszuschliessen sind daher von dem neusprachlichen Lektüre-Kanon des Neuphilologentages alle Schulausgaben französischer und englischer Autoren, welche

ad A: (Ausstattung und Inhalt)

1. den schulhygienischen Anforderungen nach irgend einer wichtigen Richtung hin nicht entsprechen.
2. welche in erziehlicher Hinsicht wertlos sind oder direkt schädlich wirken können.

ad B: α (Inhalt)

3. welche an sich zwar solchen Bedenken nicht unterliegen, aber doch auch nicht für den Unterricht geeignet sind, weil sie weder den unter III. noch den unter IV. oder V. angeführten, mafsgebenden Gesichtspunkten positiver Art entsprechen, also nicht als hinreichend nützliche Schullektüre betrachtet werden können.

Anmerkung: Dafs auch leichtere, mehr der Unterhaltungs-Lektüre angehörige, sei's novellistische, sei's dramatische Erzeugnisse in der Schule nützliche Verwendung finden können und finden, namentlich mit Rücksicht auf die in denselben mehr in den Vordergrund tretende Umgangssprache, soll damit keineswegs in Abrede gestellt werden; nur müssen auch sie mindestens den Anforderungen unter I, II und V durchaus entsprechen und werden als um so wertvoller zu betrachten sein, wenn sie auch den Anforderungen unter III und IV in möglichst vieler Hinsicht entsprechen.

ad B: β (Bearbeitung)

4. welche durch die Art der Bearbeitung in Betreff der Benützung im Unterricht der Schule gerechte Bedenken erregen, sofern dieselbe

a) entweder den an sich wertvollen Stoff in einer Weise behandelt hat, dafs durch die daran vorgenommenen Veränderungen (Verkürzungen, Umstellungen, ungeschickte oder ungenügende Überarbeitung oder Umarbeitung u. dergl.) der ursprüngliche Wert des Stoffes durch die Schuld des Herausgebers derartig beeinträchtigt und gemindert ist, dafs er als wertvolle Lektüre nicht mehr gelten kann.

b) welche in beigefügten Anmerkungen sprachlich Fehlerhaftes und sachlich Falsches entweder aus Nachlässigkeit oder aus Unkenntnis des Bearbeiters *nicht* blofs ausnahmsweise sondern wiederholentlich bieten.

c) welche nachlässig oder kenntnislos verfafste Vokabularien enthalten, die schaden, statt zu nützen.

d) welche in unter dem Texte stehenden Anmerkungen die Schüler zur Faulheit, und zur Unaufmerksamkeit während des Unterrichts, verleiten, indem sie Dinge erklären, welche der Schüler selbst durch Nachdenken finden kann und soll, Wendungen übersetzen, von denen das Gleiche gilt etc.

Anmerkung: Damit sollen erklärende und selbst erleichternde Anmerkungen unter dem Texte keineswegs in allen Fällen als verwerflich bezeichnet werden (obgleich im allgemeinen reine Texte für die Schule unzweifelhaft vorzuziehen sind), z. B nicht in Büchern, die nur für die unteren Klassen oder die ausdrücklich nur für die kursorische Lektüre in oder aufser der Schule (als Privatlektüre) bestimmt sind.

Nach dem Vortrage erwählt der Neuphilologentag einen Ausschufs für die Herstellung eines französischen und englischen Kanons An den Erörterungen nahmen teil die Herren Direktor Hausknecht, Prof. Kühn-Wiesbaden, Geheimrat Münch, Prof. Scheffler-Dresden.

Nach kurzer Frühstückspause wurden die Verhandlungen um 2 Uhr fortgesetzt.

Herr Prof. Dr. Scheffler-Dresden hielt einen Vortrag über „Technische Hochschule und Neuere Philologie."

Herr Oberlehrer Dr. Mühlefeld-Osterode sprach sodann über die Lehre von der Bedeutungsverwandtschaft in ihrem Verhältnis zur Rhetorik, Semasiologie, Wortbildungslehre, Stilistik und Synonymik. Die Lehre vom Laut und die Lehre von der Bedeutung bilden die wichtigsten Faktoren der Sprachwissenschaft. Während erstere eifrige Pflege gefunden hat, ist jene noch nicht einmal genügend erkannt, nicht einmal ein einfacher Name existiert dafür. Bedeutungslehre oder Bedeutungsverwandtschaft wäre vielleicht zu empfehlen. Die Wurzeln der Phonetik liegen in der Physiologie und Akkustik, die der Bedeutungslehre in Psychologie und Logik. Der Redner zeigt an einigen Beispielen, wie sich diese Wissenschaft fürs Französische und Englische nutzbar machen läfst: pierre (Stein) — perron (Steintreppe), échelle (Leiter), échelon (Sprosse). Der Teil kann vom Ganzen, das Ganze vom Teil abgeleitet werden. Viele Worte zeigen den Übergang von Art zu Nebenart: front (Stirn), fronton (Hausgiebel), aiguille (Nadel), aiguillon (Stachel) u. s. w.

Hieraus sprach Herr Prof. Dr. Vietor-Marburg über das Thema: Was ist im Auslande zur praktischen Förderung der Neuphilologen in letzter Zeit geschehen? Der Redner hat an Neuphilologen in 20 verschiedenen europäischen und amerikanischen Staaten eine Reihe Fragen gestellt, deren Beantwortung die Stellung der Neuphilologie in den einzelnen Ländern verdeutlicht. Manche Länder, wie Portugal und Spanien, haben gar keine Universitätlehrer für neuere Sprachen; der italienische Gewährsmann schreibt launig: Wir verdienten nach Böotien zu gehen, wenn wir nicht schon in Abessynien wären! In ganz Norwegen besteht nur eine Professur, und zwar für Germanisch und Romanisch zusammen. Am meisten wird für neue Philologie in Finland, Kanada, Skandinavien und Chile gethan:

allerdings sind dort die Fortschritte gröfstenteils Deutschen zu verdanken.

Herr Lektor Gauthey des Gouttes-Kiel hielt darauf in französischer Sprache einen Vortrag über die zeitgenössische französische Litteratur vom Standpunkte der Schule aus. Er stellte vor allen François Coppée als passenden Schulschriftsteller hin.

Etwa um 5 Uhr traten die Teilnehmer die Fahrt durch den Hafen und nach Blankenese an, wo das Festessen stattfand.

Am 27. Mai wurden die Verhandlungen um 9 Uhr fortgesetzt. Prof. Dr. Kühn-Wiesbaden nahm das Wort zu seinem Antrag betreffend den Nachweis von Adressen im Auslande für Neuphilologen. Da an eine Reichsanstalt, die die Adressenvermittelung in die Hand nehmen würde, nicht zu denken ist, sollte der Neuphilologenverband die Angelegenheit ins Werk setzen. Die Neuphilologen Englands und Frankreichs könnten uns dabei in die Hand arbeiten, sie könnten uns Adressen in ihren Ländern geben, wir würden ihnen Adressen in Deutschland zustellen. Der Redner regt die Bildung eines Ausschusses an, gebildet aus Vertretern der verschiedenen Landesteile Deutschlands. Herr Prof. Lipscomb-London unterstützt in längerer (englischer) Rede die Vorschläge des Vorredners und macht noch eine Reihe Mitteilungen über die Thätigkeit des englischen Neuphilologenvereins, der einige hundert Mitglieder umfafst. Nachdem Prof. Dr. Vietor-Marburg Herrn Lipscomb den Dank der Versammlung ausgesprochen und ein Begrüfsungsschreiben der Versammlung an die Modern Language Association beschlossen worden, bezeugt Prof. Dr. Schmeding-Duisburg die Schwierigkeiten, die den Neuphilologen im Auslande entgegenstehen, da sie nicht immer die richtigen Wege beschreiten. Direktor Dr. Kirschten-Blankenese, Prof. v. Aschen-Braunschweig und Prof. Dr. Stengel-Greifswald sprachen ergänzend dazu, und auf Vorschlag des Letzteren wird die Angelegenheit einer Kommission übergeben.

Darauf hielt Dr. Aronstein-Berlin einen längeren Vortrag über die Entwicklung des höheren Schulwesens in England.

Es folgte darauf die Beratung über 15 Thesen betreffend die neuphilologische Vorbildung, die von einer auf dem 6. Neuphilologentage zu Karlsruhe gewählten Kommission zusammengestellt worden sind und gedruckt vorliegen. Dieselben, welche von Prof. Dr. Vietor-Marburg vertreten werden, sind folgende:

1. Als Minimalzeit für das neuphilologische Studium gelten acht Semester. Zwei davon können im Ausland verbracht werden; doch ist vor Auslandstudien ohne vorherige phonetische Schulung zu warnen.

2. Eine Vorprüfung in nicht neuphilologischen Fächern (z. B. Deutsch, Religion und Geschichte), nach Art der juristischen und medizinischen Vorexamina, ist abzuweisen, da das neuphilologische Fach nicht wie jene aus einer Reihe verschiedener einzeln vorzunehmender Disciplinen besteht, sondern ein homogenes Ganzes bildet, das die volle Kraft eines jeden vom ersten bis zum letzten Jahr der Studienzeit in Anspruch nimmt. Es kämen dadurch obendrein zu den jetzt bereits bestehenden und drückenden Nebenfächern, welche eine Vertiefung des Studiums und besonders eine vollendetere praktische Ausbildung erschweren, noch mehrere neue hinzu. Gegen eine Trennung des neusprachlichen Examens in eine wissenschaftliche und eine praktische Prüfung wäre nichts einzuwenden.

3. Im Examen ist aufser der wissenschaftlichen auch die praktische Befähigung nachzuweisen. Unter dieser ist zu verstehen: ausreichende Fertigkeit im Gebrauch der fremden Sprache in Wort und Schrift, sowie entsprechende Kenntnis der Realien.

4. Ein Kandidat, der die wissenschaftliche oder praktische Befähigung nicht voll nachweist, kann zwar zum Seminarjahr zugelassen werden, mufs aber in dem betreffenden Teile vor seiner definitiven Anstellung eine Nachprüfung bestehen.

5. Im Examen ist nachzuweisen: a) Lehrbefähigung für alle Klassen im Französischen oder Englischen; b) Lehrbefähigung für mittlere Klassen in drei weiteren Fächern. In erster Linie kommen in Betracht: Englisch oder Latein für Romanisten, Französisch oder Deutsch für Anglisten; sodann Geschichte und Geographie für beide. c) Die seither im Lateinischen geforderte Nebenfakultas für Unterklassen fällt weg. An ihre Stelle tritt Nachweis der erforderlichen Kenntnis des Lateinischen in der französischen Prüfung, des Deutschen in der englischen Prüfung, falls der Examinand in dem betreffenden Fache nicht eine besondere Fakultas nachsucht.

6. Jeder, der Lehrbefähigung im Französischen oder Englischen beansprucht, mufs Kenntnis der Elementar-, d. h. Artikulationsphonetik und deren praktischer Verwendung in der Schule in der französischen bezw. englischen Prüfung nachweisen.

7. Die bisher im Französischen zulässige Fakultas für Unterklassen fällt weg.

8. Sowohl für romanische als englische Philologie sind an jeder Universität je zwei Professoren notwendig, denen die Vertretung des Faches in allen seinen Disciplinen sowie die Leitung der praktischen und wissenschaftlichen Seminare obliegt. Für die praktischen Sprech- und Schreibübungen sowie für Vorträge in der fremden Sprache sind Lektoren, und zwar Ausländer mit wissenschaftlicher Vorbildung, unerläfslich. (Die Sprechübungen werden in getrennten Übungszirkeln abgehalten, deren Teilnehmerzahl 10 nicht überschreiten darf. Die durch Trennung der Kurse etwa nötig werdenden Mehrstunden werden den Lektoren angemessen honoriert.)

9. Es ist erforderlich, Lehramtskandidaten mit Fakultas in neueren Sprachen für das Seminar- und Probejahr besonders solchen Anstalten zuzuweisen, bei deren Leitern Verständnis und Interesse für die Aufgaben des neusprachlichen Unterrichts vorauszusetzen ist.

10. Das Seminar- oder Probejahr kann durch einen mindestens einjährigen Aufenthalt im Ausland nach dem Examen ersetzt werden. In diesem Falle mufs der Kandidat nachweisen, dafs er während dieser Zeit bestimmte Punkte aus dem Sprach- und Kulturleben des betreffenden Volkes studiert hat.

11. Da Neuphilologen durch die Art ihres Unterrichts, durch Vorbereitung und Korrekturen besonders schwer belastet sind, ist eine Herabsetzung der Pflichtstundenzahl auf höchstens 18 erforderlich.

12. Zur Erhaltung der praktischen Sprachfertigkeit und der Realienkenntnis ist den Neusprachlern sowohl an Universitäten wie höhern Schulen in regelmäfsigen Zwischenräumen (längstens alle fünf Jahre) Urlaub ins Ausland mit Stipendien zu gewähren.

13. Aufserdem sind Übungskurse im Inlande an geeigneten Orten einzurichten, in denen fremdsprachliche Vorlesungen gehalten, Gelegenheit zum Gebrauch der fremden Sprache geboten, phonetische Übungen veranstaltet und methodische Anweisungen gegeben werden. Als Ersatz für den Aufenthalt im Ausland können diese Kurse nicht betrachtet werden. Sie dürfen nicht in die Ferien fallen. Den Teilnehmern sind Urlaub und Diäten zu gewähren.

14. Unterricht in neueren Sprachen ist nur geprüften Neusprachlern zu übertragen.

15. Die für alle Lehrer gestellte Forderung, dafs die Dienstzeit vom bestandenen Examen an gerechnet werde (vorausgesetzt, dafs der Kandidat seitdem entweder im öffentlichen Schuldienst gestanden oder sich der Behörde dauernd zur Verfügung gehalten hat), ist für Neuphilologen in Rücksicht auf die schwierige, langwierige und kostspielige Vorbildung ganz besonders notwendig.

An der Erörterung beteiligten sich die Herren Prof. Kühn, Münch, Schipper, Sachs-Brandenburg u. a. m.; die Thesen wurden mit einer ganzen Reihe von Veränderungen angenommen, abgesehen von einigen, die man als zur Zeit unpraktisch fallen liefs.

Prof. Kühn beantragte die Thesen dem preufsischen Minister persönlich vorzulegen. Der Vorschlag wird angenommen, doch beschlossen, auch den Unterrichtsministern der übrigen deutschen Staaten die Thesen vorzulegen.

Hieraut wurde allerlei Geschäftliches erledigt. Als Versammlungsort des nächsten Neuphilologentages wird

Wiesbaden und Wien vorgeschlagen; letzteres wird gewählt.

Damit wurden die Verhandlungen geschlossen. Am Abend fand Kommers im Zoologischen Garten statt. Am 28. Mai wurde ein Ausflug nach Helgoland unternommen.

(Mit Benutzung des Berichtes der „Täglichen Rundschau“.)

Université de Genève.
Cours de Vacances de Français moderne 1896.

Les **Cours de vacances de français moderne,** inaugurés à Genève en 1892, et qui ont réuni depuis lors une moyenne de deux cents auditeurs par année, sont destinés, soit aux maîtres étrangers qui enseignent la langue française et qui ne peuvent faire à Genève qu'un séjour de quelques semaines pour s'exercer à la mieux parler, soit aux étudiants qui passent leurs vacances à Genève. Ils auront lieu, en **1896,** en deux séries.

La première série (cours d'été) durera six semaines, du **15 juillet au 30 août** et comprendra 10 heures de leçons par semaine, soit deux heures chacun des cinq premiers jours de la semaine. La séance d'ouverture aura lieu mercredi 15 juillet, à cinq heures après midi.

La seconde série (cours d'automne) durera du **1er au 21 octobre** et comprendra 12 heures de leçons par semaine, soit deux heures chaque jour. La séance d'ouverture aura lieu mercredi 30 septembre, à quatre heures après midi.

Les cours de vacances, en 1896, seront dirigés par M. **Bernard Bouvier,** professeur a la Faculté de Lettres et des Sciences sociales, avec la collaboration de MM. L. Wuarin, professeur à la Faculté des Lettres et des Sciences sociales; Ch. Bally, docteur en philosophie, privat-docent; L. Zbinden. maître au Collège, privat-docent; G. Thudichum, privat-docent; G. Vallette, maître au Collège; R. Chodat, professeur à la Faculté des Sciences; P. Duproix, professeur a la Faculté des Lettres et des Sciences sociales; Emile Chaix, privat-docent; Balavoine, privat-docent; W. Rosier, maître au Collège; Ch. Seitz, docteur es lettres, maître au Collège.

Programme des Cours de vacances.

L'enseignement se compose de cours et d'exercices pratiques qui porteront sur les matières suivantes:

	Ire série	2e série
Littérature française contemporaine	2 heures	2 heures
Lecture analytique d'auteurs français modernes	1 „	1 „
Improvisation et discussion	1 „	1 „
Stylistique	2 „	2 „
Phonétique	1 „	2 „
Syntaxe française; gallicismes; questions d'usage	1 „	2 „
Diction et lecture expressive; prononciation	2 „	2 „
Total	10 heures	12 heures

Dans chaque série sera instituée une conférence pour la **correction de travaux écrits.** Elle sera dirigée, pendant une heure chaque semaine, par M. Ch. Bally, privat-docent. Ceux des participants aux cours qui désirent la suivre auront à prendre une inscription spéciale.

Les participants aux cours seront divisés **en sections parallèles** dont chacune aura le même nombre de conférences, sous la direction des mêmes professeurs. Chaque section comptera au moins quarante et au plus cinquante membres.

Littérature française contemporaine. Ire série (12 leçons), Professeur: M. Bernard Bouvier. Le roman et la comédie de mœurs de 1850 a 1890. IIme série (6 leçons), Professeur: M. G. Vallette. La poésie de 1850 a 1890.

Lecture analytique. Ire série (6 leçons), Professeur: M. Bernard Bouvier. IIme série (3 leçons), Professeur: M. G. Vallette. Analyse littéraire et commentaire critique des Morceaux choisis d'écrivains français au XIXme siècle, publiés a l'usage des cours de vacances de français moderne à l'Université de Genève. (Conférence de lecture analytique) 2me édition, Genève, Eggimann et Cie, 1896.

Exercices d'improvisation et de discussion. Ire série (6 leçons), Professeur: M. Bernard Bouvier. IIme série (3 leçons), Professeur: M. M. Vallette. Les sujets de leçons et de discussion proposés aux participants seront empruntés aux œuvres suivantes: Corneille, Le Cid; Racine, Andromaque; Molière, Le Misanthrope; Voltaire, Zaïre; Victor Hugo. Hernani; Emile Augier, Le gendre de M. Poirier. Les participants sont priés de se munir d'une édition de ces différentes pièces, et de les étudier d'avance, pour être prêts à prendre une part active aux exercices. (Ils trouveront tous ces textes, entre autres dans la collection scolaire Velhagen u. Klasing, Bielefeld u. Leipzig).

Exercices de stylistique. Ire série (12 heures); IIme série (6 heures) Professeur: M. Ch. Bally. Etude comparative de la construction de la phrase française, accompagnant la traduction des Morceaux choisis d'écrivains allemands modernes, publiés à l'usage des cours de vacances de français moderne à l'Université de Genève. (Conférence de stylistique) Genève, Eggimann et Cie, 1896.

Questions de phonétique. Ire série (6 heures). IIme série (6 heures) Professeur: M. L. Zbinden Critique des systèmes de transcription phonétique. De l'accent. De la quantité. De la liaison, etc.

Syntaxe française, gallicismes, questions d'usage. Ire série (6 heures), Professeur: M. L. Zbinden. Etude comparative de diverses questions de syntaxe dans le français du XVIIme, du XVIIIme et du XIXme siècles, d'après le recueil de Morceaux choisis des écrivains français des XVIIme, XVIIIme et XIXme siècles, a l'usage des cours de vacances de français moderne a l'Université de Genève. (Conférence de syntaxe), Genève, Eggimann et Cie, 1896. IIme série (6 leçons), Professeur: M. L. Wuarin. Etude des gallicismes et de diverses questions d'usage, d'après les morceaux du même recueil.

Diction et prononciation. Ire série (12 leçons), IIme série (6 leçons), Professeur: M. G. Thudichum. Exercices d'élocution et de diction, d'après le recueil de Morceaux choisis de prose française à l'usage des cours de vacances de français moderne a l'Université de Genève. (Conférence de diction), Genève. Eggimann et Cie, 1896. Exercices raisonnés de prononciation d'après les tableaux dressés par M. G. Thudichum, et qui seront distribués aux participants a la conférence. Ceux-ci seront divisés par groupes de nationalités, pour rendre plus aisée la correction des fautes propres à la prononciation de chacune d'elles.

Les manuels composés pour servir aux conférences des cours de vacances seront mis à la disposition des participants, dès leur arrivée moyennant un prix modique.

Les participants seront invités à suivre, à côté des conférences qui composent le programme de l'enseignement régulier, et sans prendre d'inscription spéciale, les cours suivants:

Première série

M. R. Chodat, professeur à la Faculté des Sciences, fera un cours en huit leçons sur: La Biologie végétale.

1. La vie et la mort. 2. La nutrition des végétaux. 3. Les végétaux parasites. 4. Les végétaux épiphytes. 5. Les insectivores végétaux. 6. Les phénomènes de symbiose. 7. La reproduction par boutures. 8. La floraison.

M. P. Duproix, professeur à la Faculté des Lettres et des Sciences sociales, fera un cours en quatre leçons sur: L'état actuel de l'Enseignement secondaire en France. M. le pasteur H. Balavoine, privat-docent, fera un cours en quatre leçons sur: De Saussure, Töpffer et la poésie des grandes Alpes. M. Emile Chaix, privat-docent, fera un cours en six leçons sur: Les îles Normandes de la Manche.

1. Situation et structure géologique. 2. Mouvements du sol anciens et modernes. 3. La mer. 4. Climat, végétation et aspects. 5. Conditions d'existence, peuplement et histoire. 6. Législation surannée.

Deuxième série

M. Ch. Seitz, docteur ès lettres, maître au Collège, fera un cours en trois leçons sur: L'Œuvre de H. Taine.

1. Taine historien. 2. Taine voyageur. 3. Taine critique littéraire.

M. W. Rosier, maître au Collège, fera un cours en trois leçons sur: Le peuple suisse.

Ses éléments constitutifs. Chiffre total et densité de la population de la Suisse. Influence du milieu sur son développement. Conditions économiques. Institutions pratiques et sociales. Rôle international de la Suisse.

La journée du samedi sera réservée chaque semaine soit a des excursions en commun dans les environs de Genève, soit à des visites par groupes et sous la direction de personnes compétentes aux différentes sections de l'Exposition nationale Suisse, ouverte à Genève du Ier mai au 15 octobre 1896.

L'Exposition scolaire suisse (Groupes 17 et 18 de l'Exposition nationale) sera sans doute d'un grand intérêt pour les auditeurs des Cours de Vacances; elle en est digne autant par son étendue (4800 m_2.) que par la variété des objets exposés. Le groupe 18 est consacré à l'Enseignement professionnel subventionné par la Confédération, le Groupe 17 à l'Enseignement général. On trouvera dans ce dernier groupe une image fidèle des méthodes, du matériel, des travaux des maîtres et des élèves, en un mot de la vie de nos établissements d'instruction publique depuis l'Ecole Enfantine jusqu'à l'Université. On pourra ainsi comparer ce qui se fait dans les Cantons romands et dans les Cantons allemands, voir en quoi diffèrent les méthodes et comment l'école Suisse en ses formes si variées se plie aux besoins des populations intèressées. Il y aura là une riche mine d'observations, pour toute personne soucieuse de s'enquérir des efforts faits par un petit pays afin de développer, sans l'uniformiser, l'éducation de ses enfants.

Afin de rendre ces comparaisons plus facilles et plus instructives pour les participants aux Cours de Vacances, le commissaire général du groupe 17, M. L. Zbinden, organisera à leur intention un certain nombre de visites à l'Exposition scolaire.

Inscriptions

Sont admis à participer aux cours:

1° Les étudiants immatriculés dans une Université.

2° Les personnes qui possèdent un grade universitaire ou qui sont en fonctions comme directeurs ou maitres dans un établissement public d'instruction.

3° Les institutrices appartenant à des établissements publics d'instruction ou diplomées, et recommandées par leurs autorités scolaires.

Les participants réguliers aux cours et exercices pratiques qui en feront la demande recevront un **certificat** signé du Doyen de la Faculté des Lettres et du professeur dirigeant.

Les inscriptions sont prises (par correspondance ou verbalement) auprès du Secrétaire-Caissier de l'Université.

pour la 1re série, du 8 au 21 juillet; droit d'inscription fr. **30.**

pour la 2me série, du 25 sept. au 8 octobre: droit d'inscription fr. **15.**

Les personnes qui en feraient la demande à M. le Secrétaire-Caissier de l'Université, en donnant leur adresse exacte, recevront **une liste des familles** de langue française. habitant la ville de Genève ou ses environs, **qui sont disposées à recevoir pendant l'été des pensionnaires étrangers.** Cette liste indiquera le nombre de chambres disponibles et le prix de la pension par mois.

Les participants sont invités à se présenter aussitôt après leur arrivée à M. le prof. Bernard Bouvier (depuis le 15 juillet, à l'Université, le matin de 9 à 12 heures), qui leur donnera les renseignements dont ils auront besoin.

Ils trouveront des indications sur les pensions, le prix et les conditions du séjour à Genève, au Bureau officiel des renseignements (5, quai du Mont-Blanc, de 10 heures à midi, tous les jours gratuitement.)

Genève, avril 1896. Le Recteur.

Verzeichnis der Vorlesungen

über romanische und englische Philologie an deutschen, österreichischen und schweizerischen Universitäten.

Berlin. Tobler, Laut- und Formenlehre des Französischen; Crestiens ‚Chevalier au lyon'; Romanisches Seminar. — Schultz-Gora, Älteste französische Sprachdenkmäler; Geschichte der französischen Litteratur vom Tode Rousseaus bis zum Anfang des 2. Kaiserreiches. — Hecker, Italienische Grammatik für Anfänger; Italienisches Seminar; Italienische Übungen für Vorgeschrittenere. — Pariselle, Neufranzösische Übungen; Seminar. — Geiger, Molière. — Brandl, Phonetik und historische Grammatik der englischen Sprache; Byron und die englische Litteratur bis zur Gegenwart; Englisches Seminar. — Harsley. Englischer Kursus für Anfänger; Übungen für Vorgeschrittenere; Englisches Seminar.

Breslau. Appel, Historische Grammatik der französischen Sprache; Altfranzösische Übungen (Sem.). — Pillet, Neufranzösische Übungen; Lektüre und Interpretation von V. Hugos „Ruy Blas"; Praktische Übungen in der französischen Grammatik. — Kölbing, Über Chaucers Leben und Werke nebst Erklärung des Prologs der Canterbury Tales; Geschichte der altenglischen Litteratur; Englisches Seminar. — Pughe, Übungen im Englisch-Schreiben und Sprechen; Erklärung von Burns' ausgewählten Gedichten; Anfangsgründe der englischen Sprache.

Erlangen. Varnhagen, Altenglische Grammatik; im Sem.: Neufranzösische, altfranzösische, neuenglische, altenglische Übungen.

Göttingen. Stimming, Geschichte der französischen Litteratur des Mittelalters; Historische Flexionslehre des Französischen; Übungen im Provenzalischen und Altfranzösischen. — Mercier, Das französische Theater im 17. Jahrhundert; Einige französische Schriftsteller der Jetztzeit [Vortrag französisch]; Neufranzösische Übungen für Anfänger und Vorgeschrittenere. — Morsbach, Historische Syntax des Englischen; Erklärung des King Horn; Litterarhistorische Übungen (Sem.); Einführung in die englische Phonetik (Prosem.). — Tamson, Englische Prosa in der ersten Hälfte des 19. Jahrhunderts; Erklärung von Thackerays „Book of Snobs"; Englische Schreib- und Sprechübungen.

Greifswald. Stengel, Geschichte der dramatischen Poesie in Frankreich; Romanisches Seminar. — Boclinville, Geschichte der französischen Litteratur im 18. Jahrhundert [in franz. Sprache]: Übungen in der französischen Sprache; Lecture et explication d'écrivains français contemporains. — Konrath, Englische Syntax; Einführung in das Altenglische; Englisch für Anfänger; Englisches Seminar.

Heidelberg. Neumann, Über das Vulgärlatein als Einführung in das Studium der romanischen Sprachen (mit besonderer Rücksicht auf das Französische); Interpretation eines altfranzösischen Textes; Einführung in das Provenzalische; Übungen an altfranzösischen Texten (Sem.); Anleitung zu wissenschaftlichen Arbeiten (Sem.). — Schneegans, Übungen im mündlichen und schriftlichen Gebrauch des Französischen; Ausgewählte Kapitel aus der französischen Syntax; Geschichte der französischen Litteratur des 16. Jahrhunderts (mit Lektüre). — Ihne, Shakespeare und das englische Drama seiner Zeit; Übungen für Anfänger und Vorgerückte (Sem.). — Hoops, Altenglische Grammatik mit Übungen; Interpretation eines mittelenglischen Schriftstellers; Litterarhistorische Übungen über die Renaissance (Sem.).

Jena. Cloëtta, Altfranzösische Sprachdenkmäler; Neufranzösische Übungen; Provenzalische Übungen. — Franz, Einführung in das Altenglische; Neuenglische Übungen; Shakespeare (Sem.).

Kiel. Körting, Französische Formenlehre; Geschichte der französischen Litteratur im 17. und 18. Jahrhundert; Geschichte des Theaters; Erklärung des altfranzösischen Rolandsliedes. — Gauthey, La Chanson française au 19e siècle; Leçons de conversation: Causerie sur les livres nouveaux. — Sarrazin, Geschichte der englischen Sprache; Erklärung von Chaucers Canterbury Tales; Kleinere Dichtungen von Milton.

Königsberg. Kißner, Dichtungen des Alfred de Musset und sonstige Übungen im Seminar; Einführung in das Studium der italienischen Sprache und Interpretation ausgewählter Abschnitte aus Ariostos Orlando furioso; Miltons Leben und Werke und Erklärung der ersten Gesänge des Paradise lost. — Favre, Neufranzösische Übungen; Französische Diktate; Repetitorium der französischen Litteraturgeschichte, vornehmlich des 18. Jahrhunderts; Übersetzung von Hoffmanns „Meister Martin" ins Französische. — Kaluza, Englische Metrik; Geschichte der englischen Litteratur bis Chaucer; Englisches Seminar.

Marburg. Koschwitz, Historische Grammatik der französischen Sprache: Lautlehre; Die französische Volkslitteratur über Deutschland seit 1870/71; Übungen über die franco-provenzalische Passion (Sem.); Übungen über

neufranzösische Rhythmik (Sem.). — Doutrepont, Über Victor Hugos Leben und Werke nebst Interpretation ausgewählter Stücke in französischer Sprache; Schilderungen aus dem Pariser Leben in französischer Sprache; Ausspracheübungen und Übungen im freien Vortrag Sem.). — Vietor, Neuenglische Grammatik (von 1550 an); Einführung in das Studium Shakespeares: Methodik des Unterrichts im Englischen. — Tilley, Moderne englische Grammatik (in englischer Sprache); Lectüre von Escotts England: Mündliche und schriftliche Übungen im modernen Englisch (Sem.).

München. Breymann, Historische Grammatik der französischen Sprache (in franz. Sprache); Interpretation von Aucassin und Nicolette, sowie der ältesten französischen Sprachdenkmäler (Sem.). — Hartmann, Französische Litteraturgeschichte im 17. Jahrhundert; Italienische Lyrik von Petrarca bis zur Gegenwart. — Schick, Geschichte der altenglischen Litteratur; Interpretation von Shakespeares Hamlet; Alt- und mittelenglische Dialektkunde (Sem.)

Strafsburg. Gröber, Grammatik der italienischen Sprache; Seminarübungen. — Schneegans, Einleitung in die romanische Philologie; Italienisch für Anfänger; Goldoni und die Komödie in Italien. — Röhrig. Die verschiedenen Gattungen der neueren französischen Litteratur nebst Lektüre von „Les Enfants d'Édouard"; Geschichte der französischen Litteratur während der 2. Restauration; Interpretation von Lessings Laokoon; Übungen und Vorträge. — Köppel, Sprache und Litteratur der Angelsachsen; Interpretation von Cynewulfs Elene.

Tübingen. Voretzsch. Geschichte der französischen Litteratur im Mittelalter; Altfranzösisch oder Provenzalisch (Sem.); Italienisch oder Spanisch (Sem.). — Pfau, Histoire de la vie et des œuvres de Molière; Le Lutrin de Boileau; Seminarkurse.

Würzburg. Stürzinger, Geschichte der französischen Litteratur des 16. und 17. Jahrhunderts; Neufranzösische und neuenglische Übungen (Sem.); Altfranzösisch (Aucassin); Altenglisch (Beowulf). — Zenker, Kurzgefafste Grammatik der italienischen Sprache mit praktischen Übungen; Neufranzösischer Kurs (Hugo).

Münster. Andresen, Geschichte der französischen Prosa des 15. und 16. Jahrhunderts; Erklärung von Dantes Divina Commedia; Französische und provenzalische Übungen (Sem.). — Deiters, Erklärung von Boileaus L'Art poétique; Erklärung von Shakespeares King Lear; Erklärung von Pellicos Le mie prigioni; Erklärung von Truebas La Obligación; Neufranzösische Übungen. — Mettlich, Erklärung von Augiers Les Effrontés; Sprechübungen nach Hölzels Bildern; Französische Übungen (Sem.). — Einenkel, Historische Grammatik der englischen Sprache; Geschichte der englischen Litteratur von den Anfängen bis Chaucer; Erklärung des Beowulf (Sem.). — Hase, Erklärung von Bulwers The Lady of Lyons; Schriftliche Übungen (Sem.).

Freiburg (Schweiz). Marchot, Histoire de littérature française au moyen-âge: Le roman breton et d'aventure; Lecture et interprétation de textes dans le: Manuale della litteratura italiana di Ancone e Bacci. — Giraud, La littérature française contemporaine; Explication d'auteurs français; Histoire de la littérature française au XVIIe siècle et travaux pratiques. — Horner, Pratique de la langue française. — Streitberg, Angelsächsische Grammatik nebst Lektüre des Beowulf.

Genf. Bouvier. Les moralistes français; Explication et commentaire d'auteurs français; Exercices pratiques; Les grammairiens et les lexicographes français. — Muret, Flexion, dérivation et syntaxe du verbe; Histoire des littératures romanes; Explications de textes provençaux; Recherches sur les patois de la Suisse romande. — Bally, Stylistique française. — Paris, Langue et littérature italiennes. — Thudichum, Exercices de prononciation et de diction; Französisches Seminar. — Zbinden, Phonétique et syntaxe de français moderne. — Redard, La littérature en Angleterre et en Allemagne, de la Réforme au XVIIIe siècle; Interprétation et commentaire d'auteurs anglais et allemands.

Abgeschlossen am 1. September 1896.

Beiträge sind an den Herausgeber, Dr. Adolf Krefsner, Cassel, Bismarckstr. 2, zu senden. Die Herren Verfasser und Verleger werden ersucht, dafür sorgen zu wollen, dafs alle neuen, die französische Sprache und Litteratur betreffenden Werke gleich nach Erscheinen der Redaktion der Franco-Gallia zugesandt werden, da nur dann pünktliche Besprechung erfolgen kann.

Text unter verantwortlicher Redaktion von Dr. Adolf Krefsner in Cassel. Für den Inseratenteil verantwortlich der Verleger Julius Zwifsler in Wolfenbüttel. Gedruckt bei A. W. Zickfeldt in Osterwieck/Harz.

XIII. Jahrgang. № 11. November 1896.

FRANCO-GALLIA.

Kritisches Organ für französische Sprache und Litteratur.

Herausgegeben von

DR. ADOLF KRESSNER.

in Cassel.

Erscheint monatlich. **Preis pro Semester ℳ 4.**

Inhalt.

Abhandlungen.

Zur Metrik.

Die Revue des deux Mondes brachte in der letzten Zeit einige Gedichte, die, in mehr oder weniger auffälliger Weise, gegen früher strenge beobachtete Regeln der Metrik verstofsen. Ich lege dem Leser die in Frage kommenden Verse vor und erlaube mir, dabei anzudeuten, wie sie gelesen, d. h. betont werden müssen, wenn ein schöner, angemessener oder erträglicher Rhythmus herauskommen soll. Die Wörter, in denen sich die Unregelmäfsigkeiten befinden, sind gesperrt gedruckt. In dem Gedichte Kéris, von Gabriel Vicaire, finden sich eine Menge Verstöfse gegen die Regel von der Cäsur des Alexandriners:

1. Avec ses hautes tours | et ses mille donjons
   M'apparut | une ville | noble et désolée...
2. On eût dit | que je ne sais | quoi d'irréparable
3. S'était, un jour, | appesanti | sur la cité...
4. Tant de clochers | bien ajourés | et pas un prêtre...
5. Sur cette terre | à moitié mort|e et sans visage...
6. Avec la barbe | étincelant|e et l'œil méchant...
7. C'est la princess|e de tout mal, | que rien ne touche..
8. Roi, lève-toi, | car la grand|e éclus|e est ouverte...
9. Tous deux | partent | sous les éclairs, | au son des glas...
10. Et le père, | plein | d'une amer|e et triste joie...
11. Ils hennissent | lugubrement | dans l'étendue...
12. Et cette auror|e a des reflets | de crépuscule...
13. Il portait | le Saint—Sacrement | comme une épée...
14. Qui | sur le velours | de la mer | semblait glisser...
15. Tant | d'images | de la Vierge | des Sept Douleurs...
16. O Dieu! | mon Dieu! | maître | du ciel et de la terre!
17. O sour|ce de miséricord|e! o Dieu clément!
18. Hélas! | tant de faiblesse | lâche et de rancœur!

Nicht besonders auffällig sind ville, bien ajourés, à moitié morte, étincelante, de tout mal und Nr. 12, Nr. 18. Das appesanti, je ne sais | quoi, plein d'une amère, lugubrement haben etwas Ernstes, Drückendes, Schwermütiges, das sehr zu den Gedanken pafst. Ebenso Saint-Sacrement, de la Vierge, maître, miséricorde, wo die mit zwei Strichen versehenen Silben ganz besonders pathetisch zu sprechen sind. Einen ganz eigentümlichen, aber höchst charakteristischen Rhythmus haben Nr. 8, 9, 14.

Revue 15/12 95 p. 909—19.

Die so ungewöhnlichen maître und miséricorde sind von ganz gewaltiger poetischer Wirkung.

Gegen dies alles habe ich nichts einzuwenden. Es bleibt rhythmisch schön, und diese eigentümliche Schönheit hat eine charakteristische, originelle Bedeutung. Aber in einem andern Gedicht, gleichfalls in der Revue des deux Mondes, von Henri Régnier, reimen nicht blofs vous und jougs, épaules und saule, fruits und luit, graves und s'entrave, guéret und après, vivant und vent, chêne und laine etc., wogegen meiner Meinung nach auch nichts einzuwenden ist; denn der Reim ist ja fürs Ohr da (nur mufs das Auge sich erst daran gewöhnen; wie ich z. B., wahrscheinlich mit manchen

andern, mich auch erst habe daran gewöhnen müssen, die deutschen Dichter mit lateinischen Buchstaben gedruckt zu lesen); man findet daselbst aber auch solche, die dem Auge und dem Ohr zugleich ein Greuel sind, wie touche und fourche, natale und dalles (das erste a ist etwas länger als das zweite), ailes und semelles (derselbe Fall), lune und urnes, bien und chemin, approche und porche, aube und robe, saluâmes und ânes, chacune und cothurne, aumône und automne, soutienne und fontaine, une und l'urne, ébène und éteigne, écume und urne, sanglote und loque, und zwar das alles auf 9 Seiten (15/1 96 p. 408—416). Die Revue bemerkt dazu mit Recht „que la rime, riche ou pauvre, mais exacte, sera toujours une condition nécessaire," hat aber trotzdem die Sachen aufgenommen „1) parce qu'il est enfin temps que le grand public se prononce sur ces questions und 2) parce que Régnier est un des maîtres les plus distingués de la nouvelle école poétique." Ich fürchte, Neuerungen, wie diese, möchten dem Publikum alle Neuerungen verleiden. Dies heifst den sogenannten Realismus, d. h. den der blofsen Häfslichkeit, der sich bis jetzt nur in der Prosa und in sittlicher Gemeinheit breit machte, auf die Sprache der Poesie und die Form des Verses übertragen.

In der Nummer vom 15. Februar kommt noch in „Les Vitraux de la Cathédrale" von Robert de la Villehervé Folgendes hinzu (p. 931—934):

1. Comme, nimbé d'or, | sous des suites de portiques...
2. Et les rires | de ces | galants | ayant troublé...
3. Est en eux déjà | qui les corrompt et qui les mord...
4. Sur ce lit mém'e où votre fatigue retombe...
5. Et salué | par les harpes et les cantiques...
6. Qu'ils emportaient | dans un envolement de toiles
7. Frères aînés, | ils la couronnèrent d'étoiles.

Das rires de ces galants hat etwas Bitteres, und die übrigen unregelmäfsigen Hebungen und Senkungen haben gleichfalls etwas eigentümlich Charakteristisches, das zu dem bald leichten, heiteren, freudigen, bald ernsten, herben, drückenden Inhalt pafst. — Doch haben die meisten dieser Neuerungen ein Bedenkliches. Nur wenige werden den ungewohnten Rhythmus herausfühlen, und wer ihn nicht findet oder fühlt, für den sind die Verse ein Buch mit sieben Siegeln.

Bielefeld. C. Humbert.

Besprechungen und Anzeigen.

I. Philologie und Pädagogik.

Fr. Beck, Französische Grammatik für humanistische Gymnasien. München 1896, Piloty und Löhle. XVII u. 230 S. gr. 8°. M. 2,50 (gebunden).

Fr. Beck, Übungs- und Lesebuch für humanistische Gymnasien. I. München 1896, Piloty und Löhle. 140 S. gr. 8°. M. 1,50 (gebunden).

Fr. Beck, Französisches Vokabular für humanistische Gymnasien. München 1896, Piloty und Löhle. 136 S. kl. 8°. M. 1,20 (gebunden).

Die in letzter Zeit erschienenen französischen Grammatiken sehen einander oft überraschend ähnlich und suchen nur in Einzelheiten und Kleinigkeiten sich Konkurrenz zu machen. Das kann man von dem vorliegenden Lehrbuch nicht sagen: es ist wirklich eine neue Erscheinung auf dem Gebiete der Schulgrammatiken. Folgendes sind die Punkte, in denen es von Seinesgleichen abweicht: 1) Es ist ausdrücklich für humanistische Gymnasien bestimmt; es sei, sagt der Verfasser, eine anerkannte Thatsache, dafs der des Lateinischen kundige Gymnasiast die französische Sprache viel leichter und gründlicher erlernt als Schüler, welche ohne Kenntnis des Lateinischen Französisch erlernen müfsten, und es sei um so auffallender, dafs keines von den bis jetzt an den Gymnasien verwendeten Lehrbüchern diesen Vorteil praktisch nachgewiesen und vollständig ausgenutzt hat; eine systematische Anknüpfung an alle Berührungspunkte, welche die klassischen Sprachen und speziell das Lateinische zum gröfsten Vorteil des Lernenden darbieten, vermisse man in allen Lehrbüchern. Die Ansicht, dafs Schüler mit Kenntnis des Latein das Französische gründlicher lernen könnten, ist durchaus anfechtbar; wohl werden manche Konstruktionen, die Regeln über das Geschlecht der Substantiva und über den Konjunktiv u. a. m. dem Schüler schneller klar werden, wenn er das Lateinische zu Grunde legen kann; aber andererseits zeitigt die Kenntnis des Lateinischen bei Gymnasiasten ein Französisch, das von Latinismen wimmelt, und dessen sich zu entledigen man später Mühe genug hat. Französisch kann auf lateinlosen Schulen sehr gründlich gelernt werden. Doch soll nicht bestritten werden, dafs es für Gymnasiasten von Interesse sein wird, Vergleiche mit dem Lateinischen

(und Griechischen) anzustellen, und der Verfasser hätte in dieser Hinsicht, da er nun doch einmal den Weg betreten hat, besonders in dem zweiten Teil, der Syntax, viel mehr thun können, als er thatsächlich giebt (z. B. bei der Lehre vom Konjunktiv). — 2) Der Verfasser verwirft phonetische Belehrung und kehrt zu der längst abgethanen Bezeichnung durch deutsche Buchstaben zurück, und damit wird der Unklarheit, um nicht zu sagen, dem Falschen Thür und Thor geöffnet; so wird die Aussprache von je mit schŏ bezeichnet, le gilet soll lŏ schiläh gesprochen werden; der eigentümliche Laut des eu vor r wird einfach als offener Laut bezeichnet; oi ist als oa bald mit schärferer Betonung des ersten, bald des zweiten Vokals zu sprechen, z. B. ist in noir das a, in roi, soi, soie das o zu betonen (!!); oy soll oaj lauten; falsch ist, wenn ui = üi gesprochen wird; in suis, celui, suivre, huit soll ui wie wi lauten, also huit = wi; wo in aller Welt hat der Verfasser die Aussprache von montagne = motajn', Allemagne = all'majn, Cologne = kolojn' her? Eine Nachlässigkeit ist kat' = quatre, not' = notre. Diese Beispiele genügen wohl, um die Aussprachelehre als einen Rückschritt zu bezeichnen, und ein solcher Rückschritt ist unverzeihlich.

Der 3. Punkt, der die Becksche Grammatik von anderen unterscheidet, ist ihre Reichhaltigkeit. Man kann darüber verschiedener Meinung sein; man kann sagen, dafs der Schüler für alle Regeln und Ausnahmen Erklärung in seiner Grammatik finden müsse, und andererseits, der Schüler dürfe durch die Fülle des grammatischen Stoffes nicht irre gemacht werden, und nur das Unentbehrlichste sei ihm zu geben (cf. Kühn, Kleine Schulgrammatik). Die Mehrzahl der Lehrer des Französischen wird sich der letzteren Meinung zuwenden und vor allen Dingen alles, was in ein Lexikon gehört, aus der Schulgrammatik verbannen; Beck ist anderer Ansicht; das von ihm Gegebene ist geradezu erdrückend für den Schüler und geht weit über die Schulgrammatik von Plötz, die ja eben deswegen heutzutage von vielen verworfen wird. (Übrigens lesen sich ganze Paragraphen der Beckschen Grammatik wie die entsprechenden bei Plötz; sollte letzterer auch bei diesem Werke Patenstelle vertreten haben? Wie Plötz unterscheidet Beck vier Konjugationen: auf — er — oir — re — ir; auch er rechnet dormir, sentir u. s. w. zu den unregelmäfsigen Zeitwörtern, und die Lehre vom Konjunktiv in dafs-Sätzen ist gleichfalls die alte, längst über Bord geworfene.) Eine viel gröfsere Beschränkung ist also dem Verfasser dringend anzuraten, sowohl in der Syntax, als ganz besonders in der Elementargrammatik (§ 17—76). Recht brauchbar sind die bei den (fast genau in derselben Reihenfolge wie bei Plötz angeführten) unregelmäfsigen Verben befindlichen Absätze „Redensarten“ und „Wortschöpfung“, die sehr belehrend nutzbar gemacht werden können. Gegen die Fassung der Regeln läfst sich kaum etwas einwenden, sie sind fast durchgehend klar und präzis im Ausdruck und durch trefflich gewählte Originalbeispiele erläutert, bei denen wir nur etwas mehr Rücksicht auf die Umgangssprache gewünscht hätten.

Ungewöhnlich ist in einem Schulbuch der Abrifs der historischen Grammatik, mit dem dasselbe beginnt; der Lehrer der Gymnasialprima wird manchmal nutzbringend auf denselben verweisen und mit seiner Hilfe die Schüler in das Werden der Sprache einweihen können. Prinzipiell verwerfen möchte ich den Abschnitt nicht, aber vor zu eingehender Berücksichtigung desselben warnen: die Schule hat eben andere Aufgaben als die Universität.

Das an die §§ der Grammatik sich anschliefsende Übungsbuch ist eine wohldurchdachte Leistung; nur scheinen mir manche Sätze zu schwer oder zu hoch für die Klasse, für die sie bestimmt sind, und die allzugeringe Rücksichtnahme auf die Forderungen des täglichen Lebens mufs, wie schon oben, auch hier und in noch schärferem Mafse gerügt werden.

Recht eigentlich für Gymnasien geeignet ist das Vokabular. Der Verfasser führt (in alphabetischer Ordnung) die lateinischen (auch einige griechische und deutsche) Grundwörter an und sammelt darunter die gebräuchlichsten von ihnen abgeleiteten Wörter. Das ist eine treffliche Schule für den Lernenden, ja auch für den Studierenden. Nur hätte der Verfasser die neueren Forschungen auf dem Gebiete der Etymologie mehr verwerten sollen und nicht bei Diez stehen bleiben (cf. z. B. flatter).

Der Verfasser hat grofsen Fleifs auf sein Unterrichtswerk verwandt; den Anforderungen gesunder Pädagogik entspricht es leider nicht in allen seinen Teilen. Die Ausstattung bei billigem Preis ist rühmenswert.

Cassel. A. Kressner.

M. Banner, Französische Satzlehre. Bielefeld und Leipzig 1895, Velhagen & Klasing. 82 S. 8°.

Ein Blick in die gebräuchlichen Schulgrammatiken des Deutschen, Französischen und Lateinischen zeigt, dafs die Satzlehren dieser Sprachen auf völlig verschiedenen Grundlagen aufgebaut sind und in Anordnung und Erklärung der sprachlichen Thatsachen weit von einander abweichen. Die lateinische Syntax folgt bis auf wenige Ausnahmen der ehrwürdigen Ordnung, die sich im wesentlichen seit dem griechischen Grammatiker Dionysius Thrax durch die lateinischen Grammatiker und das Mittelalter bis auf die Neuzeit vererbt hat. Sie behandelt zuerst die Kasus des Nomens und die Präpositionen, dann die Tempora und Modi des Verbums, den Infinitiv und das Partizipium, endlich die Konjunktionen. Es ist immer noch die alte Lehre von den sogenannten Redeteilen, die richtiger Wortklassen heifsen, wovon ausgegangen wird. Die französische Syntax schliefst sich in der Regel, trotz mancher Ausnahmen und Abweichungen im einzelnen, diesem System an.

Daneben aber hat sich im Laufe der Zeit eine neue Satzlehre gebildet, die sich mit der eben genannten Anordnung vielfach kreuzt. Sie handelt von Prädikat, Subjekt, Objekt, adverbialen Bestimmungen und Attributen; sie geht vom Verbum finitum als dem Kerne des einfachen Satzes aus und stellt den zusammengesetzten Satz im organischen Zusammenhang mit dem einfachen Satz dar. Die deutsche Satzlehre folgt meist diesem Gange.

Es liegt doch nun eigentlich nahe, das von der deutschen Grammatik befolgte Prinzip auch beim Unterricht in den Fremdsprachen anzuwenden. Banner hat sich das Verdienst erworben, eine französische Satzlehre zusammenzustellen, die beiden Sprachen dient, die vor allem das formal bildende Element des grammatischen Betriebes zur vollen Geltung kommen läfst. Die Reformer werden zwar sagen, dafs das Buch einen Rückschritt bedeute, wir aber begrüfsen das Bannersche Lehrbuch mit Freuden; denn die „neue“ Methode droht die grammatische Durchbildung zu verflachen und die unstreitbar logische Schulung vermittelst eines vernünftigen Grammatikbetriebes in weite Ferne zu rücken. Wir glauben in der ganzen Anlage des Buches und der Durchführung im Einzelnen den Einflufs Kernscher Pädagogik zu sehen und können uns daher zu demselben nur beglückwünschen und dem neuen Lehrmittel fleifsige Benutzung und weite Verbreitung wünschen. Ideal wäre es, wenn sämtliche an den höheren Schulen gelehrten Sprachen eine gleiche Behandlung fänden; um wie vieles würde dann der Sprachunterricht klarer, durchsichtiger und auch erleichtert werden! (Eine Behandlung der lateinischen und griechischen Satzlehre nach denselben Prinzipien durch Gymnasialdirektor Karl Reinhardt ist übrigens in Vorbereitung).

Im einzelnen ist nur wenig zu bemerken. Zunächst wäre Übereinstimmung in der Bezeichnung der Redeteile zu wünschen; bald liest man z. B. Substantive, bald Substantiva. Dann wollen uns die manchmal eingeflochtenen Versregeln nicht gefallen, sie erinnern zu sehr an den alten banausischen Betrieb der lateinischen Grammatik; kurze und treffende Beispiele, die unerbittlich auswendig zu verlangen sind, scheinen uns viel praktischer. Bei der Lehre vom Artikel und Substantiv (wir bedienen uns der Kürze halber der alten Bezeichnung) kann vieles dem Wörterbuch überlassen werden, wodurch das schon durch Kürze ausgezeichnete Buch noch knapper werden würde — jedenfalls ein Vorteil. Die S. 19 als Genitivus explicativus aufgeführten drei Abteilungen lassen sich in e i n e zusammenfassen; Rue du Rhin, Rue de la Seine kämen dann in die Anmerkung. — In § 55 würde der Genitiv besser der d e s B e z u g e s zu nennen sein. — Zu nous passons par un étroit sentier (S. 29) scheint die Übersetzung „wir gehen durch einen schmalen Fufsweg hindurch“ nicht zutreffend; sollte hier „par“ nicht ebenso gut mit „vermittelst“ erklärt werden können, wie bei den übrigen Beispielen? — In parler haut u. s. w. ist doch „haut“ nicht als Adjektiv zu bezeichnen; es ist wirklich Adverb. — Un conte à faire peur (S. 38) ist wohl nur, um die Bezeichnung des Zweckes durch à recht hervortreten zu lassen, übersetzt mit „Eine Erzählung zum Fürchtenmachen“ (statt: eine gruselige Geschichte). — S. 49 h) ist à beim Druck abgesprungen (à quelque chose malheur est bon). — S. 59 wäre hervorzuheben, dafs die unpersönlichen Ausdrücke der M ö g l i c h k e i t und der N o t w e n d i g k e i t den Konjunktiv verlangen (man erkläre den Schülern die Konstruktion von „il faut, il est nécessaire“ dadurch, dafs man sagt: die Notwendigkeit, das Schicksal v e r l a n g t, w ü n s c h t, dafs..., dann ordnen sie diese Ausdrücke ganz

leicht den Verben der Willensäufserung unter — in Gedanken natürlich; nach Banners Einteilung in Subjektsätze mit que und Objektsätze mit que müssen beide Fälle selbstverständlich getrennt werden.)

Wir schliefsen hiermit unsere Anzeige des Bannerschen Buches, das wir der aufmerksamen Beachtung aller Lehrer des Französischen warm empfehlen.

Bremen. K. Wilhelmi.

II. Belletristik.

P. de Lano, La Cour de Berlin. Paris 1894, Simonis Empis. Frs. 3,50.

De tout ce livre qui fait tant de bruit, ou plutôt autour duquel on fait un tel tapage, livre qui ne contient absolument rien de neuf et pas grand'chose d'intéressant, c'est l'avant-propos seul qui a su me retenir. Que nous importe qu'il y ait quelques scandales à Berlin, il y en a partout, et nous n'avons absolument rien à voir avec la pseudo-vertu allemande. Je ne sache pas que nous soyons des petits saints pas plus que je n'ignore pas que dans tous les pays les hommes ont des passions.

Dans l'Avant-propos de *la Cour de Berlin*, de M. Pierre de Lano, nous trouvons des portraits qui nous intéressent bien plus que les secrets d'alcôve des grands seigneurs d'Allemagne, que le tableau des maisons hospitalières où les grandes dames berlinoises donnent rendez-vous à des amants de passage qui leur permettent, par leurs largesses, de tenir un certain rang dans la société où l'on ne s'ennuie pas. Tout cela ne nous donne aucune idée de l'esprit allemand, pas plus qu'on ne connaît l'esprit français pour avoir fait les cent pas sur le boulevard des Italiens.

Dans l'Avant-Propos, au moins trouvons-nous des portraits écrits de bonne encre.

«Le roi Victor-Emmanuel fuyait les grands et solennels mouvements de cour. Le roi Humbert est, au contraire, un observateur fidèle de la forme, un rigoriste de l'étiquette, sans cesse sous le coup d'un froissement, d'un manquement au cérémonial officiel, sans cesse préoccupé de la majesté de sa personne et de son palais. Anti-libéral et forcé de subir, en politique, une orientation démocratique, il oublie les mécomptes que lui apporte cette orientation, en imposant, autour de lui, la règle aristocratique des vieilles monarchies et en ne permettant pas qu'on s'en écarte. Les esprits dénués de ressources intellectuelles se réfugient, ainsi, en des satisfactions simples qui leur procurent l'illusion d'une très réelle supériorité.

«Ceux qui prêtent au roi Humbert des sentiments religieux ont affirmé qu'il se trouve fort chagriné de sa rupture avec le pape et de la situation assez étrange qu'il occupe à Rome, en face du Vatican.

«On a raconté, à ce sujet, des faits intéressants et on n'a pas craint de déclarer qu'une entente entre le pape Léon XIII et le roi était possible. Des pourparlers, même, auraient eu lieu entre le Quirinal et le Vatican, basés sur des concessions réciproques, et les temps ne seraient pas éloignés, peut-être, où ces pourparlers recevraient une sanction pratique (1).

«Si le roi Humbert, d'un côté, était livré à lui-même, à ses seules quoique très élémentaires inspirations, il ne serait pas téméraire d'ajouter foi à ces promesses de rapprochement entre les deux pouvoirs qui se disputent, à Rome, la préséance. Mais le roi Humbert, je le répète, est l'esclave inconscient d'hommes qui ne laisseront jamais s'accomplir un événement susceptible de rendre au pape une partie de son autorité, et il ne saura que leur obéir, que ratifier ce qu'ils décideront.

«Le rêve fut sans doute très beau, de celui qui mit ainsi, pour un avenir prochain, la main du roi dans celle du pape, mais ce ne fut et ce n'est qu'un rêve.

«D'un autre côté, le pape Léon XIII accepterait-il une combinaison qui, dans sa bâtardise, n'aurait pour résultat que de l'amoindrir, en lui enlevant son prestige de vaincu et en ne lui rendant point la totalité de ses prérogatives?

«Il n'est pas difficile de prévoir quelle serait sa réponse. Le pape se trouve bien, politiquement, de son apparent effacement, et l'autorité que, dans un retour prodigieux des choses, il en tire, le satisfait pleinement.

«En outre, est-il aventureux de penser que Léon XIII poursuit un tout autre but que celui qui tendrait à lui ramener les bonnes grâces du roi d'Italie. Léon XIII, quoique moins publiquement revendicateur et protestataire que son prédécesseur Pie IX, ne perd en aucune façon de vue la libération des États pontificaux; et la base de sa politique même, faussement oublieuse, repose sur le retour à sa seule et souveraine autorité de Rome et de ses dépendances. Mais il est trop fin pour afficher ses

(1) Ce qui eût été intéressant surtout, cela aurait été de nous faire entrevoir quelles étaient les bases de l'entente.

désirs, ses espérances. Mais il est trop fin pour engager, avec le roi Humbert ou avec son gouvernement, une lutte momentanément inégale. L'état actuel de l'Europe, la montée croissante de l'influence populaire, cette démocratie et ce socialisme qui, sous des aspects divers, qui, sous des manifestations multiples, embrassent et embrasent tous les points de l'horizon, lui montrent clairement l'abstraction certaine et non éloignée, peut-être, de certaines choses; et parmi ces choses, les royautés qui chancellent lui disent que, dans un temps, Rome catholique et apostolique n'aura que peu d'efforts à tenter pour redevenir libre. L'Italie républicaine se dresse devant lui, devant son regard méditatif et presque prophétique de pontife, comme une aurore, comme dans un renouveau, et plus habile que s'il s'attardait en des récriminations vaines, il prend à son compte l'élément démocratique pour s'en faire une arme contre cette royauté usurpatrice qui lui vole la moitié de son air. L'Italie républicaine, ce serait, presque à coup sûr, pour la papauté, la délivrance et la restauration solennelle de son pouvoir. Et qui sait? C'est peut-être là une conception dont la mise en pratique est plus rapprochée de nous qu'on ne se l'imagine. Le roi Humbert mort, qui peut définir les événements qui troubleront l'Italie et étonneront le monde? Le roi Humbert n'est point mort, et son règne peut durer de longues années encore. Mais il est presque certain (Wieso? Red.) que son fils, le prince de Naples, ne lui succédera point, et ce jour-là la papauté pourrait bien réserver une surprise à l'Europe attentive. Et le pape, en cette aventure, m'apparaît un peu, dans son sourire malicieux, comme cet Anglais qui suivait un dompteur dans l'espoir de le voir, un soir, dévoré par ses bêtes.

«C'est une très curieuse chose à observer que la politique de la Maison de Savoie, depuis bientôt un demi-siècle, et c'est également une chose extraordinaire à mentionner que la chance qui l'a servie...»

«... Je ne suis pas chauvin, et je professe sur la guerre ainsi que sur les relations de peuples à peuples des idées fort libres. Mais il est nécessaire d'admettre que l'état d'une société veut un certain ordre. Or, l'état de notre société renferme, malheureusement, la possibilité de guerres, de conflits armés entre nations. Le mieux est d'être forts pour ne pas être inquiétés et pour marcher, sûrement, vers des certitudes meilleures, vers des progrès souhaités.

«Complimentons donc, quand l'occasion se présentera, notre ennemi, le roi Humbert; mais complimentons-le en forts. Une poignée de main accompagnée de l'exhibition d'admirables biceps à double valeur.»

Et l'auteur raconte une de ces anecdotes, lesquelles, pour n'être pas toujours d'une véracité absolue, n'en sont pas moins écoutées avec plaisir. Elle est peut-être un peu naturaliste, mais, bast!

«Comme à la suite d'un incident diplomatique, relatif à la question algérienne, le cabinet de Londres affectait un ton arrogant vis-à-vis du cabinet français, le ministre, — on était sous la Restauration, — résolut d'en finir avec des tracasseries que rien ne justifiait et eut un dernier entretien avec l'ambassadeur d'Angleterre.

«Or celui-ci, sans quitter son attitude hostile et comminatoire, avait sans cesse aux lèvres ces mots:...

«— Mon gouvernement exige... Mon gouvernement ordonne...

«Alors, le ministre français, le regardant bien en face, exaspéré, lui répliqua:

«— Eh bien, vous direz à votre gouvernement, Monsieur l'ambassadeur, que le mien l'em...

«Et comme le diplomate anglais demeurait stupéfait, notre compatriote ajouta, dans un sourire, et en lui tendant la main:

«— Et maintenant, voulez-vous que nous soyons amis?

«Et l'on resta amis.

«Le mot de Cambronne réussit mieux, cette fois, à la France, que naguère à Waterloo. Et cette revanche en valait bien une autre, nul ne le contestera.

«Nous n'avons point à faire entendre au roi Humbert le mot de Cambronne, évidemment. Mais il suffit qu'on comprenne que nous pourrions le prononcer, le cas échéant, pour que l'on soit avec nous charmants.*)

N'est-ce pas que tout cela est plus intéressant que d'apprendre le nom du ministre de la maison de l'empereur, M. de Wedell-Piesdorf, celui de la grande maîtresse des cérémonies, Mme la comtesse de Brockdorff, ou ceux des dames d'honneur, Mlle de Gesdorff, la comtesse de Keller ou la comtesse de Schulenbourg, tous gens qui nous sont parfaitement indifférents?

*) Als das Buch erschien, bestanden Mifshelligkeiten zwischen Frankreich und Italien. Red.

Mon Dieu, tout le monde suppose bien que les dames de la haute société berlinoise ne sont pas plus encapuchonnées que les belles coquettes de notre pays ou de tout autre. M. de Lano semble nous faire une révélation extraordinaire dans les lignes suivantes:

«Les bazars de charité présidés soit par l'impératrice, soit par de hautes personnalités féminines, sont l'occupation favorite des femmes de la cour.

«Les marchandises y sont vendues à des prix assez raisonnables. Par contre, les chercheurs d'aventures galantes s'y font dépouiller de la plus aimable façon. Un flirtage, un baiser, un rendez-vous, — plus encore, — s'y donnent comme à la criée, et appartiennent souvent au plus offrant et dernier enchérisseur. Il est rare, alors, que la recette encaissée par une belle dame, ou que la récompense promise, en retour de ses faveurs, soit tout entière acquise aux pauvres. La femme de l'aristocratie est fort pratique, à Berlin, et si elle trouve quelque attrait sentimental dans le platonisme d'une relation, elle ne perd pas de vue que sa possession a de la valeur. Tout en goûtant la joie qu'elle recherche, — une joie personnelle à se livrer aux caresses d'un amant, — elle monnaie son bonheur et, l'impôt de l'indigent étant réservé sur le prix du marché, elle pense qu'ainsi elle ne fait pas trop de tort à l'honnêteté. La femme de la haute société berlinoise, plus que toute autre, a le désir de vivre et s'arrange pour satisfaire ses passions, tout en les entourant d'une apparente respectabilité, d'un prétexte aimable qui sera son excuse, à l'occasion.»

J'estime que les dames de Berlin ont convoqué exprès M. de Lano pour lui faire leurs petites confidences, lui apprendre qu'elles «préfèrent les plaisirs et le flirtage à toute cérémonie sacrée»; que «la parole d'un amant leur est meilleure que la voix d'un sermonneur».

Je m'étais bien toujours un peu douté de ces préférences, mais je suis heureux que l'auteur, si bien renseigné, vienne confirmer, — coût: 3 fr. 50, ce dont tout le monde avait l'intuition.

Tous ces livres-là, voyez-vous, je l'ai déjà dit, ça vaut pour le scandale, et ce que l'on y entend n'est pas parole d'Évangile. On se venge de nos défaites en déshabillant les femmes de là-bas, au moral, j'entends . . . , occupons-nous donc de choses plus sérieuses.

Ah! que M. de Lano est plus éloquent, lorsque, dans son Avant-Propos, il nous fait cet exquis portrait de l'empereur François-Joseph.

«Parmi les rois qui meurent, qui sombrent dans l'effacement de leur race, ou qui règnent encore, sur la vieille Europe, chaque jour davantage démocratisée, l'empereur François-Joseph est certainement le plus noble, le plus fier, le plus respectable, le plus malheureux. Il passe, au travers du siècle, dans l'attitude d'un mystique, dans la douceur et dans la résignation, ainsi que le disait M. le duc de S., d'une âme aimante, sensitive, et dans sa majesté qui saigne de tant de blessures reçues, de tant de mutilations supportées avec calme, non sans quelque sérénité hautaine, aussi, il apparaît comme une figure fatale, immuable et effarante, en son impassibilité.

«Son règne est semé de désastres et il reste debout, sur les ruines des années écoulées, dominant l'amas de décombres et de cadavres que caresse, tristement, son regard bleu qui rêve.

«On raconte que ce regard le sauva des colères populaires, aux jours des défaites irrémédiables, aux jours des humiliations profondes. Je crois aisément, en effet, à sa magnétique influence. Les sujets de l'empereur François-Joseph connaissent le regard de leur souverain, s'en entretiennent, l'aiment et ne sont pas éloignés de lui accorder comme une sorte de dévotion naïve qui les console des déceptions et des infortunes. On discute peu sur les questions de sentiments, — de sentiments simples, surtout, — et il serait oiseux de vouloir philosopher sur le point spécial et très particulier qui est en cause.

«Le sort ironique semble avoir pris à partie, avec obstination, l'empereur François-Joseph dès les premiers temps de son pouvoir, et lui avoir sans cesse imposé des résolutions contraires, principalement, à l'intimité de sa pensée. Le sort, le malin, l'a conduit sans cesse sur des chemins qu'il ignorait ou qui lui étaient odieux. Les efforts mêmes qu'il tenta pour se délivrer de la puissance invisible qui le mène, les victoires mêmes obtenues à grand'peine contre un ennemi, l'Italien, qui, pour le frapper, se servit constamment de l'épée d'un autre, — Français ou Prussien, — c'est l'histoire éternelle de Bertrand et Raton, — ne lui ont pas été propices, et il s'est retrouvé, avant comme après l'effort, avant comme après la lutte, le jouet du destin, un peu pareil, en vérité, à un

malheureux qui ne saurait mettre un pied hors de sa maison sans risquer l'écrasement ou le détroussement.

«L'empereur François-Joseph, recueillant le bénéfice d'une abdication, monta sur le trône en 1848, le 2 décembre, date fameuse dans les annales napoléonniennes, et faillit recevoir le contre-coup de la révolution qui avait marqué en France une ère nouvelle.

«Il se maintint, cependant, dans son pouvoir et, sa jeunesse ayant plu au peuple autrichien, il put se croire à l'abri des revers.

«Mais le second Empire ne lui fut pas favorable; il chancela, dans une débâcle, à Magenta et à Solférino. On rapporte qu'à Solférino, lorsqu'il eut constaté que la bataille était perdue, bien perdue pour ses armes, il alla au-devant des dernières batteries françaises qui tiraient leur dernière mitraille, et que, en des gestes de désespéré et de fou, il parut vouloir arrêter la mort qui passait auprès de lui, en une pluie de fer. Puis, renonçant à cette tragique chasse aux papillons, il mit son cheval au petit trot et s'éloigna du sol ensanglanté, non sans, plus de vingt fois, s'être retourné vers l'horizon qui fumait et qu'il était obligé de fuir.

«Ce fut après Solférino, Sadowa. Ce fut après Sadowa, Queretaro, où son frère Maximilien tomba sous les balles mexicaines. Ce fut après Queretaro, et dans une date plus rapprochée de nous, la mort violente de son fils Rodolphe, l'héritier du trône, de sa couronne. Et parmi toutes ces choses, toutes ces cruautés, tous ces tombeaux, il eut la sensation du foyer désert, il eut la sensation du vide en son cœur, et s'il ne succomba point sous la douleur de tant de plaies, sous la plainte de son âme, c'est que, en vérité, je le répète, il est, ainsi que Napoléon III, l'un des grands résignés de notre époque.

«L'empereur François-Joseph vint, en 1867, — mais après les fêtes de l'Exposition, — à Paris, et l'on put croire, en le voyant entrer aux Tuileries, que l'amertume de Sadowa allait être effacée, que des destinées radieuses allaient surgir de la rencontre de ces deux hommes, — Hapsbourg et Bonaparte.

«Je me le rappelle, alors, marchant auprès de l'empereur Napoléon III, lentement, méthodiquement, comme se frayant un passage au milieu de broussailles invisibles, comme glissant au travers d'un rêve qu'il ne révélait pas.

«Et pour l'observateur, ce ne fut pas, en cette heure, un spectacle banal que celui de ces deux souverains, d'origine et de pensée différentes, cheminant à côté l'un de l'autre, ayant tous deux un voile humide sur les yeux, songeurs tous deux, se dirigeant tous deux vers quelque but incertain, vers quelque cime inaccessible, vers quelque conquête, — humanitaire ou dynastique, — difficile à assurer.

«Ces jours sont loin et sont défunts. Des événements, depuis lors, ont changé bien des choses, ont tué et fait naître bien des hommes en Europe. Mais en dépit de la Triple-Alliance dans laquelle François-Joseph a jeté son nom, mais en dépit des intrigues d'État auxquelles l'empereur d'Autriche a été mêlé, il demeure, dans sa souveraineté bienveillante et populaire, le promeneur de 1867, le résigné d'antan, et il passe, rêveur toujours, à la poursuite d'une chimère, d'un idéal, qui le conduiront vers quelque douleur nouvelle peut-être, vers quelque félicité consolatrice, peut-être aussi, mais sans lui permettre de jamais s'arrêter, — de pleurer son mal ou de goûter sa joie, sans lui permettre de ne plus être le rêveur mystique et fatal, au regard bleu, autour de qui un peuple a mis comme une légende.»

P. de Lano, Après l'Empire. Paris 1894, Simonis Empis. Frs. 3,50.

Croyez-vous qu'il soit déjà temps d'écrire l'histoire de cette fin de siècle qui nous réserve peut-être dans les quatre années qui restent encore à l'état de mystère, des surprises étranges? A quelle époque la moins reculée devrait-on s'arrêter? Il nous semble que même le règne de Napoléon III ne peut être étudié par les hommes de la génération actuelle, ils sont trop «juge et partie», et pour écrire l'histoire, l'impartialité s'impose. Quoi qu'il en soit, nombre d'ouvrages ont été consacrés au récit des faits qui ont malheureusement dramatisé les années du Second Empire, et l'on a jeté, au lieu d'un voile patriotique sur les erreurs de la cour des Tuileries, le discrédit sur la moralité de l'entourage de la femme que l'empereur Napoléon III avait placée sur le trône de France. Nous estimons que ce genre de révélations est fâcheux, d'abord pour le renom de la galanterie française, ensuite pour le tort que tous ces racontars vrais ou faux, mais certainement scandaleux, nous fait à l'étranger.

M. Pierre de Lano trouve qu'il n'en a pas assez dit dans ses précédents volumes: *L'Impé-*

ratrice Eugénie, *la Cour de Napoléon III*, *les Bals travestis et les Tableaux vivants sous le second Empire*, il revient à la charge, et, devançant le temps où l'historien parlera sans haine, il publie un nouveau volume où, sous prétexte d'écrire l'histoire des années qui suivirent l'Empire, il charge encore l'impératrice Eugénie de tous les méfaits d'Israël.

Mon Dieu, nous n'allons pas nous faire le défenseur d'une majesté tombée, nous sommes ici pour signaler les livres nouvellement parus et pour appeler l'attention de nos lecteurs sur les passages les plus importants de ces ouvrages, mais enfin nous avons en pitié une femme âgée, une veuve, une mère frappée de la plus cruelle douleur, par la perte de son fils unique. Cette femme, aujourd'hui, mérite le respect. Elle pleure, et les larmes d'une mère sont respectables. Du moins, laissons-la mourir dans le silence où elle se fait toute petite, et si elle fut coupable, dès ce monde, nous pensions que pour elle l'expiation a été assez rude.

M. Pierre de Lano nous paraît, du reste, excessivement atrabilaire. Nous ne voyons pas trop à qui il fait grâce de ses objurgations, si ce n'est cependant aux socialistes, ou plutôt à ceux pour qui le socialisme a été créé. Il fait de longues phrases dans lesquelles se retrouvent toutes les calembredaines dont on berce le peuple; pour lui, la bourgeoisie est la pourriture même. Mais c'est à la femme surtout, à la femme, toujours, que l'auteur du volume qui nous occupe: *Après l'Empire*, jette toutes ses foudres; il lui impute à mal même sa charité et la traite de cabotinage. Ah! Monsieur Lano, ne soyez donc pas si sévère! Qui sait si ce cabotinage n'a pas sauvé bien des existences, consolé bien des misères?

«Dans le déclin de ce siècle où tant de choses agonisent, où tant de choses naissent, le monde pouvait prendre un rôle superbe qu'il n'a pas compris.

«Renonçant à toute stérile querelle avec les idées, avec les aspirations d'un temps dont il ne saurait arrêter le cours, dont il ne saurait calmer la fièvre, il eût pu se faire le consolateur des misérables, et chercher le pardon de ses richesses comme celui de ses folies, dans l'expression d'une sublime charité. Non seulement le monde s'est fait systématiquement réfractaire à toute concession sociale, à tout abandon d'une parcelle de son bonheur, mais il a été maladroit dans les aumônes qu'il a parcimonieusement distribuées aux misérables, dans l'offre très rare de sa piété.

«Tous les moyens sont bons qui mènent au but, dit un proverbe. La charité des gens du monde, pour être toute spéciale, ne s'exerce pas moins au profit des malheureux, et je ne voudrais affliger ni les donateurs, ni les secourus, en analysant le sentiment qui porte ainsi, fraternellement, des êtres dissemblables les uns vers les autres.

«Cependant, étant de ceux qui trouvent que tout n'est point pour le mieux dans le meilleur des mondes; étant de ceux qui regardent la charité comme la plus sublime manifestation humaine, — indigné aussi par l'affirmation grotesque, sinon coûteuse, que le pauvre à Paris n'a qu'à se baisser pour ramasser de la pitié et du pain, — je me permets de croire que la véritable infortune le plus souvent reste ignorée, je me permets de penser que ceux qui invoquent la charité ne la comprennent pas ou la profanent.

«A quoi bon se payer de grands mots et pourquoi ne point reconnaître que parmi toutes les excentricités cabotines du monde, la charité prend en notre modernité la première place? — L'amour, l'amitié, l'honneur, la religion, ont bien supporté qu'on les affublât d'oripeaux et de masques, qu'on les menât à la courtille avec les clodoches du mardi gras. Pourquoi la charité se serait-elle dérobée? Pourquoi ne se serait-elle pas soumise?

«... En dehors des coteries officielles qui rançonnent la charité, on a vanté les dons magnifiques et testamentaires de deux personnalités parisiennes et féminines, placées aux deux pôles de la société. De la première, il reste peut-être le souvenir d'un bel enterrement; c'est quelque chose, sans doute, mais ce n'est point assez. Je demande qu'on me désigne nettement une détresse, — une seule, — que les prodigalités de cette bourgeoise aient fait disparaître. De la seconde, il demeure la trace inutile d'une monomanie richarde, inconsciente des offrandes qu'elle semait. Encore, je demande qu'on m'indique, d'une façon précise, l'homme, la femme ou l'enfant, relevé par la main de cette bienfaitrice, le Lazare ressuscité par la vertu toute-puissante de cette magicienne; chez l'une comme chez l'autre, la charité fut du cabotinage, elles ont naïvement cru que, dans leur tombe, elles entendraient les louanges de Paris; elles ont eu l'assurance que les journaux

parleraient bien d'elles et elles s'en sont allées, pleines d'un orgueil égoïste et non consolées par les larmes qu'elles ont fait semblant de sécher.»

Eh bien! que pensez-vous de ce langage vis-à-vis de ces femmes dont nous admirons tous la belle charité, vis-à-vis de ces femmes qui ont compris que leur fortune devait servir à panser les blessures morales, à atténuer les misères qu'elles laissaient derrière elles après leur mort, tout en ayant essayé, de leur vivant, d'en atténuer bien d'autres? Non, nous ne pouvons que nous indigner contre l'interprétation gratuite que l'auteur de *Après l'Empire* donne au mobile qui les aurait fait agir. Nous savons très bien de qui entend parler M. Pierre de Lano, et nous ne pouvons que regretter qu'il se soit laissé aller à tant de mauvaise humeur; l'exemple de ces femmes est bon à montrer au contraire. Quant à désigner qui a profité de leurs largesses, c'est facile: ce sont les pauvres, et non pas celui-ci ou celui-là.

Ah! que nous préférons cette page d'étude psychologique de la génération actuelle!

«Le siècle, à son déclin, s'agite dans le trouble profond que provoque la pensée des revanches et des réhabilitations sociales.

«Un fait étrange augmente son anxiété, son angoisse; ce siècle semble se replier sur lui-même comme une toile que l'on roulerait et, nous reportant à cent ans en arrière, il s'en retourne vers l'époque de renouveau qu'ont chanté des poètes, qu'ont immortalisé des historiens et qui fut une épopée.

«La génération actuelle, dans l'horreur instinctive de la médiocrité qui arrête son élan, qui entrave ses desseins, s'en va, animée d'enthousiasme et de recueillement, vers celui qui, né de la Révolution, imposa la Révolution au monde, – vers Napoléon.

«A défaut d'un homme vivant pour la comprendre, pour la porter vertigineusement en avant, pour lui montrer des domaines à conquérir, pour lui inspirer des idées à verser sur les peuples, elle acclame un homme mort, ressuscité dans une légende et, comme au temps où, avec sa vieille garde, il courait à l'assaut de toutes les gloires, cet homme mort, ce spectre qui se lève, grandi par une fable colossale, marche en tête de la jeunesse intellectuelle, lui souffle la haine des impuissants, la mène à la charge contre les médiocres vautrés dans leurs jouissances.

«Fait étrange et qui paraît une antithèse, sans abandonner rien de ses convictions libérales, de sa piété, de sa générosité, de l'indépendance de sa pensée, la jeunesse intellectuelle de France suit l'ombre de Napoléon, se nourrit de sa légende, et l'on sent que si ce nom était porté aujourd'hui par un être au génial cerveau, le parlementarisme qui nous opprime, la médiocrité qui nous envahit, disparaîtraient affolés.»

Quelques portraits finement dessinés prennent place dans le livre de M. Pierre de Lano; parmi ceux-ci, ceux du maréchal de Mac-Mahon et de M. Thiers sont très caractérisés.

Châlons s. S. Ch. Brissol.

III. Theater.

E. Pailleron, Cabotins. Comédie en quatre actes [Théâtre-Français.]

Le spirituel et fin académicien n'a pas reçu de la critique un accueil très aimable à propos de sa pièce nouvelle, on lui a reproché ceci et cela, mais surtout d'avoir été lourd, sentimental, larmoyant; on lui reproche d'avoir amalgamé *Numa Roumestan*, le *Député de Bombignac*, et autres productions de même genre, bref on est sévère, a-t-on raison?

En général, la critique de la grande presse est toujours dure à ceux qui la «blaguent», passez-nous le mot, et dans la pièce de M. Pailleron, c'est la presse qui «écope» le plus en la personne de Pégomas que nous allons voir à l'œuvre tout à l'heure. Et puis, il faut bien le dire, qu'est-ce que c'est que cette critique au pied levé d'une œuvre mûrie pendant des semaines, des mois, souvent des années? Quelle valeur donner à des critiques formulées sans avoir eu le temps même de la réflexion? Il y a quelques mois, je ne me souviens plus à propos de quelle pièce, j'ai vu Sarcey se déjuger à huit jours d'intervalle, et avouer avec sa bonne franchise qu'il s'était trompé dans son appréciation. Pour moi, Pailleron est un habile homme, qui ne pond pas une pièce tous les quinze jours, qui se donne la peine d'approfondir son sujet et de mettre ses personnages au point. Les *Cabotins* n'ont rien à voir avec les gens de théâtre, c'est au figuré que M. Pailleron applique cette dénomination à ses personnages, et s'ils nous viennent tous du Midi, c'est que c'est de là que nous sont venus les puffistes les plus réussis, sans que nous ayons besoin,

en politique, comme en littérature ou en peinture, de citer des noms.

Il y a dans un quartier assez retiré du vrai Paris, une maison que l'on appelle la «boîte à l'ail», parce que tous les gens du Midi s'y donnent rendez-vous. On y a fondé une société d'admiration mutuelle, *la Tomate*. Là, nous y trouvons Pégomas, un journaliste aussi exubérant que nul, c'est le cabotin politique; et puis Caracel, le peintre, chef-d'école, l' «à-partiste», qui fabrique les plus épouvantables croûtes pour se faire remarquer, il a émis ce principe: ameuter la foule. «Commencez par avoir du succès, et il y aura toujours des imbéciles qui vous trouveront du talent». Il a bien fait, personne ne parlait de lui, mais maintenant il est célèbre. Voici encore Saint-Marin, le médecin des dames. Il ne sait que fort peu de son art, mais il joue admirablement de la réclame; Larvejol, l'auteur de *Vierge et Nourrice*, et qui nous donnera bientôt une truculente pièce: *Enceinte!* Quel succès quand ses œuvres pornographiques auront appelé sur lui les foudres de la justice. Voilà les Cabotins qui animeront la pièce de M. Pailleron.

Dans la «boîte à l'ail» habitent aussi un jeune sculpteur de talent, Pierre Cardevent, et un peintre déjà vieux, abruti par l'usage qu'il fait du haschich. Cet artiste a une spécialité, il copie et recopie sans cesse le même tableau, la *Mona Lisa* de Léonard de Vinci, ce qui lui fait dire: «La Joconde me nourrit. Être nourri par les femmes, c'est encore joli, à mon âge.» Ce vieux peintre, Grigneux, un pseudonyme, il se nomme réellement Raymond, a eu dans sa jeunesse, alors qu'il avait du talent et des illusions, une aventure qui l'a conduit à la désespérance et à l'abrutissement. Il a adoré une jeune femme, une maîtresse de piano, qu'il a épousée. Cette femme l'a quitté pour un certain de Laversée, elle est morte huit mois après sa fugue, en donnant le jour à une fille, Valentine. Grigneux n'a jamais pu se consoler de son malheur, et dans les rêves que lui procure le haschich, il revoit celle qu'il a tant aimée, qu'il aimera jusqu'à son dernier jour.

M. de Laversée, lui aussi, est mort, mais il a recommandé Valentine à un sien neveu, qui, une fois son oncle enterré, vit sur la réputation de son parent, ancien ministre des beaux-arts, et rêve de s'asseoir sous la voûte de l'Institut.

Valentine vit donc sous le toit de M. de Laversée II. Il est marié. La jeune fille a grandi et a été fort mal élevée par Mme de Laversée, une mondaine, elle s'est même compromise avec un peintre, Maximeux, parti aujourd'hui à l'étranger.

Cardevent vient d'exposer au Salon une œuvre superbe, *Chanson d'avril*. Il est près de son œuvre, écoutant ce que le public peut en dire, lorsque Valentine, entourée d'une bande de jeunes gens, s'arrête, regarde, est enthousiasmée, et déclare dans son admiration que cette statue a droit à la grande médaille d'honneur. Cardevent ne pouvait faire mieux que de s'éprendre de son admiratrice, et c'est ce qui arrive.

Mais Mme de Laversée a pour amant l'illustre docteur Saint-Marin, et celui-ci ne demanderait pas mieux que de secouer sa chaîne en donnant son amour à Valentine. Dans une fête, il rencontre la jeune fille dans un salon écarté, lui peint ses sentiments et se jette à ses genoux. Survient Mme Laversée, qui chasse Valentine. Celle-ci, ne sachant où se réfugier, court chez celui qu'elle aime, Cardevent, — ils se sont vus plusieurs fois, — et lui demande asile. Le sculpteur l'accueille avec déférence et la confie à sa mère. Celle-ci peut bien recevoir la jeune fille, mais elle ne veut pas que son fils l'épouse; elle sait combien Valentine est compromise. Les choses s'arrangent, grâce à l'ami Grigneux (Raymond), le père de Valentine. J'ai dû passer sur nombre de péripéties sentimentales, qui donnent un mouvement charmant à la pièce.

Quant à nos cabotins, ils pivotent autour de cette action et lui donnent le côté amusant dans lequel excelle M. Pailleron, surtout Pégomas, la joie de la pièce. Il a compris combien l'ambition de M. de Laversée lui offre de ressources pour arriver lui-même. Il lui persuade que la politique le conduira à l'Institut, son rêve, et il entreprend une campagne dans laquelle, sous prétexte de chauffer la candidature du patron, c'est lui qui se met en vedette tout le temps et à tel point que, le jour du scrutin, les électeurs ne connaissant que Pégomas lui donnent leurs suffrages. Cardevent a été chargé de rappeler, par le ciseau, les traits de l'oncle de Laversée, le ministre, et voit Pégomas recevoir la croix de la Légion d'honneur. Quant à M. de Laversée, il aura cependant une compensation: il siégera sous la coupole.

[Revue du Théâtre].

Zeitschriftenschau.

Litteraturblatt für germanische und romanische Philologie. 1896.

No. 9. W. Münch, Didaktik und Methodik des französischen Unterrichts. München 1895. (Es giebt kein Werk, das gleichgut imstande wäre, den angehenden Lehrer in die Mannigfaltigkeit der streitigen Tagesfragen einzuweihen und ihm zugleich auch überall ein Urteil nahe zu legen, das von einem hohen und weiten Gesichtspunkte aus abgegeben und aus voller Sach- und Fachkenntnis geschöpft ist. Suchier); J. Köhler, Molières und Fénelons Stellung zur Erziehung des weiblichen Geschlechtes im Zeitalter Ludwigs XIV. Plauen 1895. (Der Wissenschaft geschicht mit dieser Publikation kein Dienst. Mahrenholtz); Ch. Roussey, Glossaire du Parler de Bournois. Paris 1894, und derselbe, Contes populaires recueillis à Bournois. Paris 1894. (Das erste Werk läfst an Genauigkeit nichts zu wünschen übrig, beide zusammen geben eine treffliche Grundlage zu allen Kapiteln einer wissenschaftlichen Sprachuntersuchung der durch ihre Lage und altertümliche Gestalt höchst bemerkenswerten Mundart. Koschwitz).

Romanische Forschungen.

VIII, 4 und IX, 1. Decurtins, Rätoromanische Chrestomathie (Fortsetzung).

Revue des Langues romanes. 1896.

Juin. A. Jeanroy, Chansons françaises inédites du ms. de Modène; Rabolly, Documents provençaux tirés des Archives municipales et des minutes des notaires d'Arles; J. Ulrich, Charte Haute-Engadinoise de 1580; J. Anglade, Pour la réforme de l'orthographe.

Die neueren Sprachen.

IV, Heft 4. W. Vietor, Zur Frage der neuphilologischen Vorbildung. III. — Berichte (Siebenter Neuphilologentag in Hamburg. Von W. Vietor). — Besprechungen (J. Hosch, Französische Flickwörter. Ein Beitrag zur frz. Lexikographie. I. Berlin 1895. Für die Interpretation der französischen Autoren werden die interessanten und lehrreichen Beobachtungen von grofsem Nutzen sein. Glöde. — Lefèvre, L'automne représenté pour la leçon de conversation française. Halberstadt 1895. Verständig, mafsvoll und dem Verständnis der Altersstufe angepafst, für die sie bestimmt sind. Glöde. — J. Bauer, Th. Link und A. Ullrich, Materialien zum Übersetzen aus dem Deutschen ins Französische. München 1894. Das Buch wird mit Nutzen gebraucht werden, besonders an bayrischen Schulen. Beyer. — H. Schön, Die französischen Hochschulen seit der Revolution. Nach dem Werke von Liard: L'Enseignement supérieur en France 1789—1893. München 1896. Vortreffliches Werk, aus dem Schön einen sehr lesbaren Auszug giebt. Gerhardt.)

Heft 5. Ph. Rofsmann, Ein Studienaufenthalt in Paris; G. Höfer, Die moderne Londoner Vulgärsprache, insbesondere nach dem Punch (Fortsetzung). — Berichte. — Besprechungen. — Vermischtes. —

Neuphilologisches Centralblatt. 1896.

No. 9. A. Krefsner, Studien über das moderne spanische Drama. II. Joaquin Dicenta (Schlufs). — Berichte aus Vereinen. — Verzeichnis neuphilologischer Vorlesungen. — Besprechungen (K. Heine, Einführung in die französische Konversation auf Grund der Anschauung. Ausgabe A. Nach den Bildern von Strübing-Winckelmann. Hannover. Das Buch giebt ein treues Abbild von einem mustergiltig erteilten Sprech- und Sprachunterricht und zeigt seinen Verfafser als erfahrenen Praktiker. Wendt; Ch. Marelle (nicht Morelle, wie S 276 und in der Inhaltsangabe steht), Manuel de Lecture, de Style et de Composition. 2e Edition. Frankfurt a/M. (Das Buch kann bei seiner Fülle an anregendem Material als Anleitung bei der Abfassung von Aufsätzen empfohlen werden. Kasten.) — Neue Erscheinungen. — Zeitschriftenschau.

Zeitschrift für österreichische Gymnasien.

Bd. 47, 5. Lanson, Histoire de la littérature française (kann nicht genug empfohlen werden. Meyer-Lübke); Bechtel, Tableaux chronologiques des principales œuvres de la littérature française (wird sich bald den gebührenden Platz erobern); Rosenlener, Die poetischen Theorieen der Plejade nach Ronsard und Dubellay (eine Zierde der Breymann-Köppelschen Sammlung. Wawra).

Blätter für das bairische Gymnasialwesen.

Bd. 32, Heft 7 und 8. Münch, Didaktik und Methodik des Französischen. München 1895 (ist ein Buch, das keinem Fachgenossen unbekannt bleiben sollte und wohl auf längere Zeit der beste Ratgeber für alle jene sein wird, welchen die Weiterentwickelung der Methode in ruhiger, gesunder Bahn am Herzen liegt. Wolpert); Zwifslers Prosateurs modernes. Bd. I. III. IV. VI. VII. VIII. Wolfenbüttel 1893/95. (Verschiedene Ausgaben sind einer Revision bedürftig, für Gymnasien empfehlen sich IV, VI und VIII. Ackermann.)

Zeitschrift für das Gymnasialwesen.

Bd. 50. Scherffig, Französischer Antibarbarus (wird jeder Lehrer des Französischen mit Nutzen lesen. Koschwitz); Münch, Didaktik und Methodik des französischen Unterrichts (zeugt von reicher Erfahrung, Besonnenheit des Urteils und vornehmer Gesinnung. Mangold).

Pädagogisches Archiv.

Bd. 38, Heft 7 und 8. Nerrlich, Ein Franzose über den höheren Unterricht.

Südwestdeutsche Blätter.

XIII, 6—8. Keim, Elfte Jahresversammlung des badischen Vereins akademisch gebildeter Lehrer; Beckh, Französischer Ferienkursus in Lausanne.

Zeitschrift für das Realschulwesen.

XXI, 6. J. Ellinger, Darstellung der lautlichen und syntaktischen Eigentümlichkeiten der französischen und englischen Umgangssprache im Anschlufs an Felix Frankes Phrases de tous les jours und True and Jespersen's Spoken English.

Zeitschrift für lateinlose höhere Schulen.

VII, 12. H. Schuld, Paris, Das geeignetste Ziel für praktische Sprachstudien.

Zeitschrift für Kulturgeschichte.

III, 6. W. Knörich, Litterarisch-gesellige Bestrebungen, besonders der Damen, und ihr Vorbild, sowie die Frauenemancipation in Frankreich während der ersten Hälfte des 17. Jahrhunderts.

Deutsche Litteraturzeitung 1896.

No. 38. Altfranzösische Prosalegenden, herausgegeben von A. Mussafia und Th. Gartner. I. Teil. Wien 1895. (Sorgfältig und sauber ediert. Schläger).

Stimmen aus Maria-Lach. 1896.

No. 5. W. Kreiten, Pascals „Gedanken“ (Schlufs).

Journal des Savants 1896.

Juin. G. Paris, Les dernières Poésies de Marguerite de Navarre. II.

Revue politique et littéraire 1896.

I. No. 23. E. Faguet, M. Gaston Paris; Gebhardt, Rome de M. Zola. — No. 24. E. Faguet, Tolstoï et Maupassant. — No. 25. Loliée, Ondine Desbordes-Valmore.

Revue des deux Mondes 1896.

1 septembre. G. Boissier, Promenades archéologiques: A propos de Dougga et d'El-Djem; G. d'Annunzio, Les Vierges aux rochers. I; Ch. Loiseau, Le Conflit serbo-croate; E. Pouvillon, L'Image. III; Fr. de Pressensé, Le Congrès socialiste international de Londres; P. d'Espagnat, La Côte d'Ivoire, ce qu'elle est, ce qu'elle doit devenir; M. Talmeyr, L'Age de l'Affiche; G. Valbert, Un Livre nouveau sur l'islamisme. — 15 septembre. G. d'Annunzio, Les Vierges aux rochers. II; J. Bertrand, Souvenirs académiques: Un article anonyme de la Revue des deux Mondes; G. de L., Le Service militaire de 15 mois et les rengagés; E. Rod, Essai sur Gœthe. IV. Le poète de Cour; A. Barine, Questions actuelles. La Fin de Carthage; E. Pouvillon, L'Image (Fin); P. Leroy-

Beaulieu, Australie et la Nouvelle-Zélande: Les productions. la crise récente; R. Doumic. Revue littéraire; T. de Wyzewa, Revues allemandes.

La Semaine littéraire (paraissant à Genève) 1896. No. 138. H. Warnery, Causerie littéraire: Intelligence ou volonté; S. Cornut, La maison de notre Dame; W. Ritter. Les quatre saisons. Roman; A. Bonnard, Revue politique. — No. 139. H. Sensine, Hélène Vacaresco; J. Dalcroze, Lettres de musiciens; W. Ritter, Les quatre saisons (Suite); A. Bonnard, Revue politique. — No. 140. G. Fromel, Un problème mal posé; H. Bordeaux, Les écrivains mondains; W. Ritter, Les quatre saisons; Roman (Suite); J. Briquet, Les moyens de défense des végétaux contre leurs ennemis; E. Tavan, Sous la lune, Sonnet. — No. 141. G. Frommel, Un problème mal posé (Fin); J. Kaiser, La ronce, Sonnet; W. Ritter, Les quatre saisons. Roman (Suite); A. Bonnard, Revue politique. — No. 142. F. Schrœder, Causerie littéraire: La renaissance du paganisme; G. Renard, Impressions d'Angleterre: Premier coup d'œil; W. Ritter, Les quatre saisons. Roman (Fin); E. Tavan, Lac sur l'Alpe, Sonnet; J. Dalcroze, Lettres de musiciens; G. Boutelleau, La Fleur. Vers — No. 143. Ph. Monnier, D'un couvent d'Italie; H. Vacaresco, Le temps, fossoyeur prompt — L'heure est morte. Vers; J. Briquet, Les moyens de défense des végétaux contre les escargots et les limaces; L. Avennier, Comme une idylle. Nouvelle; M. Durand, Paysage. Vers; J. Dalcroze, Lettres de musiciens; C Rémy, Je vous aime, sapins. Vers.

Neue Erscheinungen.

I. Philologie und Pädagogik.

Baumgartner, A., Grammaire française. Französische Grammatik für Mittelschulen. 2. Auflage. Zürich, Füfsli. M. 1,25.

Bossuet, Oraison funèbre de Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans. Édition publiée avec une notice, des notes et des appendices. A l'usage des candidats au brevet supérieur. Par A. Rébelliau. Paris, Hachette. Fr. 0,75.

Clédat, L., Le théâtre en France au moyen âge. Paris, Lecène et Oudin. Frs. 3,50.

Dutrait, M., Étude sur la vie et le théâtre de Crébillon (1674—1762). Bordeaux.

Fischer, H., Übungsstücke zu Kühns kleiner französischer Schulgrammatik. Unterstufe 2. Auflage. Bielefeld, Velhagen & Klasing. M. 1,10.

Foucaud, J., Poésies en patois limousin. Avec une traduction littérale d'après l'édition philologique de M. E. Ruben. 5e édition. Limoges, Ducourtieux.

Gautier, L., Les Épopées françaises. Tome V. Bibliographie des Chansons de geste. Paris, Welter. Frs. 15.—.

Grand-Carteret, J., Les Almanachs français. Bibliographie-Iconographie des almanachs, années, annuaires, calendriers, chansonniers, étrennes, états, heures, listes, livres d'adresses, Tableaux, Tablettes et autres publications éditées à Paris (1600—1895). Paris, Alisié. Frs. 50,—.

Harisse, H., L'Abbé Prévost. Histoire de sa vie et de ses œuvres, d'après des documents nouveaux. Paris, C. Lévy. Frs. 3.50.

Heine, K., Einführung in die französische Konversation auf Grund der Anschauung. Ausgabe B. Nach den Bildertafeln von Hölzel. Hannover, Meyer. M. 1. (Methodische Winke dazu. M. 0,25.)

Hugo, V., Préface de Cromwell. Für die Zwecke der Schule verkürzt und erklärt von O. Weifsenfels. Berlin, Gärtner. M. 1,—.

Kerviler, R., Essai d'une bio-bibliographie de Chateaubriand et de sa famille. Vannes, Lafolye.

Körting, G., Neugriechisch und Romanisch. Ein Beitrag zur Sprachvergleichung. Berlin, Gronau. M. 4,—.

Koschwitz, E., Les Parlers parisiens. 2e édition revue et augmentée. Paris, Welter. M. 3,60.

Kron. R., Le petit Parisien. Pariser Französisch. Ein Fortbildungsmittel für diejenigen, welche die lebende Umgangssprache auf allen Gebieten des täglichen Verkehrs erlernen wollen. 2. Auflage. Karlsruhe, Bielefeld. M. 2.20.

La Grasserie, R de, Études de rythmique et d'esthétique. Du rôle de l'e muet dans la versification française. Paris, Maisonneuve.

Longhaye, G., Histoire de la littérature française au XVIIe siècle. Tome 4. Les écrivains hors rang (Sévigné, Maintenon, Saint Simon). Paris. Retaux. Frs. 3,50.

Lotsch, F. Wörterbuch zu den Werken Zolas und einiger anderer moderner Schriftsteller. (Nachtrag zu Sachs-Villate's Wörterbuch.) Greifswald, Abel. M. 0,60.

Morel, L., Choix de critiques littéraires à l'usage de l'enseignement supérieur. Zürich. Müller. M. 2,—.

Peters, J. B., Lehrbuch der französischen Sprache. II. Schulgrammatik. 3. Auflage. Leipzig. Neumann. M. 1,40.

Peters, J. B., Französische Zeichensetzung und Silbentrennung als Anhang zu französischen Schulgrammatiken. Leipzig, Neumann. M. 0,25. [Aus: Franz. Schulgrammatik 3. Aufl.]

Rink, O., Die Konjugation der französischen Zeitwörter. Eine nach Regeln und Lautgesetzen geordnete übersichtliche Darstellung aller Unregelmäfsigkeiten, nebst einem Anhange Konjugations-Tabellen. Zusammengestellt zur leichten und gründlichen Erlernung der französischen Verben. Braunschweig, Selbstverlag. M. 2,—.

Rolland, E., Flore populaire ou histoire naturelle des plantes dans leurs rapports avec la linguistique et le folk-lore. Tome I. Paris, Rolland. Frs. 3,50.

Sandeau, Mademoiselle de la Seiglière. Herausgegeben von M. Hartmann. 3. Auflage. Leipzig, Stolte. M. 1.—.

Théâtre moderne. Drei moderne französische Lustspiele. Fr. Coppée: Le Passant. — E. Pailleron: L'Étincelle. — A. Theuriet. Les Fraises. Mit biographisch-litterarischer Einleitung, einem französischen Fufsnoten-Kommentar und deutschen Sacherklärungen herausgegeben von R. Kron. Berlin. Gärtner. M. 1,50.

Timmermans, A., Étymologies comparées de mots français et d'argot parisien entièrement inédites et précédées d'un essai de synthèse du langage. 1re livr. Paris, Klincksick. Frs. 6,50.

Übungsbibliothek, Französische. No. 11. Lessings Minna von Barnhelm Zum Übersetzen aus dem Deutschen ins Französische bearbeitet von J. Sahr. 3. Auflage. Dresden, Ehlermann. M. 1,20.

Vianey, J., Mathurin Regnier. Paris, Hachette. Frs. 2,—.

Vollmöller, K, Über Plan und Einrichtung des romanischen Jahresberichtes. Erlangen, Junge. M. 3,—.

Wege, B., Der Prozefs Calas im Briefwechsel Voltaires. Giefsener Dissertation.

Wells, B.W., Modern French litterature. Boston. M. 7,80.

II. Belletristik, Geschichte, Geographie, Philosophie.

Aicard, J., Jésus (poème). Paris. Flammarion. Frs. 3,50.

Allais, A., (Œuvres anthumes). On n'est pas des bœufs. Paris. Ollendorff. Frs. 3,50.

Aubigné, A. d', Les Aventures du baron de Fœneste. Avec une préface et des notes explicatives par G. de Raismes. Paris, Flammarion. Frs. 2,50.

Avril, A. d', Slavy Dcéra. Choix de poésies slaves, recueillies par Adolphe d'Avril. Avec le portrait de Chevtchenko et la fondation de Ravanitza. Paris, Leroux. Frs. 3.

Cadol, E.. L'Archiduchesse. Paris, C. Lévy. Frs. 3.50.

Champsaur, F., Le Mandarin. (Tome II.) Un Maitre. Paris, Ollendorff. Frs. 3,50.

Coffignon, A.. Paris-vivant. Les Coulisses de la Mode. Paris, Librairie illustrée. Frs. 3.5 .

Deschamps, G., Chemin fleuri. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.

Fouquet, F., A travers la Vie (notes de littérature). Préface de E. Ledrain. Paris, Lemerre. Frs. 3.50.

Goncourt, E. de, Manette Salomon. Pièce en 9 tableaux,

précédée d'un prologue. tirée du roman d'Edmond et Jules de Goncourt. Paris, Charpentier. Frs. 4.

Gros. J., Monsieur et Madame Mouffetard. A travers l'Océanie. Paris, Flammarion. Frs. 1,25.

Hoche, J., Autour d'un million. Mœurs d'aujourd'hui. Paris, Librairie illustrée. Frs. 3,50.

Ibels, H. G., Les Demi-cabots. Le Café-concert. Le Cirque. Les Forains. Texte de G. d'Esparbès, A. Ibels, M. Lefèvre, G. Montorgueil. Paris, Charpentier. Frs. 3,50.

Julien, J., Le Théâtre vivant, théorie critique. Tome II. Paris, Tresse et Stock. Frs. 3,50.

Kahn, G., Le Roi fou. Paris. Havard fils. Frs. 3,50.

Lavedan, H., La Haute. Nouvelle édition. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.

Leneveu, G., La Gueuse. Paris, Lemerre. Frs. 3,50.

Maeterlinck, M., Le Trésor des humbles. Paris. Société du Mercure de France. Frs. 3,50.

Mahalin, P., Les Aventuriers de Paris. Les Jeux de la police et du hasard. Paris, Librairie illustrée. Frs. 3,50.

Maupassant, G. de, Mlle Fifi. Nouveaux contes. Nouvelle édition revue. Paris, Ollendorff. Frs. 3,50.

Méténier, O., L'Amour qui tue. Raphaëla. Paris, Dentu. Frs. 3,50.

Morin, P., Esquisses d'hiver (poésies). Paris. Chamuel Frs. 3.

Mourey, G., L'Œuvre nuptial. Paris, Lemerre. Frs. 3,50.

Noël, E., Rosie. Roman parisien. Paris, Charpentier. Frs. 3,50.

Peyrebrune, G. de, La Margotte. Nouvelle édition. Paris, Lemerre. Frs. 3,50.

Poètes hongrois. Poésies Magyares, de: Petöfi, Arany, Tompa, Gyulay, Josefkiss, Jules de Réviczki, Bartok, Szabolcska, Vajda, Ignotus, Abrangi, Koloman de Coth, Minka de Czobel, etc., etc., recueillies par Melchior de Polignac et précédées d'une notice sur la poésie hongroise. Préface de M. François Coppée. Paris, Ollendorff. Frs. 3,50.

Pradel, G., Mauvaise étoile. Paris, Flammarion. Frs. 3,50.

Prévost, M., Le Mariage de Juliette. Illustrations de Paul Chabas, gravées par Romagnol. Paris, Lemerre. Frs. 2.

Rameau, J., Le Cœur de Régine. Paris, Ollendorff. Frs. 3,50.

Renard, J., Histoires naturelles. Paris, Flammarion. Frs. 2.

Ricard, J., Le Chemin de la paix. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.

Ricaudy, L. de, A travers la cloison. Paris, Antony. Frs. 3.50.

Richepin, J., Grandes Amoureuses (Dalila, Judith, la belle Hélène, Sappho, Laïs, Phryné, Poppée, Baudvilde, Vittoria Colonna, la Périne, Sophie Monnier). Paris, Charpentier. Frs. 3 50.

Rodenbach, G., Les Vies encloses (poème). Paris, Charpentier. Frs. 3,50.

Roujon, H., Miremonde. Préface par Alexandre Dumas fils. Illustrations de G. Mendez. Paris, Ollendorff. Frs. 2.

Sales, P., Aventures parisiennes. Le Petit charbonnier. Paris, Flammarion. Frs. 3,50.

Serurier, Mme la comtesse, Le Roman de Jehanne. Paris, Téqui. Frs. 3.

Sudermann, A., Le Moulin silencieux. Traduit de l'allemand par M. Rémon et G. Devaussanvin. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.

Theuriet, A., Fleur de Nice. Paris, Ollendorff. Frs. 3,50.

Valdagne, P., La Blague. Comédie en 3 actes. Avec préface de l'auteur. Paris, Ollendorff. Frs. 3,50.

Willy. L'Année fantaisiste. 1895. Illustrations de Godefroy. Paris, Delagrave. Frs. 3.

Bakounine, M. Correspondance de Michel Bakounine; lettres à Herzen et à Ogareff (1860-1874). Publiées avec préface et annotations par Michel Dragomanow. Traduction de Marie Stromberg. Paris, Perrin. Frs. 3.50.

Basserie, J. P., La Conjuration de Cinq-Mars. Avec une préface par M. Alfred Mézières. Paris, Perrin. Frs. 3.50.

Broglie, le duc de, La Mission de M. de Gontaut-Biron à Berlin. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.

Chélard, R., Les Grandes puissances à la fin du XIXe siècle. L'Autriche-Hongrie. Tome II. La Hongrie millénaire. Paris, Chailley. Frs. 8.

Courbet. Amiral. En Extrême-Orient. (Notes et correspondances.) Préface et mise en ordre par Théodore Cahu. Paris, Chailley. Frs. 7,50.

Daniel, A, L'Année politique 1895 (22e année), avec un index raisonné, une table chronologique, des notes, des documents et des pièces justificatives. Paris, Charpentier. Frs. 3.50

Denys de Tell-Mahré. Chronique syriaque de Denys de Tell-Mahré. Quatrième partie, publiée d'après le manuscrit 162 de la Bibliothèque vaticane avec une traduction française et des notes par J. B. Chabot. Paris. Bouillon. Frs. 25.

Feuillet, Mme Octave, Souvenirs et correspondances. Paris, C Lévy. Frs. 7 50.

Goncourt E. de, Hokousaï. Fac-similé du portrait d'Hokousaï octogénaire, peint par sa fille Oyéi. Paris, Charpentier. Frs 3 50.

Haucour, L. d', L'Enseigne de vaisseau Bisson mort glorieusement le 4 novembre 1827 en faisant sauter le «Panayoti». Paris, Berger-Levrault. Fr. 1.

Isambert, G., La Vie à Paris pendant une année de la Révolution (1791-1792). Paris Alcan. Frs. 3,50.

Kannengieser, Abbé A., Juifs et catholiques en Autriche-Hongrie. Paris, Lethielleux. Frs. 3,50.

Laveleye, E. de, Le Gouvernement dans la démocratie. Deuxième édition. Paris, Alcan. Frs. 15.

Marie Féodorowna. Correspondance de Sa Majesté l'impératrice Marie Féodorowna avec Mlle de Nélidoff, sa demoiselle d'honneur (1797-1801). Suivie des lettres de Mlle de Nélidoff au prince A. B. Kourakine. Publiée par la princesse Lise Troubetzkoï. Paris, Leroux. Frs. 5.

Pierling, le P., La Russie et le Saint-Siège. Études diplomatiques. Tome I: les Russes au concile de Florence; Mariage d'un tsar au Vatican; les Papes Médicis et Vasili III; Mystification et Projets d'ambassade. Paris, Plon. Frs. 7,50.

Pingaud. L'Invasion austro-prussienne (1792-1794). Documents publiés pour la Société d'histoire contemporaine par Léonce Pingaud. Paris, A. Picard. Frs. 10.

Reinach, J., L'Education politique. Histoire d'un Idéal. Paris, Chailley. Frs. 1,50.

Sassenay, Marquis de, Les Derniers mois de Murat. Le Guet-apens du Pizzo. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.

Simon, J., Quatre portraits: Lamartine, le cardinal Lavigerie, Ernest Renan, l'empereur Guillaume II. Suivis du discours prononcé pour le centenaire de l'Institut. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.

Thirria, H., Napoléon III avant l'Empire. Tome II. Paris, Plon. Frs. 8.

Turquan, J., Souveraines et grandes dames. Les Sœurs de Napoléon (les princesses Elisa, Pauline et Caroline). Paris, Librairie illustrée. Frs. 3,50.

Vidier, A., Répertoire méthodique du Moyen-âge français. Histoire. Littérature. Beaux-Arts. Première année 1894. Paris, Bouillon. Frs. 4.

Vogüe, le Vte E. M. de, Devant le Siècle. Paris, Colin. Frs. 3,50.

Ardouin-Dumazet. Voyage en France. 5e série. Iles de la Manche et Bretagne péninsulaire. Paris, Berger-Levrault. Frs. 3,50.

Bazin, R., En Province. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.

Drouet, Fr., Au Nord de l'Afrique (Tunisie. Algérie. Mélilla. Gibraltar. Tanger). Notes de voyage. Compositions et dessins de A. Douhin. (Nice) Paris, Nilsson. Frs. 10.

Gautier, L., Au-delà du Jourdain. Souvenirs d'une excursion faite en mars 1894. 2e édition. (Genève) Paris. Fischbacher. Frs. 3.

Lapparent, A. de, Leçons de géographie physique. Ouvrage contenant 117 figures dans le texte et 1 planche en couleurs. Paris, Masson. Frs. 12.

Paris-Parisien (I. Ce qu'il faut voir. II. Ce qu'il faut savoir. III. Paris-usage. IV. Paris pratique, 1896). Paris. Ollendorff. Frs 6.

Renard, Mme G., Contes de Bretagne, illustrés par Mlle Berthe Gay. (Genève) Paris, Fischbacher. Frs. 3,50.

Saint-Arroman, R. de, Les Missions françaises. Causeries géographiques. 2e série. Paris, Librairie illustrée. Frs. 5.

Bridel, L, Questions féministes: 1o Les Deux morales; 2o Les Droits de la femme. (Genève) Paris, Fischbacher. Fr. 0,75.

Halleux, J., Les Principes du positivisme contemporain. Exposé et critique. Paris, Alcan. Frs. 3,50.

Lamarche, N., Histoire sommaire des trois premiers siècles de l'Eglise chrétienne. Paris, Fischbacher. Fr. 0,50.

Ragey, le P, La Crise religieuse en Angleterre. Paris, Lecoffre. Frs. 2,50.

Secretan, Ch., Essais de philosophie et de littérature. (Lausanne) Paris, Alcan. Frs 3,50.

Thouverez, E., Le Réalisme métaphysique. Étude sur la valeur des lois de la raison. Paris, Alcan. Frs. 5.

Nachtrag zum Vorlesungsverzeichnis.

Bonn. Förster, Historische französische Syntax. I. (Nomen) im Zusammenhang der lateinisch-romanischen Sprachentwicklung; Dante und seine Zeit; Übungen im Altprovenzalischen und Rätoromanischen (Sem.). — Gaufinez, Explication de poètes français modernes. I; Sprechübungen auf Grund der Anschauung; Vortrags-, Übersetzungs- und Aufsatzübungen auf Grund einer systematischen Behandlung der französischen Realien (Sem.) — Trautmann, Einführung in das Altenglische; Shakespeares Leben und Werke; Chaucer-Übungen (Sem.) — Förster, Neuenglische Ausspracheübungen; The Life and Works of Robert Burns; Neuenglische Übungen (Sem.); Sprache der Geschichtsschreibung (engl. Geschichte 1483—1603).

Freiburg i. Baden. Baist, Altfranzösische Lautlehre; Chrestiens von Troyes Iwain; Altfranzösische Übungen und ausgewählte Kapitel der romanischen Grammatik. — Levy, Einführung in das Studium des Italienischen; Altprovenzalische Übungen. — Paufler, Geschichte der französischen Litteratur des 16. und des Anfanges des 17. Jahrhunderts; Les poètes symbolistes de la France moderne; Grammatische Übungen nach Borel; Übersetzungen aus dem Französischen mit Ausspracheübungen; Übersetzungen aus dem Deutschen ins Französische. — Schröer, Einführung in das Studium der englischen Philologie; Neuenglische Grammatik; Altenglische Übungen; Historisch-grammatische Übungen. — Caro, Lord Byron's Childe Harold; Angelsächsische Übungen; Neuenglische Stilübungen.

Giefsen. Behrens, Französische Grammatik. III: Die Aussprache des Neufranzösischen; Erklärung altfranzösischer Texte; Romanisches Seminar. — Pichler, Französische und englische stilistische Übungen; Französische Lektüre und Interpretation; Englische Lektüre und Interpretation. — Wetz, Geschichte der englischen Litteratur bis Chaucer; Übungen zur neuenglischen Grammatik; Übungen zur neuenglischen Litteraturgeschichte.

Halle. Suchier, Rumänisch; Historische Grammatik des Französischen; Romanisches Seminar. — Heuckenkamp, Leben und Werke Victor Hugo's. — Wechsler, Altfranzösische Übungen (Karls des Grofsen Reise nach Konstantinopel). — Wiese, Italienisch für Anfänger; Tassos Befreites Jerusalem (Sem.). — Simon, La civilisation française au XIXe siècle; Répétitions d'histoire de la littérature française classique et explication de textes classiques. — Wagner, Historische Grammatik der englischen Sprache; Neuere englische Metrik; Englisches Seminar. — Thistlethwaite, Einführung in das heutige Englisch; Praktische Übungen mit Lesung eines englischen Romans; Difficulties connected with modern English; Neuenglische Seminarübungen.

Leipzig. Birch-Hirschfeld, Historische Grammatik der französischen Sprache; Romanisches Seminar. I Abteilung. — Settegast, Italienische Grammatik nebst Erklärung von Dantes Divina Commedia; Erklärung ausgewählter Stücke Molières. — Weigand, Spanische Grammatik und Lektüre; Moderne italienische Lektüre; Rumänische Grammatik für Anfänger; Romanisches Seminar. II. Abteilung; Rumänisches Institut. — Wülker, Historische Grammatik der englischen Sprache; Einleitung in das Studium Shakespeares; Alt- und neuenglische Übungen im Seminar.

Rostock. Lindner. Molières Misanthrope; Shakespeares Julius Caesar. — Robert, Cours practique de français; Histoire de la littérature française jusqu'à nos jours; Grammaire raisonnée de la langue française: Phonétique. flexions, syntaxe.

Czernowitz. Gartner, Einführung in das Studium des Altprovenzalischen; Lesung altfranzösischer Texte.

Graz. Schuchardt, Camoens Lusiaden; Romanische Übungen. — Ive, Boccaccio e la letteratura novellistica italiana; Spiegazione del Purgatorio de Dante; Einführung in das Italienische. — Luick, Historische Grammatik der englischen Sprache; Altenglisch; Englisches Seminar.

Innsbruck. Demattio, Origine, formazione ed elementi della lingua italiana; Francesco Petrarca: vita, opere, interpretazione di liriche scelte. — Genelin, Neufranzösische Grammatik für Anfänger und Vorgeschrittenere. — Fischer, Historische englische Grammatik. III. (mit mittelenglischen Übungen); Mittelenglische Litteraturgeschichte; Thomsons Leben und Werke; Interpretation von Massey's In the struggle of life.

Prag. Cornu, Historische Grammatik der französischen Sprache; Französisches Seminar. — Rolin, Geschichte der französischen Litteratur; Conti popolari e tradizioni italiane; Französisches Seminar; Französische Grammatik. — Vielmetti, Italienische Grammatik; Lettura dei Promessi Sposi di Alessandro Manzoni. — Pogatscher, Einleitung in die historische Grammatik des Englischen; Shakespeares Kaufmann von Venedig; Englische Wortbildung; Englisches Seminar. — Just, Englische Grammatik; Englisches Seminar.

Wien. Mussafia, Historische Grammatik der französischen Sprache. I. Lautlehre; Über Dantes Leben und Werke nebst Lektüre und Interpretation des Inferno; Lektüre und Interpretation des Cligès von Chrestien de Troyes. — Meyer-Lübke, Französische Satzlehre; Ziele und Aufgaben der romanischen Philologie; Provenzalisch (Sem.). Alton, Über die Entwicklung der italienischen Novelle; Über nachromanische Laut- und Formenlehre. — Mathieu, Lektüre aus der zeitgenössischen Litteratur mit mündlichen und schriftlichen Übungen für Anfänger und Fortgeschrittenere. — Maddalena, Leopardis Conti und Prose morali; Elemente der italienischen Grammatik nebst Lektüre zeitgenössischer Schriftsteller. — Beer, Spanische Grammatik; Lektüre von Calderons El Alcalde de Zalamea. — Schipper, Geschichte der englischen Litteratur von Chaucer bis Spenser; Erklärung von Shakespeares Merchant of Venice; Erklärung von Cynewulfs Elene (Sem.); Erklärung ausgewählter Stücke aus Spensers Faerie Queene. — Kellner, Mittelenglisch, im Anschlufs an Lektüre.

Basel. Soldan, Französische Grammatik (Laut- und Formenlehre); La littérature française au XVIIIe siècle; Ausgewählte Abschnitte aus Tasso, Ariost, Dante; Erklärung von Sheridans Rivals; Régnier (Sem.); Französische Stilübungen (Sem.). — Binz, Lektüre von Chaucers Canterbury Tales; Altenglische Übungen (Sem.).

Lausanne. Bonnard, Grammaire comparée des langues romanes; Histoire de la littérature française au moyen-âge; Histoire de la littérature italienne au moyen-âge; Histoire de la littérature provençale; Lecture de textes vieux français — italiens — provençaux. — Muret, Histoire de la littérature espagnole au XVIIe siècle; Explication de Novelas ejemplares de Cervantes. — Taverney, Etudes pratiques d'étymologie roumaine. — André, Diction; Lectures en rapport avec le cours de littérature française. — Nellson, Shakespeares Richard III.; Exercices de langue anglaise.

Zürich. Morf, Interprétation de français moderne; Unterricht im Französischen; Geschichte der neueren

französischen Litteratur; Altfranzösische Übungen; Geschichte der italienischen Litteratur. — Ulrich, Romanische Wortbildung; Erklärung des Orlando furioso mit litterar-historischer Einleitung; Provenzalische Übungen. — Morel, Exercices de style et de rédaction; Molières Tartufe, Don Juan, Le Misanthrope. — Betz, Deutschschweizerische Mitarbeiter an der französischen Litteratur im 18. Jahrhundert; Litterarische Beziehungen zwischen Frankreich und England — Vetter, Geschichte der englischen Litteratur von Chaucer bis gegen Ende des 16. Jahrhunderts; History of the English Prose-litterature in the 18th century; Shakespaere und die Dramen seines Mannesalters; Beowulf; Übungen im Vortrag [Englisches Volkslied].

Abgeschlossen am 1. October 1896.

Anzeigen.

Beiträge sind an den Herausgeber, Dr. Adolf Krefsner, Cassel, Bismarckstr. 2, zu senden. Die Herren Verfasser und Verleger werden ersucht, dafür sorgen zu wollen, dafs alle neuen, die französische Sprache und Litteratur betreffenden Werke gleich nach Erscheinen der Redaktion der Franco-Gallia zugesandt werden, da nur dann pünktliche Besprechung erfolgen kann.

Text unter verantwortlicher Redaktion von Dr. Adolf Krefsner in Cassel. Für den Inseratenteil verantwortlich. der Verleger Julius Zwifsler in Wolfenbüttel. Gedruckt bei A. W. Zickfeldt in Osterwieck/Harz.

XIII. Jahrgang. № 12. Dezember 1896.

FRANCO-GALLIA.

Kritisches Organ für französische Sprache und Litteratur.

Herausgegeben von

DR. ADOLF KRESSNER

in Cassel.

Erscheint monatlich. Preis pro Semester ℳ 4.

Inhalt.

Besprechungen und Anzeigen.

Böddeker, Die wichtigsten Erscheinungen der französischen Grammatik. Ein Hilfsbuch für den Unterricht in den Oberklassen höherer Lehranstalten jeder Art. VIII. 132 S. 8⁰. Leipzig 1896, Rengersche Buchhandlung.

Die neuen Lehrpläne verlangen für den grammatischen Unterricht in den Oberklassen: Neue Gruppierung und tiefere Begründung der grammatischen Erscheinungen. Dafs dieser Forderung, wenn sie ernst genommen wird, nicht mit gelegentlichen Bemerkungen genügt werden kann, mufs jeder erfahrene Schulmann zugeben. Aber woher die Zeit nehmen, um diese Seite des Unterrichts mit Erfolg zu betreiben? Wir werden uns da nach einem Hilfsbuch umsehen müssen, das in übersichtlicher Weise die wichtigsten Erscheinungen zusammenfafst, durch praktische Gruppierungen das Lernen und Behalten erleichtert und sich nicht in minder wichtige Einzelheiten verliert. Zu diesem Zwecke wird das vorliegende Buch recht gute Dienste thun. Der Verfasser hat eine lange Praxis hinter sich, er weifs genau, was not ist, und versteht den grammatischen Lehrstoff auf eine klare, einleuchtende Weise darzulegen. Gewisse Kapitel werden ja in jedem Lehrbuch ähnliches Gepräge besitzen; aber man sehe sich einmal die Behandlung des Konjunktivs, des Partizips, der Präpositionen an, und man wird zugeben, dafs sie ein Meister geschrieben hat. Die Regeln sind durch zahlreiche, neueren Schriftstellern entnommene und gut gewählte Beispiele erläutert. Die Ausstattung ist, wie alle Erscheinungen des Rengerschen Verlages, tadellos.

K. Meurer, Sachlich geordnetes französisches Vokabularium mit Phraseologie und Sprechübungen über Vorkommnisse des täglichen Lebens. Mit besonderer Berücksichtigung des Wortschatzes der Plœtzschen Unterrichtsbücher. Berlin 1896, Herbig. XII u. 180 S. 8⁰.

In den neuen Lehrplänen heifst es: „Auf Aneignung eines festen von Stufe zu Stufe zu erweiternden und auch auf den Gebrauch im täglichen Verkehr zu bemessenden Wort- und Phrasenschatzes ist auf allen Stufen streng zu halten. Dieser Schatz ist durch fortgesetzte mündliche und schriftliche Verwertung in sicheren Besitz umzuwandeln. . Besondere, die Lektüre und das Bedürfnis des täglichen Lebens berücksichtigende Vokabularien können gute Dienste thun.“ Nun, Vokabularien giebt es die Menge, darunter recht brauchbare; aber von allen für die Schule bestimmten hat mir das vorliegende von Meurer am besten gefallen. Es kam dem Verfasser nicht auf die Reichhaltigkeit des Stoffes an, sondern auf die Bedürfnisse der höheren Schulen; vor allen Dingen hat er diejenigen Vokabeln berücksichtigt, deren der Schüler zum schriftlichen und mündlichen Gebrauch der Sprache, sowie für die Lektüre bedarf. Besonders hat er sich an den in den Plötzschen Unterrichtswerken vorkommenden

Wortschatz gehalten, ohne sich jedoch sklavisch an denselben zu binden: daran hat er gut gethan; Plötz war ein Praktikus, er hatte ein offenes Auge für die Anforderungen, die sich einem Ausländer im Verkehr mit Nationalen aufdrängen, und seiner Leitung kann man sich getrost überlassen. Meurer hat den von ihm gebotenen Vokabelschatz so geordnet, dafs derselbe von dem zunächst Liegenden, dem Hause, ausgeht, und dafs sich der Kreis dann immer mehr erweitert, auf Stadt und Land, die Naturreiche, den Menschen, den Staat etc.; dabei wurde möglichst auf den Fortschritt vom Leichteren zum Schwereren Rücksicht genommen, und durch verschiedenen Druck der auf den verschiedenen Klassenstufen durchzunehmende und einzuprägende Wortschatz kenntlich gemacht. — An das Vokabularium schliefst sich eine kurze, aber mit sicher treffendem praktischen Blick zusammengestellte Phraseologie an. — Einen besonderen Teil des Buches bilden die Sprechübungen, die nicht etwa eine Bevormundung des Lehrers sein, sondern nur Muster von dergleichen Übungen geben sollen; zunächst ganz einfache Fragen aus dem Gebiet der Umgebung des Schülers oder aus anderen Unterrichtsfächern, ohne Angabe der Antwort oder deutschen Übersetzung, alsdann eine sehr hübsche Auswahl von Gesprächen, wie sie der Aufenthalt im Lande selbst täglich herbeiführt, mit besonderer Berücksichtigung der Gallicismen. Bei dieser letzteren Art von Übungen ist die deutsche Übersetzung aus leicht erkennbaren Gründen beigefügt. — Das aus der Praxis hervorgegangene, umsichtig angelegte und vortrefflich ausgestattete Büchlein sei hiermit bestens empfohlen.

Kühn, K., Französisches Lesebuch. Mittel- und Oberstufe. 2. Auflage. Bielefeld und Leipzig 1896, Velhagen & Klasing. VIII u. 340 S. 8°. M. 3.

Das Werk ist Franco-Gallia XI, 101 ausführlich angezeigt worden, und es genügt, auf diese Besprechung zu verweisen. Dafs in zwei Jahren eine neue Auflage notwendig geworden ist, beweist seine Brauchbarkeit, kraft derer es sich schnell einen festen Kreis von Freunden erworben hat. Der Verfasser hat überall die bessernde Hand angelegt, weniger geeignete Stücke fortgelassen und durch andere ersetzt, Zusätze, die die Kritik wünschte, bereitwillig gespendet, die Bilder vermehrt. So reichhaltig und hübsch ausgestattet ist dieses Lesebuch wohl geeignet, den Schüler auch in die oberen Klassen zu begleiten, und als willkommene Ergänzung der Lektüre ganzer Werke zu dienen (statt „Mittelstufe“ heifst es daher auch jetzt auf dem Titel „Mittel- und Oberstufe“). Eine dankenswerte Zugabe ist das separat erschienene Wörterbuch (M. 0,80), das zum gröfsten Teil von Flaschel bearbeitet worden ist. Es enthält nur die als unbekannt vorausgesetzten Wörter, bei manchen die Aussprache in phonetischer Umschrift gebend. — Möge das ebenso nützliche als hübsche Werk immer mehr Freunde finden!

Cassel. A. Kressner.

II. Belletristik.

Frédéric Masson, Napoléon et les femmes. Paris 1894, Ollendorff.

Ce volume a obtenu un grand succès, peut-être parce qu'on y cherchait un peu de scandale. Nous y voyons d'abord le futur empereur se déniaiser comme un simple écolier. Il obtient ensuite les faveurs de la femme du citoyen Turreau de Lignières, puis il pense à se marier et veut épouser une jolie fille, Désirée-Eugénie Clary. Mais Bonaparte est à Paris... «Paris, ce grand Paris inconnu, où Bonaparte vient d'aborder avec ses bottes éculées, son uniforme râpé et sa suite de deux aides de camp faméliques, a interposé ses femmes, les êtres faits d'élégance, de grâce et de supercherie, les êtres dont le fard avive les yeux d'un éclat magique, dont les toilettes dessinent les formes pleines en soulignant tout ce qui est à désirer, en dissimulant, en agrémentant plutôt tout ce qui serait à cacher; les êtres de gaieté et de plaisir, que la vie mondaine a affinés et qui, comme des fruits mûris en serre, arrivés à leur maturité pleine et opulente, parés à souhait par le marchand, semblent, avec leur coloris faux, leur duvet suspect et que nul soleil n'a effleuré, bien autrement appétissants que les fruits premiers un peu verts des jeunes sauvageons, où le soleil a mis sa flamme, la bise ses gerçures, et qui, francs et quelque peu âpres, laissent à la bouche la sensation fraîche et puisssante des prémices sylvains.»

«Ici seulement, écrit Bonaparte, de tous les lieux de la terre, les femmes méritent de tenir le gouvernail... Une femme a besoin de six

mois de Paris pour connaitre ce qui lui est dû et quel est son empire.» Et, quelques jours plus tard: «Les femmes, qui sont ici les plus belles du monde, deviennent la grande affaire.»

N'ayant que sa main à offrir, Bonaparte, qui a oublié la petite Marseillaise, l'offre à Mme de Permon, il l'offre, dit-on, à Mme de la Bouchardie, plus tard Mme de Lespadre, en attendant que Vendémiaire survienne et qu'il se fasse prendre au mot par Mme de Beauharnais.

Il faut lire alors les lettres de la triste délaissée: «Vous êtes donc marié! Il n'est plus permis à la pauvre Eugénie de vous aimer, de penser à vous.... A présent, la seule consolation qui me reste est de vous savoir persuadé de ma constance, après quoi je ne désire que la mort.»

Napoléon n'oubliera pas Eugénie. Du reste, celle-ci était faite pour gravir les marches d'un trône; plus tard, de par la volonté de celui qui lui eût donné une couronne impériale, elle épouse Bernadotte.

Quant à Bonaparte, le voilà en effet marié avec Mme de Beauharnais, une intrigante plus âgée que lui, et que les ardeurs juvéniles de son jeune époux semblent lasser. On dit bien que, durant sa campagne d'Italie, le général a trouvé quelques consolatrices de l'absence voulue de Joséphine, qui ne s'empressait guère à le rejoindre, mais rien n'a été prouvé.

Mais voilà Bonaparte parti pour l'Égypte et séparé de Joséphine qui, elle, s'installe à Paris, tandis que son époux, fort jaloux du reste, songe déjà au divorce et oublie sa femme dans les bras de la jolie Mme Fourès. De retour en France, Bonaparte se réconcilie avec Joséphine, et Mme Fourès n'est point reçue par son amant. Autant d'argent qu'elle en demande, mais c'est tout. Non. Le futur empereur avait la passion des mariages, et un ancien émigré, Henry de Ranchoup, épouse Mme Fourès, divorcée et l'amante répudiée du Bonaparte d'Afrique. Joséphine a employé en intrigues diverses le temps de son veuvage forcé, et Bonaparte est furieux contre elle. Mais une réconciliation a lieu, et le consul tient sa femme quelque peu surveillée, bien que, de son côté, il se soit épris de la Grassini, une cantatrice italienne, pas trop jeune, peut-être assez jolie, mais dont surtout la voix l'enchante.

Bien d'autres femmes attirèrent l'attention de Napoléon, devenu empereur, mais elles ne furent pour lui que l'objet d'un caprice passager. Joséphine triomphait et avait amené son époux jusqu'au sacre.

Le réveil fut cruel pour l'impératrice enivrée d'un triomphe qu'elle n'aurait jamais pu rêver. L'empereur, lui aussi, avait fait un rêve, un rêve de postérité que Joséphine ne pouvait lui donner. La demoiselle Denuelle de la Plaigne lui avait attribué un enfant, et c'est de ce jour qu'il songe au divorce. Mais, lorsque Mme Walewska devint grosse de ses œuvres, lorsqu'il a pu porter dans ses bras ce fils qui était tout son portrait, le divorce était résolu. Il épouse Marie-Louise et, dès ce jour, il devient sérieux dans son amour. Il n'est plus le tendre amant de Joséphine, l'homme épris d'une femme qui fut sa maîtresse, avant de devenir sa femme légitimée par le mariage, grandie par le sacre; son amour prend une autre forme, il devient respectueux. Marie-Louise, qu'il aima certainement moins avec les sens qu'il n'aima Joséphine, fut cependant chérie parce qu'elle avait droit au respect de son mari. Joséphine était une aventurière à laquelle Napoléon eut beaucoup à pardonner; Marie-Louise était une femme vertueuse, elle devint plus tard la mère de l'héritier de l'empire, la mère de celui qui, dans l'orgueil paternel, devait continuer l'œuvre. Aussi, l'empereur, s'il eut encore quelques caprices passagers, ne les eut-il que fort rarement. Et cependant, de toutes les femmes que Napoléon a possédées, aucune ne s'est montrée plus ingrate après sa chute du pouvoir. Jamais, cependant, il ne fera allusion à cette ingratitude et aux fautes de celle dont il avait eu un héritier. Qui sait? Napoléon avait vu tant de choses dans sa vie, entre la république et la chute d'un empire dont la gloire fut extraordinaire, qu'il croyait certainement au retour de la faveur, si ce n'était pour lui-même, au moins pour son fils. Il n'aurait pas voulu que l'impératrice-mère gravît à nouveau les marches du trône, portant sur ses épaules la malédiction du chef de la dynastie.

«... Si la femme ne jouait aucun rôle en sa vie, dit M. Frédéric Masson à la fin de sa brillante étude, Napoléon cesserait d'être ce qu'il est, l'exemplaire le plus surprenant du génie masculin. Il serait un individu sans sexe, à part, exceptionnel, et qui n'intéresserait plus l'humanité, puisqu'il n'éprouverait aucune de ses passions, ne suivrait aucune de ses traditions, et n'aurait avec elle aucun sentiment qui serait commun. Tel qu'il est, au contraire, lui dont l'activité cérébrale est supérieure à celle

de tous les hommes connus, lui qui, servi par une fortune sans égale, a trouvé sans cesse en son esprit des ressources égales à sa fortune, lui qui a accompli l'œuvre la plus grande que mortel ait jamais accomplie, il est par excellence l'homme à qui rien d'humain n'est demeuré étranger.

«L'humain, c'est de subir la femme, c'est de croire en la femme, c'est d'aimer la femme, c'est d'éprouver par la femme et pour la femme toute la série des sentiments et des sensations que la femme peut inspirer. Tous, Napoléon les a connus, et, par ce côté, comme par tous les autres, il demeure supérieur aux autres êtres.»

C'est, du moins, l'avis de M. Frédéric Masson et de tous ceux qui se sont occupés de l'histoire de Napoléon. Mais je crois qu'il faut en rabattre si l'on songe à l'état piteux dans lequel celui que l'on nomme le grand génie de la guerre laissa la malheureuse France lors de son abdication forcée. Il a fallu le martyre de Sainte-Hélène pour relever le prestige de Napoléon dans l'esprit des Français. L'Angleterre, dans sa haine, a peut-être plus servi la gloire napoléonienne que bien des bulletins de victoires.

Napoléon ne fut pas non plus si grand dans ses amours que M. Frédéric Masson veut bien nous le dire; il joua le rôle d'un très petit garçon vis-à-vis de cette intrigante qui fut Joséphine, encore une dont la légende s'est emparée parce qu'elle eut aussi son heure de martyre. Joséphine n'aimait guère Napoléon, qui servit surtout son ambition. Toute la jalousie dont elle entourait Bonaparte, et surtout le Napoléon empereur, venait de la crainte de perdre le fruit de ses intrigues. Les femmes l'ont plaint parce qu'elles ne la connurent point.

A. Lapointe, Amoureuses. Paris 1894, Breton et Cie. Frs. 3,50.

Dans ce roman, ou plutôt dans cette étude, qui a peut-être plus de tendances psychologiques que l'auteur n'y a pensé, trois femmes se disputent l'amour d'un même individu. Nous ne dirons pas que celui-ci peut se féliciter de tant de succès féminins; mais les femmes qui l'aiment, chacune à leur manière, n'y trouvent guère plus de bonheur. L'homme, le héros de l'aventure, est un être sans énergie, quoique fort capable en affaires, mais devant la femme il doit baisser pavillon.

Et d'abord, mettons les choses au point et dans le milieu où elles se trouvent en plaçant sous les yeux de nos lecteurs le premier chapitre du volume de M. Lapointe: *les Amoureuses*; nous y trouverons un joli coin de pays, une petite ville bien exceptionnelle certainement:

«Il existe, à vingt lieues de Paris et sur une ligne de chemin de fer, entourée des plus beaux jardins du monde, de grands bois, de vignes, de prairies et de chènevières, une ville dont le nom seul est connu des Parisiens, — une oasis délicieuse, toute saturée de parfums et de senteurs agrestes. J'ai nommé Provins-les-Roses.

«Provins est une cité heureuse et qui ne ressemble à nulle autre. Ses habitants ne sont ni curieux, ni bavards, ni médisants, ni indiscrets. L'étranger peut parcourir, du lever de l'aurore au coucher du soleil, toutes les rues de la ville, sans qu'aucun œil curieux s'arrête sur lui, sans qu'aucune interrogation soit échangée entre deux boutiquiers.

«Ville très ancienne, elle possède des vestiges d'importantes fortifications et, par delà ces vieilles murailles aux trois quarts démantelées, des promenades magnifiques qui l'enlacent dans un rideau de verdure, et créent aux habitants de la partie haute le plus merveilleux des panoramas, auquel il ne manque même pas la rivière de rigueur, puisque la Voulzie, une miniature de rivière, serpente capricieusement à travers la vallée.

«Elle possède aussi des eaux minérales, des roses qui l'ont rendu célèbre, et toutes les jeunes filles y sont jolies.

«Et cependant les promenades sont sans promeneurs, les eaux sans buveurs, les roses sans acheteurs, les jeunes filles sans amoureux!

«C'est que Provins a le grand tort d'être situé à vingt lieues de Paris, de posséder un climat salubre et d'offrir à ses habitants une existence très large pour très peu d'argent.

«Dans cette ville, ce qu'on est convenu d'appeler le sexe fort ne compte pas dix représentants de dix-huit à vingt-cinq ans; il n'y a là que le monde administratif, des commerçants ayant passé la quarantaine et des vieillards, — on vit très vieux dans ce chef-lieu d'arrondissement, — partant point de passion, point de jalousie, point de haine, point de curiosité; là est tout le mystère de cette quiétude profonde.

«Provins est bâti sur un vaste plateau que domine l'église de Saint-Quiriace, dont les fondations font corps avec le rocher de granit sur

lequel l'église est construite; et, aux flancs du coteau jusqu'à la vallée s'échelonnent, comme des nids d'abeilles, de vieilles maisons construites en pierres sèches, débris des anciennes murailles; de petits sentiers tortueux et à pentes abruptes, descendent du plateau et conduisent à ces habitations qui, presque toutes, disparaissent sous la luxuriante végétation qui les entoure.

«De l'église, l'horizon s'élargit et prend des proportions imposantes: le regard charmé ne rencontre plus que des bois, des plaines fertiles, la vigne en fleurs, de grasses prairies et les chènevières ondulant sous la brise qui emporte au loin leur âcre senteur et la poussière de leurs fleurs jaunes; puis, çà et là, à travers les arbres, s'élance en spirales capricieuses la fumée blanche des maisons éparpillées dans la vallée et le long du coteau.

«Sous les rayons ardents du soleil, les toitures de ces maisons, toutes en briques jaunes, se colorent et s'embrasent, et l'on croit voir de l'or liquide roulant à travers des massifs de verdure.

«Les maisons de la ville haute sont blanches, coquettes, joyeuses à l'œil, les rues larges, pavées de dalles et d'une propreté remarquable; même dès l'aurore, on n'y voit pas d'immondices; tout cela est enfoui dans la terre des jardins et converti en engrais. La vie, sans être active et fiévreuse comme dans les grandes villes, n'y est pas complètement éteinte. On devine, sous cette tranquillité, sous ce calme, le labeur quotidien de la petite cité et le sentiment d'une existence bien remplie que l'ennui ne vient point atteindre.

«Le 5 mai de l'année 187..., Provins présentait un aspect inaccoutumé. Des boutiquiers se tenaient sur le seuil de leurs portes; quelques fenêtres s'ouvraient tout à coup et laissaient entrevoir des têtes de jeunes filles empapillotées, les épaules couvertes d'un peignoir, et échangeant avec des voisines un regard, un sourire, une parole; dans la rue, de vieux bourgeois en habits de fête, coiffés de chapeaux de formes surannées, se promenaient, les bras ballants, en fumant leurs cigares; quelques commères s'accostaient, entamaient la conversation et ne manquaient pas de diriger leurs regards vers la ville haute, comme s'il eût dû en surgir une curiosité rare.

«A l'hôtel de la *Boule d'Or*, situé dans la principale rue de la ville, tout le personnel semblait très affairé; c'était un va-et-vient de marmitons, coiffés du classique béret blanc, et de garçons courant de la cuisine à la salle à manger et de la cave à l'office. La voix de maître Gaspard, le propriétaire de l'hôtel, sonnait, haute et vibrante, dans toute la maison, donnant ses ordres et dirigeant tout son monde.

«Parfois même, l'important personnage, corrigeant l'erreur de ses garçons, changeait la disposition du couvert qui se dressait dans la salle à manger, rangeait en bon ordre, sur une table spéciale, toutes les sortes de vins que le sommelier tirait de la cave.

«De la cuisine s'échappaient des senteurs gastronomiques que humaient délicieusement les passants et qui leur faisaient venir l'eau à la bouche et la convoitise dans les yeux; à la porte, deux ou trois gamins dépenaillés mangeaient leur pain sec à la senteur de ces aromes réjouissants; un peu de fumée, des vapeurs de viandes rôties suffisaient à les rendre heureux. Pauvres marmots!

«Vers cinq heures, des cris joyeux résonnèrent dans la rue.

«— Les voilà! les voilà! criaient des enfants.

«Maître Gaspard s'empressa de revêtir son habit de cérémonie, jeta un dernier coup d'œil vers la salle à manger, s'empara d'une serviette blanche, qu'il plaça sur son bras gauche, et, la bouche en cœur, accourut sur le seuil de sa porte pour recevoir les convives qu'il attendait.

«Alors la rue se peupla de curieux, — c'était une exception, — et, des fenêtres, émergèrent têtes jeunes et vieilles, boudeuses ou souriantes. L'on vit apparaître, du côté de la ville haute, un cortège composé d'une vingtaine de personnes, auxquelles se mêlèrent les bourgeois endimanchés, qui se promenaient dans la rue, et des invitées que leurs toilettes avaient jusque-là retenues chez elles.

«En tête du cortège marchaient les épousés du jour: la jeune mariée, dans sa toilette blanche, la tête coiffée du long voile nuptial et du bouquet symbolique; le marié, dans le costume noir de rigueur.

«Tous les deux étaient jeunes et beaux.

«Lui, plus beau qu'un homme n'a droit de l'être.

«Elle, présentait, au point de vue plastique, la perfection la plus rare et la plus achevée qui se puisse rêver. Son front était pensif et hautain, ses yeux d'un bleu sombre.

«Elle ne souriait pas, mais sa bouche, —

peut-être un peu dédaigneuse, — était une merveille de dessin et d'incarnat. Elle regardait bien en face, et ce regard brillant, plein d'expression, chatoyant comme une pierre précieuse, n'avait rien de la timidité de la jeune fille; cependant, il n'était pas effronté. C'était quelque chose comme le reflet d'une grande force morale, d'une énergique volonté, ou le sentiment d'une incontestable supériorité. On eût dit, en la voyant rayonnante de majesté, quelque châtelaine du moyen âge ou bien une de ces fières statues, qui personnifient les grandes cités, descendue de son socle. L'éclat et l'abondance de sa chevelure d'or complétaient encore l'illusion.

«On entra dans une salle où les voyageurs prenaient habituellement le café, — elle avait été transformée en vestiaire. Là il se fit quelques présentations, beaucoup de compliments; la mariée ôta son voile et se livra aux embrassades de ses amies. Puis, maître Gaspard, toujours la bouche en cœur et essayant de prendre la tenue sévère d'un maître d'hôtel de bonne maison, vint annoncer que «madame la mariée était servie».

«Cet avis fit épanouir tous les visages, et l'on passa dans la salle à manger.

«La mariée fut conduite à la place d'honneur, au milieu de la table, et le marié en face d'elle.

«Tout d'abord, il se fit parmi les convives un grand silence; à ce silence succédèrent de timides murmures, puis les voix s'élevèrent à ce diapason joyeux, à cette gaieté communicative qui résulte des satisfactions de l'estomac.

«Toutefois, les expansions un peu bruyantes qui éclatèrent subitement n'empêchèrent point quelques conversations particulières d'avoir leur cours.

«— Que pensez-vous de ce mariage? demanda l'un des convives à son voisin de gauche.

«— Moi? Rien! Que voulez-vous que j'en pense? Chacun se marie pour soi.

«Celui-ci était un égoïste!

«— C'est juste! répliqua le premier.

«— La mariée est fort belle! fit observer le voisin de droite.

«— Fort belle! mais la beauté passe...

«— Et la femme reste!

«— Vous êtes méchant, voisin.

«— Non! seulement je remarque que le marié ne semble pas nager dans la joie.

«— En effet, il est bien sérieux pour un jour de noces. On le prendrait plutôt pour une victime que pour un triomphateur.

«— Son regard semble éviter celui de sa femme et s'arrête avec beaucoup trop de complaisance sur sa voisine.

«— Déjà!

«— Pauvre Lucie Maubert! ... C'est cependant une superbe femme!

«— Eh! voisin, moins d'enthousiasme. On dirait que vous en tenez encore pour la belle Lucie.

«— Le fait est que si son mari ne la regarde guère, vous, en revanche, la dévorez des yeux.

«L'interpellé rougit, baissa la tête et joua activement de la fourchette pour dissimuler son trouble.

«Les deux voisins sourirent.

«A part un peu de méchanceté, il y avait de la vérité dans ces propos.

«Le marié était soucieux, préoccupé; une pensée importune semblait l'assaillir, et, pour la chasser, il s'occupait énormément de sa voisine de table.

«Parfois, son regard se dirigeait sournoisement vers sa femme et de là vers la porte d'entrée. Vers l'une, il prenait une expression de timidité et de crainte; vers l'autre, il exprimait une sorte d'inquiétude, d'angoisse même.

«A coup sûr le marié était tourmenté par quelque secrète appréhension.

«A l'autre bout de la table, deux autres convives échangeaient leurs observations.

«— Je remarque une chose qui me paraît singulière, disait l'un.

«— Laquelle?

«— C'est que la famille du marié n'a point ici de représentants!

«— Et ses témoins?

«— Des amis!

«— Bah!

«— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire.

«— Alors c'est qu'il n'a pas de famille.

«— Cependant on avait annoncé des oncles, une sœur, un cousin, que sais-je encore!

«— Et tous ces gens-là habitent Paris?

«— Les uns Paris, les autres la province; le Berry, je crois.

«— Peut-être que ce mariage n'était pas de leur goût.

«— Des oncles, une sœur, un cousin!... Qu'est-ce que ça peut leur faire?

«— Qui sait? On dit que le marié est riche et Lucie Maubert ne l'est point...

«— Lucie Maubert n'est pas riche, c'est vrai; mais sa beauté est merveilleuse; elle est intel-

ligente, bien élevée, — d'une façon supérieure à sa condition de petite bourgeoise, — et je sais qu'elle possède une force de volonté vraiment très remarquable chez une jeune fille. Enfin, elle appartient à une famille dont quelques-uns de ses membres ont une grande influence. Tout cela vaut bien une dot.

«— Très justes, vos observations, mon cher Plessis, et c'est précisément ce qui rend extraordinaire l'absence de la famille du marié.

«— Après tout, la chose ne nous intéresse guère et ne mérite point qu'on s'y arrête. Passez-moi les écrevisses, voisin Durand.

«— Vous n'êtes pas curieux, vous, Plessis!

«— Et pourquoi le serai-je? La curiosité est presque toujours malsaine; les apparences sont souvent trompeuses. C'est pourquoi, de l'une, je ne veux pas; des autres, je me tiens en garde. A votre santé, ami Durand.

«— A la vôtre, Plessis.

«Ce M. Plessis était un sage!...

«On était arrivé au dessert.

«C'était un temps d'arrêt dans la gaieté des convives.

«Maître Gaspard faisait placer sur la table les pièces montées, la pâtisserie, les fruits conservés, les fromages et les vins fins. Ce changement de décor captivait l'attention des gourmets et des gourmands, — on est, plus ou moins, l'un et l'autre en province.

«Le front du marié ne se déridait pas, mais personne n'y prenait plus garde. Quant à Lucie Maubert, les deux doigts de vin qu'elle avait bus donnaient à son teint et à ses yeux un éclat sans pareil; — ses lèvres — des lèvres divines, faites pour le baiser, — s'entr'ouvraient parfois sous un sourire et montraient une double rangée de dents petites et nacrées.

«Ce sourire tempérait l'expression un peu hautaine de sa physionomie, le dédain qui errait sur sa bouche lorsqu'elle était sérieuse, et donnait à sa beauté un charme si grand, si complet, qu'il était impossible de s'arrêter à sa contemplation sans être ému, sans se sentir mordre au cœur par le désir.

«Le bruit de l'omnibus qui arrivait de la gare se fit entendre dans la rue.

«Il s'écoula quelques secondes pendant lesquelles l'inquiétude et l'anxiété du marié semblèrent s'accoître; puis, tout à coup, la porte de la salle à manger s'ouvrit, et l'on vit apparaître sur le seuil une femme drapée dans les plis soyeux d'un cachemire noir, la figure couverte d'une épaisse voilette qui cachait complètement ses traits.

«Le marié se leva à demi de sa chaise comme s'il avait été galvanisé par cette apparition, sa figure s'était empourprée.

«Il se fit un grand silence dans la salle, comme dans la nature à l'approche des tempêtes.

«Qu'était cette femme et que venait-elle faire là?

«Lucie Maubert était redevenue sérieuse et contemplait tour à tour son mari et l'inconnue, mais son regard n'avait ni anxiété, ni alarme. Etait-ce l'indifférence? Était-ce conscience de sa force et de son droit?

«Les faits répondront plus tard à cette question.

«L'inconnue fit deux pas vers la table et s'arrêta.

«A travers la dentelle de sa voilette, une flamme jaillit de ses yeux et sa sombre prunelle s'attacha sur Lucie Maubert.

«Celle-ci, l'œil bien ouvert, la tête haute, la lèvre supérieure légèrement relevée, fière d'attitude et grave comme une souveraine ne bougea pas.

«Alors des lèvres de l'inconnue s'échappa un souffle, un murmure:

«— Qu'elle est belle!

«Un tremblement subit s'empara de toute sa personne, ses jambes fléchirent, un sanglot se fit entendre et elle s'affaissa sur le sol.

«A ce moment seulement le marié sortit de sa torpeur.

«Il courut vers la femme évanouie et leva sa voilette.

«— Louise! murmura-t-il.

«C'était une femme d'une vingtaine d'années, très brune de cheveux, à la peau mate et belle encore dans son évanouissement.

«Deux ou trois convives aidèrent le marié à transporter l'inconnue dans une pièce voisine. La chaleur était accablante dans la salle à manger.

«Puis les invités rentrèrent, et l'un d'eux s'approcha de Lucie Maubert et lui glissa quelques mots à l'oreille.

«La nouvelle mariée se leva avec empressement et rejoignit son mari, qui était resté avec l'inconnue.

«Mme Maubert, la mère de Lucie, voulut imiter sa fille, mais celle-ci, d'un geste, l'invita à rester à table.

«Cet incident jeta un froid dans la réunion et chacun devint sérieux.

On attendit pendant quelques minutes, mais les nouveaux époux ne reparaissant pas dans la salle à manger, les convives disparurent les uns après les autres, et il ne resta là que les proches parents de Lucie Maubert, interdits, inquiets, n'osant se communiquer leurs impressions.

«Le lendemain matin, les nouveaux époux partirent pour Paris, laissant derrière eux une énigme à déchiffrer.»

Bien certainement, on s'imagine que la personne qui vient d'entrer là dans cette salle où l'on faisait un repas de noce, est une maîtresse délaissée. Que l'on se détrompe; cette Louise est la sœur du marié, une sœur qui adore son frère sans se rendre compte bien exactement du sentiment qu'elle éprouve à son égard, et cependant jalouse à l'excès de ce frère, affreusement jalouse de la maîtresse qu'il vient de quitter pour se marier, plus jalouse encore de la femme qu'il a épousée il y a quelques instants. Je le répète, les *Amoureuses* est une étude psychologique remarquable, et qui eût pu être fouillée davantage même; cependant, la présence de trois caractères très différents, et le scrupule des détails extérieurs nécessaires auraient demandé alors des développements qui eussent exigé au moins deux volumes. L'auteur a dû restreindre son étude, et, telle qu'elle est, elle reste suffisante.

Pierre de Bouchaud, Claudius Popelin. Paris 1894, Lemerre. Frs. 3,50.

Popelin, qui était peintre, émailleur et poète, naquit à Paris, en 1822; il était Parisien de père en fils; ses excellentes études, son culte fervent des belles-lettres ne l'empêchèrent pas de devevir un artiste consommé et de cultiver avec une haute perfection l'art de l'émail. Il est mort le 17 mai 1892.

Comme poète, M. Pierre de Bouchaud nous présente Popelin sous les différents aspects où sa muse s'est exercée; dans la Psychologie, dans l'Art, dans le Stoïcisme, dans le Pessimisme, dans la morale humoristique, dans la Patrie, dans la Nature et dans l'Amour. L'étude est fort intéressante et, bien que peu de personnes aient connu Claudius Popelin, aussi bien dans ses œuvres littéraires que dans ses travaux d'art, un homme d'une telle valeur mérite d'être étudié. C'est lui, du reste, qui composa, sur *le Rêve* de Detaille, ce sonnet bien connu:

> Près du drapeau roulé, couchés dans la prairie,
> Et contre leurs fusils en faisceaux assemblés,
> Tous jeunes, tous ardents, vigoureux et râblés,
> Ils dorment, les petits soldats d'infanterie.
> Rêvent-ils du clocher, de la mère qui prie,
> Du père qui vendange ou qui fauche les blés,
> Des filles, des garçons, le dimanche attablés
> Sous la verte tonnelle ou dans la closerie?
> Non, car ils voient flotter, frissonnant dans les cieux,
> Les anciens étendards que portent les aïeux
> Et qu'en mille combats a dorés la victoire.
> Dormez jusques à l'heure où battra le tambour,
> Enfants! mais conservez ce songe en la mémoire
> Quand vous déroulerez votre bannière... un jour!

Et quelle philosophie dans le vers suivants:

> A distance tout paraît pur.
> L'astre couchant pare les choses,
> Les monts arides sont d'azur,
> Les nuages semblent des roses.
>
> Au loin, quand la cité qui dort
> Étend ses larges envergures
> On ne voit que ses dômes d'or,
> On n'aperçoit pas les masures.

Ce travail fait grand honneur à M. Pierre de Bouchaud, et l'analyse qu'il nous donne des ouvrages d'art de Claudius Popelin est une véritable œuvre originale. En somme, le poète n'ayant pas le désir, et partant le souci d'obtenir les suffrages du public, ne tira jamais de sa lyre des sons ni des accords banals. Il ne força point la Muse; il l'aima discrètement, l'entoura d'un culte fervent et réservé. Elle le récompensa en lui donnant l'inspiration qui lui dicta des vers inoubliables et superbes.

Le prosateur doublé d'un penseur et d'un savant, nourri de fortes études, a demandé à la seule érudition la sûreté et la précision des renseignements puisés aux sources les plus autorisées. Et l'on peut dire que pas une ligne de ses ouvrages n'a été écrite, pas une de ses assertions avancées sans raison, sans cause, ni sans qu'une analyse consciencieuse d'ouvrages nombreux, une minutieuse lecture d'auteurs compétents et d'une autorité suffisante en ces matières arides, difficiles, rebutantes pour le vulgaire, ne lui aient permis de traiter les mêmes questions sous une nouvelle face, en les éclaircissant, les élucidant, et les amenant, grâce à ses connaissances personnelles et approfondies, à une fixité définitive. *Les Vieux arts du Feu*, *l'Émail des Peintres*, en sont une indéniable preuve.

L'artiste, dans la recherche des procédés, dans ses efforts incessants pour faire fleurir un

art spécial, uniquement apprécié des gens de goût et des amateurs éclairés de belles choses (et là encore Popelin s'adresse à une élite), n'a pas séparé la théorie de la pratique. Comme Léonard de Vinci qu'il admirait passionnément et pour l'éloge duquel il trouva de si fiers accents dans l'introduction de *l'Émail des peintres*, «il ne passe pas son temps à décrire le procédé et à en vanter l'excellence... Il ne s'attarde pas à dire ce qu'il faudrait faire, il le fait». Son but est atteint quand il réussit à créer une œuvre d'art sans défaut.

Aussi la réputation de Claudius Popelin semble-t-elle haute et pure. Le suprême honneur auquel un artiste puisse prétendre n'est-il pas de mériter les suffrages des esprits supérieurs? Ceux-là, ne nous y trompons pas, créent à eux seuls l'immortalité, dont parle Villemain dans son ouvrage sur la *Poésie lyrique* et sur *Pindare*, cette immortalité littéraire «qui tient à l'art bien plus qu'aux sujets dont il s'occupe, car c'est l'honneur de la pensée d'être plus précieuse que tout ce qu'elle décrit».

C'est pourquoi le glorieux mérite de Claudius Popelin aura été d'avoir laissé aux gens d'élite le souvenir d'une intelligence exceptionnelle, génératrice des plus nobles travaux dans le triple domaine de l'Art, de la Pensée, du Savoir.

On ne saurait mieux terminer qu'en reproduisant les beaux vers d'Anatole France, car l'éloge des poètes est pour un artiste un sûr garant d'immortalité, ou tout au moins la preuve de son mérite et de sa conscience.

Claudius, tout nous trompe et tout n'est qu'apparence,
Mais il est parmi nous des sages, des devins,
Habiles à créer ces fantômes divins
Qui charment les longs soirs et l'antique souffrance.

Le secret éternel trahit notre espérance,
Poète au doux parler et peintre aux belles mains,
Tu fus bon entre tous d'animer nos chemins,
Et des fleurs de l'émail et des chansons de France.

Tu le sais bien, qu'il n'est qu'une œuvre et qu'un trésor,
Cher disciple d'Hermès à la baguette d'or;
Ceux-là seuls ont vécu qui surent voir les choses.

Heureux qui, comme toi, répand à tous les yeux,
Les formes de son rêve heureusement écloses
Et riches à jamais d'un don mystérieux.

Zeitschriftenschau.

Litteraturblatt für germanische und romanische Philologie 1896.

No. 10. Th. Engwer, Emile Zola als Kunstkritiker. Berlin 1894. (Das Verdienst, der ungerechten Herabsetzung Zolas mit Erfolg entgegengewirkt zu haben, läfst sich der Abhandlung nicht absprechen. Mahrenholtz); E. Bourciez, La Conjugaison dans la Gavache du Sud. (Extrait). (Einwandfrei, sorgfältig, auf gründlicher Sprachkenntnis beruhend. Koschwitz); Armana provençau. 1897. (Hübsche Gabe, die von den ernsthaften Bestrebungen des provenzalischen Volkes Zeugnis ablegt. Sachs.)

Romania.

Fasc. 99. A. Jeanroy, Études sur le cycle de Guillaume au court nez. I. Le couronnement de Louis; A. Thomas, La dérivation, à l'aide des suffixes vocaliques atones, en français et en provençal; J. Camus, Notice d'une traduction française de Végèce faite en 1380; P. Paris, Les anciens traducteurs français de Végèce, et en particulier Jean de Vignai; J. Gilliéron, Notes dialectologiques. I. Sur quelques noms de lieux de la vallée d'Anniviers. II. Le fr. *épingle* et ses concurrents patois. III. Les noms des jours de la semaine en Savoie. IV. Anniviard *frimisé* = prémices. V. Anniviard *èfi* = peut-être; *āfrēlé* = prêle. VI. Quelques termes anniviards relatifs à l'estivage. VII. * adsustare, * susta, * sustana (?). VIII. Anniviard zòclā = ampoule. IX. Digitale en Savoie; A. Thomas, fr. *besoche*, gasc. *besoch*; fr. *guideau*; prov. *orgier*, *oijaria*; Exemples du suffixe —*ūmen* en français; W. Söderhjelm, Hugues le roi, de Cambrai. — Comptes-rendus.

Die Neueren Sprachen.

IV, Heft 6. M. Münch, Welche Ausrüstung für das neusprachliche Lehramt ist vom Standpunkt der Schule aus wünschenswert?; J. Hengesbach, Die neusprachliche Reform im Lichte der preufsischen Direktorenversammlungen; G. Höfer, Die moderne Londoner Vulgärsprache, insbesondere nach dem *Punch*. — Berichte (O. Schenck, Erfahrungen auf dem Gebiete der neuen Methode im Sprachunterricht). — Besprechungen. — Vermischtes (François Gouin †).

Zeitschrift für französische Sprache und Litteratur.

XVIII, Heft 6 u. 8. J. Texte Jean-Jacques Rousseau et les origines du cosmopolitisme littéraire. Étude sur les relations littéraires de la France et de l'Angleterre au XVIIIe siècle. Paris 1895. (Inhaltreiches, äufserst verdienstvolles Werk. Betz); G. Schläger, Studien über das Tagelied. Jena 1895. (Bedeutet eine wesentliche Förderung der Wissenschaft in mehr als einer Hinsicht. Voretzsch); Robert von Blois Sämtliche Werke. Bd. III. Herausgegeben von J. Ulrich. Berlin 1895. (Die Art der Edierung befriedigt nicht. Stürzinger); C. Herrenschwand, Jean-Baptiste-Louis Gresset, sein Leben und seine Werke. Murten 1895. (Brauchbar, doch läfst die kritische Würdigung der Poesieen Gressets und der Eigenartigkeit seines Genius an Schärfe vermissen. Frank); V. Rossel, Histoire de la Littérature française hors de France. Lausanne 1895. (Trotz grofser Mängel recht brauchbar. Mahrenholtz); E. Tappolet, Die romanischen Verwandtschaftsnamen, mit besonderer Berücksichtigung der französischen und italienischen Mundarten. Strafsburg 1895. (Höchst interessante Arbeit. Gauchat); G. Delesalle, Dictionnaire argot-français et français-argot. Paris 1896. (Bezeichnet in vielen Dingen einen Fortschritt und achtbaren Versuch, die schwierige Frage zu vertiefen, ist aber noch weit entfernt davon, allen berechtigten Ansprüchen zu genügen. Sachs); C. Klöpper, Wiedergabe der deutschen Adjectiva, Adverbien, Verben und Präpositionen im Französischen. Dresden 1896. (Sehr praktisches Hilfsmittel; leider viele Druckfehler und Versehen. Mühlefeld); Bauer, Link und Ullrich, Materialien zum Übersetzen aus dem Deutschen ins Französische. München 1894. (Reichhaltig und durchaus empfehlenswert. Ackermann). — Miscellen (C. Friesland, Verzeichnis der seit 1847 erschienenen Sammlungen französischer Sprichwörter; Zwei französische Sprichwörter; Zu Audigier; Nachträge. — G. Körting, Zur Entstehung der französischen Nasalvokale.—C. Voretzsch, Karl Reifsenberger. — W. Förster, Berichtigungen zur Textausgabe des Kristianschen Erec und Enide.). — Novitätenverzeichnis.

XIX, Heft I. H. Morf, Die französische Litteratur in der zweiten Hälfte des 16. Jahrhunderts. II. Die

Poesie; W. Ricken, Gedanken zur Methodik des fremdsprachlichen Unterrichts im Anschlufs an Krons Buch über die Serien-Methode Gouins.

Neuphilologisches Centralblatt.

X, Heft 11. K. Sachs, Robert Burns. Zur Erinnerung an seinen hundertsten Todestag; Amerikanisches Zeitungswesen. — Berichte aus Vereinen und Versammlungen. — Besprechungen (Klöpper, Wiedergabe der deutschen Adjektiva, Adverbien, Verben und Präpositionen im Französischen. Dresden 1896. Das handliche Buch ist warm zu empfehlen. Wendt. — E. Zander, Etudes sur l'article dans le français du XVIe siècle. Lund 1896. Übersichtlich, klar und anschaulich. Weifs). — Neue Erscheinungen. — Zeitschriftenschau. — Personalien.

Die Nation 1896.

No. 45/46. H. Morf, Madame de Staël.

Revue politique et littéraire 1896.

II. No. 1. G. Larroumet, Le cardinal de Richelieu dans la littérature et dans l'art; Cunisset-Carnot, Le Mystère de Sainte Reine (Volksschauspiel); A. Aulard, Les Mémoires de Barras; L. Schneider, Le prix des places au théâtre.—No. 2. G. Chatel, Maupassant peint par lui-même. — No. 3. G. Depping, La Princesse Palatine d'après sa dernière correspondance publiée en Allemagne.—No. 4. E. Faguet, Les Goncourt.—No. 5. F. Hémon, Don Sanche d'Aragon. De quoi est faite une comédie héroïque de Corneille.

Deutsche Litteraturzeitung 1896.

No. 42. Li Proverbe au Villain. Die Sprichwörter des gemeinen Mannes. Herausgegeben von A. Tobler. Leipzig 1895. (Schöne Ausgabe, die Frucht reifster philologischer Kunst im Bunde mit sorgsamstem Fleifse und erstaunlicher Gelehrsamkeit. Schläger).

Revue des deux mondes 1896.

1. octobre. Th. Bentzon, Une double épreuve; Lacroix, Les maréchaux de Napoléon; H. Taine, Carnets de voyage; A. Leroy-Beaulieu, Le Voyage du Tsar; Goyan, L'Allemagne religieuse; G. d'Annunzio, Les Vierges aux Rochers. III; Vte G. d'Avenel, Paysans et ouvriers depuis sept siècles. I. Les Salaires; C. de Varigny, L'Algérie en 1896; Michel, Les Maîtres de la symphonie; T. de Wyzewa, Les Revues italiennes. — 15. octobre. Comte Benedetti, Le Comte de Cavour et le prince de Bismarck. I; E. Rod, Là-Haut. I; Comte d'Haussonville, La Visite du Tsar Pierre le Grand en 1717, d'après des documents nouveaux; Vte G. d'Avenel, Paysans et ouvriers depuis sept siècles. II. Les Salaires aux temps modernes; G. d'Annunzio, Les Vierges aux Rochers (Fin); A. Bellessort, Chili et Bolivie, notes de voyage. I; R. Doumic, Revue littéraire.

La Semaine littéraire (paraissant à Genève) 1896.

No. 144. V. Rossel, Les *Souvenirs* du général Du Barail; Th. Hardy, Le Veto du fils; A. Bonnard, Revue politique: L'initiative pour les Arméniens; P. Valjean, Au pôle Nord en bateau sous-marin; H. Bordeaux, Les Tsars à Paris. — No. 145. G. Vallette, Carl Vogt. I. L'Enfance et la jeunesse; E. Yung, Far niente; F. Schrœder, Ami d'enfance. Nouvelle; H. Bordeaux, Les Tsars en France. — No. 146. G. Vallette, Causerie littéraire: Carl Vogt. II. L'homme et sa carrière; G. Renard, Impressions d'Angleterre; H. Vacaresco, C'est le jet d'eau... Vers; A.-M. Gladès, Le dernier rendez-vous. Nouvelle; E. Tavan, Eau triste, sonnet. — No. 147. Ph. Godet, Russes et Slaves; V. Rossel, Au pays jurassien; G. de Tournes, Mariés par amour. Nouvelle; J. Kaiser, Salvatrice — Vers; A. Bonnard, Revue politique: France et Russie.

Neue Erscheinungen.

1. Philologie und Pädagogik.

Afsfahl, K., Hundert Übungsstücke für die französische Komposition. 3. Auflage. Stuttgart, Bonz. M. 1,20.

Auteurs français. Herausgegeben von R. Mollweide. VI. Napoléon Bonaparte. Strafsburg, Strafsburger Verlagsanstalt. M. 1,—.

Brakelmann, J., Les plus anciens chansonniers français. Marburg, Elwert. M. 3,20.

Chevalier, le, du Papegau. Nach der Pariser Handschrift herausgegeben von F. Heuckenkamp. Halle, Niemeyer. M. 4,40.

Eschelbach, H., Über die poetischen Bearbeitungen der Sage vom ewigen Juden. Litterarhistorische Studie. Baden-Baden, Weber. M. 1,—.

Goldschmidt, Th., Bildertafeln für den Unterricht im Französischen. 26 Anschauungsbilder mit erläuterndem Text und einem nach der Wortbedeutung geordneten Wörterverzeichnis. 2. Auflage. Leipzig, Hirt. M. 2,50.

Haack, G., Untersuchungen zur Quellenkunde von Lesage's „Gil Blas de Santillane“. Kieler Dissertation. Leipzig, Fock. M. 2,—.

Hatzfeld, Darmesteter und Thomas, Dictionnaire de la langue française. 19: Lot—mercantille.

Hennecke, Beiträge zur Geschichte der Emigranten in Hamburg. I. Das franz. Theater. Programm, Hamburg.

Hentrich, C., Augustin und Rousseau nach ihren Bekenntnissen beurteilt. Schleswig, Bergas.

Huits chants héroïques de l'ancienne France (XIIe bis XVIIIe siècles). Poèmes et musique recueillis et publiés par M. Pierre Aubry. Préface de M. Gaston Paris. Paris, Ronsin. Frs. 5,—.

Kaiser, H., Über die Schöpfungsgedichte des Chr. de Gamon und Agr. d'Aubigné und ihre Beziehungen zu Du Bartas' Première Sepmaine'. Rostocker Diss.

Klinghardt, H., Artikulations- und Hörübungen. Hilfsbuch der Phonetik. Cöthen, Schulze. M. 6,—.

Kron, R., Le petit Parisien. Pariser Französisch. 2. Auflage. Karlsruhe, Bielefeld. M. 2,20.

Lefèvre, Les quatre saisons représentées pour la leçon de conversation française d'après quatre tableaux appelés „Strafsburger Bilder für den Anschauungsunterricht“. Cöthen, Schulze. M. 1,—.

Lewin, H., Zwei kulturgeschichtliche Bilder in französischer und englischer Bearbeitung, als Mittel zur Anknüpfung von Sprechübungen im neusprachlichen Unterricht. Marburg, Elwert. M. 0,80.

Maatz, A., Der Einflufs des heroisch-galanten Romans auf das französische Drama im Zeitalter Ludwigs XIV. Rostocker Dissertation.

Rofsmann, Ph., Ein Studienaufenthalt in Paris. Marburg, Elwert. M. 0,60.

Rousset, La Guerre franco-allemande 1870-71. Zum Schulgebrauch herausgegeben von R. Fofs. Berlin, Gärtner. M. 1,40.

Steuerwald, W., Übersetzung der Absolutorialaufgaben aus der französischen und englischen Sprache an den humanistischen Gymnasien, Realgymnasien und Realschulen Bayerns. 2. Auflage. Stuttgart, Roth. M. 1,20.

Trébucq, S., La chanson populaire en Vendée. Paris, Lechevalier.

Weick, J, Causeries pour les enfants. Ein Hilfsbuch für die Mittelstufe des franz. Unterrichts an weiblichen Lehranstalten. 2. Auflage. Bielefeld, Velhagen & Klasing. M. 1,50.

II. Belletristik, Geschichte, Geographie, Philosophie.

Albalat, A., Une Fleur des Tombes. Histoire d'Amour. Paris, Havard fils. Frs. 3,50.

Auriol, G., Hanneton vole! Paris, Flammarion. Frs. 3,50.

Bastard, G., Hommes de mer. Le Chaloupier. Roman. Paris, Lemerre. Frs. 3,50.

Boylesve, R., Le Médecin des Dames de Néans. Paris, Ollendorff. Frs. 3,50.

Capmal, P., Un Noble cœur. Paris, Fischbacher. Frs. 3,50.

Chaperon, Ph., La Confession de Jacques. Mémoires d'un fils. Paris, Lemerre. Frs. 3,50.

Charpentier, A., Le Renouveau d'amour. Paris, Lemerre. Frs. 3,50.

Chassériau, A., Corps et âme. Paris, Ollendorff. Frs. 3,50.

Chilra, J. de, La Princesse des Ténèbres. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.
Claretie, J., La Vie à Paris, 1895. Paris, Charpentier. Frs. 3,50.
Darmesteter, J., Nouvelles études anglaises. Avant-propos de Mme Mary James Darmesteter. Paris, C. Lévy. Frs. 3.50.
Daudet, A., Contes d'hiver. La fête des Toits. Nuit de Noël. Illustrations de G. Picard. Paris, Borel. Fr. 1,—.
Daudet, A., Théâtre. Deuxième série. (La Lutte pour la vie. — L'Obstacle — Numa Roumestan.) Paris, Charpentier. Frs. 3,50.
Dechardel, G., La Bête mystique. Paris, Flammarion. Frs. 3,50.
Dierx, L., Œuvres complètes de Léon Dierx (Tome II). Les Paroles du Vaincu. La Rencontre. Les Amants. Paris, Lemerre. Frs. 6,—.
Doumic, R., De Scribe à Ibsen. Causeries sur le théâtre contemporain. Nouvelle édition. Paris, Perrin. Frs. 3,50.
Ducros, E., Poèmes du Midi. Paris, Lemerre. Frs. 15,—.
Ferry, A. de, Les Épines ont des roses. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.
Florian, Fables choisies de J.-P. Claris de Florian, illustrées par des artistes japonais sous la direction de P. Barboutan. 2e série. (Tokio) Paris, Flammarion. Frs. 14,—.
Fogazzaro, A., Daniel Cortis. Traduit de l'italien par Paul Solanges. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.
Fonsegrive, G., Les Livres et les idées, 1894-1895. Paris, Lecoffre. Frs. 3.50.
Franay, G., Mlle Huguette. Paris, Colin. Frs. 3,50.
Ghika, princesse Marie-Grégoire, Fatalité. Paris, C. Lévy. Frs. 3.50.
Gréville, H., Céphise. Paris, Plon. Frs. 3,50.
Houdaille, O., Une Femme libre. Essai d'étude contemporaine. Préface par M. Léon Cléry. Paris, Lemerre. Frs. 3,50.
Joncières, L. de, L'Ame du sphinx (poésies). Paris, Lemerre. Frs. 3,—.
Kahn, G., La Pluie et le Beau Temps (vers). Paris, Vanier. Frs. 3,50.
Lavedan, H., Petites Fêtes. Nouvelle édition. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.
Lemercier de Neuville, Monologues en vers. Paris, Bornemann. Frs. 3,—.
Lesage, Pages choisies des grands écrivains. Lesage, par P. Morillot. Paris, Colin. Frs. 3,50.
Lion, H., Les Tragédies et les théories dramatiques de Voltaire. Paris, Hachette. Frs. 7,50.
Louÿs, P., Aphrodite. Mœurs antiques. Paris, Société du Mercure de France. Frs. 3,50.
Maillard, F., Les Passionnés du livre. Paris, Rondeau. Frs. 10,—.
Maizeroy, R., Ames tendres. Le Reflet. Paris, Flammarion. Frs. 3,50.
Margueritte, P., L'Eau qui dort. Nouvelle édition. Paris, Colin. Frs. 3,50.
Marty, F., Terre noire. Préface par Sully-Prudhomme. Illustrations par Ch. de Beauverie, Chapoton, J. Faure, J. Frappa, etc. Paris, Lemerre. Frs. 7,50.
Mendès, C., Gog, roman contemporain. Paris, Charpentier. Frs. 7,—.
Mikoulitch, V., Mimotchka. Traduit du russe par Léon Golschmann. Paris, Chailley. Frs. 3,50.
Montorgueil, G., L'Année féminine (1895). Les Déshabillés au théâtre. Texte de Georges Montorgueil. Illustrations de Henri Boutet. Paris, Floury. Frs. 12,—.
Ohnet, G., Les Batailles de la vie. L'Inutile richesse. Paris, Ollendorff. Frs. 3,50.
Petit de Julleville, Histoire de la langue et de la littérature française, des origines à 1900, publiée sous la direction de L. Petit de Julleville. Fasc. 1. Paris, Colin. Frs. 2,—.
Prévost, Abbé, Histoire d'une Grecque moderne. Paris, Flammarion. Frs. 5,—.
Renaud, A., Poésies. (Les Nuits persanes — Idylles japonaises — Orient.) Paris, Lemerre. Frs. 6,—.
Rosny, J.-H., Le Serment. Illustrations de Lucien Métivet. Paris, Ollendorff. Frs. 2,—.
Roux, A., La Littérature contemporaine en Italie (1883 à 1896). Paris, Plon. Frs. 4,—.
Saga (la) de Nial. Traduite par Rodolphe Dareste. Paris, Leroux. Frs. 3,50.
Schnitzler, A., Mourir. Traduit de l'allemand, avec l'autorisation de l'auteur, par Gaspard Vallette. Paris, Perrin. Frs. 3,50.
Sénéchal, C., Lettres d'honnêtes femmes. Paris, Lemerre. Frs. 3,50.
Shakespeare, Les Chansons de Shakespeare mises en vers français par Maurice Bouchor. Paris, Chailley. Frs. 10,—.
Tolstoï, L., Zola, Dumas, Guy de Maupassant. Traduit du russe avec l'autorisation de l'auteur par E. Halpérine-Kaminsky. Précédé des articles de Emile Zola et de Alexandre Dumas. Paris, Chailley. Frs. 3,50.
Vapereau, G. [G. M. Valtour], L'Homme et la vie. Notes et impressions. Paris, Hachette. Frs. 5,—.
Vaultier, L de, Autour du devoir. Paris, Ollendorff. Frs. 3,50.
Willy, Poissons d'avril. Paris, Simonis-Empis. Frs. 2,—.
Wolff, P., Amants et maîtresses. Paris, Ollendorff. Frs. 3,50.
Zola, E., Pour une nuit d'amour. Illustrations de G. Picard. Paris, Borel. Fr. 1,—.

Arnoult, G., De la Revision des constitutions. Établissement et revision des constitutions françaises, système de revision des constitutions étrangères. Paris, A. Rousseau. Frs. 12,—.
Artagnan, d', Mémoires de M. d'Artagnan. Le Cadet. Premiers Duels. Premières amours. Paris, Librairie illustrée. Frs. 3,50.
Avrillon. Mémoires de Mlle Avrillon, première femme de chambre de l'Impératrice, sur la vie privée de Joséphine, sa famille et sa cour. Tome I. Paris, Garnier. Frs. 3,50.
Berton, P., Liguons-nous contre le socialisme. Paris, Giard et Brière. Frs. 1,50.
Bonnefont, G., Les Parisiennes chez elles. Nos Grandes Dames, Mme la Duchesse d'Uzès, douairière, née de Mortemart-Rochechouart. Illustrations d'Alfred Montader. Paris, Flammarion. Frs. 3,50.
Bouchaud, P. de, Pierre de Nolhac et ses travaux, essai de contribution aux publications de la Société d'études italiennes. Paris, Bouillon. Frs 7,50.
Chastenay, Mme de, Mémoires de Madame de Chastenay, 1771-1815, publiés par Alphonse Roserot. Tome I. L'Ancien Régime. La Révolution. Paris, Plon. Frs. 7,50.
David de Saint-Georges, A., Biographies foréziennes. Achille-François de Lascaris d'Urfé, marquis du Chastellet, lieutenant général des armées de la République, 1759-1794. (Dijon) Paris, E. Lechevalier. Frs. 10,—.
Deville, G., Principes socialistes. Paris. Giard et Brière. Frs. 3,50.
Edgeworth, M., Lettres intimes de Maria Edgeworth, pendant ses voyages en Belgique, en France, en Suisse et en Angleterre, en 1802, 1820 et 1821. Orné d'un portrait de Miss Edgeworth (dessin de M. G. Profit). Préface de Mme W. O'Brien. Traduit de l'anglais par Mlle P. G. Paris, Guillaumin. Frs. 3,50.
Fourquevaux, de, Dépêches de M. de Fourquevaux, ambassadeur du roi Charles IX en Espagne (1565 à 1572). Publiées par M. l'abbé Douais. Tome I. Paris. Leroux. Frs. 7,50.
Gabriac, Marquis de, Souvenirs diplomatiques de Russie et d'Allemagne (1870-1872). Paris, Plon. Frs. 7,50.
Gebhart, E., Moines et Papes. Essai de psychologie historique. (Un Moine de l'an 1000. Sainte-Catherine de Sienne. Les Borgia. Le Dernier pape-roi). Paris, Hachette. Frs. 3,50.
Giacometti, G., L'Unité italienne (période de 1860 à 1861). Aperçus d'histoire politique et diplomatique. Paris, Plon. Frs. 3,50.
Guilleminot, A., Études sociales. Femme. Enfant. Humanité. Avec une préface du Dr Georges Martin. Paris, Giard et Brière. Frs. 1,25.
Guiraud, J., État pontifical après le grand schisme Étude de géographie politique. Paris, Fontemoing Frs. 14,—.

Haurion, M., Cours de science sociale. La Science sociale traditionnelle. Paris, Larose. Frs. 7,50.

Haussonville, comte d', Etudes sociales. Socialisme et Charité. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.

Huon de Penanster, Une Conspiration en l'an 11 et en l'an 12. Paris, Plon. Frs. 3,50.

Join-Lambert, A., Le Mariage de Madame Rolland. Trois années de correspondance amoureuse, 1777-1780, publié avec une introduction et des notes par A. Join-Lambert. Paris, Plon. Frs. 7,50.

Lallié, A., La Justice révolutionnaire à Nantes et dans la Loire-Inférieure. Paris, E. Lechevalier. Frs. 7,50.

Le Petit, J., La Bibliophilie qui passe. Notes sur un grand bibliophile d'hier, le comte de Lignerolles, par un petit bibliophile d'aujourd'hui. Paris, Rondeau. Frs. 3,—.

Lilienfeld, P. de, La Pathologie sociale. Avec une préface de René Worms. Paris, Giard et Brière. Frs. 8,—.

Moris, H., Nice à la France. Documents officiels inédits sur la réunion en 1793, recueillis à l'occasion des fêtes du centenaire par Henri Moris. Avec vue et plan de Nice vers la fin du XVIIIe siècle, d'après des dessins de l'époque. Paris, Plon. Frs. 4,—.

Nagao Ariga, La Guerre sino-japonaise au point de vue international. Préface par Paul Fauchille. Paris, Pedone. Frs. 7,—.

Papyrus, les, de Genève transcrits et publiés par J. Nicole. Tome I. Papyrus grecs, actes et lettres. (Genève) Paris, Fischbacher. Frs. 4,—.

Parmentier, J., Histoire de l'Éducation en Angleterre. Les doctrines et les écoles depuis les origines jusqu'au commencement du XIXe siècle. Paris, Perrin. Frs. 3,50.

Reichardt, J. F., Un Hiver à Paris sous le Consulat (1802-1803) d'après les lettres de J.-F. Reichardt, par A. Laquiante. Paris, Plon. Frs. 7,50.

Renan, E., Henriette Renan. — Lettres intimes, 1842 à 1845, précédées de: Ma Sœur Henriette, par Ernest Renan. Paris, C. Lévy. Frs. 7,50.

Rochefort, H., Les Aventures de ma vie. Tome II. Paris, Dupont. Frs. 3,50.

Seignobos, Ch., Scènes et épisodes de l'histoire d'Allemagne. Illustré de 40 compositions inédites par C. Rochegrosse et Alf. Mucha, gravées par G. Lemoine. 1re livraison. Paris, Colin. Fr. 0,75.

Stern, A., Vie de Mirabeau. Traduction française revue par l'auteur et précédée d'une préface écrite spécialement pour cette édition. Paris, Bouillon. Frs. 15,—.

Thirion, E., La Politique au village. Paris, Fischbacher. Frs. 3,50.

Tournier, A., Vadier, Président du Comité de Sûreté générale sous la Terreur (d'après des documents inédits). Préface de Jules Claretie. Paris, Flammarion. Frs. 6,—.

Travaux du congrès de Bordeaux. 7e assemblée générale de l'Association protestante pour l'étude pratique des questions sociales, 16-19 octobre 1895. Paris, Fischbacher. Frs. 3,50.

Vicaire, G., Manuel de l'amateur des livres du XIXe siècle, 1801-1893. Fascicule 6. (Daclin-Dumas.) Paris, Rouquette. Frs. 10,—.

Xénopol, A.-D., Histoire des Roumains de la Dacie Trajane, depuis les origines jusqu'à l'union des principautés en 1859. Paris, Leroux. Frs. 25,—.

Bazin, R., En Province. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.

Cradock, Journal de Madame Cradock. Voyage en France (1783-1786). Traduit d'après le manuscrit original et inédit par Mme O. Delphin-Balleyguier. Paris, Perrin. Frs. 3,50.

Décoret, G., Une Page sur Vichy et ses environs. Les Hospices et leurs fondateurs. Première partie: de 1485 à 1755. (Vichy) Paris, E. Lechevalier. Frs. 20,—.

Lecomte, G., Espagne. Paris, Charpentier. Frs. 3,50.

Lémure, Dr Jean, Madagascar. L'Expédition au point de vue médical et hygiénique, l'acclimatation et la colonisation. Paris, J.-B. Baillière. Frs. 3,—.

Montolieu, baronne de, Les Châteaux Suisses. Anciennes anecdotes et chroniques. Nouvelle édition. Illustrations de H. Van Muyden. (Genève) Paris, Fischbacher. Frs. 10,—.

Sartre, P., Voyage en Hollande fait en 1719 par Pierre Sartre, prêtre du diocèse de Montpellier, envoyé en mission vers le Père Quesnel, publié, avec préface, d'après le manuscrit inédit, par Victor Advielle. Paris, E. Lechevalier. Frs. 3,—.

Vanderheym, J. G., Une Expédition avec le Négous Ménélik. Vingt mois en Abyssinie. Paris, Hachette. Frs. 4,—.

Verdier, A., 35 Années de lutte aux colonies. Côte occidentale d'Afrique. Paris, Chailley. Frs. 7,50.

Lanessan, J. L. de, La Morale des philosophes chinois extraite des livres classiques de la Chine et de l'Annam. Paris. Alcan. Frs. 2,50.

Montvaillant, A. de, Notre-Seigneur Jésus-Christ, ou l'Evangile poétique. Paris, Fischbacher. Frs. 10,—.

Pédézert, J., Cinquante ans de souvenirs religieux et ecclésiastiques (1830-1880). Paris, Fischbacher. Frs. 7,50.

Weill, G., L'Ecole Saint-Simonienne, son histoire, son influence jusqu'à nos jours. Paris, Alcan. Frs. 3,50.

Der Casseler Verein für neuere Sprachen.

Vereinsjahr 1895/96.

Montag, den 28. Oktober 1895. Zunächst wurde die satzungsmäfsige Neuwahl des Vorstandes vorgenommen; derselbe besteht aus den Herren Quiehl, Krefsner, Zergiebel, Stehlich, Fiorino. Herr Krefsner sprach eingehend über den Inhalt der „Didaktik und Methodik des französischen Unterrichts" von Münch.

Montag, den 25. November 1895. Herr Harnisch gab einen Bericht über die Methodik des neusprachlichen Unterrichts im Anschlufs an den letzten Jahresbericht des französischen Gymnasiums zu Berlin; er entwickelte die Gedanken, die Direktor Schulze in diesem Jahresbericht darlegt und knüpfte daran kritische Bemerkungen, indem er das, was dort über den lateinischen Unterricht gesagt ist, auf den französischen übertrug. — Herr Krummacher sprach über den letzten Roman von Bulwer „Kenelm Chillingly". Der Roman ist ein Gemälde der geistigen Strömungen, die in den fünfziger Jahren in England herrschten, die auftretenden Personen sind als Typen anzusehen. Der Vortragende gab einen Überblick über den Inhalt des Romans.

Montag, den 20. Januar 1896. Herr Krefsner sprach über französische Schulausgaben der letzten vier Jahre unter Darlegung zahlreicher Proben aus den verschiedenen Sammlungen.

Dienstag, den 3. März 1896. Herr Trempert las Stellen aus seiner Übersetzung von Chavette's Comédies du Vice vor.

Montag, den 27. April 1896. Herr Krefsner sprach über den spanischen Dichter Joaquin Dicenta und ging die wichtigsten Dramen des Dichters unter Mitteilung zahlreicher Proben in deutscher Übersetzung durch (vgl. Neuphil. Centralblatt 1896).

Montag, den 15. Juni 1896. Herr Quiehl erstattete Bericht über die Verhandlungen des VII. Allgemeinen deutschen Neuphilologentages in Hamburg. — Mehrere neu erschienene Schriften wurden vorgelegt und kurz besprochen von den Herren Krummacher und Krefsner.

Montag, den 17. August 1896. Der Vorsitzende macht die Mitteilung, dafs der Stadtrat der Stadt Cassel auf Antrag des Vereins 500 M. jährlich als Stipendium für Lehrer der neueren Sprachen bewilligt habe. — Herr Harnisch sprach über die Geschichte und den jetzigen Stand der Shakespeare-Bacon-Frage. Nach Charakterisierung der bedeutendsten hierher gehörenden Schriften (besonders des Buches von Bormann) schliefst der Vortragende mit den Worten: Die Bacon-Theorie ist für die neuere Philologie, was für die Naturwissenschaft die Falb-Theorie ist. Sie lebt, ist aber wissenschaftlich tot und nicht diskutierbar. Die ganze Gruppe der Baconianer besteht aus Dilettanten und Damen. Die eigentliche Shakespeare-Frage ist die: „Was ist in

Shakespeares Dramen des Dichters Eigentum, und was beruht auf älteren Quellen?"

Montag, den 14. September 1896. Herr Bächt teilt seine Beobachtungen und Erfahrungen gelegentlich eines mehrwöchentlichen Aufenthaltes in Paris mit.

Bericht

über die Verhandlungen des 2. sächsischen Neuphilologentages in Meissen.

Der zweite sächsische Neuphilologentag fand Sonntag den 14. Juni in der Fürsten- und Landesschule St. Afra statt. Ihre prächtige, mit geschichtlichen Wandgemälden reich geschmückte Aula, die eine liebliche Aussicht auf das Meifsner Land eröffnet, bot einen einzig schönen Versammlungsort. Dreiundsechzig Namen zeigte die Liste der Teilnehmer; unter ihnen auch eine Reihe von Ehrengästen, sowie Damen und Herren aus der Ferne.

Professor Dr. Wülker-Leipzig eröffnete um 12 Uhr die Versammlung mit einer herzlichen Begrüfsung der Ehrengäste und Mitglieder. Insbesondere dankte er dem Kollegium der Fürstenschule, sowie Oberschulrat Dr. Peter, Schuldirektor Jakob und Direktor Messien für ihr Erscheinen bei den Verhandlungen. In seiner Erwiderungsrede wies Oberschulrat Dr. Peter darauf hin, wie die Versammlung an einer Bildungsstätte tage, die auf klassischem Grunde ruhe, die aber heute der Gedanke voll durchdringe, dafs sie nicht die Gebende sei, sondern die Nehmende. Auf Vorschlag von Professor Scheffler-Dresden ward Professor Wülker ersucht, auch bei den Beratungen den Vorsitz zu übernehmen. Einmütig entsprach die Versammlung diesem Vorschlage. Professor Wülker nahm die Wahl dankend an. Als Schriftführer wurden bestimmt Dr. Lüder-Dresden, Dr. Ulrich Meier-Bautzen. Die Verhandlungen eröffnete Dr. Hartmann-Leipzig mit einem Vortrage über: „Beobachtungen auf dem Gebiete der direkten Methode des Sprachunterrichts im Französischen."

Redner, der während des letzten Winterhalbjahres im Auftrage des königlich sächsischen Kultusministeriums eine Studienreise nach Frankreich unternommen und dabei eine grofse Anzahl Schulen in den verschiedensten Teilen des Nachbarstaates besucht hat, schilderte einleitungsweise die überaus liebenswürdige und zuvorkommende Aufnahme, die er aller Orten in Frankreich gefunden, und die durchaus friedliche Stimmung, die ihm in zahlreichen politischen Gesprächen mit Franzosen entgegengetreten ist. Unter Ausscheidung der Beobachtungen, die Redner über den neusprachlichen Unterricht an den Mittelschulen Frankreichs gemacht hat, über die er noch im Laufe dieses Jahres ausführlicher berichten wird („Reiseeindrücke und Beobachtungen eines deutschen Neuphilologen in der Schweiz und in Frankreich, Leipzig, Dr. P. Stolte"), beschränkte er seinen Vortrag auf die Besprechung einiger besonderer Arten der direkten Methode, und zwar gab er zunächst nähere Mitteilungen über die Gouinsche Methode, die neuerdings so viel Aufsehen erregt hat und auch in Deutschland bereits einige Anhänger zählt. Die Gouinsche Methode, die eine eigenartige Verwendung der natürlichen Spracherlernung anstrebt, auf rein mündlichem Wege unter Zugrundelegung von zusammenhängenden Satzreihen und unter Verwertung der sogenannten inneren Anschauung, ist bereits seit längerer Zeit von ihrem Erfinder bekannt gegeben worden, hat aber erst neuerdings weitere Beachtung gefunden, nachdem Stead in der Review of Reviews vom 15. Januar 1893 über die Prüfung berichtet hat, die seine nach der Methode unterrichteten Kinder abgelegt hatten. In einer kritischen Würdigung des veröffentlichten Prüfungsprotokolles zeigte Redner, dafs dasselbe gewisse nicht unerhebliche Lücken aufweise, und dafs bei Berücksichtigung der besonderen Umstände die Ergebnisse nicht so aufserordentlich seien, als es gern dargestellt würde. So wenig er die Methode in Bausch und Bogen verurteilen möchte, mufste er doch berichten, dafs die Beobachtungen, die er selbst bei eigener Prüfung der Pariser Gouinschüler gemacht, in der Ecole municipale des Langues vivantes der Rue Saint-Jacques, nicht derart gewesen seien, dafs er daraufhin einen Versuch mit der Methode empfehlen möchte. Eine günstigere Meinung hat Redner von der Carréschen Methode gewonnen, die in den Volksschulen der nicht französisch sprechenden Landesteile der Republik für die Erlernung der französischen Sprache angewandt wird, im Baskenlande, in der Bretagne und in Flandern. Sie ist ebenfalls eine besondere Form der direkten Methode, denn sie verzichtet völlig auf die Übersetzung. Sie enthält zwar Gouinsche Elemente, lehnt sich aber zum Unterschiede von Gouin besonders an die äufsere Anschauung an und ermöglicht schon im ersten Schuljahre eine nachhaltige Einführung der Schüler in die zu erlernende Sprache. Redner hat die Gelegenheit seiner Reise benutzt, um in Flandern, in stockflämischem Sprachgebiete, eine Reihe Volksschulen, namentlich Dorfschulen, zu besuchen und die Anwendung der Methode daselbst zu studieren. Er gab eine eingehende Schilderung der von ihm dort beobachteten Unterrichtsverfahren, und regte im Anschlusse daran zur Prüfung der Frage an, ob das Verfahren nicht auch in den wendischen Schulen der Oberlausitz für die Erlernung des Deutschen anwendbar sei, wo diese Sprache bisher erst im zweiten Schuljahre anstelle des Wendischen träte. Nachdrücklich empfahl Redner am Schlusse seines Vortrages die Verwertung der Carréschen Methode für den neusprachlichen Elementarunterricht unserer Mittelschulen.

Der Vortrag, der sich ebensowohl durch Schärfe der Beobachtung auszeichnete, wie durch reiche, für die Entwickelung unseres Faches wertvolle Ergebnisse, fand lebhaften Beifall.

Über die Ergebnisse des VII. Allgemeinen deutschen Neuphilologentages zu Hamburg sprach hierauf Professor Scheffler.

Dr. Groth-Leipzig begründete hierauf seine These: „Es ist wünschenswert, dafs Berichte der Neuphilologen über ihre Studien im Auslande veröffentlicht und so wenn möglich von einer Zentralstelle aus allen Interessenten zugänglich gemacht werden."

Zur These sprach Dr. Lüder-Dresden. Er wies darauf hin, dafs er, dank eines ihm vom Dresdner Stadtrate gewährten Stipendiums, Ende dieses Jahres auf längere Zeit nach Frankreich reisen und aufser seinem dem Stadtrate zu überreichenden Berichte gern bereit sein werde, einen weiteren, mehr für den Fachmann bestimmten Bericht zu erstatten. Mit Dank nimmt die Versammlung hiervon Kenntnis, erklärt mit der These Dr. Groth ihr volles Einverständnis und betraut die Vorstände zu Leipzig und Dresden damit, für die gewünschte Zentralstelle zu wirken.

Dr. Hartmann übergiebt hierauf folgende These zur Beschlufsfassung: „Die weitere Entwickelung des neusprachlichen Unterrichts hängt wesentlich davon ab, dafs den Neuphilologen in reicherem Mafse als bisher die Möglichkeit geboten wird, ihre praktischen Sprachkenntnisse im Auslande selbst lebendig zu erhalten und zu vertiefen und dafs daher auch, abgesehen von der unerläfslichen Gründung von Reisestipendien, Auslandsreisen der Neuphilologen in jeder Hinsicht erleichtert werden. In Erwägung dieser Notwendigkeit ersucht die zweite sächsische Neuphilologen-Versammlung die Lehrer der neueren Sprachen in den verschiedenen Staaten Deutschlands, an ihre Unterrichtsministerien die Petition zu richten: Es möge durch Verhandlung mit den Eisenbahnverwaltungen solchen Neuphilologen, die eine Studienreise ins Ausland machen, eine wesentliche Fahrpreisermäfsigung erwirkt werden. Die Versammlung beschliefst ihrerseits, sich in diesem Sinne an das königlich sächsische Ministerium des Kultus und öffentlichen Unterrichts zu wenden."

Professor Scheffler weist auf die Lehrerwelt Norwegens hin, die ähnliche Vergünstigungen bereits geniefse, erklärt sich auch völlig damit einverstanden, dafs der in der These enthaltene Antrag dem Kgl. sächsischen Kultusministerium unterbreitet werde, wendet sich aber gegen jene Stelle der These, wonach der zweite sächsische Neuphilologentag die Lehrer der neueren Sprachen in den verschiedenen Staaten Deutschlands ersuchen soll, an ihre Ministerien Petitionen im Sinne der These zu

richten, da er nicht wisse, wie sich die praktische Durchführung dieses Gedankens gestalten solle. Diese zu ermöglichen, verweist Redner auf den allgemeinen deutschen Neuphilologentag und seinen ihn vertretenden Ausschufs. Gegen seine und Professor Knauers Stimme nimmt die Versammlung jedoch die These in der Fassung von Dr. Hartmann an, mit den Zusätzen indessen, dafs auf die Fachgenossen nur durch die Presse gewirkt werde und der Vorstand des allgemeinen deutschen Neuphilologentages von dem Beschlusse des Meifsner Tages offizielle Kenntnis erhalte. — Seine Schulthesen zur Frage der schriftlichen Arbeiten bespricht hierauf Dr. Börner-Dresden. Folgende Thesen stellt er zur Beratung: a) Es ist wünschenswert, zu Gunsten der Sprechübungen die Zahl der schriftlichen Arbeiten herabzusetzen und die Ansichten über den Wert der verschiedenartigen schriftlichen Arbeiten zu klären. b) Die Zahl der zu korrigierenden Hausarbeiten ist möglichst zu beschränken. c) Dem fremdsprachlichen Diktat ist ein breiter Raum zu gewähren. d) In den ersten zwei Monaten des Anfangsunterrichts ist es dem Ermessen des Lehrers anheimgestellt, schriftliche Arbeiten anfertigen zu lassen. e) Es empfiehlt sich, für das Schuljahr eine Mindestzahl von Arbeiten festzusetzen. f) Wünschenswert sei auch, für die schriftlichen Arbeiten eine einheitliche Bezeichnung zu schaffen. Professor Thiergen-Dresden führt aus, eine Reihe der Vorschläge seien im Kadettenkorps bereits eingeführt und hätten sich bewährt. Als einheitliche Bezeichnung wäre dort das Wort „Probearbeit" gewählt. Dr. Wilke-Leipzig begrüfst die von Börner gegebenen Anregungen mit hoher Befriedigung, stellt den Thatbestand im Realgymnasium fest und schlägt gewisse Änderungen vor. Es sprechen noch Dr. Hartmann, Professor Knauer, Oberlehrer Dr. Lüder, Oberlehrer Münzner, Dr. Konrad Meier.

Die Versammlung erklärt im allgemeinen ihre Übereinstimmung mit den Börnerschen Thesen und ersucht zugleich ihre Vorstände, den Wortlaut der Thesen nach Beratungen in ihren Vereinigungen endgiltig festzustellen und dem königlichen Kultusministerium zu unterbreiten.

Mit dem Neuphilologentag hatte Professor Scheffler eine Ausstellung bekannter und neuer Bilder zum Avare verbunden. Redner schlofs seine Erläuterungen mit dem Hinweis, dafs seine Sammlungen den Fachgenossen zur Verfügung ständen.

Hiermit schlofs der Neuphilologentag gegen 3 Uhr.

Das Festessen fand in den schönen Räumen des Burgkellers statt. Dem Toast des Vorsitzenden auf das Zusammengehen von Alt- und Neuphilologie, ein Toast, der gipfelte auf Oberschulrat Dr. Peter, folgte die Bekräftigung dieses Wunsches seitens des Gefeierten. Auf die Dresdner Neuphilologische Gesellschaft sprach Professor Knauer; auf den Leipziger Verein, auf Professor Wülker und Knauer sprach Professor Thiergen; Dr. Lüder auf Dr. Hartmann, der den Hauptvortrag übernommen hatte; auf den Ortsausschufs Dr. Boerner, in dessen Namen Gymnasial-Oberlehrer Elle dankend erwiderte. Weiter wurde ehrend gedacht der Vorsitzenden der Leipziger und der Dresdner Vereinigungen, worauf Professor Scheffler auf die anwesenden Gäste aus der Ferne toastete, besonders auf Herrn Sidney Whitman-England. Die Herren Whitman und Höckert-Finnland erwiderten dankend. Auf die Universität Leipzig sprach lebendig Dr. Peter-Glauchau; Dr. Henckel-Dresden brachte in englischer Sprache einen Toast auf die Damen, unter denen sich auch Frau Whitman befand. Erst spät am Abend trennten sich die Teilnehmer, voll befriedigt von den Eindrücken auf Geist und Gemüt.

Die im obigen Bericht erwähnte Petition an den Kgl. Sächsischen Unterrichtsminister hat folgenden Wortlaut:

An das

Königlich Sächsische Ministerium des Kultus und öffentlichen Unterrichts.

Das Hohe Königliche Ministerium des Kultus und öffentlichen Unterrichts wolle den ehrerbietigst Unterzeichneten gestatten, in Ausführung eines auf dem zweiten Sächsischen Neuphilologentage zu Meifsen am 14. Juni d. J. einstimmig gefafsten Beschlusses die ganz ergebene Bitte auszusprechen:

> es möge durch Verhandlung mit den deutschen Eisenbahnverwaltungen solchen Neuphilologen, die eine Studienreise nach dem Auslande unternehmen, eine wesentliche Fahrpreisermäfsigung erwirkt werden.

Zur Begründung dieser Bitte möge den ehrerbietigst Unterzeichneten gestattet sein, das Folgende vorzutragen:

Bereits im vergangenen Jahre, als die sächsischen Neuphilologen dem Hohen Königlichen Ministerium die Bitte ausdrückten, es möchte bei den künftigen Feststellungen des Staatshaushalts eine bestimmte Summe zur Begründung von neuphilologischen Reisestipendien eingestellt werden, wiesen sie darauf hin, dafs die Lehrer der neueren Sprachen ihre Aufgabe nur dann wirklich erfolgreich lösen können, wenn sie von Zeit zu Zeit die Möglichkeit haben, durch Aufenthalt im Ausland mit der fremden Sprache in unmittelbarer Fühlung zu bleiben. Die neuphilologische Disciplin ist Wissenschaft zugleich und Kunst. Wenn einerseits den wissenschaftlichen Anforderungen des Faches im Inlande voll genügt werden kann, so wird doch andererseits ein befriedigendes Können auf die Dauer nur durch wiederholte, in gewissen Zwischenräumen erneute Berührung mit dem im fremden Lande selbst fliefsenden Sprachquell erreicht und die vielverheifsenden Anfänge einer Hebung des neusprachlichen Unterrichts nach der praktischen Seite, wie sie in neuerer Zeit vorliegen, werden nur in dem Mafse zu voller Entfaltung gelangen können, als den mit diesem Unterricht betrauten Lehrern die Möglichkeit geschaffen wird, von Zeit zu Zeit in dem fremden Lande Aufenthalt zu nehmen.

Wenn so die ehrerbietigst Unterzeichneten an der im vergangenen Jahre ausgesprochenen Bitte festhalten, dafs das Hohe Königliche Ministerium im nächsten Staatshaushalt das von den Neuphilologen lebhaft empfundene Bedürfnis durch Einstellung einer angemessenen Summe anerkennen möge, so wagen sie zugleich zu hoffen, dafs auch die obige, in engem Zusammenhang damit stehende Bitte eine geneigte Berücksichtigung finden werde. Reisestipendien, so wertvoll auch ihre Einführung ist, würden immer nur einer verhältnismäfsig kleinen Minderheit zu statten kommen, eine Fahrpreisermäfsigung aber, wie die erbetene, würde eine grofse Erleichterung für die ganze zahlreiche Klasse der Lehrer der neueren Sprachen bedeuten. Den Auslandsreisen der Neuphilologen überhaupt würde damit ein kräftiger Anstofs gegeben und dadurch eine wertvolle Steigerung der praktischen Ergebnisse des neusprachlichen Unterrichts erzielt werden. Wäre einmal eine solche Einrichtung für das Gebiet der deutschen Eisenbahnverwaltungen ins Leben gerufen, so würde die natürliche Weiterentwickelung derselben die Schaffung eines auf Gegenseitigkeit beruhenden internationalen Abkommens zwischen den Eisenbahnverwaltungen der hier in Betracht kommenden Länder sein, kraft dessen die Neuphilologen des einen Gebietes bei Studienreisen auch in dem anderen Gebiete einen ermäfsigten Tarif geniefsen würden. Da alle Kulturstaaten ein gemeinsames Interesse daran haben, ein auch praktischen Anforderungen gewachsenes Personal neuphilologischer Lehrer zu besitzen, so halten wir auch dieses letzte Ziel für sehr wohl erreichbar. Zuvor jedoch ist es notwendig, in Deutschland selbst zur Anerkennung zu bringen, dafs die Lehrer der neueren Sprachen durch die eigenartige Natur des ihnen obliegenden Unterrichts eine ganz einzige Stellung unter den Lehrern der verschiedenen Disciplinen einnehmen, dafs sie mit Schwierigkeiten zu kämpfen haben, die für kein anderes Fach vorhanden sind, und dafs es darum gerechtfertigt erscheint, besondere Veranstaltungen für sie zu treffen.

So glauben die ehrerbietigst Unterzeichneten die Vermittelung und Unterstützung des Hohen Königlichen Ministeriums im Sinne der obigen Bitte anrufen zu sollen. Sie würden schwerlich einen Erfolg haben, wenn sie sich an die Eisenbahnverwaltungen Deutschlands unmittelbar wenden wollten. Nimmt dagegen die oberste Unterrichtsbehörde eines im deutschen Reiche und über dessen Grenzen hinaus gerade auf dem Gebiete des Schulwesens so hoch angesehenen Staates wie das Königreich Sachsen die Angelegenheit in die Hand, vielleicht auf Grund eines vorherigen Einvernehmens mit den Unterrichtsministerien der übrigen

deutschen Staaten, so würden die Aussichten des Gelingens von vornherein grofs sein. Die aus der Vielgestaltigkeit der deutschen Unterrichts- und Eisenbahnverwaltungen sich ergebenden Schwierigkeiten sind ohne Zweifel nicht gering anzuschlagen. Zu um so tieferem Danke aber würden sich die ehrerbietigst Unterzeichneten und mit ihnen gewifs alle ihre Berufsgenossen in Deutschland dem Königlichen Ministerium verpflichtet fühlen, wenn hochdasselbe die obige Bitte geneigtest berücksichtigen und damit in einer wichtigen Frage den ersten Anstofs geben wollte.

In gröfster Ehrerbietung
verharren

Der Vorstand des
Vereins für neuere Philologie zu Leipzig:

Prof. Dr. Wülker, Vorsitzender.
Prof. Dr. Knauer, stellv. Vorsitzender.
Dr. Hartmann, Dr. Groth, } Schriftführer.

Der Vorstand der
Dresdener Gesellschaft für neuere Philologie:

Prof. Dr. Scheffler, Vorsitzender.
Dr. Börner, stellvertr. Vorsitzender.
Dr. Helsig, Dr. Thümmig, } Schriftführer.
Dr. Schindler, Kassenwart.

44. Versammlung
deutscher Philologen und Schulmänner.

Präsidium: Oberschulrat Dr. Wohlrab, Rektor des Königl. Gymnasiums zu Dresden.
Geheimer Hofrat Dr. Ribbeck, Professor an der Universität Leipzig.

Wir beehren uns vorläufig mitzuteilen, dafs gemäfs Beschlufs der letzten Versammlung zu Köln die

44. Versammlung deutscher Philologen u. Schulmänner

im Jahre **1897** zu **Dresden** und zwar vom 29. September bis 2. Oktober stattfinden wird.

Die vorbereitenden Geschäfte haben übernommen

für die philologische Sektion: Geheimer Hofrat Dr. Lipsius, Professor an der Universität Leipzig; Dr. Büttner-Wobst, Gymnasialoberlehrer in Dresden;

für die pädagogische Sektion: Dr. Richter, Rektor des Königl. Gymnasiums und Professor an der Universität Leipzig; Dr. Opitz, Gymnasialprof. in Dresden;

für die archäologische Sektion: Dr. Studniczka, Professor an der Universität Leipzig (von Mich. 1896 an); Professor Dr. Treu, Direktor der Skulpturensammlung in Dresden; Hofrat Dr. Schreiber, Professor an der Universität Leipzig;

für die germanistische Sektion: Dr. Sievers, Professor an der Universität Leipzig; Dr. Lyon, Realgymnasialoberlehrer in Dresden;

für die historische Sektion: Dr. Lamprecht, Professor an der Universität Leipzig; Professor Dr. Diestel in Dresden;

für die historisch-epigraphische Sektion: Geheimer Hofrat Dr. Wachsmuth, Professor an der Universität Leipzig; Dr. Poland, Gymnasialoberlehrer in Dresden;

für die mathematisch-naturwissenschaftliche Sektion: Geheimer Hofrat Dr. Krause, Professor an der Technischen Hochschule zu Dresden; Professor Dr. Böttcher, Rektor des Realgymnasiums zu Leipzig;

für die neusprachliche Sektion: Dr. Wülcker, Professor an der Universität Leipzig; Dr. Scheffler, Professor an der Technischen Hochschule zu Dresden;

für die orientalische Sektion: Geheimer Hofrat Dr. Windisch, Professor an der Universität Leipzig; Professor Dr. theol. et phil. Wünsche in Dresden;

für die indogermanische Sektion: Dr. Brugmann, Professor an der Universität Leipzig; Dr. Uhle, Gymnasialprofessor in Dresden-Blasewitz.

Anmeldungen von Vorträgen für die Plenarsitzungen bitten wir vor Mitte Juni 1897 an einen der beiden Unterzeichneten, für die Sektionen an einen der Herren Sektionsobmänner gelangen zu lassen.

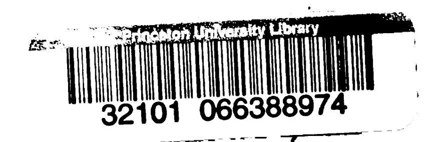
Dresden und Leipzig, im Juli 1896.

Dr. Wohlrab. Dr. Ribbeck.

Abgeschlossen am 1. November 1896.

Beiträge sind an den Herausgeber, Dr. Adolf Krefsner, Cassel, Bismarckstr. 2, zu senden. Die Herren Verfasser und Verleger werden ersucht, dafür sorgen zu wollen, dafs alle neuen, die französische Sprache und Litteratur betreffenden Werke gleich nach Erscheinen der Redaktion der Franco-Gallia zugesandt werden, da nur dann pünktliche Besprechung erfolgen kann.

Text unter verantwortlicher Redaktion von Dr. Adolf Krefsner in Cassel. Für den Inseratenteil verantwortlich. der Verleger Julius Zwifsler in Wolfenbüttel. Gedruckt bei A. W. Zickfeldt in Osterwieck/Harz.


Princeton University Library
32101 066388974

